

20 gravures lit. dont 1 en couleur
complet.

1200



L'AMÉRIQUE CENTRALE

ET MÉRIDIONALE

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Gouffroy sc.

J. C. Charley del.

C. Janet del.

CHASSE AU LASSO.

972.9-1

ENA

LOUIS ÉNAULT

L'AMÉRIQUE

CENTRALE ET MÉRIDIONALE

DESSINS

DE MM. JULES NOEL, LEBRETON ET GUSTAVE JANET

GRAVURES

DE MM. WILLMANN, OUTHWAITE, NARGEOT, DELANNOY ET AUBERT



PARIS

ANCIENNE MAISON MORIZOT

F. DE P. MELLADO ET C^{ie}, SUCCESEURS

A. LAPLACE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE SÉGUIER

1867

129199



LOUIS ÉMILÉ

ÉMILÉ

L'AMÉRIQUE

CENTRALE ET MÉRIDIONALE

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES
ET DE LA SOCIÉTÉ ANONYME D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
ET INDUSTRIELLES

PARIS

ÉDITEUR : M. DE T. BELLEBO ET C^{IE} ÉDITEURS
RUE DE LA HARPE, 105



PRÉFACE

Bien que les préfaces soient, dit-on, passées de mode, l'auteur, cependant, sollicite la permission d'adresser la parole au lecteur, et de lui dire, en quelques mots, ce qu'il a voulu faire.

I

Il entreprend de faire connaître ici par la description et le récit, par la géographie et par l'histoire, ces vastes régions du Nouveau Monde, désignées sous les noms d'Amérique centrale et méridionale, considérables par l'étendue, puisqu'elles représentent plusieurs fois la superficie totale de l'Europe, remarquables par la richesse du sol, douées d'une variété et d'une abondance de productions sans pareilles, capables de nourrir la population du monde entier, parées de toutes les beautés de la nature, tombeau de civilisations éteintes, berceau de civilisations renaissantes, et déjà pleines de sève et de vitalité, parlant une

langue sœur de la nôtre, admettant le même dogme religieux, et rendant à Dieu le même culte.

Pour beaucoup d'entre nous, cependant, ces lointaines contrées restent toujours à l'état fabuleux et légendaire. Leur nom n'éveille dans l'esprit que des idées vagues, flottantes, incertaines. On sait que Christophe Colomb les a découvertes, et Américo Vespuce baptisées ; mais on ne sait pas autre chose. On a bien entendu dire que les populations qui les habitaient s'habillaient d'une paire de boucles d'oreilles, se coiffaient d'une plume de perroquet, et qu'elles se mangeaient un peu de temps en temps ; mais les particularités échappaient, et les détails faisaient défaut. Leur histoire vraie était demeurée lettre close : on la remplaçait par des fables. On ne sait rien de leur conquête, si ce n'est qu'ils ont été conquis ; on ignore comment ils sont tombés sous le joug, ceux-ci des Portugais, ceux-là des Espagnols ; comment s'exerça sur eux la domination étrangère ; par quels liens la métropole sut les rattacher à elle, et comment ces liens se brisèrent dans la rude secousse d'une révolution à la fois politique et sociale ; quel état nouveau succéda à l'ancien. Depuis le Mexique au Nord, jusqu'à la Patagonie au Sud, quelles constitutions régissent ces dix-sept États, empires ou républiques, c'est ce que beaucoup de personnes, instruites d'ailleurs, ne songent même pas à se demander.

Il y a là une lacune dans l'éducation classique et dans l'ensemble des connaissances générales à notre époque.

C'est cette lacune que nous voudrions combler.

On voit déjà le plan de notre livre : de lui-même, et tout entier, il se déroule sous les yeux du lecteur.

Nous raconterons d'abord la découverte et la conquête successives de ces territoires sans limites ; nous les montrerons se livrant à l'insatiable avidité de leurs explorateurs ; nous ferons l'histoire du misérable troupeau des dépossédés ; nous irons les

chercher dans la liberté des forêts natales, avant l'heure où le fer et le feu des Européens y porta le ravage avec la terreur. Nous n'étudierons pas seulement leurs lois et leurs institutions, mais nous nous efforcerons de pénétrer dans le secret de leurs mœurs intimes, de leurs usages et de leurs coutumes ; nous dévoilerons le mystère de leurs croyances ; patiemment et trait pour trait, nous reconstruirons le tableau — effacé aujourd'hui sous leur sang — de la civilisation, tantôt parfaite, tantôt ébauchée, qui les a régis pendant des siècles. — Puis nous verrons à l'œuvre leurs vainqueurs, qui furent trop souvent leurs bourreaux ; nous nous arrêterons, pour la flétrir, devant cette exploitation sans pitié de l'homme par l'homme, nous montrerons leurs vains efforts et leur ridicule impuissance à fonder une administration logique, rationnelle, morale, et par cela même ayant en soi des chances de durée. Nous ferons assister le lecteur à la catastrophe suprême qui fut la revanche de l'Amérique sur l'Europe ; nous le rendrons témoin du triomphe définitif des créoles et des métis sur les blancs purs, et nous ne croirons notre tâche terminée qu'après avoir accompagné les premiers pas des jeunes empires et des nouvelles républiques dans la voie qui les conduit à une transformation complète, en acclimatant notre civilisation par delà l'Océan, et en assurant ainsi les destinées de l'Amérique centrale et méridionale.

Un mot d'abord sur le pays qui sert de scène à ce grand acte du drame humain.

II

L'Amérique dont nous essayons aujourd'hui d'écrire l'histoire est l'AMÉRIQUE CENTRALE ET MÉRIDIONALE. Nous lui donnerions volon-

tiers le nom d'AMÉRIQUE LATINE, parce qu'elle a été découverte et colonisée par les peuples de la Péninsule ibérique, les Espagnols et les Portugais, qu'une filiation directe rattache à la civilisation romaine, de même que leur langue descend directement — mais non sans mélange — de celle que l'on parlait à Rome.

L'Amérique latine s'étend depuis les États-Unis, au nord, jusqu'à la Patagonie et la Terre de Feu au sud. À l'ouest, le Grand océan Pacifique baigne l'immense circuit de ses côtes; à l'est, l'océan Atlantique lui pose une limite à la fois infranchissable et mobile. Une population d'environ quarante millions d'hommes, — aujourd'hui presque tous chrétiens — n'occupe qu'un faible espace de sa vaste superficie. L'Amérique latine mesure, en effet, un espace de plus de deux milliards d'hectares carrés, qui attendent — inutiles et féconds, — cent peuples, pour les nourrir.... Et l'Europe étouffe dans ses frontières trop étroites, et pour augmenter de quelques kilomètres nos royaumes mesquins et nos empires microscopiques, sur ce vieux sol épuisé, nous versons à flots un sang généreux!

On comprend qu'une telle étendue de pays doive offrir la variété infinie de presque tous les climats et de presque toutes les températures qui se partagent la surface du globe terrestre. C'est ainsi que des gradations presque insensibles y conduisent de la zone tropicale à la zone glacée. La série des productions végétales y suit, dans cet ordre accoutumé et qui se représente partout, la progression de la chaleur et du froid.

Les plus grands fleuves du monde arrosent et fertilisent le territoire de l'Amérique latine. Un système de lacs et de cours d'eau que le génie hydraulique ne pourrait souhaiter ni plus complet ni plus parfait, y répand en tous lieux la fraîcheur et la fécondité. La statistique la plus avancée n'a pas encore calculé tout ce qu'une exploitation agricole régulière et bien entendue pourrait obtenir de ce sol privilégié, qui, sans culture, nourrit

L'homme, lui présentant le pain tout fait sur le rameau de ses arbres, et lui versant un nectar généreux dans le calice de ses fleurs. A l'heure où nous écrivons, les maîtres de cette terre trop généreuse se trouvent, en quelque sorte, perdus dans l'immensité de leurs possessions, et comme écrasés sous l'abondance de leurs inutiles richesses. Ailleurs la terre manque aux hommes ; ici, ce sont les hommes qui manquent à la terre.

Cette admirable fertilité du sol n'est pas seulement une question de climat : elle tient aussi à la distribution des terrains étagés sur les amphithéâtres des montagnes, et offrant ainsi, par la différence des altitudes, la diversité de tous les climats, réunis et groupés dans un étroit espace.

Sous l'empire du régime colonial, les blancs occupaient généralement les hauteurs, qu'ils recherchaient à cause de leur température plus douce ; les noirs travaillaient la terre ; les Indiens étaient surtout employés aux mines.

Aujourd'hui, l'émancipation et la liberté ont bouleversé cette distribution un peu factice. Chacun agit à sa guise, et choisit également et son genre de vie, et le lieu où il veut vivre. Les noirs purs disparaissent ; on n'en importe plus. Les blancs diminuent également, malgré un courant constant d'immigration occidentale ; quant aux Indiens, ils se rapprochent de leurs anciens maîtres dans des unions fécondes ; l'avenir est aux métis des deux races.

Les divers États entre lesquels se divise l'Amérique latine ont souvent, à raison même de leurs aptitudes naturelles, joué des parties différentes dans le grand concert de l'ensemble. Les uns sont, en quelque sorte, prédestinés aux transactions commerciales par la facilité de leurs accès et la commodité de leurs ports, qui les mettent en relation avec le monde entier ; les autres sont plus particulièrement conviés aux exploitations industrielles ou agricoles ; quelques-uns demandent la fortune,



non plus à la surface du sol, mais à ses entrailles profondes. La recherche des pierreries et l'extraction des métaux leur assurent la toute-puissance de la richesse.

Ces divers États se rangent d'eux-mêmes en différents groupes, dont il est bon de ne pas troubler l'harmonie.

III

Dans la portion du continent qui s'avance au nord de l'isthme de Panama, nous trouvons l'*empire du Mexique* et la confédération des cinq petites républiques du *Centro-América*. Les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique, baignent ce premier groupe, et se rapprochant l'un de l'autre, malgré le continent, étreignent cette langue de terre, qui les sépare, et qui pourrait, en les réunissant par un canal, devenir un jour le véritable centre du monde commercial.

Le MEXIQUE, qui occupe l'extrémité septentrionale de l'Amérique latine, n'offre pas une superficie moindre de 242 millions d'hectares, occupés par environ huit millions d'habitants, dont la moitié d'indigènes; la plupart de ceux-ci sont civilisés et chrétiens; un certain nombre est resté sauvage, païen, hors de la nation. Les Européens purs sont au nombre d'environ 1,200,000, le reste est formé de métis, élément vital de la population mexicaine et, pour parler plus justement, de toute la population de l'Amérique latine.

Jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à la rénovation soudaine et inattendue de ce pays par l'empire, si hardiment tentée, si heureusement accomplie, il n'y avait aucun rapport entre les ressources naturelles de cette contrée, à la fois riche et malheu-

reuse, et ses conditions politiques et sociales. L'histoire offre peu d'exemples d'une si complète décadence. Des dissensions intestines, aussi cruelles que fréquentes, avaient paralysé jusqu'à l'impuissance l'agriculture, cette force vive des nations ; le commerce, qui garde pour lui une partie des richesses qu'il échange, avait passé aux mains des étrangers ; la production industrielle était insignifiante, l'instruction bornée, presque nulle ; toutes choses caduques et précaires.

Des guerres désastreuses, des traités cruellement exigeants ont enlevé au Mexique, en moins de vingt années, plus de *cent soixante-cinq millions d'hectares* de son ancien territoire. Il a perdu successivement, et avec une effrayante continuité de revers, le Nouveau-Mexique, la Californie et le Texas, que se sont annexés les États-Unis, ces voisins terribles. Il reste beaucoup encore aux héritiers de Montézuma ; l'avenir du Mexique peut être brillant et prospère, et il est entre ses mains tout entier. Puissions-nous assister à une renaissance ! La France, qui l'a voulu, a le droit de l'espérer.

Au sud du Mexique — la partie du grand continent qui avoisine l'isthme et qui s'étend de l'est à l'ouest, à son extrémité septentrionale, est désignée par les géographes sous le nom de **CENTRO-AMÉRIQUE**.

Elle est occupée par le petit groupe des cinq républiques confédérées dont nous parlions tout à l'heure.

Le **GUATÉMALA**, avec la ville de ce nom pour capitale, une superficie de 16,855,500 hectares et 900,000 habitants ;

Le **SAN-SALVADOR**, avec 1,700,000 hectares de terrain, 600,000 habitants et la ville de *San-Salvador* pour capitale ;

Le **HONDURAS**, superficie de 5,120,000 hectares, population de 550,000 âmes : capitale *Comayagua* ;

Le **NICARAGUA**, qui vient ensuite, atteindra le point culminant

des destinées qui lui sont promises le jour où il possédera son grand canal de communication entre l'*océan Pacifique* et la *Mer des Antilles*, ou des Caraïbes. Ce jour-là, on peut le dire, la face du monde commercial sera changée. Le territoire du Nicaragua est d'une contenance de 9,250,000 hectares, dont le grand lac de ce nom, avec sa ceinture de pics volcaniques, occupe plus du quart. La population est d'un peu plus de 400,000 habitants, dont 25,000 pour *Léon*, la capitale de ce petit État.

Le COSTA-RICA dissémine ses 250,000 habitants, parmi lesquels domine l'élément blanc, sur une étendue de 4,125,000 hectares. *San-José de Costa-Rica*, sa capitale, renferme 25,000 âmes.

Le petit État de PANAMA, qui fait maintenant partie de la confédération de la *Nouvelle-Grenade*, sert de transition entre l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale.

Ici la grande chaîne longitudinale des ANDES, cette colonne vertébrale du Nouveau-Monde, s'abaisse sensiblement entre les deux mers, limites de l'isthme, et ne forme plus qu'une série de collines, d'une hauteur moyenne de 250 mètres. La superficie totale du territoire qui a pour capitale *Panama*, avec 15,000 habitants, est de 4,502,000 hectares; la population de 100,000 têtes, mélange de nègres, d'Européens, de créoles, d'Indiens et de métis.

LA NOUVELLE-GRENADE, à laquelle Panama nous conduit, est une belle contrée, deux fois grande comme la France, dont la population s'est singulièrement accrue depuis l'affranchissement. Elle ne compte pas aujourd'hui moins de 2,850,000 habitants; 1,200,000 blancs, 600,000 Indiens civilisés, que l'on désigne sous le nom de *Blanquecinos* et 126,000 insoumis. Sur les côtes de la mer des Caraïbes, et dans les contrées voisines de l'isthme,

les noirs sont en majorité, tandis que les blancs sont généralement répandus sur les hauts plateaux formés par les trois Cordillères, détachées du noyau central de *Popayan*.

La *Nouvelle-Grenade* ne renferme pas moins de neuf petits États, connus sous le nom d'*États-Unis de Colombie* (ESTADOS-UNIDOS DE COLOMBIA). C'est une des contrées les plus prospères et les plus florissantes du Nouveau-Monde ; son admirable situation entre les deux océans lui donne pour le commerce toutes les facilités désirables. Les maîtres du pays occupent à peine le quart de leur territoire, et n'en mettent en culture que la centième partie, qui suffit largement à leurs besoins.

La république de VÉNÉZUELA occupe toute la plaine de l'*Orénoque*, entre les ramifications des montagnes de la *Nouvelle-Grenade*. Tout le bassin du grand fleuve est d'une admirable fertilité, mais fort insalubre pour les hommes de race blanche, qui ne vivent guère que sur les plateaux, à une altitude de 6 à 700 mètres. La superficie totale de l'État est de 92,000,000 d'hectares ; la population de 1,500,000 habitants, que l'on peut assez exactement répartir ainsi qu'il suit : 475,000 blancs ; 700,000 métis ; 50,000 noirs ; 275,000 Indiens, dont les trois quarts sont civilisés et le reste à l'état sauvage. Borné au nord par la *mer des Antilles*, à l'ouest et au sud-ouest par la *Nouvelle-Grenade* ; à l'est par l'*océan Atlantique*, au sud-est, par la *Guyane anglaise*, au sud, par une portion de cette même *Guyane* et le *Brésil*, le Venezuela, qui renferme des richesses végétales et minérales incalculables, et un grand lac, le *Maracaybo*, véritable mer intérieure, compte aussi un certain nombre de villes d'une véritable importance ; *Caracas*, la capitale, avec 45,000 habitants ; *Maracaybo*, avec 25,000 ; *Valencia*, avec 16,000 ; *Barcelona*, avec 10,000, et d'autres encore, dont les chiffres de population varient de dix à douze mille.

Entre l'*océan Pacifique* et le *Brésil*, en longueur de l'est à l'ouest, s'étend la république de l'*ÉQUATEUR*, bornée au nord par la *Nouvelle-Grenade* et au sud par le *Pérou*. La superficie totale du territoire est de 75,000,000 d'hectares. La belle province de *Guayaquil*, doucement inclinée vers le Pacifique, nous offre un magnifique spécimen de la nature tropicale. La majeure partie de la population, évaluée à 1,150,000 habitants (un tiers de blancs, deux tiers d'Indiens) se tient de préférence sur les plateaux élevés de la province de *Quito*. C'est sur le territoire de l'*Équateur* que se détache de la masse des *Andes* le pic du *Chimborazo*, la plus haute montagne du globe. *Quito*, la capitale, ne compte pas moins de 70,000 habitants, *Guayaquil* vient ensuite dans l'ordre d'importance, avec 26,000, *Cuenca*, avec 20,000.

Le *Pérou*, séparé, au nord, de la république de l'*Équateur* par le plus grand fleuve du monde, l'*Amazone*, à l'est, du *Brésil*, par le *Rio-Jarama* et des terrains encore inexplorés, confinant du côté du sud à la *Bolivie*, s'étend en longueur dans la direction de l'est à l'ouest. Ses côtes se développent sur une étendue de 2,500 kilomètres, et sa superficie est de 132,000,000 d'hectares. Les *Andes* donnent au pays le trait le plus caractéristique de sa physionomie. Leurs plateaux élevés, aussi salubres que fertiles, semblent appeler l'émigration européenne. C'est là, du reste, que se groupent, pour la plupart, les 2,200,000 habitants du *Pérou*, dont une portion minime s'éparpille cependant le long des côtes. Peu d'habitants à l'intérieur des terres; moins encore dans les *pampas* du sud. La population se subdivise en 700,000 blancs et créoles et 1,500,000 Indiens convertis et civilisés, formant corps avec la nation, à l'exception de quelques bandes errant dans les plaines de l'est.

Calme aujourd'hui, après les longues agitations qui l'ont désolé, le pays se livre tout à la fois à la production agricole, à l'é-

levage des troupeaux et à la navigation. On compte à *Lima*, capitale du Pérou, 95,000 habitants ; 60,000 à *Cuzco*, l'ancienne ville royale des Incas ; 40,000 à *Arequipa* et autant à *Huamanga* ; plusieurs autres villes, de 10 à 12,000 âmes, servent de centre à des étendues territoriales plus ou moins considérables.

La région centrale, connue sous le nom de *BOLIVIE*, se trouve enclavée, en quelque sorte, entre le *Pérou* à l'ouest, le *Brésil* au nord et à l'est, le *Paraguay* au sud-est, la *Confédération Argentine* et le *Chili* au sud. Du côté du sud-ouest, une plaine inculte, que l'on nomme le désert d'*Atacama*, fait communiquer la république bolivienne avec l'*Océan Pacifique*.

La *Bolivie*, dont la configuration présente de nombreuses analogies avec celles du *Pérou* : côtes désertes, hauts plateaux, steppes immenses, couvertes tour à tour d'eau et de gazon, nous offre une superficie de 124,000,000 d'hectares. La population, constamment croissante, s'élève aujourd'hui au chiffre de 2,500,000 habitants, massés pour la plupart sur les deux versants des *Andes*. Les blancs et les créoles entrent dans ce total pour environ 700,000 ; les métis et les Indiens pour le reste. La proportion des Indiens non civilisés est plus considérable ici que partout ailleurs. Les principales villes sont *LA PAZ*, avec 50,000 habitants ; *Cochabamba*, avec 50,000, et *Chuquisaca*, la capitale, avec 20,000 seulement.

Le *BRÉSIL* est la circonscription territoriale la plus considérable de tout le continent américain ; il ne comprend pas moins de 800,000,000 d'hectares superficiels, égalant ainsi les trois quarts de l'Europe, et se développant sur une longueur d'environ 900 lieues et une largeur de 700, avec 1,200 lieues de côtes, grâce à des sinuosités et à des détours ; de grands cours d'eau

l'enserrent dans une complète circulation de chemins liquides, tandis que son système orographique est aussi riche que compliqué.

Les peuplades sans nombre qui l'occupaient au moment de la conquête ont successivement accepté — ou subi — le joug de leurs vainqueurs, et le souverain actuel ne trouve plus dans son immense empire que des sujets soumis.

Toutes les richesses que Dieu a départies à l'homme se trouvent concentrées, pour ainsi parler, sur ce point privilégié du globe. Le Brésilien peut cultiver la surface du sol ou creuser ses entrailles : partout il trouvera la richesse.

De nombreuses provinces se groupent autour de *Rio-Janeiro*, la florissante capitale. L'empire tout entier, fondé dans le premier quart de ce siècle, raffermi après les premières convulsions de la formation, marche d'un pas régulier dans les voies de la civilisation.

Enclavées dans l'Amérique méridionale au nord-est du Brésil, les trois GUYANES, *française, anglaise et hollandaise*, sont, avec la *Patagonie*, l'*Araucanie* et la *Terre-de-Feu* les seules portions de l'Amérique méridionale qui n'appartiennent point à la race latine ; petites, peu importantes, les Guyanes ne sont, à vrai dire, que les postes avancés de l'Europe nord-occidentale, et ses sentinelles perdues, en face des races méridionales, absolues maîtresses de cette portion du nouveau monde.

Revenant vers l'ouest nous trouvons, entre l'océan Pacifique et les Cordillères, la bande de terrain étroite et longue, connue sous le nom de CHILI, qui mesure 2,200 kilomètres du nord au sud, et de 2 à 400 de l'est à l'ouest. Stérile et sauvage au nord, là où il confine avec le désert d'*Atacama*, à mesure qu'il s'avance vers le sud, le *Chili* voit s'accroître sa fécondité, en même temps

que son paysage se revêt de plus de grâce et de beauté. La population du Chili ne dépasse pas 1,600,000 habitants, dont les Indiens ne forment pas même le tiers, laissant la prédominance absolue à l'élément européen et créole.

Santiago-de-Chile, la capitale, renferme 100,000 habitants ; *Valparaiso*, 80,000 ; *Coquimbo*, 16,000 ; *Concepcion*, 10,000.

L'Europe envoie chaque année par l'émigration un appoint de 5 à 6,000 colons nouveaux, qui se trouvent à merveille de la douceur de ce climat.

La partie du *Chili* occupée par la tribu des ARAUCANS a su garder jusqu'ici son indépendance avec la foi de ses pères. AUCUN conquérant n'a pu la soumettre.

Les vastes plaines qui s'étendent depuis les Cordillères du Chili jusqu'à l'*Océan Atlantique* forment les PROVINCES-UNIES DE LA PLATA, également connues sous le nom de CONFÉDÉRATION ARGENTINE.

Cet État turbulent est borné au sud par la *Patagonie*, à l'est par le *Paraguay* et le *Brésil*, au nord par la *Bolivie*. Le grand fleuve qui lui donne son nom, la PLATA, ou fleuve d'argent, prend sa source dans les plateaux du Brésil, et dans son parcours de 5,200 kilomètres, arrose un bassin immense et fertile. On divise en quatre espèces de régions la superficie de la Confédération Argentine, qui comprend une étendue de 175 millions d'hectares : au nord, les *Llanos*, ou plaines du grand Chaco ; au centre, les *Vallées du Parana* et du *Paraguay* ; au sud, les *pampas* ou *steppes*, entrecoupés de marécages ; enfin, de grandes étendues de terrains sablonneux. Sous le rapport de la population, les *Provinces-Unies de la Plata* doivent être classées parmi les moins heureuses de tout le territoire américain : elles ne comptent pas plus de 1,500,000 habitants, européens, créoles et mé-

tis ; il y faut ajouter 50,000 Indiens et 25,000 nègres et *Gauchos*, occupés à poursuivre les troupeaux sauvages dans les déserts. Quant aux Indiens, presque tous errent en liberté dans les pampas. Chaque année la *république Argentine* reçoit un assez grand nombre d'émigrants, qui lui arrivent de France, d'Espagne et d'Italie. On compte trois villes importantes dans la Confédération : *Parana*, qui fut longtemps la ville fédérale ; *Buenos-Ayres*, que son importance maritime et commerciale a rendue la vraie capitale du pays ; enfin *Corrientes*, que son admirable situation au confluent de deux grands fleuves a fait choisir comme l'entrepôt de tout le commerce intérieur.

Le petit État de l'URUGUAY, qui ne comprend pas une superficie de plus de 50,000,000 d'hectares, ni une population de plus de 160,000 habitants, doit sa fortune à *Montévideo*, sa capitale, placée entre le grand estuaire de la Plata et l'Océan Atlantique.

Le PARAGUAY est un pays central, que sa situation réduit à n'avoir de relations qu'avec les peuples du continent américain, par lesquels il est entouré de toutes parts, sans nulle issue vers la mer. Il est en quelque sorte enclavé entre la *Bolivie*, le *Brsil* et la *confédération Argentine*, qui l'enserrent de toutes parts. Un admirable réseau de fleuves et de rivières lui distribue ses eaux bienfaisantes, et font de lui un des territoires les plus féconds de l'Amérique méridionale. 900,000 habitants, mélange d'Indiens, de métis, d'Européens et de créoles, se répandent sur une étendue de 50,000,000 d'hectares. La population d'*Assomption*, la capitale, est de 25,000 âmes seulement.

A l'extrémité méridionale du continent, entre le *Chili* et la *confédération Argentine* se trouve la PATAGONIE, dont ses deux voisins souhaitent vivement la colonisation à leur profit, mais qui leur a jusqu'à présent résisté. C'est une vaste contrée, mais plu-

tôt parcourue qu'habitée par les géants du Nouveau-Monde, et qui s'étend jusqu'à cette région des froids intenses, appelée par antiphrase la TERRE-DE-FEU, sans doute parce qu'il faut s'y chauffer toujours.

IV

Après avoir esquissé la scène à larges traits, voyons maintenant les acteurs du drame.

Tout le monde sait que deux grandes races indo-européennes se partagent aujourd'hui la vaste étendue du nouveau monde. Le lecteur a nommé avant nous la race *anglo-germanique*, fille du nord, et la race *latine*, fille du sud.

La première, douée d'une force d'expansion supérieure, placée peut-être sous l'influence de besoins plus pressants, a exterminé les populations autochtones, à peu près aussi complètement que si elle eût mis en pratique envers elle ces sanglantes coutumes du cannibalisme qu'elle voulait abolir. Rien n'a pu subsister devant sa face.

La race latine n'a pas eu l'âme beaucoup plus tendre; elle s'est livrée elle-même à d'horribles destructions d'hommes. Mais, soit qu'elle ait été moins avide du sol, ou que le sort l'ait placée en face de populations plus résistantes et plus denses, l'anéantissement n'a pas été aussi complet. Aujourd'hui, elle vit à côté de ses vaincus, et elle se mêle à eux par de continuelles alliances. Elle a formé ainsi, par des croisements qui l'ont rajeunie, une agglomération de populations neuves, vivaces, énergiques.

Cette race nouvelle est certes une des plus curieuses à étudier qu'il y ait aujourd'hui sur le globe, et elle mérite de fixer l'attention de tout homme qui s'occupe d'études ethnographiques

PRÉFACE.

ou anthropologiques. En effet, la population de l'Amérique centrale et méridionale est aujourd'hui, après tant de guerres, de dépopulations, d'invasions, un composé de familles humaines heurtées et mélangées, un produit d'éléments aussi nombreux qu'hétérogènes, les deux facteurs prédominants sont l'Européen et l'Indien ; — autrement dit, le conquérant et l'indigène. — Leurs métis dominent au milieu de cette foule bigarrée, à laquelle le nègre africain est venu apporter le tribut d'un sang barbare et violent, mais doué d'une vitalité singulière.

Unis aux blancs, ces nègres ont produit les mulâtres ; unis aux Indiens, les Zambos, qui, d'ordinaire, habitent les côtes et se livrent à la navigation. Les Indiens, fils des autochtones, puisant peut-être une force plus grande dans le sol, dont ils se disent les enfants, ont résisté par leur masse à l'adulteration résultant de ces unions souvent fortuites. On rencontre aujourd'hui encore, et en nombre considérable, des Indiens qui ont gardé pur de toute atteinte leur type originaire.

L'existence de la race composite et nouvelle qui occupe toutes les anciennes colonies espagnoles et portugaises, émancipées aujourd'hui, ne date pas de plus de quatre siècles.

Ses premières tentatives d'émancipation ne remontent guère qu'à une cinquantaine d'années, et il y en a trente à peine qu'elle est en possession de sa complète indépendance. Il serait donc inique de la juger d'après les règles applicables aux nations qui jouissent depuis longtemps des bienfaits de la civilisation, et qui, depuis longtemps aussi, se développent dans les conditions les plus favorables d'un état social avancé. Elle vient de se mettre à l'œuvre ; attendons qu'elle ait agi.

V

Il y a du roman dans la découverte de l'Amérique ; il y a de l'épopée dans sa conquête. Ces deux grands faits nous reportent aux âges héroïques du monde, et leurs acteurs, agrandis encore par la distance dans le temps et dans l'espace, nous apparaissent doués de proportions surhumaines.

Avouons-le toutefois, les héros ne sont ici que des aventuriers ; leur courage est déshonoré par leur avidité ; leur cruauté souille leurs victoires, et leur religion même, qu'il serait injuste de contester, n'est le plus souvent qu'un fanatisme intolérant. Aussi leur triomphe a-t-il la brutalité de la force : c'est du droit de la force qu'ils s'emparent du continent et des îles, détruisant les tribus guerrières, asservissant les peuplades pacifiques. Attaquant une race inoffensive avec laquelle le hasard seul les avait mis en rapport, ils ne se proposèrent point le seul but qui peut, en pareil cas, justifier la conquête : je veux dire l'initiation des vaincus aux principes d'une civilisation supérieure. C'était bien là le moindre souci des conquérants espagnols ou portugais. Ils essayèrent, je le sais bien, de convertir les idolâtres au christianisme ; mais ils employèrent pour atteindre leur but des moyens qu'aucune fin n'a jamais justifiés. Dieu lui-même, au nom duquel on prétendait agir, a horreur de ce prosélytisme farouche, qui se présente aux nations désarmées tenant la croix d'une main, la torche de l'autre, et disant au pâle néophyte : Crois ou meurs ! brûle ou adore !

Ce sont là, je le sais, des procédés familiers à la sainte Inquisition ; — mais l'Inquisition est un sanglant outrage à la con-

science humaine, et elle a perdu plus d'âmes qu'elle n'en a sauvé.

Disons-le hautement : le véritable but poursuivi dans le nouveau monde par l'Espagne et le Portugal, c'était l'exploitation à outrance d'une contrée fabuleusement riche, abondante en pierreries et en métaux précieux. L'espoir d'une fortune immense, rapidement acquise, surexcitait jusqu'à la frénésie ces âmes misérables, pour lesquelles rien n'était sacré.

Au lieu de combattre et de réprimer efficacement ces instincts mauvais, le pouvoir central semblait trop souvent les favoriser, parce que lui-même y trouvait son avantage. Une part des produits lui était toujours dévolue. On pressurait les Indiens pour leur faire suer l'or !

Le système des concessions territoriales, si fatalement adopté par les cours d'Espagne et de Portugal, introduisit en même temps dans l'Amérique le système féodal, cet asservissement de tous à quelques-uns, sous lequel gémissait l'Europe. Grâce à cette machine perfectionnée de tyrannie individuelle, puissante pour le mal, impuissante pour le bien, la rapine, la cruauté, l'exaction, en un mot le désordre sous ses formes les plus odieuses ne conquirent plus d'obstacles. La lie du vieux monde déborda sur ce pays vierge. Elle y promena la désolation et la mort avec elle.

Livrée sous Charles-Quint à ces guerres follement ambitieuses qui bouleversèrent l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie, et, sous Philippe II, à cette diplomatie rétrospective et ténébreuse qui rêvait l'absolutisme universel, la métropole ne se tournait vers sa colonie, vingt fois plus grande qu'elle-même, que pour lui demander de l'or.

Du reste, il faut bien le reconnaître, l'Espagne, quand même elle l'eût voulu, n'aurait pas été capable de beaucoup mieux faire.

Le territoire conquis était trop considérable pour qu'il fût

possible à une seule nation de le civiliser... Et cependant, on le plaça sous le séquestre, on l'isola, on le priva de tout commerce, on rendit impossible pour lui toute communication avec le reste du monde. — Maitresse absolue de ces vastes contrées, la Péninsule ne songea qu'à retirer tout le fruit de sa conquête, au risque de l'épuiser; elle ne se montra pas difficile sur le choix des moyens : tous lui parurent bons pourvu qu'ils pussent la conduire au but. Des nuées d'hommes avides s'abatirent sur l'Amérique pour y faire fortune, et, cette fortune faite, regagnèrent l'Europe, laissant sur un sol appauvri quelques vices de plus dans une société nouvelle, étrangement mêlée, vacillant sur ses bases, et cherchant vainement les lois de son équilibre. — L'agriculture, cette source de la richesse durable et vraie, fut méprisée, sacrifiée à l'exploitation des mines; et dans ces travaux rudes et forcés, antipathiques à sa nature, indolente et un peu faible, la race indigène, condamnée à les accomplir, périt par millions.

Un seul détail permettra d'apprécier l'iniquité, et en même temps l'absurdité des idées gouvernementales alors en honneur. On arrachait les vignes plantées sur le sol fécond du nouveau monde, et on y interdisait la culture des céréales, pour contraindre les colons à recevoir le pain et le vin de la métropole, qui seule pouvait les leur fournir, et qui les fournissait à des prix arbitraires et honteusement surélevés. Tous les hauts fonctionnaires étaient expédiés de la Péninsule, et ils administraient leurs provinces à la façon des satrapes de la Perse et des proconsuls romains. La ruine une fois accomplie à leur profit, ils revenaient en Europe... et l'on appelait cela gouverner!

Une seule chose eût pu apporter le remède à tant de maux; c'eût été les croisements entre blancs et Indiens, préparant la restauration de la race, et avec elle l'avenir du pays renouvelé. Les préjugés, la morgue portugaise ou castillane s'opposaient à ce

remède avec une obstination que rien ne put vaincre ; les métis étaient systématiquement exilés de toute distinction honorifique, de tout avantage social. Les créoles eux-mêmes, issus de la race conquérante, mais nés sur le sol conquis, étaient frappés d'une sorte de défaveur. On ne voulait point traiter avec eux d'égal à égal ; le fait seul de leur naissance en Amérique était un inappréciable tort !... Preuve nouvelle et incontestable de l'assujettissement inique dans lequel on entendait maintenir la conquête.

Pratiqué pendant trois siècles et avec un esprit de suite qui ne se démentit jamais, un tel système devait jeter dans le pays des germes profonds et vivaces. Il ne suffisait point de le renverser pour l'effacer. L'ordre ancien, disparu sans retour, laissa derrière lui des traces encore visibles de son passage. Au temps seul il sera donné de réparer de telles fautes, et d'abolir leurs conséquences.

Cependant la nature est plus forte que l'homme n'est méchant ; les lois sociales tombent d'elles-mêmes, impunément violées, quand elles ne sont pas conformes aux lois éternelles et divines. On peut retarder la marche de l'humanité sur la route du progrès : il n'a été jusqu'ici donné à personne de l'arrêter ni de la détourner. Ni les persécutions violentes, ni les exactions multipliées, ni la tyrannie érigée en principe gouvernemental ne parvinrent à épuiser les forces vives de cette terre généreuse. Les créoles, fils des Européens établis en Amérique, et les métis, nés des maîtres blancs et des Indiennes, finirent, en s'alliant, par former cette race nouvelle et forte, dont nous parlions tout à l'heure, et qui, à son tour, domina, posséda le territoire, et parvint à chasser les oppresseurs après trois siècles de la plus dure et de la plus injuste domination.

VI

Ce fut une grande lutte que celle de l'Amérique latine contre l'Espagne et le Portugal pour recouvrer son indépendance. Elle ne dura pas moins de quinze ans, de 1810 à 1825, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, avec des alternatives de succès et de revers, mais sans interruption. Pas un jour, pas une heure, le vieux Janus romain n'eût eu le droit de fermer son temple.

Pendant toute cette longue période qui a vu périr tant d'hommes, le sang a coulé à flots, à torrents. La victoire même n'était pas la fin de ce grand effort. Il ne s'agissait pas seulement d'organiser l'attaque et la résistance; il fallait aussi préparer les bases des institutions nouvelles, et protéger l'ordre avec les mêmes mains qui venaient d'affermir la liberté.

La tyrannie du plus exécrable régime qui ait jamais opprimé les hommes, le régime colonial, tel qu'il était appliqué par la Péninsule à ses possessions d'outre-mer, avait bien préparé le terrain pour la révolte. Le germe n'attendait plus que l'occasion d'éclore. Ces occasions-là viennent toujours à qui les attend!

La révolution française avait retenti comme un coup de tonnerre à travers le monde. On l'avait entendue de partout, et partout elle avait séduit les peuples par ses résultats et plus encore par ses promesses. Traduite en espagnol, la célèbre *Déclaration des droits de l'homme* circulait à travers l'Amérique comme le programme de l'insurrection future.

Il est, du reste, un fait digne de remarque, c'est que les colonies, si opprimées qu'elles eussent été par le pouvoir central, ne se soulevèrent définitivement et ne réclamèrent leur indépen-

dance absolue qu'après la déchéance du roi d'Espagne, au moment où les armes victorieuses de Napoléon, alors à l'apogée de sa puissance, firent une réalité de la parole de Louis XIV :

« *Il n'y a plus de Pyrénées !* »

La chute du monarque légitime ouvrait un interrègne naturel. La liberté en profita. Ici la marche des événements est curieuse à étudier ; elle prouve une fois de plus à quel point l'homme est, de sa nature, un être essentiellement gouvernable, et combien il serait facile à ses maîtres de l'attacher à eux.

Toutes les assemblées de notables, organes des sentiments populaires, spontanément réunies, commençaient par protester de leur dévouement à ce trône renversé. Mais, après cette protestation, faite pour l'honneur des principes — et sincère — en attendant une restauration douteuse, les colonies livrées à elles-mêmes devaient tout d'abord pourvoir au salut commun.

Cependant, après avoir goûté de la liberté, comme si tout autre régime devait désormais leur paraître amer, elles finirent par se déclarer complètement indépendantes... et elles le devinrent.

VII

Comme toutes les révolutions qui méritent vraiment ce nom, la révolution de l'Amérique latine était plus sociale encore que politique. Elle s'appuyait, du reste, sur trois éléments d'une incontestable puissance :

Les hommes éclairés, appartenant à toutes les professions libérales, qui sentaient que le vieil ordre de choses avait fini son temps et qu'il était condamné, en fait et en droit ;

Le bas clergé, opprimé par l'autre, enlacé dans les liens d'une

hiérarchie toute-puissante qui l'étouffait, aspirant, sans y pouvoir atteindre, aux dignités et aux positions lucratives, réservées par le pouvoir central à ses créatures de la Péninsule, à l'exclusion et au préjudice des créoles ;

Enfin, le peuple, cet indispensable élément de toute révolution, le peuple, la gent taillable et corvéable à merci, plus *taillée* dans les colonies que partout ailleurs, la grande foule bigarrée et multicolore, qui jusque-là n'avait été *rien*, et qui, sans avoir lu *Sieyès*, sentait déjà qu'elle devait être *tout*.

Les villes, foyers de lumière et d'activité intelligente, se soulevèrent avec un irrésistible élan ; les populations brutes, les races neuves, issues d'un triple mélange, donnèrent à la révolution l'appoint d'une force considérable : les *Llaneros*, ou gens de la plaine de Colombie, les *Gauchos* de Buenos-Ayres, combattirent généreusement pour la cause de la liberté. Les femmes, dont le dévouement exalte toujours celui des hommes, ajoutèrent l'enthousiasme au courage ; la flamme du patriotisme s'alluma au feu de leurs regards.

La lutte fut longue, mais, du moins, pour qui sut voir, l'issue ne fut pas un seul moment douteuse. Partout, ou presque partout, le sentiment républicain se dégagea, non sans force ni sans éclat, et l'Amérique du Sud, comme l'Amérique du Nord, fut organisée démocratiquement.

VIII

Ce n'était pourtant point encore la paix.

L'autonomie nationale, si précieuse qu'elle soit, peut devenir un danger. Elle est un embarras, dans le principe, pour des hommes ployés sous le joug depuis des siècles. Il fut plus aisé

aux anciens colons de rompre avec la métropole qu'avec toutes leurs traditions héréditaires. On s'aperçut bientôt que les nouvelles républiques renfermaient dans leur sein des germes trop nombreux de discorde. Ces germes se développèrent et éclatèrent. On s'était tout d'abord groupé sous l'appellation commune d'*indépendants*, pour résister aux royalistes. Comme il arrive trop souvent, on se divisa après la lutte et dans la victoire. On put bientôt distinguer les factions ennemies des *conservateurs*, des *libéraux* et des *radicaux*. Ces factions se disputèrent longtemps l'influence et le pouvoir, et l'on ne saurait dire, aujourd'hui même, que leurs dissensions intestines et cruelles soient partout apaisées. Ainsi le veut, du reste, la force des choses. Pour tous les États qui se forment, il y a une période d'anarchie, en quelque sorte nécessaire : il faut la traverser. La marche est tout d'abord incertaine et vacillante dans la voie glorieuse et sanglante de la liberté. On voit alors d'étranges spectacles : les ambitieux, et il y en a partout, profitent plus ou moins habilement des troubles qui accompagnent cette fermentation, d'où sortent les constitutions nouvelles, pour escalader les cimes du pouvoir. Ils y arrivent; ils s'y maintiennent un moment, mais bientôt ils en sont précipités. On assiste à une succession vertigineuse de dictatures, aussi violentes qu'éphémères, dans lesquels l'élément soldatesque joue fatalement le premier rôle, jusqu'à ce que l'ordre se soit fait dans les esprits et dans la rue.

Les États naissants de l'Amérique latine se trouvèrent placés, d'ailleurs, en face de difficultés de plus d'une sorte. L'ancien système fiscal, objet de la trop juste haine des colons, avait dû être aboli. Mais un gouvernement ne saurait vivre sans impôts. Il fallut songer à remplacer ceux que l'on avait supprimés. Cependant les ressources d'un pays épuisé par toutes les formes de l'exaction, et dont on n'a jamais songé à cultiver les vraies

richesses, ne laissent guère de choix dans la création des taxes. Que pourrait-on imposer là où manque la matière imposable?

Presque partout on se trouva dans l'obligation de recourir à l'emprunt, cause de ruine aussi certaine pour les États que pour les particuliers qui en abusent. Une partie des revenus publics, si faibles d'ailleurs, fut absorbée par le paiement des intérêts ou par l'amortissement du capital de l'emprunt, et les améliorations les plus urgentes se virent nécessairement ajournées. L'habileté la plus consommée ne trouverait point un topique souverain contre un tel mal. On n'improvise pas des finances prospères. Les années, l'expérience et la longue patience, avec l'économie, peuvent seules accomplir ce grand œuvre.

Ne soyons donc pas trop sévères, car nous serions injustes, pour ces jeunes États de l'Amérique centrale et méridionale. On a souvent dénoncé au vieux monde, qui ne demande qu'à les condamner, leur incapacité politique et leur nature indisciplinable. N'oublions point, cependant, qu'au milieu même des troubles qui les ont agités, — qui les agitent encore, — ils nous ont donné un noble et beau spectacle. Ils ont résolu les plus difficiles, les plus terribles problèmes que ce siècle ait posés à l'homme politique : la question des races, la question du travail et la question économique.

Partout, ou presque partout, l'esclavage, cette plaie du nouveau monde, a complètement disparu. Partout le travail a été déclaré libre. Partout l'impôt, alors même qu'il ne pouvait rendre que bien peu de chose, s'est assis sur ses bases les plus logiques, de même qu'il s'est perçu sans vexation et sans arbitraire.

L'instruction publique, qui avait si longtemps languï dans un honteux et déplorable abandon, s'est fortement réorganisée, et elle se répand aujourd'hui par le large canal de nombreuses écoles. Les écoles! c'est là que se forment les hommes de l'ave-

nir. Ne désespérons jamais d'un pays où nous les voyons se fonder et fleurir.

Si l'on en excepte le Brésil, — qui est toujours resté, qui restera toujours portugais, — dans cette vaste région que l'on appelle l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale, on ne parle qu'une seule et même langue, — l'espagnol, — et comme, dans ce pays nouveau, les lettres ne se centralisent pas plus que la civilisation elle-même, chaque grande ville rayonne, en quelque sorte, par ses esprits supérieurs, jusqu'aux plus lointaines limites du vaste territoire, projetant partout la lumière.

A Caracas, à Bogota, à Santiago de Chili, à Buenos-Ayres, à Mexico, à Quito, à Lima, à Rio-Janeiro, toutes les branches de l'esprit humain sont aujourd'hui cultivées avec un zèle intelligent, et il y a partout comme un épanouissement littéraire et une floraison du plus heureux augure.

Et, chose remarquable, ces vifs esprits, doués des facultés les plus brillantes de l'imagination, se mêlent presque tous activement à la vie politique de leur pays; ils ne s'isolent point, comme il arrive si souvent en Europe, dans la sphère sereine et indifférente de l'art. Ils sont artistes; mais ils sont citoyens.

Que choisir entre tant de noms retentissants de l'autre côté de l'Atlantique, et qui ne doivent pas rester inconnus à l'Europe?

Dans le Vénézuëla, nous trouvons Bello, venu jadis en Angleterre avec Bolivar, qui organisa au Chili l'Institut et l'Université; Bello, poète, historien, homme d'État, qui soutint une polémique vive et serrée avec Prescott, l'éminent historien des États-Unis, et se montra son égal;

Toro, longtemps ministre de Vénézuëla en Espagne, remarquable par le feu poétique qui anime ses compositions;

Vargas, président de la République, savant de premier ordre, dont la *Revue d'Edimbourg*, cette *Revue des Deux Mondes* de l'Angleterre, a été souvent heureuse de publier les travaux;

Acosta, son élève, dont la vie tout entière est dévorée par la soif de savoir ;

Pombo, allié aux O'Donnel d'Espagne, dix fois ministre, mais que les arides travaux de la politique n'ont jamais pu détourner des spéculations libérales de la pensée pure.

Dans la Nouvelle-Grenade, nous voyons au premier rang le président Arboleda, qui écrivait et qui parlait avec une égale correction l'anglais, le français, l'italien et l'espagnol, et qu'un assassinat arrêta en pleine carrière ;

Caro, également remarquable comme poète et comme mathématicien, qui organisa, d'après le système français, les finances de son pays ;

Torres Caicedo, ancien chargé d'affaires en France du Venezuela, auteur de poésies devenues promptement populaires, et d'une étude sur les principes de 89 appliqués à l'Amérique, d'une portée incontestable ;

Restrepo, ministre et historien distingué ;

José-Maria Samper, secrétaire de sa légation à Paris, esprit facile et cosmopolite.

A côté d'eux, voici trois savants de premier ordre : Matiz, écouté comme un oracle ;

Caldès, auteur d'un nouveau procédé pour mesurer, à l'aide d'un baromètre à eau bouillante, l'altitude exacte des montagnes ;

Torres-y-Peña, rival de Franklin, qui a remplacé le paratonnerre métallique par un simple tissu fait de la plante lacustre nommée *cuen*.

Au Chili, c'est Portalès, dont nous retrouverons partout l'influence heureuse ;

C'est Egaña, auquel le ministère d'État laissa assez de loisirs pour achever des publications remarquables ;

C'est Sanfuentès, qui traduit le *Britannicus* de Racine en vers dignes de son modèle ;

C'est Lastaria, l'historien autorisé de tous les États constitutionnels du dix-neuvième siècle.

Le Pérou, de son côté, nous offre les noms de Pardo-y-Alliaga, homme politique et poète, dont la strophe pamphlétaire cingle comme un vers de Juvénal ;

De Pando, l'auteur d'un remarquable *Traité du droit des gens*, qui fait autorité en Espagne.

Dans l'Équateur, c'est Olmedo, ministre plénipotentiaire et poète ;

C'est Maldonado, ami de Humboldt, et digne de cette amitié.

Au Guatemala, c'est Irisarri, auteur de travaux immenses, et dont la langue joint l'éclat à la pureté, la grâce à la force.

Dans la république Argentine, nous n'aurons que l'embaras du choix entre Varella, cœur généreux, intelligence élevée, à qui M. Thiers rendit justice du haut de la tribune française ;

Guttiérez, ministre d'État éminent ;

Le général Mitre, président actuel, qui consacre à la poésie tout le temps qu'il peut dérober à ses hautes fonctions.

L'Uruguay a pour lui Figuerroa, qui a parcouru dans toute son étendue le vaste domaine de l'esprit humain ;

Et Hidalgo, le créateur de la littérature originale de l'Amérique latine, celui qui nous a fait connaître, par des descriptions exactes et brillantes, les paysages et les mœurs de la portion du nouveau monde dont nous allons raconter l'histoire.

IX

La plume a naturellement horreur du sabre ; l'Amérique répétera bientôt la formule célèbre du plus éloquent des consuls : « *Cedant arma togæ !* » Déjà, sous l'action salutaire et féconde de

ces bons esprits, véritables semeurs d'idées, la prépondérance militaire commence à baisser, peu à peu, mais sensiblement, et sans qu'un seul instant le mouvement s'arrête. Déjà presque partout les brutalités de la force sont remplacées par les principes du droit, que la raison convaincue suffit à protéger, et qui triomphent pacifiquement. Disons-le, toutefois, même dans la sphère politique, il s'en faut que toute agitation des esprits ait cessé. J'ajouterai volontiers qu'il ne faut pas qu'elle cesse, parce qu'elle est une condition essentielle de la vitalité des États. J'ajouterai aussi qu'elle a changé de caractère et d'objet. A ces insurrections stériles, provoquées par l'ambition des meneurs, et ne se proposant pour but égoïste qu'une présidence ou une dictature, succèdent des révolutions fécondes, nées de l'amour du bien et du zèle ardent des jeunes populations entraînées vers le progrès, — trop rapidement peut-être. Les problèmes sociaux, qui sont les vrais problèmes de l'avenir, s'agitent plus encore que les problèmes politiques, au milieu de ces commotions périodiques, en quelque sorte, d'où sortira un jour, nous n'en doutons pas, un état social satisfaisant et durable. Tant que les colonies furent opprimées par le despotisme du gouvernement central ; tant que la métropole ombrageuse les condamna à une séquestration aussi dure qu'elle était arbitraire, les isolant en quelque sorte du reste du monde, elles ne purent s'abreuver aux sources vives, ni même s'approcher du grand courant de la civilisation européenne. Une fois libres, elles ont voulu prendre une éclatante revanche, et si l'on peut aujourd'hui leur reprocher quelque chose, c'est plutôt une tendance exagérée à l'imitation de tout ce qui se passe de ce côté-ci de l'Océan, imitation parfois malheureuse. Nous ne sommes point en toutes choses de parfaits modèles ; il faut prendre un peu chez nous, et beaucoup y laisser. D'ailleurs la différence des conditions sociales entraîne avec elle des différences nécessaires dans les ha-

bitudes et les mœurs. La civilisation ne doit pas pousser en serre chaude; les transformations d'un peuple ont besoin de gradations et de lenteurs, et l'Amérique, qui sent en elle toutes les impétuosités de la jeunesse, éprouve parfois la tentation d'aller trop vite.

Chose étrange! et qu'il faut constater : de tous les peuples de l'Europe occidentale, — les autres ne comptent pas ici, — celui qui exerce présentement le moins d'influence sur le pays qui fut autrefois l'Amérique espagnole, c'est l'Espagne!

Entre la vieille métropole et ses anciennes colonies, tous les liens sont rompus, et l'on n'a rien mis à leur place. J'estime qu'il en faut sincèrement féliciter l'Amérique. Le temps n'est plus où l'Espagne guidait l'Europe dans les voies de la civilisation. Elle marche maintenant à sa suite. Désormais impuissante, pour le bien comme pour le mal, elle ne peut plus rien pour l'Amérique, à laquelle jadis elle fut si fatale.

Ce n'est donc plus vers elle que l'Amérique latine tourne les yeux. Elle sait trop bien qu'elle ne recevrait d'elle ni les principes politiques qui assurent l'harmonieux accord de l'ordre et de la liberté, ni les secrets de la prospérité matérielle ou de la grandeur morale. La différence de religion, la diversité des mœurs, l'antagonisme des civilisations, la détournent également de l'Angleterre et de l'Allemagne, dont les sympathies se reportent d'ailleurs tout naturellement sur les États-Unis du Nord, et la colonisation de la race anglo-saxonne.

Tout autre est la position de l'Amérique latine vis-à-vis de la France. Entre nous pas de blessure saignante d'amour-propre; nulle défaite, ancienne ou récente, dont il faille effacer le souvenir; mais, au contraire, une mutuelle sympathie que tout encourage; puis, s'il faut tout dire, pour un peuple qui se renouvelle et se transforme, la France, nation initiatrice par excellence, a des qualités précieuses, et les relations avec elle

offrent de rares avantages. Elle a été l'institutrice et la maîtresse de plus d'une civilisation à ses débuts. Par son ascendant moral, par l'active et lumineuse propagande dont elle est le foyer, elle peut contribuer puissamment à faire monter les États au rang qu'ils doivent occuper dans la hiérarchie des peuples.

Déjà, du reste, l'Amérique latine est, sur plus d'un point, en intime communion d'idées avec nous : avec nous elle partage tous les grands principes politiques et sociaux auxquels l'avenir appartient. Plus de distinction de races, plus de séparation en castes ennemies, plus de privilèges de naissance : les blancs et les gens de couleur s'allient sans scrupule, comme sans obstacles. Toutes les carrières sont ouvertes indistinctement à tous les hommes. On ne connaît plus ce que l'on appelait jadis d'un nom qui était à lui seul un outrage à la nature, « le malheur de la naissance, » — véritable malheur, en effet, et le plus grand de tous ! tache indélébile que rien n'effaçait, et qui vous poursuivait dans le cours d'une vie entière ! Mais à présent, sous l'influence d'idées meilleures et plus justes, on ne tient compte au gens que de leur mérite, et non de la couleur de leur peau.

L'Amérique latine a d'autres droits encore à notre estime. Quoi qu'en aient pu dire des observateurs ou peu sincères ou superficiels, la jeunesse y vit chaste malgré les ardeurs du climat. Le mariage précoce, le mariage d'amour, union des cœurs plus que des fortunes, à laquelle ne se mêle, pour la corrompre, aucune arrière-pensée d'intérêt, conserve intact le trésor des mœurs, préserve de toute atteinte les forces de la race, et garde pures les sources mêmes de la vie et du sang. La moralité publique et privée s'affirme de jour en jour davantage ; une entière bonne foi dans les transactions commerciales dispense de stipulations écrites : la parole donnée est un engagement sacré, et l'on cite un manque de foi comme un fait aussi exceptionnel qu'il est honteux.

Si, comme on se plaît à le dire, il n'y a dans un tel ensemble de faits qu'un germe de civilisation, il faut avouer que c'est un germe vivace, et qui promet une abondante moisson et de fleurs et de fruits.

Mais, jusqu'à présent, ces populations vigoureuses et saines, rajeunies et renouvelées, obéissant à des instincts plus encore qu'à des principes, ainsi qu'il convient à une race sans histoire et sans passé, n'ont pas encore formulé nettement le programme de leur avenir. Il faut qu'elles le rédigent d'accord avec nous.

Une fois encore la France peut remplir, de l'autre côté de l'océan Atlantique, un rôle providentiel.

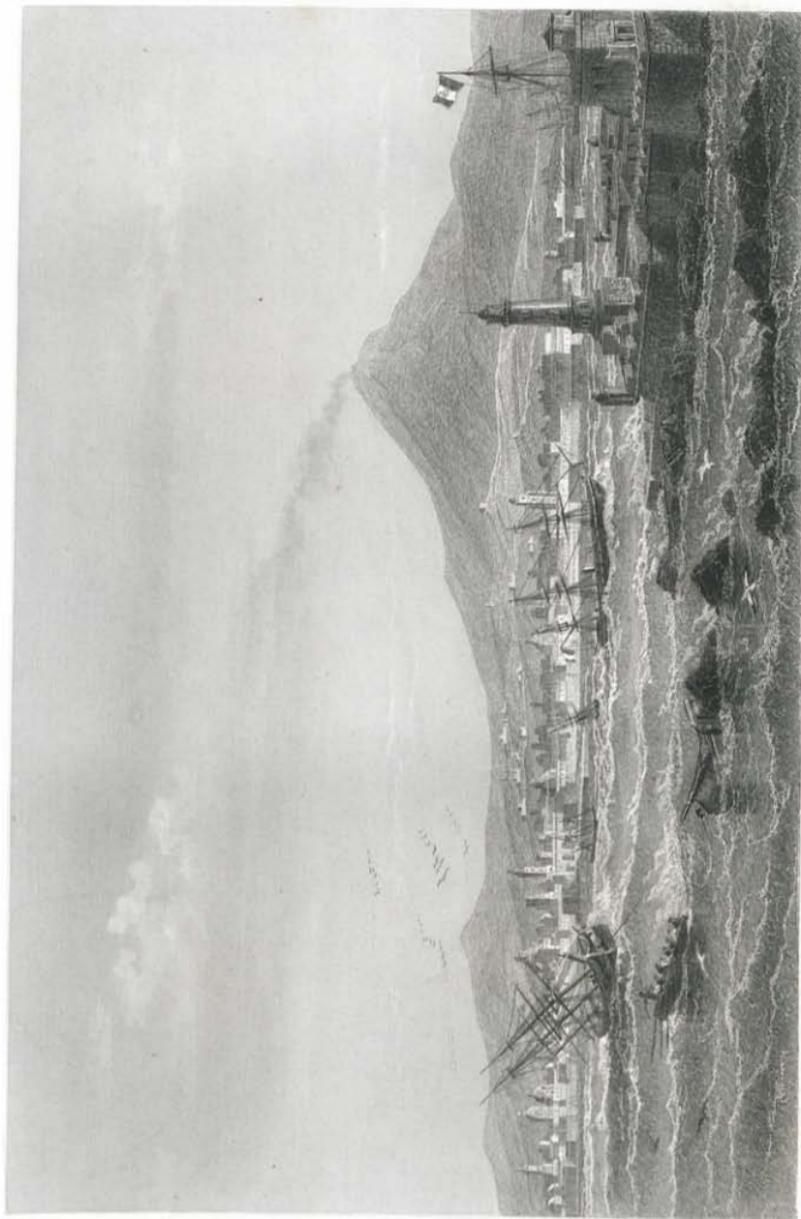
Alliée des divers États dont nous venons d'esquisser les traits d'un crayon rapide, et dont nous allons maintenant écrire l'histoire, elle les entraînera sur cette route du progrès véritable qui conduit à la vraie civilisation. Dédaigneuse, comme toujours, des intérêts purement matériels, bienveillante et amie des nations de bonne volonté, elle aidera, de ses conseils et de son influence, à ce grand œuvre de la complète pacification des esprits.

Encore un effort, et l'Amérique latine aura fait rentrer dans l'ombre ce fantôme de l'anarchie qui effraye l'Europe : elle entrera alors en possession de ses véritables destinées, et pleine de séve et de force, marchant dans l'orgueil de sa jeunesse, elle s'emparera de l'avenir — et le dominera.

C'est ce que nous lui souhaitons, nous qui nous sommes attachés à elle en l'étudiant, et qui avons appris à l'aimer en apprenant à la connaître.

LOUIS ÉNAULT.

Trouville, septembre 1866.



L'entrées de

Bay of Islands - with the rock 'Lighthouse' in the

L'AMÉRIQUE CENTRALE

ET MÉRIDIONALE

LE MEXIQUE

I

La conquête du Mexique par l'Espagne est un des événements les plus saisissants et les plus dramatiques dont l'histoire ait gardé le souvenir. C'est la guerre d'aventure dans ce qu'elle a de plus audacieux.

La flottille cinglant de la Havane, qui portait Fernand Cortez et sa fortune, mouilla le soir du jeudi saint de l'année 1519, entre Pilot, depuis célèbre, que les Espagnols appellent San Juan de Ulua, et les Français Saint-Jean d'Ulloa, et le continent américain. Le futur conquérant de cette portion du nouveau monde était alors dans toute la force de l'âge, assez voisin de la jeunesse pour en avoir conservé l'énergie et l'intrépidité, assez près

des années plus mûres pour posséder et diriger sa fougue. Il avait trente-quatre ans. La nature ne lui avait, du reste, refusé aucune des qualités qui font réussir des expéditions comme la sienne : il avait, tout à la fois, et la tête du capitaine qui conçoit un plan, et la main du soldat qui l'exécute ; l'exaltation enthousiaste qui fait les héros, et la vaste intelligence à laquelle se reconnaissent les hommes politiques.

Ceux qui le suivaient étaient jeunes comme lui, prêts comme lui à ne reculer devant rien et à braver le danger sous toutes ses formes. Fernand ne connaissait du Mexique autre chose que son nom — on l'appelait alors le *Cullua*. — Il savait pourtant que l'on y trouvait beaucoup d'or. L'or, en ce temps-là, était le motif avoué des expéditions et des conquêtes. Cortez était du reste condamné au succès. Il n'y avait pas de terme moyen pour lui entre ces deux alternatives : vaincre ou mourir ! Pour ne pas être traité en rebelle, il devait revenir en héros. Il était parti de Cuba, où l'expédition s'était organisée, malgré la défense formelle du gouverneur de l'île, qui, après avoir approuvé ses projets, voulait en confier l'accomplissement à un autre. Il devait maintenant à son gouvernement ou un empire nouveau ou sa tête. Il lui donna le Mexique. Jamais œuvre plus grande ne fut exécutée à l'aide de plus petits moyens ; jamais entreprise ne prouva mieux ce que peut le génie d'un homme. Une poignée d'aventuriers, quelques centaines, — à coup sûr on n'allait pas au mille, — se jette sur un pays immense, comptant ses soldats par millions, et arrive jusqu'à sa capitale, s'en empare et change en quelques mois les destinées d'une partie du monde.

Si l'amour de l'or fut un des mobiles qui poussèrent les Espagnols à la conquête du nouveau monde, il ne fut pas le seul. Il y faut joindre un élément plus puissant encore, l'élément religieux, l'ardeur du prosélytisme, le besoin d'expansion d'une foi profonde qui brûle de se répandre. Cette foi qui fait les mar-

tyrs fait aussi les héros ; elle ne donne pas seulement le courage de braver le danger ; elle en fait disparaître jusqu'à l'idée. A force de regarder le but, on ne voit plus l'obstacle. C'est le surnaturel dans l'ordre moral qui peut seul expliquer les invraisemblables triomphes des Espagnols dans le nouveau monde.

Fernand Cortez aborda sur ce point du littoral où se trouve aujourd'hui VERA-CRUZ. Montézuma résidait alors à TENOCHTITLAN, sa capitale, située sur l'emplacement de Mexico. Entre le souverain et le capitaine qui devait le détrôner bientôt, il y eut de longs pourparlers, et ce que l'on appellerait aujourd'hui des conférences diplomatiques. Cortez veut aller saluer le monarque dans sa résidence. Montézuma ne veut point laisser les étrangers pénétrer dans ses États. Cependant on hésitait encore des deux parts à commencer les hostilités. On en était toujours au préliminaire gracieux des présents échangés. Montézuma envoyait des disques d'or et d'argent d'une valeur énorme, des étoffes brodées de plumes, d'une exquise beauté et de la poudre d'or à plein casque. Cortez répondait par des verroteries. A ce moment, les Espagnols tentèrent leur première conversion des infidèles. Le P. Olmédo, dans un discours que traduisait phrase par phrase la jeune et belle Indienne Marina, la maîtresse de Cortez, exposa aux idolâtres à portée de l'entendre les mystères du christianisme, et finit par leur distribuer de petites images de la Vierge tenant le Christ entre ses bras. Cette tentative prématurée de conversion n'eut point de succès. La foi nouvelle, — aux sombres mystères, assombris encore par l'ascétisme du génie espagnol, — n'inspira aux Indiens qu'une sorte de répulsion mêlée d'effroi. A partir de ce moment, toutes les relations sont rompues : il ne reste plus d'autres ressources que la force. Comprenant alors que son seul espoir est dans le désespoir même, Cortez, comme tous ceux qui ne veulent pas se donner la possibilité du retour et qui sont déterminés à ne plus trouver de salut que dans la victoire, met le feu aux

navires qui l'ont apporté, et fonde sur le lieu même de son débarquement une ville à laquelle il donne un nom qui symbolise les deux passions qui se partagent l'âme de sa nation : je veux dire la soif de l'or et le fanatisme religieux, car il l'appelle la *ville riche de la vraie croix* (LA VILLA RICA DE LA VERA CRUZ). Cela fait, il ne reste plus qu'à marcher en avant. Cempoalla est sa première étape. Il y prêche à sa façon, l'épée d'une main et la croix de l'autre, renverse violemment les idoles, qu'il remplace par une statue de la Vierge, et, suivi de quatre cents fantassins, quinze cavaliers et six pièces d'artillerie, il se dirige sur la capitale de Montézuma. Chemin faisant, sa petite armée se grossit d'un certain nombre de mécontents, — il y en a dans tous les États, — qu'il séduit par ses promesses, ou qu'il terrifie par ses menaces. A chaque pas c'est une nouvelle bataille ; mais chaque bataille est une victoire, et ces victoires donnent à Cortez autant d'alliés. Il arrive enfin devant Tenochtitlan.

Une sorte de vertige s'est emparé de Montézuma ; il ne sait plus à quel parti s'arrêter. Il veut la paix et il dédaigne de la demander ; il veut la guerre et il la craint. L'artillerie l'épouvante ; les Européens lui semblent des hommes d'une nature supérieure. Comme tous les faibles, il essaye de la trahison, qui ne lui réussit point, et finit par laisser pénétrer les étrangers dans sa ville sans leur avoir opposé une résistance sérieuse. Il fit plus : il vint à leur rencontre avec toute la pompe et tout le cérémonial d'une cour fastueuse et formaliste ; puis il conduisit Cortez dans un palais qu'il lui assigna pour demeure. Une conférence solennelle eut alors lieu entre les deux personnages, de qui dépendait en ce moment le sort du Mexique. Montézuma, en homme de sens pratique, demanda à Fernand Cortez ce qui avait pu lui donner un si vif désir de pénétrer ainsi jusqu'au cœur de ses États.

— Je voulais, répondit le Castillan, contempler le plus il-

lustre monarque du monde, et en même temps lui faire connaître le vrai Dieu qu'il ignore.

Le lendemain de ce jour, il demande à l'empereur la permission de lui rendre sa visite, et, avec ce zèle et cette persévérance qui sont un des caractères de l'homme sous l'empire d'une idée fixe, il recommence sa prédication à domicile. Son audience n'est qu'un long exposé de la doctrine chrétienne, toujours traduite par Marina. Il aimait trop son interprète pour en changer.

Montézuma écouta avec une attention profonde, et sans jamais l'interrompre, ce prédicateur d'un nouveau genre; puis, quand il eut cessé de parler, il répondit qu'il était bien persuadé que le Dieu des Espagnols était excellent, mais que les siens n'étaient pas mauvais non plus, qu'il en avait reçu les plus grands bienfaits et qu'il demandait à leur rester fidèle. Il finit cependant par une déclaration étrange et inattendue, en se reconnaissant le vassal du souverain dont Fernand était lui-même le sujet, et en avouant que tout ce qu'il possédait, il le possédait en son nom. Le roi qui parle ainsi n'est déjà plus digne de régner.

Un si prodigieux succès ne suffit point encore à Cortez. Il conçoit un dessein dont la témérité surpasse celle dont il a fait preuve jusqu'ici : au sein même de sa capitale, il veut faire l'empereur prisonnier. Sans avoir besoin de recourir à la violence, par une sorte de fascination inexplicable, il lui persuade qu'il doit quitter son palais et venir demeurer dans le campement des Espagnols, c'est-à-dire abandonner ses sujets pour ses ennemis.

Montézuma y consent, et, pour l'en récompenser, Cortez ne craint point de le mettre aux fers de ses propres mains et de le faire assister au supplice d'un de ses sujets, dont le patriotisme était le seul crime. Cortez ne se contentait pas de vaincre, il humiliait. Du reste, le malheureux Montézuma ne devait plus

s'arrêter dans cette voie fatale des concessions, de même que Fernand Cortez ne devait point s'arrêter dans celle des exigences. Il avait réussi à persuader à l'empereur que le roi d'Espagne n'était autre qu'une nouvelle incarnation de l'antique divinité du Mexique, le tout-puissant Quetzalcoatl, et que, à ce titre, c'était lui le véritable maître du pays.

Montézuma le crut en effet, et il convoqua une assemblée des grands à qui, du haut d'un trône sur lequel il n'eût dû jamais monter, il fit lui-même une déclaration qui n'était autre chose que sa propre déchéance.

— Vous vous souvenez, leur dit-il, que ce Dieu, en partant, annonça qu'il reviendrait reprendre parmi nous l'autorité royale. Le temps prédit est arrivé ; ces hommes blancs viennent des régions situées au delà des mers, du côté où le soleil se lève, et ils revendiquent pour leur roi le pouvoir suprême en notre pays. Je suis prêt à le leur abandonner. Vous qui avez été mes fidèles vassaux pendant le long espace de temps que j'ai passé sur le trône, j'attends de vous que vous me donniez cette dernière preuve de soumission. Vous reconnaîtrez pour votre maître le grand prince qui règne de l'autre côté de l'Océan ; en son absence, vous obéirez au capitaine qu'il a envoyé parmi nous. Les tributs que vous m'apportiez, vous les lui payerez ; les services que vous me rendiez, c'est à lui maintenant d'en disposer.

Dans un pays où ne vibre point la fibre du sentiment national, mais où tout repose, au contraire, sur la volonté d'un seul, nulle résistance n'est possible, et les choses les plus monstrueuses sont acceptées, par cela seul qu'on l'a voulu. Un immense sanglot souleva la poitrine des chefs quand ils entendirent parler ainsi leur empereur ; mais chacun lui répondit que puisque tels étaient ses ordres il serait obéi.

Fernand Cortez ne remettait jamais au lendemain ce qu'il pou-

vait faire le jour même; il procéda immédiatement à la prestation du serment, et le notaire attaché à l'expédition en dressa l'acte authentique. On put croire qu'à partir de ce moment le vieil empire n'existait plus; il avait suffi de six mois à cet irrésistible vainqueur pour réaliser un rêve. Toutes les difficultés n'étaient cependant pas aplanies. La première partie de sa tâche accomplie ne rendait que plus impérieux chez Fernand Cortez son désir de mener également l'autre à bonne fin. Il avait travaillé pour le roi d'Espagne; il voulait maintenant travailler pour le pape. Il demanda à l'empereur de lui abandonner la vaste enceinte du grand temple pour y célébrer les mystères du culte catholique. Montézuma, qui avait cédé le trône de ses pères, ne put se résoudre à céder l'autel de ses dieux. Cependant, pressé par Cortez, il consulte ses prêtres; ceux-ci, convaincus que, suivant la parole du poète :

Il est avec le ciel des accommodements,

conseillent à l'empereur de garder un des sanctuaires et d'abandonner l'autre. Au même jour et à la même heure, les deux cultes en présence célèbrent leurs rites. Chez un peuple en qui vit encore la foi, le sacrifice de sa religion est le dernier auquel on se résigne. L'indignation des naturels du pays ne put être contenue, même par le respect qu'ils avaient pour leur souverain. Cette réaction eut son effet jusque sur l'empereur. Retrouvant une étincelle de ce courage qui l'eût sauvé quelques mois plus tôt, il essaya une trop tardive résistance et finit par ordonner à Cortez de quitter ses domaines.

Presque en même temps, une flottille envoyée par le gouverneur de Cuba, auquel Fernand Cortez a désobéi, débarque dans les eaux de la Vera-Cruz, mettant ainsi le conquérant dans la plus terrible des positions, attaqué tout à la fois et par ceux dont il a

si audacieusement envahi le territoire et par ses compatriotes. Un homme de guerre qui n'eût pas été doublé d'un homme politique n'eût pu sortir à son honneur de cette difficile impasse ; mais Cortez était aussi prudent dans le conseil qu'il était énergique dans l'action. Il fait prisonnier le chef que l'on envoyait pour le combattre, séduit sa troupe, et, de ses ennemis, fait autant de soldats. Ce qui devait le perdre fut précisément ce qui le sauva. Il revient à Tenochtitlan avec un renfort de quatre-vingts cavaliers, quatre-vingts arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, une forte artillerie, en tout neuf cents hommes. Ce renfort était singulièrement opportun ; car, en rentrant dans ses quartiers, il se vit assiégé par une ville entière, qu'avait exaspérée la cruauté de ses lieutenants. Le siège est conduit par le frère même de Montézuma, corps de fer, âme de feu, aussi intrépide que l'empereur est pusillanime. Celui-ci, toujours prisonnier des Espagnols, ne craint pas de paraître sur une des terrasses de leur quartier et de dissuader ses sujets de continuer leurs attaques, en prétendant que c'est par sa propre volonté qu'il demeure chez ses bons amis, les fils du soleil. Cette fois, l'indignation du peuple ne connaît plus de bornes ; une grêle de pierres est dirigée contre le triste monarque, qui tombe mortellement atteint. L'audacieux conquérant comprend enfin qu'il faut céder, que le temps est passé où le prestige de sa bouillante valeur terrifiait toute une capitale ; il voit qu'il faut enfin songer à la retraite. Mais cette retraite est difficile, impossible peut-être, dans une ville où l'on compte autant de canaux que de rues, et où ces canaux sont fermés par des chaînes et les rues obstruées par des barricades. Il faut partir cependant, coûte que coûte ! partir ou périr. Cette retraite, moins célèbre, mais non moins difficile, à coup sûr, que la retraite des *Dix mille*, immortalisée par le récit de Xénophon, Fernand Cortez l'accomplit dans une nuit, que les annales de la conquête ont

appelée *la triste nuit* « NOCHE TRISTE. » Cortez y perdit la moitié de sa petite armée et toute son artillerie, qui resta au pouvoir de l'ennemi.

Une série d'exploits grandioses, inattendus, aussi dignes de l'épopée que de l'histoire, rétablit promptement les affaires du héros ; il se crée de nouvelles alliances, remet sur pied une armée nouvelle, composée d'auxiliaires qu'il a recrutés parmi les tribus indiennes hostiles à la dynastie de Montézuma, et il revient mettre le siège devant Tenochtitlan.

Le gendre de Montézuma avait succédé au frère de celui-ci, emporté par la petite vérole après un règne de quatre mois. Le nouvel empereur, GUATIMOZIN, était un jeune homme de vingt-cinq ans, beau, brave, intelligent, aimant son pays, détestant l'étranger, mortel ennemi de Cortez et de l'Espagne. Tout se préparait pour une lutte de géants. Des deux côtés on invoquait le ciel ; ce n'était pas seulement la lutte des hommes, les dieux aussi combattaient — sans compter les anges et les saints, que les Espagnols assurent avoir vus plus d'une fois dans leur rangs, Fernand Cortez était maintenant à la tête de cent cinquante mille soldats, des Indiens pour la plupart. Il y a loin de là, comme on voit, à la petite poignée d'hommes avec laquelle il se présenta, pour la première fois, devant la capitale de Montézuma. L'acharnement était à peu près égal des deux parts ; il était extrême. On préluda à l'assaut par une foule de combats particuliers et d'escarmouches, où chacun fit preuve d'une incontestable valeur. On se tuait des hommes des deux côtés sans arriver à un résultat sérieux. Enfin l'assaut fut donné ; il fut terrible. Malgré des prodiges de valeur, la triple colonne d'attaque espagnole fut obligée de reculer. Guatimozin, sur la plate-forme du plus élevé de ses temples, sonnait de la trompette guerrière, et, chaque fois que l'on entendait ses éclats retentissants, ses sujets se précipitaient au combat de nouveau. Les femmes combat-



taient à côté de leurs maris, enflammant leur ardeur et tuant comme eux. Après chaque épisode de la lutte, on apercevait sur la plate-forme des temples les prisonniers que l'on décapitait et dont on jetait les corps à la multitude, qui déchirait leurs membres pour s'en nourrir. Vaincu, mais non découragé, Fernand Cortez se tint pendant huit jours dans son camp sans renouveler l'assaut, faisant garder les points avancés dont il s'était rendu maître, détruisant sous les yeux du jeune empereur des monuments que celui-ci se sentait impuissant à défendre, mais qu'il n'en regrettait pas moins. Quand, enfin, il put le croire découragé, il lui envoya des ambassadeurs; ceux-ci étaient chargés de lui offrir la paix. Il garderait sa couronne, et ses sujets conserveraient leur fortune et leurs dignités, mais sous la suzeraineté reconnue du roi d'Espagne. Guatimozin accueillit ces propositions avec déférence, tout en déclarant qu'il n'était pas en son pouvoir de les accepter ou de les refuser, et qu'il devait consulter les grands de la nation. Les prêtres, qui pressentaient des conversions à la suite de la paix, conseillèrent la résistance. Guatimozin alla porter lui-même sa réponse à l'ennemi, à la tête d'une armée qui fit une brillante, mais inutile sortie, car elle fut repoussée avec perte. Bientôt Tenochtitlan fut en proie à toutes les horreurs des villes assiégées; à la famine se joignit la peste, lugubre et pâle cortège des guerres prolongées. Chaque jour les troupes de Cortez enlevaient une rue, un quartier; il ne resta bientôt plus à l'empereur que la huitième partie de sa capitale. Dans cet étroit espace s'enferma toute une population hâve, flétrie, épuisée, mourante. Cortez eut un mouvement de pitié; il renouvela ses propositions, qui ne furent pas mieux écoutées. Il y eut donc un dernier jour de carnage. Les féroces auxiliaires des Espagnols se livrèrent à des excès dont l'humanité rougit, et que l'histoire se refuse à raconter. Guatimozin sut du moins tomber en roi; réduit à la

dernière extrémité, acculé au rivage de son lac, il combattait encore.

Enfin, à bout de ressources, il fut obligé de demander son salut à la fuite. Il se jeta dans un canot et força de rames ; mais il fut promptement rejoint par un brigantin de la flottille espagnole, qui l'amena captif aux pieds de Cortez.

Cette fois, c'en était fait de l'Empire du Mexique.

La domination espagnole s'y établissait victorieusement, et la croix triomphante allait dominer les temples des faux dieux.

Fernand Cortez usa d'abord de sa victoire avec une louable modération ; il traita doucement l'empereur et l'impératrice, et permit aux vaincus de sortir de la ville. La défaite de Guatimozin lui assura d'ailleurs la soumission de tout le pays. Une fois maître de Tenochtitlan, il vit venir à lui des ambassades de tous les princes, même indépendants du trône de Montézuma, qui venaient reconnaître la suprématie des Européens vainqueurs.

Un peu plus tard, cédant à des conseils perfides, craignant peut-être l'influence de l'empereur déchu sur ses anciens sujets, Cortez déshonora sa victoire en le faisant mettre à mort, après lui avoir infligé d'injustes et cruelles tortures.

Au Mexique, sa première conquête, Cortez ajouta bientôt les États de Honduras et de Guatémala, dotant ainsi Charles-Quint et l'Espagne d'un territoire aussi important par son étendue que par ses richesses.

II

Tenochtitlan, la capitale du Mexique, s'élevait au milieu des eaux du lac de *Texcuco*, auquel le jeu périodique des

vents d'est imprime des mouvements de flux et de reflux si réguliers, que Fernand Cortez et ses compagnons les prirent pour des marées véritables. Cette Venise du nouveau monde était ainsi séparée de la terre ferme par les eaux du lac, et l'on n'y pénétrait que par des chaussées longues de deux lieues et larges de vingt pieds. La ville renfermait presque autant de canaux que de rues. Les principales rues étaient droites et larges ; les places immenses. L'une d'elles était grande comme une ville, entourée de portiques ; c'était le principal marché de la ville, et soixante mille personnes à la fois pouvaient s'y livrer librement à tous les mouvements et à toutes les transactions du commerce. Ainsi qu'il arrive au Caire, à Damas, à Constantinople, et dans la plupart des villes d'Orient, les industries étaient parquées suivant leurs spécialités par quartiers et par rues. La police, habile et vigilante, maintenait partout l'ordre le plus parfait. On pénétrait dans la ville par des barrières, où se tenaient des agents préposés à la perception d'un droit d'entrée sur les objets de consommation, qui ressemblait fort à nos octrois.

La noblesse, que la présence du monarque et de sa cour attirait à Tenochtitlan, y déployait un véritable faste. Les seigneurs, qui se faisaient porter en litière dans les rues, étaient toujours suivis d'un brillant cortège de serviteurs et d'esclaves. La ville était divisée en carrés de grandeur à peu près égale, que séparaient les uns des autres soit des rues, soit des canaux. Chacun de ces carrés avait son temple, appelé *Téocali*, portant inscrit en caractères aztèques, sur son frontispice, le nom de la divinité à laquelle il était consacré.

La circonférence de la ville de Tenochtitlan était d'environ dix milles ; on y comptait soixante mille maisons, abritant trois cent mille personnes. Les auteurs espagnols s'accordent à louer l'admirable propreté des rues, lavées chaque matin. Les divers

quartiers, que séparaient les canaux, étaient reliés entre eux par des ponts magnifiques, sur lesquels dix cavaliers pouvaient passer de front. Les eaux salées du lac ne servaient pas à la consommation des habitants, mais des aqueducs en terre, d'une très-belle construction, leur amenaient les eaux douces des sources de Chapoltepec, distribuées avec abondance au gré de tous les besoins.

A l'extérieur, tous les téocalis se ressemblaient, et il était aisé de voir qu'ils avaient été tous bâtis sur un modèle uniforme; mais le principal d'entre eux surpassait de beaucoup les proportions de tous les autres. Il ne datait que de la fin du quinzième siècle de notre ère (1486), juste six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Des murailles épaisses, hautes de huit pieds, couronnées de créneaux et couvertes de reliefs, représentant des serpents entrelacés, dessinaient le contour de sa vaste enceinte et lui donnaient un singulier aspect de force et de majesté. Ce temple s'ouvrait par quatre portes sur les quatre points cardinaux. C'était aussi les quatre points cardinaux que regardaient les quatre pans de la grande pyramide s'élevant au centre de cette enceinte, haute de trente-sept mètres sur quatre-vingt-dix-sept de large à sa base. On distinguait sur ce cube énorme cinq assises, formant comme autant d'étages extérieurs. Un grand escalier conduisait à la cime de cette pyramide tronquée. Sur cette cime, véritable plateforme, on distinguait deux chapelles en forme de tour, abritant chacune un autel. Là se trouvaient aussi deux idoles, dont l'une représentait le dieu de la guerre, Huitzilopochtli, protecteur de la nation, auquel le temple était particulièrement consacré. Entre ces autels, on apercevait la *Pierre verte*, ou pierre des sacrifices, sur laquelle on étendait les victimes humaines pour les immoler aux idoles. Autour du grand Téocali, on comptait trente-neuf petites chapelles consacrées à autant de divinités.

L'intérieur de la pyramide était consacré à la sépulture des rois et des grands personnages. La vaste enceinte circonscrite autour du Téocali renfermait aussi des oratoires particuliers pour les plus illustres personnages du Mexique, puis, au milieu des fontaines et des jardins, les habitations des prêtres ; enfin, des couvents d'hommes et de femmes. L'intérieur du Téocali était un véritable charnier, dont le pavé était rougi par le sang des victimes, et où leurs ossements s'élevaient en hautes et larges murailles, comme dans nos catacombes.

Montézuma habitait un vaste palais, ouvrant par vingt larges portes sur autant de rues et de places. La salle de réception pouvait contenir trois mille personnes. Les décorations intérieures de ce palais étaient magnifiques ; on y voyait briller les pierres rares et les métaux précieux. La même enceinte contenait les logements des ministres, des principaux personnages de la cour et des grands dignitaires de l'empire.

L'attention des Espagnols fut aussi attirée par de grandes ménageries, — la mode ne s'en était pas encore répandue en Europe, — contenant des spécimens de tous les animaux sauvages du Mexique, réduits en captivité. A côté des cages de fer des grands carnassiers, il y avait l'aquarium des poissons et les volières des oiseaux. Les jardins botaniques de Mexico attiraient et charmaient le regard par le nombre des plantes, l'éclat et la variété des fleurs les plus brillantes et les plus rares. Tous les trésors de la végétation tropicale se trouvaient réunis là dans un étroit espace.

L'existence de l'empereur, soumise aux règles d'une étiquette aussi formaliste que celle de Louis XIV au milieu des splendeurs de Versailles, était pleine de faste et de magnificence. Ses grands officiers se prosternaient devant lui comme les dévots devant leurs dieux. Quatre cents jeunes gens, des plus nobles familles de l'empire, étaient chargés du service de sa personne ; six

femmes faisaient autour de sa table l'office de nos valets de pied. Pendant ses repas, on le divertissait avec des bouffonneries et des sérénades, ou bien des musiciens-poètes venaient lui chanter ses louanges ou lui raconter les exploits de ses ancêtres. Il ne sortait jamais dans la ville que porté dans une litière, recouverte d'un dais splendide, sur les épaules des plus grands seigneurs. Il changeait d'habits quatre fois par jour et ne reprenait jamais le vêtement qu'il avait une fois quitté.

Les nobles et les grands imitaient le faste et le luxe du monarque, comme les seigneurs qui vivaient jadis à la cour des rois s'efforçaient d'égalier leur magnificence. Bien loin au-dessous d'eux, le peuple, comme ailleurs, vivait dans la misère.

Quand les Espagnols débarquèrent au Mexique, ils trouvèrent des Aztèques à moitié nus, un lambeau d'étoffe sur les épaules, une ceinture au flanc, et, en guise de chaussure, des feuilles d'aloès taillées en semelle et fixées sous le pied par une courroie. Les riches seuls portaient des étoffes de coton finement tissées, ornées de plumes éclatantes; eux seuls avaient des bagues, des bracelets et des colliers.

Cette grande et belle ville de Tenochtitlan fut complètement détruite par Fernand Cortez, à la suite du siège et des assauts qui firent tomber Guatimozin entre ses mains, et, selon l'expression consacrée, il n'en resta point pierre sur pierre. Cortez voulut la rebâtir sur le même emplacement; mais, à la ville pittoresque des Aztèques il substitua une ville régulière, conforme au génie et aux traditions de l'Europe. La plupart des canaux furent comblés et remplacés par des rues; les églises s'élevèrent sur les ruines des Téocalis.

Rien de plus beau dans le nouveau monde que le plateau sur lequel s'élevait la capitale de Montézuma, vaste en semble de lacs bordés de villes populeuses, de vallées pleines de fleurs et de fruits, de coteaux verdoyants et de pentes douce-

ment inclinées, couvertes de riches plantations d'agaves. Pour peu que vous creusiez ce sol, il vous livre des filons métalliques plus précieux encore que les moissons dont il se pare.

La vallée qui occupe le centre du plateau est creusée dans une montagne de porphyre et de basalte. C'est un vaste bassin, d'un ovale à peu près régulier, large de douze lieues sur dix-huit de long, et offrant ainsi une superficie d'environ deux cent quarante-cinq lieues carrées. Des montagnes d'un escarpement presque à pic l'entourent d'une véritable muraille, que dominent, pareilles à deux tours couronnées d'un panache de fumée et de flammes, les deux volcans de la Puébla. Le fond de ce bassin est à deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cinq laes, que la nature a disposés à des hauteurs inégales, et comme à des étages différents, en occupent la dixième partie et se déversent les uns dans les autres, sans qu'aucune rivière sorte du plus bas des cinq, absorbé par la terre poreuse, qui maintient son niveau et défend ses rives contre tout débordement.

La majeure partie du territoire mexicain est située à droite et à gauche de l'équateur, entre les tropiques, et dans cette région qui porte le nom terrible de zone torride, à peu près inhabitable, pour l'homme de race blanche, dans les parties qui ne s'élèvent point au-dessus du niveau de l'Océan ; mais l'altitude des terrains corrige singulièrement les inconvénients de cette situation. On sait, en effet, que plus le sol s'élève et plus la température s'abaisse. Sous la *Ligne* même, on trouve des glaces éternelles.

Cette grande loi de la nature fait la fortune du Mexique, massé, en quelque sorte, sur un plateau élevé, que ses deux flanes rattachent aux deux océans par des plans rapidement inclinés. Ce plateau n'est autre chose que l'épanouissement de la cordillère centrale de la grande chaîne des Andes. De ce plateau

s'élèvent çà et là des pics qui montent jusque dans cette région des neiges, contemporaines des premiers hivers du monde, et qui n'ont jamais fondu ; mais la température moyenne de l'ensemble du plateau est précisément celle qui convient davantage à la race blanche. Sur le plateau, d'immenses plaines se succèdent, séparées par de petites collines de deux à trois cents mètres de hauteur. Les végétations des zones tempérées croissent et prospèrent sur les hauteurs, tandis que l'inclinaison rapide des deux plans inclinés vers les océans offre, dans un espace assez restreint, toutes les variations de température, et, par conséquent, toutes les variétés de culture réparties sur le reste du globe. Grâce à ce bénéfice exceptionnel de position, le Mexique est un des pays du monde qui peut le mieux se suffire à lui-même, également capable de se passer des autres et de subvenir à leurs besoins. Rien n'égale l'impression d'un voyage rapide à travers ces zones de végétations abondantes et diverses : on part d'une forêt de sapins pour aboutir à un bois d'orangers. Je néglige les intermédiaires, que rempliront ou les souvenirs ou l'imagination du lecteur.

Ces variétés climatiques peuvent du reste se résumer en trois groupes principaux, que les Espagnols avaient fort bien caractérisés par ces appellations significatives : terres chaudes, *tierras calientes* ; terres tempérées, *tierras templadas*, et terres froides, *tierras frias*.

La terre chaude part du littoral et monte jusqu'à une certaine hauteur sur le plan incliné qui conduit de la mer au plateau central. Nulle part la végétation ne déploie une plus grande puissance ; nulle part la vie ne se manifeste avec plus de puissance et d'expansion : c'est la flore tropicale dans toute son opulence et dans tout son éclat.

Mais la nature, qui sait que la mort est le remède de la vie, et que c'est seulement en proportionnant la destruction à la

production qu'elle parvient à maintenir les lois de son équilibre, la nature a semé des dangers de toutes sortes sur cette terre trop féconde. Nulle part la fièvre jaune ne sévit avec plus de cruauté; nulle part on ne rencontre en plus grand nombre les animaux malfaisants, ennemis de l'homme, trop inhabile à les détruire, depuis le tigre, tapi dans les broussailles à l'ombre des forêts vierges, jusqu'à ces millions d'insectes presque invisibles, qui infestent l'atmosphère ambiante, et qui ne se révelent que par le mal qu'ils font.

La terre tempérée est moins poétique sans doute et moins pittoresque; mais elle offre plus de ressources à la vie humaine. Elle est la vraie richesse du Mexique. Sa chaleur moyenne est de dix-huit à vingt degrés, avec des variations presque insensibles d'une saison à l'autre. Le printemps perpétuel, chanté par les poètes, règne véritablement dans cette contrée délicieuse. A l'abri des miasmes empestés de la côte et de ses dévorantes ardeurs, délivrée de ces myriades d'insectes, toujours incommodés et parfois mortels, qui pullulent dans les régions basses, enveloppée d'une atmosphère pure et fraîche, cette zone tempérée est une des plus agréables qu'il soit donné à l'homme d'habiter.

Au-dessus de la région tempérée s'élève la terre froide. Ainsi la nommèrent les Andalous, accoutumés aux brûlants rayons du soleil d'Espagne; mais, pour des Français, cette température moyenne de dix-sept degrés, équivalente à celle des plus beaux mois de notre année, ne laisse point que d'être fort agréable. Mexico est situé dans la terre froide.

De tous les fléaux qui attendent le nouveau venu à son arrivée au Mexique, le plus redouté, et le plus redoutable en effet, c'est la fièvre jaune, que les Espagnols qualifient du nom de *vomito prieto*. Tout est étrange dans cette maladie, qui s'attaque aux étrangers bien plus qu'aux naturels du pays. Elle avait

même épargné les Espagnols pendant les cent cinquante premières années qui suivirent la conquête ; c'est seulement à partir de cette époque qu'elle a commencé à exercer ses épouvantables ravages. Les études les plus récentes donnent pour cause à la fièvre jaune la décomposition dans l'atmosphère de certaines déjections marines laissées sur les rivages au moment du reflux. C'est ce que l'on appelle le germe *amaril*, et ce germe est surtout combattu et détruit, dans l'organisme humain, par une autre maladie, soit la fièvre gastrique, soit la fièvre paludéenne. Ceci est de l'homœopathie naturelle. C'est surtout dans les moments où elle est épidémique qu'il faut redouter la fièvre jaune, car elle est alors d'une violence presque irrésistible. Il en est d'elle comme du choléra, et l'on n'y connaît point de remède spécifique d'une vertu efficace et avérée. Aucun spécifique n'attaque le mal dans sa nature avec certitude d'en triompher.

A une certaine distance du littoral, là où l'on peut échapper au germe amaril, la fièvre jaune n'existe plus, ou du moins elle n'existe que par cas isolés, et par conséquent beaucoup moins graves. Le premier soin de l'Européen devra donc être de s'éloigner des rivages, aussitôt que faire se pourra, et de gagner les hauteurs.

L'influence des altitudes sur les tempéraments est incontestable ; mais il ne faut pas aller d'un excès à l'autre. Monter trop haut offrirait aussi des dangers ; au-dessus de deux mille mètres, les conditions sanitaires cessent d'être avantageuses.

Lorsque les Espagnols abordèrent au Mexique, le pays était couvert d'une immense population. L'empereur Montézuma avait trente grands vassaux pouvant mettre sous les armes chacun cent mille hommes. Dans certaines provinces, les villes étaient littéralement pressées les unes contre les autres. Le sol, naturellement fertile, était bien cultivé ; il produisait en abon-

dance tout ce qui peut assurer le bien-être de l'homme. Des sources nombreuses, parfaitement distribuées par un système d'irrigation intelligent, répandaient partout la fraîcheur et la fécondité. L'industrie, chez eux, ne se contentait point de subvenir aux besoins, elle se prêtait même aux exigences du luxe. Les Mexicains fabriquaient des tissus dont la finesse ne se pouvait comparer qu'à leur éclat; ils savaient, avec les plumes brillantes des oiseaux qui peuplaient leurs campagnes et leurs bois, composer des parures dont l'Europe fut éblouie. Quant à leurs bijoux d'or et d'argent, première cause de leur perte, ils étaient aussi remarquables qu'abondants. Montézuma, s'il faut en croire Fernand Cortez, en possédait plus qu'aucun autre souverain du monde. — L'architecture, favorisée par la nature même des pierres du pays, volcaniques, poreuses, à la fois légères et résistantes, prit vite un caractère monumental; aujourd'hui encore le sol est couvert de ses nobles débris, qui frappent le voyageur d'admiration et de respect. Les vastes palais, à un seul étage, n'avaient peut-être pas la distribution savante des constructions européennes: c'était, à vrai dire, une réunion d'un certain nombre de corps de logis, contenus dans la même enceinte. La Chine aujourd'hui nous présenterait des analogies frappantes avec ce système. Mais ces palais étaient lambrissés à l'intérieur avec des bois odoriférants habilement sculptés. A l'extérieur, on les recouvrait d'un stuc brillant, comme on fait aujourd'hui dans l'Inde. Les temples avaient l'aspect de grandes pyramides, faites ordinairement de briques cuites au soleil. Parfois on se contentait d'employer la terre pour ces constructions; mais, à l'extérieur, on cachait sous un revêtement de pierres ces matériaux trop simples. Sur la plate-forme de la pyramide, on plaçait les sanctuaires, au milieu de clochetons et de pinacles, ornés des images des dieux.

Savants dans l'art du calcul, les Mexicains avaient mesuré



75 Delamare

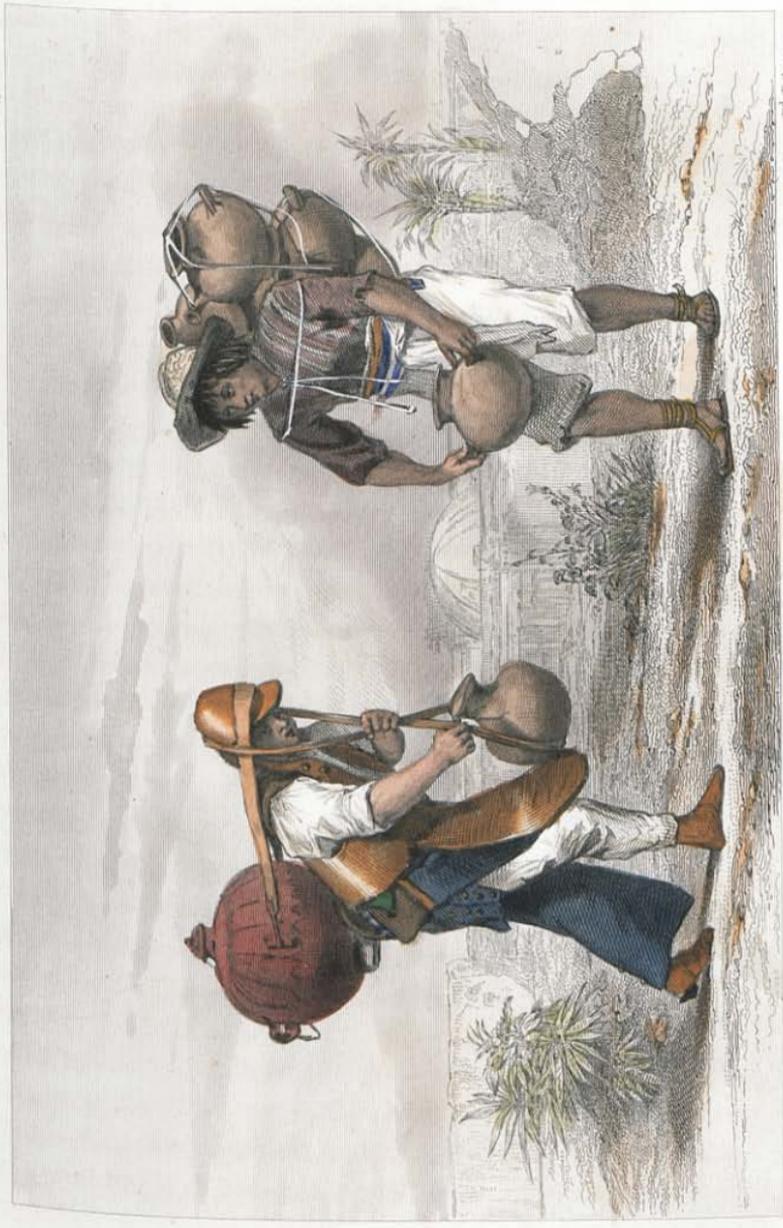
LE POTIER

LE PORTEUR D'EAU

TYPES MEXICAINS

dance tout ce qui peut assurer le bien-être de l'homme. Des sources nombreuses, parfaitement distribuées par un système d'irrigation intelligent, répandaient partout la fraîcheur et la fécondité. L'industrie, chez eux, ne se contentait point de subvenir aux besoins, elle se prêtait même aux exigences du luxe. Les Mexicains fabriquaient des tissus dont la finesse ne se pouvait comparer qu'à leur éclat; ils savaient, avec les plumes brillantes des oiseaux qui peuplaient leurs campagnes et leurs bois, composer des parures dont l'Europe fut éblouie. Quant à leurs bijoux d'or et d'argent, première cause de leur perte, ils étaient tous ornés de pierres précieuses. Montéruma, s'il faut en croire l'écrivain latin, ne possédait-il plus qu'un autre souverain du monde. — Les constructions, assurées par la nature même des pierres de pays, massives, poreuses, à la fois légères et résistantes, prêtèrent un caractère monumental; aujourd'hui encore le sol est couvert de ses nobles débris, qui frappent le voyageur d'admiration et de respect. Les vastes palais, à un seul étage, n'avaient peut-être pas la distribution savante des constructions européennes; c'était, à vrai dire, une réunion d'un certain nombre de corps de logis, contenus dans la même enceinte. La Chine aujourd'hui nous présenterait des analogies frappantes avec ce système. Mais ces palais étaient lambrissés à l'intérieur avec des bois odoriférants habilement sculptés. A l'extérieur, les façades se couvraient d'un stuc brillant, comme on fait encore au Mexique. Les temples avaient l'aspect de grandes pyramides, bâties entièrement de briques cuites au soleil. Parfois on employait la terre pour ces constructions, mais on les cachait sous un revêtement de pierre ou marbre, ou stuc. Sur la plate-forme de la pyramide, on plaçait les sculptures, les niches de clochetons et de pinacles, ornés des images des dieux.

Savants dans l'art du calcul, les Mexicains avaient mesuré



ing. G. Charlem. aut. Ayer Bonaparte. Paris

P. Delaunay sc.

LE PORTEUR D'EAU

TYPES MEXICAINS

LE POTIER

la longueur d'une année avec une justesse d'approximation qu'à cette époque, aucun peuple n'avait égalée. Leur écriture complexe avait tout à la fois les caractères figuratifs des hiéroglyphes et les caractères phonétiques de l'écriture ordinaire. Ils possédaient une littérature assez complète, et se permettaient même au besoin d'écrire en vers ; malheureusement, presque tous les monuments de cette littérature ont disparu. Le zèle par trop brûlant des catholiques, qui voulaient, de gré ou de force, convertir le Mexique, firent des auto-da-fé sans nombre des plus précieux monuments de cette littérature. Il ne nous en reste plus aujourd'hui que de trop rares fragments.

L'agriculture était pratiquée par la masse de la nation et honorée par tous, comme la mère nourricière du genre humain. Ils ne se contentaient pas de demander à la terre une nourriture facilement obtenue ; ils voulaient qu'elle joignit pour eux l'agréable à l'utile, et ils savaient, pour l'y contraindre, déployer un art exquis. Connaissez-vous rien de plus charmant que ces *chilampas* ou jardins flottants, véritables îles de fleurs et de verdure ? Le fond de l'île n'était autre chose qu'un radeau de branches d'arbres, de broussailles, de roseaux et de jones, entrelacés les uns dans les autres, que l'on recouvrait ensuite de terre, et sur lesquels on cultivait toutes sortes de plantes soit d'utilité, soit d'agrément. L'île était parfois assez grande pour porter aussi la cabane du jardinier, qui s'en allait ainsi à la dérive d'un rivage à l'autre, au milieu de ces végétations embaumées.

Les beaux-arts proprement dits n'annonçaient point chez les Aztèques un degré de culture égal à celui des lettres. Leur sculpture était grossière, leur peinture incorrecte, et ils n'avaient pas le sentiment de la ligne plus développé que celui de la couleur.

Nous avons parlé, en décrivant les téocalis, de leur architec-

ture religieuse ; elle était à peu près la même dans toute l'étendue du Mexique. Leur architecture militaire n'était point sans avoir quelques rapports avec celle-ci. Leurs forteresses n'étaient autre chose que des masses de roches isolées, auxquelles le travail de l'homme donnait une forme conique assez régulière ; cette colline était entourée d'un large fossé qui lui servait de retranchement. On taillait des assises sur ses flancs rugueux ; une plate-forme couronnait l'édifice. Elle était entourée d'un mur de pierres de taille qui servait à la protection des combattants.

La langue des Aztèques, à la fois douce et sonore, capable d'exprimer les idées les plus abstraites et les plus compliquées, se distinguait tout à la fois et par la longueur des mots employés, et par la facilité des transformations qu'on pouvait leur faire subir, et qui permettaient ainsi de rendre non-seulement l'idée, mais encore les nuances de l'idée les plus subtiles et les plus délicates.

III

Les premiers civilisateurs du Mexique appartiennent à une race connue dans l'histoire sous le nom de race TOLTÈQUE, qui s'empara du pays à la fin du septième siècle, et qui le perdit à la fin du douzième. Les Toltèques, venus on ne sait d'où, apportèrent avec eux toute une civilisation. Ils s'établirent d'abord au nord de la grande et belle vallée de Mexico, où les Espagnols trouvèrent encore de nombreux vestiges de leur passage. Ces premiers conquérants du Mexique en furent aussi les civilisateurs ; ils y établirent des routes nombreuses et y bâtirent de grandes et belles villes. Race de mœurs pacifiques et d'humeur

douce, les Toltèques avaient une religion dont les préceptes étaient humains et les pratiques gracieuses.

Avec de tels maîtres, le Mexique semblait promis à d'heureuses destinées ; mais, à l'époque que nous avons précédemment indiquée, ils disparurent du pays sans qu'il soit possible de dire pour quelle cause. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils se dirigèrent vers le Sud, en laissant çà et là, en des monuments superbes, la trace grandiose de leur passage.

Aux Toltèques succédèrent les Aztèques, qui régnaient encore lors de l'invasion espagnole. Cette nouvelle race différait complètement de la première. Les Toltèques étaient éléments, humains et bons ; les Aztèques étaient sombres, farouches et sanguinaires. Les Toltèques voulaient civiliser ; les Aztèques tenaient surtout à dominer. Ils surent donner à leur pouvoir des bases fortes et solides. Rien n'est plus rare toutefois que l'effacement complet d'une civilisation ; on a beau faire, il en reste toujours quelque chose. Rien n'est plus facile que de se superposer ; rien n'est plus difficile que de détruire : c'est ce qui arriva aux Aztèques et aux Toltèques. Les institutions rivales, ennemies, que l'on eût pu croire inconciliables parce qu'elles appartenaient à des civilisations complètement opposées, subsistèrent cependant côte à côte, causant ainsi des disparates choquantes, qui restèrent longtemps inexplicables, mélange de douceur et de barbarie que peut-être nous ferons suffisamment connaître en indiquant ces deux termes extrêmes — le culte des fleurs et le cannibalisme !

Lorsque Fernand Cortez aborda au Mexique, il trouva le pays divisé en trois royaumes, qu'unissait une sorte de fédération. Le premier était le royaume des Aztèques, qui avait son siège à Tenochtitlan, sur l'emplacement du Mexico actuel ; le second, le royaume des Tézéucans, dont le roi résidait à Tezeuco, de l'autre côté du lac, enfin le petit royaume de Placopan, aujour-

d'hui Tacuba. Le royaume des Aztèques avait l'hégémonie de la grande fédération, et les souverains des deux autres États n'étaient, en quelque sorte, que les premiers vassaux de Montézuma.

Ainsi qu'il arrive presque toujours à la première période des civilisations qui commencent, la constitution des trois royaumes était tout à la fois militaire et théocratique. Mais, du moins, la nation n'était point parquée — comme il arriva chez certains peuples du monde antique — dans les étroites et infranchissables limites des castes. Une très-grande liberté était donnée au développement spontané de l'individualisme. Une action d'éclat valait la noblesse à son auteur. Les souverains avaient institué, comme en Europe, les ordres de chevalerie, avec des privilèges et des insignes. Les lettrés jouissaient d'une considération particulière. Le commerce était honoré. Cependant, dès cette époque, la plaie du paupérisme — pour nous servir d'une expression moderne, qui peut s'appliquer à une chose malheureusement trop ancienne — dévorait déjà le Mexique. La richesse se concentrait entre quelques mains : la misère était l'unique partage du reste de la nation.

L'esclavage n'était point inconnu au Mexique, mais il était absolument personnel et ne se transmettait jamais par la naissance. C'était, au contraire, un axiome fondamental de la constitution politique et sociale que l'homme naît libre. Il n'en était pas moins vrai que les parents avaient le droit exorbitant et inhumain de vendre leurs enfants. On pouvait se vendre aussi soi-même. La guerre était une autre cause d'esclavage, ainsi que les sentences des tribunaux, auxquels il appartenait de priver les hommes de leur liberté en châtiment de leurs fautes. Du reste, la loi stipulait pour les esclaves et les garantissait contre les mauvais traitements de leurs maîtres. Les mœurs ne

les protégeaient pas moins : on voyait en eux comme les membres de la famille même.

Les lois pénales étaient d'une sévérité extrême, et prononçaient fréquemment la mort.

La forme du gouvernement était la monarchie absolue, tempérée cependant par les privilèges de l'aristocratie et l'inamovibilité des juges, qui, plus d'une fois, résistèrent au despotisme des souverains. Un mot de Fernand Cortez, dans une lettre à Charles-Quint, donnera, ce nous semble, une idée assez haute du caractère de leurs rapports de gouvernants à gouvernés : « Pour l'obéissance qu'ils montrent à leur souverain et pour leur manière de vivre, ces Indiens sont presque comme les Espagnols, et il y a à peu près autant d'ordre qu'en Espagne. Si l'on considère que ce peuple est barbare, privé de la connaissance de Dieu, de tout rapport avec les autres nations, *et de la raison*¹, on ne peut voir sans étonnement combien tout est sagement administré. »

Dans un pays dont la conquête était récente, chez un peuple qui avait trop souvent attaqué pour ne pas sentir le besoin d'être toujours prêt à la défense, l'armée devait jouer le premier rôle. Tout homme valide était soldat. Les caciques, ou grands de l'empire, dont l'organisation n'était point sans offrir de nombreux rapports avec la féodalité européenne, étaient tenus de fournir un certain nombre d'hommes à la première réquisition, et de marcher à leur tête. Pas plus que chez nous au moyen âge, l'armée n'était permanente. Le but de l'expédition une fois atteint, les contingents étaient licenciés. Tous les grades étaient réservés à la noblesse ; un général en chef avait le commandement suprême. Montézuma avait institué, pour ses troupes, trois ordres

¹ Dans la langue du temps la *raison* veut dire les lumières de la révélation chrétienne. Un peu plus tard la signification du mot changea du tout au tout.

militaires : l'ordre des princes, l'ordre des aigles et l'ordre des tigres. Les armes de ces soldats, braves d'ailleurs, étaient bien insuffisantes dès qu'elles se trouvaient en présence de la mousqueterie européenne. Leurs boucliers d'osier, couverts de toile et ornés de plumes, ne les protégeaient point très-efficacement contre les balles, et les Espagnols ne les laissaient point assez approcher pour leur permettre de faire usage du filet à larges mailles dont ils avaient l'habitude d'envelopper leurs ennemis. Leurs sabres, longs de trois pieds et larges de quatre pouces, formaient un double tranchant à l'aide d'une garniture de pierre très-vivement affilée, mais qui ne tardait point à s'émousser et à devenir ainsi un poids inutile dans leurs mains. Il leur restait donc les pierres, qu'ils lançaient à l'aide d'une sorte de massue creuse, comme avec une fronde, et leurs piques, de quinze à seize pieds de long, qui se brisaient trop aisément dans l'attaque. Leurs dards étaient plus dangereux, car il les projetaient d'assez loin, avec beaucoup d'adresse; et, à l'aide du long cordon qui les retenait, ils savaient les retirer promptement de la première blessure pour en faire une seconde. Du reste, nulle discipline et pas la moindre tactique : ils se ruaient en masse sur l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils l'eussent écrasé, ou jusqu'à ce que, découragés eux-mêmes de l'inutilité de leurs efforts, ils abandonnassent la partie. Mauvais soldats en rase campagne, ils tenaient admirablement derrière leurs fortifications, comme les Espagnols eux-mêmes, et se faisaient tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Les mœurs du Mexique étaient assez bonnes. C'est dans un moraliste mexicain que nous trouvons cette pensée d'une pureté tout évangélique : « Quiconque regarde une femme avec trop de curiosité commet l'adultère par les yeux. » S'il était permis au prince d'avoir des concubines, les simples citoyens devaient se contenter d'une seule femme. Le mariage était entouré de cé-

rémonies et de formalités protectrices ; le divorce permis seulement dans quelques cas, déterminés d'avance et assez rares, et, pour l'homme comme pour la femme, l'adultère puni de mort. La position de la femme n'avait rien d'abject et d'humiliant comme ce que nous voyons en Orient : elle n'était point confinée dans le harem ; elle jouissait au contraire d'une honnête et décente liberté, pouvait assister aux fêtes et aux banquets, et même sortir de sa demeure à visage découvert, sans craindre ni l'indiscrétion ni l'insulte ; elle participait avec l'homme aux dignités sacerdotales, et pouvait exercer les fonctions de prêtresse. Les Mexicains reconnaissaient un être suprême, auquel le monde obéissait. Ils plaçaient au-dessous de lui treize grandes divinités, et environ deux cents autres, d'un ordre moins élevé quoique très-respectables encore. Le dieu que les Aztèques adoraient particulièrement, c'était le dieu de la guerre, appelé *HUITZLOPUCITLI*, et connu aussi sous le nom de *MEXITLI*, étymologie probable du nom même du Mexique.

Quand on remonte à une certaine antiquité dans l'histoire religieuse des peuples, on arrive fatalement à retrouver dans leurs diverses cosmogonies des analogies frappantes. Beaucoup de traditions du monde grec, et plusieurs traditions bibliques semblent s'être égarées parmi les Mexicains.

C'est ainsi qu'ils attribuent à une mère commune l'origine du genre humain, et qu'auprès de cette grande aïeule ils placent le serpent. Ils parlaient aussi d'un déluge auquel une seule famille aurait échappé : leur Noé s'appelle *Coxcox* ; ils ont aussi leur tour de Babel. D'autres croyances les rapprochent des Indous, des Persans, et des races qui habitent les grands plateaux du Thibet. Ils admettaient le péché originel et la nécessité du baptême ; ils avaient même la confession, mais ils ne se confessaient qu'une fois dans leur vie, de telle sorte qu'ils reculaient jusqu'au dernier moment cet acte si important de leur

croissance religieuse, pour en étendre le bénéfice à un plus grand nombre d'années. Ils admettaient comme nous un paradis et un enfer, mais leur enfer n'avait point de peines corporelles : il ne connaissait que les tortures morales et les supplices de l'âme. Quant à leurs bienheureux, ils habitaient les nuages brillants, le soleil, les planètes et les étoiles ; puis leurs âmes finissaient par animer des oiseaux à la parure étincelante, vivant dans un jardin de délices, au milieu des parfums et des fleurs.

Parmi les monuments du pays, les Espagnols retrouvèrent une croix de marbre, portant à son sommet une couronne d'or. On leur dit que sur cette croix était mort le plus beau des enfants des hommes, resplendissant comme les astres célestes. Ils avaient formulé en maximes pieuses des préceptes que nous appellerions évangéliques. « Vis en paix avec tout le monde ; supporte les injures avec humilité ; laisse à Dieu, qui voit tout, le soin de te venger. » — « Donne à manger à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont nus, quelques privations que ce soin doive t'imposer, car la chair des malheureux est ta chair, et ils sont des hommes semblables à toi-même... »

Il serait impossible de mieux dire ; il était impossible de mieux faire, car les Mexicains mettaient leurs maximes en pratique.

Et c'était un tel peuple qui se livrait aux sanglantes horreurs du cannibalisme ! Ces éditeurs de sentences élémentaires sacrifiaient des hommes sur les autels de leurs dieux, et dévoraient solennellement les victimes. Ils avaient des institutions mystiques que l'on pourrait comparer à notre eucharistie ; mais c'était avec du sang humain qu'ils pétrissaient l'hostie sacrée ; et, chose étrange ! plus leur civilisation se perfectionnait sous tous les autres rapports, plus ils se passionnaient pour ces horribles usages, que sanctionnait leur religion.

Ce fut là une des raisons qui légitimèrent aux yeux des Espa-



Raymond del.

Joy. G. Crayden sculp.

DeBwaste sc.

les rigueurs d'une conquête tout à la fois fanatique et cruelle. On leur parut que la fin justifiait les moyens, et que tout était permis pour extirper ces superstitions sau-

Les exécutions se faisaient parfois en masse. Quand il y avait de grandes guerres, on réservait les prisonniers jusqu'à la paix, pour offrir à même d'offrir un sacrifice plus abondant et plus agréable. Le défilé des victimes, une par une, formait quelquefois des processions de plusieurs lieues. Dans l'année qui précéda la conquête, plus de cent trente mille hommes furent offerts en sacrifices aux dieux et mangés par leurs semblables.

Le sacerdoce mexicain formait un ordre dans l'État, ordre riche, puissant, nombreux. Au seul grand temple de Mexico était attaché un collège de cinq mille prêtres. Les prêtres possédaient une partie considérable du territoire. Ils s'étaient attribué le monopole de l'éducation, qui perpétuait ainsi, de génération en génération, leur influence incontestée. Au lieu de désarmer le fanatisme des Espagnols, les points de similitude qu'ils trouvèrent entre leurs croyances et celles du Mexique ne firent que l'enflammer davantage encore, et à une époque où l'on croyait si fort au diable, ils virent là comme une invention du malin esprit, qui voulait profaner leur dogme par ce rapprochement monstrueux. Ils en éprouvèrent une sorte d'indignation qui les rendait féroces. Quand l'esprit religieux s'exaspère ainsi, on ne peut attendre de lui ni modération ni pitié; la religion, détestablement interprétée, ne commande plus seulement des rigueurs; elle exige des atrocités. Les Espagnols en commirent au nouveau monde comme dans l'ancien.

La race conquise du Mexique, qui se distinguait par son aptitude au travail et par sa soumission passive et résignée, fut méprisée du moment par les conquérants; il leur semblait que la force de la religion entraînait toutes les autres, et que



gnols les rigueurs d'une conquête tout à la fois fanatique et cruelle. Ils leur parut que la fin justifiait les moyens, et que tout leur était permis pour extirper ces superstitions sanglantes.

Les immolations se faisaient parfois en masse. Quand il y avait des guerres, on réservait les prisonniers jusqu'à la paix, pour être à même d'offrir un sacrifice plus abondant et plus complet. Le défilé des victimes, une par une, formait quelquefois des processions de plusieurs lieues. Dans l'année qui précéda la conquête, plus de cent trente mille hommes furent ainsi sacrifiés aux dieux et mangés par leurs semblables.

Le clergé mexicain formait un ordre dans l'État, ordre riche, puissant, nombreux. Au seul grand temple de Mexico était attaché un collège de cinq mille prêtres. Les prêtres possédaient une partie considérable du territoire. Ils s'étaient attribué le monopole de l'éducation, qui perpétuait ainsi, de génération en génération, leur influence incontestée. Au lieu de désarmer le fanatisme des Espagnols, les points de similitude qu'ils trouvèrent entre leurs croyances et celles du Mexique ne firent que l'enflammer davantage encore, et, à une époque où l'on croyait si fort au diable, ils virent là comme une invention du malin esprit, qui voulait profaner leur dogme par ce rapprochement monstrueux. Ils en éprouvèrent une sorte d'indignation qui les rendait féroces. Quand l'esprit religieux s'exaspère ainsi, on ne peut attendre de lui ni modération ni pitié ; la religion, détestablement interprétée, ne commande plus seulement des rigueurs ; elle exige des atrocités. Les Espagnols en commirent au nouveau monde comme dans l'ancien.

La race conquise du Mexique, qui se distinguait par son aptitude au travail et par sa soumission passive et résignée, fut traitée durement par les conquérants ; il leur semblait que la suprématie de la religion entraînait toutes les autres, et que

leurs vaincus n'étaient pas de la même race qu'eux-mêmes. Ils furent répartis par tête, comme des troupeaux, entre leurs nouveaux maîtres. On les arracha de leurs villages pour les transporter dans les montagnes aurifères; on les ensevelit dans les mines. C'était toute la rigueur de l'esclavage antique succédant à un état social infiniment plus doux. Disons cependant que ce système n'était point dans les idées de Fernand Cortez, et qu'il était contraire aux intentions de la cour d'Espagne. Celle-ci, par ses commissaires, par ses intendants, par ses cours de justice, essaya de faire prédominer des idées de clémence et de modération. Malheureusement pour le Mexique, les tyrans étaient près, les protecteurs étaient loin. Bientôt, cependant, à l'esclavage pur et simple fut substitué l'adoucissement du servage de la glèbe. Le clergé, dans les premiers temps de la conquête, avait élevé courageusement la voix en faveur des vaincus; on le corrompit en l'intéressant à l'oppression par le partage des bénéfices. On donna aux ordres religieux un nombre considérable de ces serfs de la glèbe, et, à partir de ce moment, ils songèrent plus au parti qu'ils en pourraient tirer qu'au devoir qu'ils avaient de les défendre.

Le servage de la glèbe fut aboli par Charles III, prince humain, éclairé, animé de l'amour sincère de la justice. Ce fut lui qui créa les intendances, dont le but était de protéger les vaincus.

Ces mesures, excellentes en elles-mêmes, étaient malheureusement paralysées par le mauvais vouloir des agents subalternes, qui profitaient trop des abus pour ne pas s'efforcer de les perpétuer. Ni l'esclavage aboli, ni le servage de la glèbe supprimé ne purent assurer à la race vaincue cette liberté civile sans laquelle il n'y a point, pour un pays, de civilisation complète et véritable. A la fin du dix-huitième siècle, les Mexicains étaient encore tenus dans une sorte de minorité légale : sous prétexte

de les protéger, on les humiliait. On les regardait comme incapables de contracter un engagement supérieur à la somme insignifiante de *vingt-sept francs*, ce qui les mettait dans la terrible impossibilité d'acquiescer; on les parquait dans le cercle étroit de leurs villages, sans leur permettre d'en sortir, sans même leur donner la quantité de terre suffisante à leurs besoins, et cela dans un pays où des espaces immenses restent sans culture. L'impôt annuel qu'ils payaient portait le nom de tribut, et ce nom seul, souvenir de la conquête, était une humiliation.

L'Espagnol, entiché de noblesse, avait respecté les privilèges de la naissance dans le sang aristocratique de la descendance des Caciques. Mais s'il ne l'avait point réduite en esclavage comme le reste de la nation, il l'avait condamnée à une sorte de dégradation morale qui ne rendait pas sa position moins misérable. Après la conquête, les Caciques s'étaient tenus à l'écart avec une dignité triste et fière. Les vainqueurs, de leur côté, pratiquèrent à leur égard un système d'abaissement qui pouvait être politique, mais qui n'en était pas moins inhumain. Aussi les vit-on bientôt croupir dans une sorte de torpeur morale, qui fit de leur déchéance le plus triste et le plus humiliant des spectacles.

On eût trouvé plus d'énergie dans les classes de sang mêlé, provenant du croisement des Indiens avec les Espagnols ou des nègres avec les deux autres races. Ces métis assez nombreux, castes réputées infâmes, infâmes de droit et de fait, payaient le tribut comme les Indiens, mais ils n'étaient pas tenus comme eux dans les liens d'une minorité perpétuelle; peut-être n'en étaient-ils pas mieux traités pour cela. Tout était prétexte contre eux à vexations et injustices; aussi en étaient-ils arrivés à cet état de démoralisation profonde que l'oppression entraîne trop souvent après elle. C'était toujours parmi eux que les statistiques criminelles recueillaient leurs chiffres les plus effrayants; c'était

toujours eux dont on retrouvait la main dans tous les attentats et dans tous les crimes.

Les Espagnols avaient atteint, en grande partie du moins, le double but qu'ils s'étaient proposé : ils avaient conquis des mines d'or, et, avec des païens, ils avaient fait des catholiques. Peut-être ne faudrait-il point se montrer trop pointilleux sur le chapitre de l'orthodoxie ; peut-être une portion considérable des anciennes croyances se trouvait-elle mêlée aux nouvelles ; mais la forme générale sauvait tout, et c'était la forme catholique. L'image de la Vierge était placée dans l'enceinte du grand temple de Tenochtitlan, et la procession du Saint-Sacrement avait remplacé le défilé des victimes humaines. Il ne fallait peut-être pas en demander davantage. Le gouvernement espagnol appliquait à ses sujets de race blanche les traditions d'absolutisme qu'il avait fait triompher en Europe, avec cette différence, toutefois, que les sujets espagnols nés au Mexique étaient traités avec une véritable défaveur, naturellement suspects, et, pour ainsi dire, frappés d'interdit. On exploitait la colonie comme on eût fait d'une ferme ou d'une métairie ; il ne serait venu à l'idée de personne de la poser sur le pied de l'égalité des droits avec la mère patrie. Les produits industriels de l'Europe n'y avaient plus d'accès, à moins que ce ne fussent des produits espagnols. On alla plus loin et l'on s'opposa au développement des fabriques du pays, qui auraient pu nuire aux produits de la péninsule. On essaya de prohiber la culture de la banane, principal élément de l'alimentation du peuple ; on absorba dans les exigences du fisc le produit des biens communaux. Enfin on prit à tâche, en quelque sorte, de tarir toutes les sources de la prospérité nationale. Un pareil système a pour premier résultat la désaffection des sujets ; bientôt aussi on cherche par la contrebande et toutes les variétés de la fraude à échapper à des prescriptions iniques, et, sans parvenir à s'enrichir soi-même,

on ruine le trésor public. C'est ce que firent les Mexicains.

Si encore le Mexique eût pu se régénérer à la source vive des idées religieuses et morales, peut-être une dernière chance de salut eût-elle été laissée à cette malheureuse nation ; mais il n'en était pas ainsi. Le clergé, qui, dans les premières périodes du développement des nations, ou, pour parler plus justement, jusqu'à l'éclosion des temps modernes, fut le plus énergique représentant de ces idées, s'était sensiblement écarté, dans sa conduite au Mexique, de la ligne tracée par les préceptes et les exemples de son divin Maître. Le clergé mexicain comptait un nombreux personnel, — plus de soixante-dix-sept mille individus ; — il possédait une portion considérable du pays. Sous ce double rapport, il n'y avait plus rien à exiger ; mais, sous d'autres, on pouvait véritablement lui demander davantage. Il s'en fallait de beaucoup, par exemple, que, du côté des mœurs, il fût irréprochable ; il s'était promptement affranchi des rigueurs du célibat. Dans les villages, les prêtres ne prenaient pas même la peine de cacher des relations absolument contraires aux règles ecclésiastiques. De tels exemples ne devaient être que trop fidèlement suivis par le reste de la population. Le Mexique offrait donc, à la fin du dix-huitième siècle, l'exemple d'une démoralisation à peu près générale.

Quand une nation en est arrivée là, il faut de deux choses l'une, ou qu'elle se renouvelle ou qu'elle périsse.

IV

Tel était l'état du Mexique au moment où le triomphe des armées françaises, en Espagne comme dans le reste de l'Europe,

amena la chute du descendant de Louis XIV. Les Bonaparte remplacèrent les Bourbons des deux côtés des Pyrénées. Ce fut pour le Mexique le signal d'une ère nouvelle : il entrevit une aurore de liberté.

Tout en protestant de son attachement pour la dynastie déchue, le conseil municipal de Mexico demanda la convocation d'une assemblée nationale, à laquelle le vice-roi ne se montra pas hostile, mais qui rencontra dans la cour suprême une opposition aussi violente que systématique. En présence de ce mauvais vouloir immérité, la population créole du Mexique, qui ne supportait plus qu'avec impatience la domination hautaine des représentants de la mère patrie, se souleva tout à coup avec un élan et une spontanéité unanimes, gage assuré du succès. Un prêtre instruit, intelligent, énergique, HIDALGO, curé de la petite ville de Dolorès, se mit à la tête du mouvement avec une ardeur qui, de la part d'un homme de son âge, pouvait quelque peu surprendre : il avait plus de soixante ans. L'étendard de l'indépendance était déployé. Le curé de Dolorès marcha de victoire en victoire sur la capitale ; mais, vaincu en bataille rangée, il fut pris et fusillé.

Un autre prêtre de ses amis, le curé MORELLOS, releva le drapeau tombé des mains mourantes d'Hidalgo. Après des alternatives de victoires et de défaites, Morellos fut pris et fusillé comme son ami. Un troisième prêtre, qui leur succéda, le curé MATAMOROS, éprouva le même sort. L'indépendance du Mexique devait être cimentée dans le sang. Mais la révolution, vaincue sur les champs de bataille, s'affermissait de plus en plus dans les esprits. Les cortès furent constituées en 1812, et les électeurs en écartèrent les Espagnols.

La rentrée de Ferdinand VII en Espagne devait, tout en paraissant ralentir le mouvement révolutionnaire, en précipiter l'action. Le roi, de retour dans ses États, se hâta d'abolir la

constitution au Mexique, comme dans tout le reste de la monarchie. Il arma son vice-roi de nouveaux pouvoirs et rétablit l'inquisition, que la révolution avait naturellement supprimée. Une révolte militaire, à la tête de laquelle se mit hardiment le créole ITURBIDE, et qui donna à l'indépendance les armées régulières dont elle avait été privée jusque-là, consumma la séparation, désormais définitive, de la métropole et de la colonie. Bientôt les acclamations de l'armée et du peuple appelèrent Iturbide au trône de son pays, en qualité d'empereur, et les cortès, délibérant sous une pression qu'il serait difficile de nier, lui décernèrent la couronne à la majorité de soixante et onze voix contre quinze. On imita, pour son couronnement et pour celui de l'impératrice, dans la cathédrale de Mexico, le cérémonial et la pompe du sacre de Napoléon et de Joséphine à Notre-Dame de Paris.

Ce règne improvisé n'eut qu'une durée éphémère. De graves mésintelligences éclatèrent bientôt entre les cortès et le nouvel empereur. Le général Santa-Anna, qui avait été comblé de ses faveurs, se mit à la tête des mécontents et le renversa. On lui constitua une rente annuelle de cent vingt-cinq mille francs, en souvenir des services qu'il avait rendus à la cause de l'indépendance, mais en même temps on décréta son exil, et l'on prononça sa mise hors la loi pour le cas où il reviendrait au Mexique.

A ce moment, la république fut proclamée, mais elle ne jeta point de racines dans ce pays essentiellement monarchique. De rapides présidences dévorèrent un grand nombre d'hommes d'intelligence et de courage, auxquels il ne fut donné de rien fonder de durable, parce que le sol, si j'ose ainsi parler, ne se prêtait point aux institutions qu'ils y voulaient fonder. On vit, pendant un laps de trop longues années, le Mexique, en proie à des convulsions intérieures que rien ne pouvait calmer, cher-

cher partout un remède qu'il ne trouvait nulle part, implorant des maisons souveraines un prince qui leur était dédaigneusement refusé, et subissant la honte de voir l'ennemi violer ses frontières, camper dans sa capitale, et arborer sur ses remparts l'audacieux drapeau aux bandes étoilées que les Américains du Nord crurent, un moment, voir flotter sur tout le continent découvert par Colomb.

C'est au milieu de telles circonstances que le gouvernement français se vit contraint à exiger du Mexique de solennelles réparations. — Nos nationaux avaient été indignement spoliés; notre représentant avait été l'objet de procédés outrageants, et ces actes de coupable violence étaient demeurés impunis. On résolut d'obtenir par les armes ce que l'on avait réclamé en vain à l'aide des négociations diplomatiques.

Mais il y a longtemps que l'on a appelé la France le *soldat de Dieu*, et c'est un des caractères des expéditions qu'elle entreprend et des guerres qu'elle soutient, de se proposer pour but moins encore ses intérêts que les idées générales de civilisation humaine auxquelles désormais le monde appartient. Avant même de mettre le pied sur le sol ennemi, et abandonnée déjà par ceux qui devaient être ses alliés, elle a déclaré hautement qu'elle n'avait nulle idée de conquête personnelle, qu'elle entendait seulement affranchir le Mexique des entraves qui s'opposaient au libre exercice de ses droits, et le remettre en possession de lui-même. On sait si elle a été fidèle à ce programme; on sait comment, après une expédition où le drapeau français a volé de victoires en victoires, les Mexicains, rendus à eux-mêmes, ont par un vote aussi spontané qu'unanime offert la couronne à une tête digne de la porter.

Né sur les marches du trône des Césars allemands, le prince Maximilien, quoique très-jeune encore, avait déjà la science des hommes et les connaissances positives qui font le vrai politique,



Maximilian, Kaiser von Mexiko

1864

S. M. MAXIMILIAN I.

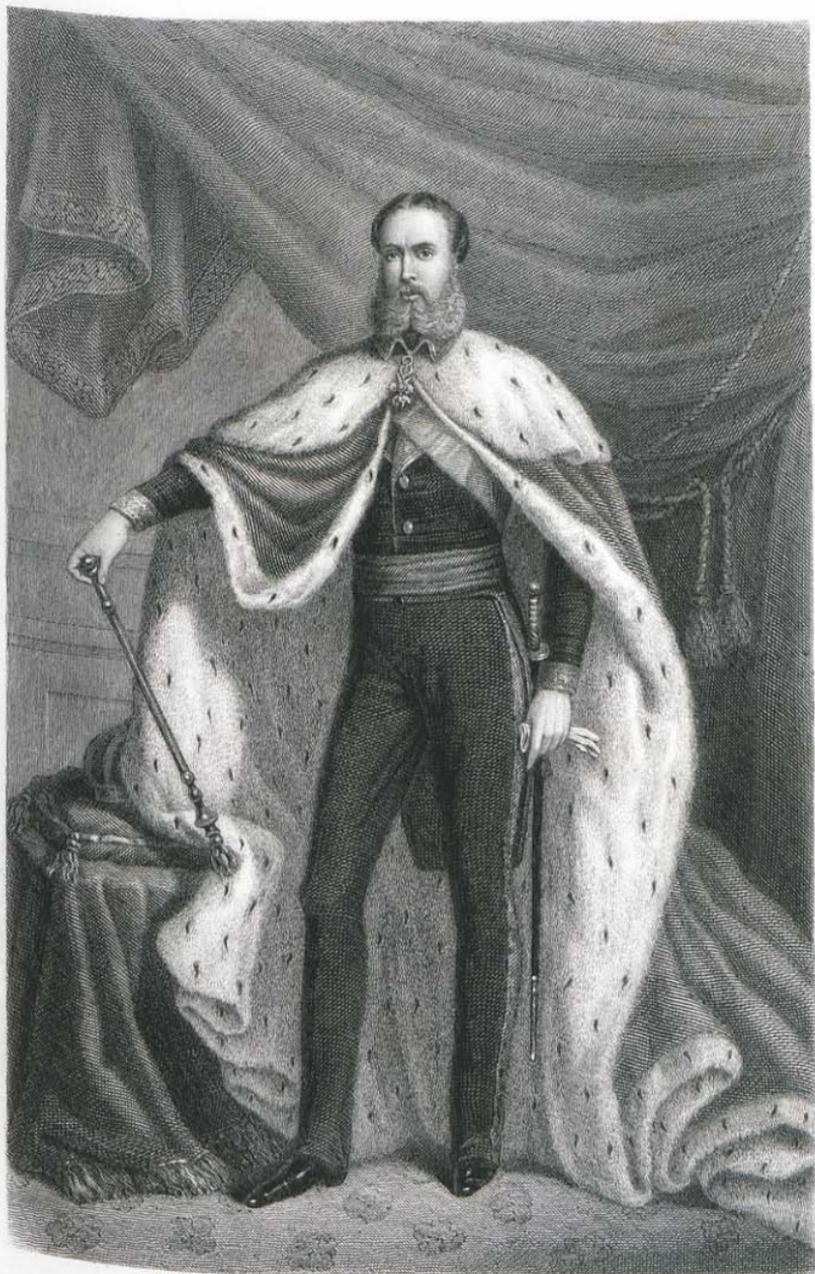
EMPEROR OF MEXICO.

cher partout un remède qu'il ne trouvait nulle part, implorant des maisons souveraines un prince qui leur était dédaigneusement refusé, et subissant la honte de voir l'ennemi violer ses frontières, camper dans sa capitale, et arborer sur ses remparts l'audacieux drapeau aux bandes étoilées que les Américains du Nord crurent, un moment, voir flotter sur tout le continent découvert par Colomb.

C'est par milieu de telles circonstances que le gouvernement français se vit contraint d'exiger du Mexique de solennelles réparations. Nos ambassadeurs avaient été indignement spoliés; notre représentation avait été l'objet de procédés outrageants; et ces actes de complète violence étaient demeurés impunis. On réussit d'obtenir par les armes ce que l'on avait réclamé en vain à l'aide des négociations diplomatiques.

Mais il y a longtemps que l'on a appelé la France le *soldat de Dieu*, et c'est un des caractères des expéditions qu'elle entreprend et des guerres qu'elle soutient, de se proposer pour but moins encore ses intérêts que les idées générales de civilisation humaine auxquelles désormais le monde appartient. Avant même de mettre le pied sur le sol ennemi, et abandonnée déjà par ceux qui devaient être ses alliés, elle a déclaré hautement qu'elle n'avait nulle idée de conquête personnelle, qu'elle entendait seulement affranchir le Mexique des entraves qui s'opposaient au libre exercice de ses droits, et le remettre en possession de lui-même. On sait si elle a été fidèle à ce programme; on sait comment, après une expédition où le drapeau français a vu de victoires en victoires, les Mexicains, rendus à eux-mêmes, ont par un vote libre et spontané qu'unanime offert la couronne à une tête digne de la porter.

Ne sur les marches du trône des Bourbons allemands, le prince Maximilien, quoique très-peu connu, avait déjà la science des hommes et les connaissances positives qui font le vrai politique,



Imp. Ch. Charlem. aux. de var. Houtteville Paris

Narguet. sc.

S. M. MAXIMILIEN I.

EMPEREUR DU MEXIQUE

en même temps que ces idées nobles, élevées, grandes et généreuses sans lesquelles il n'est pas aujourd'hui d'individualité véritablement supérieure. Il avait appris son métier de prince à une difficile école. Représentant chez des vaincus aussi fiers que malheureux, aussi ombrageux qu'éprouvés, d'une autorité et d'une nationalité étrangères, et par cela même abhorrées, il avait su, à force de justice et de bienveillance, adoucir et calmer d'après ressentiments. Si l'antique reine des lagunes, s'obstinant dans un point d'honneur qui fut la dernière dignité de sa vie, — jusqu'au jour où la France lui rendit l'indépendance avec la liberté, — déclara qu'elle aimait mieux mourir que de se rallier à ses maîtres, ce fut en regrettant de ne pouvoir accepter le gage de réconciliation qui lui était offert par cette main loyale.

Tout autre est aujourd'hui la position de Maximilien au Mexique. Au lieu d'être imposé à des vaincus par la force des armes, il est librement élu par des sujets qui s'offrent à lui, et c'est dans le suffrage universel, seul principe de légitimité reconnu par les idées modernes, qu'il puise son autorité incontestée. Armé d'un pouvoir que n'affaiblit en le souillant aucune tache originelle, animé des intentions les plus droites, trouvant auprès de lui, sous leur forme la plus gracieuse, les inspirations de la bienveillance parfaite et de la bonté accomplie, dans Celle que partage sa couronne, le nouvel empereur se dévoue tout entier à la grande et belle tâche qui lui est réservée. Il veut fermer l'abîme des guerres civiles, et concilier dans l'harmonieuse unité d'un État nouveau, qui ne connaîtra point la différence des races, les éléments si multiples, si divers — tellement ennemis parfois — dont se compose aujourd'hui la nation mexicaine. Il veut raffermir et protéger ses frontières désormais inviolables, tarir les causes de ruine accumulées par trois siècles de déplorables administrations, et

au système injuste et faux de l'exploitation du pays au profit du gouvernement, opposer le principe contraire d'un gouvernement qui se propose avant tout le bien du pays.

Pour l'accomplissement d'une telle œuvre ce n'est pas trop de toute l'intelligence et de toute l'énergie d'un homme résolu à lui dévouer toute sa vie et toutes ses forces.

Mais si le travail est grand, grande aussi sera la récompense. Régénérer une nation, c'est plus que la conquérir ; il vaut mieux relever des ruines que d'en faire, et pour mon compte je ne sais pas de plus belle gloire que cette restitution d'un pays à la place que lui assigne la Providence, et que lui avaient fait perdre les hommes.

VI

Après des révolutions comme celles qui ont bouleversé le Mexique, après une conquête militaire et l'établissement d'une dynastie nouvelle, un pays ne présente plus, pour ainsi parler, qu'une table rase, sur laquelle il faut écrire une constitution nouvelle.

Le premier soin de l'empereur Maximilien fut donc de promulguer un décret contenant le statut provisoire de l'Empire, et destiné à préparer son organisation définitive.

Le premier article déclare que la forme du gouvernement proclamé par l'empereur est la monarchie tempérée, héréditaire, avec un prince élu ; les ministres se partagent le gouvernement sous la direction suprême du souverain : ministre de la maison de l'empereur, ministre de la guerre et de la marine, ministre du progrès, ministre du gouvernement, ministre de l'agriculture. Un conseil d'État assiste l'empereur dans la préparation

des lois et des règlements ; les ministres se réunissent sous sa surveillance. La justice est rendue par des magistrats inamovibles, mais qui ne peuvent ni faire des règlements ni suspendre l'exécution des lois. A moins de danger pour les mœurs ou l'ordre public, la publicité, cette garantie de toute bonne justice, existe de droit. Les affaires peuvent être soumises à deux degrés de juridiction, sans préjudice d'un tribunal suprême, chargé de maintenir l'observation des formes légales.

Une cour des comptes, pourvue d'une véritable autorité judiciaire, examine et liquide toutes les opérations financières de l'Empire. Les décisions de cette cour sont souveraines et sans appel ; mais elle ne prononce point de peine contre les coupables, qu'elle ne peut que livrer aux juges criminels. Elle communique avec l'empereur par l'intermédiaire du ministre d'État. Des commissions impériales et des inspections sont instituées provisoirement pour surveiller la marche des affaires, maintenir l'exécution des lois, et réprimer les abus qui pourraient se glisser dans l'exercice du pouvoir. Un corps diplomatique représente à l'étranger les droits et les intérêts du Mexique ; des agents consulaires protègent son commerce. Sur les côtes et dans les ports de mer, l'administration centrale délègue l'exercice de son autorité à des préfets maritimes et à des capitaines de port.

L'empire mexicain est divisé, comme l'empire français, en départements, à la tête desquels se trouve un préfet, assisté d'un conseil départemental, qui se compose d'un membre de l'ordre judiciaire, d'un administrateur des finances, d'un propriétaire agriculteur, d'un commerçant et d'un industriel. Celui-ci, dans certains départements, est un propriétaire de mines. Si le préfet réside d'ordinaire au chef-lieu de son département, il n'en est pas moins tenu à de fréquentes tournées dans sa circonscription. Il a un suppléant, qui le remplace quand la chose est rendue

nécessaire par l'absence, une mort, un accident quelconque. Les préfets sont nommés par l'empereur, et eux-mêmes nomment, sous l'approbation du souverain, les sous-préfets qui se trouvent à la tête des arrondissements.

Chaque centre de population est administré par une municipalité, dont les membres varient en nombre selon l'importance du groupe. Ces administrations se composent d'alcaides, de juntas et conseils, et de commissaires municipaux. Les alcaides, nommés par l'empereur dans la capitale, et dans les départements par le préfet, sous la ratification impériale, peuvent se démettre de leurs fonctions après un an d'exercice. Ces fonctions consistent à présider les conseils, à publier les lois, règlements et décisions de l'autorité supérieure ; à représenter la municipalité judiciairement et extra-judiciairement. Dans les villes qui ont plus de vingt-cinq mille âmes, les alcaides peuvent se faire substituer par des espèces d'adjoints. Les membres du conseil sont élus directement par la population, et se renouvellent par moitié chaque année.

Le territoire de l'empire est partagé en huit divisions militaires, au commandement desquelles nomme l'empereur. Comme dans tout État bien organisé, l'autorité militaire, en temps de paix, n'est que le respectueux auxiliaire de l'autorité civile ; ce n'est que par l'intermédiaire de celle-ci qu'elle peut communiquer avec les citoyens ; il en est tout autrement dans les places fortes, dans les tranchées, et dans tous les lieux où il est nécessaire de publier la loi martiale.

Tous les travaux publics sont sous la direction des délégués de l'autorité centrale.

Le territoire de l'empire, divisé en cinquante départements, a pour limites : au nord, les frontières déterminées par la convention diplomatique de Guadalupe et de la Mesilla, qui oblige les cabinets de Mexico et de Washington ; à l'est, le golfe du

Mexique, la mer des Antilles et l'établissement anglais de Wallise ; au sud, la république de Guatémala ; au couchant, l'océan Pacifique.

Le gouvernement de l'empereur Maximilien garantit à tous les habitants du territoire l'égalité devant la loi, l'inviolabilité de la propriété, la sécurité des personnes, le libre exercice de la religion et la liberté de publier ses opinions.

Tels sont les grands principes posés par le statut que promulgua l'empereur Maximilien, le 10 avril 1865, et qu'il data de son palais de Chapultepec. Ce statut, dont toutes les lois qui s'élaborent maintenant au Mexique ne sont que le développement et l'application, contient, on le voit, tous les grands principes que réclame la civilisation moderne ; il concilie toutes les justes exigences du pouvoir et de la liberté ; il place l'un et l'autre dans une sphère d'action où il leur est permis à chacun de se mouvoir sans se gêner réciproquement : il n'exclut rien de son programme, et laisse le champ libre au progrès. Ce progrès, le Mexique l'accomplira sous les auspices de Maximilien I^{er}.

Le nouvel empire est placé d'ailleurs dans des conditions excellentes pour devenir un État puissant. Il domine tout à la fois les deux plus grandes mers du monde, l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Un de ses rivages regarde l'Europe, et reçoit d'elle tous les produits de la civilisation moderne ; l'autre le met en communication avec les populeux empires de l'Asie, avec l'Inde, la Chine et le Japon. Ajoutez-y les archipels semés sur l'immensité des mers qui les baignent, et dont les actives populations l'engagent à entrer résolument dans la voie des relations et des échanges.

Borné au nord par les États-Unis d'Amérique, à l'est par l'océan Pacifique, à l'ouest par le Texas et l'océan Atlantique, le Mexique, par sa frontière méridionale, touche au petit État de

Guatémala, et, par l'isthme de Panama, communique avec les États du sud, la Nouvelle-Grenade, les républiques de l'Équateur et de Vénézuëla, le Pérou, les Guyanes, le Brésil, la Bolivie, le Chili, Rio de la Plata, l'Uruguay, le Paraguay, en un mot toute cette grande agglomération d'États qui composent l'Amérique du Sud. — Si les deux océans le font communiquer aux deux mondes par l'est et par l'ouest, il n'est pas moins favorisé au nord et au sud. — Délivrés enfin de la guerre sanglante qui les a si longtemps déchirés, les États-Unis, — je dirais volontiers *réunis*, — par la force d'expansion dont les ont doués et leur constitution et les privilèges de leur race, semblent doubler la vie de tout ce qui les approche ; tandis que l'Amérique espagnole — tout un monde, un monde qui se rajeunit, s'accroît, se multiplie et se renouvelle, — créant par de nombreux points de contact des débouchés à l'exportation et à l'importation, invite le Mexique également à consommer et à produire, c'est-à-dire à cimenter par les échanges les relations de peuple à peuple.

La population actuelle du Mexique est d'environ huit millions d'âmes. Plus de quatre millions appartiennent à la race pure des Indiens conquis par Fernand Cortez. La majorité du reste est formée de castes de sang mêlé, issues pour la plupart du croisement des Indiens avec les races étrangères. Les noirs et les métis provenant d'eux ne nous offrent qu'un élément insignifiant. Les blancs de race pure forment à peine le septième de la population.

Ce que nous avons dit plus haut de la civilisation des Aztèques indique assez clairement que l'Indien est susceptible d'une culture intellectuelle et morale élevée : il ne manque ni d'énergie ni d'intelligence ; en le soutenant et en l'encourageant, on peut le pousser loin dans la voie du progrès ; il ne demande qu'à marcher. Du reste, le Mexique offre encore des terrains libres à l'émigration et peut ainsi recevoir un élément nouveau de popu-

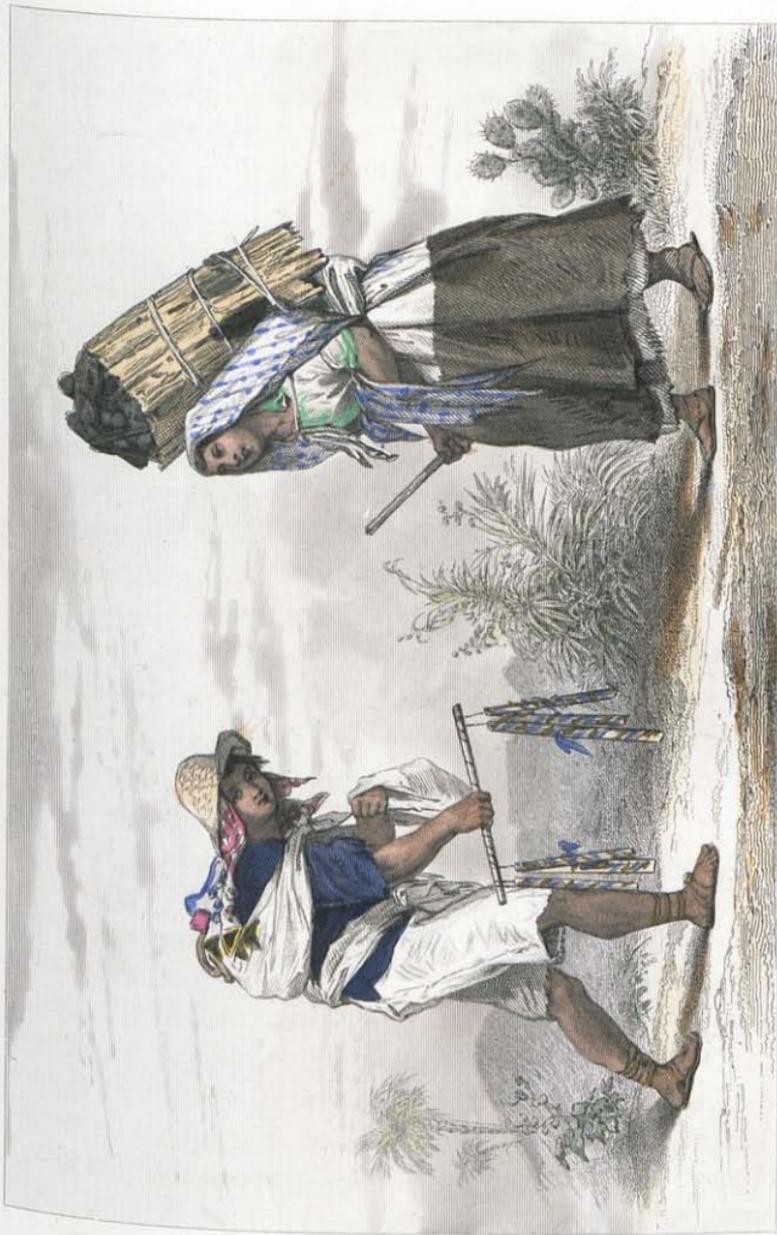


INDIEN REVENANT DU MARCHÉ

LE MARCHAND DE DIAMANTS

LES ÉMIGRÉS

17



Imp. G. Charbonnet, rue de Valenciennes, 10, Paris.

Ed. Delannoy sc.

INDIEN REVENANT DU MARCHÉ

LA MARCHANDE DE CHARBON

TYPES MEXICAINS

lation. J'ajouterai que la différence de ses climats et la diversité de ses produits peuvent y attirer les races humaines les plus opposées. Toutes y trouveront un ciel et un sol à leurs convenances. Même après les empiétements si considérables des États-Unis, qui lui ont, à tant de reprises, enlevé des lambeaux de territoire, le Mexique présente encore une superficie triple de celle de la France. Bien que ses procédés de culture soient encore assez grossiers, il peut, grâce à la fécondité du sol et à la nature particulière de ses végétaux, nourrir une population proportionnellement plus considérable que les contrées les plus favorisées de l'Europe. Le blé qui, chez nous, ne rend que sept ou huit pour un, rapporte au Mexique jusqu'à vingt-cinq fois sa semence; un hectare de bananes y nourrit cent personnes; le manioc et le maïs y offrent des ressources presque inépuisables. Dans les plaines immenses, où on l'abandonne en quelque sorte à lui-même, le bétail croit et se multiplie presque à l'infini. Propre à la culture de la canne à sucre, du cacao, du café et de l'indigo, comme à l'élève de la cochenille, susceptible de produire le coton, produisant l'or et l'argent, le Mexique est, comme on le voit, capable d'un développement commercial et industriel des plus considérables... Et aujourd'hui tout cela est une non-valeur, et, si l'on en exceptait la production de ses mines argentifères, ce magnifique pays serait inutile au reste du genre humain comme à lui-même.

Ce désaccord entre le fait et la destinée est une anomalie qui doit cesser sous l'action d'un gouvernement énergique et habile.

La richesse du Mexique ne se trouve pas seulement sur le sol du pays, et ce que la terre cache dans ses entrailles vaut bien ce qu'elle montre à sa surface.

Jusqu'en 1848, époque où furent découverts les gisements californiens, le Mexique fut le premier pays du monde pour la

production et l'extraction des matières précieuses. Les Aztèques, sous Montézuma, exploitaient déjà quelques filons argentifères, mais leur ignorance des procédés chimiques ne leur permettait de s'adresser qu'aux gisements contenant le métal à l'état pur, cas assez rare, puisque l'argent se présente presque toujours combiné avec le soufre, l'arsenic, l'antimoine et diverses autres substances, desquelles il faut savoir le dégager. L'or, au contraire, se présente presque toujours sans alliage, ce qui explique comment, même dans les pays où l'argent est beaucoup plus commun que l'or, c'est surtout l'or que l'on rencontre entre les mains des naturels. Sous la domination espagnole, le Mexique, dans les premières années du dix-huitième siècle, ne produisait guère, tant en or qu'en argent, pour plus de vingt-sept millions de métaux précieux. Cinquante ans plus tard, nous trouvons un chiffre de soixante-cinq millions, et, au commencement de ce siècle, nous arrivons à cent trente millions, dans lesquels l'argent figure pour les neuf dixièmes. Aujourd'hui, malgré les guerres civiles qui l'ont si longtemps et si terriblement déchiré, le Mexique est encore le plus fécond producteur d'argent du monde entier. On peut dire que les filons argentifères que l'on y rencontre sont en nombre illimité. C'est à croire qu'ils se multiplient. Ils se distinguent moins, du reste, par la proportion du métal dans chacun d'eux que par leur étendue : ils se prolongent en effet presque indéfiniment sous le sol. Les gisements exploités jusqu'à ce jour ne sont rien en comparaison de ceux qui restent à exploiter encore. L'abaissement du prix du mercure depuis les récentes découvertes de cet agent puissant dans les mines de la Californie, a donné un nouvel élan aux exploitations du Mexique, en facilitant la main-d'œuvre des chimistes qui dégagent le minerai de ses combinaisons étrangères.

Il est à peu près certain que, comme l'Europe, comme l'Amé-

rique du Nord, le Mexique aura un jour son réseau de chemin de fer : il faut, en attendant, lui souhaiter de bonnes routes faciles et sûres. Les fleuves et les canaux ne peuvent suppléer à ces moyens de communication de première nécessité. C'est, en effet, du côté des cours d'eau que le Mexique laisse le plus à désirer. Le pays est aride et un peu sec. Il y a bien quelques lacs, mais en trop petit nombre, eu égard à l'étendue de l'empire, et portant dans leurs eaux un principe salin qui ne permet de les employer ni à l'irrigation des terres, ni aux usages domestiques. Sur le plateau, les ruisseaux et les sources sont rares ; un peu plus fréquents sur les pentes qui descendent vers la mer, mais, là encore, trop parcimonieusement distribués.

GUATÉMALA

I

Entre les deux océans, entre les deux Amériques, s'étend un vaste pays, dont les plaines fertiles, aptes à toutes les cultures, sont coupées de lacs, hérissées de forêts, sillonnées par les ruisseaux de lave des volcans. C'est le Guatémala.

Le GUATÉMALA est borné : au nord, par l'État mexicain de Chiapa et le Yutacan ; à l'ouest, par ce même Chiapa et la province également mexicaine d'Axica ; au sud, par l'océan Pacifique ; à l'est, par le département de l'Isthme, qui appartient à la Colombie, et la mer des Antilles.

Le territoire du Guatémala mesure trois cent soixante lieues de longueur, sur une largeur de cent trente. Les détours de ses côtes se développent sur une étendue de cinq cents lieues, et il possède, dans la mer des Antilles, des îles aussi nombreuses que belles. Une chaîne de montagnes, traversant le pays tout entier, unit la cordillère de l'Amérique du Sud au grand système des montagnes du Mexique, et verse de nombreux cours d'eau sur ses deux pentes : ses productions végétales réunissent, comme

celles du Mexique, toutes les variétés de la végétation tropicale, à celles des zones froides et tempérées. On y trouve un indigo qui passe pour le meilleur du monde, le rocou, la salsepareille, le cacao, toutes sortes de baumes et de résines, et les essences de bois les plus précieuses. Le blé s'y est promptement naturalisé ; les vignes plantées par les Espagnols y donnent déjà du vin excellent, et le rendement du maïs s'élève jusqu'à trois cents pour un ; des variétés nombreuses d'animaux sauvages peuplent ses forêts qu'infestent trop de serpents ; des troupeaux sans nombre paissent dans ses immenses prairies. Les richesses minérales du sous-sol ne le cèdent point aux productions de sa surface, et l'avidé colon devenu mineur peut choisir entre le cuivre, l'or et l'argent.

Le Guatémala fut conquis par les Toltèques, à peu près à l'époque où ils s'emparèrent aussi du Mexique. Ils le trouvèrent habité par différentes peuplades, qu'ils refoulèrent en partie vers le sud, pour vivre bientôt avec ceux des habitants qui restèrent sur le sol, et dont ils adoptèrent la langue. Tous ensemble s'élevèrent à un assez haut degré de civilisation et résistèrent vaillamment aux prétentions envahissantes du Mexique. Ils eurent de grandes, belles et riches cités, des palais superbes, dont les ruines, aujourd'hui même, frappent le voyageur d'admiration et de respect. Le palais du roi de Guatémala était une des merveilles du nouveau monde. Sa façade s'étendait sur une longueur de près de douze cents pieds, et ses harmonieuses proportions étaient encore rehaussées par la beauté des matériaux employés à sa construction. Les descendants de ces magnifiques souverains languissent maintenant sans honneur, au fond de quelques huttes misérables, accroupis sur une natte en lambeaux, réduits au plus strict nécessaire, — je ne dirai pas à ce qu'il faut pour vivre, — mais seulement à ce qu'il faut pour ne pas mourir.

L'ancienne constitution du Guatémala était assez savante, et elle indique un peuple parvenu à un très-haut degré de civilisation. Ce gouvernement était une monarchie, qui s'appuyait sur une aristocratie à la fois puissante et soumise; puissante contre le peuple et soumise au roi. L'ordre de succession au trône était réglé comme chez nous, à cette différence près que l'héritier incapable pouvait, tout en conservant son titre, être privé de la réalité du pouvoir.

Il y avait auprès du souverain une sorte de grand conseil, composé de vingt-quatre membres, qui délibérait avec lui sur toutes les affaires d'État. Les conseillers concentraient entre leurs mains les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, sans préjudice de leurs fonctions administratives. Ils avaient aussi le privilège, — fort envié, — de porter sur leurs épaules la litière royale dans les promenades du monarque.

Le roi se faisait représenter, dans les principales villes, par des gouverneurs, entourés eux-mêmes d'un conseil, dont les membres appartenaient tous à la noblesse. La noblesse avait, du reste, tous les emplois à sa disposition; aussi veillait-on avec un soin jaloux à la pureté de la race. Le noble qui épousait une femme d'un rang inférieur prenait le nom de celle-ci et perdait le sien, et, relégué lui-même au rang des plébéiens, il était soumis à toutes les fonctions abjectes, qui, d'ordinaire, étaient le partage de ceux-ci.

Le code pénal du Guatémala portait l'empreinte de cette sévérité excessive à laquelle se reconnaissent les peuples encore voisins de la barbarie. C'est ainsi qu'il prononçait la peine de mort contre le ravisseur d'une femme, contre le voleur récidiviste, contre l'esclave qui avait fui deux fois la maison de son maître. La même peine frappait encore l'auteur d'un sacrilège et celui qui avait insulté les prêtres. Ajoutons que sa famille était déclarée infâme.

Le roi lui-même ne pouvait point abriter ses fautes derrière l'inviolabilité de la couronne et du rang suprême; il portait le poids de ses actes, dont il était responsable. Les nobles, réunis en conseil secret, pouvaient le mettre en jugement, le déposer, le condamner à la mort; dans ce cas, il était décapité. Les reines adultères étaient aussi punies du dernier supplice. On les étranguait avec le complice de leur faute, si ce complice appartenait à la classe noble; mais, s'il était du peuple, on précipitait les coupables du haut d'un rocher. Les crimes contre le roi, les attentats contre la liberté de la nation, ainsi que l'homicide, entraînaient la peine capitale, la confiscation des biens et l'esclavage de la famille.

Les lois de procédure du Guatémala ne reconnaissaient qu'un seul degré de juridiction; il n'y avait donc point appel de la sentence. Si le coupable avouait, l'exécution était immédiate; s'il niait, on lui appliquait la torture.

Les institutions du Guatémala, comme celles de beaucoup d'autres nations du nouveau monde, présentaient un singulier mélange de raffinement et de grossièreté, de simplicité et de corruption, comme si elles eussent voulu rapprocher et réunir les points extrêmes de la civilisation et de la barbarie. Un tel mélange a pour premier résultat de dissoudre, si j'ose ainsi parler, les forces vives d'un peuple, et de le prédisposer à recevoir le joug qu'un ennemi puissant entreprendra de lui imposer.

Le Guatémala en fit la cruelle expérience.

Fernand Cortez, après la conquête du Mexique, — tout un monde! — voulut aussi donner à son pays le Guatémala, qui n'était à ses yeux qu'une sorte de province de ce grand empire. Il chargea un de ses lieutenants, don Pedro Alvarado, d'aller en prendre possession. Les diverses tribus qui l'habitaient se trouvaient en ce moment déchirées par des guerres intestines. Kieab-Tanub, roi des Quichs, soutenait une lutte terrible contre

les Zutigiles. Ce prince, à l'approche de l'ennemi, voulut réunir tous ses voisins dans une confédération générale, dont le résultat pouvait être d'écraser la poignée d'hommes commandée par Alvarado; non-seulement cette sage proposition fut rejetée, mais Sinacam, roi du Guatémala proprement dit, prit ouvertement parti pour les dieux, — c'était le nom que les Indiens donnaient aux Espagnols. Les Zutigils ne furent pas mieux avisés. Le roi des Quichs se vit donc réduit à ses seules ressources; il n'en résolut pas moins d'organiser une sérieuse défense. Mais il mourut au milieu de ses préparatifs. Tecum-Uman, son fils aîné, et en même temps son successeur, rassembla toutes les forces dont il pouvait disposer, et se porta à la rencontre du lieutenant de Cortez avec une armée de deux cent trente mille combattants. Alvarado ne disposait que de sept cent trente-cinq hommes, cent trente-cinq cavaliers et trois cents soldats espagnols, auxquels il fallait ajouter trois cents Indiens alliés et soumis; son artillerie se composait de quatre pièces de campagne. Un missionnaire, Fra Bartolommeo, accompagnait le capitaine, déjà tout prêt à prêcher et à baptiser.

Le jeune roi des Quichs choisit pour champ de bataille la plaine de Tzaccabe, où il eut soin de se fortifier dans un camp retranché et palissadé, que l'on ne devait point emporter aisément.

Les Espagnols s'avançaient lentement, avec les précautions de gens qui se sentent en danger et qui ne veulent pas être surpris. Victorieux dans tous les combats d'avant-garde qui leur furent livrés, prenant d'assaut les villes qui se trouvaient sur leur passage, ou recevant leur soumission volontaire, ils arrivèrent bientôt devant le corps d'armée que le roi commandait en personne. Il y eut là un choc terrible et une mêlée furieuse, et, au milieu même de tous les combattants, une sorte de duel homérique entre les deux chefs. Tecum-Uman fut tué par Alvarado. Ses

troupes, frappées de terreur, se débandèrent aussitôt ; la bataille finit par une déroute. Les Quichs comprirent à ce moment qu'il leur serait impossible de résister aux dieux par la force, et ils essayèrent de la ruse. Ils voulurent les attirer dans l'intérieur de leur capitale, *Utallan*, pour les accabler sous le nombre. Alvarado eut vent du complot tramé contre lui ; il le déjoua, fit mettre à mort comme coupable de trahison Chignauiveelut, le successeur de Tecum-Uman, confia à son lieutenant, Juan de León Cardona, le commandement d'Utallan, et, après avoir reçu la soumission volontaire de Sinacam, roi des Kachiquels, il s'avança contre Guatémala, dont le roi se soumit sans combat. Trois ou quatre rencontres heureuses suffirent pour abattre l'orgueilleuse confiance de la tribu, très-brave d'ailleurs, des Zutigils.

C'est ainsi que, dans le courant de cette seule année 1524, Alvarado, avec une habileté mêlée de bonheur, avait soumis les trois principales nations du Guatémala, les Quichs, les Kachiquels et les Zutigiles. Les Caciques, marchant au-devant des fers, vinrent se soumettre eux-mêmes et offrirent à Pedro de marcher avec lui contre les Indiens d'Escuintla, dont le pays borde l'océan Pacifique sur une longueur de près de quatre-vingts lieues. Dès les premiers coups, rapidement portés, ces malheureux reconnurent leurs maîtres, et ne songèrent plus qu'à les apaiser à force d'obéissance et de présents.

Les Espagnols, qui ne se délassaient d'une campagne accomplie qu'en entreprenant une campagne nouvelle, s'attaquèrent alors aux trois tribus d'Atiquipaque, de Tacisco et de Guazacopan, qui furent également réduites. La ville forte de Pazaco fut emportée après une résistance vive et sanglante ; mais celle de Tésutla se soumit d'elle-même.

Pendant qu'Alvarado accomplissait ces magnifiques exploits, son frère Gonzalo battait les Masmès, s'emparait de la forteresse

de Socolco et du pays connu sous le nom de Gūeténango, et soumettait toute la province de Tonicapan. Antonio de Salazar n'obtenait pas moins de succès dans la vallée de Sacatépèques, non loin de Guatémala, où il brisait une redoutable coalition d'Indiens prêts à secouer le joug.

La prise de la citadelle de Mixco, posée sur la crête d'un rocher abrupt, d'un accès presque impossible, coûta aux Espagnols plus de temps et plus de peine, mais acheva la soumission du pays.

Une tentative de révolte, excitée par les exactions de Gonzalo, et qui s'était ourdie dans l'ombre pendant une absence d'Alvarado, faillit compromettre les grands résultats que nous venons de faire connaître ; mais la bataille générale du 22 novembre 1526 tua l'espérance au cœur des Indiens, et ils comprirent, à partir de ce jour, que c'en était fait de leur indépendance. Ce fut là leur dernière révolte, et les Espagnols n'eurent plus rien à craindre d'eux.

Charles-Quint ne crut point trop récompenser de pareils exploits en donnant à leur auteur le titre de capitaine général, qui impliquait l'indépendance du vainqueur du Guatémala ; Alvarado ne relevait plus désormais du conquérant du Mexique.

II

Avec les Espagnols, on pouvait être certain que les missionnaires n'étaient jamais bien loin des soldats. On peut dire que cette fois plus que jamais les nouveaux apôtres de la foi se montrèrent à la hauteur de leur tâche sublime. Il y avait, non loin de l'État de Honduras, entre le lac Petin, au nord, et le golfe de

Dulce, au midi, une province où les Européens n'avaient jamais pu pénétrer; ils l'avaient attaquée trois fois, et trois fois leurs invasions avaient été repoussées. C'était la province d'Etuzulutlan, que, pour cette raison, on appelait la terre de la guerre, et que l'on nomma plus tard la terre de la vraie paix. Quelques dominicains, bien résolus à périr pour leur foi, s'y aventurèrent à la suite de Las Casas, le vénérable apôtre du nouveau monde, et ils réussirent à convertir les Caciques et la majeure partie de la nation. La province tout entière fut bientôt asservie à l'Espagne. Avec la religion de ses pères, elle perdit son indépendance. Le même sort, pour les mêmes raisons, fut partagé par les pays connus depuis sous les noms de provinces d'Alcala, de la Manche, de Tologalpa, de Tagusgalpa et d'une partie de ce beau pays que l'on appelle aujourd'hui Costa-Rica. Souvent le martyr récompensait le zèle et la charité des missionnaires; mais ils semblaient renaître de leur sang, et jamais les ouvriers ne manquaient à la moisson divine.

Le vainqueur du Guatémala, Pedro Alvarado, mourut en 1541, après avoir rendu à son pays d'éclatants services. Charles-Quint ne lui donna point de successeur proprement dit; mais, par décret à la date du 20 novembre 1542, il établit une cour suprême, dont il nomma président Alonzo de Maldonado. Plus tard, Philippe II, étendant ses attributions, en fit une cour prétoriale, complètement indépendante de la vice-royauté du Mexique.

Il n'avait pas fallu moins que l'habileté et l'énergie de Pedro Alvarado pour contenir dans le devoir les gouverneurs espagnols des différentes provinces du Guatémala, toujours prêts à empiéter les uns sur les autres, et à reculer les frontières souvent indécises de leurs gouvernements. Il y eut des révoltes: un ambitieux, Rodrigo de Contreras, gouverneur du Nicaragua, leva même l'étendard de la rébellion à main armée contre l'autorité souveraine; mais il fut vaincu, ainsi que tous les autres

fauteurs de ces désordres, et la domination espagnole fut depuis lors acceptée sans contrôle par cet immense pays.

Ce fut à ce moment que les conquérants commencèrent l'exploitation systématique, savante, continue et cruelle, de leur conquête. Bien résolus à retirer du pays tout ce qu'il pouvait produire, ils le pressurèrent jusqu'à l'épuisement. Les Indiens furent traités non pas comme des hommes, mais comme de vils animaux ; on ne se contenta pas de les désarmer, on les abrutit au moyen des liqueurs fortes, dont les fumées capiteuses avaient pour eux un irrésistible attrait. On leur enleva leurs armes, et on les mit ainsi hors d'état de résister, alors même que la résistance était le plus légitime. On les condamna aux plus pénibles, aux plus rudes travaux, et on se montra envers eux d'un égoïsme et d'une dureté à faire rougir du nom d'homme. Écoutez plutôt à ce sujet un témoignage irrécusable, celui d'un vénérable missionnaire, indigné des maux qu'il voit et qu'il ne peut empêcher.

« Ainsi, nous dit-il, l'on vend les Indiens, chaque semaine, comme des esclaves, pour deux sous six deniers chacun, sans qu'on leur permette le soir d'aller voir leurs femmes, quoique leur ouvrage ne soit pas à mille pas du village où ils demeurent ; mais il y en a d'autres qu'on mène à trois ou quatre lieues au delà, et ils n'oseraient s'en retourner que le samedi au soir, après avoir exécuté tout ce qu'il aura plu à leur maître de leur commander... Il n'y a pas de bon chrétien qui ne fût touché de douleur de voir comme ces pauvres misérables sont maltraités par certains Espagnols pendant la semaine qu'ils sont à leur service. Il y en a qui vont abuser de leurs femmes lorsque leurs pauvres maris sont occupés à labourer la terre ; d'autres qui leur donnent le fouet parce qu'ils leur semblent trop paresseux à travailler, ou qui leur donnent des coups d'épée, ou leur cassent la tête pour s'être voulu excuser contre leurs reproches, ou leur dérobent leurs outils, ou les privent d'une partie ou du total

de leurs gages. J'en connaissais quelques-uns qui avaient accoutumé, lorsqu'ils avaient semé leur froment et qu'ils n'avaient presque plus affaire des Indiens, de retenir chez eux tous ceux qui leur avaient été donnés pour leurs fermes, et, sachant bien l'affection que ces pauvres gens avaient de retourner en leurs familles, après leur avoir fait couper du bois, le lundi et le mardi, leur demandaient, le mercredi, ce qu'ils leur voulaient donner pour les laisser aller, et ainsi en exigeaient des uns une réale, et des autres deux ou trois, de sorte qu'ils se faisaient non-seulement fournir de bois pour leurs maisons, mais ils en tiraient aussi assez d'argent pour acheter de la viande et du chocolat pendant quinze jours, vivant de la sorte oisivement aux dépens de ces pauvres Indiens... Ils font porter à ces pauvres misérables, un jour ou deux, sur le dos, des malles qui pèsent cent livres, en les attachant avec des cordes de chaque côté à la ceinture, et passant sur le front une large courroie de cuir attachée à la malle, qui fait que toute la pesanteur de ce fardeau tombe sur leur front au-dessus des sourcils, qu'ils ont la plupart du temps tellement marqués, qu'ils sont aisés à distinguer des autres habitants des villages, et par ce aussi que cette ceinture de cuir leur mange tout le poil et les rend chauves sur le devant de la tête... J'en ai connu quelques-uns qui, après être revenus du service des Espagnols, dont ils n'avaient reçu pour tout salaire que des coups et des blessures, venaient se mettre au lit, résolus de mourir plutôt que de mener plus longtemps une vie si pleine de misères, et refusaient tous les aliments que leurs femmes leur présentaient, aimant mieux se laisser mourir de faim que de mener une vie si malheureuse. »

Quand la tyrannie en arrive à ce degré d'horreur, il semble qu'elle est condamnée à se punir elle-même par ses propres excès. Jamais nulle part l'homme ne fut rongé plus de vices. C'était une corruption sans exemple, une démoralisation sans

bornes; plus de mœurs nulle part, partout un libertinage éhonté. La justice même avait cessé d'être juste, et elle vendait l'impunité au crime enrichi; la civilisation s'était rendue plus détestable que la barbarie dont elle avait pris la place.

Cette dégradation de toute une race, qui alla croissant pendant deux siècles, ne pouvait plus trouver de remède efficace que dans les remèdes violents; il fallait au Guatémala une de ces secousses qui ébranlent une nation jusque dans ses fondements. L'explosion révolutionnaire qui bouleversa l'Europe à la fin du dernier siècle eut son retentissement de l'autre côté de l'Océan; mais ce fut seulement à partir de 1808, époque de l'invasion française en Espagne, que les idées d'indépendance et d'affranchissement travaillèrent cette partie du nouveau monde. Les défaites de la France et le retour de l'absolutisme bourbonnien comprimèrent l'éclat de tant de justes ressentiments, non pas chez les Indiens, trop accablés du poids de leurs chaînes pour oser les secouer, mais chez les colons eux-mêmes, que les Espagnols de la péninsule traitaient avec un orgueil hautain et une criante injustice.

Lorsque l'Espagne se fut donné une constitution libérale, le Guatémala voulut imiter son exemple, répudier les traditions surannées de la monarchie absolue, et adopter la même charte que la métropole.

Les agents du gouvernement, effrayés d'un mouvement qui prenait un tel caractère de spontanéité et de violence, réunirent une junta composée de toutes les autorités supérieures du pays, et qui fut chargée des mesures à prendre.

Cette junta se prononça pour la séparation complète de la colonie avec la métropole, et rendit un décret qui proclamait son indépendance.

Mais, en face de ceux qui demandaient ainsi la séparation d'avec le Mexique et l'Espagne, et qui voulaient une fédération

des diverses provinces composant le Guatémala, il se forma un nouveau parti proposant l'établissement d'une monarchie de l'Amérique centrale avec un Bourbon sur son trône. Ce n'était là, du reste, qu'une minorité; ce que voulait le pays tout entier, c'était l'indépendance.

Cependant Iturbide avait été proclamé empereur du Mexique, et il n'eût pas demandé mieux que de s'annexer le Guatémala. Sous prétexte d'une protection qu'on ne réclamait pas de lui, il envoya sur les frontières des corps de troupes assez nombreux et adressa aux habitants des proclamations insidieuses; mais, quoique le parti impérialiste eût quelques adhérents au Guatémala, les projets d'Iturbide ne se réalisèrent point. L'empereur retira ses troupes; lui-même tomba: les diverses nuances d'opinions s'effacèrent. Une assemblée nationale se réunit le 24 juin 1823, et, un mois plus tard, l'indépendance du Guatémala était solennellement proclamée. Le nouvel État s'appelait: LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. Un des premiers actes de la nouvelle république fut l'abolition de l'esclavage. Il eût été difficile de mieux inaugurer l'ère nouvelle.

La grande confédération républicaine fut divisée en cinq États: *Costa-Rica*, *Nicaragua*, *Honduras*, *Salvador* et *Guatémala*. Le gouvernement de la République des Provinces-Unies est populaire, représentatif et fédéral. Pour tout ce qui regarde son administration intérieure, chaque État est indépendant. Le pouvoir législatif est exercé par un congrès de représentants, issus du suffrage universel. Il y a un représentant par trente mille habitants. Ces représentants ne sont astreints à aucun cens; mais ils doivent être citoyens de la République depuis cinq ans et être âgés d'au moins vingt-trois. Le congrès possède plus d'autorité que le pouvoir législatif ordinaire; c'est ainsi qu'il fait la paix ou déclare la guerre, qu'il a le droit de grâce

et d'amnistie, et qu'il peut créer des tribunaux, ou plutôt des commissions, pour connaître des affaires particulières de la Confédération. Le congrès se renouvelle tous les ans par moitié. On veut que les dépositaires du pouvoir législatif se retrempent incessamment dans l'élection. Il y a un suppléant par trois représentants.

À côté du congrès, il y a un sénat, composé de dix membres, deux par État; chaque État nomme aussi un suppléant pour ses deux sénateurs. Pour être sénateur, il faut avoir trente ans accomplis, être né dans la République, ou jouir depuis sept ans du titre de citoyen.

Le sénat des Provinces-Unies n'exerce point le pouvoir législatif, mais il participe aux attributions du pouvoir exécutif. Il sanctionne les lois et veille à leur application; il est le gardien de la constitution et le surveillant général des fonctionnaires. Il est aussi le conseil naturel du président de la République, l'assiste dans tous les cas où il s'agit de prendre quelques mesures importantes, et convoque le congrès dans toutes les circonstances extraordinaires. Pour tous les grands emplois auxquels nomme le président, il lui présente trois candidats, parmi lesquels celui-ci doit choisir. Dans le cas où ces fonctionnaires seraient accusés d'un délit, ce serait à lui de voir s'il y a matière à poursuite; enfin il contrôle et dirige le président de la République.

Ce président, chargé du pouvoir exécutif, est nommé par le suffrage universel de tous les États. Le mandat qu'il tient d'eux n'est valable que pour quatre années, mais il est rééligible. Ce président promulgue les lois, et est le chef de la force armée; il suspend, destitue et traduit les fonctionnaires publics devant les tribunaux, pourvu toutefois que le sénat ait reconnu la légitimité des accusations; il a sous ses ordres des ministres responsables comme lui.

C'est encore à l'élection que doit son pouvoir la cour suprême de justice, chargée de connaître en dernier ressort de toutes les causes qui intéressent les lois générales, la politique extérieure et la police maritime; c'est elle enfin qui juge les affaires criminelles concernant les fonctionnaires. Elle veille sur l'administration de la justice par les tribunaux inférieurs, et pourvoit au remplacement de leurs membres par la présentation au président de la République de trois candidats par chaque place.

Le sénat choisit parmi ses suppléants et ceux du corps législatif les cinq membres d'un tribunal spécial, qui juge, en cas de crime ou de délit, les magistrats de la cour suprême, et prononce en dernier ressort sur les accusations portées contre le président et le vice-président, jugés déjà par la cour suprême.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, chacun des États qui composent la confédération a sa constitution particulière. Ils ont tous une assemblée de représentants, un conseil et un président.

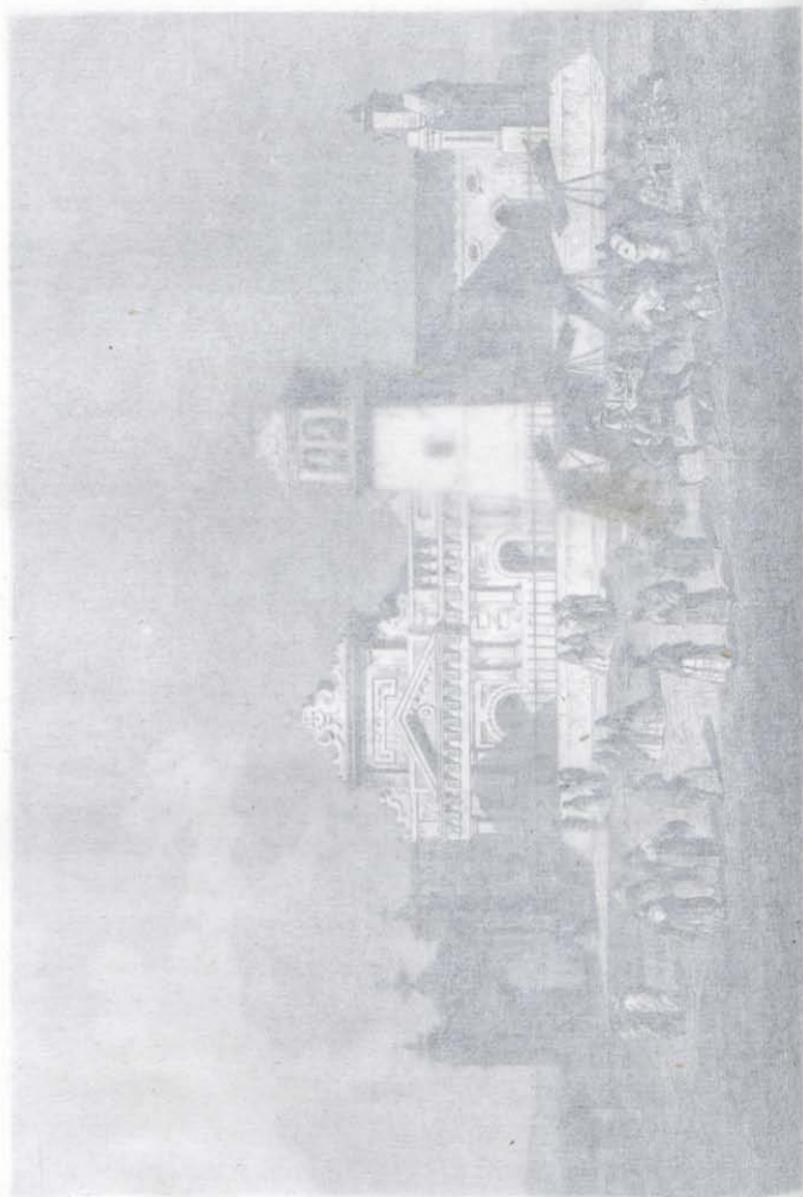
Succédant au plus inepte et au plus misérable des gouvernements, la République des Provinces-Unies s'est trouvée tout d'abord en face d'une tâche immense de réparation. Il y avait partout des ruines à relever. On s'occupait tout d'abord de l'instruction, sans laquelle il n'y a point de civilisation possible, de l'instruction qui seule garde, couve et fait éclore l'œuf de l'avenir. Partout des écoles s'ouvrirent; partout des chaires furent instituées. L'agriculture fut l'objet de soins et d'encouragements particuliers; on la vit partout fleurir. L'exportation commença à enrichir le pays. Les chemins étaient tels, et tels aussi les moyens de transport, que les marchandises arrivant d'Europe mettaient généralement plus d'un mois pour franchir la distance d'environ quatre-vingts lieues qui sépare Guatémala de la côte.



On s'occupa des routes comme on s'était occupé déjà de l'agriculture et de l'instruction, et l'on fit de consciencieuses études pour mener à bonne fin le gigantesque projet du percement de l'isthme par le canal qui doit joindre un jour les deux océans.

III

Comment se fait-il qu'un État né sous d'aussi heureux auspices ait été si promptement déchiré par les factions? Je ne sais; mais bientôt les citoyens se divisèrent en deux partis irréconciliables, les aristocrates et les démocrates. Les premiers voulaient consolider les pouvoirs du gouvernement central; leur vœu secret était d'absorber les différents États dans une puissante unité. Ce parti se composait des familles les plus riches et les mieux posées du Guatémala, auxquelles le clergé apportait un appoint moral considérable. Les démocrates se recrutaient surtout parmi la jeunesse énergique, intelligente, qui brûlait d'échapper aux entraves du passé et de se précipiter vers l'avenir. Entre ces tendances ennemies, absolument contradictoires, le dissentiment était profond. On s'aperçut bientôt que rien ne pourrait plus combler l'abîme. Le congrès n'en était encore qu'à sa troisième session lorsque les représentants de l'État de *San-Salvador*, les plus libéraux de tous, se retirèrent de l'association fédérale dans des circonstances qui méritent d'être rapportées. Le vice-président de l'État de Guatémala, Florès, connu par ses idées libérales, avait frappé d'une contribution un couvent de moines; cette mesure excita l'indignation contre lui, à un point qu'il serait difficile d'imaginer partout ailleurs que dans une nation fanatisée. Ce coupable de lèse-privilege fut dès lors roué au



On s'occupa des routes comme on s'était occupé déjà de l'agriculture et de l'instruction, et l'on fit de consciencieuses études pour mener à bonne fin le gigantesque projet du percement de l'isthme par le canal qui doit joindre un jour les deux océans.

III

Comment se fait-il qu'un État né sous d'aussi heureux auspices ait été si promptement déchiré par les factions? Je ne sais; mais bientôt les citoyens se divisèrent en deux partis irréconciliables, les aristocrates et les démocrates. Les premiers voulaient consolider les pouvoirs du gouvernement central; leur vœu secret était d'absorber les différents États dans une puissante unité. Ce parti se composait des familles les plus riches et les mieux posées du Guatémala, auxquelles le clergé apportait un appoint moral considérable. Les démocrates se recrutaient surtout parmi la jeunesse énergique, intelligente, qui brûlait d'échapper aux entraves du passé et de se précipiter vers l'avenir. Entre ces tendances ennemies, absolument contradictoires, le dissentiment était profond. On s'aperçut bientôt que rien ne pourrait plus combler l'abîme. Le congrès n'en était encore qu'à sa troisième session lorsque les représentants de l'État de *San-Salvador*, les plus libéraux de tous, se retirèrent de l'association fédérale dans des circonstances qui méritent d'être rapportées. Le vice-président de l'État de Guatémala, Florès, connu par ses idées libérales, avait frappé d'une contribution un couvent de moines; cette mesure excita l'indignation contre lui, à un point qu'il serait difficile d'imaginer partout ailleurs que dans une nation fanatisée. Ce coupable de lèse-privilege fut dès lors voué au

poignard, et il fut véritablement mis en pièces au milieu d'un tumulte populaire, dans le couvent même de Quezaltango, qu'il avait voulu soumettre à l'impôt. Les patriotes de San-Salvador voulurent venger le patriote de Guatémala. Leur armée parut devant la ville le 6 mars 1827; mais le peuple tout entier, les femmes mêmes, que soulevait le fanatisme des moines, s'armèrent de tout ce qui tombait sous leurs mains, et leur horde indisciplinée, mais brave jusqu'à la témérité, battit l'armée de San-Salvador, qui fut mise en fuite.

Le Nicaragua était, presque en même temps, le théâtre d'événements non moins graves. Il avait élu un gouverneur aristocrate et un vice-gouverneur libéral; la scission qui se manifestait dans le gouvernement éclata bientôt dans le peuple. Pendant trois mois, la guerre civile et ses horreurs désolèrent ce malheureux État. Enfin le parti aristocratique fut vaincu, et le quartier de la ville qu'il habitait nivelé à la hauteur du sol. A Léon, à Tagusgalpo, partout enfin, les passions populaires se déchaînèrent avec une férocité que l'on n'eût certes pas rencontrée chez les Indiens à demi sauvages, anciens habitants de ce pays.

En 1829, les troupes de San-Salvador vinrent pour la seconde fois mettre le siège devant Guatémala. Cette fois, ils réussirent à s'en emparer, chassèrent le parti aristocratique, décrétèrent l'abolition des ordres religieux, pillèrent les couvents et déportèrent les moines.

Deux ans plus tard, en 1851, par conséquent, le général Moranza, qui, dans cette expédition, avait commandé les troupes de San-Salvador, fut nommé président de la République, et, pendant les huit années qu'il conserva son mandat, le parti libéral acquit une incontestable prépondérance. Mais les derniers temps de son gouvernement furent troublés par de nouveaux désordres; les aristocrates et les prêtres, un moment comprimés,

relevèrent la tête. Les proscrits rentrèrent d'eux-mêmes dans leur patrie et grossirent le groupe des mécontents. C'est alors que parut sur le théâtre sanglant des guerres civiles le mulâtre Carrera, qui a jeté si longtemps la terreur dans la République des Provinces-Unies. Cet homme, de la plus basse extraction, et dans lequel le sang indigène dominait à tel point qu'on le prenait toujours pour un Indien, n'était, en 1829, qu'un simple tambour dans un régiment centraliste. Quand ce parti fut vaincu, quand Moranza entra en maître dans Guatémala, Carrera en éprouva un profond dépit, défonça son tambour et se retira dans un village, où il se fit gardeur de porceaux. Il exerça pendant plusieurs années ces fonctions immondes, qui ne semblaient point le prédestiner à ce rôle de chef de parti qu'il devait remplir un jour avec un prestige encore inexplicable.

Mille ferments de discorde se trouvèrent jetés dans l'âme d'un peuple si profondément divisé. Il faut placer au premier rang les exactions si fréquentes du gouvernement, la confiscation des biens du clergé, qui exerçait et qui exerce encore dans le pays une influence prépondérante, l'établissement du jury et le changement apporté dans l'institution du mariage, qui, de sacrement, devenait simple contrat civil. En 1857, le choléra envahit le Guatémala, et il y sema, comme il fait partout, la consternation et la mort. On persuada au peuple que le fléau n'avait d'autre cause que l'empoisonnement des eaux; ce dernier trait acheva de l'exaspérer. Les campagnes se soulevèrent à la voix de Carrera et coururent aux armes. Ce chef de bandits effraya les populations par ses horreurs et ses atrocités. Tuant et pillant, il réunit bientôt autour de lui un assez grand nombre d'hommes, comme lui, prêts à tout; on les vit d'abord attaquer les villages et bientôt rançonner les villes. Les folles dissensions du parti libéral, que leur inopportunité semblait rendre plus coupables encore, ne pouvaient que faciliter les exploits de cette bande

grandissant de jour en jour. Bientôt Carrera put se présenter aux portes de la capitale, suivi d'une multitude de sauvages à demi nus, de paysans qui avaient converti en armes les instruments de leur pacifique travail, de femmes portant de grands sacs vides, qu'elles espéraient bien remplir de butin, et d'enfants suivant leurs mères. On pouvait bien évaluer à dix mille individus le nombre des partisans de Carrera. Mais la terreur marchait aussi sous ses drapeaux et valait pour lui cent mille hommes. Il dicta ses conditions au gouvernement, exigea la destitution du président, l'évacuation de la ville par les troupes libérales et son entrée dans la place. Au lieu de disperser cette troupe misérable, sans discipline, presque sans armes, on accorda tout ce que demandait son chef. La capitale de la République se laissa souiller par la présence de ces barbares, qui se ruèrent par les rues et couvrirent de leurs bandes les places publiques, aux cris de : *Vive la religion ! mort aux étrangers !* Carrera, monté sur un cheval superbe, coiffé d'un chapeau de paille recouvert de feuillage, vêtu de sales lambeaux de cotonnade, sur lesquels il avait cousu des portraits de saints bizarrement disposés, entra dans la cathédrale suivi d'une partie de ses hommes. Chacun laissait faire ; personne n'osait s'opposer ; les habitants se contentaient de se barricader dans leurs maisons, en attendant qu'il plût à Carrera de donner le signal du pillage et de l'égorge-ment. Carrera fut bon prince. Il se contenta de demander mille fusils, onze mille dollars en argent et le titre de colonel. C'était beaucoup de modération de sa part. L'armée qu'il commandait lui permettait de tout faire ; il pouvait aspirer au titre de général, personne n'eût osé le lui refuser. On acquiesça à toutes ses exigences, et il consentit enfin à s'éloigner de la ville, après en avoir été le maître pendant trois jours. Une fois hors de Guatémala, il n'en continua pas moins de l'épouvanter par ses menaces, de l'humilier par ses insolences, de le surprendre

par ses folles excentricités. Mais le nouveau colonel ne s'en tenait pas là ; il augmentait son matériel, organisait sa troupe, et il mettait en déroute les détachements des troupes fédérales que l'on envoyait contre lui. Après une série de petits triomphes partiels, qui rehaussaient singulièrement son prestige, il marcha une seconde fois contre la capitale ; mais, au lieu de lui en permettre l'entrée, on résolut, au contraire, de lui résister énergiquement. Le colonel Salasar, exécutant une marche de nuit rapide, lui tua quatre cent cinquante hommes et le mit en déroute. Battu dans plusieurs autres rencontres, obligé de céder chaque jour du terrain, il se vit contraint à signer un traité par lequel il s'engageait à rendre les mille fusils qu'on lui avait cédés et à disperser ses bandes. Dans ce moment, il n'était peut-être pas impossible de l'écraser ; mais les événements les plus graves vinrent détourner de lui l'attention du gouvernement. Les États de Honduras et de Costa-Rica, se déclarant tout à coup indépendants, vinrent lui créer, en effet, de nouveaux embarras. Carrera, toujours à la piste d'une occasion, ne laissa point échapper celle-ci ; il se mit immédiatement en campagne, et, le 20 avril 1859, il se présenta de nouveau devant Guatémala. Le lendemain, il y pénétra à deux heures du matin, suivi de quinze cents hommes. Le commandant de la place avait abandonné son poste. Carrera, cette fois, fit preuve d'une certaine modération ; il n'y eut point de pillage. Le chef des bandits voulut se conduire en homme politique ; il accomplit une restauration complète du parti aristocratique. Une chambre nouvelle et dévouée à ses idées fut immédiatement élue ; les lois libérales furent abolies. En un mot, la réaction fut complète.

Cette contre-révolution ne devait point assurer longtemps la tranquillité de Guatémala. En effet, le chef du parti libéral, le général Moranza, profita de l'absence de Carrera pour tenter un coup de main sur la capitale, dans laquelle il entra les armes à

la main ; mais Carrera, revenant à l'improviste, l'attaqua au cœur même de la ville, qui fut inondée de sang. Cette fois, la réaction fut cruelle ; Carrera ordonna des massacres auxquels très-souvent il présida lui-même. Trahi par ceux qui avaient été autrefois ses plus chauds partisans, Moranza quitta cette République des Provinces-Unies, dont le nom ne semblait plus qu'une amère et sanglante ironie, et il passa au Chili, abandonnant sa patrie à l'influence dirigeante et désormais souveraine de l'ancien gardeur de pourceaux.

La jonction des deux océans par un canal traversant l'isthme de Panama, projet depuis longtemps à l'étude, souvent quitté, mais toujours repris, pourrait, d'un moment à l'autre, attirer l'attention d'une façon plus particulière sur le Guatemala et devenir, en se réalisant, la source pour lui d'une grande fortune industrielle et commerciale, s'il se mettait à même d'en profiter.

On sait aujourd'hui que la jonction des deux océans peut matériellement s'effectuer sur cinq points différents, appartenant tous les cinq à l'Amérique centrale :

- 1. Par l'isthme de Darien ;
- 2. Par la province colombienne de Choco ;
- 3. Par l'isthme de Tesantepec, dans le Mexique ;
- 4. Par le lac de Nicaragua ;
- 5. Enfin par l'isthme de Panama.

Deux de ces projets ont été promptement délaissés, et il n'est bientôt plus resté en présence que ceux relatifs au lac de Nicaragua, l'isthme de Panama et à l'isthme de Darien (ce dernier est aujourd'hui patroné par l'Amérique du Nord.)

La ligne du lac de Nicaragua présente ce premier avantage d'offrir une canalisation naturelle et presque continue par le lac de Nicaragua et par le lac de Léon, aussi bien que par la rivière de Saint-Jean, dont le large cours, qui peut avoir cent milles de long, descend jusqu'à l'océan Atlantique. On sait que le lac pré-

sente dans toute sa longueur une navigation facile, bien qu'il soit parfois exposé à des tempêtes assez violentes, que, dans le pays, on désigne sous le nom de *papagayos*. La navigation sur la rivière de Saint-Jean est un problème moins facile à résoudre, ce grand cours d'eau n'ayant pas encore été l'objet d'un travail hydrographique sérieux. On croit cependant pouvoir dire maintenant qu'il y a là des rochers considérables que l'on ne viendrait peut-être pas à bout de faire disparaître, et qui offriraient aux vaisseaux un insurmontable obstacle. Les Espagnols avaient-ils un intérêt politique quelconque à faire cette réputation à la rivière de Saint-Jean? C'est ce que nous ne prendrons point sur nous d'affirmer. Tout ce que nous savons, c'est qu'eux-mêmes en avaient défendu la navigation sous peine de mort, et qu'ils en avaient obstrué le cours par des obstacles artificiels. Si l'on parvenait à vaincre les difficultés naturelles, ou créées par l'homme, que présente la rivière de Saint-Jean, il resterait à trouver le moyen de faire communiquer le lac de Nicaragua avec l'océan Pacifique. Il paraît que l'espace intermédiaire est rempli par une masse rocheuse, de nature assez maniable, et dans laquelle on pourrait creuser au canal un lit excellent. Peut-être aussi pourrait-on établir la communication à l'aide du lac de Léon, que l'on joindrait par un canal de douze milles à la rivière de Costa, qui se jette, comme on sait, dans l'océan Pacifique. On aurait donc, dans cette hypothèse, à creuser un canal de douze milles, travail véritablement peu considérable pour l'industrie moderne. On peut dire en effet, que, sous ce rapport, notre éducation s'est singulièrement perfectionnée depuis un demi-siècle, et ce percement ne serait qu'un jeu pour nos habiles ingénieurs.

En face du système qui préconise le passage par le Nicaragua, et en antagonisme avec lui, se présente celui qui consiste à percer l'isthme de Panama. Il a été exposé avec beaucoup de

méthode et de clarté par la *Revue démocratique* de Washington, à laquelle nous empruntons quelques lignes explicatives.

La ligne de Panama a le précieux et incontestable avantage d'être la plus courte et la plus directe. M. de Humboldt évalue la distance à vingt-huit milles, à vol d'oiseau; elle pourrait se doubler par les exigences du terrain. La ligne praticable aboutirait, du côté de l'Atlantique, à l'embouchure du Chagrès ou à la baie de Linson; du côté de la mer du Sud, à la baie de Panama ou à celle de la Chorresa. Sur ce point, l'Isthme se renfle déjà; de Chagrès à Panama, on compte quarante milles. Le terrain n'est pas, comme on le croit généralement en Europe, une haute cordillère, mais une suite de collines, séparées par une vallée transversale et marécageuse. Deux ou trois tranchées un peu profondes, principalement du côté de l'Océan Pacifique, suffiraient pour établir le niveau sur tous les points. Des communications existent d'ailleurs et pourraient être utilisées. La rivière de Chagrès, une fois la barre franchie, a une profondeur de vingt à vingt-cinq pieds sur une largeur de trois cents pieds, jusqu'à la ville de Cruce et même jusqu'à l'endroit où le Chagrès reçoit les eaux de la Trinité, qui s'unit elle-même à une autre rivière nommée la Quebra-Grande. Ces deux cours d'eau peuvent être remontés jusqu'à un point où la Quebra-Grande passe à peu de distance du Caimitillo, affluent du Caimito, qui se jette dans l'Océan Pacifique vers la baie de Chorresa; ce dernier point est à douze milles de Panama. Le Caimitillo présente dans son cours plusieurs chutes, dont les hauteurs réunies forment un total de quatorze mètres. Un vaste étang, situé sur la rive droite de la Trinité, pourrait être utilisé pour le service des eaux du canal, qui, à la rigueur, s'alimenterait encore par les dérivations tirées des rivières Bernardino et Arrayacinto. La salubrité du climat, sans être absolument bonne, ne semble pas offrir des empêchements insurmontables, et les saignées dont le canal serait

l'occasion suffiraient peut-être seules à l'assainissement du pays.

Ainsi, continue l'auteur de cet exposé, voilà deux lignes de communication qui sont matériellement exécutables. Les objections tirées de la différence des niveaux des deux océans n'ont plus aucune valeur depuis les relevés qu'exécuta le capitaine Sabine, secrétaire de la Société royale de Londres, par les ordres de Bolivar. Cet hydrographe constata, en effet, que la différence des hauteurs ne provient que de la différence des marées, nulles dans le golfe de Mexique et très-fortes sur les côtes de l'océan Pacifique. Ainsi toutes les douze heures, en commençant avec la marée haute, l'océan Pacifique est de treize pieds cinquante-cinq millièmes plus élevé que l'Atlantique; à la marée descendante, il se trouve un instant à la même hauteur; enfin, à la marée basse, il est à six pieds cinquante et un centièmes au-dessous.

Des trois lignes dont il est ici question, la seule qui ne serait l'objet d'aucun conflit politique est celle de Panama; elle est aussi la plus courte. Peut-être n'est-elle pas celle qui offrirait le plus de ressources pour l'alimentation d'un canal; c'est un point qui reste à étudier. La ligne de l'isthme, pourvue d'une voie d'eau naturelle, serait aussi la seule qui se prêterait à un système de communication provisoire et sur une petite échelle avec un tronçon de chemin de fer, reliant ses diverses parties. Dans l'un et l'autre cas, une tranchée profonde serait nécessaire sur une étendue de plusieurs milles; mais il ne faut pas qu'un travail semblable effraye l'imagination. Sur les plateaux mexicains, il existe, sous le nom de *desague de Huehuétoca*, un ouvrage exécuté par les Espagnols et non moins colossal que le percement de l'isthme. Il eut pour but de préserver la vallée de Mexico des inondations, en donnant un écoulement aux eaux des divers lacs du plateau, par une galerie souterraine creusée dans les collines de Nochistongo. Ouverte le 28 octobre 1507, cette galerie fut

achevée en douze mois, sur un développement de six mille six cents mètres; en 1508, le vice-roi la parcourut à cheval. Huit mille Indiens avaient péri à la tâche. Malheureusement le terrain était meuble; il céda bientôt. Il fallut soutenir le plafond, formé de couches alternantes de marne et d'argile durcies. Les eaux minèrent les murs latéraux et encombrèrent leur lit par des sédiments successifs. La galerie fut bouchée, et de nouvelles inondations menacèrent Mexico. Alors ce travail gigantesque recommença sur de nouveaux frais; une tranchée à ciel ouvert dut remplacer la galerie. Cette fois, la besogne, mal dirigée, se prolongea durant deux siècles. Elle fut toutefois accomplie. Dans son état actuel, cet ouvrage est une des choses les plus prodigieuses qui existent au nouveau monde. Si la fosse était remplie d'eau à une profondeur de dix mètres, des vaisseaux passeraient à travers la rangée de montagnes qui ceignent le bassin de Mexico. Quand on a vu le *desague de Huehuétoca*, la canalisation de l'isthme de Panama n'est plus un problème, mais seulement une question de temps.

En fait d'ouvrages analogues, on ne peut guère citer, en Europe, que les canaux d'Amsterdam, le Götha-Canal, en Suède, et le célèbre canal Calédonien. Quoique ces trois œuvres n'aient pas la grandeur du projet qui nous occupe, elles doivent être regardées comme une preuve de ce que peut le génie humain dans une telle voie. Par les résultats obtenus, on a été à même de comprendre que des entreprises de ce genre ne sont pas seulement glorieuses, mais encore souverainement utiles. La jonction des deux océans laisserait bien loin tous les précédents, et elle serait pour l'univers entier un titre de grandeur et une source de richesse. La navigation périlleuse et souvent fatale du cap Horn serait à l'instant même supprimée, et les républiques naissantes de l'Amérique occidentale entreraient d'une manière soudaine et active dans le giron commercial du

monde européen. Un tel résultat n'est-il pas vraiment digne des plus grands efforts?

Le percement de l'isthme ouvrirait pour l'État de Guatémala une ère nouvelle et féconde de prospérité. Peut-être trouverait-il là, dans l'emploi utile et sage de son activité, l'oubli de ses maux passés et leur remède.

On sait qu'il y a quelques années, un jeune et habile publiciste, doué aussi d'un remarquable esprit d'entreprise, M. Félix Belby, alla sur les lieux mêmes poursuivre de nouvelles études pour le compte d'une compagnie que l'on croyait puissante; mais il se trouva que le grand nerf de la guerre, qui est aussi le nerf des travaux, manquait à nos audacieux. Il fallut s'arrêter en chemin, à la première étape d'une route qui promettait d'être glorieuse, et voilà comment ce frère lointain de Suez attend toujours son Lesseps.

III

L'état social auquel mit fin la domination espagnole avait laissé des monuments qui prouvent que le Guatémala était arrivé à un incontestable degré de civilisation. Les ruines du Guatémala sont peut-être les plus belles de toute l'Amérique centrale. On rencontre les plus considérables et les plus dignes d'intérêt à l'est du Chiapas, près de la frontière du Yucatan.

Après avoir marché quelque temps dans une forêt vaste et silencieuse, le voyageur se trouve tout à coup en face d'un amas de ruines, véritable ville morte, dont on ignore l'histoire et jusqu'au nom, mais que l'on a provisoirement appelée PALANQUÉ, à cause du voisinage d'une petite localité ainsi dénommée dans les géographies.

Parmi ces ruines, qui forment un ensemble aussi complet qu'il est grandiose, on en remarque tout d'abord une que sa majesté, non moins que son étendue, a fait désigner sous la qualification de *Palais*. Une sorte de surélévation du terrain, haute d'environ quarante pieds, lui sert de base et comme de piédestal; cette base a trois cent dix pieds de long et deux cent soixante de large. Cette masse imposante était autrefois revêtue de pierres; mais la végétation vivace et puissante de la nature tropicale a monté à l'assaut de l'œuvre humaine. Ses racines, comme des coins vivants, ont disjoint et séparé les pierres; leurs ramures, en poussant, les ont repoussées. Une partie est tombée à terre et gît aujourd'hui sur le sol, dans la confusion d'un désordre inexprimable; le reste disparaît, complètement caché sous un rideau de fleurs et de feuillage.

Le palais a deux cent vingt-huit pieds de long sur cent quatre-vingts de profondeur, et seulement vingt-cinq d'élévation. Une corniche de pierre règne tout alentour. Sa façade, qui regarde le soleil levant, s'ouvre par quatorze portes, larges chacune de neuf pieds; entre ces portes s'élèvent des piliers de six pieds de diamètre. Un certain nombre d'entre eux est aujourd'hui couché sur le sol, avec les débris d'une portion assez notable de la corniche. Le monument tout entier est en pierre, bâti à chaux et à sable, et recouvert de stuc. Ce stuc avait été enduit jadis de couleurs brillantes, dont on retrouve encore les vestiges. Les piliers sont couverts de reliefs, représentant divers groupes de personnages. Quelques-uns de ces personnages nous montrent des types humains que l'on ne rencontre plus à présent dans le Guatemala, même parmi les descendants des Indiens, et qui n'en sont que plus curieux à étudier. Ce type doit appartenir à une race aujourd'hui complètement disparue. L'angle facial offre à peu près les quarante-cinq degrés d'inclinaison de la race caucasique; mais le front semble avoir été volontairement déprimé et

allongé en arrière. La coiffure se compose de deux bouquets de plumes, placés l'un sur le sommet de la tête et l'autre plus bas et en arrière; les épaules sont couvertes d'une sorte de pèlerine, divisée en petits compartiments carrés, et ornée d'une garniture de grains sphériques. La tunique est formée d'une peau de jaguar, qui retombe par derrière et flotte entre les jambes. Ce personnage, qui devait être un prince, peut-être celui-là même pour lequel on avait bâti le palais de Palanqué, tient en main un sceptre, le long duquel on peut voir encore la place de quelques inscriptions hiéroglyphiques, aujourd'hui disparues. Devant et derrière ce personnage se tiennent deux individus dans une attitude suppliante. Ce bas-relief forme tableau, et il est encadré dans une sorte de bordure d'une très-grande richesse de décoration. Ces sculptures sont en stuc que le temps a durci à l'égal de la pierre, et qui jadis était peint, car on retrouve des traces de couleurs rouge, bleue, jaune et noire. Tous les autres piliers avaient reçu des décorations analogues à celles-là, et leur ensemble devait faire de la façade quelque chose de brillant et de magnifique.

L'ouverture principale ne se distinguait des autres que par les larges et beaux degrés qui montaient de la terrasse au palais. Ces portes n'avaient point de fermeture solide, mais seulement des rideaux flottants, que l'on soulevait pour passer, et qu'on laissait ensuite retomber derrière soi; deux corridors parallèles, larges chacun de neuf pieds, — comme les portes, — circulaient à l'entour du palais. L'aire des appartements était faite d'une sorte de ciment, d'une solidité à toute épreuve.

Les murs intérieurs, hauts d'environ dix pieds, sont encore recouverts de plâtre; ils avaient été jadis ornés de médaillons, dont il ne reste plus que des débris frustes. Ces murs offrent des ouvertures ayant la forme, les unes de la croix grecque, les autres de la croix latine.

Un escalier de trente pieds de haut, situé en face de la porte centrale du corridor intérieur, conduit à une cour rectangulaire, longue de quatre-vingts pieds et large de soixante-dix. On remarque, de chaque côté de l'escalier, des figures de colosse fouillées dans la pierre, hautes de neuf à dix pieds, représentant des êtres humains, mais d'un type hideux, ornées de riches coiffures et de colliers. Leur attitude indique l'abattement et la douleur. L'expression des physionomies est aussi juste que les proportions anatomiques sont fausses. Tous ces personnages sont assis, les jambes ployées sous eux, les bras croisés sur la poitrine. On ne peut s'empêcher de remarquer leur front fuyant, l'épaisseur exagérée de la lèvre inférieure et la courbe trop prononcée du nez.

La partie du palais qui regarde cette cour intérieure est divisée en pièces de médiocres proportions, qui devaient servir de chambres à coucher. Toute cette cour était décorée de pilastres, recouverts de figures en stuc ; quelques-uns sont encore debout, mais la majeure partie recouvre le sol de ses débris.

En face de ce premier escalier, on en remarque un second qui lui est symétrique, flanqué comme lui de figures gigantesques, et, dans les intervalles laissés entre elles, couvert d'inscriptions hiéroglyphiques dans un tel état aujourd'hui, qu'aucun Champollion ne saurait les déchiffrer.

« Toute cette cour, dit un voyageur anglais, M. Stephens, était couverte d'arbres et encombrée de ruines de grandes dimensions, mais si confusément éparses, qu'on n'en pouvait déterminer l'arrangement architectural. Comme nos lits étaient tendus dans le corridor adjacent, tous les matins, en nous éveillant, et le soir, quand nous avons fini le travail de la journée, nous avions ces ruines devant les yeux. Toutes les fois que nous descendions les degrés, les hideuses et mystérieuses figures dont j'ai parlé semblaient nous regarder au visage, et cette partie du

palais devint pour nous une des plus intéressantes. Nous désirions vivement faire des fouilles, écarter la masse des buissons et débarrasser entièrement la plate-forme ; mais c'était chose impossible. La cour était probablement pavée de pierres ou revêtue de ciment. D'après la profusion d'ornements que l'on remarque dans les autres parties du palais, il y a lieu de croire qu'on trouverait dans cet endroit plus d'un morceau digne d'attention. Cette découverte est réservée aux voyageurs futurs, et, suivant moi, s'ils ne trouvent ici rien de nouveau, le seul spectacle de l'ensemble de cette cour les dédommagera de la fatigue et des frais qu'aura occasionnés le travail de déblayement. »

Au fond de cette cour se trouvent deux corridors pavés, revêtus de plâtre et décorés d'ornements en stuc, parmi lesquels on remarque certaines inscriptions tracées à l'encre noire. De l'autre côté de ces corridors s'ouvre une seconde cour, longue de quatre-vingts pieds comme la première, mais large seulement de trente, et située à dix pieds en contre-bas du corridor.

Deux autres travées, situées de l'autre côté de cette cour, terminent l'édifice. Ici, tous les pilastres sont encore debout, à l'exception de ceux qui s'élevaient du côté du nord-ouest. Tous sont recouverts d'ornements en stuc ; un seul porte des inscriptions hiéroglyphiques. Tous les personnages représentés sur ces piliers offrent le type étrange que nous avons déjà décrit. Dans un des tableaux que forment ces bas-reliefs, on remarque une femme assise sur un monceau d'objets indéfinissables, et dont aucun n'a d'analogie avec les choses appartenant à notre civilisation. Ce que l'on peut distinguer de plus caractéristique, c'est un *tau* égyptien, une fleur assez semblable au lotus du Gange, une volute qui ne serait point indigne de l'art grec, et une tête symbolique. A côté de cette femme se tient un autre personnage occupé à la coiffer. Un autre bas-relief représente un sacrificeur ou un bourreau, le visage couvert d'un masque aux orne-

ments bizarres, dont la bouche laisse échapper une flamme, et qui se dispose à trancher la tête à un criminel ou bien à une victime, se tenant à genoux devant lui dans une attitude suppliante.

Sur la gauche du palais, on trouve un certain nombre d'édifices, distincts et indépendants, dont l'usage est aussi incertain que serait difficile leur description minutieuse. Contentons-nous de signaler une tour, plus remarquable par sa hauteur et sa proportion que par les détails de son architecture ou de son ornementation. Elle repose sur une base de trente pieds carrés et s'élève de trois étages ; elle renferme à son intérieur une seconde tour, parfaitement distincte de la première, et un escalier de pierre extrêmement étroit, n'aboutissant à rien, ne conduisant nulle part, et n'ayant aucune issue à sa partie supérieure, qui se termine par un plafond de pierre.

A l'est de cette tour, on rencontre un autre édifice que divisent deux corridors. L'un est chargé de magnifiques peintures et contient, dans sa partie centrale, un bas-relief elliptique fort bien conservé et formant tableau ; ce bas-relief a quatre pieds de long sur trois de large. Sa bordure en stuc est d'une délicate élégance. On remarquerait partout la figure principale, assise, les jambes croisées, sur une espèce de canapé dont les appuie-bras sont formés par des têtes, et les pieds par des pattes de léopard. Ce personnage, — un homme de haut rang, un prince ou un prêtre, — offre une expression physiologique en même temps calme et bienveillante. La pose, pleine d'aisance et de naturel, révèle un art plus avancé que tout le reste des monuments de Palanqué. Le cou est orné d'un collier de perles, auquel est suspendu un petit médaillon représentant une image du soleil ; ajoutez des boucles d'oreilles, une ceinture et des bracelets. La coiffure est sans plumes, et, derrière la tête, on aperçoit trois inscriptions hiéroglyphiques, qui n'ont pas encore été dé-

chiffrées. A quelque distance de ce personnage et devant lui se tient une femme, assise par terre sur ses jambes croisées et qui semble lui faire hommage d'un bonnet surmonté d'une aigrette de plumes. Ce bas-relief n'a point été moulé en stuc, mais taillé et fouillé dans la pierre vive.

A l'extrémité de ce corridor, une ouverture vous laisse pénétrer dans un escalier qui, par d'étroits passages, vous conduit aux appartements que l'on a, ambitieusement peut-être, appelés *supérieurs*, quoiqu'ils ne soient en réalité qu'un simple rez-de-chaussée. Là, plus de peinture sur le plâtre; là, plus de stuc moulé en figures plus ou moins étranges, mais seulement des tables de pierre de diverses dimensions. Dans une seule de ces pièces, on retrouve les traces des ornements en stuc que nous avons déjà signalés, et un autel pour les sacrifices. Cette salle était peut-être le temple particulier des maîtres de ce palais.

Il serait difficile de se faire, d'après nos descriptions nécessairement rapides, une juste idée de la profusion des ornements de cette architecture singulière. Disons toutefois que l'ensemble frappe par son caractère original et grandiose. La végétation luxuriante qui l'envahit de toutes parts, et qui déjà l'enserme, pare ses ruines d'une poésie vivante, et ajoute à la majesté des siècles la beauté de la nature éternellement jeune.

A quelque distance du principal monument de Palanqué, et dans l'épaisseur même de la forêt, qui semble vouloir le dérober aux yeux, on découvre un édifice pyramidal assez important, qui fut jadis entouré d'escaliers sur tout le pourtour de sa base. Ici encore la plante a vaincu la pierre; les marches ont été fendues, soulevées, renversées, dispersées, pour ainsi dire, par l'éclosion des germes vivaces, qui semblent n'avoir pas même besoin de rencontrer la terre féconde pour naître, croître, se développer et triompher superbement de tout ce qui voudrait faire obstacle

à leur expansion toute-puissante. Mais ces essences tropicales, en se mariant poétiquement aux ruines, leur donnent un charme d'aspect et un caractère de grandeur que n'avait point peut-être le monument dans la splendeur même de ses premiers jours.

La pyramide de Palanqué, s'il faut lui conserver ce nom, s'élève sur une substruction de cent pieds de hauteur. Le monument lui-même est long et bas, couronné d'une espèce de galerie; il mesure soixante-seize pieds de longueur sur vingt-cinq de profondeur. Sa façade offre six piliers encadrant cinq portes. Toute cette façade, assez bien conservée, est encore revêtue de stuc décoré de peinture ou moulé en bas-reliefs. A l'intérieur de l'édifice, on trouve deux petits corridors parallèles qui le divisent.

Ces corridors sont pavés de grandes pierres carrées, ouvrant sur des chambres, décorées de bas-reliefs et d'hiéroglyphes, dont quelques-uns, assez bien conservés, sont absolument semblables à ceux que l'on a découverts à Copan et à Quirigua. Ces points, assez éloignés les uns des autres, ont donc été habités par le même peuple, parlant la même langue et appartenant à la même civilisation. Aujourd'hui les contrées intermédiaires sont occupées par des tribus de langues et de mœurs différentes, qui ne se comprennent point entre elles. Quelle révolution, quelle catastrophe, quels égorgements ont substitué au premier état social le second, qui lui est si complètement dissemblable: c'est ce que personne ne saura jamais. Il y eut sans doute autrefois un escalier conduisant du rez-de-chaussée à l'étage supérieur; mais il n'en reste plus de trace, et l'on ne peut parvenir plus haut qu'en se servant des branches d'arbres en guise de marches. Le toit, légèrement incliné, avait été recouvert d'ornements en stuc, revêtu de couleurs éclatantes. Nous avons déjà dit qu'une petite galerie régnait alentour; cette galerie était formée par des colonnettes en pierre, hautes

de dix-huit pouces sur douze de diamètre et recouvertes d'une couche légère de pierres plates faisant saillie. Cette galerie mignonne, élégante, aérienne, donnait à la pyramide de Palanqué une grâce indescriptible. Aujourd'hui c'est seulement par la pensée que l'on peut reconstruire le monument; on ne le reverra que par un effet de l'imagination. En réalité, ce n'est plus qu'un entassement confus de pierres, de débris confus, un peuple mort de figures bizarres et renversées, un ensemble de sculptures étranges, une accumulation d'hiéroglyphes au sens mystérieux et perdu pour nous, pêle-mêle grandiose et saisissant, sur lequel des arbres géants, nés dans les ruines et nourris par elles, versent leur ombre frissonnante comme pour en augmenter encore l'horreur sacrée et le mystère. Quelle fut la destination primitive de la pyramide de Palanqué : c'est ce que personne aujourd'hui ne saurait préciser. Certains antiquaires anglais ont pensé que ce devait être un palais de justice; mais les Indiens affirment que c'était une école. Aujourd'hui encore ils l'appellent *l'école*; mais c'est une école où ils ne vont guère.

Devant la pyramide un ruisseau coule et murmure avant d'aller alimenter un aqueduc construit devant le grand palais. A quelque distance au delà de ce ruisseau, une terrasse, haute d'environ soixante pieds et s'inclinant par une pente douce de son sommet à sa base, porte sur son esplanade, longue de cent dix pieds, une autre construction également pyramidale, ruinée, ou, pour parler plus exactement, dévorée par la végétation qui l'entoure. Cette construction a plus de cent trente pieds de haut, et elle portait jadis à son sommet un petit monument dont les débris se cachent sous le manteau flottant des plantes pariétales. Cet édifice avait cinquante pieds de long sur trente et un de profondeur. On y pénétrait par trois ouvertures, percées dans sa façade revêtue de stuc. Deux piliers extérieurs offrent des traces d'hiéroglyphes. Comme ceux que nous avons précédemment décrits,

cet édifice est divisé à l'intérieur par des couloirs parallèles, formant diverses chambres. C'est dans une de ces chambres que fut trouvé le bas-relief connu sous le nom de *bas-relief de la croix*, qui, comme la croix à la couronne d'or découverte au Mexique, a donné lieu à tant de suppositions, de dissertations et de divagations. Ce bas-relief avait originairement un peu plus de dix pieds de large sur six pieds de hauteur ; il était formé de trois pierres superposées, que l'on a séparées malheureusement et maladroitement, de façon à détruire le caractère de ce curieux vestige du passé. Une croix forme le trait principal du bas-relief ; cette croix est surmontée d'une forme bizarre difficile à reconnaître. Quelques-uns l'ont prise pour un oiseau. On en serait plus certain si l'artiste avait pris la peine d'écrire au bas de son ouvrage ce qu'il a voulu faire. L'arbre de la croix, ainsi que ses deux bras latéraux, sont chargés de dessins que la photographie pourrait aisément reproduire, en collaboration avec le soleil, mais que la plume ne décrirait point sans peine. La croix est accostée de deux figures de personnages, d'un dessin assez bon et d'un galbe assez correct, qui rappellent à l'esprit certaines silhouettes égyptiennes. Le riche costume des deux personnages laisse deviner un rang élevé. Les étoffes n'ont pas la roideur que l'on remarque dans les autres figures de Palanqué ; leurs plis sont, au contraire, onduleux et souples. L'un et l'autre se tournent vers la croix. On suppose, non sans quelque apparence de raison, que ces deux personnages sont des prêtres dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales. Celui des deux qui semble le plus élevé en dignité porte une coiffure indescriptible, tant elle est compliquée, et il a autour du cou une sorte de cravate dont les deux bouts retombent en arrière et flottent sur son dos ; il tient en main un sceptre, emblème universel de la domination. L'autre personnage appartient évidemment à une catégorie sociale inférieure, ainsi qu'on peut le conjecturer

à coup sûr d'après sa pose; il tient un enfant, très-imparfaitement dessiné, qu'il présente à la croix comme une offrande. Ce bas-relief est incontestablement supérieur à tout ce que l'on voit à Palanqué. Sans doute il y a encore dans l'ensemble du travail beaucoup de bizarrerie et de singularité; mais il y a aussi plus de symétrie dans l'ensemble et plus de grâce dans les détails. Derrière chacune de ces grandes figures, il y avait six rangs d'hiéroglyphes, en partie détruits, et qui, du reste, n'ont jamais été interprétés. Certains voyageurs ont voulu voir dans la croix de Palanqué, dont, suivant toute probabilité, l'origine est de beaucoup antérieure au supplice de Jésus-Christ, comme le symbole d'une prophétie faite au nouveau monde bien longtemps avant la mort du fils de Marie. D'autres, moins susceptibles de se laisser impressionner par ces cosmogonies lointaines, ne voient dans cette croix que l'instrument d'un supplice dont l'usage existait chez les habitants de ce pays tout aussi bien que chez les Juifs et chez les Romains. Cette dernière interprétation des choses, moins poétique sans doute, est peut-être aussi plus rationnelle; mais c'est surtout en de pareilles matières qu'il faut exposer simplement les faits et laisser à chacun le soin d'en tirer lui-même les conséquences. Il convient toujours d'éclairer les consciences, jamais de forcer les convictions.

Le toit de cette pyramide était incliné, chargé d'ornements en stuc, imitant soit des fleurs, soit des animaux, soit des créatures humaines. Aujourd'hui, tout cela n'est plus que débris; mais, parmi ces débris, on a trouvé deux têtes appartenant à un art tout à fait supérieur, et deux torses dignes d'être comparés aux plus beaux modèles de l'art grec. Une singularité de cette pyramide, que nous ne saurions comparer à rien de ce qui se rencontre à Palanqué, c'est que le sommet de son toit, élargi en terrasse d'environ trois pieds carrés, supporte une autre petite construction à deux étages très-nettement indiqués. Le premier

de ces étages a sept pieds et demi, et le second huit pieds et demi d'élévation. On monte de l'un à l'autre par une série de pierres carrées, formant échelle extérieure. Les deux faces de cette construction, étroite et légère, sont recouvertes d'un véritable fouillis de figures humaines, de têtes, de bras, de jambes, de pieds, jetés les uns sur les autres dans un désordre et une confusion inexprimables. Il est probable que ce petit couronnement de la pyramide avait été ménagé pour les amateurs de belles vues et de nobles horizons. De là, en effet, le regard s'étend au loin sur un panorama magnifique, terminé par le golfe du Mexique. La seule statue qui ait jamais été trouvée à Palanqué a été récemment découverte par M. Stephens, le voyageur anglais que nous nommons tout à l'heure. Haute de dix pieds et demi, avec une coiffure élevée, s'élargissant aux oreilles, encore ornée de son collier, tenant dans sa main droite, appuyée contre sa poitrine, un instrument dont la partie supérieure est ornée de dentelures, posant la gauche sur une inscription hiéroglyphique, cette statue, dans sa pose comme dans son expression, respire un calme profond. On a remarqué, non point peut-être sans quelque étonnement, la très-grande ressemblance de la partie inférieure du vêtement avec le pantalon moderne.

Tout à côté de ce monument s'en élève un autre qui présente avec lui de nombreuses analogies. Ici encore il s'agit, en effet, d'une construction pyramidale, et, dans un cas comme dans l'autre, la grande substruction est couronnée d'un édifice. L'édifice est encore un temple, de vingt-huit pieds de profondeur, sur trente-huit de façade. Il présente trois ouvertures : celle du milieu, sensiblement plus large que les deux autres. A chaque extrémité de cette façade se trouve un pilastre décoré d'hiéroglyphes et de médaillons, et divisé en compartiments. Au lieu d'hiéroglyphes, les piliers intermédiaires sont couverts de bas-

reliefs. La diversité de cette ornementation produit, par le contraste, un effet pittoresque des plus satisfaisants.

Ici, comme dans les autres temples, nous trouvons un intérieur, divisé par des couloirs en divers compartiments ou chambres; une de ces chambres contient un bas-relief considéré à bon droit comme le morceau de sculpture le plus remarquable de Palanqué. Les deux principaux personnages de ce bas-relief, fort bien traité dans toutes ses parties, sont debout sur le dos de deux hommes, dont l'un est couché à plat sur le sol, tandis que l'autre se contente d'y appuyer ses genoux, ses pieds et ses mains. Au pied du tableau, on peut voir deux figures accroupies, les jambes croisées, et appuyant une main par terre, tandis que, de l'autre, elles supportent l'extrémité d'un appareil qui repose sur leurs reins. On n'a jamais mieux représenté l'abattement et la douleur physiques. Ces deux personnages sont d'ailleurs richement vêtus, et portent des espèces de jupes que le sculpteur a taillées dans la peau d'un jaguar. Sur l'appareil que nous venons d'indiquer, on a placé deux bâtons formant un X. De leur point d'intersection descend un masque hideux, à l'œil distendu et démesurément ouvert, à la langue pendante; c'est à ce masque, image de quelque dieu inconnu pour nous, que les deux grandes figures présentent leurs offrandes, qui consistent en jeunes enfants nouveau-nés, à visage de monstre.

La porte qui donne entrée dans cette salle est accotée de deux piliers, que l'on avait ornés de bas-reliefs sculptés dans la pierre. Les personnages qui figuraient dans ces bas-reliefs sont surtout remarquables par leur coiffure. Cette coiffure consiste chez l'un en feuilles, parmi lesquelles on remarque un cactus; on y a joint une fleur qui pend derrière la tête. Ajoutez-y, parmi d'autres ornements étranges, des becs et des yeux d'oiseaux, et une carapace de tortue. Il paraît que les Indiens de ce temps-là avaient, en matière de coiffure, des goûts aussi excen-

triques que les Français du siècle dernier ou du présent. Quoi qu'il en soit, notre personnage a les épaules et le dos couverts d'une peau de léopard; ses poignets et ses chevilles sont ornés de manchettes. Il a dans la bouche une sorte de chalumeau, dont l'extrémité projette une flamme rayonnant en haut et en bas. Quelques-uns ont prétendu que cette flamme était l'image de la vie, et que ce personnage représentait le Dieu créateur; d'autres, moins poétiques, assurent que le chalumeau n'est qu'un calumet, et le dieu qu'un fumeur.

On voyait sur le second bas-relief, — transporté aujourd'hui, comme le premier, dans une maison du voisinage, — un homme coiffé d'un bouquet de plumes, du milieu desquelles se détache un oiseau tenant dans son bec un poisson; deux autres poissons sont mêlés aux plumes qui pendent sur sa nuque. Le vêtement se compose d'une palatine brodée, d'une large ceinture, avec une tête d'animal au milieu, et des jambières montant jusqu'aux genoux. Il tient à la main une palme renversée, qui traîne jusqu'à terre. Outre la tête d'animal, la ceinture supporte une chaîne à laquelle est attaché un enfant grotesque.

Les deux figures que nous venons de décrire sont d'une conservation remarquable et d'une exécution matérielle extrêmement fine; quant à leur aspect singulier, au milieu même des étrangetés qui les entourent, ce que nous venons d'en dire suffira peut-être pour que le lecteur s'en fasse une juste idée.

Les ruines de Palanqué doivent être rangées parmi les plus remarquables de l'Amérique centrale. Comme celles de Palmyre, dans l'Asie-Mineure, à l'est de Damas, et, bien différentes des débris grandioses de Baal-Beek, au nord de Bekaa, l'ancienne Calé-Syrie, réunies sur un seul point, elles couvrent un espace de plusieurs lieues. La ville inconnue devait se développer sur un rayon immense. Telles qu'elles sont aujourd'hui, les ruines de Palanqué ont encore tout ce qu'il faut pour frapper le voya-

geur d'un étonnement mêlé parfois d'admiration. Comme architecture, elles réalisent souvent une conception de beauté supérieure; comme sculpture, il ne faut pas leur demander la correction, la pureté, l'élégance souveraine de ce peuple d'artistes qui fit descendre jadis l'Olympe sur la terre, et qui incarna ses dieux dans des marbres immortels. Mais elles n'en réunissent pas moins deux caractères qui frappent : l'étrange et le gigantesque! Nous ne pouvons, en terminant, que nous associer aux réflexions de M. Stephens :

« Ce que nous avons sous les yeux, s'écrie M. Stephens dans un élan d'enthousiasme, était grandiose, intéressant, remarquable sous tous les rapports; c'étaient les traces matérielles de l'existence d'un peuple à part, qui a passé par toutes les phases de la grandeur et de la décadence des nations, qui a eu son âge d'or, et a péri isolé et inconnu. Les liens qui l'unissaient à la famille humaine ont été brisés, et ces pierres muettes sont les seuls témoignages de son passage sur la terre. Nous vivions dans les ruines des palais de ses rois, nous explorions ses temples dévastés et ses autels renversés; de quelque côté que nous jetassions nos regards, nous retrouvions des preuves de son goût, de son habileté dans les arts, de sa richesse, de sa puissance. Au milieu de ce spectacle de destruction, nous faisons un retour vers le passé; nous faisons disparaître en imagination la vaste forêt qui dévore ces vestiges respectables; nous reconstruisons par la pensée chaque édifice, avec ses terrasses, ses pyramides, ses ornements sculptés et peints, ses proportions hardies; nous ressuscitons les personnages qui nous regardaient tristement du milieu de leurs encadrements; nous nous les représentons parés de riches costumes, rehaussés par l'éclat des couleurs, coiffés de gracieuses aigrettes. Il nous semblait qu'ils gravissaient les terrasses du palais et les degrés des temples. Ces évocations fantastiques réalisaient pour nous les plus brillantes créations des

poètes orientaux. Dans le roman de l'humanité, rien ne m'a plus vivement ému que le spectacle de cette cité, autrefois vaste et splendide, aujourd'hui bouleversée, saccagée, silencieuse, trouvée par hasard, couverte d'une végétation absorbante, et n'ayant pas même conservé son nom, aussi inconnu que son histoire; triste et solennel exemple des révolutions de ce monde! »

La province de Chiapas contient d'autres ruines encore; telle est, par exemple, la grande enceinte ruinée, découverte dans le voisinage d'Ocozingo, reste d'une ville jadis considérable et florissante. Là aussi nous retrouverions des édifices grandioses, assis sur des pyramides immenses, qui leur servent de piédestal; mais, au double point de vue de l'art et de l'archéologie, ces ruines ne valent point celles de Palanqué. Nous quitterons donc sans trop de regrets la province de Chiapas pour celle de Yucatan.

Le Yucatan, aujourd'hui province du Guatémala, est une sorte de promontoire qui se détache très-nettement du continent mexicain pour se projeter dans la mer des Antilles, en suivant la direction du nord-nord-est. On peut dire que cette péninsule est littéralement jonchée de ruines. Ici, ce sont des grottes immenses, faites de main d'homme et entourées de monuments que dérobent au regard des végétations opulentes; là, c'est un tumulus, comme ceux que l'on trouve en si grand nombre dans le monde scandinave, avec une quantité de poteries et de ces armes en silex qui, chez nous, signalent la période anté-historique connue sous le nom d'âge de pierre. Ailleurs, ce sont des pyramides isolées; plus loin, des villes tout entières; quelquefois, ce sont des tours immenses et solitaires qui s'imposent à l'attention du voyageur le plus indifférent et qui sollicitent son étude.

Mais, de toutes ces ruines, les plus importantes par leurs proportions, leur beauté, leur mérite artistique et l'espace qu'elles occupent, ce sont celles que, faute d'un autre nom plus

juste, on désigne sous le nom de ruines d'UXMAN. La seule raison qui leur vaille cette dénomination, c'est le voisinage d'une ferme que l'on appelle dans le pays l'*hacienda d'Uxman*. Ces ruines sont situées sur un plateau assez élevé, à dix-sept lieues au-dessus de Mérida, la capitale actuelle. Remarquables par leur état de conservation, ces ruines couvrent une étendue de terrain de huit à dix lieues; elles occupent l'emplacement dit d'Itzalane, capitale des Itzaexes, le peuple le plus sanguinaire de toute la contrée. C'est là aussi que l'on rencontre le seul téocali, ou temple destiné aux sacrifices humains, qui soit dans le Yucatan. L'aspect des ruines d'Uxman est véritablement imposant. Leurs dimensions sont considérables, et le soin que l'on a pris de les dégager des végétations qui obstruent celles de Palanqué permet d'en embrasser d'un seul coup d'œil le majestueux ensemble.

Celui de tous ces monuments qui attire d'abord l'attention du voyageur, c'est la *casa de l'Enano*, — traduisez la *Maison du Nain*. — L'édifice est assis sur une élévation de forme elliptique et pyramidale tout à la fois, ayant à sa base une longueur de deux cent quarante pieds sur cent vingt pieds de large. Cette base est tout entière parée d'un revêtement de pierres; une sorte de corniche, large de quatre pieds et demi, règne tout autour de la pyramide. On y accède par un escalier aux degrés abrupts; point de porte au centre de l'édifice, mais, au contraire, une entrée à chacune de ses extrémités. Cette ouverture conduit à une pièce longue de dix-huit pieds sur neuf de largeur. Une autre salle, reproduisant exactement les mêmes proportions, occupe entre ces deux-là le centre même de l'édifice. Tout le monument est en pierre, très-soigneusement polie. La partie supérieure, à partir de la petite corniche, qui règne au-dessus des portes, est couverte d'une ornementation riche et compliquée, dont la disposition forme des arabesques.

Le style de ces sculptures a ceci de particulier qu'il ne nous présente aucune analogie avec ce qu'on peut voir en ce genre dans les autres contrées de l'Amérique. Ces dessins, d'un goût parfois douteux, très-mauvais parfois, sont aussi très-souvent d'une simplicité pleine d'élégance. Ici, ce sont de capricieux méandres ; là, ces gracieuses bordures régulières, connues sous le nom de grecques ; à cette place, des feuilles et des fleurs, épanouissement charmant de la flore architecturale ; plus loin, des bustes humains ; ailleurs, des têtes d'animaux. Ces divers motifs ne sont point groupés de manière à présenter un certain nombre de sujets. C'est la maison tout entière qui forme tableau ; si vous en détachez une seule pierre, vous détruisez la signification de l'immense mosaïque.

Non loin de ce monument, on en rencontre un autre, portant le nom de *casa de las Monjas*, ou maison des Nonnes, qui, dit-on, servit d'habitation à des prêtresses chargées, comme les Vestales de Rome et du Mexique, d'entretenir le feu sacré. C'est un monument d'environ cent quarante pieds de longueur. Toute la partie extérieure de ses murailles est couverte d'ornements dans le genre de ceux que nous venons de décrire ; mais, quand on a pénétré dans une enceinte recouverte de fin gazon, on se trouve en face d'une façade intérieure, d'une étonnante conservation. A l'extrémité de la façade, deux serpents gigantesques se tordent et s'enroulent le long de la muraille.

En face de la maison des Nonnes, celle que l'on appelle *casa de las Tortugas* doit cette dénomination à deux grandes tortues sculptées au-dessus de la porte ; de profondes crevasses sillonnent cette maison et font croire qu'elle a reçu la secousse d'un tremblement de terre. La *casa de las Palomas*, ou maison des Pigeons, doit son nom à une sorte de pignon dominant sa façade, et offrant cette disposition de pierres en

retraite que l'on remarque dans un certain nombre de colombiers.

Une avenue, bordée de ruines, conduit de la *casa de las Palomas* à un monceau de pierres, informe débris de ce qui fut jadis un palais superbe ou un temple magnifique.

Les Indiens ont donné le nom de maison du Gouverneur au monument le plus intéressant d'Uxman ; il est très-beau, très-vaste, et dans un état de conservation remarquable. Une des particularités qui frappe tout d'abord l'attention du voyageur, c'est sa position ; il s'élève au sommet d'une série de terrasses qui lui donnent une grande élévation. La première de ces terrasses, haute de cinq pieds, n'a pas moins de six cents pieds de long. Cette terrasse, revêtue d'un parement de pierres, se termine par une plate-forme de vingt pieds de large, sur laquelle s'élève une seconde terrasse haute de quinze pieds. A l'angle sud-est de cette terrasse, on rencontre une rangée de colonnes ayant dix-huit pouces de diamètre et trois ou quatre pieds de hauteur. Ces piliers occupent un espace d'environ cent pieds de long ; ce sont, du reste, les seules colonnes que l'on rencontre dans la vieille Amérique.

Un escalier de pierre, large de cent pieds au moins, et composé de grands blocs formant degrés, conduit de cette seconde terrasse à la troisième, élevée de quinze pieds au-dessus de l'autre ; c'est sur cette terrasse que s'élève la maison du Gouverneur. C'est un noble palais, dont on admirerait partout la majestueuse architecture ; sa façade se développe sur une longueur de trois cent vingt pieds. Aujourd'hui encore, après tant de siècles, ses murs sont intacts, comme s'ils sortaient des mains de l'ouvrier. Le bâtiment tout entier est en pierre. Sa portion inférieure est dénuée d'ornements ; mais, à partir de la corniche, qui s'étend au-dessus de la porte et règne sur toute la façade, l'art sculptural reprend ses droits et couvre le reste de

l'édifice de motifs bizarres et magnifiques. La grandeur des dimensions de la maison du Gouverneur ne nuit en rien à la parfaite symétrie de l'ensemble. Ses constructeurs ont obéi aux règles les plus pures et les plus saines de l'art, et cette œuvre d'une main inconnue peut lutter sans crainte avec les merveilles des premiers maîtres qui fleurirent aux plus grands siècles.

La façade du palais regarde le soleil levant; elle a trois entrées principales, s'ouvrant vis-à-vis du grand escalier de cent pieds de large qui conduit à la terrasse sur laquelle il est bâti. La porte du milieu, un peu plus large que les deux autres, donne accès dans une salle longue de soixante pieds sur vingt-sept de large, divisée en deux par une muraille percée d'une porte de communication. Le pavé se compose de pierres carrées, pareilles à celles qui ont servi à la construction des murs. Ces blocs sont du reste d'un poli remarquable et joints les uns et les autres avec une adhérence qu'il serait vraiment impossible de surpasser. On ne trouve dans la maison du Gouverneur ni peinture, ni ornements en stuc, ni bas-reliefs sculptés dans la pierre; nulle part l'art indien ne s'est montré d'une aussi grande sobriété. Tout ce qu'on se permet ici, c'est de revêtir d'une couche de plâtre; mais il est certain que ce plâtre est aussi fin que celui que nos entrepreneurs emploient aujourd'hui pour l'ornementation de nos plus somptueuses demeures. Il ne faut chercher à Uxman ni les idoles, ni les hiéroglyphes, ni les mille figures d'hommes et d'animaux que nous avons rencontrés dans d'autres localités, à Palanqué, par exemple; on ne les y trouverait point.

L'ornement le plus communément employé par les architectes d'Uxman manque essentiellement de gaieté: — c'est une tête de mort, aux dents saillantes, portée par deux ailes. Cet ornement n'est point sculpté dans la muraille; il en est, au con-

traire, complètement indépendant et peut être transporté d'un endroit à un autre : deux crochets, placés en arrière, permettent de le suspendre où l'on veut.

Découvertes depuis peu, les ruines d'Uxman ne sont encore que très-imparfaitement connues en Europe, où leur caractère architectonique a soulevé des discussions les plus vives. La civilisation qui les a produites fut un foyer ardent, ceci est incontestable ; ce qui ne l'est pas moins, c'est que c'est aujourd'hui un foyer éteint.

Quelle fut cette civilisation, et à quelle époque brilla-t-elle ? C'est ce qu'il serait difficile de déterminer maintenant avec une rigueur historique suffisante. On a essayé de comparer ces monuments du nouveau monde avec ceux de l'ancien ; mais, en procédant par voie d'éliminations successives, il a bien fallu reconnaître d'abord qu'il n'y avait aucune analogie entre eux et ces monuments grecs et romains, dits classiques, légués à notre admiration traditionnelle. Les similitudes cherchées avec les constructions de l'Inde, de la Chine et du Japon, n'ont pas amené un résultat plus satisfaisant. Le système pyramidal devait nécessairement faire songer à l'Égypte, où la pyramide a été une forme architecturale si singulièrement en honneur ; mais il y a des différences radicales entre les pyramides d'Égypte et la pyramide américaine. Les premières sont toujours carrées, creuses, divisées à l'intérieur en compartiments, qui peuvent servir à divers usages ; elles offrent ainsi par elles-mêmes un tout parfait et complet. Ajoutez que leurs faces sont couvertes de degrés montant de leur base jusqu'à leur sommet, qui se termine toujours en pointe ; rien de tout cela dans les pyramides américaines. D'abord ce sont des solides, sans aucune espèce de creux ni d'ouverture ; puis, au lieu d'être des monuments par eux-mêmes, ce ne sont que des accessoires d'autres monuments, des bases et des piédestaux. Elles ne sont jamais carrées, mais

toujours oblongues et arrondies à leurs extrémités. Les comparaisons n'aboutissant qu'à des différences, il est impossible de conclure à un rapprochement des deux civilisations et des arts qui les manifestent; il faut donc en conclure que les monuments américains sont d'une originalité complète, purement autochtones. Reste la question d'âge, qui soulèvera toujours les plus graves controverses, et que notre génération ne verra peut-être jamais résolue. Des archéologues d'un incontestable mérite sont profondément divisés entre eux sur ce point en litige; l'écart entre leurs suppositions va jusqu'à plusieurs milliers d'années. Dans l'impossibilité où nous sommes de les faire concorder, force nous est de rester dans l'incertitude.

IV

La principale ville moderne du Guatémala porte le même nom que l'État dont elle est la capitale; elle est du reste la quatrième de son nom. La première (*Teepan Guatemala*) était la résidence des rois Kachiquels; elle avait été détruite avant l'invasion espagnole, et si complètement, que les conquérants ne purent même reconnaître son emplacement.

Le second Guatémala fut fondé par le vainqueur du pays, Alvarado, l'année 1524. Alvarado avait choisi pour théâtre de sa construction un site charmant, mais dangereux. Il avait, en effet, posé sa ville entre deux volcans: l'un qui jetait du feu, l'autre qui jetait de l'eau. Il espérait sans doute neutraliser l'effet de l'un par l'autre. Le sol fertile, la température douce, l'air salubre fermèrent les yeux sur le danger. Cependant, avec les volcans, il y avait des dangers qu'il ne fallait pas oublier:

noyés ou brûlés, il n'y avait qu'à se résigner à une de ces deux alternatives. Ce fut le volcan d'eau qui se montra le plus terrible. Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1541, une trombe d'eau, accompagnée de tonnerre et de ces secousses de tremblement de terre qui sont parfois terribles dans cette portion du nouveau monde, tomba sur la ville endormie. Les habitants ne se réveillèrent que pour voir un immense torrent épanché des cimes de la montagne voisine, qui se précipitait sur eux avec cette indomptable fureur des éléments déchainés, entraînant dans les flots orageux des arbres gigantesques et des rochers qui tombaient sur les maisons, écrasant leurs maîtres sous les ruines, tandis que les autres étaient emportés dans l'inondation qui submergeait la ville. C'était la mort partout, et partout les formes les plus terribles de la mort.

Quand ce bouleversement des éléments fut apaisé, la *ciudad vieja de Guatemala* n'existait plus ; il fallut songer à se bâtir une nouvelle capitale. Celle-ci fut appelée *Guatemala Antigua*, et on la posa à une lieue de l'autre, vers le nord-est, dans une admirable vallée, véritable enceinte de collines toujours vertes, au milieu des bois et des prairies, et jouissant d'une température exceptionnellement douce... mais il y avait toujours les volcans. Ils s'y reprirent à douze fois pour la détruire. La douzième éruption, en 1775, emporta la majeure partie de la ville. Cependant un certain nombre d'habitants, séduits par le charme du site et l'incomparable beauté du paysage environnant, résolurent d'y rester malgré le feu et l'eau. Plus fermes que la terre qui tremble sous leurs pieds, ceux-ci dansent sur le volcan.

La *Guatemala Nueva*, capitale de la République actuelle, a été plus prudente ; elle se tient dans une plaine de cinq lieues environ de diamètre, arrosée par des cours d'eau qui ne sont point des torrents, et par des lacs qui ne débordent pas. Là, du moins,

on est à l'abri des volcans, mais non pas des tremblements de terre, en considération desquels on ne donne aux maisons qu'une très-médiocre élévation. La quatrième ville a profité des leçons de modestie donnée aux trois premières; elle est située à neuf lieues de Guatemala Antigua, à quatre-vingt-dix de l'océan Atlantique, à vingt-six de la mer du Sud et à quatre cents de la capitale du Mexique.

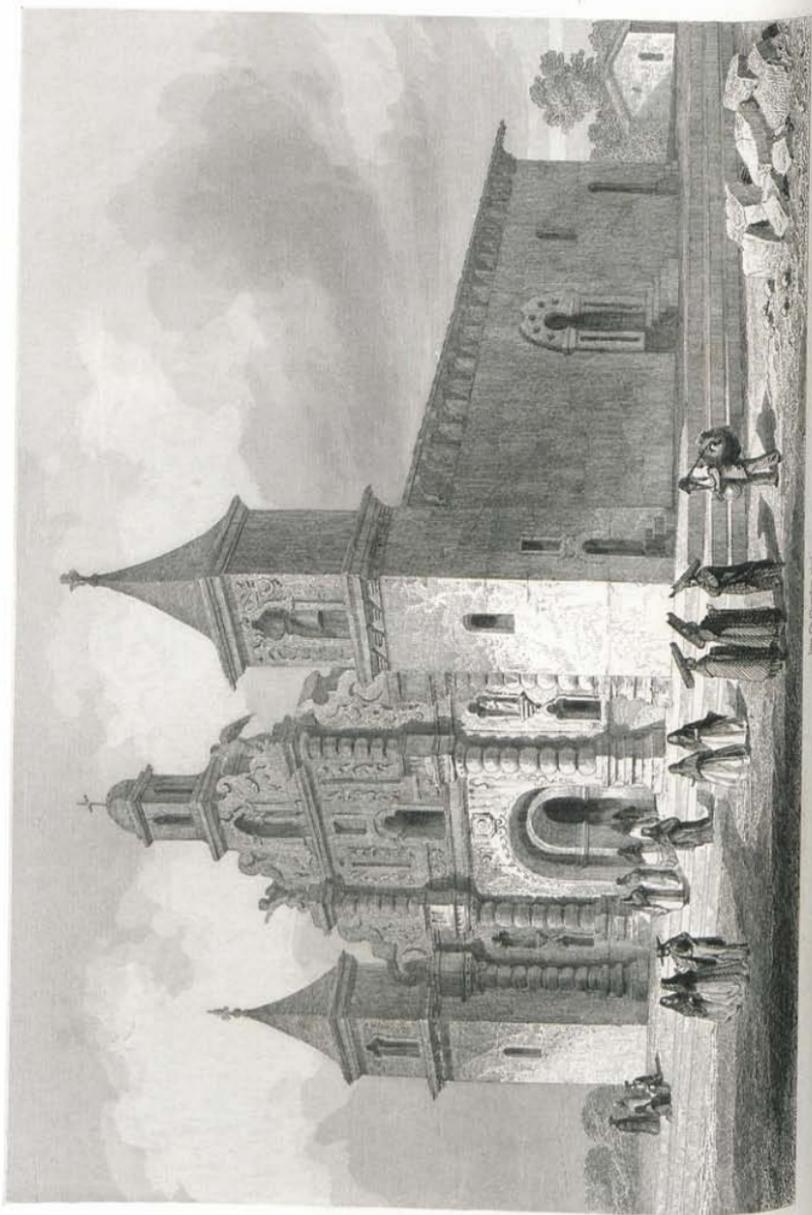
On cite encore, après la capitale, Mixco, remarquable par les ruines de l'ancienne forteresse de ce nom, qui passait pour imprenable, mais qui n'en a pas moins été prise, — comme toutes les forteresses à qui l'on a fait cette réputation impossible à garder;

QUICHÉ, voisin des ruines du Vatlan, l'ancienne et superbe capitale des rois guiches;

QUEZALTANGO-*del-Espiritu-Santo*, la première ville fondée par les conquérants;

REMEDIOS, dans l'île de Pétin, au milieu du lac d'Itza, centre de la nation de ce nom, qui avait anciennement occupé Itzalane, à quelques lieues de Mérida, dans le Yucatan.

L'île de Pétin, quand les Espagnols s'en emparèrent en 1697, possédait vingt temples ou *cuës*. Un d'entre eux, qui n'était autre chose qu'un massif de maçonnerie quadrangulaire, de neuf assises successives, présentait sur la neuvième une idole creuse en métal, et façonnée à l'effigie de l'homme. Il y en avait une autre, à côté d'elle, faite d'une des plus grosses émeraudes qu'il y eût au monde; celle-ci représentait le dieu de la guerre. La troisième était un masque qui voulait figurer le soleil; des tablettes de nacre remplaçaient les rayons. La bouche ouverte était garnie de dents humaines, que l'on avait arrachées à des Espagnols. D'autres idoles, plus ou moins hideuses, étaient faites de matières précieuses et rares, jaspe, porphyre et autres pierres de couleur. Un sac, suspendu dans le sanctuaire, con-



tenait les os du cheval de Fernand Cortez, passé à l'état de dieu.

Un autre cuez était consacré au dieu prophétique, que les prêtres consultaient dans les circonstances graves et les cas douteux. Il est vrai que, lorsqu'il ne répondait point d'une façon convenable, on le rouait de coups pour lui apprendre à mieux parler.

Un cuez spécial abritait la pierre carrée qui servait aux sacrifices. A l'entour de cette pierre étaient rangés des sièges, au nombre de douze, pour les sacrificateurs; derrière cette pierre se trouvait un grand nombre d'idoles.

Le mode de sacrifice usité chez cette nation cruelle était absolument identique à celui que nous avons trouvé chez les Aztèques. On ouvrait les entrailles de la victime et l'on arrachait son cœur, que l'on présentait ensuite à l'idole. Le corps était mangé, tantôt rôti tantôt bouilli.

L'État de Hoxbenas possède certaines villes importantes par leur population, telles que Teguzgalpa et Comayagua; Copan, fameux pour sa mine d'or; Copan, riche et peuplé avant la conquête, et que ses antiquités rendent extrêmement intéressantes. Le grand cirque, entouré de pyramides; la grotte de Tibucka, vaste cuéz creusé dans la montagne; à la façon de certains temples hindous, orné de colonnes à piédestaux, à base et à chapiteaux, et dont les fenêtres sont garnies de pierres aux fines ciselures, méritent l'attention de l'artiste, de l'historien et de l'archéologue. Les ruines du grand temple de Copan présentent un aspect grandiose; c'est un ensemble de tables ornementées, d'autels sculptés, de bas-reliefs aux riches bordures, d'hieroglyphes sculptés, de cippes rehaussés de peintures, de personnages aux splendides vêtements, aussi variés de types que d'attitudes et d'expression.

L'État de San-Salvador ne nous offre guère que deux villes à



tenait les os du cheval de Fernand Cortez, passé à l'état de dieu.

Un autre cuès était consacré au dieu prophétique, que les prêtres consultaient dans les circonstances graves et les cas douloureux. Il est vrai que, lorsqu'il ne répondait point d'une façon convenable, on le rouait de coups pour lui apprendre à mieux parler.

Un cuès spécial abritait la pierre carrée qui servait aux sacrifices. A l'entour de cette pierre étaient rangés des sièges, au nombre de douze, pour les sacrificateurs; derrière cette pierre se trouvait un grand nombre d'idoles.

Le mode de sacrifice usité chez cette nation cruelle était absolument identique à celui que nous avons trouvé chez les Aztèques. On ouvrait les entrailles de la victime et l'on arrachait son cœur, que l'on présentait ensuite à l'idole. Le corps était mangé, tantôt rôti tantôt bouilli.

L'État de HONDURAS possède certaines villes importantes par leur population, telles que Téguzgalpa et Comayagua; Corpus, fameux pour sa mine d'or; Copan, riche et populeux avant la conquête, et que ses antiquités rendent extrêmement intéressant. Le grand cirque, entouré de pyramides; la grotte de Tiburka, vaste cuès creusé dans la montagne, à la façon de certains temples hindous, orné de colonnes à piédestaux, à base et à chapiteaux, et dont les fenêtres sont garnies de pierres aux fines ciselures, méritent l'attention de l'artiste, de l'historien et de l'archéologue. Les ruines du grand temple de Copan présentent un aspect grandiose; c'est un ensemble de tables ornementées, d'autels sculptés, de bas-reliefs aux riches bordures, d'hiéroglyphes sculptés, de cippes rehaussés de peintures, de personnages aux splendides vêtements, aussi variés de types que d'attitudes et d'expression.

L'État de SAN-SALVADOR ne nous offre guère que deux villes à

citer : la capitale du pays, qui porte le même nom, à demi détruite, en 1855, par une terrible éruption volcanique, et la ville de San-Miguel, qui doit sa prospérité au précieux voisinage d'une riche mine de fer.

L'État de NICARAGUA a pour capitale la ville de Léon, dont les habitants admirent fort les bâtiments, trop modernes pour intéresser l'archéologie. Nous n'avons point à nous occuper davantage de San-José, de Costa-Rica, dans l'État de ce nom, ville d'avenir peut-être. Ce que nous cherchons surtout à retrouver, ce sont les souvenirs et les vestiges du passé.

BRÉSIL

On sait comment, vers la fin du quinzième siècle, le Portugal, secouant tout à coup la torpeur d'une léthargie séculaire, se précipita vers de nouvelles et brillantes destinées. Monarque, nobles, peuple, tout le monde se signala par la hardiesse des entreprises et l'éclat du courage. Il semblait que le monde, en ce moment, était trop petit pour eux; ils s'en emparaient par mille points à la fois et jetaient sur toutes les côtes leurs vail- lantes colonies. Les Indes orientales devinrent la proie des navi- gateurs conquérants sortis des bouches du Tage, et presque en même temps le hasard les fit aborder à ce grand hémisphère occidental récemment découvert par Christophe Colomb. Ils touchèrent au Brésil, le reconnurent et s'en emparèrent. Déjà ils avaient couvert de leurs flottes intrépides les mers de l'Inde, promptement soumises; déjà les entreprises et les victoires des Albuquerque et des Almeida les avaient faits maîtres d'im- menses pays sur les bords du Gange, sur les côtes de l'Arabie heureuse, dans le golfe Persique et dans la Kersonnèse d'Or. De- puis Ceuta jusqu'aux frontières de la Chine, leurs comptoirs s'échelonnaient sur une étendue de côtes infinie.

A toutes ces conquêtes, tantôt pacifiques et tantôt sanglantes, ils ajoutèrent bientôt un des plus vastes et des plus riches empires du monde : le Brésil.

Le retour à Lisbonne de Vasco de Gama, après sa belle navigation dans les Indes, avait singulièrement surexcité l'esprit aventureux de la nation. Le roi Emmanuel, celui que plus tard on appela *le Fortuné*, conçut de longs espoirs et de vastes pensées. Il arma une flotte de treize vaisseaux, montée par quinze cents hommes, sans compter les équipages ; il en donna le commandement à Pedro Alvarez Cabral. Le roi l'envoyait aux Grandes-Indes ; il débarqua au Brésil. Heureuse erreur, qui valut un monde à son prince et à son pays !

Cabral, après treize jours d'une navigation sans incidents, arriva aux îles du cap Vert ; il s'y arrêta quarante-huit heures pour attendre un de ses navires, qui ne ralliait point le pavillon amiral. Il prit au large pour éviter les longs calmes de la côte d'Afrique ; mais, battu par la tempête, il dériva vers l'Ouest dans l'immensité, et, le 24 avril 1500, sous le dixième degré au delà de l'Équateur, il découvrit une terre inconnue : c'était le Brésil. Les choses, à ce moment, se passèrent avec une simplicité extrême : une chaloupe se détacha du navire et s'approcha de la terre ; ceux qui la montaient aperçurent un certain nombre de naturels au teint cuivré, au nez aplati, aux cheveux noirs, qui n'avaient d'autres vêtements que les chauds rayons de leur soleil. Ils s'avancèrent vers la barque, armés d'arcs et de flèches, mais sans faire de démonstrations hostiles. Quand ils virent débarquer les Portugais, ils se retirèrent sur une éminence voisine ; on ne se parla point. L'état de la mer et des vents obligea Cabral de quitter pendant la nuit ce point de la côte, et de chercher un autre mouillage vers le Sud. Il découvrit, sous le seizième degré, un havre sûr et vaste, auquel il donna le nom de Porto-Seguro. Les chaloupes envoyées au rivage ramenèrent

deux habitants du pays, surpris dans leur pirogue. Cabral les fit vêtir à l'espagnole, les para de bijoux, les orna de clinquant, leur donna des miroirs, des clochettes et autres bagatelles, qui, d'habitude, séduisaient les sauvages, et les renvoya à terre. D'autres revinrent, chargés des fruits et des productions du pays; c'était un commencement de trafic. L'amiral portugais fit reconnaître les terres, qui parurent riches, peuplées, bien arrosées. Le lendemain, c'était le dimanche de Pâques, Cabral descendit avec une partie de ses équipages, fit célébrer la messe sur la côte, y construisit une croix de pierre, signe de sa prise de possession, et donna à sa découverte le nom de Santa-Cruz, qui plus tard fut changé en celui de Brésil. L'étymologie est le mot *Brazas* (*braise*), qui désigne un bois de teinture donnant une couleur rouge enflammé, et trouvé en abondance dans cette partie du nouveau monde. Les naturels du pays arrivèrent en foule pour assister aux cérémonies du culte catholique, vers lequel ils se sentirent bientôt poussés par cet esprit d'imitation que l'on trouve chez les peuples enfants. Ils reproduisirent dans une mimique animée tous les signes d'adoration et de respect qu'ils remarquaient chez les nouveaux venus. Du reste, on n'apercevait chez eux nulle trace de religion ni de gouvernement; c'était l'état de nature dans toute sa simplicité. Cabral planta sur la côte un poteau aux armes du Portugal, dépêcha un de ses capitaines à Lisbonne pour informer le roi de sa découverte, laissa aux Brésiliens deux condamnés à mort, dont la peine avait été changée en celle du bannissement, et fit voile vers les Indes orientales, sa première destination.

Emmanuel fit équiper une flotte pour reconnaître complètement le Brésil et s'en assurer la possession définitive. Améric Vespuce fit partie de cette expédition, dont le commandement fut confié à Orégo. Cette fois, les sauvages, moins éléments, dévorèrent les hommes envoyés à la découverte. Vespuce s'éloigna



de ces anthropophages, poussa jusqu'au huitième degré de latitude sud, trouva des peuplades moins sauvages, et réussit à établir avec elles des relations amicales. Il s'avança ainsi jusqu'au trentième degré, par delà le fleuve d'Argent (Rio de la Plata), et, rentrant à Lisbonne après seize mois de navigation, fit au roi un rapport défavorable. Emmanuel, cependant, ne se découragea point et renvoya Vespuce au Brésil, avec ordre de tenter une exploration nouvelle. Cette fois, ce rapport montra les choses sous un jour plus flatteur; les terres furent présentées comme bonnes et fertiles. Mais, comme on n'avait pas découvert de mines, ces sources de fortune que recherchaient les conquérants et les navigateurs de ce temps-là, on ne songea point encore à faire d'établissement définitif.

Cependant Améric, qui croyait avoir à se plaindre d'Emmanuel, rentra au service du roi d'Espagne, son premier maître, et lui persuada de s'emparer des terres découvertes par le pavillon portugais. Il y eut même un commencement d'exécution; mais les vives réclamations d'Emmanuel eurent le résultat qu'il en attendait, et l'Espagne ne contesta plus à son voisin ses droits de souveraineté sur le pays du *bois rouge*. Cependant, on ne fit rien encore pour arriver à une colonisation sérieuse. Le Portugal, par une politique tout à la fois immorale et maladroite, se contentait de déporter parmi les sauvages des condamnés à mort, des forçats et des femmes perdues. La vraie colonie portugaise, c'étaient les Grandes-Indes. Le Brésil, pendant les premières années du règne de Jean III, fils et successeur d'Emmanuel, resta ouvert à toutes les nations de l'Europe qui voulurent nouer avec lui des relations commerciales. Mais, alarmé bientôt par la concurrence des Français, après avoir tenté de les en écarter par suite de négociations diplomatiques avec la cour de France, il les en éloigna par la force et fit couler les vaisseaux qui lui résistèrent. Ce prince établit la première factorerie por-

tugaise au Brésil, divisa le pays en provinces, et fit des concessions de terre aux nobles les plus audacieux et les plus entreprenants de ses États.

Le nom de Brésil ne fut donné tout d'abord qu'à la partie des côtes maritimes qui s'étend depuis la rivière de San-Pedro jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones. On peut dire qu'il s'étend aujourd'hui à toutes les possessions portugaises de l'Amérique du Sud. Le Brésil, depuis l'Amazone, presque sous l'Équateur, jusqu'à la Plata, au trente-cinquième degré de latitude sud, se développe sur une longueur d'environ neuf cents lieues. Sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest, est de sept cents lieues ; ses rivages sinueux lui donnent plus de douze cents lieues de côtes. Sa surface totale est égale aux deux cinquièmes de l'Amérique du Sud. Nul pays au monde n'offre des aspects plus pittoresques ; ses hauteurs sont couvertes de bois magnifiques, et l'on trouve dans ses vallons une verdure éternelle. Une zone de forêts s'étend parallèlement à la côte ; mais le centre est formé du plus grand plateau de l'Amérique méridionale, connu sous le nom de *Parésis*. Cette vaste région, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, est presque entièrement couverte de sable et, par conséquent, à peu près stérile ; elle est encaissée dans de hautes montagnes, d'où s'épanchent les principales rivières du Brésil, et les courants aurifères et les ruisseaux qui roulent sur un sol parsemé de diamants. Ces grands cours d'eau forment à l'entour du Brésil comme une sorte de canal circulaire, d'environ cinq cents lieues de long. C'est derrière ce boulevard liquide que se trouvent les parties centrales de l'Amérique portugaise, celles où abondent le fer et l'or, le cuivre et les diamants, les topazes et les saphirs, les tourmalines et les cymophanes, et les variétés transparentes du cristal de roche.

Le Brésil est doué d'un système orographique très-compiqué et très-riche. Ses montagnes, distribuées en groupes puissants,

se projettent en diverses directions, de façon à former comme une série de contre-forts servant à établir, pour ainsi parler, l'ossature vigoureuse du pays, tandis que leurs vallons abrités offrent un asile à tous les trésors de la végétation brésilienne.

Cette belle et noble région n'est pas, du reste, moins bien partagée sous le rapport des eaux. Une véritable profusion de fleuves, de ruisseaux, de rivières, épanchés du sommet de ses montagnes, portent partout la fraîcheur et la fécondité. Le plus grand des fleuves du Brésil est aussi le plus grand fleuve du monde : avant moi, le lecteur a nommé l'Amazone.

L'AMAZONE prend sa source au Pérou, dans la plus haute montagne du globe ; il entre par le nord-ouest sur le territoire brésilien, s'y grossit du Rio-Negro, celui que ses débordements ont fait appeler une *mer d'eau douce*, et du Rio-Madeira, ou rivière des forêts, qui parcourt lui-même une étendue de plus de sept cents lieues ; du Topayos, qui descend du grand plateau de Parésis ; enfin du Chagus, issu des flancs du Mato-Grosso, magnifique cours d'eau, bondissant par-dessus des cataractes, pénétrant dans les forêts vierges et désaltérant des pays sauvages, où règnent encore les sanglantes traditions du cannibalisme. La plupart de ces rivières parcourent avec une rapidité torrentielle de longs espaces inhabités, qu'ils désolent de leurs inondations périodiques et finissent par s'engloutir dans le sein profond de l'Amazone. Quant à l'Amazone lui-même, c'est, on le sait, le géant des fleuves ; il a des tempêtes comme la pleine mer, et c'est par une embouchure de douze lieues qu'il se jette dans l'Océan.

Un autre fleuve, grossi des eaux de l'Ara-Guaya, et presque digne de rivaliser avec l'Amazone, c'est le fleuve des Tocantins, dont le cours majestueux arrose cinq cents lieues de pays du Sud au Nord. Tout près de sa source, il se fait jour à travers des vallons, interrompu par des cataractes et semé de précipices, et

court entre des rives de montagnes couronnées de forêts vierges. Une fois réuni à l'Ara-Guaya, il offre, dans son double lit, l'avantage d'une navigation facile et continue depuis le centre du Brésil jusqu'à son embouchure.

Cette embouchure, voisine de l'Amazone, — un bras fait communiquer les deux fleuves, — est située dans des terrains bas et marécageux, souvent submergés, ou par le débordement des fleuves, ou par l'invasion de la vague marine. Aucune digue, aucun récif n'y arrêtent la violence des flots et des marées, et l'on y voit parfois le résultat grandiose et terrible de la lutte de l'Océan contre le fleuve. Ce résultat n'est autre chose qu'une véritable tempête, le *POROROCA*, dont la violence ne se peut comparer qu'au bouleversement du Gange sous l'influence des bourrasques du Sud, quand le fleuve orageux semble vouloir fuir l'Océan Indien et ramener jusqu'au sommet de l'Himalaya ses vagues révoltées. Dans l'un comme dans l'autre fleuve, les convulsions de la nature arrivent jusqu'à leur dernière violence; chaque flot soulevé se change en une montagne liquide. Ces montagnes se succèdent les unes aux autres, comme la vague suit la vague; en moins d'un instant, elles remplissent l'immense largeur du canal, et, déferlant sur ses bords avec une impétuosité irrésistible, elles balayent le rivage, déracinent les arbres géants, arrachent les lambeaux du continent, et broient ou engloutissent les navires.

Depuis l'embouchure du fleuve des Tocantins jusqu'à Fernambuco, on ne trouverait plus un seul cours d'eau comparable à ceux que nous venons de décrire. Il y a bien encore çà et là quelques larges embouchures, comme celles du Maranhão, du Rio-Grande du Nord ou du Paraíba; mais ces rivières, torrents débordés dans la saison des pluies, ne sont plus, pendant la sécheresse, que des creux sans eau, dans lesquels chemine le piéton.

Entre Fernambuco et Bahia, on rencontre le San-Francisco, qui prend sa source dans le flanc des montagnes, au nord-ouest de Rio-Janeiro; puis le Rio-Grande de Porto-Seguro, descendant des hautes cimes du Pitengui et arrosant une des plus riches contrées du Brésil, également renommée pour les essences précieuses de ses bois et ses mines de pierreries. Plus au midi, une autre Paraïba, celle que l'on désigne sous le nom de Paraïba du Sud, court parallèlement à la mer, sur une longueur de cent cinquante lieues, séparée d'elle par la chaîne des montagnes qui forment les deux caps Frio et San Thomé.

Depuis ces deux caps jusqu'au trente-deuxième degré de latitude Sud, deux fleuves seulement s'épanchent dans l'Océan, le Real et le Dolce. Dans cette région du Brésil, où les côtes sont extrêmement élevées, presque toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur des terres, et se perdent dans la Parana et dans l'Uruguay.

Toute la côte orientale du Brésil est brochée de golfes et dentelée de promontoires. La navigation n'y présente que peu de difficultés : elle est, au contraire, assez périlleuse sur les côtes septentrionales, parsemées d'îlots, hérissées d'écueils.

Situé en partie sous la ligne même équatoriale, et soumis par conséquent à la dévorante influence des tropiques, mais s'étendant aussi à une assez grande distance vers le pôle, le Brésil, plus encore que le Mexique, contient une assez grande diversité de climats, et une non moins grande diversité de productions végétales et animales. Même sous l'équateur, en remontant les fleuves, on trouve une certaine fraîcheur sur les plateaux élevés, et un assez grand nombre de vallons privilégiés, qui réalisent à la lettre l'utopie, rêvée et chantée par les poètes, d'un printemps perpétuel. On trouve, vers le cap Saint-Vincent, un froid digne des régions polaires : cette température moins généreuse est due aux montagnes élevées de Pernabiocaba, d'où naissent une quan-

tité de sources qui rafraîchissent, ou plutôt qui refroidissent l'air.

A l'époque antéhistorique, le Brésil n'était qu'une vaste forêt vierge. Aujourd'hui encore, dans beaucoup de régions, le pied des arbres et les basses branches y sont embarrassés de broussailles et d'arbustes, tandis que les lianes légères, aventureuses, escaladant leurs cimes, laissent retomber tout au long des grands troncs des cascades de fleurs brillantes. Parmi ces végétations, qui offrent un caractère si étrange à l'œil de l'Européen, il en est dont la vitalité puissante s'affirme d'une façon vraiment singulière. Après avoir atteint les branches les plus hautes des arbres auxquels elles s'enlacent, elles redescendent vers la terre, et, aussitôt qu'elles l'ont touchée, elles y prennent racine. C'est une plante nouvelle ! Et cette plante, obéissant aux lois de sa nature, recommence à son tour l'assaut d'un nouveau tronc, pour redescendre d'une nouvelle cime et jeter une nouvelle racine... et cela se continue, en quelque sorte, indéfiniment, et la forêt parasite s'élève dans la forêt primitive et la double. Elle fait plus. Sous son étreinte vigoureuse et mortelle, la liane étouffe, broie, anéantit l'arbre qui l'a supportée, et enveloppe de sa jeunesse luxuriante ce cadavre végétal qui, mort par elle, sans elle tomberait en poussière. Parfois ces végétations forment des fouillis tellement inextricables que ni les hommes ni les animaux ne peuvent se frayer un chemin au travers : il faut attaquer par le fer et par le feu ces murailles impénétrables et vivantes. Ce ne serait pas trop de la science d'un botaniste consommé, pour énumérer et décrire les plantes sans nombre et sans prix qui peuplent les immenses forêts du Brésil. Nous ne citerons pas même les élégantes familles des myrtes, des palmiers, des cocotiers, des cannelliers, des bois de rose et de campêche. Comment, cependant, passer sous silence un des plus beaux arbres du monde, l'acayaba, dont le charme change et se renouvelle

avec les saisons? En juillet et août, il étale toutes les pompes de sa végétation luxuriante; un mois plus tard, il est couvert d'un tapis de fleurs blanches et roses. Laissez passer trois mois, et vous verrez, suspendus à des rameaux, ses fruits brillants comme des pierres précieuses. Non content de verser sur la terre la douce fraîcheur de son ombre, il exhale une odeur aromatique, à la fois saine, forte et pénétrante. Ses branches laissent échapper une gomme précieuse, et en quantité tellement abondante que son écorce paraît toute couverte de gouttes de rosée. Son fruit, délicieux au goût, n'est point sans quelque analogie, du moins pour la forme, avec la poire de nos climats tempérés; il est plus long cependant, et presque diaphane. De sa pulpe, réduite en farine, on fait un mets délicieux. L'acayaba est assez rare dans l'intérieur du pays; mais il couvre parfois de vastes espaces de terre dans le voisinage des côtes: il aime les terrains sablonneux et les saisons sèches.

C'est seulement dans le nord du pays que l'on trouve le bois de teinture auquel le Brésil doit son nom. Les habitants l'appelaient *ibiripitanga*. Il est à peu près de la taille d'un chêne d'Europe, chargé d'une ramure épaisse, et d'un aspect quelque peu sauvage. Sa feuille ressemble à celle du buis; ses fleurs, d'un rouge vif, ont la forme des petites clochettes du muguet. Son écorce est épaisse et rugueuse: il croit au milieu des rochers et dans les terrains arides. On en tire une sorte de carmin et de laque, propres aux peintures les plus fines et les plus délicates. Son fruit rappelle la cerise.

On trouve aussi dans tout le Brésil le vanillier, qui grimpe aux autres arbres comme une liane, le cacaoyer qui forme des forêts immenses sur les bords du Chinga, de la Madeira et du Tocantin, l'ipécacuana, dont la fleur est une sorte de violette. Tous les végétaux que l'on a transportés d'Europe au Brésil s'y sont acclimatés avec autant de facilité que de succès, et ont

ajouté de précieuses ressources à l'alimentation d'un peuple qui, jusque-là, n'avait guère connu que la farine de manioc.

Les Portugais ne trouvèrent point au Brésil de grands mammifères; le plus considérable était le tapir, dont la taille égale à peu près celle de la vache, mais dont la forme rappelle celle du porc. Les indigènes mangeaient sa chair et se servaient de sa peau pour garnir leurs boucliers.

Les forêts du Brésil sont remplies d'hyènes, de chats-tigres, de pores-épics, de jaguars, de serpents de toutes les formes et de toutes les dimensions; tels sont le grand serpent à sonnette, qui rampe si vite qu'il semble voler; le beaujobi, que l'éclat de sa robe a fait surnommer le serpent de feu; le liboïa, gros comme le tronc d'un homme, long de quarante pieds, couvert d'écailles, à tête plate, à large bouche, armée d'une double rangée de dents, et muni de pattes terminées en griffes, propres à saisir sa proie. Mais le plus dangereux des reptiles brésiliens, c'est l'ibiracuca, dont la blessure produit une mort aussi certaine qu'elle est instantanée. Les forêts du Brésil servent encore de retraite et d'asile à une foule d'oiseaux, les uns terribles et dévorants, portant autour d'eux la mort et l'effroi, comme l'aigle, le vautour et le kamichi, armé d'une corne sur la tête, rhinocéros aérien, et d'éperons aigus au bout de ses ailes; les autres charment, par la beauté de leur voix, le silence des forêts, et illuminent leur profondeur de l'éclat scintillant d'un plumage de feu. Quand ils voltigent au milieu des lianes, agitant dans le feuillage sombre leurs ailes aux reflets métalliques, on dirait que la nature secoue dans les bois sombres son écrin de pierreries vivantes, ses topazes animées, ses émeraudes et ses rubis.

Les mers du Brésil ne sont pas moins riches que ses forêts, et, là encore, nous trouvons, sous les formes les plus diverses et les plus abondantes, toutes les manifestations de la vie animale,

comme si la nature eût tenu à prouver au vaste empire sa libéralité de toutes les façons à la fois, et à le combler de tous ses trésors avec une profusion qu'elle-même n'a jamais surpassée.

II

Au moment où les Portugais envahirent le Brésil, plus de cent peuplades, de religions, de mœurs et d'institutions différentes, occupaient et se disputaient l'espace compris entre les deux grands fleuves de la Plata et des Amazonas. La plus ancienne de ces races, celle des Tapuyas, avait dominé toute la côte entre l'embouchure des deux fleuves. Peu de temps avant l'arrivée des Européens, elle avait été violemment dépossédée et chassée par les Tupis, maîtres absolus de ces parages au moment où Alvarez Cabral planta sur le sol du Brésil étonné le drapeau portugais. Ce nom de Tupis eût suffi pour révéler et la puissance et l'orgueil de ceux qui le portaient, car sa signification étymologique est celle de tonnerre et divinité ; leur dieu s'appelait Tupan. La grande famille des Tupis se divisait en seize tribus, formant autant de républiques séparées et distinctes, que le danger commun pouvait réunir en confédération puissante. L'anthropophagie était le trait commun de leurs mœurs. On ne trouvait chez eux aucune trace d'idées religieuses, et ils n'adoraient point le dieu dont ils reconnaissaient l'existence ; ils accordaient toute leur confiance, — car il faut toujours que l'homme croie à quelque chose, — à des jongleurs et à des sorciers, qu'ils consultaient dans toutes les circonstances importantes de leur vie. Ces jongleurs vivaient solitaires et inaccessibles dans des huttes sombres, où personne ne se permettait jamais d'entrer.

Les Tupis étaient absolument nus ; ils teignaient leur corps en rouge, à l'exception du visage. Les hommes portaient un anneau à la lèvre inférieure et les femmes de longues boucles d'oreilles, qui pendaient jusque sur leurs épaules. Ils faisaient consister l'idéal de la beauté dans l'aplatissement du nez, qu'ils obtenaient par un moyen artificiel à la portée de tout le monde, — en écrasant sa ligne trop accentuée. La polygamie, qui, chez les sauvages, n'est jamais un cas pendable, permettait aux plus riches d'entre eux d'avoir autant de femmes qu'ils en pouvaient nourrir. La racine du manioc était la base de leur alimentation ; ils y ajoutaient les produits d'une pêche toujours abondante et d'une chasse toujours facile. Cette vie rapprochée de la nature les affranchissait de la plupart des maladies dont la civilisation nous rend les victimes. Ils avaient aussi trouvé le moyen de se passer de médecins ; quand ils voyaient souffrir trop longtemps leurs parents et leurs amis, ils leur administraient, en guise de remède, un coup de massue bien appliqué sur la tête, en leur disant qu'il valait mieux mourir tout d'un coup que de souffrir d'abord pour mourir après. Très-friands de chair humaine, ils ne mangeaient pas seulement leurs ennemis ; ils mangeaient encore leurs parents et même leurs enfants malades. Petits, le père et la mère n'en faisaient qu'une bouchée ; mais, s'ils étaient adultes, on profitait de la circonstance pour se donner une petite fête de famille, un vrai repas de corps.

Les Tupis ne reconnaissaient ni rois ni princes ; la seule suprématie qu'ils admettaient était celle de leurs vieillards, qui se réunissaient en conseil pour décider des affaires de la tribu. L'homicide était le seul crime qu'ils punissaient ; ils en livraient l'auteur aux parents de la victime, qui le tuaient et l'enterraient. Les deux familles se réconciliaient ensuite sur la tombe.

L'hospitalité, très-cordiale et très-sûre d'ailleurs, était leur

seule vertu. Ils aimaient passionnément la danse, tous les exercices du corps et surtout les jeux sanglants de la guerre : ils mangeaient les prisonniers dans leurs festins de gala, après les avoir préalablement engraisés. Leurs armes principales étaient l'arc et la massue; leur instrument de musique préféré, la flûte, faite avec les os des jambes de leurs victimes. Quand les Portugais s'avancèrent dans leurs villages, ils trouvèrent sur leurs places publiques des monceaux de têtes, attestant tout à la fois et le courage et la férocité des habitants.

Une autre peuplade, non moins remarquable que ces Tupis, c'était celle des Tapudias, qui, après avoir possédé une partie du Brésil, était maintenant reléguée vers son extrémité septentrionale. C'était une tribu à la fois guerrière et vagabonde, menant la vie nomade dans le libre espace. Les Tapudias étaient de haute taille et d'une force prodigieuse, avec des cheveux noirs et longs et le teint brun. On comptait dans cette peuplade près de quatre-vingts tribus, distinguées par des noms différents et répandues sur les bords du Sebara, du Rio-Grande et de la Paraíba du Nord. D'autres races moins importantes couvraient l'immense étendue de la nouvelle conquête portugaise, les unes dociles et prêtes à subir le joug, les autres impatientes d'une domination étrangère et disposées à résister à outrance.

III

Jean III, fils et successeur d'Emmanuel, adopta pour le Brésil le système de colonisation que l'on avait d'abord imaginé pour les Açores et pour Madère. Il divisa le continent en capitaineries héréditaires, et les concéda aux nobles portugais, qu'il trouva

disposés à courir l'aventure et à former des établissements qu'il faudrait peut-être défendre par la force. En réalité, ces concessions n'étaient guère autre chose qu'un droit à la conquête, que le souverain accordait à ses vassaux. Seulement la conquête n'était point accomplie : il restait à la faire. Le roi leur accordait, du reste, des privilèges d'une singulière importance. Les concessions comprenaient parfois quarante ou cinquante lieues de côtes, avec la faculté de s'étendre indéfiniment dans les terres. A l'exception du droit d'infliger la peine de mort et de battre monnaie, l'autorité des concessionnaires était à peu près sans limites, comme elle était sans contrôle. Mais il fallait soumettre ou déposséder les anciens propriétaires. Ce ne fut pas toujours une besogne facile.

Le premier titulaire d'une capitainerie portugaise fut Martin-Alphonse de Souza, qui explora la côte aux environs de Rio-Janeiro ou rivière de janvier, ainsi nommée parce qu'il y pénétra le premier jour de ce mois. Martin-Alphonse, qui découvrit l'île des Mages, l'île de Saint-Sébastien et le cap Saint-Vincent, sut se concilier fort habilement l'amitié des naturels du pays, et il s'établit parmi eux sans coup férir.

Pedro de Goès, à qui le roi fit une concession de trente lieues de côtes entre Saint-Vincent et Espiritu-Santo, fut obligé de quitter ses terres, après cinq années de lutttes malheureuses contre les sauvages. Les colonies de Tamaraca, de Paraiba, d'Espiritu-Santo, de Porto-Séguro, d'Os Ilheos et de Fernambuco, après des alternatives de succès et de revers, parvinrent enfin à établir leurs escales sur la côte du Brésil.

L'admirable baie connue sous le nom de baie de San-Salvador fut concédée à Francesco Pereira Coutinho, sous la seule condition d'y fonder une ville et des établissements durables, soit en subjuguant les naturels, soit en les civilisant.

Le golfe de San-Salvador est un des plus beaux, non-seu-

lement du Brésil, mais du monde entier. Des rochers dentelés, des coteaux verdoyants, des forêts épaisses, lui servent de ceinture. Six grandes rivières, en jetant dans ce golfe le tribut de leurs eaux, le mettent en communication facile avec l'intérieur du continent. Une centaine d'îles animent et diversifient son noble paysage. Ses bords étaient habités par les Tupinambas, dont le nom signifie braves, et qui se sont toujours montrés singulièrement jaloux de leur liberté. Un navigateur portugais, Diego Alvarez Correa de Piana, qui avait été jeté sur leur rivage par la tempête, après avoir vu tuer et manger tous ses compagnons, était parvenu à force d'habileté, de courage et de sang-froid, à se faire nommer roi par eux ; il se maria aux femmes du pays, car il en prit plus d'une, sans doute pour faire moins de jalouses, et y mena une existence rêvée par plus d'un homme fatigué de la civilisation européenne. Mais, incapable de jouir en paix de son bonheur, il en voulut faire parade aux yeux de l'Europe, prit son passage sur un vaisseau normand, vint étonner la cour du roi Henri II et la Renaissance galante qui s'agitait autour d'elle, fit passer un avis maladroitement désintéressé au roi de Portugal, et de retour dans ses petits États, après un voyage qui lui avait procuré de nombreuses jouissances d'amour-propre, payées plus tard assez cher, il y vit bientôt paraître un représentant de l'autorité royale, Pereira Coutinho ; mais celui-ci, par un abus impolitique de son autorité, excita un mécontentement tel qu'il fut mis à mort par les Tupinambas.

Les concessions particulières faites par la cour de Lisbonne, avec les pouvoirs si étendus que nous avons fait connaître, purent, à un moment donné, exciter l'esprit d'entreprise, et faciliter ainsi l'émigration portugaise au Brésil ; mais il n'eût pas été d'une bonne administration de laisser les choses persévérer longtemps en cet état. Le lien de la colonie avec la métropole allait chaque jour se relâchant : les capitaines généraux abusaient

de leur autorité sans limites ; la propriété, l'honneur, la vie des colons, étaient entre leurs mains ; des plaintes tour à tour énergiques et douloureuses montèrent jusqu'au trône. Jean III comprit alors la nécessité de rétablir l'autorité suprême au-dessus de toutes ces petites tyrannies. Les pouvoirs des concessionnaires leur furent retirés, et un gouverneur général fut revêtu de la plénitude de l'autorité civile et militaire sur tout le Brésil portugais. Le premier représentant de l'autorité royale fut Thomé de Souza. Jean III, en le chargeant de jeter au Brésil les bases d'une administration nouvelle, lui ordonna de fonder dans la baie de Tous-les-Saints une ville qui pût être tout à la fois une citadelle pour l'intérieur, un boulevard contre l'étranger, et la métropole du nouvel État. Le gouverneur général partit au mois d'avril 1549. Sa flottille portait environ huit cents personnes et tous les éléments d'une administration centrale. Catholique comme l'Espagne, le Portugal n'avait point oublié davantage les intérêts sacrés de la religion. Souza amenait avec lui six missionnaires de cet ordre célèbre de la compagnie de Jésus, qui a tant fait pour la conversion du nouveau monde. La flotte prit terre dans la baie de Saint-Sauveur, après deux mois de navigation. Thomé de Souza fut accueilli avec respect et soumission par l'audacieux navigateur dont nous avons raconté la carrière aventureuse, et qui s'était fait roi du pays ; les naturels de la côte lui montrèrent une véritable sympathie, et, en signe de paix et d'amitié, déposèrent à terre leurs arcs et leurs flèches. Thomé, sans perdre de temps, jeta les fondements d'une ville qu'il nomma SAN SALVADOR, sur une hauteur escarpée, abondante en eau et dominant toute la droite du golfe. Les Tupinambas travaillèrent eux-mêmes avec une folle ardeur à sa construction, sous les ordres des Européens. San Salvador s'éleva comme par enchantement. Centre de la colonie, la ville eut à côté du palais du gouvernement un palais de justice, dont l'autorité suprême s'étendit sur tout le

pays. Loin d'oublier sa colonie, la métropole continua de lui envoyer de l'argent et des secours de toutes espèces, qui la mirent bientôt dans un état de prospérité florissante. Le christianisme, répandu par les missionnaires, qui bravaient tous les dangers pour aller porter aux hordes sauvages la bonne parole de l'Évangile, fit bientôt sentir partout son heureuse influence. Dans chaque bourgade brésilienne, on vit s'élever de petites églises, grossièrement bâties, il est vrai, mais où, du moins, on pouvait célébrer avec une pompe rustique les mystères de la foi chrétienne. Les jésuites, du reste, pour mieux persuader les sauvages, empruntèrent au culte qu'ils voulaient remplacer tout ce qui n'était point absolument contraire au leur. C'est ainsi que, plus d'une fois, on les vit exécuter autour de l'autel des danses burlesques. La foi sauve tout! et, dans une certaine mesure du moins, la fin justifie les moyens. Du reste il faut leur rendre cette justice qu'ils se montrèrent pleins de bonté pour leurs néophytes, et que plus d'une fois ils les protégèrent contre les colons. Après quatre années de travaux et de succès, quand il eut soumis et pacifié la côte et poussé la colonie dans une voie de prospérité où il semblait qu'il ne lui restât plus qu'à marcher devant elle, Thomé de Souza, pensant qu'il avait assez fait et pour le bonheur des autres et pour sa gloire, sollicita son rappel. Il eut pour successeur don Édouard da Costa, sous le gouvernement duquel les jésuites se signalèrent par un redoublement de zèle apostolique qui fit plus que les armes pour le triomphe définitif des Portugais, en adoucissant l'âme féroce encore des sauvages brésiliens. Ils parvinrent même, non sans peine, il est vrai, à déraciner chez eux la coutume abominable de l'anthropophagie, à laquelle ils étaient plus attachés qu'à toutes leurs pratiques religieuses. Il était difficile de leur persuader que le meilleur parti qu'on pût tirer d'un ennemi mort n'était pas de le mettre à la broche.

Au milieu de luttes inévitables, plus souvent renaissantes peut-être qu'on ne l'eût cru tout d'abord, le Portugal finit par affermir son autorité dans l'immense colonie.

La mort de Jean III plaça sur le trône son petit-fils dom Sébastien, qui n'avait alors que trois ans, petit-fils, par sa mère, de l'empereur Charles-Quint. La régence suivit, par rapport au Brésil, les mêmes errements que le règne précédent. Le gouverneur général qu'elle donna pour successeur à dom Édouard, Mem de Sa, nommé pour une période de temps indéfini, fut plus que ses prédécesseurs soumis à l'influence des jésuites. Le premier, il ordonna aux indigènes alliés ou soumis de se réunir dans des habitations fixes et d'avoir des églises et des maisons d'éducation sous la direction des pères. Il montra du reste la même fermeté à l'égard des Portugais qu'envers les indigènes, et tint la main à ce que ses ordres fussent également exécutés par tous les sujets de la couronne.

Des dangers de plus d'une sorte lui donnèrent d'ailleurs l'occasion de prouver l'étendue et la diversité de ses aptitudes.

Ce fut à cette époque que Durand de La Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, homme de mer distingué, né pour les entreprises hasardeuses, et qui avait déjà fait ses preuves dans les murs de Malte qu'assiégeaient les Turcs, sur les côtes barbaresques, et dans les eaux d'Écosse, où il avait enlevé la jeune reine Marie Stuart, en trompant la surveillance d'une escadre anglaise, vint tenter un coup de main contre le Brésil, et parvint tout d'abord à s'établir dans la baie de Rio-Janeiro.

Tout le monde connaît la merveilleuse embouchure du fleuve Ganabara, le même auquel Alphonse de Souza avait donné le nom de fleuve de Janvier.

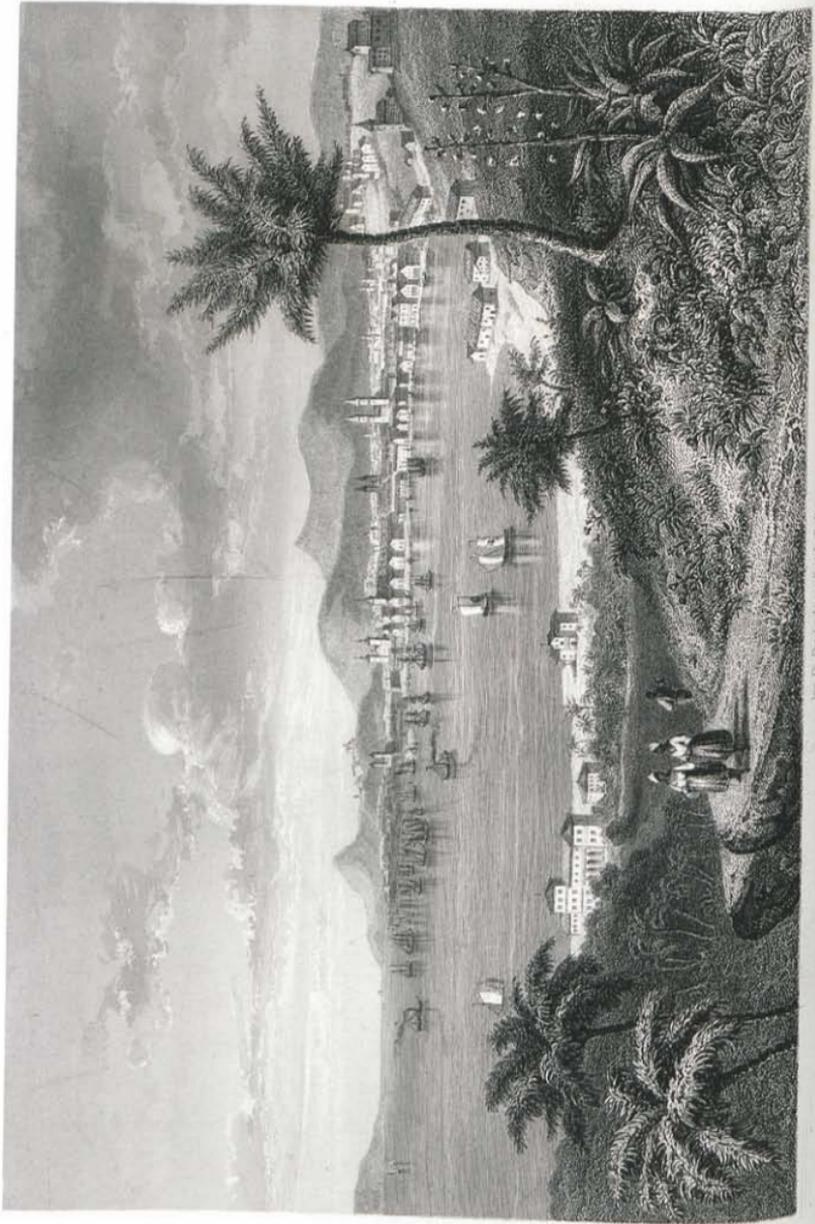
Une immense masse d'eau s'élargissant graduellement, semée de petites îles, aux formes diverses, étalant les teintes variées d'une végétation sans cesse renaissante, reflue jusqu'à douze

lieues dans l'intérieur des terres, bordée par un horizon de montagnes, entre lesquelles des vallées charmantes offrent de verdoyants abris.

Les tribus indigènes, alors en possession de cette partie du continent étaient de la race des Tupinambas. Elles avaient déjà trafiqué avec des armateurs de Dieppe et elles étaient animées contre les Portugais d'un sentiment hostile. Elles accueillirent favorablement les Français et nouèrent avec eux des relations de commerce et d'amitié. La Villegagnon, oubliant Malte, se dit *protestant*. Les protestants de France et de Suisse accoururent en foule autour de lui, et formèrent le noyau d'une petite colonie qui se décora, un peu ambitieusement peut-être, du nom de France antarctique. Mais la désunion ne tarda pas à se mettre parmi les nouveaux colons, et Mem de Sa leur enleva toutes leurs positions. Encore une fois le drapeau portugais flotta seul sur la rive brésilienne.

C'est à cette époque qu'il faut aussi reporter la brillante expédition du gouverneur général contre la tribu cruelle et farouche des Aymures, horde sauvage, venue du Sud, remarquable par sa force, sa stature et sa cruauté. Le corps épilé, sans vêtements, sans habitation, les Aymures dormaient dans les bois, comme les animaux au milieu des buissons de ronces et d'épines, se nourrissaient de la chair souvent crue des animaux et des hommes, et ne vivaient que du produit de leurs rapines et de leurs vols. Les ravages exercés par eux sur les capitaineries d'Os Ilheos et de Porto Seguro attirèrent l'attention de Mem de Sa, qui en fit un grand carnage et leur imposa la paix, et l'obligation de se convertir, ou de se retirer dans les terres à soixante lieues des côtes.

La confédération des peuplades brésiennes du Sud, décidée à reconquérir son indépendance, donna plus de peine aux Portugais, et la paix qu'enfin ils en obtinrent fut chèrement achetée. Cependant l'avantage restait toujours à la discipline et à la tac-



View of Charleston, S.C., from the Harbor, N.Y.

Ed. Willmann, sc.

que européennes; la barbarie reculait peu à peu devant la civilisation. La cour de Portugal appréciait toujours à leur juste valeur les services que les missionnaires rendaient dans le nouveau monde à la cause de la religion et à la politique du monarque. Une nouvelle expédition pacifique, composée surtout de prêtres et de religieux, fit voile des côtes d'Europe vers l'Amérique du Sud; mais elle fut surprise dans le trajet par le corsaire huguenot et normand Jacques Sore, qui en extermina la plus grande partie. Une telle catastrophe ne pouvait refroidir les passions, dévorés du zèle de la maison de Dieu: de nouvelles recrues remplaçaient les vétérans tombés au champ d'honneur.

L'administration de Louis de Brito, qui succéda au gouverneur général Mem de Sa, vit s'opérer la division du Brésil en deux provinces indépendantes et séparées. Bahia fut la résidence de l'un des gouverneurs; l'autre alla s'établir à Saint-Sébastien, sur le golfe de Rio-Janeiro. Le premier gouverneur de Saint-Sébastien fut Antonio Salema, homme de courage et de résolution, qui détruisit presque entièrement la tribu des Tramoyos, ennemis jurés de la domination portugaise, et contraignit les Tapacabas à se retirer de l'autre côté des déserts, vers la ligne équinoxiale: ils s'établirent presque tous sur les rives méridionales de l'Amazone. La destruction de la première de ces tribus et l'émigration de l'autre assurèrent la tranquillité de Saint-Sébastien et de tout le district de Rio-Janeiro.

A cette même époque, les Portugais tentèrent de cueillir un autre fruit de la conquête. Le gouverneur Louis Berito résolut d'exploiter ces mines de diamants qui allaient devenir une des principales richesses du Brésil. C'était une croyance généralement répandue au Brésil que l'on trouverait des pierres précieuses dans la capitainerie de Porto-Seguro, sur les confins de celle de Spiritu-Santo. Le gouverneur envoya un parti d'aventuriers pour faire les premières recherches: elles ne furent ni



tique européennes; la barbarie reculait peu à peu devant la civilisation. La cour de Portugal appréciait toujours à leur juste valeur les services que les missionnaires rendaient dans le nouveau monde à la cause de la religion et à la politique du monarque. Une nouvelle expédition pacifique, composée surtout de prêtres et de religieux, fit voile des côtes d'Europe vers l'Amérique du Sud; mais elle fut surprise dans le trajet par le corsaire huguenot et normand Jacques Sore, qui en extermina la plus grande partie. Une telle catastrophe ne pouvait refroidir les jésuites, dévorés du zèle de la maison de Dieu : de nouvelles recrues remplaçaient les vétérans tombés au champ d'honneur.

L'administration de Louis de Brito, qui succéda au gouverneur général Mem de Sa, vit s'opérer la division du Brésil en deux provinces indépendantes et séparées. Bahia fut la résidence de l'un des gouverneurs; l'autre alla s'établir à Saint-Sébastien, sur le golfe de Rio-Janeiro. Le premier gouverneur de Saint-Sébastien fut Antonio Salema, homme de courage et de résolution, qui détruisit presque entièrement la tribu des Tramoyos, ennemis jurés de la domination portugaise, et contraignit les Tupinambas à se retirer de l'autre côté des déserts, vers la ligne équinoxiale : ils s'établirent presque tous sur les rives méridionales de l'Amazone. La destruction de la première de ces tribus et l'émigration de l'autre assurèrent la tranquillité de Saint-Sébastien et de tout le district de Rio-Janeiro.

A cette même époque, les Portugais tentèrent de cueillir un autre fruit de la conquête. Le gouverneur Louis Berito résolut d'exploiter ces mines de diamants qui allaient devenir une des principales richesses du Brésil. C'était une croyance généralement répandue au Brésil que l'on trouverait des pierres précieuses dans la capitainerie de Porto-Seguro, sur les confins de celle de Spiritu-Santo. Le gouverneur envoya un parti d'aventuriers pour faire les premières recherches : elles ne furent ni

sans fatigues ni sans dangers. Cependant, après trois mois de pénibles explorations, Tourinho, le chef de l'entreprise, trouva des roches cristallisées, contenant des pierres d'une couleur indécise entre le vert et le bleu, qu'il supposa devoir être des turquoises. Les indigènes lui apprirent qu'au sommet de ces roches il trouverait d'autres pierres, plus brillantes encore, et probablement des filons aurifères; une partie de ces prévisions se réalisèrent: il trouva en effet un cristal de roche d'une remarquable beauté, et des saphirs et des émeraudes d'assez grandes dimensions.

Une seconde expédition, dirigée par Antonio Diaz Adorno, rapporta également des échantillons de pierres précieuses. Diégo Martin Kasoque, celui que l'on surnommait le tueur de nègres, et Marcos Azevedo n'eurent pas moins de succès. Cependant ces diverses tentatives restèrent isolées, et ce fut seulement plus tard que l'on commença l'exploitation régulière des mines de diamants.

La cour de Lisbonne revint sur son idée de la division du Brésil en deux provinces, et le gouvernement de Saint-Sébastien fut de nouveau réuni à celui de Bahia sous la direction de Louis Berito. Laurenço da Véga lui succéda, l'année fatale où périt dom Sébastien et la fleur de la noblesse portugaise sur les champs de bataille du Maroc (1578). On connaît les conséquences de cette mort du roi de Portugal, qui ne laissait point d'enfants, et dont le royaume tomba aux mains avides et ambitieuses de Philippe II. Toutes les colonies portugaises passèrent à ce moment au pouvoir des Espagnols. Le Brésil partagea le sort commun. A la mort de Laurenço da Vega, le Brésil fut pendant deux années administré par une sorte de conseil municipal, jusqu'au moment où Philippe II lui envoya un nouveau gouverneur général, Manuel Tellès Baretto.

Au moment où la domination espagnole allait jeter le Brésil

dans des troubles, des désordres et des guerres qui devaient durer près d'un siècle, ce grand et beau pays était dans un état assez florissant. Tout était en voie de progrès et d'amélioration. San-Salvador devenait une jolie ville ; tous les colons étaient dans l'aisance ; la canne à sucre était cultivée avec succès sur les bords du golfe de Tous-les-Saints ; les méthodes agricoles de l'Europe se généralisaient ; les troupeaux, importés par les colons, s'étaient multipliés dans une proportion merveilleuse ; toutes les productions animales étaient d'une abondance qui ne laissait rien à désirer ; les bois de teinture, qui appartenaient à la couronne, étaient une source de revenus sûre et précieuse. Les trois races de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique avaient, en se mêlant, donné comme un élément nouveau d'activité au mouvement de la population, qui allait s'accroissant toujours.

Le changement de métropole porta un coup funeste à la colonie. La haine qu'éprouvaient l'un contre l'autre Philippe II et la reine Élisabeth, vainement séparés par la France et par l'Océan, et qui se détestaient comme s'ils eussent été voisins, entraîna les deux pays dans une guerre dont le contre-coup se fit sentir jusque sur les rivages du nouveau monde. On connaît le sombre orgueil du fils de Charles-Quint et ses immenses préparatifs pour écraser sa rivale dans l'île où la Providence l'avait enfermée, et les espérances superbes que faisait naître l'invincible Armada, et sa destruction complète par la tempête, complice de l'Angleterre et d'Élisabeth. Les hostilités ainsi déclarées entre les deux souverains ne devaient point se localiser en Europe. Les Anglais, préludant à ce grand développement de leurs forces navales qui devait bientôt faire d'eux les rois de l'Océan, s'armèrent pour la course, et leurs pirates intrépides, sur toutes les mers, coururent sus au pavillon espagnol. Le Brésil ne pouvait être épargné dans ce débordement de calamités. Édouard Fanton, Robert Withrington, Thomas Cavendish, James

Lancaster, vinrent tour à tour infester ces côtes de leurs dévastations, et par le fer et le feu y portèrent le ravage. Philippe II mourut sans avoir fait au Brésil autre chose que du mal. Philippe III, son successeur, donna pour gouverneur à la colonie don Pedro Bottelho, qui mit une certaine activité à ses explorations dans l'intérieur du pays. Les jésuites, ardents propagateurs de la civilisation par le christianisme, secondèrent ses efforts et exercèrent dans les parties les plus reculées de la vaste colonie du Brésil leur influence heureuse ; seuls, ils parvinrent à calmer les ressentiments des naturels, si souvent traités par les colons avec dureté et injustice, et firent pénétrer le désir de la paix et de l'alliance jusque dans le cœur des hordes les plus féroces.

Diégo de Menezès, qui succéda à Bottelho, conçut le projet de conquérir et de coloniser l'embouchure du fleuve des Amazones. Il était temps d'y songer. Cette partie de la côte était déjà très-fréquentée par les armateurs de France et de Hollande. L'intention des Français était de s'établir au nord du Brésil. Menezès demanda à son gouvernement et obtint de lui l'autorisation de s'opposer à ces tentatives. Malheureusement il manquait de deux choses indispensables à la guerre : les hommes et l'argent. Déjà les Français s'étaient assez fortement établis dans la grande et belle île de Maranhã, à cent lieues au sud-est de l'embouchure de l'Amazone, sous un des plus admirables climats que l'homme puisse souhaiter : température à peu près invariable, belles eaux abondantes, admirables productions de la végétation et du règne animal. Les Français y reçurent des naturels un accueil favorable. Les chefs de la colonie naissante furent nommés, par la reine régente, Marie de Médicis, lieutenants généraux du roi très-chrétien dans les Indes occidentales et terres du Brésil. L'île, au moment de l'occupation, renfermait vingt-sept bourgades habitées par les indigènes qui appartenaient à la tribu des Tupinambas. En

même temps qu'ils faisaient bâtir un fort et qu'ils élevaient une église, les chefs de l'expédition chargeaient des capucins d'entreprendre la conversion des idolâtres. Bientôt, à côté de la croix, s'éleva le drapeau aux armes de France.

Ce fut à ce moment que l'expédition portugaise destinée à conquérir le nord du Brésil passa sous les ordres de Jérôme d'Albuquerque, qui attaqua les Français dans leurs nouvelles possessions ; il les battit et les contraignit d'évacuer l'île où ils se croyaient si fortement établis.

Presque en même temps Caldeira de Castello- Branco, se mettant à la tête d'une expédition qui avait pour but la conquête du fleuve des Amazones, expulsa les Hollandais qui trafiquaient sur la rive septentrionale ; mais il irrita profondément les naturels du pays par ses cruautés, et força le gouvernement central à le déposer. Ce qu'il avait tenté fut bientôt accompli par Bento Maciel et Arenha de Vasconcellos, qui reconnurent et conquièrent les deux fleuves de Curupa et des Amazones. La cour de Madrid fit alors de l'île de Maranhon et du Nord du Brésil un gouvernement séparé, ne relevant plus que de la métropole.

Cependant les Portugais allaient bientôt se trouver en présence de nouveaux ennemis venus d'Europe. La tyrannie de Philippe II dans les Pays-Bas avait valu à la Hollande indignée une existence politique, la richesse commerciale et la gloire des armes. Ce fut pour elle comme une éclosion nouvelle à la vie : on la vit conquérir du même coup sur un despote sa liberté, et sur la mer son territoire. L'audace des Hollandais s'accroît avec leurs premiers succès ; ils ne se contentent pas de ce qu'ils ont obtenu tout d'abord : invités par la vague qui baigne leur rivage, ils équipent des flottes, s'attaquent hardiment aux escadres du Portugal et de l'Espagne, promènent leur pavillon sur toutes les mers, et, non contents d'enlever à leurs ennemis leurs plus belles colonies des Indes orientales, ils envahissent aussi

leurs possessions d'Amérique. Le 7 mars 1624, une flotte hollandaise parut sur la barre de San Salvador. Le gouverneur général, don Diégo de Mendoza tenta une trop inutile résistance : Frappés d'une panique inexplicable, les défenseurs de la ville l'abandonnent honteusement ; les Hollandais sont bientôt maîtres de San Salvador. Les Portugais ne tardèrent point, du reste, à venger la honte de cette défaite. Dans la colonie et dans la métropole, ce fut partout comme un élan généreux de patriotisme, et la capitale du Brésil retomba promptement au pouvoir de ses maîtres ; cette campagne, commencée sous de si heureux auspices par les Hollandais, se termina pour eux par une déroute complète. Mais l'obstination, qui est comme le trait distinctif du caractère de ce peuple, ne leur permettait pas de renoncer si facilement à leurs desseins et à leurs espérances. Ils font de nouveaux préparatifs, plus considérables encore que les premiers, reparaisent dans les mers du Brésil, promènent partout la dévastation et la terreur, débarquent sur ses côtes, s'emparent des forts de San George et de San Francisco, prennent Olinda et Fernambuco, et finissent par élever sur le territoire ennemi un fort auquel, en honneur de leur prince, ils donnent le nom de fort d'Orange. Rien ne ralentit leur ardeur, et, après avoir brûlé Olinda, ils attaquent Paraïba, Rio-Grande et le port de Nazareth. Les Portugais font partout des prodiges de valeur ; ils résistent avec un courage et une énergie dignes d'un meilleur sort ; mais la fortune est contre eux, et ils perdent successivement leurs plus fortes citadelles et leurs plus belles provinces. La cour d'Espagne est en proie aux plus vives alarmes ; elle donne l'ordre d'équiper une nouvelle flotte, et elle envoie au Brésil, avec des renforts, un capitaine connu par son audace, don Louis de Roxas, dont les témérités sont bientôt châtiées, car il est vaincu et tué par le général hollandais Arisjoski. C'en était fait ce jour-là de l'armée portugaise, sans le

courage et le dévouement du chef brésilien Cameram, qui sauva ses débris. Le comte Bagnuolo, qui succéda dans le commandement des troupes royales à don Louis de Roxas, modifia sensiblement le caractère de la lutte entre les deux armées : elle devint une véritable guerre de partisans, avec ses embuscades, ses pillages, ses massacres, ses dévastations de toutes sortes. Les Hollandais, presque toujours vainqueurs, ne faisaient cependant que des progrès bien lents dans cette possession utile du pays qui était le but réel de leurs efforts : entre eux et ce but ils voyaient se dresser incessamment de nouveaux obstacles. Mais ils voulaient arriver, et pour arriver rien ne leur coûtait. La mère-patrie leur envoyait incessamment de nouveaux renforts. Maurice de Nassau, cousin du prince d'Orange, deuxième stathouder, fut mis à la tête d'une nouvelle expédition pour le succès de laquelle on n'avait rien négligé.

Le prince de Nassau mit à la voile le 25 octobre 1656, et aborda au Brésil un an après la mort de Louis de Roxas.

Maurice, dans ces circonstances, fit preuve d'une habileté remarquable, et comme général et comme administrateur ; après avoir réorganisé les diverses branches du service, il se mit à la tête des troupes, marcha contre Bagnuolo et lui infligea une sanglante défaite, à la suite d'une bataille dans laquelle il est juste de reconnaître que chacun fit des prodiges de valeur, et où les naturels du pays se battirent en héros pour la défense de leurs maîtres. La prise de Porto-Calvo par les Hollandais fut la première conséquence de cette victoire. Décidé à frapper un grand coup, le prince de Nassau se mit avec toutes ses forces à la poursuite de l'armée vaincue. Bagnuolo franchit le San Francisco et se retira à Seregipe, chef-lieu de la capitainerie de ce nom. Maurice ne crut point devoir passer le fleuve à sa suite. Le San Francisco allait servir de ligne naturelle et de frontière à sa

conquête. La ville qui porte le même nom, et que parfois aussi on appelle le *Roc*, domine son cours, dont la navigation est assez difficile. On prétendait que ce beau fleuve prenait sa source dans une région aussi riche que ce fantastique *El Dorado*, dont tout le monde parlait, mais que personne n'avait jamais vu, non loin de la ville imaginaire de *Monauhach*, dont les habitants étaient couverts d'ornements d'or. Le gouvernement portugais lui-même avait organisé des expéditions pour le découvrir. Maurice était un esprit trop sage et trop positif pour s'attacher à la poursuite impossible de ces chimères. Au lieu de rechercher *Monauhach*, il se contenta de bâtir sur le *San Francisco* un fort auquel il donna son nom; puis il remonta le fleuve jusqu'à une hauteur de cinquante lieues, pour reconnaître l'admirable pays que lui avait donné la victoire. La saison des pluies, en rendant toutes les expéditions militaires impossibles désormais, permit à Maurice de s'occuper des réformes intérieures, qui n'étaient que trop nécessaires. Il s'occupa aussi, mais sans grand succès, de la recherche de ces mines d'or et d'argent qui ont eu de tout temps le privilège d'exciter la convoitise de tous les maîtres du nouveau monde. Pendant que les Hollandais, contenus à grand'peine par Maurice de Nassau, continuaient de ravager le pays conquis, *Bagnuolo*, qui ne songeait plus à tenter le sort des armes, se retira sur *Bahia* pour défendre au moins la capitale du Brésil. Le prince de Nassau, de son côté, se préparait à l'attaquer. Il parut bientôt à l'entrée de la baie de *San Salvador*, avec une flotte de cent quarante vaisseaux et près de huit mille hommes de troupes de débarquement. Il mit ces hommes à terre, sans que l'on eût le temps de s'opposer à ce premier mouvement, et le lendemain il s'avança vers la ville, défendue par une garnison de quinze cents Portugais, sans compter un millier de soldats venus de *Fernambuco*. Ces troupes, divisées entre elles, étaient toujours prêtes à se révolter contre leurs chefs. Quatre forts ex-

térieurs, attaqués par les Hollandais, se rendirent sans essayer de résistance. Mais tandis que les habitants de la ville, gardant leurs communications avec la campagne, vivaient dans une sorte d'abondance, les assiégants souffraient de privations de toutes sortes. Un terrible assaut fut repoussé avec des pertes cruelles pour les Hollandais. Ils furent enfin obligés de lever le siège et de reprendre la mer. Un succès de Maurice devant San Salvador faisait du Brésil une colonie hollandaise. Son échec arrêta ses compatriotes au milieu même de leur conquête.

Cependant les Anglais, qui n'avaient perdu le souvenir ni de leurs tentatives, ni de leurs victoires au Brésil, et qui déjà avaient l'œil ouvert sur tous les points du globe où ils avaient quelques chances d'établir leur domination, tentèrent de nouveau la fortune des armes sur la côte brésilienne. Ils furent repoussés par Raymond de Noreno. Celui-ci, enflé de son succès, se nomma de son chef, et sans attendre l'investiture de la métropole, gouverneur de la province de Maranhão. Il voulut du moins justifier cette usurpation du pouvoir par l'usage qu'il saurait en faire. Il résolut de signaler son administration par un grand acte, en ouvrant enfin à ses compatriotes cette navigation de l'Amazone, entreprise tant de fois essayée, mais toujours dans laquelle on échouait. Il donna donc à Pedro Texeira l'ordre formel de remonter le fleuve, fameux entre tous, qui traverse de l'ouest à l'est tout le continent de l'Amérique méridionale, et arrose plus de contrées que le Nil, l'Euphrate et le Gange, parcourant d'immenses régions, où se rassemblent tous les trésors de la création, recevant le tribut des eaux d'une innombrable quantité de canaux et de rivières, désaltérant cent races d'hommes, et offrant aux regards étonnés et ravis des navigateurs des sites d'une grandeur et d'une beauté incomparables.

Les sources de l'Amazone avaient été découvertes en 1540 par Gonsale Pizarre, quarante ans après que Jannez Pinçon eut

aperçu son embouchure, et que Cabral eut pris possession du Brésil. Orellana, le lieutenant de Pizarre, entreprit sur ce fleuve une navigation dont le récit un peu fantaisiste était plutôt fait pour exciter la curiosité que pour la satisfaire. D'autres tentatives avortées laissaient toujours désirer un voyage d'exploration véritablement sérieux. Texeira partit de Bélem, le 28 octobre 1637, à la tête d'une flottille de quarante-cinq canots de diverses grandeurs, portant, outre le matériel nécessaire à une pareille expédition, soixante-dix soldats péruviens et douze cents indigènes, également capables de manier les armes et l'aviron. Avec les femmes et les esclaves, le chiffre total du personnel s'élevait à deux mille personnes. La navigation fut lente et pénible, et de nombreuses désertions en signalèrent les premiers temps. Enfin on arriva au confluent de l'Amazone et du Paganino, où l'on trouva les restes d'un fort espagnol. Là, Texeira fit mettre tout son monde à terre, le 5 juillet, après huit mois de navigation. Les naturels du pays, qui les accueillirent assez favorablement, se distinguaient surtout par leurs longues chevelures. Texeira laissa sur le bord du fleuve le gros de sa troupe, et, avec quelques canots et une poignée d'hommes sûrs, il s'avança vers l'ouest, jusqu'à quatre-vingts lieues de Quito. Là le fleuve cessait d'être navigable : il fallut continuer le voyage par terre, à travers une contrée âpre et montagneuse. Il arriva enfin à Quito, dont le clergé, les fonctionnaires publics et la population tout entière, vinrent processionnellement au-devant de lui, comme on eût fait au-devant d'un triomphateur. Il envoya aussitôt au comte de Chinchon la relation exacte de son voyage, et la carte du grand fleuve si heureusement exploré par lui.

Texeira, après un séjour comblé d'honneurs à Quito, s'embarqua de nouveau sur l'Amazone, pour retourner à son point de départ. Son camp avait été attaqué par les Indiens chevelus. Le chef de l'expédition ne se contenta point de les châtier de cette

agression injuste, il fit plus : il s'empara de leur pays au nom de son souverain. Il étudia, au retour, les diverses populations qui habitent les rives du fleuve, et découvrit la communication de l'Amazone avec l'Orénoque et le Rio-Negro ; il aborda ensuite à la grande île des Tupinambas, où cette tribu s'était réfugiée après avoir été contrainte de céder aux Portugais la portion du Brésil qu'elle habitait d'abord. Les Tupinambas confirmèrent aux Portugais l'existence de femmes guerrières, pareilles à celles dont il est parlé dans l'antiquité classique, et qui ont valu au fleuve américain le nom sous lequel nous le connaissons encore aujourd'hui. Voici, du reste, les renseignements recueillis à ce sujet par un père jésuite, de la bouche même d'un des chefs des Tupinambas. Nous ne voulons rien changer à la naïveté de son récit.

« Trente-six lieues au-dessous du dernier de nos établissements, se trouve, du côté du nord, une rivière nommée Canarès, ainsi appelée de la tribu qui habite ses bords. Derrière les Canarès, et en remontant la rivière, on trouve les Apantos, ensuite les Taguans, puis les Guacaras. C'est avec ces derniers que les Amazones trafiquent, et qu'elles ont les communications sans lesquelles leur race se serait déjà éteinte. Elles habitent de hautes montagnes, parmi lesquelles s'élève celle qu'on nomme Yacamiaba, toujours battue par les vents et les tempêtes, qui la frappent de stérilité. Les femmes guerrières se maintiennent sans le secours des hommes sur ces montagnes escarpées, particulièrement sur la Yacamiaba. Elles règlent elles-mêmes le temps auquel les Guacaras doivent les visiter. Elles les attendent alors l'arc et la flèche à la main, de peur de surprise ; mais, à peine se sont-elles assurées de leurs intentions, qu'elles courent en foule aux canots des Guacaras. Là chacune d'elles saisit un hamac, puis va le suspendre dans sa cabane, et se livre ensuite au Guacaras auquel appartient le hamac. Après quelques

jours de cohabitation, ces hôtes passagers retournent dans leur pays, et tous les ans, à la même époque, le voyage se renouvelle. Les filles qui naissent de ce commerce sont nourries par leurs mères, qui les instruisent surtout au travail et au maniement des armes. On ignore ce qu'elles font des mâles. Selon quelques témoignages, elles les donnent aux pères ; d'autres croient, ce qui est plus probable, qu'elles les tuent au moment de leur naissance. »

D'après la relation authentique et fidèle du voyage de Texeira, écrite par lui-même, il rencontra sur les bords du grand fleuve cent cinquante nations différentes, ayant des traits de mœurs et d'organisation à la fois physique et morale très-nettement distincts, et autant d'idiomes particuliers ; il est inutile d'ajouter que ces peuplades étaient presque toujours en guerre les unes contre les autres ; la plupart s'enfuyaient à l'approche des Européens : elles ne les attaquaient jamais. Toutes étaient idolâtres et adoraient des fétiches ; d'ailleurs industrieuses, elles tiraient un excellent parti des richesses naturelles au milieu desquelles la Providence les avait placées.

Pendant que les Portugais s'occupaient de cette expédition, plus scientifique que guerrière, les Hollandais se contentaient de consolider leur conquête. Maurice de Nassau rendit la liberté du commerce aux provinces soumises par lui ; mais ses demandes de renfort indisposèrent les marchands d'Amsterdam. La cour d'Espagne, que n'arrêtaient point ces motifs d'économie, envoya contre lui une flotte nombreuse dont il parvint à braver les efforts.

La situation du Brésil portugais était déplorable, lorsque Lisbonne vit éclater la révolution qui plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal, son légitime héritage. Issu des anciens rois du pays et doué des qualités personnelles les plus heureuses, le duc de Bragance réunit bientôt, et vit reposer sur sa tête, tous

les vœux et toutes les espérances de sa nation. On peut dire que la révolution était déjà faite dans les esprits lorsqu'elle éclata sur la place publique. La domination espagnole tomba sous la haine qu'elle avait si justement excitée. Trois hommes, Pinto Ribeiro, secrétaire du duc de Bragance, l'archevêque de Lisbonne, et dom Miguel d'Almeida n'eurent qu'à se montrer pour entraîner toute la population à leur suite. Le sang de Vasconcellos, créature d'Olivarès, ministre du roi d'Espagne, scella cette révolution heureuse, qui fut sanctionnée par la nation tout entière. Les possessions de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie suivirent cet exemple. Le Brésil, qui avait eu tant à souffrir de l'administration espagnole, se distingua par son adhésion la plus franche et la plus formelle. Les trois provinces de Bahia, de Rio-Janeiro et de Maranhão étaient, du reste, les seules sur lesquelles ne s'appesantissait par le joug hollandais. Le marquis de Montalvan, vice-roi du Brésil portugais, fit connaître diplomatiquement à Maurice de Nassau la révolution qui venait de modifier si profondément les destinées de son pays. Maurice lui répondit par des félicitations courtoises, et ordonna lui-même des réjouissances publiques. Des négociations furent aussitôt entamées par le cabinet de Lisbonne avec le gouvernement hollandais, pour obtenir l'évacuation du Brésil et la restitution de tant de magnifiques conquêtes : c'était beaucoup demander. Tout ce que l'on put obtenir, ce fut une trêve de dix ans, avec le *statu quo*. Une clause de cette trêve portait qu'elle ne serait publiée au Brésil qu'un an plus tard. Maurice de Nassau reçut des instructions secrètes lui enjoignant de profiter de ce délai pour hâter ses dispositions. Il commença par obtenir du gouverneur de Bahia qui avait succédé au marquis de Montalvan, l'évacuation des montagnes de Fernambuco ; lui-même se jeta sur la province de Sérégite, et s'empara par trahison de San Christoval, sa capitale et le siège de son gouvernement.

En même temps, le capitaine de ses gardes, Jean de Cornelissen, entreprenait une expédition contre l'île de Maranhau; Bento Miguel Parenthès, qui commandait à Saint-Louis, le laissa débarquer sous les plus fallacieux prétextes, et Cornelissen s'empara de la place à l'aide d'une perfidie sans exemple. Le roi de Portugal s'indigna de ces infractions à la trêve conclue; mais il se sentait trop faible encore pour en tirer vengeance. Les instructions qu'il donna au nouveau gouverneur du Brésil, Antonio Tellès Silva, lui recommandaient surtout le maintien de la paix. La Hollande poussa la mauvaise foi jusqu'à refuser la restitution des conquêtes postérieures à la trêve, que Maurice de Nassau prétendit n'avoir pas connue. Cette trêve, si mal observée, fut enfin proclamée au Brésil, et, à partir de ce moment, Maurice de Nassau ne s'occupa plus que des travaux de la paix, des institutions civiles, et du développement industriel et commercial de la colonie. Tout cela ne permettait guère à la cour de Lisbonne d'espérer cette évacuation du Brésil qu'elle avait tant souhaitée. Maurice excitait même la Hollande à profiter des embarras que sa lutte avec l'Espagne suscitait au Portugal pour le chasser complètement de l'Amérique, et s'emparer du Brésil entier. Le prince d'Orange entra dans ses idées. Mais les états généraux de la Hollande, assez ombrageux, en leur qualité de républicains, jaloux d'ailleurs de l'influence croissante de la famille du stadthouder, résolurent de l'affaiblir peu à peu. Par des tracasseries mesquines, mais incessantes, ils abreuvèrent de dégoûts l'âme hautaine et fière de celui à qui l'on devait la conquête du Brésil. Maurice résigna le pouvoir, qu'il avait exercé pendant huit ans avec autant de talent que de succès, et il mit à la voile pour Amsterdam le 22 mai 1643, laissant aux membres du conseil colonial le pouvoir dont il se défaisait. Son rappel ou, pour parler plus justement, sa disgrâce, fut le commencement de cette décadence des Hollandais au Brésil, qui devait bientôt aboutir à

sa perte totale. Tout ce qui, dans la colonie, avait un cœur portugais brûlait du désir de chasser ces étrangers oppresseurs et avides. Un homme qui avait servi avec distinction dans les dernières guerres, Jean-Fernandez Viéra, se mit à la tête du parti national de l'indépendance. Il dévoua son intelligence, sa fortune et son courage à ce noble but. Le gouverneur général Tellès da Silva favorisait secrètement l'entreprise. Les habitants du Maranhão, qui avaient été asservis au mépris de la trêve, se levèrent les premiers. Leur exemple fut imité; la révolte prit comme une trainée de poudre. La conjuration, tramée longtemps dans l'ombre, éclata enfin au grand jour, et Viéra, reconnu pour chef par les insurgés de toute la province de Pernambuco, déclara la guerre aux Hollandais, qui répondirent par un vain décret de proscription : des deux parts on entra bientôt en campagne. Viéra fut vainqueur dans le premier engagement. Le gouvernement hollandais envoya une députation au représentant du Portugal à Bahia, gouverneur général du Brésil, pour le prier d'interposer son autorité. Celui-ci ne fit que des réponses évasives et ne s'engagea en aucune façon à réprimer un mouvement patriotique et libéral. Non content de cette apparente neutralité, Tellès da Silva fit secrètement passer aux insurgés des secours d'hommes, d'armes et d'argent; cependant, tout en agissant ainsi, il essayait de se poser en pacificateur, de manière à ne point compromettre son gouvernement. Bientôt des corps de troupes royales débarquèrent ostensiblement dans la province de Pernambuco, sous le prétexte assez spécieux de maintenir le bon ordre que les Hollandais étaient trop faibles pour faire suffisamment respecter; mais le commandant de ces troupes était un ami particulier de Viéra : il feignit d'avoir la main forcée par ses hommes et il passa aux révoltés. A partir de ce moment, ce fut un entraînement général, irrésistible : les Hollandais durent prévoir le sort qui les attendait, et l'on peut dire que s'ils conti-

nuèrent la lutte, ils ne combattirent plus que pour l'honneur du drapeau. Leurs vaisseaux obtinrent encore quelques avantages partiels, mais leurs troupes de terre éprouvèrent successivement les plus tristes revers. La trahison du major Hoogsdrate leur enleva le fort de Nazareth, qui fut pris sans coup férir. Toutes leurs possessions se soulevaient les unes après les autres. Ce fut le Paraïba d'abord, puis Porto-Calvo, puis Rio San Francisco. La cour de Lisbonne éprouva à cet instant décisif un mouvement de doute et de frayeur ; craignant de voir la Hollande se joindre à l'Espagne pour l'accabler en Europe, elle fit porter à Viéra l'ordre de s'arrêter au milieu même de ses succès. Mais Viéra, plus jaloux de l'honneur de son roi que son roi lui-même, tout en protestant de son respect, lui refusa son obéissance et jura, à la face du ciel, de ne déposer les armes que quand il aurait chassé l'étranger du Brésil. Tant de courage et une si généreuse résolution devaient obtenir enfin leur récompense : après des luttes héroïques, dans lesquelles, des deux parts, on fit éclater une valeur et une résolution à toute épreuve, la fortune, qui tient en main la suprême décision des affaires humaines, se prononça en faveur des Portugais. Les Hollandais, vaincus sur terre et sur mer, furent obligés d'accepter une capitulation et de renoncer à toutes leurs possessions du Brésil, qui firent aussitôt retour au Portugal. L'orgueil de la Hollande, il est assez inutile de le dire, reçut de cet échec une blessure cruelle ; mais son gouvernement comprit que ce n'était pas l'heure de tenter une revanche, et la paix de 1660 termina entre les deux nations une lutte que le Portugal n'avait point commencée, mais qu'il avait recueillie comme un triste héritage de l'usurpation de l'Espagne. L'heureuse régence de Louise de Gusman, et celle de dom Pedro, frère de l'indigne Alphonse VI, ouvrirent au Brésil une ère de paix et de prospérité, qui lui permit de développer largement son industrie et d'étendre son commerce.

IV

Au commencement du dix-septième siècle, le Brésil portugais n'était, à vrai dire, qu'un immense littoral, parsemé de villes maritimes et d'établissements particuliers, d'une importance plus ou moins grande. Il avait beaucoup souffert de tant de luttes. Il s'agissait maintenant de cicatriser les blessures saignantes de la guerre, de réorganiser la colonie comme le régent lui-même réorganisait la métropole, et de tourner vers l'intérieur cette ardeur de découvertes qui ne s'était d'abord exercée que sur le littoral. La province de Fernambuco venait de sortir de ses ruines ; Bahia et le Maranhão avaient été remis sur un pied de défense respectable ; Rio-Janeiro, qui avait été presque entièrement préservé du fléau de la guerre, était florissant. Chaque année, dans son havre magnifique, on voyait se former des flottilles marchandes, qui portaient à l'Europe les productions du Brésil, et qui rapportaient au Brésil les merveilles de l'industrie européenne. Les capitaineries secondaires elle-mêmes se développaient et s'amélioraient de jour en jour. Un seul district semblait échapper encore à cette bienfaisante influence. C'était le district de Saint-Paul de Piratininga, le plus voisin des possessions espagnoles du Paraguay. Sa population, née du mélange de la race indigène et de la lie européenne transportée au Brésil, était tout à la fois perverse et belliqueuse. Sa ressemblance avec certains habitants de l'Égypte moderne avait fait donner aux Paulistes le nom de Mamelucks du Brésil. Enrichis par le commerce des esclaves, ils avaient opposé une résistance singulièrement énergique à la civilisation pacifique et

chrétienne introduite au Brésil par les jésuites portugais ; ils ne nourrissaient pas une haine moins implacable contre les jésuites espagnols, véritables créateurs des réductions du Paraguay. La conversion des Indiens était pour eux une cause de ruine, parce qu'elle apportait un obstacle à la traite. Franchissant leurs frontières, ils allaient enlever les néophytes des jésuites, et les vendaient comme un vil bétail. La cour de Rome lança contre eux un bref qui, au lieu de les ramener au respect et à l'obéissance, les précipita dans le schisme et dans la révolte. Loin de se soumettre, ils se séparèrent violemment de l'Église, et, dressant autel contre autel, ils instituèrent des prêtres, des évêques, nommèrent un pape, inventèrent des Écritures saintes, et gagnèrent à cette secte singulière un certain nombre de sauvages. Indépendants au point de vue religieux, ils voulurent conquérir aussi leur indépendance politique. La triple rivalité des Portugais, des Hollandais et des Espagnols ne pouvait que favoriser ces audacieux desseins. Quand ils eurent à peu près ruiné les réductions des jésuites, ils se jetèrent sur les villes espagnoles du Paraguay, Ciudad-Réal et Villa-Rica, pénétrèrent jusqu'au Pérou, et se mirent en possession des mines d'or du Guayaba et de Matto-Grosso. Ils n'avaient pas besoin d'entreprendre un si long voyage. A vingt-quatre milles de leur capitale ils rencontrèrent la montagne d'Yaragua, au milieu d'un pays montagneux, semé de rocs de granit primitif, perçant un sol rougeâtre, ferrugineux. Il y avait là de l'or en abondance. Il n'y en avait point, du reste, seulement dans la montagne : les ruisseaux en roulaient dans leurs ondes. Une découverte aussi précieuse que celle-là ne parvint pas à satisfaire leur insatiable avidité, et ils cherchèrent encore. Avant même d'avoir épuisé le précieux filon qui leur était ainsi livré par la fortune amie, ils tentèrent de nouvelles explorations. S'associant des aventuriers de toutes nations, décidés comme eux à braver tous les périls pour arriver

à leur but, ils se réunirent en caravanes et se dirigèrent au nord vers le territoire montagneux qui forme aujourd'hui le district de Sabara. Il leur fallut parcourir un espace de plus de cent lieues, au milieu de périls de toutes sortes, avant d'arriver aux montagnes contenant les mines d'or, dont ils prirent possession en 1690. Ils y fondèrent la ville de Sabara et envoyèrent le résultat de leur première recherche à Saint-Paul, qui devint ainsi le centre du commerce du métal précieux.

D'autres aventuriers, appartenant également aux Paulistes, tentèrent des excursions au nord de Saint-Paul et à l'ouest de Rio-Janeiro, dans l'immense chaîne de montagnes dont les sources aurifères promettaient d'abondantes richesses. La peuplade féroce des Botocodés leur en disputa l'entrée et leur rendit son exploitation aussi difficile que périlleuse. Enfin, après avoir parcouru cent lieues de pays, au milieu des embûches secrètes et des attaques à main armée, ils arrivèrent à la montagne connue aujourd'hui sous le nom de Villa-Rica. Les fouilles les plus légères et les plus superficielles leur firent rencontrer l'or avec une telle abondance que l'on pouvait dire, sans être accusé d'une métaphore trop hyperbolique, que la montagne tout entière n'était qu'un monceau du métal précieux. La nouvelle en arriva promptement à Saint-Paul, puis à Rio-Janeiro, et bientôt les premiers explorateurs virent affluer de tous pays des aventuriers jaloux de prendre leur part du trésor. L'avidité des uns et des autres ne leur permit point de vivre longtemps en paix : leurs prétentions jalouses dégénérent bientôt en rivalités sanglantes. Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient constitués en corps de nation, les Paulistes eurent le dessous, et ils en appelèrent à l'autorité de dom Pedro, le régent de Portugal. Ce prince envoya sur les lieux Antonio d'Albuquerque, avec le titre de gouverneur du district des mines, et une autorité à peu près discrétionnaire. Disposant d'une force armée considérable, Albu-

querque imposa la paix aux deux partis ; puis il dressa un code des mines, en vertu duquel tous les chercheurs d'or étaient tenus de remettre le résultat de leurs fouilles aux officiers de la couronne. Ceux-ci prélevaient un cinquième du dépôt, faisaient fondre le reste en lingots, et le rendaient au propriétaire, marqué à son titre juste.

Le gouverneur du district des mines fonda en même temps une ville qu'il appela d'un nom bien mérité, la *Ville riche*, Villa-Rica. Villa-Rica fut bientôt en relations commerciales très-actives avec Rio-Janeiro, et devint un centre de spéculation à gros intérêts, comme peut l'être aujourd'hui San-Francisco dans la Californie.

Après tant de luttes, tant de guerres, tant de désastres, tant d'épreuves vaillamment supportées, le Portugal retirait enfin tous les fruits de sa conquête : il exploitait le sol et le sous-sol, le fonds et le tréfonds. Une catastrophe imprévue interrompit le cours un moment paisible de sa jouissance.

V

On sait ce que coûta jadis à la France le mot historique de Louis XIV : Il n'y a plus de Pyrénées ! La guerre connue sous le nom de guerre de succession embrasa l'Europe, et les brandons de l'incendie, que l'Océan n'éteignit point, brûlèrent jusqu'au nouveau monde. Quand le fils d'Anne d'Autriche eut assis le duc d'Anjou sur le trône de Charles-Quint, il suscita contre lui la crainte jalouse de l'Angleterre, en même temps que l'indignation de la maison d'Autriche. La Hollande humiliée ne demanda pas mieux que de profiter de l'occasion de tenter une revanche.

C'était la révolte des marais du Pays-Bas contre le roi-soleil. La France n'avait en ce moment d'autre allié que le Portugal. Bientôt dom Pedro, son souverain, reconnu roi après la mort de son frère Alphonse VI, alarmé de la puissance de Louis XIV, qui pourtant ne le menaçait pas, cédant d'ailleurs à l'influence de l'Angleterre, de notre allié devint notre ennemi, et pénétra, les armes à la main, jusqu'au cœur de l'Espagne. Jean V, son fils, suivit la même politique. Cette conduite excita en France une émulation de colère, pour ainsi parler, qui gagna toutes les classes. Il y a des époques de sa vie où la France est un soldat. Nos marins, jaloux de venger la nation d'une injure déloyale, armèrent en course, et firent de riches captures sur le commerce portugais. Un officier de la marine royale, le capitaine Duclerc, mit à la voile avec cinq vaisseaux et mille soldats, pour tenter un coup de main contre Rio-Janeiro. Mais au lieu de prendre, il fut pris. Lui et presque tous ses hommes périrent dans l'expédition. On parla de barbaries odieuses et d'infâmes traitements infligés à nos soldats. Dans tous les ports de l'ouest ce fut une indignation générale : on ne songeait plus qu'à des revanche terribles. Duguay-Trouin conçut le projet et combina le plan d'une nouvelle expédition contre Rio-Janeiro. Ce ne fut point seulement les simples particuliers qu'il attira dans l'entreprise ; il parvint à y intéresser le roi lui-même, et en obtint quelques vaisseaux et quatre mille hommes de troupe. Mais le Portugal, mis sur ses gardes par l'entreprise du capitaine Duclerc, avait envoyé des renforts à Rio-Janeiro, et ordonné au gouverneur dom Francisco de Castro de parer aux éventualités d'une attaque.

Le 12 septembre 1711, Duguay-Trouin se présentait à l'entrée de la rade de Rio-Janeiro ; des dépêches de Lisbonne l'avaient précédé, et on était préparé à le recevoir. Cependant l'habileté et l'audace du commandant, l'intrépidité et le courage à toute

épreuve des hommes qu'il commandait, triomphèrent de tous les obstacles. La ville, abandonnée par ses défenseurs, se racheta et rendit ce qui restait encore des prisonniers français retenus au Brésil après la défaite de Duclerc.

La paix d'Utrecht, qui ramena le calme et la paix en Europe, vit aussi la réconciliation du Portugal et de la France. Par le traité du 11 avril 1713 entre ces deux États, la France renonçait à ses prétentions sur la propriété des terres situées entre le fleuve des Amazones et la rivière de Jaçpac. Elle reconnaissait au Portugal la souveraineté absolue des deux rives du grand fleuve, et interdisait le commerce entre les habitants français de Cayenne et les Portugais habitant les rives de l'Amazone. L'Angleterre se portait garante du traité, et inféodait le Portugal à son influence, ennemie de la nôtre en Amérique comme en Europe.

Si cette paix garantissait à l'extérieur la sécurité du Brésil, elle ne le préservait point des dissensions intestines. Les Paulistes de Villa-Rica furent bien maintenus par la forte main d'Albuquerque; mais ceux qui exploitaient les mines de Savora tuèrent le gouverneur portugais qu'on leur avait envoyé, et il ne fallut rien moins pour les soumettre que l'intervention armée de Francisco de Castro.

D'autres découvertes de mines amenèrent la fondation de deux villes nouvelles, Mariana et Cuyaba. Un peu plus tard furent découvertes les mines aussi très-riches de Goyaz. C'est dans la période de vingt années qui s'étend entre 1750 et 1750 que les mines d'or du Brésil s'élevèrent à leur plus haut point de prospérité. Un simple détail fera juger de leur importance : pour le cinquième seul, qui lui était attribué dans la découverte, la couronne recevait une valeur de vingt-cinq millions par an.

Mais l'influence anglaise, que nous signalions tout à l'heure, s'appesantit de plus en plus sur la métropole portugaise et sur

sa colonie. Le commerce tout entier devint sa proie; ce fut dans ses mains que passa le produit des mines. Ni le Brésil ni le Portugal ne surent conserver leurs arts ni leur industrie : ils ne furent plus, à vrai dire, que des provinces bonnes tout au plus à consommer les produits de la fabrique anglaise.

Un grand ministre, le comte de Pombal, auquel on peut reprocher d'avoir asservi son maître et tyrannisé la noblesse, mais qui eut du moins le sentiment national élevé et fier, fit d'heureux efforts pour secouer le joug étranger. Il y parvint momentanément. Il releva le Brésil et lui donna pour gouverneur son propre frère, en même temps qu'il transportait le gouvernement du pays de San Salvador à Rio-Janeiro. Un traité conclu avec l'Espagne avait amené l'échange de la colonie du Saint-Sacrement, cédée par la cour de Lisbonne, contre une portion du Paraguay, cédée par la cour de Madrid. Mais le Paraguay, sous l'influence des jésuites, refusa de ratifier l'échange qui disposait ainsi de lui, et ce fait motiva le décret d'expulsion des pères de cette partie du monde qu'ils avaient civilisée au péril de leur vie et au prix de leur sang. Du reste, les diverses mesures prises par le premier ministre pour relever le Brésil accrurent sa prospérité.

Une seule race, à l'intérieur, se montrait encore redoutable aux colons. C'était la peuplade d'Ouetacaza, ennemie implacable jusque-là des Européens, de leurs mœurs et de leur civilisation. Le gouverneur que Pombal mit en rapport avec eux parvint à les gagner par la douceur, les bons traitements et la générosité. A partir de ce moment, on peut dire qu'il n'y eut plus dans tout le Brésil une tribu qui n'eût reconnu la suprématie du Portugal — ce qui ne veut point dire que de fréquentes révoltes ne rendissent nécessaire l'intervention de la force; mais enfin le principe de la souveraineté avait été admis partout.

De nouvelles difficultés allaient surgir du côté de l'Espagne pour des questions de délimitation. Une expédition considérable appuya les prétentions du cabinet de Madrid, et ses premières opérations furent couronnées de succès. La mort du roi de Portugal, en amenant la chute du premier ministre, son favori, rendit la paix plus facile. Il faut d'ailleurs reconnaître que le traité définitif de Saint-Ildefonse, conclu en 1778, donnait au Brésil une étendue immense. Une de ses frontières partait du 54° 50' au sud à la pointe de Castillos, conduisant sa ligne de démarcation à travers le lac Meurin jusqu'aux hautes terres, s'étendait vers la Paraïba, suivait le cours de cette rivière jusqu'à l'Uruguay, remontait ce fleuve pendant quelques lieues, se prolongeait jusqu'à la rivière de la Plata, et, par elle, atteignait le lac Xarayés, et allait jusqu'à l'embouchure du fleuve Suari. Au nord, par delà le fleuve des Amazones, dont les deux rives appartenaient ainsi au Portugal, la frontière partait de l'embouchure de l'Iaca, touchait le Supara, et filait jusqu'aux montagnes qui versent leurs eaux dans la Guyane hollandaise. Le Portugal, de son côté, cédait la colonie du Saint-Sacrement.

Ce fut sous le règne de Marie I^{re} que le Portugal commença l'exploitation régulière des mines de diamants, une des plus précieuses sources de ses revenus. On attaqua la chaîne de montagnes de Cerro do Frio. Les premiers diamants furent trouvés dans le lit des rivières, et on les prit pour de simples pierres cristallisées; mais, quand on en connut mieux la valeur, on les rechercha avec une activité singulière. On en trouva beaucoup dans la croûte même de la montagne. Le diamant est entouré d'une enveloppe de terre ferrugineuse; parfois il se trouve mêlé à de petits cailloux, unis à lui de manière à former un tout compact. C'est dans le Cerro do Frio que l'on rencontre la plus grande masse de diamants; c'est aussi la plus haute montagne de l'Amérique portugaise. Les gisements suivent la direction du

nord au sud. Le fameux établissement de Têjuco, que l'on désigne sous le nom de district du Diamant, mesure seize lieues de long sur huit de large; il est situé à quatre cents kilomètres de Rio-Janeiro, sous un ciel agréable et doux. Le sol est peu fertile; mais la nature peut se reposer quand elle a produit le diamant. La rivière qui arrose ce district porte le nom de Gigitonhonha; c'est bien le cours d'eau le plus riche du monde. Il roule dans un lit parsemé de diamants; d'innombrables ruisseaux lui apportent leur tribut. Il occupe la partie inférieure d'une vallée que bordent des montagnes rocailleuses, s'inclinant par une pente fort vive. Un aqueduc d'une lieue de long reçoit, quand il le faut, la rivière détournée et facilite les opérations du lavage, en se distribuant dans les divers ateliers où travaillent les nègres. Il est inutile de dire que ceux à qui l'on confie des matières aussi précieuses sont l'objet de la surveillance la plus attentive. Ils dépouillent et décrassent le diamant, et le remettent à l'instant même à l'inspecteur royal, qui le dépose dans une sêbile transparente. Le nègre qui trouve un diamant de dix-sept carats et demi recouvre sa liberté, reçoit une gratification en argent et un vêtement neuf. Depuis bientôt quatre-vingts ans que dure l'exploitation du district de Têjuco, le nombre des diamants a sensiblement diminué; mais les environs promettent de suppléer aux premiers gisements. La petite ville qui porte le même nom que le district reçoit en dépôt tous les diamants provenant des mines de l'intérieur. Chaque mine doit faire tous les mois l'envoi de ses découvertes, et c'est seulement à la fin de l'année qu'un détachement de soldats porte à Rio-Janeiro le résultat collectif de toutes les fouilles.

Le plus gros diamant du monde fut trouvé dans la dernière année du dix-huitième siècle, sur les bords d'une petite rivière appelée *Abaëta*. Trois condamnés politiques, bannis à l'intérieur du Brésil, avec défense de jamais pénétrer dans les villes et

même dans les villages de quelque importance, erraient dans les solitudes désolées du vaste continent. Ne sachant que faire, incapables d'un travail corporel que leur jeunesse n'avait point connu, ils se mirent en tête de rechercher ces métaux précieux, et ces pierres, plus précieuses encore, que l'on trouve parfois à la surface même du sol. Six années d'excursions incessantes et malheureuses les avaient découragés, lorsqu'ils arrivèrent sur les bords de l'Abaëta, un des affluents du fleuve d'Argent (Rio de la Plata); son lit, en ce moment, se trouvait presque à sec. Les chercheurs d'or trouvèrent un diamant, un diamant superbe, dont la taille naturelle, si l'on peut parler ainsi, offrait huit faces régulières, et qui pesait près d'une once. Ils le confièrent à un ecclésiastique portugais, qui les accompagna jusqu'à Villa-Rica et les présenta lui-même au gouverneur de la province; celui-ci leur fit la remise de leur peine et envoya le diamant à Lisbonne. Émerveillé de sa grosseur et de sa beauté, le prince régent, le même qui régna depuis sous le nom de Jean VI, le fit percer par le milieu et le suspendit à son cou; un chef de tribu sauvage n'aurait pas mieux fait. Le gouvernement envoya bientôt des troupes sur les bords de l'Abaëta et y fit commencer des fouilles; mais le diamant trouvé par nos trois bannis fut un accident dans l'histoire de la minéralogie brésilienne, et aujourd'hui l'Abaëta est abandonnée à l'industrie et à l'avidité des aventuriers qui veulent s'en emparer.

Le district diamantin forme en quelque sorte un État séparé et complètement distinct du reste de l'empire. De même que la nature, en l'entourant de bornes gigantesques et en l'environnant de roches inaccessibles, l'a caché longtemps aux premiers explorateurs, ainsi les règlements administratifs l'ont tout d'abord séparé, et le séparent encore des autres provinces. Le directeur des mines, dès qu'il entra en fonction, recevait un pouvoir tellement absolu, que le gouverneur de la province ne

pouvait entrer dans le district sans sa permission. Tout homme libre convaincu d'avoir fait la contrebande était déporté pour dix ans sur la côte d'Afrique ; tout esclave surpris en conversation avec un mineur pouvait être envoyé aux galères.

Le Brésil ne possède pas seulement des mines de diamants, il s'y rencontre aussi d'autres pierres précieuses, des saphirs, des rubis et des émeraudes, puis des chrysolithes, des topazes, des aigues-marines. Toutes ces pierres sont en général d'une eau moins pure et d'un éclat moins vif que celles de l'Orient ; leur valeur commerciale est aussi beaucoup moins grande.

La recherche des pierres de couleur n'est pas soumise au régime rigoureux que nous avons vu appliqué aux exploitations du district diamantin. Tout le monde peut les rechercher librement, et l'on en fait un important commerce à Rio-Janeiro.

Situé à l'intérieur du pays, n'ayant point avec les voyageurs européens un contact immédiat et fréquent, le pays des mines a conservé beaucoup plus fidèlement que tout le reste du Brésil les vieilles mœurs portugaises. C'est là que l'on porte encore le chapeau aux larges ailes, le grand manteau et les hautes guêtres montant jusqu'à mi-cuisse, la selle africaine et l'éperon maurisque. Les femmes elles-mêmes montent à cheval aussi intrépidement que les hommes, et jettent sur leurs cheveux noirs le chapeau de feutre des cavaliers. Souvent, le dimanche, on voit des familles riches se rendant à l'église dans des chars trainés par des attelages de bœufs.

VI

Dom Pedro, époux et oncle de la reine de Portugal, avait eu le titre de roi sans en avoir l'autorité. A sa mort, arrivée en 1786,

sa femme Marie, première du nom, continua de gouverner. Elle vit bientôt mourir son fils aîné, l'héritier présomptif de la couronne, jeune prince auquel souriait l'avenir et qui emporta dans la tombe l'amour et l'espérance du Portugal. Son frère, dom Juan de Bragance, devint prince du Brésil, et en même temps prince royal. Dom Juan était animé d'intentions loyales. C'était un esprit religieux, un homme de mœurs aimables et douces ; mais les convulsions révolutionnaires qui, en ce moment, bouleversaient l'Europe, exigeaient d'autres qualités chez les princes jaloux de maintenir leur pouvoir. Le Portugal eût voulu rester neutre au milieu de la grande lutte qui divisait la France et l'Angleterre. Les anciens traités et des relations intimes le faisaient pencher vers le cabinet de Saint-James. En 1806, une flotte anglaise parut dans les eaux du Tage. Le Portugal recueillit dans ses ports d'Europe et d'Amérique les vaisseaux de nos ennemis : la neutralité, dans mille circonstances, était ouvertement violée. Napoléon menaça. On lui fit des promesses, et on ne les tint pas. Une armée française d'invasion parut bientôt sur les frontières du Portugal, en même temps que le commodore Sidney Smith bloquait l'embouchure du fleuve royal. L'ambassadeur anglais plaça le régent dans cette alternative de remettre sa flotte à l'Angleterre ou de l'employer au transport de la famille de Bragance dans ses possessions brésiliennes, pour la soustraire à l'influence et peut-être aux armes de la France. Le Portugal était envahi ; le Brésil était intact. Le choix de dom Juan ne pouvait être longtemps douteux. Il se décida pour ce brillant exil, et le 29 novembre, au matin, la flotte portugaise s'éloigna des rives natales, emportant vers le nouveau monde l'espoir et la fortune de la monarchie.

Le 19 janvier suivant, on abordait à Bahia, où la famille royale fut reçue avec les démonstrations d'un dévouement poussé jusqu'à l'enthousiasme. Cependant Bahia n'était qu'une étape dans

la fuite des princes : c'était Rio-Janeiro qu'ils avaient choisi pour capitale provisoire de leur gouvernement. Leur résolution fut déterminée par la situation admirable de cette baie, peut-être la plus magnifique du monde, par sa sûreté, et la facilité de ses relations avec l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, les Indes et les îles de la mer du Sud. C'était en quelque sorte le centre du monde commercial. Dom Juan y reçut le même accueil qu'à Bahia. Un des premiers soins du régent, ce fut d'ouvrir les ports du Brésil au commerce des puissances en paix avec le Portugal; c'est-à-dire à l'Angleterre et aux alliés de l'Angleterre.

Le 1^{er} avril 1808, le prince régent abolit par un autre décret toutes les entraves que l'on avait apportées à l'industrie brésilienne. Il fut libre à chacun d'établir des fabriques et des manufactures : en un mot, au lieu de s'efforcer, comme autrefois, d'asservir le Brésil à la métropole, on essaya, au contraire, de l'affranchir complètement et de le rendre indépendant du reste du monde. Presque en même temps il s'établit une imprimerie à Rio-Janeiro. C'était là un triomphe définitif sur le vieil esprit qui avait animé jusqu'à ce moment les maîtres du Brésil. Ils avaient vu un danger dans la diffusion des lumières, que l'on voulait maintenant largement répandre. Il était temps : le pays était plongé dans une ignorance dont rien ne saurait donner une juste idée. Mais, s'il y avait beaucoup à faire, il faut du moins reconnaître que l'on fit beaucoup. La première presse servit à l'impression d'une gazette. Le Brésil possédait le plus puissant instrument de la civilisation moderne.

L'année suivante vit s'établir des écoles d'anatomie, de chirurgie et de médecine, et, presque en même temps, on fonda un laboratoire de chimie et l'on posa un lazaret sur le promontoire de Boa-Viagem.

Les Brésiliens sortirent promptement de l'espèce de léthargie morale où on les avait tenus de parti pris. Ce fut le commence-

ment d'une ère nouvelle. Mais l'influence de la cour de Lisbonne ne fut point aussi grande peut-être qu'on serait tenté d'abord de le croire. Il y eut contre elle un courant de sourde opposition et des germes de mésintelligence entre les colons et les hôtes qui venaient de leur arriver de la mère patrie couvèrent sourdement. Cependant, un décret rendu le 15 décembre 1815, en élevant le Brésil de sa position secondaire de province et de colonie à la dignité de royaume, ranima les dispositions bienveillantes des nationaux. On applaudit chaleureusement à cette disposition d'une sage politique, qui réunissait sous une appellation commune les États réunis du Portugal, des Algarves et du Brésil. Presque à la même époque la reine Maria mourut : depuis longtemps déjà son intelligence était morte. Le prince régent prit le titre de roi sous le nom de Jean VI, et posa l'ancien écusson du Portugal et des Algarves sur la sphère armillaire couronnée qui servait de symbole au nouvel empire. Dans le cours de cette même année (1815), le marquis de Marialva, ambassadeur du Portugal en France, organisa une expédition d'artistes, peintres, statuaires, architectes, graveurs, professeurs de mécanique. Ceux-ci allumèrent au Brésil le feu intelligent qui l'anime et l'éclaire encore aujourd'hui.

Cependant, les causes de scissions qui existaient entre les Brésiliens et les Portugais s'étaient plutôt accrues qu'elles n'avaient diminué. Les événements arrivés en Europe rappelèrent le roi à Lisbonne (1821). On put, dès lors, prévoir une révolution. Le Brésil, qui comprenait la nécessité d'un changement politique, résolut de former une chambre représentative. L'assemblée préparatoire des électeurs fut dispersée par la force, et il y eut des scènes de violence déplorable. Bientôt Jean VI renonça, plus ou moins volontairement, à ses droits sur le Brésil, et son fils dom Pedro fut solennellement proclamé empereur constitutionnel. Mais, cette constitution promise, il fallait la donner au Brésil.

Les députés des provinces se réunirent à Rio-Janeiro. L'empereur crut bientôt démêler chez eux des tendances républicaines, et il prononça la dissolution de la chambre. Dom Pedro offrit alors lui-même un projet de constitution, auquel les autorités prêtèrent serment le 25 mars 1824. En voici les principales dispositions.

L'empire du Brésil est l'association politique de tous les citoyens brésiliens ; ils forment une nation libre et indépendante, qui n'admet avec aucune autre de lien d'union ou de fédération qui s'opposerait à son indépendance.

Son gouvernement est monarchique, héréditaire, constitutionnel et représentatif.

La dynastie régnante est celle de dom Pedro, dont le fils est l'empereur actuel, et prend le titre de défenseur perpétuel du Brésil.

La religion catholique, apostolique et romaine continuera d'être la religion de l'empire ; toutes les autres religions seront permises.

Les pouvoirs politiques, reconnus par la constitution de l'empire du Brésil, sont au nombre de quatre : le pouvoir législatif, le pouvoir modérateur, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire.

Les représentants de la nation brésilienne sont l'empereur et l'assemblée générale ; tous les pouvoirs, dans l'empire du Brésil, sont délégués par la nation.

Le pouvoir législatif appartient à une assemblée générale, avec la sanction de l'empereur.

L'assemblée générale se compose de deux chambres : la chambre des députés et la chambre des sénateurs.

Le sénat se compose de membres nommés à vie, et il sera formé par des élections provinciales.

La chambre des députés est élective et temporaire ; à la

chambre des députés seule appartient l'initiative : 1° sur les impôts ; 2° sur le recrutement ; 3° sur le choix d'une dynastie nouvelle, en cas d'extinction de l'ancienne.

Les séances de chaque chambre sont publiques, à l'exception des cas où le bien de l'État exige qu'elles soient secrètes.

Aucun sénateur ou député ne peut être arrêté pendant la durée de son mandat.

On ne peut être en même temps membre des deux chambres.

L'exercice de tout emploi, à l'exception de ceux de ministre et de conseiller d'État, cesse entièrement tant que durent les fonctions de député ou de sénateur.

Les députés touchent, pendant les sessions, une indemnité réglée à la fin de la dernière session de l'assemblée précédente.

L'indemnité des sénateurs est de moitié plus forte que celle des députés.

Les nominations des députés et des sénateurs à l'assemblée générale, et des membres des conseils généraux de province, sont faites par des élections indirectes. La masse des citoyens actifs, dans les assemblées paroissiales, élira les électeurs de province, et ceux-ci les représentants de la nation et des provinces.

Tous ceux qui sont électeurs sont habiles à être députés, excepté ceux qui ne tirent pas de leur bien, de leur commerce et de leurs emplois un revenu net de 4,000,000 de reis.

Le pouvoir modérateur est délégué à l'empereur, dont la personne est inviolable et sacrée ; il l'exerce en convoquant extraordinairement l'assemblée générale, en la prorogeant ou en l'ajournant, en nommant et en destituant à sa volonté les ministres d'État, en cassant la chambre des députés pour en convoquer immédiatement une autre, en graciant les condamnés ; en un mot, en faisant tous les actes de la souveraineté.

L'empereur est le chef du pouvoir exécutif, et il exerce ce pouvoir par ses ministres d'État.

Les ministres d'État sont responsables. Ils ont dans leurs attributions l'intérieur, les affaires étrangères, la justice, la marine et les finances. La justice est rendue par un tribunal suprême et des cours impériales, sans compter un assez grand nombre de tribunaux inférieurs. Les procès criminels ressortissent au jury.

L'empire, qui comprend environ six millions d'habitants, desquels il faut déduire deux millions d'esclaves, est divisé en dix-huit provinces, administrées par autant de gouverneurs. L'instruction publique, établie sur de larges bases, s'élève jusqu'aux degrés supérieurs, et, par les académies, distribue toutes les notions de la science et de l'art que nécessite le développement de la civilisation.

A la faveur de cette constitution, qui contient assez de principes libéraux et sages, le Brésil goûta quelques mois de tranquillité, et le gouvernement parut se raffermir.

Des guerres malheureuses avec les gouvernements de Buenos-Ayres et de Montévideo, des tiraillements intérieurs qui, au lieu de diminuer, allaient croissant toujours, engagèrent bientôt l'empereur à transmettre la couronne à son fils et à s'éloigner du pays. C'est le parti que doit prendre un prince sage, du moment où cesse la bonne harmonie entre ses sujets et lui. Ce grand fait eut lieu le 7 avril 1854. Le lendemain, un conseil provisoire de régence était déjà formé, et, le surlendemain, le prince impérial était porté en triomphe dans la cathédrale, et proclamé empereur sous le nom de Pedro II. Le 15 du même mois, un vaisseau anglais et un vaisseau français s'éloignaient des côtes du Brésil, amenant à Cherbourg celui qui avait été don Pedro I^{er}, et la jeune princesse doña Maria, sa fille.

VII

Rio-de-Janeiro, la capitale du Brésil moderne, est une grande et belle ville dont l'aspect est digne d'une capitale. Ses monuments publics ne sont peut-être pas très-nombreux ; mais quelques-uns, du moins, sont dignes d'intérêt. Le plus curieux c'est le grand aqueduc de la Carioca, avec sa double rangée d'arcades, et ses belles lignes à la fois élégantes et grandioses. Il commence à la montagne de Cerco-Vada, et se développe sur une longueur de près de deux lieues. Il emprunte ses eaux à une source précieuse, sœur de l'antique Jouvence, donnant comme elle, s'il faut en croire les poètes brésiliens, le privilège d'une immortelle jeunesse et d'une beauté que les années mêmes sont impuissantes à flétrir. Malheureusement toutes les femmes de Rio-de-Janeiro n'en font point usage.

Le palais, qui servit d'abord de résidence aux empereurs du Brésil, est d'une architecture assez massive, et d'une harmonie générale assez lourde, sans que le goût et la confortabilité des aménagements intérieurs compensent cet inconvénient. Mais nous devons dire, pour la justification de ses architectes, qu'ils crurent, en l'élevant, travailler pour un simple gouverneur de province, et non point pour le souverain d'un vaste et puissant empire.

C'est précisément sur la place de ce palais que se trouvent les plus beaux édifices religieux de Rio-Janeiro. Citons d'abord l'église métropolitaine et la chapelle Royale, que l'on a eu le tort de bâtir trop près l'une de l'autre. L'église métropolitaine, que l'on appelle aussi l'église des Carmes-Chaussés, est un monu-



Fig. 11. Williams 48

Fig. 12. Williams 48

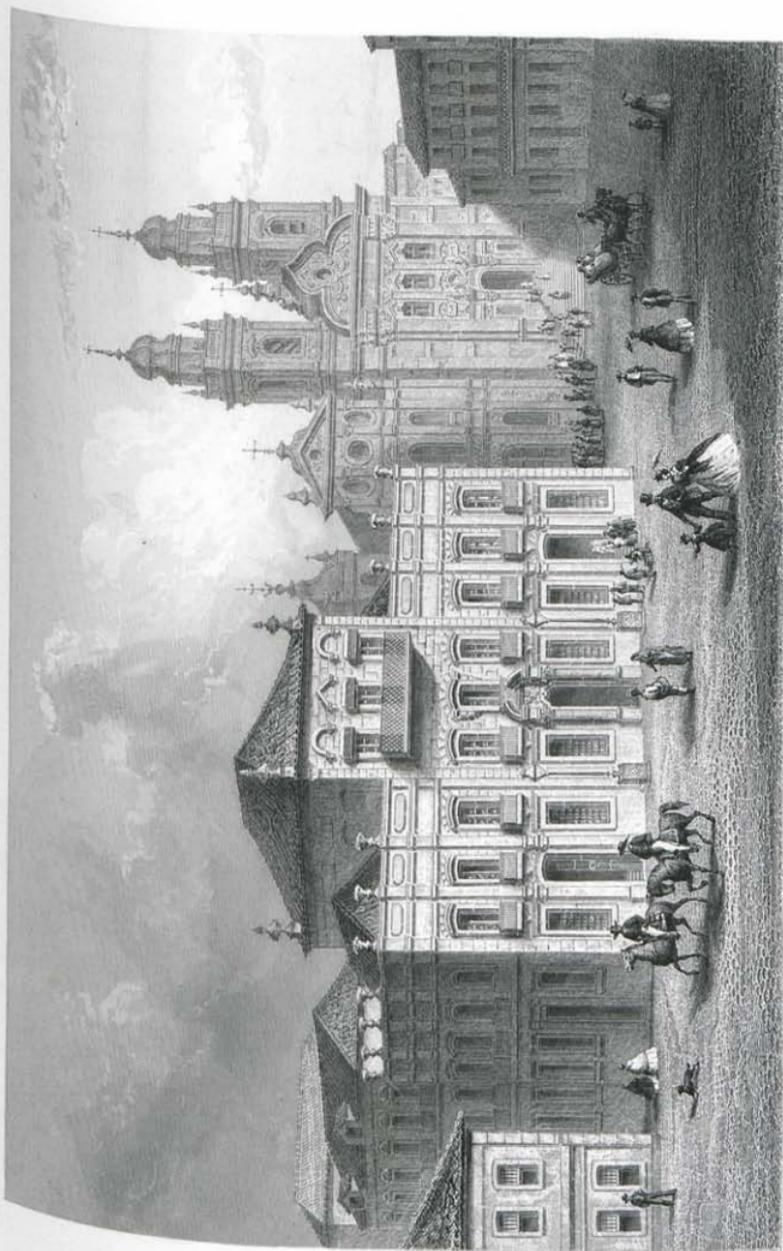
PLATE I
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

VII

Rio-de-Janeiro, la capitale du Brésil moderne, est une grande et belle ville dont l'aspect est digne d'une capitale. Ses monuments publics ne sont peut-être pas très-nombreux; mais quelques-uns, du moins, sont dignes d'intérêt. Le plus curieux, c'est le grand aqueduc de la Carioca, avec sa double rangée d'arcades, et ses belles lignes à la fois élégantes et grandioses. Il commence à la montagne de Gerco-Vada, et se développe sur une longueur de près de deux lieues. Il emprunte ses eaux à une source purement naturelle, les Fontaines Joyeuses, donnant comme elles, et tout en creusant les pentes brésiliennes, le privilège d'une immortelle jeunesse et d'une beauté que les années mêmes sont impuissantes à flétrir. Malheureusement toutes les Tempêtes de Rio-de-Janeiro n'en font point usage.

Le palais, qui servit d'abord de résidence aux empereurs du Brésil, est d'une architecture assez massive, et d'une harmonie générale assez lourde, sans que le goût et la confortabilité des aménagements intérieurs compensent cet inconvénient. Mais nous devons dire, pour la justification de ses architectes, qu'ils crurent, en l'élevant, travailler pour un simple gouverneur de province, et non point pour le souverain d'un vaste et puissant empire.

C'est précisément sur la place de ce palais que se trouvent les plus beaux édifices religieux de Rio-Janeiro. Citons d'abord l'église métropolitaine et la chapelle Royale, que l'on a eu le tort de bâtir trop près l'une de l'autre. L'église métropolitaine, que l'on appelle aussi l'église des Carmes-Chaussés, est un monu-



Imp. Ch. Cherles aux M. rue Bonaparte, Paris.

Ed. Willmann & Co.

RIO DE JANEIRO
PALAIS IMPERIAL ET CATHEDRALE.

ment du dix-huitième siècle, qui a les qualités architectoniques de son époque. Ce n'est pas beaucoup dire. Elle a succédé à la suprématie religieuse de l'église connue sous le nom de *Se Velha*, première cathédrale de Rio-Janeiro, maintenant sorte de charnier où l'on remuait du pied, il y a quelques années à peine, les restes profanés des morts. On continue à Rio-Janeiro ce système d'inhumations intérieures dont l'usage, autrefois général, a disparu presque complètement de l'Europe; mais du moins on y enterre avec un peu plus de soin. La chapelle Royale se distingue par la beauté de son vaisseau, ajoutons par l'excellence de sa musique, une des meilleures qu'il y ait au monde.

Mais le monument religieux le plus remarquable de Rio-Janeiro, c'est le couvent de *San Bento*, un des plus anciens édifices de la ville, et dont la position sur une colline qui lui sert en quelque sorte de piédestal, met plus en relief encore la grandeur et la majesté. Elle est d'une solidité qui se trahit jusque dans les moindres détails de sa fière architecture. Très-ornée à l'intérieur, elle a su du moins conserver à son ornementation même le caractère d'austérité qui convient à un cloître. Les parquets et les lambris des salles et des corridors sont en bois de *jacarangua*, dont la teinte un peu sombre se nuance des plus riches reflets et acquiert promptement un poli merveilleux. Un autre couvent, mais celui-là plein de charme et de grâce, c'est le couvent de *Santa-Thérésa*, qui renferme vingt et une religieuses, jamais plus, jamais moins. Ce couvent, posé dans un site admirable, avec de riantes échappées de vue sur la baie, n'est point entouré de murailles, et sa blanche façade s'élève du milieu d'une pelouse verdoyante, qu'entourent des haies fleuries et des buissons parfumés.

La vue dont on jouit des promenades du Jardin Public n'est comparable qu'au panorama de Constantinople, aperçu de la Corne-d'Or. Le Jardin n'est point, du reste, d'une très-grande

étendue; mais ses belles allées, qui s'étendent non loin du rivage, offrent un aimable mélange d'arbres étrangers et indigènes, versant sur le promeneur la fraîcheur et l'ombre. On peut voir dans ce jardin deux échantillons de la sculpture brésilienne : un enfant tenant en main un oiseau, dont le bec laisse tomber de l'eau dans un bassin, et deux crocodiles s'acquittant du même emploi. L'enfant est l'œuvre d'un Brésilien; les crocodiles ont pour auteur un pauvre nègre, doué d'aptitudes naturelles remarquables, et dont l'éducation aurait pu faire un artiste de premier ordre.

Les rues et les places publiques de Rio-Janeiro, par le concours animé, bizarre, incessant des types aussi nombreux que variés des races humaines qui s'y pressent, sont elles-mêmes un des plus curieux spectacles que la ville puisse offrir à l'étranger.

Après les Brésiliens de pure origine portugaise, les Mulatos, provenant du rapprochement des blancs et des nègres, les Mamelucks, issus des blancs et des Indiennes, viennent les diverses variétés des indigènes et des nègres, auxquelles les mille transactions des affaires mêlent des Anglais, des Français, des Suisses et des Chinois; ajoutez encore un assez grand nombre de Russes, des Irlandais, — n'y en a-t-il point partout? — des Norvégiens, des Suédois et des Danois, et vous aurez une idée de l'abondance d'échantillons que peut présenter à l'étude de l'observateur une des villes les plus véritablement cosmopolites qu'il y ait au monde.

Ces diverses classes d'hommes ont des mœurs, des habitudes, des façons de vivre aussi différentes que leurs races mêmes. Si les représentants de l'aristocratie se rapprochent, au point de se confondre avec elles, des hautes individualités qui occupent la même position dans la hiérarchie européenne, le reste de la population conserve le caractère propre à son origine, et sollicite l'attention par mille sujets de curieuse étude. Le voyageur

est surtout frappé de la grâce des femmes, mélange singulier d'ardeur et de mélancolie, de tendresse et de passion, et de ce je ne sais quoi d'oriental, qui se trahit tout à la fois et par la profondeur du regard et par la langueur de la démarche. La vie intime, vue de près, laisse voir de singuliers contrastes d'opulence et de misère. On a de la vaisselle plate et des bijoux massifs ; on sort dans la rue avec des cortéges d'esclaves richement parés, et l'on rentre chez soi pour s'asseoir sur une natte déchirée et manger du manioc avec ses doigts.

Les offices religieux se célèbrent avec cette pompe et cet éclat que le catholicisme méridional a transportés de ses métropoles dans ses colonies. Les détonations de l'artillerie se mêlent aux sonneries des cloches, et la fumée de la poudre aux vapeurs de l'encens. Des milliers de cierges transforment les parois des temples en murailles ardentes. Les familles se rendent ensemble aux églises, tenant en main, les uns le rosaire et les autres le livre d'heures. Le vendredi saint déploie une solennité toute particulière. Autour de la mort du Fils de Dieu, tous les bruits s'éteignent dans la ville silencieuse ; seulement, de minute en minute, quelques vaisseaux de guerre, à l'ancre dans la rade, tirent un coup de canon en signe de deuil. Dans toutes les églises, les prédicateurs prêchent ce sermon traditionnel que, dans le monde chrétien, l'on appelle de ce nom douloureusement éloquent : LA PASSION ! et, à l'instant le plus pathétique, au passage convenu d'avance entre lui et les arrangeurs de cette mise en scène savante, un rideau s'écarte, et le peuple aperçoit le Christ au tombeau, son cercueil ouvert, les mains sanglantes, entouré de ses gardes. Bientôt commence le défilé, à travers les rues de la ville, d'une immense procession de femmes en deuil, d'enfants en costumes d'anges, d'hommes portant d'énormes cierges allumés. En tête du cortége sacré s'avance la croix rédemptrice, voilée de noir ; au dernier rang, se trouve le saint sépulchre, avec la vic-

time sacrée. Le défilé de cette procession ne dure pas moins de deux heures. Le lendemain, c'est-à-dire le samedi saint, que l'on appelle à Rio-Janeiro le *samedi de l'Alleuia*, le bonheur du peuple est de venger la mort de Jésus sur la personne du traître. On promène donc par les rues l'effigie de Judas Iscariote; on l'entoure de toutes sortes d'agents infernaux, et ces agents ne sont autre chose, le plus souvent, que des personnages politiques, objets de la haine populaire, qui se venge ainsi par une satire publique. Enfin, Judas est pendu haut et court à un grand arbre; au même instant, l'on voit apparaître Satan, qui s'en empare, et tous disparaissent dans un tourbillon de flammes.

A Rio-Janeiro, ainsi du reste que dans tout le Brésil, les funérailles se célèbrent avec une pompe et une magnificence parfois ruineuses pour la famille. Dans quelques endroits, on promène par les rues le cadavre à visage découvert, et revêtu du costume d'un ordre religieux. L'usage des cimetières est encore à peu près inconnu, et l'on inhume dans les églises. Le corps est déposé dans la chaux vive, qui promptement va dévorer ses chairs. Quelquefois il y a un tel encombrement dans les sépultures, que l'on ne sait plus trouver de place pour le nouveau venu, qui semble vouloir ressortir de sa tombe trop étroite; mais on l'y renforce violemment, à l'aide d'un instrument qui ressemble à celui que nos paveurs emploient sous le nom de *demoiselle*. On contraint ainsi le malheureux mort à rester en place. Les parents et les amis assistent impassibles à cette profanation.

Les funérailles des enfants ne donnent lieu à aucune démonstration douloureuse. Les enfants qui meurent en état de grâce sont de petits anges qui s'en retournent au ciel! On les promène triomphalement sur des espèces de lits de repos, couronnés de fleurs et endormis dans leurs ailes; puis on les dépose dans de petits cloîtres, décorés de fraîches peintures et entourant des jardins

dont on renouvelle sans cesse les plates-bandes parfumées. Rio-Janeiro a, comme Paris, le culte sacré des morts ; le 2 novembre voit se renouveler le deuil pieux de tous ceux à qui la terre a repris des êtres aimés : on va s'agenouiller sur leur tombeau, s'entretenir avec eux et leur porter des fleurs et des larmes.

SAN SALVADOR, plus connu sous le nom de BAHIA, est aujourd'hui la seconde ville du Brésil. On sait que ce fut longtemps la première. Fondé en 1549 à l'entrée de l'admirable golfe qui porte son nom, San Salvador s'élève sur la côte orientale, et à son point le plus escarpé. On peut dire qu'il y a deux villes dans une, et tellement différentes, et si nettement séparées, qu'il est vraiment impossible de confondre l'une avec l'autre. On les désigne généralement sous les noms de ville haute et de ville basse. La ville basse, qui longe la mer, est occupée par les docks du commerce, la douane, l'arsenal, les chantiers de construction, en un mot le commerce et l'attirail du commerce, et ceux qui vivent de lui, avec lui et pour lui. Plus haut, sur un plateau régulier baigné dans l'air salubre, le palais du gouverneur, le grand couvent des moines, les hôtels de l'aristocratie : le repos dans la dignité. C'est la ville haute. Des rues montueuses escadent hardiment la colline, échelonnant des maisons, en guise de marches gigantesques, et réunissent les deux portions de la cité, de manière à n'en former qu'un grand tout. Il n'y a point dans tout le Brésil une ville qui renferme plus d'édifices religieux que San Salvador. On y trouve de grandes et belles églises, et de nombreux couvents d'hommes et de femmes. Les religieuses qui habitent une de ces dernières maisons s'occupent d'une industrie qui peut au moins sembler étrange dans un cloître : elles sont modistes ! et l'on admire l'art exquis et le goût délicat qu'elles déploient dans la disposition des fleurs éclatantes et inaltérables dont elles savent composer des parures

que se disputent toutes les élégances féminines du Brésil. Ingé-
nieusement cruelles, ces mains de nonnes arrachent incessam-
ment leurs plus beaux ornements aux oiseaux infortunés qui
tombent en leur pouvoir, et en attendant que la nature leur ait
rendu un vêtement nouveau, qu'elles sauront leur reprendre
encore, elles les couvrent d'une sorte de petite jaquette à la livrée
du couvent, à peu près comme à Paris les petites-maitresses ha-
billent leurs levrettes frileuses.

San Salvador, où les jésuites eurent autrefois deux magnifiques
établissements d'éducation, possède encore aujourd'hui des col-
lèges, des séminaires, une bibliothèque, des écoles, en un mot
tout ce qui prépare, favorise ou complète le mouvement intel-
lectuel.

Les édifices publics qui, de loin, et surtout aperçus de la mer,
font vraiment très-grande figure, n'ont point à proprement parler
de caractère architectural. Il faut se contenter d'un coup d'œil
d'ensemble, et ne point se permettre un examen trop attentif.

Les gens riches de San Salvador ne se servent pas de voi-
tures : ils se font porter dans des espèces de palanquins que,
dans la langue du pays, on nomme *cadeiras* ; on s'assoit dans les
unes, on se couche dans les autres. Les *cadeiras* sont portées
elles-mêmes par de grands et forts nègres, que l'on habille su-
perbement. Un petit domestique noir trotte à la portière, prêt
à recevoir à tout moment les ordres de son maître.

Les étrangers choisissent d'ordinaire pour leur demeure le
quartier nommé le *BARIL*, où se rencontre un nombre assez grand
de belles maisons bien bâties. Mais les mieux avisés préfèrent
encore le faubourg appelé *DA VICTORIA*, sorte de triangle équila-
téral, qui, par une pente douce, descend jusqu'à la mer. Dans
un intervalle assez resserré il renferme six petites vallées, véri-
tablement délicieuses, aussi charmantes d'aspect qu'elles sont
remarquables par la richesse de leur végétation. On y voit en

effet les plus magnifiques échantillons de la nature tropicale, et les lianes de la forêt vierge, enlaçant les colonnes de la véranda d'un cottage, ou la rampe en fer ouvragé du perron de quelque palazzino. Nulle part l'œil épris du spectacle des végétations grandioses, ou des délicats épanouissements de la flore de l'équateur, ne contempera de spectacle plus magnifique. Là sont réunies, en effet, les formes les plus gracieuses aux couleurs les plus séduisantes ; là tout ce que l'homme cultive de plus parfait lutte avec tout ce que la nature produit de plus rare et de plus enchanteur. Ennemis du mouvement, comme le sont du reste presque tous les méridionaux, les habitants de San Salvador se promènent peu. Ce n'est point, certes, que les promenades leur manquent : ils en ont une fort belle, qui se prolonge presque tout à l'entour de ce joli lac connu sous le nom de *Dique*, isolant la ville du continent ; puis une autre, le Jardin public, admirablement situé en face de la mer, d'où l'on peut voir les navires de toutes les nations sillonnant la baie, ou la lutte des harponneurs contre la baleine qui vient se faire prendre, spectacle rare dans les villes, sous les murs de Bahia.

Toute la baie de San Salvador est entourée d'une zone de terre, d'environ trente lieues de développement, sur une largeur qui varie de six à dix, et que l'on appelle le *Reconcave*. C'est peut-être le terrain le plus fertile de tout le continent brésilien. Son sol noir, que les habitants du pays désignent sous le nom de *massapé*, est véritablement inépuisable. On peut y cultiver avec succès toutes les denrées coloniales. Quantité de petites rivières mettent le *Reconcave* en communication régulière et facile avec la baie de Tous-les-Saints, et, par conséquent, avec le reste du monde. Cette baie, jadis sans doute un lac intérieur qui rompit sous l'effort des eaux son bord oriental pour se joindre à la mer, a deux entrées, séparées l'une de l'autre par l'île d'Itaparica. Cette baie mesure six lieue et demie du nord au sud, et plus de

huit lieues de l'est à l'ouest. La culture de la canne à sucre occupe une quantité de bras autour du Reconcave, et rapporte des bénéfices considérables; mais elle exige un travail assidu et souvent pénible. Le tabac est aussi une des richesses de cet heureux pays.

La province de Fernambuco est certes une des plus curieuses du Brésil: le coup d'œil de ces Hollandais, à la fois hommes de guerre, agriculteurs et marchands, ne les trompa point lorsqu'ils déployèrent pour s'y établir tant de persévérance, de courage et d'audace. Comme étendue, comme importance politique, le Fernambuco n'est que la troisième province du Brésil. Comme situation géographique, comme valeur commerciale, c'est peut-être celle dont la possession est le plus à souhaiter. Depuis le San Francisco jusqu'au Goyna, il y a là soixante-dix lieues de côtes composées d'admirables plaines, que quelques rares collines viennent de temps en temps accidenter plutôt qu'interrompre; nulle part l'air du nouveau monde ne convient mieux à la race européenne. C'est le seul endroit où les blancs puissent travailler à la terre sans danger. La mer, qui, à l'est, baigne tout son territoire, s'y creuse un port naturel admirable; par le sud, par l'ouest, par le nord, elle est en communication avec le Brésil tout entier.

Dès le seizième siècle, le pays de Fernambuco fut habilement cultivé; aussi vit-il s'accroître rapidement sa population européenne. Mais, par suite d'une loi à peu près inévitable, et que l'on voit toujours appliquée dans les pays de colonisation, à mesure que les conquérants se multiplièrent on vit diminuer d'autant les indigènes. C'est ainsi que la tribu des Cahetés, issue de la grande race des Tupinambas, après avoir occupé toute la côte du Fernambuco, finit par en disparaître complètement. Pareils en cela aux Chactaws de l'Amérique du Nord, les Cahetés

avaient toujours parmi eux des bardes ou poètes guerriers, qui, même en temps de guerre, étaient respectés par les tribus ennemies. L'habitation des côtes et l'incessant voisinage de la mer avaient fait des Cahétès une sorte de nation maritime. Il faut bien avouer que leurs connaissances comme navigateurs étaient encore dans la première période de l'enfance. Leurs embarcations n'étaient autre chose que des troncs d'arbres liés entre eux avec des roseaux.

Les Cahétès, en 1554, commirent un crime dont les Portugais tirèrent une éclatante vengeance. L'évêque du Brésil, dom Pedro Fernandez Sardinha, qui avait fait naufrage sur leurs côtes, fut massacré par eux. Les Portugais condamnèrent, pour ce crime de quelques-uns, la nation tout entière à l'esclavage. Un tel arrêt équivalait à un arrêt de mort. Les Cahétès n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir historique.

On rencontre encore dans le Fernambuco quelques débris des vieilles nations indiennes. Les Portugais, après les avoir traqués et décimés, ont fini par les convertir. C'étaient les plus doux, les plus faibles et les plus inoffensifs des habitants du Brésil. Ils erraient à peu près à l'aventure, dans un pays aride et désolé, où ils se nourrissaient de miel, de gibier et de fruits sauvages. On est parvenu à les réunir en villages, et ils ne demandent pas mieux que de se soumettre à la loi de leurs vainqueurs. Il n'est qu'une seule chose contre laquelle il faut se défendre d'eux par la force : c'est le vol du bétail. Il n'a pas encore été possible de faire pénétrer dans leur cerveau cette idée, pour eux absolument nouvelle, qu'il y a une différence entre un bœuf dans une clôture, et un tapir dans une forêt vierge. Ils prennent l'un comme ils tueraient l'autre.

On trouve encore dans les déserts du Fernambuco les débris d'une race aujourd'hui presque anéantie, mais qui eut une curieuse histoire. Je veux parler des descendants de ces nègres fu-

gitifs, qui essayèrent de fonder un empire noir, et défendirent, en effet, pendant quelque temps, leur indépendance avec succès. Ils élevèrent même une ville que les géographes et les historiens désignent sous le nom de PALMARÈS. La première difficulté qu'ils eurent à vaincre pour assurer la perpétuité de leur établissement, ce fut de se procurer des femmes. Ils usèrent du procédé conseillé jadis par Romulus à ses compagnons. Comme on ne leur en donnait point, ils en prirent. Ils ne furent pas difficiles sur le choix de leurs Sabines : blanches, nègresses, femmes de couleur, tout leur fut bon. Comme le gouvernement portugais, à ce moment plus attentif aux côtes qu'à l'intérieur du pays, oublia qu'il était de son devoir de défendre les planteurs ses sujets, ceux-ci achetèrent des nègres fuyards et révoltés une paix qu'ils n'étaient point capables de leur imposer. Ils eurent même l'imprudence de leur fournir, outre les marchandises de l'Europe, des armes à feu et toutes les munitions dont ils avaient besoin. L'empire noir forma bientôt une république considérable et redoutée. Les nègres s'élevèrent peu à peu jusqu'à certaines notions assez hautes de l'ordre politique. Leur chef était élu parmi les plus braves, et ils lui donnaient le nom de *Zombé*, que l'on traduirait assez exactement par celui de diable. Ils avaient aussi des magistrats secondaires, chargés d'appliquer des lois qui ne furent point écrites, mais que la tradition conservait. Ces lois étaient d'une sévérité draconienne. Elles punissaient de mort non-seulement l'homicide, l'adultère et le vol, mais la même peine frappait celui qui, après avoir conquis sa liberté, retournait chez son maître. L'esclave fugitif était accueilli dans l'État de Palmarès, et considéré comme libre dès qu'il en avait touché les frontières ; mais les esclaves que les Palmarésiens enlevaient sur les habitations devenaient esclaves et servaient leurs nouveaux maîtres. La population noire prospéra et s'accrut rapidement ; un pays, avant eux improductif et dé-

sert, se couvrit de riches moissons et de villages que l'on désignait sous le nom de *Quilombos*, de même que, dans d'autres parties du Brésil, on les eût appelés *Aldès*. Ils eurent même une capitale, avec une muraille de bois faite de troncs d'arbres aux fibres résistantes. Ces murailles avaient des plates-formes, également en bois, où, même en temps de paix, veillaient des sentinelles.

Les maisons de Palmarès n'étaient point alignées comme les nôtres, de façon à former des rues. Sous ce rapport on peut dire que les Palmarésiens, ces prétendus sauvages, avaient plus de goût que beaucoup de nations civilisées. Ils élevaient leurs habitations au milieu d'enclos très-bien cultivés ; au centre de la ville se trouvait un lac poissonneux ; des citernes, ménagées à l'intérieur des maisons, leur conservaient une eau limpide et fraîche. Ces maisons étaient généralement simples, mais commodes : celle du gouverneur avait un aspect monumental et grandiose. A la fin du dix-septième siècle, la ville de Palmarès renfermait vingt mille hommes capables de porter les armes. Cette nation, que tout d'abord on avait méprisée, maintenant on la redoutait. On résolut de l'anéantir. La peur rend parfois cruel. La province de Fernambuco était alors gouvernée par Caetano de Mello de Castro. Ce fut lui qui se chargea d'exécuter cette résolution que, du reste, lui-même avait prise. Elle n'était point sans difficultés, et sa première expédition, quoique bien concertée, n'obtint point le résultat espéré : les troupes régulières furent battues. Étrangers à toute discipline et à toute tactique, les noirs étaient animés d'un indomptable courage.

Cependant le gouverneur portugais s'était trop avancé pour reculer : il ne le pouvait plus sans déshonneur. On mit sur pied de nouvelles troupes ; le commandement en chef fut confié à Bernardo Viéra de Mello, qui, plus d'une fois déjà, s'était mesuré avec les nègres. Celui-ci, pour épargner le sang de ses hommes, convertit la guerre en blocus. Tous les habitants des campagnes

se réfugièrent dans l'enceinte fortifiée, où la famine se fit bientôt sentir. On fit alors jouer le canon contre ces murailles de bois ; les habitants de Palmarès comprirent qu'ils étaient perdus. Quand l'ennemi pénétra dans la place, le zombé et les principaux de la ville se retirèrent sur les rochers qui dominaient la cité, puis se précipitèrent, heureux d'ensevelir ainsi la honte de la défaite dans la gloire de la mort. Palmarès fut entièrement détruit ; on ne retrouverait même plus aujourd'hui sa trace :

Etiam periere ruinae !

Tous ses habitants furent réduits en esclavage et distribués pour la plupart, comme récompense du courage, à ceux qui s'étaient distingués dans cette guerre servile.

Ceux que l'on regardait comme plus dangereux furent déportés dans les provinces lointaines, les uns au nord, les autres au midi. On fit à San-Salvador une belle procession pour remercier le Dieu des armées, et jamais plus on n'entendit parler de la pauvre république noire.

La ville de Fernambuco, que l'on appelle aussi la *ville du Récif*, est divisée en trois parties bien distinctes : la presqu'île du Récif proprement dite, l'île *Santo-Antonio* et le quartier connu sous le nom de *Boa-Vista*. Nous traduirions exactement par *Belle-Vue*. Le quartier le plus ancien, le plus mal bâti, le moins propre, mais aussi le plus vivant, c'est celui de la presqu'île. Là toutes les vieilles maisons ont leurs fenêtres garnies de grilles, comme dans une rue de Caire ou de Damas. Ces maisons sont assez hautes, et les rues trop étroites. Le quartier offre, du reste, un tableau vivant qui change incessamment. Les femmes blanches se hasardent rarement dans ce centre des affaires, qui s'y font tumultueusement. On y trouve des boutiques assez bien assorties de marchandises anglaises et indiennes. Il y a quelques

années à peine, on y trouvait aussi des assortiments d'esclaves de tout sexe, de tout âge et de tout prix. C'était la traite dans tout ce qu'elle a de plus hideux et de plus odieux. Santo-Antonio offre des rues plus larges, et par conséquent plus gaies que celles du Récif; la plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, ce qui laisse circuler plus librement l'air et la lumière. Peu de monuments qui méritent l'attention de l'artiste : citons pour l'archéologue et l'historien les restes prosaïquement utilisés du palais de Maurice de Nassau. Le quartier de Boa-Vista est moderne, élégant, confortable, mais sans caractère architectural nettement accusé. Il sert de transition entre la ville et les faubourgs, dont les maisons de plaisance, semés dans un libre et large espace, ont un air heureux et riant qui fait plaisir à voir.

. Le port, où l'on rencontre aujourd'hui des vaisseaux appartenant à tous les pavillons de la marine européenne, est aussi fréquenté par des embarcations indigènes, particulières à la côte, et qui attirent tout d'abord l'attention du voyageur. Elles se composent de trois pièces de bois, longues de douze à quinze pieds, large de huit à dix pouces, grossièrement équarries, et que rassemblent deux traverses; la pièce de bois du milieu est percée d'un trou, destiné à recevoir le mât que portera la voile. Un pieu fiché au mât sert à suspendre le sac de manioc et laalebasse d'eau douce. Le pilote s'accroupit sur un petit banc, trop peu élevé pour le préserver de la vague, qui, du reste, embarque à chaque instant. Quand le *jangado*, — c'est le nom de ce navire primitif, — vient à chavirer, ce qui lui arrive assez souvent, tout le monde se met à l'eau et on a vite fait d'arracher le mât et le banc du pilote, que l'on replante vivement de l'autre côté : l'avantage du *jangado*, c'est de n'avoir ni envers ni endroit. Ces embarcations serrent le vent de très-près, filent rapidement, rasant la côte s'il le faut, et se hasardent au besoin jusqu'à quinze ou vingt lieues en mer.

La véritable origine du Récif est due à Maurice de Nassau. C'est une création de la patience hollandaise. Avant le célèbre capitaine, ce n'était qu'une plage sablonneuse, où se trouvaient quelques misérables huttes de pêcheurs. Maurice, qui devina son importance possible, y planta des arbres tout venus, ainsi qu'on le fait maintenant dans nos grandes villes, puis quand il eut là un parc vraiment admirable, il y bâtit une maison de plaisance; d'autres habitations s'élevèrent autour de la sienne et Fernambuco fut fondé. — Cette bouche de l'enfer (c'est la signification de son nom portugais) devint une succursale terrestre du paradis.

Le *Récif* qui donne son autre nom à la ville, puisqu'on l'appelle aussi la Ville du Récif, s'étend le long de la côte depuis la baie de Tous-les-Saints jusqu'au cap de San-Roe, sans jamais s'éloigner de la plage, dont il est séparé par une distance d'environ cent brasses. Sa partie supérieure présente une surface plane, à la hauteur du flot de marée, et dominant la basse mer d'environ six pieds. Cette muraille naturelle, absolument infranchissable aux navires, s'interrompt tout à coup pour leur offrir d'elle-même un passage. Derrière ce récif on trouve deux ports; l'un intérieur et préservé, pour les navires d'un faible tirant d'eau, l'autre pour les grands bâtiments, mais qui n'est point à l'abri des tempêtes.

A une lieue de Fernambuco, vers le nord, on aperçoit la ville d'*Olinda*, assise sur ces coteaux pittoresques, et communiquant avec le *Récif* par une sorte de promontoire qui longe le rivage, et par un large cours d'eau, le *Rio-Biberibe*, parallèle à ce promontoire. Placée sur le dernier chaînon d'une petite cordillère, qui se prolonge dans l'intérieur du pays, Olinda jouit d'une température modérée, et d'une atmosphère toujours pure. Les riches habitants de Fernambuco y passent la belle saison dans des maisons de plaisance. Ils appellent cela aller à la campagne.

Le sol, dans les environs de Fernambuco comme, du reste, dans tout le Brésil, est possédé par une classe de propriétaires, quasi-féodaux, que l'on appelle les *senhores d'engenho*. Les uns exploitent par eux-mêmes, les autres par des tenanciers, qui cultivent au moyen de cinq ou six noirs, et partagent les profits avec le propriétaire du terrain. Le vice du système, c'est que les tenanciers, que l'on désigne sous le nom de *lavradores*, ne sont point garantis par des baux dans leur jouissance : le propriétaire peut les renvoyer quand il lui plaît. Au-dessous des *lavradores*, se trouvent les *moradores*, petits colons de moindre importance encore, auxquels on accorde la permission de se construire une case quelque part, le plus souvent dans les bois, et de cultiver un petit coin de terre. La redevance qu'ils payent au propriétaire est d'environ un dixième du produit brut, mais ils n'ont pas de bail, et dépendent absolument du bon plaisir de leur propriétaire. Les *moradores* sont presque toujours des métis ; les nègres, les blancs et les Indiens purs ne se rencontrent guère parmi eux. C'est aujourd'hui l'élément le plus considérable de la nation brésilienne. Les *moradores* sont en général fort enclins à la paresse : ils ne travaillent que pour vivre, et personne plus qu'eux ne sait vivre de peu. Une hutte en terre, quelques poteries primitives, une râpe à manioc, deux ou trois nattes, voilà ce qui constitue toute leur fortune : ils s'en contentent, et trouvent le moyen de mépriser le reste du monde. La civilisation n'a pas encore pénétré dans cette classe où le vol, l'assassinat, et tous les crimes contre la sûreté publique recrutent leurs plus dangereux adeptes. Ils font souvent trembler leurs maîtres, et règnent par la terreur.

Avant que le district de Fernambuco eût été défriché pour s'accommoder aux exigences de la grande culture de la canne à sucre, du tabac, et du coton — le plus beau que les plantations du nouveau monde puissent fournir aux fabriques de l'ancien —

il était presque entièrement couvert de belles forêts de ce bois de teinture qui donnent son nom au pays, et que les indigènes apprirent très-prompement à débiter sous la direction des ouvriers portugais.

Nous avons déjà raconté l'exploration du fleuve des Amazones par une flottille portugaise sous les ordres de Pedro Texeira.

Depuis ce temps, des voyageurs de toutes les nations ont navigué sur le géant des fleuves, et, à l'heure qu'il est, on peut le dire à peu près connu.

On sait que c'est à San-Francisco de Tabenga que l'Amazone entre dans l'empire du Brésil, pour parcourir de l'est à l'ouest cette immense province de Para, plus grande qu'un royaume. Il est formé par la réunion du Tangura-Gua avec l'Ucayali. L'Ucayali est la branche principale, et il est formé lui-même par le Paro et son tributaire l'Apurimac. Ce Paro, qui est ainsi le véritable père de l'Amazone, naît dans les montagnes de Sicasica, dépendance de la Bolivie. Il traverse cet État du sud au nord; puis le Pérou, puis la Colombie. Il se joint au Maranon dans la province de Ménas et porte le nom de Solimoës, jusqu'à son confluent avec le Rio-Negro. Il devient navigable à Villa de Gianon Bracaromès. A quelque distance de cette ville, après avoir reçu le Santiago, son lit, large de cinq cents mètres, se réduit tout à coup à cinquante; pendant deux lieues, il coule sous une sorte de voûte que lui forment les rochers de la Cordillère.

Ses principaux affluents sont, à droite, le Javary, le Madeira, le Topayos et le Czingu; tous les quatre arrosent le Brésil. A gauche, nous citerons le Napo, l'Ica, l'Yapuru et le Rio-Negro. Après avoir reçu les eaux du Rio-Negro et du Madeira, l'Amazone mesure environ une lieue de largeur; mais les îles sans nombre dont il est semé empêchent presque toujours d'apercevoir ses deux bords à la fois. Sa végétation est d'une

luxuriance et d'une beauté vraiment incomparables. Son embouchure est d'environ huit lieues. L'Amazone n'a pas moins de onze cents lieues de cours navigable. Des vaisseaux de cinq cents tonneaux le remontent jusqu'à une distance considérable, et les continents qu'il arrose forment à eux seuls tout un monde. Ces terres sont la patrie des merveilles de la nature, et plus d'une fois leur réalité a dépassé les fictions enthousiastes des poètes. Il nous serait impossible de faire l'énumération des populations qui se désaltèrent à ses eaux. Les unes sont entrées franchement dans le courant de la civilisation européenne, les autres y sont restées assez indifférentes ; il en est qui s'y montrent complètement hostiles. Celles-ci continuent à vivre de chasse et de pêche, à marauder sur les terres des colons et à croupir dans l'oisiveté, quand ils ne sentent point l'aiguillon de la faim. Ils admettent l'influence des bons et des mauvais génies, des mauvais plutôt que des bons ; l'apparition des conquérants sur leurs bords ne leur permet plus de voir que des ennemis dans les dieux qui les ont si mal défendus. Dans l'intérieur des terres, entre l'Araguaya et le fleuve des Tocantins, on trouve encore des cannibales qui mangent pieusement leurs parents pour les empêcher de souffrir des maux de la vieillesse, et leur donner en même temps un tombeau digne d'eux. Là encore on rencontre parfois les restes errants du peuple presque entièrement éteint des Muru-Muru, tribu nomade, haïe et redoutée, comme ces hôtes errants de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Hongrie, que l'on désigne sous les noms peu justifiés d'Égyptiens, ou de Bohémiens, et que l'on appelle aussi Zingaris ou Gypsés. Non-seulement ils se percent les oreilles et la lèvre inférieure pour y attacher toutes sortes d'appendices, mais ils se fendent aussi les narines, et trouvent le moyen d'y fixer des dents d'animaux, pour se donner un air terrible.

Ils ont pour ennemis les *Mindrucus*, que l'on a surnommés les

coupe-têtes, et qui veulent détruire les Murus. C'est parmi ces tribus que l'on retrouve les mascarades, les danses sauvages et toutes ces cérémonies bizarres qui frappèrent d'étonnement leurs premiers témoins étrangers.

Le coup d'œil rapide que nous venons de jeter sur les diverses contrées du Brésil permettra de juger suffisamment des immenses ressources de ce pays si admirablement disposé au point de vue de la géographie stratégique, si favorisé de la nature, si fécond en productions de toutes sortes, également abondantes et variées. Le gouvernement intelligent et jeune, progressif, sagement libéral, qui dirige aujourd'hui ses destinées, tente les améliorations possibles dans tous les genres. Une des plus souhaitables, et dont on peut dire que le besoin ne se fait pas sentir au Brésil seulement, mais bien dans toute l'Amérique du Sud, c'est celui de communications sûres, faciles et rapides. Ce n'est point sur le lieu même qui les produit qu'il faut consommer les richesses du sol, si l'on veut qu'elles arrivent à toute la valeur qu'elles sont susceptibles d'acquérir. Tous ceux qui eurent, aux différentes époques de l'histoire, l'idée vraie des conditions de la civilisation, ont donné à leurs routes un soin extrême. Les voies romaines, qui partaient de la borne milliaire que les conquérants du vieux monde avaient plantée au milieu même de la ville éternelle, allaient de là rayonner jusqu'aux extrémités de leur empire. Maintenant encore nous en retrouvons partout les indestructibles traces, et il semble que l'on entende sonner sur leurs chaussées inaltérables le lourd talon des légions. Aujourd'hui les découvertes modernes ont introduit un élément nouveau dans la force qui fait circuler et les hommes et les choses. La vapeur, qui a si profondément modifié l'Europe et l'Amérique du Nord, réserve au Brésil une rénovation heureuse et pacifique ; elle met-



Imp. Ch. Chardon aîné, 56 rue Bouteville, Paris.

Narguet sc.

S. M. DOM PEDRO II.

EMPEUR DU BRÉSIL

tra en rapport les diverses parties du Brésil entre elles, et tout le Brésil en rapport avec toute l'Europe. La civilisation vit surtout d'échanges, échanges moraux et matériels, échange de classes, échange d'idées. Depuis ces vingt dernières années, la population du Brésil s'est singulièrement accrue; il faut tâcher que s'accroissent en même temps les lumières, qui seules peuvent donner à cette population une valeur effective et réelle. Ce que nous disons là, tout ce qui, au Brésil, a le sentiment vrai des choses, le dit et le pense comme nous. Nulle part le besoin de l'instruction ne se fait plus sentir; nulle part une aspiration plus universelle ne porte toutes les classes vers ce qui peut favoriser un noble mouvement des intelligences. Si le gouvernement peut se vanter d'être entré le premier dans la voie généreuse, il doit reconnaître qu'il y a été promptement suivi; et qu'il n'a plus qu'à diriger les efforts des meilleurs esprits. Avec des intelligences plus éclairées, on aura aussi des âmes plus énergiques. La force est la compagne de la lumière. L'empereur actuel a reçu une éducation distinguée, complète, vraiment libérale; il est dans son pays le représentant le plus avancé de la civilisation moderne. Il entre dans le plein épanouissement de l'énergie; peu de souverains sont capables de faire davantage pour leurs États. Ajoutons que chez bien peu la volonté est en si complet accord avec le pouvoir.



R. E. DON PIERRO II.

EMPEREUR DU BRÉSIL.

tra en rapport les diverses parties du Brésil entre elles, et tout le Brésil en rapport avec toute l'Europe. La civilisation vit surtout d'échanges, échanges moraux et matériels, échange de choses, échange d'idées. Depuis ces vingt dernières années, la population du Brésil s'est singulièrement accrue; il faut tâcher que s'accroissent en même temps les lumières, qui seules peuvent donner à cette population une valeur effective et réelle. Ce que nous disons là, tout ce qui, au Brésil, a le sentiment vrai des choses, le dit et le pense comme nous. Nulle part le besoin de l'instruction ne se fait plus sentir; nulle part une aspiration plus universelle ne porte toutes les classes vers ce qui peut favoriser ce noble mouvement des intelligences. Si le gouvernement peut se vanter d'être entré le premier dans la voie généreuse, il doit aussi reconnaître qu'il y a été promptement suivi, et qu'il n'a plus qu'à diriger les efforts des meilleurs esprits. Avec des intelligences plus éclairées, on aura aussi des âmes plus énergiques. La force est la compagne de la lumière. L'empereur actuel a reçu une éducation distinguée, complète, vraiment libérale; il est dans son pays le représentant le plus avancé de la civilisation moderne. Il entre dans le plein épanouissement de l'énergie virile; peu de souverains sont capables de faire davantage pour leurs États. Ajoutons que chez bien peu la volonté est en aussi complet accord avec le pouvoir.

LA COLOMBIE

Après l'empire du Brésil, la Colombie est la plus grande division territoriale de l'Amérique du Sud ; elle n'a pas moins de quatre cent cinquante lieues de longueur. Sous cette dénomination de Colombie, il faut comprendre aujourd'hui la Nouvelle-Grenade, les républiques de l'Équateur et du Vénézuëla, ainsi que la Guyane espagnole.

Le nom de Colombie est le seul souvenir officiel et authentique qui reste maintenant dans le nouveau monde de celui qui l'a découvert. C'est sur son territoire que se trouve le noyau central de cette partie de la Cordillère, connu sous le nom des Andes, dont les diverses altitudes ont fait diviser le territoire en terres chaudes, *tierras calientes* ; tempérées, *templadas* ; froides, *frias* ; stériles, *paramos* ; neigeuses, *nevados*. Au bas de la montagne s'étendent les plaines que l'on appelle *llanos*, comme on les appelle ailleurs pampas ou savanes. Une portion de ces llanos est habitée par des Indiens à demi civilisés ; le reste est une solitude absolue, qu'anime par instant le passage d'une caravane de sauvages, et qui retombe bientôt dans sa tristesse morne. Un des traits distinctifs du paysage colombien,

c'est le plateau désert, à une certaine hauteur dans la montagne, que nous avons déjà désigné sous le nom de *paramos*, et qui porte un cachet de désolation terrible. Souvent d'irrésistibles tempêtes les sillonnent ; souvent l'avalanche se rue sur eux et les bouleverse, ou bien encore ce sont les volcans qui les inondent de leurs torrents de laves enflammées.

L'Amazone, ce géant des fleuves, arrose la portion la plus méridionale de la Colombie, tandis que l'Orénoque, un des plus grands cours d'eau de l'Amérique méridionale, appartient tout entier à son territoire. C'est dans les régions avoisinant sa source que les voyageurs plaçaient, dans leurs rêves insensés, cette invisible *mer Blanche*, qui roulait, disait-on, de la poudre d'or en guise de sable, et des galets de diamants. Non loin de cette mer devait se trouver la ville fabuleuse de *Maona*, dont les palais étaient, disait-on, recouverts de lames d'or massif, et scintillants de pierreries ; Maona était capitale de ce non moins fameux *El Dorado*, qui préoccupait toutes les imaginations du temps. La Magdalena, après l'Orénoque le plus grand fleuve de la Colombie, qui prend sa source dans la Cordillère centrale et se jette dans la mer des Antilles ; l'Arato, qui se perd dans le golfe de Darien ; le San-Juan, qui a son embouchure dans le grand Océan, forment, sans compter d'autres rivières moins importantes, tout un système de navigation très-admirablement disposé pour le parcours intérieur du pays. Une canalisation facile ferait même aisément communiquer les deux Océans à l'aide du San-Juan.

Le sol de la Colombie semblait promettre à l'âpreté européenne des trésors sans nombre. Il n'est donc pas étonnant que tour à tour, les Espagnols, les Hollandais et les Anglais soient venus fouiller et déchirer ses entrailles.

Les premiers Européens qui pénétrèrent dans la Colombie s'y heurtèrent à deux groupes d'hommes bien différents : les Caraïbes, sauvages et misérables, pauvres jusqu'au dénûment,

féroces jusqu'à l'anthropophagie, que l'on voyait, au moment des inondations, se réfugier dans les grands arbres, et vivre sur les branches, comme la tribu grimpanche des quadrumanes ; puis les Moskas, dont l'état social, relativement très-avancé, a permis de les comparer aux anciens habitants de l'Égypte sous les Pharaons.

Quand les Espagnols, déjà maîtres du Pérou, conquièrent la Colombie, ils appelèrent *terre ferme de l'Orient* les provinces situées entre la mer des Antilles, au nord, et l'Orénoque, au sud, et ils y établirent un gouverneur dont le titre était celui de capitaine général du Vénézuëla. La Guyane espagnole était jointe à cette capitainerie ; le territoire compris entre l'Apure et l'Amazone fut appelé *terre ferme de l'Occident*, ou Nouvelle-Grenade. La Nouvelle-Grenade renfermait dans sa circonscription les provinces de Panama et de Darien.

A la suite de cette grande invasion de l'Espagne par les armées françaises, à laquelle nous avons dû revenir si souvent en faisant l'histoire des diverses parties de l'Amérique espagnole et portugaise, le Vénézuëla se constitua en république libre et indépendante le 5 juillet 1811. San-Yago Marino, Paez et Simon Bolivar se dévouèrent au nouvel ordre de choses avec un héroïsme digne des plus beaux jours de l'antiquité. Bolivar, surtout, est une figure taillée dans le marbre héroïque. Fils d'un colonel, homme de guerre distingué et riche, propriétaire de la province d'Aragua, il vint tout jeune en Espagne, pour y terminer son éducation, visita ensuite la France et l'Italie, dont il étudia la langue et les usages, tout en se façonnant aux habitudes et aux mœurs de la bonne compagnie européenne. Il retourna dans son pays après avoir épousé à Madrid la fille d'un grand seigneur espagnol, le marquis del Torro. Il vivait dans la retraite au moment où éclatèrent les premières troubles. Il se jeta aussitôt dans le mouvement avec une fougue et une ardeur qui ne lui permi-

rent de rien calculer. Il fut bientôt porté au premier grade de l'armée. Les bouleversements sociaux permettent aux hommes supérieurs de mettre en lumière tout le génie dont la nature les a doués. Bolivar se trouva à la hauteur de la tâche que les événements lui imposaient, et, après des alternatives de succès et de revers, et des dissensions intestines souvent cruelles, il eut la gloire, non seulement d'assurer l'indépendance de son pays, mais encore d'aider le Pérou à conquérir la sienne, et de mériter qu'une portion de l'Amérique devenue libre s'honorât de porter son nom.

Malheureusement des germes de discorde s'étaient glissés dans les esprits : unis pour vaincre, les Colombiens se séparèrent après la victoire, et trois États naquirent d'un seul, le Vénézuëla, la Nouvelle-Grenade et l'Équateur, trois républiques aujourd'hui confédérées. L'ensemble de ces trois républiques comprend trente-sept départements, quatre-vingt-quinze villes, cent cinquante-quatre villages, deux mille cent quatre-vingt-six paroisses et une population totale de 2,600,000 habitants ainsi répartis : 550,000 blancs et 2,050,000 hommes de couleur, parmi lesquels 110,000 esclaves.

Malgré la présence, ou du moins le voisinage des Européens, les Indiens n'ont reçu qu'une teinte bien superficielle de civilisation, et ils sont toujours si près de la sauvagerie primitive qu'on les dirait sur le point d'y retourner. Beaucoup d'entre eux errent dans les plaines, dans les bois et sur les montagnes, dans un état de complète indépendance. Il est peu d'hommes sur lesquels les missionnaires catholiques aient eu moins d'empire. Ils acceptent la doctrine chrétienne par indifférence, bien plus que par conviction, cédant surtout aux moyens de persuasion que les missionnaires puisaient dans la barrique de tafia. Une fois qu'elle était bue, chacun retournait à sa liberté chérie, laissant le missionnaire seul en face de sa futaille vide. Ces Indiens ont la peau naturellement cuivrée, et ils rehaussent cette

nuance par une teinte de rocou. Le costume des femmes est d'une simplicité qu'il serait difficile de pousser plus loin, car il consiste tout simplement en un petit tablier d'environ quatre pouces de large. Quand aux hommes, ils sont encore moins vêtus. La polygamie est chez eux une institution sociale fort en honneur. Ils habitent de misérables huttes, nommées *carbets*, et qui ne sont autre chose que quelques pieux fichés en terre, avec un peu de paille par-dessus, comme toiture. Une partie de ces tribus est vouée à l'anthropophagie ; d'autres ont trouvé moyen, quand une nourriture plus substantielle leur manque, d'apaiser la faim en avalant des boulettes d'une certaine argile qui doit, du reste, avoir en elle quelques principes nutritifs, puisqu'elle les soutient pendant plusieurs mois.

Les créoles de la Colombie ont conservé les mœurs et une partie du costume de leurs ancêtres. Ils sont intelligents, spirituels et braves, et le seul reproche que l'on pourrait leur faire serait leur insouciance négligence à tirer parti de leurs qualités naturelles.

La Colombie a pour capitale Bogota, ville que ne recommandent ni son antiquité, ni la beauté de ses édifices, ni les délices de son climat, presque toujours pluvieux.

La république de l'Équateur a établi à Quito le siège de son gouvernement. Quito est la ville la plus peuplée de la Colombie, mais quatre seulement de ses rues sont pavées. Il possède cependant d'assez beaux édifices, de riches églises, et des fabriques annonçant un certain développement d'industrie et de commerce. La capitale de l'Équateur est tout entourée de volcans qui lui mettent au front comme une couronne de flammes. C'est là que se trouve le plus formidable cratère du monde, le *Cotopaxi*, dont les éruptions atteignent parfois une hauteur de plus de trois mille mètres, et dont les détonations portent au loin l'épouvante.

On sait que Quito, dans la première moitié du dix-huitième siècle (1756), reçut la visite d'une députation de l'Académie des sciences, qui venait là mesurer un degré du méridien ; ce fut tout près de cette ville, sur la cime majestueuse de l'Inissa, que l'on se servit, pour la première fois, du baromètre comme moyen de détermination de la hauteur des montagnes.

CARACAS est la capitale du Vénézuëla, et CARTHAGÈNE, nom antique transporté dans le nouveau monde, la principale ville de la Nouvelle-Grenade. Avec ses longues galeries et ses rues étroites, et ses fenêtres souvent grillées, Carthagène a je ne sais quelle apparence monacale. Elle est souvent désolée par la fièvre jaune. Aux premières apparitions du fléau, les habitants se retirent dans le petit village indien de Turbaco, éloigné seulement de quelques lieues, et où se trouvent des volcans d'une nature toute spéciale : ce sont des volcans d'air. Toute une série de petits cônes que, dans le pays, on appelle des *volcancitos*, donne passage à des rafales violemment comprimées, qui, tout à coup, éclatent par une brusque éruption. Parfois une éjection boueuse succède à ce vent souterrain. Sous ces formes diverses, n'est-ce point toujours la même convulsion de la nature inquiète et tourmentée?

GUYANES

I

Cinq nations européennes, les Espagnols, les Portugais, les Français, les Hollandais et les Anglais se sont disputé, les armes à la main, la portion du continent américain connue sous le nom de Guyane, et dont les limites naturelles, assez mal définies à l'ouest, sont : au sud, l'Amazone ; au nord, l'Orénoque, — c'est-à-dire deux des plus grands fleuves du monde ; — et, à l'est, l'océan Atlantique.

Après bien du sang versé, la Guyane espagnole a été enlevée à la métropole et annexée à la Colombie ; la Guyane portugaise a fait naturellement accession au Brésil : le reste du pays est resté divisé entre la France, l'Angleterre et la Hollande, qui vivent maintenant en paix côte à côte dans ces lointaines colonies.

Diégo de Ortaz fut le premier qui entreprit de remonter l'Orénoque, inconnu jusque-là. Sa première expédition fut désastreuse : il y perdit une partie de ses vaisseaux et presque tous ses compagnons. La seconde tentative eut plus de succès. Cette fois il parvint à explorer le fleuve jusqu'à la rivière Metta. Pres-

que à la même époque, le gouverneur espagnol de la Nouvelle-Grenade envoyait dans la Guyane des éclaireurs qui n'en revenaient point ; l'expédition dirigée par Gonzalès Pizarre, frère du conquérant à qui l'Espagne dut la possession du Pérou, fut paralysée par la révolte et la trahison, et l'audacieux aventurier, contraint de céder au nombre, fut obligé de se replier sur Quito. Les colonies ne s'établissent point sans peine, et la terre ennemie dévore presque toujours ceux qui viennent les premiers pour l'asservir.

Cependant Diégo de Ortaz, auquel la couronne avait accordé des lettres-patentes les plus favorables, réussit à fonder la ville de Saint-Thomas, qui fut le premier noyau des possessions espagnoles dans cette contrée.

L'Amérique était découverte depuis peu d'années encore, lorsque les Français vinrent aussi visiter la Guyane ; eux, du moins, n'étaient pas attirés sous l'équateur par la soif de l'or : ils ne voulaient point fouiller les entrailles de la terre pour y trouver des métaux précieux. Leur intention était tout simplement de se créer des relations commerciales, et de faire des échanges avec les naturels du pays. Le chevalier de la Villegagnon, après une expédition assez malheureuse au Brésil, vint y chercher un refuge avec ses compagnons ; ce ne fut là, du reste, qu'une tentative isolée et sans résultat sérieux.

Environ un siècle plus tard, en 1624, une société de marchands qui avaient de grands intérêts engagés dans le commerce des bois de teinture, s'organisa à Rouen, et envoya sur les bords du fleuve Sinnamary les éléments d'une colonisation complète. Cette première tentative échoua. Une seconde compagnie se forma tout aussitôt sur les ruines de l'ancienne. Celle-ci avait reçu de Louis XIII des chartes lui assurant le monopole exclusif du commerce de la Guyane, depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque. Elle prit aussitôt le titre pompeux de Com-

pagnie de la France Équinoxiale. Elle vint tout d'abord s'établir à Cayenne, que l'on appelait alors, comme on l'appelle encore aujourd'hui, mais par erreur, *l'île de Cayenne*, car ce n'est point une île, mais bien une portion de terre entourée, en partie, il est vrai, par la rivière Cayenne, mais rattachée toutefois au continent. La compagnie fonda aussi un établissement à Surinam. Les indigènes ne se montrèrent point défavorables, et nos compatriotes auraient pu vaquer paisiblement à leur négoce s'ils n'avaient eu l'idée, aussi maladroite qu'impolitique, de s'immiscer dans les querelles intestines des deux tribus qui habitaient le pays, les Galibis et les Caraïbes. Les Galibis, qu'ils avaient favorisés de leur protection, furent vaincus, et la plupart des Français massacrés à la suite de cette défaite.

La nouvelle compagnie, qui se reforma en 1645, échoua comme sa devancière; mais tant de désastres ne purent vaincre la persévérance de cette race normande, qui ne s'arrête qu'après avoir touché le but. Une quatrième compagnie se forma, portant toujours le nom de Compagnie de la France Équinoxiale. Elle avait à sa tête M. de Boiville, chargé du commandement militaire, et un docteur en Sorbonne, l'abbé de Marivaux, qu'entraînait sur ces bords lointains son zèle apostolique et son ardent désir de convertir les infidèles. La discorde éclata entre les futurs colons avant même qu'ils eussent touché le sol de la patrie-espérée. Boiville fut tué en mer. Une fois débarqués à Cayenne, nos aventuriers parvinrent à s'y maintenir quelque temps, malgré l'opposition des indigènes, qui avaient gardé un mauvais souvenir des premiers Français arrivés parmi eux. Ils défrichèrent tout le tour de la montagne du Cépron, où ils semèrent du maïs et du manioc, mais ils périrent bientôt sous les coups des Caraïbes.

Les Anglais, toujours habiles à profiter de nos malheurs et de nos fautes, apprenant que nous avions évacué Surinam, s'en

emparèrent aussitôt. Il est vrai qu'ils ne purent s'y maintenir, car les Hollandais, alors tout-puissants sur mer, les en chassèrent, et depuis lors la Hollande a toujours conservé ce poste envié.

C'est à peu près à cette époque, 1654, que les Portugais établirent leur domination sur les bords de l'Amazone. Les Français avaient toujours un pied dans la Guyane ; mais ce n'était là qu'une possession incertaine et précaire. De longues années s'écoulèrent sans apporter à leur situation aucune amélioration sensible.

Cependant Colbert, dont l'œil perçant fouillait en quelque sorte tous les coins du monde pour y découvrir de nouveaux éléments de gloire et de prospérité dont il pût faire profiter la France, reprit, en l'agrandissant à sa taille, l'ancienne idée de la Compagnie Française Équinoxiale. Louis XIV goûta son projet. Il ne pouvait déplaire au roi-soleil de dominer sous l'équateur. L'ancien intendant du Bourbonnais, Lefébure de La Barre, homme énergique et intelligent, se rendit à Cayenne, à la tête de forces militaires imposantes, et suivi de douze cents agriculteurs. Les commencements de l'entreprise furent marqués par les plus heureux succès. Les Hollandais furent chassés de nos anciens établissements, et des traités, où chacun trouvait sa part, furent conclus avec les Indiens. Mais la réunion de la Compagnie de la France Équinoxiale à la Compagnie des Indes Occidentales, en nécessitant le rappel de La Barre, donna en quelque sorte le signal de nos revers. Les Anglais et les Hollandais reprirent l'offensive, et enlevèrent de nouveau ces établissements, dont il semblait que la possession paisible ne dût jamais nous être accordée. Cependant, en 1674, le vice-amiral d'Estrées, celui-là même qui fut depuis maréchal de France, les fit rentrer par la force sous notre empire.

On peut dire que, depuis ce moment, les divers gouverne-

ments qui se sont succédé chez nous n'ont rien négligé de ce qui pouvait assurer l'avenir de la colonie. Comprenant tout ce que l'organisation délicate de la race blanche devait avoir à souffrir sous ce ciel aux ardeurs torrides, ils ont fait venir des cargaisons de nègres africains pour les charger des plus rudes travaux. De temps en temps on y envoyait aussi de nouveaux colons pour réparer les vides d'une mortalité plus considérable que les naissances. Le coup de tonnerre de 95 éclata ; la moitié de la nation française voulut exterminer l'autre. Quand on fut las de tuer, on songea à déporter : Cayenne fut désigné pour recevoir ceux que la mère-patrie expulsait de son sein. Et comme tous les partis triomphaient tour à tour, on y vit successivement des aristocrates et des régicides, — sans oublier les nuances intermédiaires. L'acclimatation sembla difficile à des hommes élevés pour la plupart dans la mollesse de la vie riche et oisive. Quelques-uns, au prix des plus grands périls, parvinrent à s'évader ; beaucoup moururent. Quand la paix civile revint avec des jours meilleurs, on n'abandonna point l'idée de tirer parti de Cayenne. Seulement l'expérience ne permettait plus d'espérer d'y voir réussir une colonie civile. On songea alors à une colonie militaire, puis bientôt à un arsenal pour les bois de construction. Pendant un moment, on eut le projet d'y défricher les forêts et d'y dessécher les terrains marécageux, au moyen des grands procédés de l'industrie moderne ; mais on n'a jamais donné de suite sérieuse à ce projet, d'ailleurs fort réalisable. A une certaine époque on songea à y envoyer des Malais, avec lesquels on n'avait pas à craindre, comme avec les Européens, les difficultés de l'acclimatation. Ce projet eut le même sort que tous les autres : on le délaissa. Les ennemis de la colonisation avaient beau jeu pour railler tant d'inutiles efforts ; ils conseillaient l'abandon depuis longtemps déjà, quand on pensa, un peu tard peut-être, à une certaine catégorie de colons

dont on serait certain d'avance de ne pas être refusé, par cette raison, qui est bien la meilleure de toutes, qu'on ne leur demanderait point leur consentement. Je veux parler des forçats.

Cayenne ne fut point un lieu de déportation, et on n'y envoya point ceux que cette peine aurait atteints; ce fut un lieu de *transportation*, et, dans notre législation, la *transportation* n'est pas une peine, mais seulement l'accessoire d'une peine, ou, pour parler plus exactement, une façon de subir la peine. Au lieu d'enfermer dans les bagnes les forçats qu'autrefois on envoyait à Toulon ou à Brest pour une période de dix, de quinze ou de vingt ans, on décida en principe qu'on les transporterait à Cayenne, où on les occuperait à toutes sortes de travaux agricoles et industriels; puis, de même que l'on plaçait les condamnés à l'expiration de leur peine sous la surveillance de la haute police, avec une détermination de résidence au gré des magistrats chargés de veiller à la sûreté de l'État, ainsi assigna-t-on Cayenne comme résidence perpétuelle aux forçats libérés. Ils y ont du moins le travail assuré, des moyens d'existence qui ne leur manqueront jamais, et la possibilité d'arriver à la réhabilitation et à un état social tolérable, par la régularité d'une vie désormais à l'abri des tentations nées du spectacle des jouissances d'une civilisation raffinée, auxquelles il ne leur est point possible de prendre part, — véritable péril pour des âmes à la fois faibles et avides, que l'absence des idées morales livre fatalement à leurs convoitises.

II

La Guyane française a deux mille sept cents milles géométriques de superficie. Elle a une étendue de côtes de cent vingt

lieux, avec l'océan Atlantique pour limite à l'est; à l'ouest, elle est encore indéterminée, et il serait vraiment difficile de dire au juste à quel point commencent nos possessions, à quel point finissent les domaines des Indiens insoumis. Au sud, la Guyane française s'appuie à la rivière Oyapoc et à la baie de Vincent Pinçon; vers le nord, au territoire hollandais.

Plusieurs grands cours d'eau arrosent et fertilisent le sol de notre Guyane. Outre l'Oyapoc et le Sinnamary, que nous avons déjà signalés, il faut citer encore le Maroni, le Kourou et la Mana. Les rives de ces fleuves sont couvertes de forêts vierges, où éclate, dans toute sa grandeur et dans toute sa puissance, cette nature équatoriale qui semble posséder, dans son intensité la plus ardente, le don de vie le plus riche que Dieu ait jamais répandu sur la terre. Mais cette nature se défend contre l'homme, comme si elle sentait l'homme ennemi : elle se défend par ces fourrés impénétrables, par ces lianes, inextricablement enchevêtrées, qui semblent opposer la violence à la force, et dire au téméraire : Tu n'iras pas plus loin ! Puis, bientôt, ce sont les marécages qui exhalent leurs miasmes délétères, parfois mortels. Cependant rien n'est impossible à la persévérance et au travail des fils d'Adam. Une partie du pays défrichée assainirait le reste. Ceci peut être l'œuvre de la colonisation actuelle, qui possède des moyens d'action supérieurs à celles qui l'ont précédée.

Toutes sortes de créatures effrayantes ou bizarres habitent ces forêts : carnassiers féroces des plus grandes espèces; reptiles venimeux ou gigantesques — les uns qui vous tuent par une piqûre, les autres qui vous étouffent dans d'invincibles nœuds. Au-dessus de leur tête, les singes crient, gambadent et grimacent, tandis que des milliers d'oiseaux font retentir l'air de leur chant, ou éblouissent le regard de leur plumage diapré de mille couleurs. Dans les eaux qui baignent le rivage se promène une autre forme de la mort, le requin, qui ne fait d'un homme que

deux bouchées, et que pourtant l'Indien intrépide n'hésite point à poursuivre au milieu même de son perfide élément. Si la proie qui lui échappe au sein des mers veut chercher un refuge sur le rivage, elle y rencontre l'alligator, qui n'est pas moins redoutable et qui l'attend. Nulle part l'homme n'est condamné à soutenir contre la nature une lutte plus incessante et plus énergique.

Cayenne, petite ville de deux ou trois mille âmes, qui ne serait pas même une sous-préfecture de sixième ordre, est la capitale de la Guyane française.

La Guyane anglaise n'a pas plus de quatre cent dix milles carrés. C'est pour l'Angleterre une position bien plus qu'une possession.

La Guyane hollandaise n'est pas beaucoup plus considérable que la précédente. Mais elle possède la ville la plus importante du pays, PARAMARIBO, sur la rive, et à six lieues de l'embouchure du Surinam. L'amour des Hollandais pour la propreté, et leur goût pour la botanique se retrouvent dans toutes leurs colonies. Paramaribo est une ville aux rues larges, bien alignées et ornées de citronniers et d'orangers, comme pourrait l'être la grande avenue de quelque jardin botanique d'Amsterdam ou de la Haye. Sur l'autre rive du fleuve le petit village de Surinam est habité exclusivement par les Juifs.

Outre les Indiens, dont il faut signaler l'existence dans toute l'Amérique, on doit encore tenir compte ici de trois espèces de républiques de nègres marrons, dont il n'a pas été possible d'obtenir la soumission jusqu'à ce jour.

PÉROU

I

Il est difficile de s'entendre exactement sur la portée qu'il faut donner à l'expression géographique de Pérou. Cette dénomination s'est, en effet, appliquée à des territoires d'étendues bien diverses.

L'ancien Pérou des Incas, avec *Cuzco* pour capitale, ne comprenait guère que la province de Quito. Ce n'était vraiment pas le Pérou ! Plus tard, après la conquête, on désigna sous ce nom la totalité des possessions espagnoles au sud de l'isthme de Panama.

En 1718, un premier démembrement forma une vice-royauté distincte des provinces de terre ferme de Nouvelle-Grenade et de Quito.

En 1778, on en détacha encore les districts de la Paz, de Potosi, de Charcas, de Santa-Cruz, les provinces orientales de Río de la Plata, de Tucuman et du Paraguay, qui furent placés sous l'autorité d'un vice-roi, résidant à Buenos-Ayres.

L'Espagne avait alors quatre vice-royautés en Amérique : le

Mexique, le Pérou, la Nouvelle-Grenade et le Rio-de-la-Plata. Le Guatémala, les provinces de Chili, de Caracas, de Cumanas et de Vénézuëla n'avaient que le titre de capitaineries générales. La révolution péruvienne a changé de nouveau tout cela : nous avons maintenant le Pérou proprement dit et le Haut-Pérou ou Bolivie, dont l'histoire est si souvent mêlée à celle du Pérou, qu'il est presque impossible de séparer maintenant les deux États l'un de l'autre.

Considéré dans son ensemble et indépendamment de cette division politique, le Pérou s'étend de Tombès à la rivière Macara, à l'est, jusqu'au fleuve des Amazones et aux frontières du Brésil. Il est borné au sud-est par la province du Grand-Chaco ; au sud, par celle de Salta et la montagne de Morro-Moréno, limite du Chili au nord, du côté de la mer. Sa superficie proprement dite est de quarante-cinq mille lieues carrées, celle de la Bolivie seulement de quarante mille. La population du Pérou est de 1,246,000 âmes ; celle de la Bolivie est inférieure d'environ 50,000.

La géographie naturelle, qui ne connaît point ces divisions arbitraires décorées par les hommes du nom de politiques, distingue trois parties principales dans cette grande région : le Haut et Bas-Pérou et le Pérou intérieur. Les Andes le traversent du sud au nord, en formant deux chaînes à peu près parallèles. L'une d'elles, celle que l'on appelle la grande Cordillère des Andes, constitue le noyau central du Pérou ; l'autre, beaucoup plus basse, forme la Cordillère de la côte. Entre elle et la mer s'étend le Bas-Pérou, formant un plan incliné, dont la largeur varie de dix à vingt lieues. Cette région, dépourvue de végétation et d'habitants, ne se compose guère que de déserts sablonneux. La pluie n'y rafraîchit jamais ni l'atmosphère, ni le sol, et l'on n'y trouve un peu de fécondité que sur le bord des trop rares cours d'eau.

Le pays compris entre les deux Cordillères s'appelle du nom générique de Sierra, qui veut dire *montagne*. Ce ne sont en effet que des montagnes et des rochers nus, entrecoupés de quelques vallées étroites et rares, seul terrain dont la culture puisse tirer parti. Mais ces montagnes arides n'en sont pas moins la richesse du Pérou, car elles renferment les mines d'argent les plus fécondes du monde entier. Cette sierra, qui forme le haut Pérou, jouit du climat le plus salubre du monde : nulle part la vie humaine n'atteint de plus lointaines limites.

C'est derrière la chaîne principale des Andes que se trouve le Pérou intérieur : c'est une immense plaine, inclinée à l'est, traversée elle-même par plusieurs chaînes de montagnes détachées de la grande Cordillère. C'est la région des longues pluies et des fréquents orages, dont l'humidité entretient la verdure éternelle des forêts. En aucun lieu du monde ne pullule avec une plus effrayante fécondité la hideuse famille des serpents énormes et des insectes sans nombre. M. de Humboldt, dont les infatigables recherches semblent avoir voulu ne rien laisser en dehors de leur large cercle, a tracé en traits précis et nets la physionomie des grandes montagnes du Pérou.

Dans l'hémisphère austral, nous dit le savant voyageur, la Cordillère est partout déchirée et interrompue par des crevasses, qui ressemblent à des filons ouverts, remplis de substances hétérogènes. S'il y existe des plaines élevées de 2,700 à 5,000 mètres, comme dans le royaume de Quito, et plus au nord dans la province de Los Pastos, elles ne sont pas comparables en étendue à celles de la Nouvelle-Espagne. Ce sont plutôt des vallées longitudinales, limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, au contraire, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau ; c'est la direction du plateau qui désigne celle de toute la chaîne. Au Pérou, les cimes les plus

élevées constituent la crête des Andes ; au Mexique, ces mêmes cimes, moins colossales il est vrai, mais toutefois hautes de 4,900 à 5,400 mètres, sont ou dispersées sur le plateau ou rangées d'après des lignes qui n'ont aucun rapport de parallélisme avec l'axe principal de la Cordillère. Le Pérou et le royaume de la Nouvelle-Grenade offrent des vallées transversales, dont la profondeur perpendiculaire est quelquefois de 1,400 mètres. C'est l'existence de ces vallées qui empêche les habitants de voyager autrement qu'à cheval, à pied, ou portés sur le dos d'Indiens appelés *cargadores*. Dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, au contraire, les voitures roulent depuis la capitale de Mexico jusqu'à Santa-Fé, dans la province du Nouveau-Mexique, sur une longueur de plus de 2,200 kilomètres ou 500 lieues communes. Sur toute cette route l'art n'a pas eu à surmonter de difficultés considérables.

Pour donner une idée exacte de la variété des paysages qu'offre la double Cordillère du Pérou, nous extrairons du voyage de M. Alcide d'Orbigny quelques passages qui nous paraissent rendre avec bonheur le caractère de la nature américaine dans les montagnes de l'hémisphère austral. Les fragments que l'on va lire se rapportent exclusivement au Haut-Pérou, ou république de Bolivie.

« Je traversai, dit le savant voyageur, trois petits affluents du Rio-de-Ancomarca, dont les bords escarpés sont formés de trachytes, et contre lesquels s'appuient çà et là quelques huttes abandonnées, ainsi que des enceintes en pierre sèche où les Indiens renferment leurs troupeaux. Rien de plus triste au monde que cette partie du plateau ; son sol blanchâtre, sablonneux, montre à peine, de distance en distance, de rares plaques d'une verdure sombre et grisâtre. La nature semble entièrement inanimée ; on n'y voit plus planer le majestueux condor ; les oiseaux ont fui ; le montagnard, avec ses troupeaux, y manque entière-

ment ; un morne silence n'y est interrompu que par la marche pesante des mules chargées, dont l'écho seul répète le bruit. La désolante uniformité du sol n'est pas même variée par un nuage passager qui, momentanément, jetterait un peu d'ombre sur la campagne. Un ciel d'un bleu foncé, sans la moindre petite tache, s'étend aussi loin que l'horizon... Nous étions seuls, et aucun être ne s'apercevait dans le lointain ; on ne saurait exprimer la sensation que produisent ces grandes solitudes du nouveau monde, où l'on est des journées entières isolé, perdu au milieu de plaines sans bornes, de forêts vierges ou de montagnes désertes... Bientôt, en marchant sur les trachytes blancs et sans végétation, j'arrivai aux bords du Rio-Mauro, le plus grand des cours d'eau de la chaîne. On s'étonne de trouver tout à coup, au milieu de ces terrains presque horizontaux, une vaste fente, profonde de quelques centaines de mètres, au fond de laquelle la rivière coule majestueusement comme dans un gouffre. Les bords en sont coupés presque à pic et forment comme deux murailles. Au premier moment, on se demande, en la mesurant de l'œil, comment on pourra parvenir jusqu'au lit de la rivière ; mais bientôt le muletier vous fait découvrir un petit sentier à peine de la largeur d'une mule, et taillé dans le trachyte blanchâtre. Vous y devez entrer pour suivre ensuite mille détours, suspendu sur l'abîme en dessus. »

La double Cordillère du Pérou offre un ensemble de paysages dont la magnificence ne peut se comparer qu'à sa variété. Parfois, des plans élevés de la montagne, des sommets de la chaîne, on aperçoit un panorama splendide : le plateau bolivien, s'étendant à perte de vue à droite et à gauche, ne montrant, au milieu de sa vaste plaine, que quelques petites chaînes parallèles de collines, ondulant mollement comme la houle d'un océan subitement immobilisé ; çà et là, à travers les échancrures de la montagne, on voit briller, avec un reflet d'acier bleu, les eaux du

lac de Tititaca, ce mystérieux berceau des Incas, qui s'appelaient eux-mêmes modestement les *fils du soleil* : ajoutez comme cadre sévère à l'imposant tableau, le rideau des Andes, — c'est le nom particulier de la Cordillère orientale, — dont les pics aigus font saillir leurs dentelures irrégulières du milieu des forêts sombres. On distingue entre eux le Guaina de Potosi, l'Ilimani avec ses deux pointes, et l'Aneumani, ou le *vieux blanchi par les ans*, comme le nomment poétiquement les indigènes, montrant un cône oblique, écrasé. Ce sont les trois géants des monts américains, dont les éblouissantes neiges se dessinent au-dessus des nuages sur le bleu foncé du ciel, le plus beau ciel et le plus pur du monde.

La chaîne la plus rapprochée de la mer, celle-là précisément que l'on nomme la Cordillère de l'ouest, est tout à la fois moins élevée, mais aussi moins fréquemment interrompue que l'autre. L'autre, la Cordillère des Andes proprement dite, offre et de plus hauts sommets et des brèches plus nombreuses. C'est par les brèches de cette chaîne, — que les anciens Péruviens avaient nommée Rilisuvo, ou la bande de neige, — que descendent vers le bassin de l'Amazone tous les grands cours d'eau nés dans la montagne.

Entre les deux fleuves Ucayale et Xulaga s'étend une contrée hérissée de hautes montagnes dans toute son étendue. Ces montagnes sont généralement revêtues d'une opulente végétation, et recouvertes de riches pâturages. Le groupe entier mesure environ trente milles de l'est à l'ouest et vingt-quatre milles du nord au midi. Une chaîne, connue sous le nom de *Cerro del Sal*, c'est-à-dire montagne du sel, le réunit au noyau des Andes.

Au nord et au nord-est de la région montagneuse et circonscrite par les trois fleuves du Xulaga, de l'Ucayale et de l'Amazone, s'étend la grande plaine désignée par les géographes sous le nom de *Pampa del Sacramento*, longue de cent vingt lieues.

sur une largeur qui varie entre vingt lieues et soixante. Les approximations qui semblent les plus justes évaluent sa superficie à quatre mille lieues carrées.

Il est peu de pays au monde où les eaux soient plus inégalement réparties qu'au Pérou. Dans toute la région comprise entre la Cordillère de l'ouest et l'océan Pacifique, les rivières sont rares, et presque toujours non navigables. A l'est de la Cordillère des Andes, les grands fleuves abondent, alimentés par de nombreux affluents, et tous ensemble développent sur la contrée leurs réseaux féconds, et font communiquer entre eux les différents points du pays par leurs chemins liquides. Parmi ces grands cours d'eau, on distingue principalement le Lauricocha, le Hualaga, déjà nommé, et l'Apurimac, qui reçoit l'Ynabari, le Mantaro, le Perène et le Pachitea. L'Apurimac et toutes les rivières qui se réunissent à lui forment ce que l'on nomme le *Grand-Para* ou la grande eau, ou bien encore l'Ucayale, ou confluent des eaux. Il coule à travers des plaines immenses et des forêts profondes, fières d'abriter son cours majestueux.

Le Hualaga précipite, au contraire, son cours orageux entre des rochers resserrés, dont les cataractes rendent longtemps sa navigation impossible. Il devient superbe et pacifique en entrant dans la région des plaines, où ses bords continuent pourtant d'être pittoresques. Des navires sans nombre le sillonnent dans tous les sens, chargés des productions qui s'échangent d'une contrée à l'autre.

On peut encore citer parmi les cours d'eau du Pérou, à l'est, le Madeira, au sud-est le Mamore, et la rivière de Santa-Magdalena; au sud, le Farigia et le Rio-Pilcomayo.

Toutes ces grandes artères, formant un réseau de communications qui n'a véritablement pas son égal au monde, ont donné lieu à un projet analogue à celui du percement de l'isthme de Panama et qui, s'il se réalisait, ajouterait singulièrement à la

prospérité du Pérou : je veux dire la jonction des deux Océans, permettant de passer de l'Atlantique dans le Pacifique, sans être contraint de doubler le cap Horn. Ce projet n'a rien d'impossible. En effet, dit M. de Humboldt, sous le 10^{me} degré de latitude australe, à deux ou trois journées de Lima, on arrive aux bords de le Guallaga (ou Huallaga), par laquelle, sans doubler le cap Horn, on peut se rendre aux côtes du Grand-Para, dans le Brésil. Les sources du Rio Huanaco, qui se jette dans le Guallaga, sont éloignées de quatre à cinq lieues des sources du Rio Huaura, qui débouche dans l'Océan Pacifique. Le Rio Xauaxa, affluent de l'Apurimac ou Ucayale, prend son origine près de Jauli, à peu de distance des sources du Rio Rimac, qui traverse la ville de Lima. La hauteur de la Cordillère péruvienne et la nature du terrain y rendent impossible l'exécution d'un canal ; mais la construction d'une route commode, tracée de la capitale du Pérou au Rio Huanaco, faciliterait le transport des marchandises en Europe. Les grandes rivières de l'Ucayale et du Guallaga porteraient en cinq ou six semaines les productions du Pérou à l'embouchure de l'Amazone et aux côtes les plus voisines de l'Europe, tandis qu'il faut un trajet de quatre mois pour faire parvenir ces mêmes marchandises au même point, en doublant le cap Horn.

La diversité des climats et la différence sensible des températures que l'on rencontre au Pérou y font croître des végétaux des natures les plus opposées, et y permettent toutes les cultures. Il faut ranger parmi les productions principales du pays, le tabac, le sucre, le café, le cacao, le blé, l'anis, la vanille, la cannelle, le piment, la cochenille, le riz, les olives, le maïs, et le coça, un arbuste dont les Indiens des montagnes mâchent la feuille : cette feuille renferme un principe si nutritif qu'elle apaise la faim et la soif, et que ceux qui en font usage peuvent se passer de tout autre aliment pendant plusieurs jours.

Le sucre se travaille au Pérou par les procédés les plus défec-

tueux. Le planteur, en suivant la vieille routine, éprouve des pertes immenses qu'il ne songe même pas à éviter, parce que toute amélioration lui paraît impossible ou impraticable; mais qu'un homme intelligent et entreprenant introduise au Pérou les perfectionnements connus en Europe, et le commerce des sucres de ce pays pourra lutter avec avantage contre celui des marchés d'outre-mer, parce qu'au Pérou, sur la côte, la canne à sucre vient en quelque sorte d'elle-même, qu'elle n'a pas d'ennemi naturel, et qu'aucun insecte ne lui est préjudiciable; il n'y a pas de sol dans la bande maritime qui ne la produise en abondance. Elle croît et mûrit avec rapidité, et donne du sucre d'une qualité supérieure en quelques endroits, et partout assez bonne. Le coton, nouvellement exploité, est destiné à prendre le premier rang parmi les productions du littoral péruvien; la qualité en est belle et comparable à celle des beaux cotons de Fernambouco. La récolte a dans ce pays quelque chose d'incroyable et de surprenant; aux États-Unis, ainsi que dans les colonies des Antilles, au Brésil et sur tous les autres points du continent américain, la végétation a un temps d'arrêt: la saison des pluies et ensuite la sécheresse nuisent aux plantes, et détruisent quelquefois les récoltes; on est souvent obligé de replanter, et le produit d'un pied de coton ne s'élève qu'à 4 ou 500 grammes, tandis qu'au Pérou il est des localités où chaque plante donne de 10 à 12 kilogrammes, et que la moyenne est évaluée à 6 kilogrammes pour chacune d'elles. Les récoltes s'y succèdent sans interruption; des cotons semés dans de bonne terre, produisent au bout de 7 à 8 mois, et, dès la seconde année, les plantes ayant poussé de plus profondes racines, donnent les résultats les plus satisfaisants. C'est à la douceur de la température, c'est à cet état presque uniforme de l'atmosphère, dont les variations se renferment entre 11 et 25 degrés Réaumur, que l'on doit attribuer l'excès de fertilité du

littoral du Pérou. La végétation ne s'y arrête jamais ; les récoltes de toute espèce se suivent sans intervalle ; la terre semble infatigable ; et partout où se trouve une goutte d'eau pour lui donner la vie, surgit la plante abondante, qui ne demande au cultivateur qu'un peu d'intelligence et de soin pour au centuple le payer de sa dépense et de sa peine.

On recueille dans les montagnes le quinquina, divers sortes de baumes, de gommés et de résines, et quantité de simples médicinaux ; à l'est de la Cordillère, des forêts immenses sont remplies des essences de bois les plus précieuses.

Mais la véritable richesse du Pérou ce sont ses mines. Presque partout le métal se trouve mêlé au sol même. Tout le territoire péruvien n'est en quelque sorte qu'un vaste filon, où l'or et l'argent se rencontrent en des quantités hors de toute proportion connue.

Dans les huit intendances qui, à la fin du dernier siècle, composaient la vice-royauté du Pérou, on comptait soixante-dix mines d'or, huit cent trente-quatre mines d'argent, douze mines de plomb, quatre mines de cuivre et quatre mines de mercure. On peut ajouter à ces chiffres vingt-huit mines d'or et cinq cent quatre-vingt-onze mines d'argent, dont l'exploitation était abandonnée depuis longtemps. Nous n'avons fait figurer dans ce tableau ni les mines de Buenos-Ayres, ni celles de Quito, ni celles de Potosi, d'une incroyable richesse.

Il y a quatre-vingts ans, dit M. Helms, dans son curieux voyage de Buenos-Ayres à Potosi, une montagne, peu éloignée de la ville de Paz, s'éroula en partie. Il s'y trouva à découvert des morceaux d'or massif de 50 livres pesant. Pas plus tard qu'en 1787, les pluies y mettaient à nu des morceaux de deux onces et au delà. Le même statisticien pense que les Cordillères fourniraient à des mineurs, même médiocrement instruits, une masse de métaux qui, mise en circulation, bouleverserait tout notre système in-

dustriel et commercial, en rendant l'argent aussi commun que le cuivre et le fer.

Il s'en faut beaucoup que les mines du Pérou soient d'une exploitation aussi facile que celles du Brésil. Les mines d'argent les plus considérables, celles de Potosi, de Pasco et de Chota, se trouvent à d'immenses élévations, très-près de la limite des neiges éternelles. Pour les exploiter, il faut amener de loin les hommes, les vivres et les bestiaux. Des villes, situées sur les plateaux où l'eau gèle toute l'année, et où les arbres ne peuvent végéter, ne sont pas faites pour offrir un séjour attrayant. Il n'y a que l'espoir de s'enrichir qui peut déterminer l'homme libre à abandonner le climat délicieux des vallées, pour s'isoler sur le dos des Andes du Pérou. Au Mexique, au contraire, les filons d'argent les plus riches, ceux de Guanaxuato, de Zacatecas, de Tasco et de Real del Monte, se trouvent à des hauteurs moyennes de 1,700 à 2,000 mètres. Les mines y sont entourées de champs labourés, de villes et de villages; des forêts couronnent les cimes voisines, et tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines.

Mais ces désavantages naturels n'empêcheront point les maîtres du Pérou de tirer de leur sol, le jour où ils le voudront sérieusement, assez de métaux précieux pour les enrichir à jamais.

Du temps des Incas, le Pérou produisait aussi des émeraudes, que l'on trouvait sur le littoral de Monta, mais ces précieux gisements sont aujourd'hui épuisés. On assure qu'il y a encore dans le pays des mines de pierreries, connues des naturels, qui se gardent bien d'en révéler le gisement aux Européens, pour ne pas se voir condamnés à en extraire les produits trop enviés.

II

Tout le monde sait que la découverte de la grande péninsule méridionale du nouveau monde est due au génie de Christophe Colomb. Dès la seconde année du seizième siècle, il en avait frayé la route à l'Europe à travers ces flots inconnus qui devaient garder éternellement, malgré leurs mobiles changements, la trace de son vaisseau. Il ne lui fut point donné d'y former d'établissements durables ; il ne fit qu'en longer la côte. Trois ans plus tard, Ogéida et Nicuessa, autorisés par leur gouvernement, débarquèrent dans le golfe du Darien, près de l'isthme qui unit les deux Amériques. Ils ne purent nouer aucune relation avec les naturels du pays. Décimés par la faim, la maladie, les périls de la mer, et les flèches empoisonnées des Indiens, ils se retirèrent à Sainte-Marie du Darien, où ils vécurent dans l'anarchie, dévorés par cette inextinguible soif de l'or que rien ne pouvait apaiser.

C'est alors que parut au milieu d'eux Nuñez de Balboa, que ses qualités brillantes firent bientôt reconnaître par eux comme leur chef. Nuñez les entraîna loin de la côte dans l'intérieur des terres, et, après une marche héroïque à travers tous les dangers des fleuves, des forêts, des montagnes et des peuplades sauvages, il arriva jusqu'au bord de l'océan Pacifique, dont il s'empara au nom de la couronne d'Espagne. Là, il apprit, de la bouche des habitants de la côte, qu'à une certaine distance vers le sud, il existait un empire riche et puissant. Balboa résolut d'en entreprendre aussitôt la conquête ; mais ce ne fut point à lui que sa cour ingrate confia le soin de l'exécution de ce projet : c'était assez

pour lui de l'avoir conçu. Son successeur, jaloux et cruel, le fit mettre à mort, commit toutes sortes de vexations arbitraires, puis, transportant la colonie de Sainte-Marie du Darien de l'autre côté de l'isthme, accomplit ainsi le premier pas qui devait conduire l'Espagne à la conquête du Pérou.

Cette conquête était réservée à trois aventuriers, dont l'un est destiné à l'immortalité de l'histoire.

Le lecteur a nommé avant nous François Pizarre.

Pizarre était le fils naturel d'un gentilhomme espagnol ; il ne savait pas même lire : mais chez lui le génie naturel suppléait à l'insuffisance de l'éducation. Il avait pris part aux expéditions malheureuses et incomplètes de Nuñez de Balboa. Il résolut de les conduire à bonne fin et de soumettre le Pérou. Il s'associa un soldat vieilli dans les camps, Diego d'Almagro, et un prêtre qui s'était enrichi dans le nouveau monde, Fernand de Lucques : celui-ci devait subvenir aux frais de l'expédition. L'habileté supérieure de Pizarre lui donna bientôt le premier rôle dans l'entreprise, et sa personnalité absorba complètement celle de ses deux compagnons. Pizarre est le véritable conquérant du Pérou.

L'audacieux chercheur de royaumes partit de Panama le 14 septembre 1624, se dirigeant vers le sud. Il n'avait sous ses ordres qu'un seul vaisseau, quarante-deux hommes d'équipage et quatre chevaux. Jamais l'insuffisance des moyens n'avait contrasté davantage avec la grandeur du but. Ajoutons la rigueur d'une mer et d'une saison ennemies. Pendant soixante-dix jours, le vaisseau de Pizarre fut constamment battu par les flots, en vue d'une côte immense, où il n'apercevait que des plaines inondées, des forêts impénétrables, et des tribus inhospitalières, avec lesquelles il fallait combattre aussitôt qu'il voulait aborder. Sa petite troupe fut décimée. Cependant, au bout de six mois, il fut rejoint par un de ses deux associés, Diégo d'Almagro, qui lui ame-

nait un renfort de soixante-dix hommes. Il aperçut enfin la côte de Quito, dont les habitants lui apparurent couverts de beaux vêtements de laine et de coton, et parés d'ornements d'or et d'argent. Son équipage, sensiblement diminué par la faim, la maladie et la guerre, ne lui permettait point d'attaquer ainsi une nation nombreuse et puissante. Il se retira donc dans une île du voisinage, tandis qu'Almagro retournait à Panama pour y chercher de nouveaux renforts. Le gouverneur, au lieu des soldats qu'il demandait, envoya à Pizarre l'ordre de revenir.

Pizarre répondit à cet ordre par un refus formel, donnant ainsi sa tête pour enjeu à l'entreprise, et se condamnant, comme avait fait Cortez lors de la conquête du Mexique, à vaincre ou à mourir. La fortune aime ces audaces quand elles se rencontrent avec une habileté supérieure.

Tous ses compagnons l'abandonnèrent à ce moment critique pour retourner à Panama, et il ne resta près de lui que treize soldats, — treize héros. — Il se retira avec eux dans l'île de la Gorgone pour y attendre les secours promis secrètement par Ferdinand de Lucques.

La Gorgone est une île effrayante comme son nom, terrible d'aspect, avec ses bords hérissés de rochers et ses montagnes couvertes de sombres forêts, enveloppées d'une atmosphère humide et malsaine. Pizarre y resta cinq mois, se croyant oublié du monde entier, livré à toutes les privations comme à toutes les angoisses. Enfin il aperçut à l'horizon la voile d'un petit navire qui venait le délivrer. A peine embarqué, il tourna la proue vers le sud-est et aborda bientôt à Tumbès.

Le Pérou était découvert.

L'attention de l'intrépide aventurier fut tout de suite attirée par un temple revêtu de lames d'or, et par un palais splendide, dont tous les ustensiles étaient en or fin. Incapable à ce moment d'employer la force contre tout un peuple, Pizarre se

promettant un retour prochain, dans de plus favorables conditions, se contenta d'établir avec les Indiens des relations de commerce et d'amitié. Il prit une certaine quantité de poudre d'or et de vases du même métal, et fit monter à son bord trois Péruviens qu'il destinait à lui servir plus tard d'interprètes. Il retourna alors à Panama, près du gouverneur Pierre de los Rios, et, ne pouvant parvenir à vaincre son obstination, il résolut de passer en Europe et d'aller en personne plaider sa cause devant son souverain.

Ce souverain s'appelait Charles-Quint.

Le fils de Jeanne la Folle rêvait alors une sorte de monarchie universelle. Si l'Europe n'était pas soumise à son pouvoir, elle subissait du moins son influence. Le nouvel hémisphère semblait devoir lui appartenir comme l'ancien, et déjà le soleil ne se couchait jamais dans ses États. Il n'accorda point de secours à Pizarre; mais il lui donna l'autorisation de tenter la conquête à ses risques et à ses frais, lui donnant d'avance le titre de gouverneur et de capitaine général du pays qu'il avait découvert et qu'il devait soumettre. Sa juridiction fut déclarée indépendante de celle du gouverneur de Panama. Pizarre repartit aussitôt pour l'Amérique, emmenant avec lui ses frères, Fernand, Juan et Gonzalès, et un de leurs amis, François d'Alcantara, héroïque jeunesse, insouciant des dangers et de la mort, prête à tout entreprendre et à tout oser. Pizarre, avec eux, s'embarqua de Panama pour le Pérou en 1531, à la tête de cent quarante-quatre fantassins et de trente-six cavaliers. La force des vents le fit aborder à cent lieues au nord de la rade de Tumbès, où il s'était proposé de descendre, et il prit terre dans la baie de Saint-Mathieu. Il s'avança vers le sud en suivant la côte, attaquant et dépouillant les Péruviens qu'il rencontrait sur sa route.

Il ne trouva de résistance que chez les habitants de l'île de Puna, qui commande la baie de Guayaquil. Il lui fallut plus d'un

mois pour les soumettre ; mais, ce premier obstacle franchi, il débarqua paisiblement à Tumbès. Un renfort de soixante hommes, arrivé à propos, remplit les vides de sa petite armée. Il se remit en marche, et arriva bientôt à l'embouchure de la Piéra, où il fonda, sans rencontrer le moindre obstacle, la colonie de Saint-Michel.

III

Le Pérou était alors déchiré par la guerre civile.

Huana-Capac, douzième souverain de la dynastie des Incas, avait partagé entre ses deux fils l'empire augmenté par ses conquêtes. Les deux jeunes princes guerroyaient l'un contre l'autre. Leur aveugle rivalité les empêcha de prendre garde à l'invasion qui devait avoir de si funestes conséquences sur l'avenir de leur pays. Chacun d'eux eut même la pensée fatale de se servir de ces étrangers comme auxiliaires, pour mieux assurer sa victoire sur l'autre. Pizarre vit là un moyen sûr de pénétrer jusqu'au cœur du pays, et il résolut d'en user.

Quand il arriva au Pérou, le plus jeune des deux frères ennemis, Atahualpa, venait de triompher de Huascar, son aîné. Il avait même, après sa victoire, déjà licencié une partie de son armée, quand on lui annonça l'arrivée de Pizarre. Il lui envoya des ambassadeurs pour s'informer de ses intentions. Pizarre répondit qu'il venait en ami, de la part de son maître, pour lui offrir les secours dont il pouvait avoir besoin contre ses ennemis.

On le laissa fort imprudemment approcher du camp magnifique où se trouvait alors le jeune souverain, — entassement de richesses bien fait pour enflammer la cupidité de nos aventuriers avides. Pizarre, à ce moment, forma le projet audacieux

de s'emparer de la personne du prince, et de le garder comme otage. C'était ce que Fernand Cortez avait fait au Mexique en se rendant maître de Montézuma. On eût dit que la deuxième conquête voulait copier la première. Pendant que l'Inca était encore dans son camp, Pizarre entra dans la ville de Caxamarca, s'établit dans le palais du roi, l'attendant ainsi dans sa propre maison. Il avait donné à sa petite armée les fortes positions qu'indiquait la stratégie européenne.

L'empereur du Pérou parut à la vue des Espagnols vers quatre heures de l'après-midi, le 16 novembre. Il était à la tête d'un cortège magnifique, porté sur les épaules de ses principaux favoris, dans une chaise d'or, posée au milieu d'un palanquin, véritable châsse, à la fois splendide et barbare, couverte de lames d'or et d'argent, enrichie de pierreries, surmontée de plumes des plus brillantes couleurs. Le front du monarque était ceint du *llanta*, diadème à franges de laine teintes de pourpre ; il tenait à la main un sceptre d'or, terminé à sa partie supérieure par un soleil du même métal, orné de pierres précieuses. Les grands seigneurs du royaume venaient à sa suite, également portés dans des palanquins d'or. Des bandes de musiciens et de danseurs, couverts de riches habits, et parés de plumes éclatantes, venaient à leur suite. Quinze mille hommes de troupes fermaient la marche : l'or brillait sur leurs armes.

On rapporte que le jeune empereur, en voyant les Espagnols, se souleva de son siège et dit à ceux qui l'entouraient :

« Ces hommes sont peu nombreux ; mais ils viennent au nom d'un puissant monarque ; ne les offensez point. »

A ce moment, le dominicain Valverde, que Pizarre avait amené avec lui d'Espagne, s'avança vers l'empereur, tenant le crucifix dans une main et l'Évangile dans l'autre, et, comme si les conversions devaient et pouvaient s'improviser ainsi, il lui exposa les principales vérités de la religion chrétienne, en terminant

sa harangue par ces paroles que l'histoire a conservées :

« Le souverain pontife de Rome a donné, en sa qualité de successeur de saint Pierre, tous les pays du nouveau monde en partage aux princes et aux rois chrétiens, sous la condition de les convertir. Le Pérou étant échu à l'empereur Charles-Quint, mon maître, ce monarque envoie le gouverneur François Pizarre pour le représenter ici, et pour vous faire connaître sa volonté, qui est celle de Dieu même. Si vous embrassez la juridiction du pape, le monarque chrétien qui nous envoie protégera vos États et vous laissera jouir de l'autorité souveraine ; mais si vous osez résister, si vous êtes assez imprudent pour recourir à la voie des armes, le gouverneur François Pizarre vous déclare, par mon organe, qu'il vous attaquera, qu'il mettra tout à feu et à sang pour vous faire éprouver les effets de la plus juste et de la plus terrible vengeance ! »

Le monarque se fit répéter ce passage, que l'interprète avait mal rendu, et quand il l'eut bien compris, son indignation seule égala sa surprise. Il répondit, cependant, avec autant de calme et de dignité que de bon sens, qu'il possédait légitimement un empire légué par ses ancêtres et sur lequel il n'admettait point qu'un prêtre étranger pût avoir aucune espèce de droits. Quant à ce qui était des dieux, il aimait tout autant croire au sien, qui était immortel, qu'à celui des chrétiens, qui était mort. Il demanda ensuite au prédicateur où il avait appris tout ce qu'il lui avait raconté.

— Dans ce livre ! répondit Valverde en lui montrant l'Évangile.

L'Inca prit alors le volume, l'approcha de son oreille, et n'entendant rien :

— Il ne parle pas, ton livre ! répliqua-t-il, et il le jeta à terre avec mépris.

A ce moment, le farouche dominicain fit un geste de menace

terrible, et se tournant vers ses compagnons : « Aux armes ! s'écria-t-il, vengeons notre foi de ces infidèles ! »

Pizarre fit un signe : les trompettes sonnèrent, le canon gronda, les décharges de la mousqueterie éclatèrent : les Péruviens se virent assaillis de tous les côtés à la fois. Un seul mot pourrait rendre la confusion et l'horreur d'un tel moment : ce fut un massacre. Quelques sujets dévoués se pressèrent autour de leur souverain pour le défendre. Mais Pizarre, jaloux de le prendre vivant, s'était déjà élancé vers lui, renversant tout sur son passage. Les malheureux Péruviens, incapables de résister, fous de terreur, se dispersent dans toutes les directions, abandonnant leur monarque, leurs armes, leurs richesses et leurs femmes. Les compagnons de Pizarre ajournèrent quelque peu leur projet de conversion des infidèles, et cette nuit-là fut livrée tout entière au pillage et à la débauche.

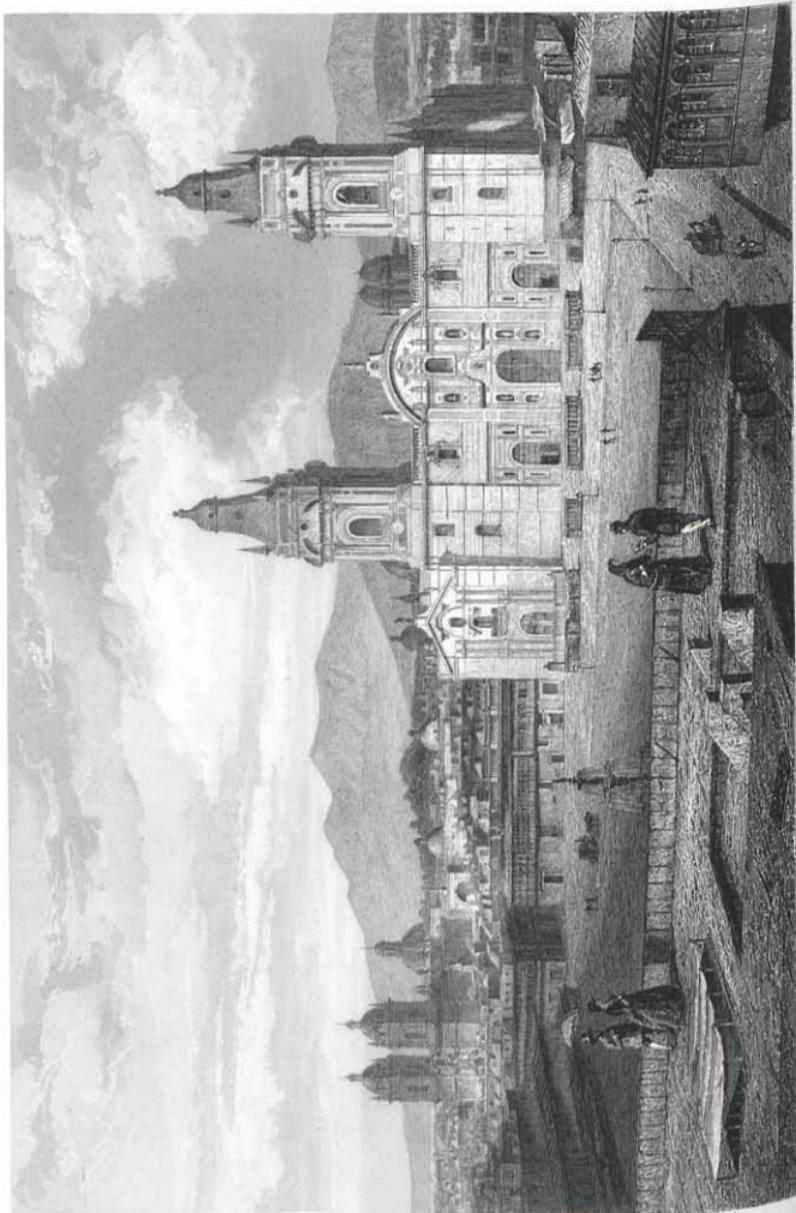
Toute la famille du prince était au pouvoir du vainqueur. Celui-ci parut du moins vouloir user de la victoire avec clémence : il fut doux et humain envers le prisonnier ; il essaya de le consoler, en lui faisant toutes sortes de protestations d'estime et d'amitié. Atahualpa, devinant que la soif de l'or était la première cause de ses malheurs, offrit une rançon digne de lui. Mais ses promesses libérales ne firent qu'exciter davantage encore la cupidité des conquérants. Pizarre envoya deux de ses officiers à Cuzco, capitale de l'empire. Ils étaient chargés de lui rendre compte des ressources dont le souverain pouvait disposer. Ces ressources étaient grandes ; mais bien qu'il eût en quelque sorte accablé les vainqueurs de ses trésors, ceux-ci, préférant à leur premier rôle celui de juges prévaricateurs et de bourreaux, lui intentèrent le procès le plus inique, et, par une sentence qui doit à tout jamais déshonorer le nom de Pizarre, ils le condamnèrent à être brûlé vif. Le malheureux prince, trompé par les promesses fallacieuses de Valverde, qui lui fit

espérer une commutation de peine s'il consentait à se faire chrétien, se laissa baptiser; mais sa mort suivit immédiatement son baptême. Il fut attaché à un poteau et on l'étrangla. Lui-même, quelque temps auparavant, avait fait mettre à mort son frère Huascar, son prisonnier; le Pérou avait donc perdu ses deux souverains. Personne à présent n'était assez fort pour le disputer aux Espagnols. Pizarre marcha sur Cuzco, pendant que son lieutenant, Sébastien Ben Alcazar, s'emparait de Quito. Quand Pizarre se présenta devant la capitale, il y trouva un nouvel empereur, Manco, frère d'Huascar. Les habitants de la ville tentèrent une sortie contre le conquérant, mais ils furent vaincus, et les Espagnols pénétrèrent dans la cité impériale, tandis que le souverain demandait son salut à la fuite.

Bientôt, cependant, Manco revint de lui-même, avec un inconcevable aveuglement, se remettre aux mains des Espagnols, comme s'il ne pouvait trouver d'asile qu'auprès d'eux. Pizarre voulut du moins lui céder les marques du pouvoir dont l'exercice resterait entre ses mains, et, en présence du peuple entier, il ceignit son front du llanta royal. Les derniers restes de l'armée péruvienne qui tenaient encore la campagne furent bientôt vaincus et dispersés, et dans l'empire tout entier rien ne fut plus en état de résister à Pizarre. Charles-Quint, heureux des résultats de l'entreprise, envoya à l'heureux vainqueur le titre de marquis, et confirma ses pouvoirs. Tant de succès avaient excité la jalousie de l'ancien associé de Pizarre, don Diégo d'Almagro, qui trouvait que celui-ci s'était fait ce que l'on peut appeler la part du lion; il se plaignit et menaça d'une révolte.

Pizarre, à force d'habileté, de ruse et de diplomatie, l'envoya conquérir le pays connu depuis sous le nom de *Chili*, lui promettant, s'il ne réussissait point dans cette tentative, de lui donner le gouvernement d'une portion du Pérou.

Almagro se mit en marche à la tête de six cents Espagnols,



Ed. Wilkinson. ac.

Eng. Ch. Christie, after an engraving by M. J. G. de la Cruz.

PLATE I.



comme lui chercheurs d'aventures, et de quinze mille Indiens, parmi lesquels se trouvaient le frère de l'empereur et le grand prêtre du soleil.

Pizarre, qui ne voulait pas être seulement un conquérant, mais encore un fondateur d'empire, résolut de placer son gouvernement dans un lieu rapproché de la côte et capable, par sa position centrale, de lui permettre d'étendre promptement son action sur tous les points du pays.

Il posa donc dans la vallée de Rimac, le 6 janvier, la première pierre d'une ville qu'il appela d'abord la *Ville des Rois*, et plus tard LIMA. Elle devint et elle resta la capitale et la métropole du Pérou.

Une place carrée, ornée de grands et beaux édifices, des rues larges se coupant à angles droits, de vastes palais, séparés les uns des autres par des jardins, une enceinte fortifiée de trente-quatre bastions, telle fut la ville bâtie par Pizarre. Elle manquait encore d'habitants; mais elle vit bientôt venir à elle la masse de ces aventuriers en quête de la fortune, que l'Espagne versait à flots sur le nouveau monde.

Cependant Manco, le souverain légitime et reconnu du Pérou, voyant les Espagnols divisés sur plusieurs points, crut que le moment était venu de réclamer de Pizarre le rétablissement complet de son autorité, qui, du reste, lui avait été formellement promis. On l'attira dans la citadelle et on l'y retint prisonnier. Mais s'étant fait mettre en liberté par Fernand, le frère de Pizarre, il reprit la campagne à la tête de ses sujets restés fidèles, et vint lui-même attaquer Cuzco.

Mais, par suite d'une étrange mobilité d'idées, après des succès inattendus et quand le retour d'Almagro, revenu du Chili pour combattre Pizarre, et les divisions profondes des Espagnols, lui permettaient d'espérer de rentrer en possession de ses droits, pris de ce soudain découragement qui tant de fois

déjà s'était emparé des hommes de sa race, désespérant du triomphe, et voulant du moins épargner à ses sujets d'inutiles épreuves, il partit pour un exil volontaire, et réunissant ses ministres, ses amis, ses femmes et les princes de sa famille, il se retira sur les hauteurs de Vilcapampa, au milieu des Andes.

Au moment où s'efface et disparaît pour toujours la vieille civilisation qui fut si longtemps chargée des destins du Pérou, c'est un devoir pour l'historien de jeter sur elle un coup d'œil impartial et d'en présenter au lecteur le rapide tableau.

IV

Les origines de la nation péruvienne se perdent dans une nuit obscure, que ne percent les lueurs d'aucune certitude inattaquable. Jusqu'à l'établissement de cette grande dynastie des Incas, si rapidement renversée par le glaive de Pizarre, nous sommes livrés aux conjectures et aux doutes. Les Incas eux-mêmes n'ont pas laissé de monuments écrits de leur domination, et nous en sommes réduits, pour la connaître, à consulter les écrivains espagnols, racontant l'histoire de leurs ennemis, d'après des traditions souvent confuses et parfois mal interprétées.

S'il faut en croire les vainqueurs du Pérou, ce grand pays, jusqu'au moment où la civilisation lui fut apportée par les Incas, aurait croupi dans la plus hideuse barbarie. Nulle institution politique ou sociale; pas plus de mœurs que de lois : des instincts violents et des passions sauvages, n'acceptant aucun frein. Ils ne connaissaient pas même le mariage, cette base de la famille. Chez eux, la superstition remplaçait la religion, et elle n'adoucissait point leurs penchants féroces. Cette fois encore on eût pu

répéter cette grande formule du paganisme, suivant Bossuet : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Leur culte stupide ne s'adressait point seulement aux astres qui brillaient sur leur tête, ou aux productions bienfaisantes de la nature ; il avait encore pour objet les animaux immondes, auxquels ils offraient le sang des victimes humaines, dévorées ensuite dans de hideux festins. Habitants d'un sol qui ne demandait en quelque sorte qu'à récompenser la plus légère culture par les productions les plus abondantes, ils erraient au hasard sur sa vaste étendue, privés de toute espèce d'industrie, et réalisant tristement l'idéal de la vie sauvage.

Pendant de longs siècles, ils languirent dans cette abjection misérable, sans jamais songer à une vie meilleure, et n'ayant pas même la notion du progrès.

Tout à coup parut au milieu d'eux un couple d'une intelligence supérieure, prétendant descendre du Soleil, le plus illustre et le premier de leurs dieux. Ce couple entreprit de leur imposer des lois, et de les façonner peu à peu à la vie sociale. L'homme s'appelait *Manco-Capac* ; la femme *Mama Oello*. Tous deux se présentèrent au nom du Soleil, affirmant que l'astre-dieu les envoyait vers son peuple, avec ordre de l'arracher à sa triste existence et de lui assurer un sort moins précaire.

D'où venaient Manco-Capac et sa compagne ? C'est ce qu'il serait véritablement difficile d'établir avec quelque certitude. Les traditions péruviennes leur donnent pour lieu de naissance le lac de *Titicaca*, ce qui les ferait sortir de la nation des Aymaras, qui serait aussi la souche mère de la population du Pérou. D'autres font venir Manco-Capac soit de l'ancien continent, soit de quelque lointaine contrée de l'Amérique. Quant à l'époque de l'apparition au Pérou du couple rédempteur et civilisateur, on peut la faire remonter à deux siècles et demi avant la conquête espagnole.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que l'intelligence de Manco-Capac et de Mama Oello exerça sur les Péruviens l'ascendant qui appartiendra toujours aux natures supérieures. L'homme apprit aux hommes à cultiver la terre, à construire des maisons, à façonner les métaux ; la femme enseigna aux femmes les arts utiles qui conviennent à leurs mains plus délicates. Elles surent bientôt filer et tisser. Les Péruviens furent vêtus. Après que l'on eut ainsi pourvu aux nécessités premières de la vie, Manco-Capac s'occupa de consolider ses premiers bienfaits par des institutions durables. Parlant au nom du Soleil, il était sûr, d'ailleurs, de se faire obéir. Il détermina donc les relations des sujets et des chefs, créa une administration, et, pour tout dire en un mot, fonda un gouvernement régulier.

La ville de Cuzco, bâtie par lui, et réunissant autour d'un centre commun des peuplades toujours prêtes à errer à l'aventure, contribua puissamment à la durée de son œuvre civilisatrice. L'empire ainsi établi par Manco-Capac s'appela l'empire des Incas, ou seigneurs du Pérou : empire très-modeste à ses débuts, car il n'embrassait qu'une étendue de huit à dix lieues autour de la capitale. Mais Manco-Capac et ses successeurs en reculèrent successivement les limites. Au moment de la conquête espagnole, les Incas dominaient sur un territoire immense.

Tout le système gouvernemental et social de Manco-Capac s'appuya sur les croyances religieuses. La théocratie est allée rarement plus loin. Institutions politiques et civiles, hiérarchie, législation, tout procédait de la religion et tout y aboutissait.

Robertson, le savant auteur de *l'Histoire d'Amérique*, a très-judicieusement apprécié les conséquences de ce système de gouvernement, fondé sur une croyance religieuse inébranlable.

« Le gouvernement des Péruviens, nous dit-il, a cela de sin-

gulier et de frappant, qu'il doit à la religion son esprit et ses lois. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage; leur influence sur ses sentiments et sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion réduite en système, tenant une grande place dans leurs institutions publiques, concourait avec beaucoup de force à former le caractère national. Mais au Pérou, tout le système civil était basé sur la religion. L'Inca n'était pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étaient reçus, non comme les ordres d'un supérieur, mais comme des oracles sortis de la bouche d'une divinité. Sa famille était sacrée, et pour la tenir séparée et sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux, les enfants de Manco-Capac épousaient leurs propres sœurs, et aucun ne pouvait monter sur le trône, sans prouver sa descendance des seuls enfants du Soleil. C'était là le titre de tous les descendants de l'Inca, et le peuple les regardait avec le respect dû à des êtres d'une race meilleure et privilégiée. On croyait qu'ils étaient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avait donné naissance, et que toutes les volontés de l'Inca étaient celles de son père le Soleil. Deux effets résultaient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca était absolue et illimitée. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme les commandements de la Divinité, c'est non-seulement un acte de révolte, mais encore un acte d'impiété de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion; et comme ce serait un sacrilège de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel, et une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à se soumettre avec une vénération aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. De là aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus

puissants et les plus élevés de leurs sujets reconnaissaient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en leur présence, ils ne se présentaient qu'avec un fardeau sur les épaules, comme un emblème de leur servitude, et une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne fallait au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en était chargé était l'objet du respect du peuple, et, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens, il pouvait traverser l'empire d'une extrémité à l'autre, sans rencontrer le moindre obstacle ; car en montrant une frange du *borla*, ornement royal de l'Inca, il devenait le maître de la vie et de la fortune de tous les citoyens. Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étaient plus des désobéissances à des lois humaines, mais des insultes à la Divinité. Les fautes les plus légères et les crimes les plus atroces appelaient la même vengeance sur la tête du coupable, et ne pouvaient être expiés que par son sang. La peine suivait la faute inévitablement, parce qu'une offense envers le ciel ne pouvait en aucun cas être pardonnée. Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la férocité et au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens, avec des mœurs simples et une crédulité aveugle, étaient contenus dans une telle crainte, que le nombre des fautes était extrêmement petit. Leur respect pour des monarques éclairés et guidés par la divinité qu'ils adoraient, les maintenait dans le devoir, et la crainte d'une peine qu'ils étaient accoutumés à regarder comme un châtement inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignait de toute prévarication.

Avoir deviné tout cela, c'était déjà du génie chez Manco-Capac. Fort d'un point de départ accepté d'avance par la crédulité de la

nation, il la façonna aisément à l'obéissance et lui imposa le gouvernement du droit divin. Mais son absolutisme se justifia du moins et par son but et par ses résultats. Il adoucit les mœurs des Péruviens et il épura leur culte. Il les détourna des sacrifices sanglants offerts à des êtres hideux, et ne leur laissant plus d'autres divinités que les astres, il ne leur permit d'offrir à la pure et sereine lumière que des fleurs et des fruits. Le premier des Incas voulut, du reste, se montrer lui-même aussi généreux que ce Soleil dont il prétendait descendre en ne se faisant connaître que par ses bienfaits. Jamais prince n'eut une influence plus heureuse.

Sa conduite à la guerre ne fut pas moins digne d'éloges. Au lieu d'armer son peuple dans un but de pillage, de rapines et d'extermination, il sembla ne combattre ses ennemis que pour les instruire et les éclairer. Grâce à lui, les Péruviens, au lieu de massacrer et de dévorer leurs prisonniers, les traitaient doucement et s'efforçaient de les gagner à leurs idées, en n'employant d'autres armes que la persuasion.

Ils admettaient l'existence d'un être supérieur qu'ils vénéraient sous le nom de *Patchacamac*. Ce nom veut dire « celui qui anime le monde ! » et ce nom leur était en aussi grande vénération que l'était aux Juifs celui de Jéhova. Si la nécessité les obligeait à le prononcer, ils le faisaient avec de grandes marques de respect et de soumission : ils rapprochaient leurs épaules, baissaient la tête, penchaient leurs corps en avant, et levaient les yeux au ciel ; puis, tout à coup, ils abaissaient leurs regards vers la terre, portaient leurs mains ouvertes sur l'épaule droite, et donnaient des baisers à l'air.

Ce *Patchacamac* ne s'était pas contenté de communiquer la vie à l'univers, il la lui maintenait ; mais, cependant, les Péruviens ne lui offraient aucun sacrifice et ne lui rendaient aucun culte, par cette singulière raison qu'ils ne le voyaient pas. Ils se

contentaient de l'adorer dans leur cœur comme le dieu inconnu.

Comme presque tous les peuples, ils croyaient aussi au mauvais génie, qu'ils désignaient sous le nom de *Cupey*, et quand ils prononçaient ce nom, ils crachaient à terre en signe de mépris. Ils ne croyaient pas seulement à l'immortalité de l'âme, mais ils admettaient aussi le dogme de la résurrection des corps. Le mot dont ils se servaient pour désigner ce corps, *alpacamasca*, ne voulait dire autre chose que *terre animée*. Jaloux de se retrouver tout à fait au complet, au moment de cette résurrection, ils mettaient soigneusement de côté la rognure de leurs ongles et les cheveux qui tombaient de leur tête. Quant à la vie future, elle comprenait trois états bien distincts et qui correspondaient assez exactement au ciel, au purgatoire et à l'enfer des catholiques. De même que les chrétiens, ils étaient assez embarrassés quand il s'agissait de dépeindre les joies de l'éternité bienheureuse, et ils ne trouvaient guère, pour en rendre compte, d'autre expression que celle d'une contemplation extatique et oisive.

Leur seul culte effectif était celui qu'ils rendaient au soleil, ce dieu visible ; ils l'adoraient dans des temples magnifiques et célébraient en son honneur des fêtes dont la splendeur défie toute description. Le plus somptueux de ces temples était celui de Cuzco. Ses vastes proportions n'avaient nui en rien à la beauté et à la richesse de sa décoration. Du haut en bas, ses murailles étaient couvertes d'épaisses plaques d'or, ainsi que les nombreuses portes par lesquelles on y pénétrait. Contraste étrange ! ces magnificences intérieures n'étaient abritées que par un simple toit de chaume. Les Péruviens ne connaissaient ni la tuile ni l'ardoise, et ils n'avaient point songé à des couvertures métalliques.

Le grand autel était placé du côté de l'orient et surmonté d'une image du soleil en or massif, — une tête humaine entourée

de flammes et de rayons. Cette tête était, du reste, tellement colossale qu'elle cachait presque entièrement la paroi du temple à laquelle on l'avait fixée. Quand les Espagnols se partagèrent le butin fait à Cuzco, ce monceau d'or tomba entre les mains d'un gentilhomme, joueur forcené, qui le perdit dans la nuit même. Son soleil ne put voir lever l'autre.

A droite et à gauche de l'autel on plaçait les corps des souverains défunts, en ayant soin de les ranger par ordre de date. Ils étaient, du reste, embaumés avec tant de soin qu'on les aurait crus vivants. Ils étaient attachés et maintenus sur des trônes d'or, le visage tourné vers l'entrée du temple. Un seul, le plus vénéré d'entre eux, Huayna-Capac, que ses qualités éminentes avaient rendu célèbre, possédait le privilège de fixer ses yeux morts sur la radieuse image.

Non loin du grand temple s'élevait un cloître, couronné à l'extérieur d'une plaque d'or faisant bordure et haute de près de deux mètres. Autour de ce temple on voyait cinq pavillons carrés à toiture pyramidale. Le premier était consacré à la lune, mère des Incas, de même que le soleil en était le père. La Phœbé péruvienne était représentée par une image de femme, gravée sur une plaque d'argent. A droite et à gauche de cette divinité étaient rangés les corps des reines, tournés vers la porte. Une seule, Mama-Oello, mère de Huayna-Capac, avait, comme son glorieux fils, le privilège d'être dirigée vers l'autel.

Le deuxième pavillon était consacré aux étoiles, parmi lesquelles on honorait surtout celles qui correspondaient à notre Vénus et à nos Pléiades. Dans la cosmogonie péruvienne, les étoiles étaient considérées comme les suivantes de la lune.

Le troisième pavillon était dédié aux orages, à la foudre et aux éclairs. Les Péruviens, dans l'intention sans doute de se rendre propices les génies qui dirigeaient ces météores, avaient

embelli singulièrement leur temple. L'or y avait été prodigué avec une incroyable profusion.

L'arc-en-ciel, que les prêtres représentaient comme une émanation directe du soleil, était honoré dans le quatrième pavillon.

Le cinquième était destiné aux prêtres employés au service du temple.

Le temple du soleil était entouré de jardins plantés d'arbres artificiels, dont les feuilles et les fleurs, imitant les plus belles formes de la nature, étaient d'or ou d'argent.

Ce n'était point seulement à Cuzco que les Péruviens avaient élevé des temples magnifiques. On en rencontrait d'autres dans leurs principales villes. Nous citerons particulièrement celui qui s'élevait au milieu du lac de Titicaca, dans l'île du même nom. Cette île, qui avait servi d'asile aux premiers Incas, était révérencée comme un sanctuaire par toute la nation. On y conservait la fameuse chaîne d'or, longue de sept cents pieds, que le fils de Manco-Capac et de Mama-Oello, le vertueux Huayna, avait fait fabriquer à l'occasion de la fête qu'il donna à ses sujets, lorsqu'il sevrâ son fils aîné. On s'en servait pour exécuter une certaine pyrrhique usitée au Mexique. Les Espagnols, qui avaient entendu parler de cette chaîne, célèbre dans tous le pays, avaient, on le conçoit, le plus vif désir de s'en emparer. Mais les Péruviens la jetèrent dans le lac, avec la plupart des trésors que renfermait le temple, et le lac ne la rendit point.

La plus grande des fêtes publiques du Pérou était celle dans laquelle on honorait le soleil, sous le nom de *Rami*. On y déployait une pompe solennelle. Les hommes religieux s'y préparaient comme nous le faisons à nos grandes solennités, par le jeûne et l'abstinence. Cette préparation durait trois jours, et, pendant ces trois jours, on ne mangeait que du maïs cru et quelques herbes également crues. On ne buvait que de l'eau, et l'on ne faisait de feu nulle part. Les vierges du soleil, ces vestales

du Pérou, pétrissaient pendant la nuit une certaine pâte nommée *caneu*, faite de farine de froment, dont, au reste, les Péruviens ne se servaient que dans cette seule occasion, et elles en faisaient de petits pains ronds, de la grosseur d'une pomme. C'étaient elles aussi qui apprêtaient les mets mangés, à l'époque de la fête, par le souverain et sa famille. Enfin le grand jour arrivait : une procession immense se rendait au temple du Soleil : elle avait à sa tête le monarque, suivi par les gouverneurs des provinces, connus sous le nom de *Caracals*, — chez les Mexicains, on eût prononcé *Caciques*. — Leur costume était d'une recherche parfois un peu barbare. Si les uns portaient des robes superbes, lamées d'or et d'argent, les autres se paraient de la dépouille du jaguar, ce tigre d'Amérique, et se faisaient un casque de sa tête. Il y en avait qui attachaient à leurs épaules des ailes de condor. Quelques-uns couvraient leur visage de masques aux traits hideux, et faisaient en marchant toutes sortes de contorsions étranges. Une musique aussi criarde que discordante accompagnait et rythmait leurs gestes. Toutes les provinces du Pérou assistaient à cette cérémonie par des représentants choisis entre leurs plus illustres personnages. Ceux-ci étaient revêtus des armes que leur tribu employait dans les combats, haches, épées, lances, flèches et javelots. S'ils avaient fait quelque noble action, ils la portaient peinte sur leur bannière.

Une fois arrivée sur la grande place de la ville, la procession s'arrêtait, et tout le monde attendait, les pieds nus et dans un respectueux silence, l'apparition du Soleil levant. Dès que l'astre du jour se montrait à l'horizon, tous se prosternaient et lui envoyaient des baisers : c'est la formule primitive de l'adoration, que nous retrouvons chez tous les peuples.

Bientôt, cependant, le monarque se levait, tenant dans ses mains deux vases d'or, pleins de la liqueur nationale en usage au Pérou. Il présentait l'une de ces coupes au Soleil, celle qu'il

tenait de la main droite, et il l'invitait à boire, et comme le Soleil n'acceptait point du premier coup, il répandait le contenu du vase dans un réservoir qui se trouvait à ses pieds, et qui, par un petit canal pavé d'or, conduisait jusque dans l'intérieur du temple, consacré à sa divinité. Le Soleil une fois servi, le souverain buvait lui-même quelques gouttes de la liqueur contenue dans l'autre coupe, et passait le reste aux princes de sa famille.

Les Caracals qui n'étaient pas du sang royal buvaient une autre liqueur, préparée pour eux par les vierges sacrées.

La procession, après cette halte, se rendait au grand temple, où les princes et les seigneurs déposaient entre les mains des prêtres les vases dans lesquels ils avaient bu. On y ajoutait des pièces de monnaie et des modèles d'animaux de toute espèce, moulés en or et en argent. Bientôt commençaient les sacrifices : on immolait une certaine quantité d'agneaux et de brebis stériles. On choisissait dans le nombre un agneau noir que l'on éventrait tout vivant, pour lire dans ses entrailles encore chaudes les arrêts de la destinée. Pour les autres victimes, on les égorgeait selon les rites ordinaires, puis on les dépouillait de leur peau, et on offrait au Soleil leur sang et leur cœur. Le reste était réduit en cendres à l'aide d'un feu que l'on allumait aux rayons mêmes du soleil, concentrés dans un vase poli et au moyen d'une lentille, sur des matières inflammables. Si le soleil avait le mauvais goût de ne point se montrer le jour de sa fête, on se procurait du feu à l'aide de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre. La journée se terminait par des festins où le plus souvent les convives se livraient à tous les excès du boire et du manger.

Les huit jours qui suivaient étaient intégralement consacrés aux fêtes et aux divertissements de toute nature, à la danse et à la musique.

Une autre fête, qui mérite également d'être mentionnée, c'était celle que l'on désignait sous le nom de *Ciru*. Elle avait pour objet d'éloigner de la nation les fléaux de toute espèce et notamment les maladies. On s'y préparait par un jeûne de vingt-quatre heures, et dans la nuit qui la précédait, on faisait avec cette pâte appelée *caneu* de petits pains de la forme et de la grosseur que nous avons indiquées déjà ; mais cette fois on détrempeait la farine avec du sang de petits garçons, que l'on se procurait soit au moyen d'une saignée pratiquée entre les deux sourcils, ou bien en provoquant une hémorrhagie nasale. Le jour même de la fête, et avant le lever du soleil, chacun faisait des ablutions complètes et soigneuses sur toutes les parties de son corps, puis se frottait la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras et les cuisses avec ce pain. On était convaincu qu'en agissant ainsi l'on purifiait son corps ! On en frottait également la porte de sa maison pour la sanctifier, et même on y laissait un morceau de ce pain, pour que la purification se trouvât ainsi bien constatée aux yeux de tous.

Si chacun faisait cela chez soi, le grand prêtre se chargeait du même soin dans le temple du Soleil.

Toute la famille du prince prenait part à la cérémonie dans l'intérieur du palais. Quand le jeûne était une fois rompu, un des Incas sortait par la ville en s'annonçant à tous comme le courrier du Soleil. Il portait une robe retroussée autour de son corps et tenait à la main la lance garnie de plumes de couleur et de cercles d'or, qui servait d'étendard à la guerre. Il rentrait bientôt sur la principale place de la capitale quatre autres Incas vêtus et armés comme lui ; de sa lance il touchait leurs lances et leur transmettait, de la part du soleil, l'ordre de chasser au loin tous les fléaux. Ces messagers s'en allaient dans la campagne, en suivant diverses directions, tandis que les habitants de la ville, qui les voyaient passer, se mettaient à leurs

portes, et faisaient entendre de bruyantes acclamations, tout en secouant leurs robes comme s'ils eussent voulu en secouer le malheur que les hérauts eussent emporté au loin avec eux. Ceux-ci, une fois en pleine campagne, rencontraient, en de certains endroits désignés, d'autres Incas auxquels ils transmettaient les ordres qu'eux-mêmes avaient reçus. Plusieurs relais de princes se succédaient ainsi les uns aux autres jusqu'à ce que l'on eût atteint une certaine distance. Alors chacun d'eux plantait sa lance en terre, bien persuadé que le fléau ne franchirait pas cette limite. La nuit de ce jour, les Péruviens se promenaient dans leur ville en agitant des torches enflammées, faites de paille qu'ils tressaient avec beaucoup de soin. Ces feux nocturnes devaient avoir pour but de chasser plus loin encore les fléaux que, le matin même, on avait exorcisés avec le fer. On allait ensuite jeter dans le fleuve ce qui restait de ces torches, que l'on ne consumait jamais jusqu'au bout.

Les vestales du Pérou étaient au nombre d'environ quinze cents, appartenant toutes à la race des Incas. Elles étaient consacrées au culte du Soleil, et, comme les vestales romaines, chargées de la garde et de l'entretien du feu sacré. Elles vivaient dans un couvent, sévèrement cloîtrées, et ne voyant qu'un seul homme au monde, — l'empereur. Leurs vœux, dont le premier était le vœu de virginité, étaient des vœux éternels. Pour celles qui violaient cet engagement sacré, non-seulement elles étaient mises à mort avec leur complice, mais leurs parents devaient subir le même sort, et la ville qui les avait vues naître était rasée de fond en comble. Ces prêtresses du Soleil avaient à leur service des jeunes filles appartenant aux premières familles du pays; tous les ustensiles employés dans leur maison étaient d'or fin. Il y avait dans toute l'étendue de ce vaste royaume une quantité d'autres couvents, où l'on admettait toutes les jeunes filles qui s'y présentaient, à la seule condition qu'elles fussent

belles. Celles-là n'étaient point consacrées au service du Soleil, mais bien au service de l'empereur. Ces petits *Parcs-aux-Cerfs* du Pérou étaient l'objet de la plus active surveillance, et la plus légère atteinte portée aux droits du seigneur et maître était punie avec la dernière rigueur.

Tous les Indiens du Pérou ne s'étaient pas laissé tellement bien convertir au culte du Soleil comme dieu unique qu'ils n'eussent point encore d'autres idolâtries. Les prêtres espagnols, en parcourant le pays, trouvèrent un certain nombre de temples consacrés à un dieu du nom d'Ataguju, selon les Péruviens, créateur de toutes choses. Les sanctuaires d'Ataguju étaient de grandes cours entourées de hautes murailles ; au milieu de ces cours, on creusait une fosse, et dans cette fosse on plantait plusieurs mâts. Quand on voulait faire un sacrifice, on montait à ce mât, et une fois au sommet, on immolait soit un lapin, soit un mouton. Après quoi on le mangeait, en se contentant d'offrir à ce dieu facile les os et la peau. Seulement il était bon de se sentir en appétit le jour du sacrifice, car il n'était permis ni d'emporter ni de laisser quoi que ce fût de la chair de la victime. Les gros mangeurs immolaient un mouton, les autres un lapin. Les fêtes que les Péruviens célébraient dans ces temples duraient cinq jours et ces cinq jours, se passaient à bien manger et à boire mieux encore.

Presque tous les peuples se sont imaginé que la fumée montant vers le ciel caressait agréablement le nerf olfactif des divinités. Dans les pays où l'on ne brûle point d'encens, on brûle autre chose. C'est ainsi que les sectateurs d'Ataguju lui faisaient des fumigations de coca, cette plante précieuse et nutritive dont nous avons déjà parlé, et qu'il faut regarder comme une des plus remarquables productions naturelles du Pérou.

Les Péruviens avaient encore d'autres idoles : c'étaient généralement de grandes pierres sculptées. Mais ces idoles étaient

aussi en bois. Ils faisaient pour elles de grands coussins bien travaillés sur lesquels ils les plaçaient... Ces coussins étaient richement ornés, et peints des couleurs les plus brillantes quand ils étaient destinés aux principaux dieux ; plus simples quand ils appartenait à ceux d'un ordre inférieur. Ils plaçaient l'idole sur ce coussin, dans un panier tressé avec des baguettes blanches. Ce panier avait quatre ou cinq palmes de long, et était plus large par une extrémité que par l'autre. Quand l'idole était placée, ils la recouvraient d'un tissu de laine, et ensuite ils l'habillaient comme un seigneur, avec une tunique tissée de la plus fine laine des moutons du pays. Ils posaient par-dessus un manteau garni de bijoux, et fermé avec des agrafes d'or ; ils lui empanachaient la tête, et mettaient à côté de l'idole des vases de chica, et des frondes, ou guaracas. Ils lui donnaient aussi quelquefois des casques en argent ou en cuivre, des boucliers, et quantité d'autres petits objets déposés devant elle comme offrandes.

Des prêtres ventriloques faisaient rendre à ces dieux des oracles pieusement écoutés par la crédulité naïve de leurs fidèles.

Il y avait du reste des idoles particulières à chaque contrée. Toutes avaient des prêtres et des serviteurs, et toutes recevaient des présents soit des grands, soit du peuple. On voit donc que si le Soleil était le principal dieu du Pérou, ce n'était pas du moins son seul dieu.

Les mariages des Péruviens n'étaient point, comme chez d'autres peuples, l'occasion de fêtes et de réjouissances. La chose, au contraire, se passait le plus simplement du monde. Tous les ans, à une certaine époque, le souverain rassemblait tous les garçons de sa race ayant accompli leur vingt-quatrième année, et toutes les filles âgées de dix-huit ans. On les rangeait par couples. L'empereur les appelait par leurs noms, puis il mettait la main des jeunes filles dans celle des jeunes hommes,

recevait des uns et des autres leurs serments de fidélité conjugale, après quoi il les déclarait mariés, et les rendait à leurs familles. Ils se retiraient alors chez le père du jeune homme, qui faisait les frais de la noce, consistant en trois jours de festins. Le lendemain de ce mariage des princes et princesses, les fonctionnaires publics mariaient, par quartier, les habitants de la ville qui se trouvaient dans les conditions d'âge. Autant que possible on assortissait les voisins et même les parents. On ne se mariait point de district à district, de province à province. Chacun, au contraire, s'isolait dans son entourage. La femme, une fois mariée, ne sortait plus de sa maison, où elle s'occupait des soins intérieurs du ménage et de l'éducation des enfants.

La principale fête de la famille avait lieu à l'occasion du sevrage des enfants et principalement du premier né mâle. Ce sevrage avait lieu à deux ans; on commençait par couper la jeune chevelure, restée intacte jusque-là, et quand une fois il était rasé, on donnait un nom à l'enfant, et chacun lui offrait un présent. Les enfants étaient élevés durement, sans aucune recherche amollissante.

Les morts étaient enterrés assis, quelquefois dans des tombes de pierre sèche, ou dans une maçonnerie solide; parfois une certaine agglomération d'individus avait une sépulture commune, avec des caveaux de famille rangés par étage, ainsi que cela se pratique aujourd'hui encore dans certaines villes d'Italie, à Brescia, par exemple. D'autres fois, on déposait le défunt dans un lieu souterrain, faisant partie de sa maison, en usant de certains procédés qui le desséchaient promptement et le faisaient passer à l'état de momie. Certaines tribus donnaient à leurs tombeaux une forme pyramidale, et les plaçaient sur le sommet des montagnes, avec une petite ouverture du côté de l'orient, pour que, au fond même de la tombe, les morts pussent se réjouir en recevant le premier rayon de l'astre du jour.

Les funérailles de l'empereur étaient entourées d'une pompe solennelle. On en faisait l'objet d'un deuil national qui durait une année entière ; c'était l'occasion de processions nombreuses de tout un peuple, de sacrifices immenses de victimes, trop souvent accompagnées de l'immolation des principaux serviteurs du souverain, et des femmes qu'il avait le plus aimées.

Les Péruviens, au moment de la conquête espagnole, ne connaissaient point l'écriture, et les signes auxquels on a voulu attacher une valeur hiéroglyphique étaient si peu nombreux et tellement insignifiants qu'il a fallu abandonner bientôt cette hypothèse. Ils n'étaient cependant point privés absolument de tout moyen de communiquer leurs pensées à distance, ou de conserver leurs souvenirs. Ils se servaient pour cela d'un système compliqué, véritablement difficile à comprendre et à mettre en pratique, de nœuds de diverses formes et de diverses grosseurs, que l'on appelait quipos.

Voici, dit un des historiens du Pérou, en quoi consistait la méthode des quipos : on prenait des fils de différentes couleurs ; chaque nuance, soit qu'elle fût simple ou mélangée, avait sa signification particulière. Trois ou quatre fils tordus formaient un cordon, gros comme de la ficelle moyenne, et long d'environ un mètre. Tous les cordons étaient suspendus par ordre à une longue ficelle, et constituaient ainsi une espèce de frange. On jugeait de la signification de chaque fil par la couleur : le jaune désignait l'or ; le blanc, l'argent ; le rouge, les gens de guerre. Quand on voulait signifier des choses dont les couleurs n'étaient pas indiquées, on suivait un système particulier : on classait les objets par ordre de valeur ou d'importance. Par exemple, s'il s'agissait de blé ou de légumes, on plaçait d'abord le froment, puis le seigle, les pois, les fèves. De même, quand ils voulaient compter des armes, ils mettaient en premier lieu celles qu'ils jugeaient les plus nobles, c'est-à-dire les lances, puis les flèches,

les arcs, les javelots, les massues, les haches, les frondes, etc. Pour faire le dénombrement de la population, ils commençaient par les habitants de chaque ville, ensuite ils marquaient la population de chaque province. Ils désignaient par le premier fil les vieillards de soixante ans et au-dessus, par le second les hommes de cinquante ans, par le troisième ceux de quarante, et ainsi des autres, en descendant toujours de dix ans en dix ans jusqu'aux enfants à la mamelle. Ils comptaient les femmes de la même manière et en suivant un ordre semblable. Mais les femmes ne venaient qu'après les hommes.

Certains petits fils, très-fins et de même couleur, mêlés aux cordons, désignaient des exceptions au fait général; par exemple, les fils de cette nature, insérés dans le cordon consacré aux hommes ou aux femmes mariés de tel ou tel âge, indiquaient ce qu'il y avait eu de veufs ou de veuves dans le courant de l'année, car les quipos ne servaient qu'à une statistique annuelle.

On observait toujours dans les quipos l'ordre de la numération décimale, c'est-à-dire que l'on procédait ainsi : unité, dizaine, centaine, mille, dizaine de mille. On dépassait rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant son registre particulier, on atteignait difficilement le chiffre de cent mille. Il paraît, du reste, que ce n'était pas faute de pouvoir exprimer le nombre de cent mille dans la langue péruvienne, car cette langue se prête à toutes les combinaisons d'arithmétique. On plaçait en haut le nombre le plus fort, c'est-à-dire la dizaine de mille, et l'on descendait en suivant la progression.

Tout ce qui était du domaine du chiffre pouvait s'exprimer au moyen des quipos. Les tributs perçus pour l'Inca, le nombre des gens de guerre, des naissances, des décès, des batailles, des ambassades, des ordonnances royales, formaient le contenu de ces singulières archives. Mais on comprend qu'il était difficile d'exprimer par des nœuds et par des cordons les événements histo-

riques, la substance des édits impériaux et le but des ambassades. En un mot, tout ce qui est du ressort exclusif de la parole, ou de l'écriture exacte et variée, ne pouvait trouver place dans les quipos. Toutefois, les Péruviens avaient certaines marques particulières destinées à conserver jusqu'à un certain point le souvenir des actions mémorables et des décisions les plus importantes du souverain. Les gardiens des quipos étaient d'ailleurs chargés d'en apprendre les détails par cœur, et d'en transmettre la tradition à leurs successeurs de père en fils. En outre, les *amantas* ou philosophes, résumaient, sous forme d'apologue, les choses les plus dignes de mémoire, afin que les pères les racontassent à leurs enfants et les hauts fonctionnaires à leurs subordonnés. Enfin, les *aroviens*, ou poètes, prêtaient à l'histoire le secours de la versification, pour mieux inculquer dans l'esprit des contemporains et des races futures le souvenir des faits nationaux les plus éclatants. On comprend, toutefois, combien ce moyen de propagande historique était défectueux. C'est à ce manque de traditions certaines qu'on doit attribuer l'impossibilité d'écrire complètement, ou du moins avec un haut degré de certitude, l'histoire de l'ancien empire du Pérou.

Le nombre des gardiens des quipos était proportionné à l'importance de la population de leur résidence : ils n'étaient jamais moins de quatre, et ne dépassaient jamais trente.

Les Péruviens usaient de plusieurs moyens pour communiquer au loin les nouvelles importantes, ou transmettre les ordres du souverain. Ils avaient, sur les principales routes, des relais de courriers, placés à la distance d'un quart de lieue les uns des autres, et se tenant toujours en vedette pour épier l'arrivée de celui avec lequel ils devaient correspondre. Parfois aussi ces courriers, au lieu de transmettre oralement la nouvelle qu'on leur avait confiée, étaient porteurs de quipos qu'ils faisaient ainsi passer de poste en poste, un peu comme les messagers norvé-

giens remettaient le *bud-stock* au *gaard* le plus voisin, qui le transmettait à son tour au suivant, de manière à ce qu'il eût bientôt atteint l'extrémité la plus reculée du pays. Ils se servaient aussi, en certains cas, de grands feux allumés pendant la nuit sur les montagnes, messagers muets, mais éclatants, qui faisaient voir aux yeux ce que l'oreille n'entendait point. Le même système est pratiqué aujourd'hui encore par les Druses et les Maronites, dans le Liban. Les Grecs s'en servirent, il y a bientôt quatre mille ans, pour annoncer la prise de Troie. La première scène de la grande trilogie d'Eschyle, — l'*Orestie*, — s'ouvre par le monologue du guetteur de nuit placé sur une des tours de Sparte, épiant le signal attendu depuis dix ans.

Les Péruviens n'étaient point un peuple de navigateurs, comme les habitants de Fernambuco, par exemple ; mais leur fleuve et la mer voisine les invitaient à tenter le chemin liquide. Intrépides, ils se confiaient aux flots orageux, et bravaient même, mais toutefois non loin des côtes, les tempêtes de l'océan. Ils ne creusaient point, comme nous l'avons vu faire à d'autres sauvages, le tronc des arbres en canots ; mais ils les réunissaient de manière à former des radeaux, terminés en pointe à la proue et à la poupe, qu'ils abandonnaient au fil de l'eau, à la descente des rivières, et qu'ils faisaient remonter au moyen du halage. Parfois aussi le pilote enfourchait le dernier madrier de son embarcation primitive, et la dirigeait au moyen de ses jambes, dont il se servait en guise d'avirons. Quant à ce qui est de la voile, ils n'en avaient jamais vu avant que les Espagnols eussent abordé leurs côtes. Ce radeau, fait de troncs d'arbres ainsi liés, était pour eux le bateau de transport, le lourd chaland. Mais ils avaient aussi le bateau léger, le bateau de pêche, le *yacht* de plaisance. Celui-là n'exigeait pas de grands frais de construction : c'était tout simplement un faisceau de joncs marins, d'un volume proportionné au poids qu'il devait porter. On

faisait un trou au milieu, et le pêcheur s'y plaçait, tenant d'une main la pagaie, à l'aide de laquelle il dirigeait ce singulier navire, et de l'autre le harpon, avec lequel il s'emparait de sa proie. Une telle simplicité, une telle faiblesse de moyens, que nous retrouvons partout, dans les exercices de la guerre aussi bien que dans les travaux de la paix, ne suffit-elle point pour expliquer la facilité de la conquête et le rapide triomphe des armes espagnoles ?

Amateurs de pêche, les Péruviens avaient pour la chasse un goût plus vif encore. Ces chasses n'étaient point d'ailleurs chez eux une habitude constante : ils ne s'y livraient qu'accidentellement, à de certaines époques régulières, le pays étant aménagé de façon à ce que chaque canton ne fût chassé qu'une fois en quatre ans. Tous les habitants de la circonscription se réunissaient alors, et se livraient à une battue gigantesque, embrasant ainsi une surface immense de la plaine et de la montagne ; puis, quand ils avaient traqué, enfermé dans un cercle vivant les malheureux fuyards, ils mettaient à mort tous les animaux malfaisants, puis les mâles inutiles à la reproduction, chez les cerfs, les vigognes et les guanacos ; ils tondaient ensuite les femelles, et leur rendaient la liberté. La laine et la venaison étaient immédiatement distribuées entre les familles des chasseurs ; mais la fine toison des vigognes était réservée à la famille royale des Incas.

Les Incas se livraient aussi au plaisir de la musique et de la danse. Leur danse ne ressemblait point à celle des autres naturels de l'Amérique, qui en faisaient un assemblage de sauts grotesques et de mimique hideuse. Eux, au contraire, déroulaient leurs évolutions sur un rythme lent et grave comme un chœur antique.

Leur principal instrument de musique était une flûte à plusieurs tuyaux juxtaposés, qui rappelait assez fidèlement la flûte

connue des Grecs et des Romains sous le nom de *flûte de Pan*. Ils jouaient sur cette flûte des airs qui parurent si doux aux Espagnols, que le maître de chapelle de la cathédrale de Cuzco en introduisit quelques-uns dans la liturgie catholique, ce qui flatta singulièrement les indigènes, en diminuant ainsi pour eux la distance qui séparait les deux cultes.

Comme tout pouvoir qui s'appuie sur la base inébranlable de la théocratie, acceptée également par le prince et par le peuple, l'autorité des Incas était tout à la fois despotique et paternelle. L'empire avait été divisé en quatre parties, et la population divisée en groupes de dix hommes, sous l'autorité d'une sorte de surveillant : ces groupes se réunissaient cinq par cinq, formant ainsi une compagnie de cinquante hommes, qui avaient un chef supérieur ; celles-ci, réunies deux par deux, mettaient cent hommes sous le commandement d'un capitaine de détachement. Cinq détachements formaient une brigade, et deux brigades un véritable corps de troupes sous les ordres d'un général. Chaque chef devait surveiller attentivement les hommes placés sous ses ordres, et dénoncer leurs fautes à la justice. La répression ne se faisait point attendre ; elle était sévère : la peine de mort était souvent prononcée, et la sentence toujours sans appel. Tous les citoyens étaient corvéables du prince, qui pouvait les contraindre à travailler aux entreprises qu'il jugeait d'utilité publique, à l'entretien des routes et à la construction de ses palais. Une loi, que l'on appelait la loi fraternelle, enjoignait à tous les citoyens de s'entr'aider et de se secourir les uns les autres ; une loi somptuaire mettait un frein au luxe des particuliers, et s'opposait aux excès de la table et à la trop grande recherche de l'habillement ; de temps en temps on appelait les pauvres à des repas publics, pour qu'ils pussent, au moins un instant, oublier leur misère. Les malades et les infirmes étaient assistés et secourus par l'État ; il y avait dans chaque ville de grands établis-

sements où l'on donnait l'hospitalité aux étrangers et aux voyageurs. L'obligation du travail s'étendait à tout individu valide, et elle atteignait l'enfant dès sa sixième année, tant on redoutait pour l'homme l'effet de l'oisiveté, si, dès le premier âge, on ne l'habitue à la vie laborieuse. Les Péruviens devaient, à l'heure du repas, laisser leurs maisons ouvertes, pour que les inspecteurs y pussent entrer et voir comment les choses s'y passaient : ils frappaient à coups de fouet ceux qu'ils surprenaient en flagrant délit de négligence ou de malpropreté.

Une loi, que nous pourrions appeler la loi agraire, avait divisé le sol en trois parts. La première appartenait au Soleil, et ses produits subvenaient aux frais du culte. La seconde appartenait à l'empereur : il en usait pour subvenir aux besoins de son existence et aux nécessités de l'administration. La troisième part était à la nation. Personne n'avait un droit de propriété persistante sur aucune parcelle du sol : on ne possédait que pour une année, et, ce délai expiré, on procédait à un nouveau partage. On labourait en chantant, et au son des instruments de musique.

Cette sorte de communisme s'aggravait encore par une inégalité de conditions qui n'avait en elle-même rien de fraternel. La nation était divisée en castes, séparées les unes des autres par d'infranchissables barrières. A la base de l'édifice social l'on trouvait la masse servile de ceux qui étaient employés aux plus rudes travaux, dont ils n'étaient pas libres de s'affranchir. Leurs habillements avaient des formes particulières, et leurs vêtements même ne ressemblaient point à ceux des autres citoyens. Au-dessus d'eux se trouvaient ceux qui n'exerçaient aucunes fonctions publiques, et qui n'étaient revêtus d'aucune dignité héréditaire, sans être pour cela, toutefois, astreints comme les autres au travail forcé. Le troisième degré de cette hiérarchie compliquée était occupé par les nobles, remplissant en temps

de paix comme en temps de guerre les fonctions publiques les plus importantes. On les distinguait extérieurement à la richesse de leurs costumes et à la longueur de leurs oreilles, produite par des moyens artificiels. Enfin, au sommet de l'édifice, se trouvaient les Incas, fils du Soleil, famille impériale composée des parents et des alliés du souverain, singulièrement élevés au-dessus du reste de la nation, qu'ils dominaient de leur incontestable suprématie.

Les Péruviens avaient d'assez grandes connaissances architecturales et une pratique très-satisfaisante. Si, dans les parties de leur territoire où régnait une température douce et clémente, ils se contentaient de simples huttes mal fermées, là, au contraire, où ils avaient à lutter contre l'intempérie des saisons, ils se bâtissaient des maisons d'une construction solide et d'une irréprochable confortabilité. Les palais de leurs souverains et les temples de leurs dieux étaient parfois des œuvres véritablement remarquables. Quoique les moyens mécaniques à leur disposition fussent assez bornés, ils trouvaient le moyen d'élever à une certaine hauteur des pièces énormes, et de donner un très-grand air à leurs édifices. Ces pierres ne sont point unies entre elles par le ciment; elles tiennent par la simple adhésion que la perfection du poli donne aux parties juxtaposées.

Sans pouvoir lutter avec ces magnifiques voies romaines, auxquelles on a eu le tort de les comparer, les routes dont les Incas avaient sillonné le Pérou ne laissaient point que d'être des travaux considérables et conduits avec une remarquable intelligence. Les routes de montagnes surtout mériteraient de servir de modèles aux ingénieurs de plus d'un pays.

Incapables de jeter des piles au milieu des fureurs de leurs torrents, ou d'imposer des ponts de pierre à leurs larges fleuves, ils les franchissaient cependant, à l'aide de constructions légères

et solides à la fois, aériennes et résistantes, qui n'étaient autre chose qu'un système de cordes, tressées avec des osiers et des lianes, attachées sur chaque rive aux arbres et aux rochers; on réunissait plusieurs de ces tresses gigantesques, de manière à former avec elles une large natte; on recouvrait le tout au moyen de feuilles et de branchages; on ajoutait par-dessus une couche de terre battue, qui offrait bientôt une surface lisse et plane. Le vent balançait dans l'espace ces passerelles suspendues sur l'abîme, et devant lesquelles s'arrêta plus d'une fois l'Européen effrayé, tandis que le sauvage, de son pied agile et sûr, les traversait en courant.

Trouvant, en quelque sorte, l'or et l'argent sous leurs pas, les Péruviens apprirent promptement à leur donner, par l'habileté de la mise en œuvre, une valeur supérieure à celle du métal lui-même. Avec des métiers singulièrement primitifs, et qui, pour tout autre que pour eux, eussent paru complètement insuffisants, ils fabriquaient des tissus d'une finesse merveilleuse, intercalant dans la trame, par un art ingénieux, les plus charmants dessins.

La teinture chez eux valait le tissage, et ils réussissaient si merveilleusement à fixer les couleurs éclatantes et vives, le jaune et le rouge, par exemple, que certaines portions d'étoffes aujourd'hui encore, et malgré des siècles de séjour dans la détériorante humidité des tombeaux, offrent à nos yeux surpris la fraîcheur et l'éclat des premiers jours.

Les vêtements des gens du peuple étaient d'une simplicité extrême : un caleçon et une tunique en alpaca; pour coiffure un bonnet, pour chaussures des sandales. La toilette, comme on le voit, était bientôt faite. La couleur était sombre et le tissu grossier. Les Péruviens ne coupaient point leurs cheveux, mais ils les rassembaient en tresse.

Les femmes, par-dessous la tunique, portaient aussi une sorte

de chemise de laine. Leur tunique était sans manches et sans couture, et elles en réunissaient les deux parties sur la poitrine au moyen d'une épingle d'argent. La fente était du reste recouverte par un autre morceau d'étoffe faisant l'effet de cette partie du vêtement de nos paysannes dans certaines provinces, nommé la *pièce*, et qui s'étend comme un plastron sur la poitrine.

Il y avait loin de cette simplicité tant soit peu mesquine au splendide costume des Incas, tissé par la main des vierges du Soleil, et teint des plus éclatantes couleurs.

V

La population du Pérou, au moment de la conquête, provenait de quatre sources bien distinctes. Le Quichuas, les Aymaras, les Atacamas et les Changos.

Les Quichuas étaient l'élément prépondérant. Ils s'étendaient, vers le nord, sur tout le plateau péruvien, et confinaient aux Aymaras sur le versant oriental de la Cordillère. Sur le versant occidental des Andes, ils allaient jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville d'Aréquipa. Ils étaient aussi les maîtres de tout le littoral du sud. C'est une race assez petite, mais bien constituée, un peu massive de formes, avec de larges épaules et une certaine profondeur de poitrine; la tête grosse, les extrémités élégantes et fines; leur teint est bronzé, leur tête oblongue, sensiblement déprimée sur les côtés, avec un front tout à la fois bombé et fuyant; le nez se détache, par une saillie assez brusque, de la figure large et ronde; il est aquilin, avec une courbe assez prononcée à sa partie inférieure; les yeux sont petits, à sclérotique jaunâtre; les cheveux sont noirs, gros et lisses. Leurs

habitudes pacifiques et douces annonçaient de grandes tendances à la sociabilité, et un caractère trop porté peut-être à se résigner au fait accompli, — ce qui est, du reste, le propre des nations ployées sous le joug des gouvernements théocratiques. L'idiome de cette race est riche et compliqué, mais singulièrement guttural.

Les Aymaras, antérieurement à l'établissement des Incas, habitaient les environs du lac de Titicaca ; ils offraient d'assez grandes ressemblances physiologiques avec les Quichuas ; mais leur langue était plus riche et plus gutturale encore. Leur architecture révélait un art supérieur, et un état de civilisation plus ancien. On en trouve d'assez remarquables vestiges sur les bords du lac de Titicaca.

Ils se composent d'un tumulus, élevé de près de cent pieds, entouré de pilastres ; de temples de cent à deux cents mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de péristyles, de colonnes anguleuses colossales, de portiques monolithes, que recouvrent des grecques élégantes ; de reliefs d'une exécution régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor, son messager ; de statues colossales en basalte chargées de reliefs ; enfin, d'un palais formé d'énormes blocs de roche parfaitement taillés, dont les dimensions ont souvent jusqu'à sept mètres quatre-vingts centimètres de longueur, sur quatre mètres de largeur et deux d'épaisseur. Dans les temples et dans les palais, les pans des portes sont, non pas inclinés comme dans ceux des Incas, mais perpendiculaires, et leurs vastes dimensions, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup, en beauté comme en grandeur, tout ce qui, postérieurement, a été bâti par les descendants de Manco-Capac. D'ailleurs, on ne connaît aucune sculpture, aucuns reliefs dans les monuments des Quichuas de Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tahuanao. La

présence de ces restes évidents d'une civilisation antique sur le point même d'où est sorti le premier Inca pour fonder celle de Cuzco n'offrirait-elle pas une preuve de plus que de là furent transportés, avec Manco-Capac, les derniers souvenirs d'une grandeur éteinte sur la terre classique des Incas?

Les deux nations n'avaient pas non plus le même système de sépulture. Les sépultures des Quichuas étaient généralement souterraines; celle des Aymaras consistaient le plus souvent en grands bâtiments carrés, dans lesquels on rangeait les morts, assis, couverts de leurs vêtements ou d'un manteau de paille; quelquefois aussi ces tombeaux étaient de grandes tours à plusieurs étages, peuplées de morts de haut en bas. Souvent on rapprochait ces tours les unes des autres, de façon à former des espèces de villes funèbres.

Les Atacamas, à la fois agriculteurs et pêcheurs, se distinguaient des deux peuplades précédentes par une langue à part et un autre mode de sépulture. Ils avaient, en effet, de véritables cimetières, et ils plaçaient leurs morts dans d'étroits caveaux, les jambes repliées sous eux, et entourés de tous les objets dont ils firent usage pendant leur vie.

Les Changos, vivant sous un climat sec, ne pratiquaient point l'architecture. Ils habitaient sous la tente et n'avaient autour d'eux que le strict nécessaire; ils s'aventuraient en plein Océan sur des embarcations, composées d'une planchette et de deux outres en peaux de phoques gonflées d'air, qu'ils dirigeaient au moyen d'une pagaie. Ceux-ci couchaient leurs morts étendus de toute leur longueur dans leur tombe. Ceux de leurs descendants, que l'on peut encore observer aujourd'hui, ont le teint plus foncé que les trois autres groupes déjà cités; la racine de leur nez est plus fine et plus droite.

Le Pérou a conservé en assez grand nombre des échantillons

des quatre races qui l'habitèrent primitivement, et l'on peut vérifier nos études sur le vif. Mais ce vaste pays renferme encore d'autres éléments de population dont il est juste de tenir compte, si l'on veut arriver à une appréciation suffisamment exacte de ses différents types.

Nous trouverons tout d'abord les Yuracarès, dont le nom signifie les hommes blancs : c'est une peuplade dispersée sur les derniers contre-forts de la Cordillère orientale. Deux mille individus à peu près sont répandus sur une superficie d'environ deux cents lieues carrées. Leur teint blanc est dû probablement à l'ombre des forêts humides dans lesquelles ils vivent. Leur visage et leur corps sont couverts çà et là de taches, semées irrégulièrement et d'une couleur plus claire que le reste de leur peau. Ils sont plus grands et plus forts que les autres Indiens, et leur physionomie a une expression particulière de vivacité et de fierté. Leur langage est aussi plus euphonique. Ils présentent aujourd'hui encore un spécimen assez curieux de la vie sauvage que la civilisation n'a pas pu entamer. Leur caractère offre la réunion la plus monstrueuse de tous les défauts que puisse amener chez l'homme sans instruction, et superstitieux par nature, une éducation affranchie du frein des réprimandes et même des plus simples conseils. Les Yuracarès sont assez gais, ont une pénétration facile, de l'esprit même, et beaucoup de finesse; ils se croient les premiers hommes du monde; hautains, insolents, hardis, entreprenants, ils ne redoutent rien. Cruels autant pour eux-mêmes que pour les autres, endurcis aux souffrances physiques, leur insensibilité est extrême, habitués qu'ils sont, dans chacune des occasions que leur offrent d'absurdes pratiques religieuses, à se couvrir de blessures, et à torturer leurs femmes et leurs enfants. Ils n'ont aucun attachement pour leurs pères, qu'ils abandonnent souvent, et ils immolent de sang-froid leurs enfants dans le seul but de se délivrer de l'embarras de les éle-

ver et de les nourrir. Ennemis de toute espèce de société qui pourrait leur ôter un peu de leur indépendance, ils ne se groupent que par familles, et encore, dans la famille même, ne connaît-on ni les égards mutuels ni la subordination, chaque individu ne vivant que pour soi. Les femmes partagent le caractère des hommes, et chez elles on ne trouve même pas toujours le sentiment maternel ; les mères immolent fréquemment une partie de leurs enfants, tout en restant esclaves de ceux qu'elles élèvent.

Les mœurs des Yuracarès sont tout à fait en harmonie avec leur caractère ; ils se montrent encore aujourd'hui ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Espagnols ; ils n'ont en rien modifié leurs usages par le contact de la civilisation qui les entoure, vivant toujours au plus épais des bois, par petits groupes ambulants, qui se fuient, et cherchent plus que jamais à s'éloigner des lieux habités par les chrétiens. Marié après une orgie, un Yuracarès se sépare aussitôt de ses parents, et va s'établir avec sa femme près d'un ruisseau, au sein des plus sombres forêts. Là, aidé des siens, qu'il a invités à le joindre dans cette circonstance, il abat des arbres, construit une vaste cabane couverte de feuilles de palmier, ensemence un champ, et, en attendant la récolte, vit de chasse et de pêche. Il séjourne là quelques années, puis quitte la place pour aller se fixer à peu de distance ; la femme alors se charge de tout le bagage, renfermé dans une espèce de filet, dont le poids, quand elle marche, pèse sur son front ; ses jeunes enfants trouvent place dans ses bras et sur ses épaules, tandis que son mari ne porte que son arc et ses flèches. Visiteurs infatigables, les Yuracarès n'arrivent jamais chez leurs voisins sans les prévenir de loin par des fanfares ou par des sifflements. Ils se traitent les uns les autres avec beaucoup de cérémonial, et ont des conférences prolongées sans jamais se regarder en parlant. Ces réunions amènent presque toujours des orgies de boissons fermentées et des danses monotones ; elles se

renouvellent à diverses époques de leur existence, à la nubilité d'une jeune fille, par exemple, et ne se terminent jamais sans que chacun ait arrosé la terre de son sang, en se faisant de nombreuses blessures aux bras et aux jambes. Les femmes vont accoucher au milieu des bois, au bord d'un ruisseau, dans lequel elles se baignent immédiatement, puis elles reviennent à la maison reprendre leurs travaux ordinaires; mais souvent elles tuent leur enfant avant de revenir, soit parce qu'elles en ont un assez grand nombre déjà, soit parce que les premiers n'ont pas vécu. Les hommes pratiquent le suicide et se battent souvent en duel à coups de flèches. Au moment de leurs réunions, ils mangent ensemble, et leurs repas, comme leur chasse et leur pêche, sont assujettis à une foule de superstitions. Les malades sont traités, souvent au milieu des bois, par des saignées locales ou par des cérémonies superstitieuses. A la mort de l'un d'eux, tout ce qui appartenait au défunt est anéanti; on abandonne sa cabane et son champ, puis on l'enterre; mais son souvenir se conserve longtemps dans sa famille. Les Yuracarès ont pour règle générale de ne jamais réprimander leurs enfants et même de ne leur faire aucune observation. Ils se piquent d'être tous de très-grands orateurs, et parlent quelquefois des heures entières sans reprendre haleine, comme nos avocats et nos députés.

Les Yuracarès vivent surtout du produit de la chasse et de la pêche. Ils chargent leurs femmes des plus rudes travaux, et restent oisifs à côté d'elles, les regardant cultiver la terre ou porter de lourds fardeaux. Ils se font des tuniques en écorce d'arbres, — principalement en écorce de mûrier; — au moyen de planches sculptées qu'ils enduisent de couleurs, ils impriment des dessins, généralement rouges ou violets, sur ces tuniques, qu'ils drapent avec une certaine coquetterie. Celles des femmes sont, au contraire, dépourvues de toute espèce d'ornements. Les hommes coupent leurs cheveux carrément sur le front et les

laissent pendre en longues tresses sur leur dos. A cette tresse ils attachent toutes sortes de choses, notamment leurs armes. Superstitieux sans religion, — ce qui se voit assez souvent, — ils ont les idées les plus contradictoires sur l'origine et la fin des choses, mais ils vivent sans culte et ne rendent hommage à aucune divinité.

Les Mocéténès, que les Espagnols désignent aussi sous le nom de Chancos, se divisent en petites tribus, qui habitent, comme les Yuracarès, au fond des forêts sauvages. Ils sont blancs comme eux, mais de mœurs plus sociales et plus douces. Quand ils ont assuré, par la chasse et la pêche, la subsistance de la famille, ils rentrent dans leur hutte, et vivent en paix au milieu de leurs enfants et près de leurs femmes, dont ils sont singulièrement jaloux. Une portion des Mocéténès est convertie au christianisme; l'autre est encore païenne et sauvage. Ils sont beaucoup plus petits que les Yuracarès, et aussi beaucoup plus efféminés. Ceux qui sont restés à l'état sauvage se peignent le visage de trois raies bleues, et se rendent à leurs danses la tête et les épaules ornées de plumes brillantes.

Les Tacanas, ainsi nommés d'après la langue qu'ils parlent, se sont en partie convertis au christianisme. Ceux qui sont restés rebelles à son influence civilisatrice occupent le dernier degré de l'échelle sociale. Leur industrie est absolument nulle, et ils n'ont pour tout vêtement qu'une plume de perroquet sur la tête. Ils sont fiers, vaniteux, irritables; ce sont de dangereux voisins. Leur langage se compose d'une série de sons gutturaux dont l'articulation présente à l'Européen des difficultés à peu près insurmontables.

Nous pouvons citer encore parmi les éléments de population péruvienne, restes des anciennes races, les Maropas, au visage arrondi, à l'expression douce et même efféminée, au langage séduisant, aux mœurs paisibles et sociables;

Les Apolistas, au teint brun, à la petite taille, aux formes athlétiques, amis des plaisirs et des réunions joyeuses, que les missionnaires ont convertis assez aisément, et que le christianisme a surtout pris par sa pompe extérieure et par l'éclat de ses cérémonies. Du reste, les prédicateurs de l'Évangile ont dû faire toute espèce de concessions à leur faiblesse et mêler à leurs rites les danses et les mascarades dont ces sauvages accompagnaient jadis le culte rendu par eux à leurs idoles. Le méthodisme protestant aurait échoué infailliblement près d'eux.

VI

Tel était le Pérou, telle sa situation politique et morale, tels les éléments de sa population, quand l'invasion espagnole s'abat- tit sur lui, quand Pizarre et ses compagnons en firent la facile conquête que nous avons racontée.

Le premier soin des Romains, quand ils avaient soumis une province nouvelle, c'était de faire goûter à leurs vaincus les bienfaits de leur civilisation à la faveur de la paix.

Tout autre fut le souci des Espagnols.

A peine l'exil volontaire de Manco leur eut-il livré le Pérou, qu'ils en firent le champ de bataille de leur avidité, de leurs jalousies et de leurs ambitions particulières. Almagro, autre- fois l'ami, maintenant le rival de Pizarre, séduisit un certain nombre de ses officiers, pénétra par surprise dans Cuzco, et s'empara des deux frères du gouverneur général. C'était la guerre civile entre les vainqueurs. On en vint bientôt aux mains; on se combattit avec la fureur et l'acharnement qui signalent toujours les guerres fratricides. Almagro vaincu, fait prison-

nier, fut mis en jugement et condamné à mort par ses ennemis. On l'étrangla dans sa prison, puis on le décapita sur la place publique, et il resta tout un jour exposé aux regards de la foule, à demi nu et baigné dans son sang.

A ce moment, Pizarre put se croire maître absolu du Pérou. Aussi, après avoir expédié son frère Fernand en Europe, pour se justifier auprès de Charles-Quint, il prit librement possession de l'empire et de ses richesses.

C'est alors qu'il envoya Pierre de Valdivia au Chili, pour y établir fermement sa domination. Son frère Gonzale, qu'il avait nommé gouverneur de la province de Quito, après en avoir dépouillé le véritable conquérant, Ben Alcazar, entreprit la découverte du pays à l'est de la Cordillère, qui, disait-on, produisait la cannelle en abondance. Le froid sur les montagnes, les pluies dans la plaine, les sauvages partout, décimèrent son armée et nuisirent singulièrement au succès de son expédition.

Pendant ce temps-là, Fernand, arrivé en Espagne, ne parvenait point à convaincre l'empereur son maître, et se voyait jeter dans la prison où il devait languir pendant vingt-trois ans. Un commissaire royal, Vaca de Castro, fut envoyé au Pérou pour calmer les factieux et rétablir l'autorité de la métropole. Il est vrai qu'on ne lui avait donné officiellement que le titre de juge; mais ses instructions lui enjoignaient de s'emparer du pouvoir en cas de mort de François Pizarre. Une conjuration, qui avait pour âme Diego, fils naturel d'Almagro et d'une femme péruvienne, et Herada, son ami, s'empara du palais de Lima et égorga François Pizarre. Attaqué à l'improviste, seul contre tous, le conquérant du Pérou tomba percé de coups, et le dernier geste de sa main mourante traça sur le sol, avec son sang, une image de la croix. Il mourut la bouche collée sur ce signe sacré, attestant ainsi sa foi à ce moment suprême. Trop heureux s'il

eût eu les autres vertus que le christianisme enseigne, la charité, la clémence et le pardon des injures !

Les conjurés ne jouirent pas longtemps du fruit de leur victoire. Une ligue de tous les anciens amis de Pizarre se forma contre Diego, que Herada avait fait nommer vice-roi du Pérou. De son côté, Vaca de Castro, qui représentait l'autorité du souverain, ne demeura point inactif. Il publia le décret royal qui le nommait gouverneur du Pérou, et déclara don Diego traître et rebelle. Il mit à la tête des troupes royales un homme de guerre distingué, qui lui rendit de signalés services, François de Carvajal. La victoire de Chupas, suivie de la mort du fils d'Almagro, rendirent à la couronne le pays tout entier. C'était la neuvième année de la conquête. Les compagnons de Pizarre avaient tellement abusé de ce que l'on appelle les droits de la guerre, que la ruine du Pérou eût été consommée depuis longtemps déjà, si l'on pouvait ruiner le Pérou : en attendant, ils l'avaient à demi dépeuplé, imposant leurs caprices comme des lois, et se livrant aux plus cruelles exactions. Charles-Quint voulut mettre un terme à ces injustices et à ces violences, en assurant aux malheureux Péruviens les mêmes droits et la même protection qu'à ses autres sujets. Il envoya au Pérou, avec des instructions précises et sévères, un vice-roi, Nuñez Vela, chargé de le représenter et de faire rentrer les Espagnols dans le devoir. De pareilles réformes, commencées avec beaucoup de promptitude et poursuivies avec non moins d'énergie, poussèrent les conquérants à la révolte, et ils mirent à leur tête le dernier des Pizarre. Gonzales tira l'épée contre son souverain légitime et s'empara du trésor royal, de l'artillerie et de toutes les marques du pouvoir ; il fit, en un mot, tous les actes de l'autorité. Il marcha contre le vice-roi, le poursuivit jusqu'à Quito, et, par la défaite de Diego Cintero, qui s'était déclaré contre lui, vit son triomphe assuré, du moins pour un moment.

VII

Cependant l'âme hautaine et inflexible de Charles-Quint ne pouvait plier devant la révolte d'un sujet, ni voir son autorité méconnue par un aventurier. Il donna pour successeur à son premier vice-roi, vaincu par Gonzale, le licencié La Gasca, prêtre et conseiller de l'Inquisition, qu'il revêtit de pouvoirs illimités. Celui-ci se présenta en pacificateur et non pas en guerrier : son arrivée et la première victoire des troupes royales eut pour résultat de détacher du parti de Pizarre et d'exciter à une reprise d'armes la plupart de ceux qui avaient déjà lutté contre lui pour soutenir l'autorité centrale. Mais Diégo, vaincu une première fois, le fut encore par Gonzale, qui put un instant croire sa victoire définitive. Celui-ci songeait déjà à mettre sur sa tête la couronne royale ; mais sa défaite dans les plaines de Xaguisagama changea complètement la face des choses. La plupart des troupes sous ses ordres l'abandonnèrent, et en moins d'une heure il put voir accomplir la ruine de ses espérances. Il fut fait prisonnier et condamné à mort, avec dix autres de ses généraux, parmi lesquels se trouvait Carvajal. Il eut la tête tranchée sur la place publique de la ville de Lima, bâtie par son frère. On rasa sa demeure, et sur ses débris s'éleva une colonne expiatoire avec cette inscription :

ICI FUT LA MAISON DU TRÂITRE PIZARRE.

La Gasca, après avoir châtié les principaux rebelles, s'occupa du soin de réorganiser le gouvernement et de récompenser ceux

qui avaient servi avec zèle les intérêts de la couronne. Mais, heureux d'avoir si noblement accompli son devoir, et ne voulant pas compromettre son caractère pacifique et sacré au milieu de ces contentions avides et violentes, il reprit la route de l'Espagne, pour aller rendre compte à son souverain de la façon dont il avait accompli ses ordres.

Lui parti, la cour d'audience de Lima publia immédiatement les édits relatifs à l'état des Péruviens. Il est inutile d'ajouter que ces édits inspirèrent un mécontentement profond aux Espagnols, dont ils froissaient les intérêts et les prétentions injustes. Il ne fallut, pour les contenir, rien moins que l'arrivée du nouveau vice-roi, Antonio de Mendoza. La mort prématurée de cet homme d'État leur rendit le courage avec l'espérance. Il y eut un moment de désordre et d'anarchie, comparable aux plus hideuses époques de la tyrannie soldatesque sous les plus détestables des Césars. Quand on ne se battait pas, on s'assassinait ; il n'y avait plus de sécurité pour personne : ni les individus, ni les fortunes n'étaient à l'abri des plus injustes comme des plus violentes attaques. Enfin les mécontents trouvèrent un chef. Un capitaine habile qui avait fait toutes les guerres du Mexique, Fernandez Girone, se mit à leur tête, et une fois encore le drapeau de la guerre civile et de la révolte armée flotta sur le Pérou. Bientôt pourtant, Fernandez fut vaincu, et ce fut la dernière tentative faite par les conquérants pour s'affranchir de l'autorité de la métropole.

VIII

Le génie austère, sombre et implacable de Philippe II, avait hérité de l'immense empire de Charles-Quint. Jamais l'absolu-

tisme n'avait eu en Europe une expression plus haute ni un champion plus implacable. Philippe eut cette fortune, qu'auront toujours les causes destinées à un triomphe plus ou moins durable, de trouver dans les deux mondes les instruments les plus propres à le servir. Le Pérou eut son duc d'Albe, tout aussi bien que la Belgique et les Pays-Bas. Celui-là s'appelait le marquis de Canetta. Canetta posait en principe qu'il n'y avait qu'un moyen de venir à bout des révolutions : c'était de supprimer les révolutionnaires. Il pratiqua largement ses maximes. Sous prétexte de raffermir l'autorité royale, il proscrivit en masse les survivants de la conquête qui n'étaient point tombés sous le fer des bourreaux. Jamais les Péruviens n'eussent osé espérer un si énergique vengeur.

L'infortuné Manco-Capac, le dernier prince de sa race, avait été tué dans une querelle de jeu par un Espagnol auquel il donnait l'hospitalité. Ce malheureux prince avait laissé deux jeunes Incas en bas âge. Des Péruviens dévoués les élevaient dans leur inaccessible retraite de Vilcapampa. L'ainé, Saheri-Capac, parvint presque à sa majorité loin des conquérants de son pays. Canetta, en apprenant son existence, mit tout en œuvre pour l'attirer près des Espagnols ; il lui donna un état de maison convenable et l'entoura d'égards. Mais ce prince mourut d'une mort soudaine et inexplicquée, sous François de Tolède, successeur du marquis de Canetta. Celui-ci fut bientôt accusé de sa mort. Sa conduite envers le frère de Saheri ne donne que trop de créance au soupçon. Le nouveau vice-roi dirigea contre ce jeune prince une expédition qui alla le saisir au fond de ses déserts et le ramena à Cuzco, où il eut la tête tranchée, après une sentence dérisoirement solennelle. La race sacrée des Incas était marquée du sceau de la fatalité ; il était écrit qu'elle disparaîtrait du sol civilisé et fécondé par elle. Si les habitants de ce triste pays avaient eu l'idée de se révolter contre leurs oppres-

seurs, ils n'auraient pu trouver un nom autour duquel se rallier. Les deux enfants mâles du dernier des Incas moururent bientôt à Lima dans les langueurs de l'exil.

A partir de ce moment les Espagnols eurent une longue période de paix, pendant laquelle ils purent achever au Pérou l'œuvre de l'asservissement et de l'exploitation de cette malheureuse contrée. Ils y réussirent principalement à l'aide de deux moyens d'oppression également terribles dans leurs mains : nous voulons parler du *mita* et du *repartimiento*.

Le *mita* n'est, à vrai dire, qu'une sorte de conscription civile qui contraint les habitants de chaque district à fournir un certain nombre d'hommes pour le service des propriétaires et l'extraction des métaux dans les mines. Il est vrai de dire que les Espagnols, en pratiquant ce système, ne faisaient que suivre les errements du gouvernement qui les avait précédés. Les Incas avaient établi, en effet, un système de servage qui correspondait assez exactement au *mita*. Mais les Espagnols aggravèrent singulièrement la condition de leurs sujets par la façon dont ils appliquaient le système. Ils établirent en principe que tout Indien, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, devait travailler aux mines ; la corvée était de six mois, et, comme elle comprenait le septième de la population, chacun devait revenir après l'expiration d'une période de trois ans et demi. Les conditions hygiéniques de cette dure vie étaient véritablement désastreuses, et il en résultait une mortalité effrayante. C'est surtout à l'application du *mita* qu'il faut attribuer la dépopulation du Pérou. Beaucoup d'hommes succombaient dans leurs premiers six mois, et l'on trouvait toutes sortes de prétextes pour retenir les autres à l'expiration de leur temps.

Le *repartimiento* était un autre genre d'abus, qui donnait au corrégidor, ou gouverneur du district, le privilège de fournir aux Indiens certains objets nécessaires à leur consommation, et qui

ne permettait point à ces malheureux de se fournir ailleurs. Si encore on les eût laissés libres de ne point acheter, le mal eût été moins grand ; mais on les contraignait d'acquérir des choses tantôt inutiles, tantôt de mauvaise qualité, et qu'il leur fallait payer au poids de l'or.

La perception des impôts donnait lieu à d'autres injustices non moins criantes. Le clergé lui-même, entraîné par l'exemple des gouvernants, entraît à son tour dans cette voie fatale des exactions et de la cupidité, et ceux-là chez qui les victimes auraient dû trouver le secours et l'appui se joignaient à leurs indignes oppresseurs.

A la fin du dernier siècle, cette tyrannie des vainqueurs avait pris un caractère tellement odieux que, malgré leur douceur et leur patience, les Péruviens commencèrent à ne la plus pouvoir supporter.

La révolte éclata en 1780.

Elle avait à sa tête un homme remarquable par son intelligence et son énergie, qui se prétendait issu des Incas, et qui avait pris le nom du dernier d'entre eux, Amara-Tupac, celui-là même dont le sang avait coulé sous la hache de François de Tolède. A vrai dire, c'était un métis, fils d'une femme péruvienne et d'un moine espagnol : son vrai nom était José-Gabriel Condorcuanqui. Il avait été élevé à Lima, et possédait toutes les ressources d'un esprit distingué : il était bien fait, éloquent, avait des manières nobles et dignes, et s'entourait de cette pompe et de cette magnificence qui séduisent toujours les peuples encore dans l'enfance.

Les premiers efforts des révoltés furent couronnés de succès : ils enlevèrent cinq ou six provinces aux Espagnols ; mais, si grand que fût leur courage, ils ne purent résister à la tactique européenne, non plus qu'à la supériorité des moyens d'attaque dont leurs ennemis disposaient. Condorcuanqui fut fait prison-

nier, et, après avoir été témoin du dernier supplice de sa femme et de ses enfants, il fut écartelé avec une cruauté plus digne d'une peuplade sauvage que des représentants de la civilisation chrétienne.

Mais cette mort atroce, au lieu d'imposer aux révoltés la soumission par la terreur, ne fit que les exciter davantage contre des tyrans sans pitié. Le neveu de Condorcuanqui, Andrés, se plaça hardiment à la tête de cette seconde prise d'armes, et vint mettre le siège devant Sorrata, où s'étaient réfugiés un certain nombre d'Espagnols avec leurs familles et leurs richesses; il s'en empara, et lava dans le sang de vingt mille victimes la mort de son oncle.

Mais les Péruviens ne surent pas user de leur victoire; ils perdirent le temps, si précieux en révolution, à parader dans leur triomphe, au lieu d'en tirer toutes les conséquences possibles. Les Espagnols, pendant ce temps, semèrent la division parmi les révoltés, et, la trahison aidant, parvinrent à se faire livrer les chefs du mouvement. L'insurrection se trouva ainsi aisément comprimée; elle avait duré deux ans.

IX

Trente ans plus tard, une révolution bien autrement grave soulevait le Pérou et bouleversait l'Amérique espagnole tout entière. Un souffle parti de France promena l'ouragan sur cette immense étendue de terrain du nouveau monde soumise aux races latines, qui comprend un espace de 79 degrés de latitude, égalant ainsi la longueur de l'Afrique, dépassant de moitié la superficie des États-Unis, et beaucoup plus considérable que l'im-

mense empire britannique dans l'Inde. Cette fois, par un étrange mais juste retour, l'Europe fut aussi aisément vaincue par l'Amérique que trois cents ans plus tôt l'Amérique l'avait été par l'Europe. Chose plus étrange encore ! ce fut son attachement même à la métropole qui fut la cause de l'affranchissement de la colonie.

Quand le trône des Bourbons d'Espagne s'éroula sous le canon des Français, un ordre fut expédié de Bayonne au Pérou, exigeant que tous les fonctionnaires prêtassent serment de fidélité à Joseph Bonaparte, roi d'Espagne de par les victoires de son frère. Cette nouvelle inattendue causa tout d'abord ce premier mouvement de stupeur qui suit toujours les grandes et soudaines commotions politiques. Chacun hésitait : tous attendaient. La population de Caracas, la première, prit une initiative audacieuse. Elle proclama Ferdinand VII. Le roi est mort, vive le roi ! Le capitaine général, et la cour de justice, connue sous le nom d'*Audience*, furent contraints de céder à cet entraînement universel, et ce fut aux Bourbons et non pas aux Bonapartes que le serment fut prêté.

Un décret de Charles-Quint, confirmé par Philippe II, autorisait, dans les cas d'urgence, la convocation d'assemblées générales, désignées sous le nom de *juntas* ou de *cortès*, dans l'Amérique espagnole. Si jamais circonstances furent urgentes, c'étaient bien celles dans lesquelles se trouvait maintenant le Pérou. Cependant les idées libérales qui avaient déjà triomphé au Chili s'étendaient de proche en proche comme une trainée de poudre, et mettaient le feu partout. Le colonel Antonio de Balcarce fut chargé d'aller s'emparer du Haut-Pérou, sous prétexte que les gouverneurs de Potosi et de Charcas s'étaient déclarés contre la révolution. La défaite des chefs royalistes sur plusieurs points rendirent Balcarce maître des provinces supérieures, jusqu'au pont de l'Inca, sur le Desaguadero, dégorgement du lac de Titi-

caca. Le républicain Castelli vint exécuter sa jonction avec lui, après avoir fait fusiller sur la place de Potosi le gouverneur de cette province, le président de Charcas et le fils de l'amiral Cordova, lui-même officier de marine.

Terrifiés par ces actes de violence militaire, les royalistes ne songèrent plus qu'à leur sûreté personnelle. Ces résultats aussi heureux que rapides furent compromis par la conduite imprudente et coupable de Castelli. Les royalistes reprirent bientôt l'offensive, et battirent Castelli et Balcarce à Hiaqui, le 20 juin 1811. Cependant, malgré cet avantage d'un instant, le Pérou donnait partout les preuves de l'esprit révolutionnaire qui le travaillait sourdement. Ce fut ainsi que les Indiens de Cuzco, de Guamanga et d'Arequita s'insurgèrent contre les Espagnols, avouant hautement leur but, qui n'allait à rien moins qu'à proclamer l'indépendance du pays. Un certain nombre de créoles se réunirent à eux. L'activité et les talents de l'amiral Ramirez paralysèrent leurs efforts, tandis que les sanglantes exécutions qui suivaient les victoires sur les champs de bataille jetaient partout la terreur. Mais que peut faire une armée, fût-elle la plus brave du monde, quand un pays tout entier s'insurge contre elle, quand les pierres même se soulèvent pour la chasser? Tout le monde se fit soldat. Les Gauchos, armés de fusils, de pistolets, d'épées, de couteaux, quelques-uns même du redoutable *lasso* dont ils se servaient contre les soldats ennemis avec la même habileté que contre les buffles et les chevaux sauvages, fournirent à l'insurrection de précieux auxiliaires. C'était cette tactique des guérillas qui, bien conduite, met une armée régulière hors d'état de tenir la campagne.

Les Gauchos plaçaient des hommes au sommet des arbres les plus élevés pour épier tous les mouvements des royalistes ou apercevoir les signaux que leur faisaient leurs amis de la ville. Les Espagnols qui rôdaient dans les environs étaient infaillible-

ment surpris et massacrés. Sur d'autres arbres, ils suspendaient des cloches et en les agitant criaient aux Espagnols : « Venez, venez entendre la messe ! » Dans d'autres parties de la forêt, ils plaçaient des tambours sur lesquels ils battaient incessamment l'appel aux armes ; enfin ils faisaient retentir nuit et jour les solitudes des bois du bruit provocateur de leurs cors de chasse. Si les royalistes approchaient, le Gaucho, qui les apercevait aussitôt, se laissait glisser du haut de son arbre comme un écureuil, sautait sur sa selle et, saisissant l'instant favorable, faisait feu sur l'ennemi, après quoi il fuyait au galop et s'enfonçait dans les profondeurs de la forêt.

Le Chili, voisin immédiat du Pérou, avait déjà recouvré son indépendance. Lord Cochrane avait été nommé commandant en chef de ses forces navales ; il tenta sur le port de *Callao* un audacieux coup de main qui, s'il eût réussi, affranchissait aussitôt le pays. Il eut du moins pour résultat d'inspirer aux patriotes une confiance nouvelle. Cochrane, en croisant le long des côtes, en rançonnant les propriétaires espagnols, tandis qu'il respectait les possessions des Péruviens et des créoles, jetait la terreur dans l'âme des uns et inspirait aux autres une sympathique confiance. Aussi, quand l'armée chilienne se présenta sur le territoire du Pérou, elle fut reçue en libératrice. Cette armée, commandée par le général San-Martin, ne comptait pas plus de quatre mille cinq cents hommes sous le drapeau, et n'avait que douze pièces de canon ; les troupes espagnoles cantonnées sur le territoire ne comptaient pas moins de vingt-trois mille combattants : la petite troupe embarquée à Valparaiso et débarquée dans le voisinage de Pisco s'avança dans les terres. Chaque jour des adhésions de plus en plus nombreuses la grossissaient de partisans nouveaux. Bientôt elle se rembarqua à Pisco pour aller prendre terre dans la baie même de Callao. Le vice-roi, sous la pression des sentiments malveillants de la population, qui se montrait de minute

en minute plus hostile au gouvernement et plus favorable à ceux qui voulaient le renverser, sortit de la ville et lui donna pour gouverneur le marquis de Montmiré, jouissant de l'estime de tous, et seul capable, dans ce moment de crise, de remplacer l'autorité par l'influence. La ville, ainsi livrée à elle-même, pria le commandant des troupes du Chili de venir recevoir sa soumission; elle avait hâte de se rendre à lui. San-Martin ne céda toutefois à cette prière qu'au bout de quelques jours. Il déploya dans cette circonstance une certaine habileté de mise en scène. Ses troupes furent rangées en bataille sur la place publique, au milieu de laquelle une estrade avait été dressée. Il y monta, ayant le gouverneur de la ville à ses côtés; bientôt, déployant le drapeau de l'indépendance, il déclara le Pérou libre par la volonté du peuple, et grâce à la justice de sa cause, que défendait Dieu lui-même. Mille acclamations enthousiastes lui répondirent. Le lendemain un *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté dans la cathédrale, et tous les habitants de la ville donnèrent par écrit leur adhésion à l'acte d'indépendance; la presse répandit leurs noms dans le pays tout entier.

San-Martin se déclara de lui-même le protecteur du Pérou et prit en main la dictature civile et militaire, tout en ajoutant qu'après avoir expulsé les derniers ennemis du sol délivré, il lui remettrait à lui-même le soin de sa destinée. Un autre décret, à la date du 12 août 1821, déclara libres les enfants nés au Pérou, même de pères et mères esclaves, depuis le 28 juillet de l'année précédente. Le tribut fut supprimé, comme flétrissant pour ceux qui le payaient, à l'égal d'une tache originelle; il en fut de même du mita, cette conscription mortelle dans ses effets, inique dans son principe; il fut également décidé qu'on ne donnerait plus aux indigènes ce nom d'*Indiens* dont on avait fait contre eux une sorte d'injure morale, mais, au contraire, qu'il n'y aurait plus au Pérou que des Péruviens. Il s'en fallait pourtant que la

guerre fût terminée. Le vice-roi, après l'évacuation de Lima, était parvenu à rejoindre le corps d'armée commandé par le général Canterac. Celui-ci, à la tête d'une force d'environ 4,000 hommes, reprit la campagne, avec l'intention de livrer bataille à San-Martin, campé à un mille de Lima, et de dégager la citadelle de Callao, sur laquelle flottait encore le drapeau de l'Espagne. Cette tentative n'eut point le résultat que s'en étaient promis le général et le vice-roi, qui virent une partie des troupes restées jusque-là fidèles passer à l'ennemi. Malheureusement pour la cause de l'indépendance, de graves dissensions éclatèrent entre le général San-Martin et lord Cochrane. San-Martin, auquel les défenseurs de la citadelle de Callao venaient de faire leur soumission, profondément irrité des façons d'agir de l'Anglais, dont l'humeur intraitable lui rendait la coopération singulièrement pénible, exhiba un article secret de sa commission, qui lui conférait, au nom du gouvernement chilien, le droit de disposer à son gré de la flotte et de donner des ordres à lord Cochrane.

Usant de ses droits incontestables, San-Martin ordonna immédiatement à Cochrane de retourner au Chili. Mais celui-ci, au lieu d'obéir, apprenant que deux frégates espagnoles avaient paru dans les eaux de Panama, cingla vers le nord pour leur donner la chasse. Cette tentative sans succès n'eut d'autre résultat que de prouver, d'une façon plus évidente encore, l'insubordination dont se plaignait le général en chef. L'amiral ne rencontra point les navires qu'il cherchait; mais à son retour sur la côte péruvienne, trouvant dans le port de Callao une frégate espagnole qui s'était rendue aux agents du nouveau gouvernement, il osa la réclamer, comme s'il l'eût capturée. Sa demande fut repoussée, et, après des explications d'une telle violence que l'on put craindre un instant de les voir dégénérer en une prise d'armes qui pouvait avoir de si funestes conséquences pour la naissante liberté du Pérou, lord Cochrane mit

enfin à la voile pour Valparaiso, où il arriva le 1^{er} septembre 1822.

Ce départ, joint à la capitulation de Callao et à la retraite du général Canterac, permettait à San-Martin de songer enfin à terminer la guerre. Mais des difficultés de plus d'une sorte devaient encore entraver la marche des affaires et arrêter le grand œuvre de l'apaisement des passions et des troubles. Son armée, comme celle d'Annibal, s'était amollie dans les délices de la victoire : Lima, paraît-il, n'a pas moins de danger que Capoue. San-Martin, de son côté, avait commis une faute qu'il est peut-être bien difficile d'éviter après un triomphe révolutionnaire. Il avait donné les places et les emplois à des hommes qui n'avaient d'autres droits à les obtenir que leur enthousiasme pour les idées nouvelles. Ceci ne suffit pas toujours pour suppléer au talent. Il y eut de nombreux abus d'autorité, qui, en excitant des mécontentements sérieux, causèrent des embarras au gouvernement et entravèrent singulièrement sa marche. Un général improvisé par San-Martin se fit battre par Canterac, qui fit mille prisonniers aux indépendants et leur enleva quatre pièces d'artillerie et une partie de leurs bagages.

Cependant le congrès national se réunit le 20 septembre 1822. San-Martin se rendit à l'assemblée, se dépouilla des insignes du pouvoir, et résigna son autorité presque souveraine entre les mains des représentants du peuple. Un décret, voté par acclamation, lui exprima la reconnaissance du Pérou et lui conféra le titre de généralissime des armées républicaines. Il accepta le grade, mais sans jamais exercer les fonctions, et quitta sur-le-champ le sol qu'il avait affranchi, pour se réfugier dans la paix et l'obscurité de la vie privée.

X

Un des premiers actes du congrès fut de créer, sous le nom de junte gouvernante, un pouvoir exécutif, composé de trois membres, le général José de la Mare, Antonio Alvarado et le comte Vista Florida. Cette junte fléchit bientôt sous le poids des affaires et de sa propre incapacité, et le congrès, sous la pression de l'armée, nomma le colonel Riva Agüero président de la république. Le général Santa-Cruz prit le commandement de l'armée; mais Canterac, profitant du désarroi du nouveau gouvernement, entreprit une fois encore de rétablir l'autorité de la métropole. Il était en ce moment à la tête de mille hommes de troupes, aguerries et disciplinées. Il ne tarda point à paraître devant Lima, et il fit son entrée dans cette capitale le 18 juin 1825. Le colonel Riva Agüero se retira à Callao avec le congrès, qui tint ses séances dans une petite église. Riva Agüero fut déposé, et, fuyant de Callao, comme il avait fui de Lima, il se retira à Truxillo, toujours suivi du congrès. Un général colombien, Sucre, fut investi de l'autorité suprême. Canterac quitta la capitale après l'avoir rançonnée.

La campagne de Santa-Cruz ne fut pas heureuse : il perdit six mille hommes sur sept qu'il avait, et ne revint à Lima qu'avec une poignée de soldats. De son côté, le généralissime de la république fut obligé de se renfermer à Callao.

Pressés de toutes parts, incapables de résister à vingt mille hommes de troupes royales, que l'on était parvenu à masser contre eux, les patriotes étaient à deux doigts de leur perte,

quand Bolivar, président de la république colombienne, autorisé par le congrès de son pays, fit son entrée à Lima, le 1^{er} septembre 1825. Si la présence de celui qui se présentait au Pérou en libérateur fut accueillie avec une sorte d'enthousiasme, les difficultés ne manquèrent point à ses débuts. Ce fut d'abord l'ex-président Riva Agüero qui, à la tête d'un certain nombre de partisans, s'insurgea contre le nouveau gouvernement central, et qu'il fallut réduire ; bientôt après, ce fut l'insurrection militaire qui s'empara de Callao, contraignant Bolivar à évacuer Lima ; presque en même temps, le ministre de la guerre, un général, des officiers de tous grades, et trois escadrons de cavalerie, passèrent à l'armée royale.

Ces fâcheux contre-temps auraient pu décourager un homme d'une trempe moins solide que Bolivar ; mais il était de ceux que la difficulté aiguillonne, et qui se redressent devant l'obstacle. Le prestige de son nom attira encore quatre mille Péruviens, qu'il joignit aux six mille Colombiens dont il pouvait déjà disposer. La sanglante bataille de Juno, dans laquelle il défit les troupes de Canterac, commença de rétablir les affaires de l'indépendance, à laquelle la belle journée d'Ayacucho devait assurer un triomphe définitif.

Un de ceux qui prirent à cette bataille la part la plus active l'a racontée dans un style où se retrouve l'accent de la vérité. Mimer avait, tout à la fois, l'épée d'un capitaine et la plume d'un écrivain.

« Le village indien de Quinua est situé à l'extrémité occidentale de la plaine d'Ayacucho, grand carré d'environ une lieue de circuit, et flanqué, à droite et à gauche, de ravins profonds et escarpés. Dans le fond de la plaine, c'est-à-dire du côté de l'ouest, le terrain descend graduellement sur un espace de deux lieues, jusqu'à la grande route qui mène de Guamanga à Guanta, et qui serpente au pied d'une chaîne de montagnes sans solution de

continuité. La limite orientale de la plaine est formée par la chaîne abrupte et formidable de Condorcuanqui, boulevard gigantesque qui, courant du nord au sud, domine les champs d'Ayacucho. C'est un peu au-dessous du sommet de ces montagnes qu'était placée l'armée royale.

« L'armée libératrice était campée dans la plaine, en face et à environ un mille des Espagnols, ayant Quinua en arrière, et formée en colonnes serrées dans l'attente d'une prochaine attaque.

« Pendant la nuit du 8 décembre, un feu vif fut soutenu par les postes avancés des royalistes et des patriotes. Sucre voulait empêcher les Espagnols de descendre à la faveur de l'obscurité ; à cet effet il ordonna aux musiciens de deux bataillons d'aller, sous l'escorte d'une compagnie, se placer au pied des montagnes, et de jouer de leurs instruments, afin de faire croire à l'ennemi que la région inférieure du plateau était occupée. Les musiciens exécutèrent cet ordre périlleux, et jouèrent jusqu'à ce qu'un feu roulant fût dirigé contre eux. Cette ruse eut le résultat désiré : elle empêcha les royalistes de sortir de leurs lignes.

« A neuf heures du matin, la division Villalobos commença à descendre ; le vice-roi la dirigeait en personne et à pied ; les soldats se mirent à courir le long des flancs escarpés du Condorcuanqui, en obliquant un peu à gauche. La division Monet, qui formait la droite des royalistes, commença en même temps à défilé directement vers la plaine. La cavalerie, pied à terre et les chevaux tenus par la bride, fit le même mouvement, mais avec plus de difficulté, et en se plaçant dans les intervalles compris entre les divisions d'infanterie. Quand l'ennemi arriva dans la plaine, il se forma immédiatement en colonnes. Ce fut un moment plein d'émotion, et pendant lequel chacun sentit battre son cœur d'anxiété et d'espérance.

« Durant cette opération, le général Sucre passa devant le front de ses troupes, et leur rappela, en termes emphatiques, le souve-

nir de leurs exploits. Puis il se plaça au centre de l'armée libératrice, et d'une voix inspirée il s'écria : « Cette journée doit « décider du sort de l'Amérique du Sud ; soldats ! une gloire nouvelle va couronner vos constants efforts. » Ces quelques mots, prononcés avec feu, produisirent un effet électrique, et furent accueillis par un *vivat* unanime.

« Tandis que la moitié des divisions royalistes Monet et Villalobos se formait dans la plaine, le général Sucre ordonna à la division Cordova et à deux régiments de cavalerie de charger l'ennemi. L'intrépide Cordova met pied à terre, et plongeant son épée dans la poitrine de son cheval, il dit à ses soldats : « Vous « le voyez, je n'ai plus aucun moyen de fuir ; il faut que nous « combattions ensemble jusqu'au bout. » Puis il se plaça à environ quinze toises en avant de sa division formée en quatre colonnes parallèles, avec la cavalerie dans les intervalles. Agitant alors son chapeau au-dessus de sa tête, il s'écrie : « En avant ! du « pas dont marchent les vainqueurs. » Ces mots, distinctement entendus des soldats, leur communiquent une ardeur enthousiaste ; les bataillons se précipitent sur l'ennemi avec une impétuosité formidable, mais dans le meilleur ordre. Les Espagnols reçoivent le choc avec fermeté : les baïonnettes se croisent, et, pendant quelques minutes, patriotes et royalistes luttent corps à corps, sans qu'on puisse prévoir à quel drapeau restera l'avantage. A ce moment la cavalerie colombienne, commandée par le colonel Silva, exécute une charge furieuse. Ce brave officier tombe couvert de blessures, mais l'élan de ses soldats est irrésistible. Les royalistes lâchent pied et battent en retraite, poursuivis par les indépendants, qui en font un carnage horrible. Le vice-roi est blessé et fait prisonnier. Les fuyards essayent de grimper le long des flancs du Condorcuinqui, mais les patriotes dirigent sur eux un feu meurtrier, et une multitude de ces malheureux, atteints par les balles, tombent et roulent au bas de la

montagne, où leurs corps restent suspendus aux pointes des rochers ou aux ronces du ravin.

« Le général Miller, qui avait accompagné la division Cordova, voyant le succès de son attaque, rejoignit le régiment des hussards de Junin, qui fort heureusement avait été laissé en réserve.

« A la pointe du jour, la division royaliste de Valdez avait commencé à faire un détour de près d'une lieue. Descendant le Condorcuani sur son côté septentrional, Valdez se plaça sur la gauche des patriotes, dont il n'était plus séparé que par un ravin étroit. Au moment où s'engagea le combat que nous venons de décrire, il ouvrit un feu de file appuyé par quatre pièces de campagne. Cette attaque obligea la division péruvienne de La Mar à prendre la fuite. Le bataillon colombien de Borgas, chargé de soutenir la division péruvienne, recula aussi devant l'ennemi. Deux bataillons royalistes traversèrent, sur la gauche, le ravin dont nous avons parlé, et s'élancèrent au pas de course à la poursuite des patriotes. Le moment était critique, et tout était perdu pour les indépendants, si le général Miller n'avait exécuté, à la tête des hussards de Junin, une charge brillante contre les Espagnols, qui, à leur tour, s'enfuirent épouvantés. Miller franchit le ravin et les poursuivit à outrance, aidé par les grenadiers à cheval et par la division La Mar, qui s'était reformée. L'artillerie de Valdez fut prise, sa cavalerie battit en retraite, et son infanterie se dispersa dans toutes les directions.

« La bataille était perdue pour les royalistes ; aussi gagnèrent-ils en toute hâte les hauteurs d'où ils étaient descendus dans la matinée avec tant de confiance. L'action avait duré une heure. La perte des Espagnols fut de 1,400 tués et 700 blessés ; celle des patriotes, de 570 tués et 609 blessés.

« Les royalistes, en arrivant sur le plateau supérieur de Condorcuani, rallièrent autant de soldats que possible. Les divisions patriotes La Mar et Lara se trouvèrent, à une heure après

midi, sur la crête de la montagne. Avant le coucher du soleil, Canterac demanda à capituler, et, une heure après, il se rendit sous la tente du général Sucre, où la convention fut conclue et signée. Le vice-roi La Serna, les généraux Canterac, Valdez, Caratala, Monet, Villalobos et dix autres, seize colonels, soixante-huit lieutenants-colonels, quatre cent quatre-vingt-quatre officiers et trois mille deux cents soldats devinrent prisonniers de guerre. Le reste s'était dispersé et avait pris la fuite.

L'effet de cette bataille fut immense. Tout ce qui était ennemi de l'indépendance péruvienne dut se soumettre ou quitter le pays. Un des héros de la bataille, le général Gamara, marcha immédiatement sur Cuzco, à la tête d'un bataillon péruvien. La garnison, se conformant en cela aux conditions de la capitulation d'Ayacucho, mit bas les armes. Le général royaliste Tristan prit alors le titre de vice-roi, et tenta un dernier effort pour sauver une cause perdue. Cette suprême énergie fut inutile, et il dut se rendre à un colonel patriote, avec la petite garnison d'Arequipa. Un des derniers partisans qui luttaient encore pour l'Espagne, Alaleta, tenait toujours la campagne ; mais il fut obligé de se soumettre à son tour.

Les anciens maîtres du Pérou ne possédaient plus que la citadelle de Callao. Il est vrai que sa garnison, commandée par un soldat intrépide, l'héroïque Rodil, fit une de ces résistances désespérées qui ennoblissent encore les causes destinées à succomber. Rodil et ses compagnons supportèrent pendant treize mois toutes les horreurs de la famine et de la guerre, jointes aux maladies, leurs compagnes ordinaires. Il se rendit enfin, le 26 février 1826, quand, depuis longtemps déjà, il n'avait plus une bouchée de pain à donner à ses hommes, réduits à la plus cruelle extrémité.

Cette fois, du moins, le Pérou était libre, et la domination espagnole à jamais détruite. Rodil lui fit, par cette magni-

lique défense, de splendides funérailles. Quand l'heure de la chute arrive, il faut savoir tomber avec honneur.

La guerre de l'indépendance une fois terminée, la tâche des patriotes n'était pas encore accomplie. Il leur restait à la consolider, en donnant au Pérou des institutions fortes et durables.

XI

On sait qu'avant la révolution le Haut-Pérou avait fait partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres ; mais il y avait une différence radicale de mœurs, d'habitudes et même de langage entre les deux contrées. Aussi, la république Argentine, avec un désintéressement et un sens politique dont on ne saurait trop la louer, au lieu de réclamer le moindre droit de suzeraineté, laissa le pays nouvellement affranchi décider librement de son avenir.

Une assemblée générale de députés déclara que, conformément aux vœux du peuple, le Haut-Pérou formerait un gouvernement à part et s'appellerait le royaume de Bolivia. Ce nom seul n'était-il point un hommage rendu au grand patriote qui avait tant fait pour la nation. On lui vota en cette circonstance un million de dollars, comme récompense pécuniaire de ses services : il ne les accepta que pour les consacrer à des rachats d'esclaves.

Bolivar quitta bientôt le nouvel État pour aller installer le congrès du Bas-Pérou. Le libérateur avait donné à la Bolivie une constitution nouvelle, avec possibilité de désigner son successeur ; il eût voulu faire adopter ces principes au pays qui venait de l'appeler à fonder son gouvernement. Les patriotes péruviens n'y consentirent point, et, à partir de ce moment, il se forma contre Bolivar une opposition systématique.

La défiance est, dit-on, la vertu des républiques.

On supposa à Bolivar des vues ambitieuses. Il rencontra partout un mauvais vouloir dont sa fierté s'indigna. On lui dénonça un complot. Il crut devoir sévir, et il usa d'une sévérité parfois cruelle. On put craindre un instant le retour de l'anarchie. Bolivar, cédant à un mécontentement qu'il avait le droit d'éprouver, ou, peut-être, le feignant, pour essayer d'un moyen politique qu'il était à peu près certain de voir réussir, annonça son départ pour la Colombie. A l'instant même des manifestations s'organisèrent pour le supplier de rester dans sa nouvelle patrie. On envint bientôt à réclamer l'adoption de la constitution bolivienne, que l'on avait si énergiquement repoussée quelques mois auparavant.

Les troubles qui éclatèrent en ce moment dans la Colombie, où le général Paez s'était mis en état de désobéissance et presque de rébellion contre l'autorité centrale, forcèrent Bolivar à quitter Lima pour Bogota. Nous devons reconnaître qu'il suffit de sa présence et de son ascendant pour rétablir l'ordre, et que la Colombie fut pacifiée sans qu'il fût besoin de recourir à la main du bourreau. Mais la tentative de Bolivar pour faire adopter à sa patrie la constitution, objet de sa trop persévérante sollicitude demeura sans succès. Cette constitution n'était pas du reste plus aimée au Pérou que dans la Colombie, et Bolivar eut à peine quitté Lima que le peuple se souleva contre elle. Les Péruviens n'eurent plus, à partir de ce moment, qu'un seul désir : se débarrasser de la charte de Bolivar et des troupes colombiennes.

Le signal de l'insurrection fut donné par le colonel Bustamente qui, dans la nuit du 26 janvier 1827, se mettant à la tête de quelques hommes déterminés, arrêta les généraux Lara et Sanz, et les officiers étrangers dont il avait à redouter l'hostilité et l'énergie. Un vaisseau était tout prêt dans le port de Callao : il prit les Colombiens à son bord et fit voile pour Guayaquil. Les



W. O. O'Sullivan

W. O. O'Sullivan

GUAYABIL

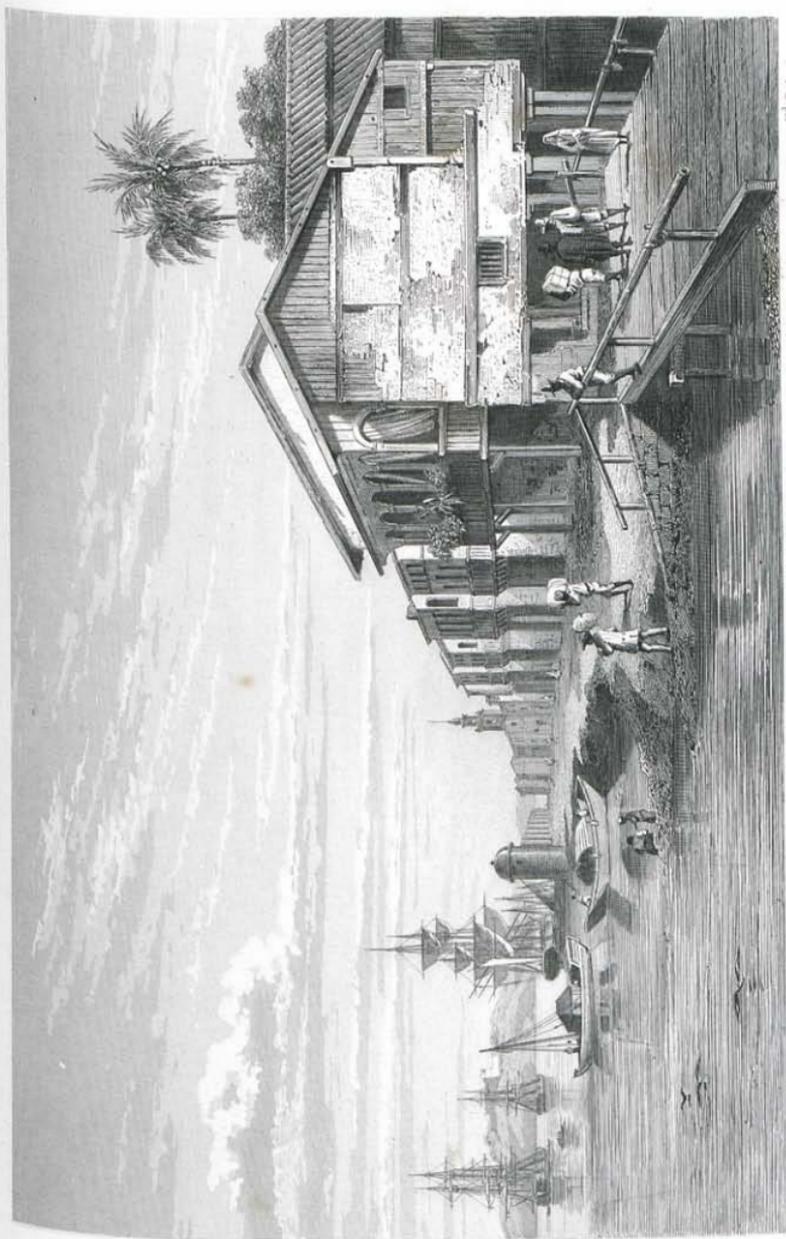
W. O. O'Sullivan

La défiance est, dit-on, la vertu des républiques.

On supposa à Bolivar des vues ambitieuses. Il rencontra partout un mauvais vouloir dont sa fierté s'indigna. On lui dénonça un complot. Il crut devoir sévir, et il usa d'une sévérité parfois cruelle. On put craindre un instant le retour de l'anarchie. Bolivar, cédant à un mécontentement qu'il avait le droit d'éprouver, ou, peut-être, le mépris, pour essayer d'un moyen politique qu'il était à peu près certain de voir réussir, annonça son départ pour la Colombie. A l'instant même des manifestations s'organisèrent pour le supplier de rester dans sa nouvelle patrie. On en vint bientôt à réclamer l'adoption de la constitution bolivienne que l'on avait si énergiquement repoussée quelques mois auparavant.

Les troubles qui éclatèrent en ce moment dans la Colombie, où le général Paez s'était mis en état de désobéissance et presque de rébellion contre l'autorité centrale, forcèrent Bolivar à quitter Lima pour Bogota. Nous devons reconnaître qu'il suffit de sa présence et de son ascendant pour rétablir l'ordre, et que la Colombie fut pacifiée sans qu'il fût besoin de recourir à la main du bourreau. Mais la tentative de Bolivar pour faire adopter à sa patrie la constitution, objet de sa trop persévérante sollicitude, demeura sans succès. Cette constitution n'était pas du reste plus aimée au Pérou que dans la Colombie, et Bolivar eut à peine quitté Lima que le peuple se souleva contre elle. Les Péruviens n'eurent plus, à partir de ce moment, qu'un seul désir : se débarrasser de la chute de Bolivar et des troupes colombiennes.

Le signal de l'insurrection fut donné par le colonel Bustamante qui, dans la nuit du 26 janvier 1827, se mettant à la tête de quelques hommes déterminés, arrêta les généraux Lara et Sanz, et les officiers étrangers dont il avait à redouter l'hostilité et l'énergie. Un vaisseau était tout prêt dans le port de Callao : il prit les Colombiens sur bord et fit voile pour Guayaquil. Les



Del. Delmarcy sc.

Imp. Ch. Chauvin aîné, 25 rue Bonaparte, Paris

Lebrun del.

GUAYAQUIL

ministres donnèrent aussitôt leur démission; mais le général Santa Cruz n'en fut pas moins maintenu à la tête du gouvernement. Cependant, on s'occupait tout aussitôt de l'évacuation du territoire par les troupes étrangères. On leur payait une partie de la solde arriérée, et, au mois de mars suivant, Bustamente put surveiller leur embarquement. Il y eut alors une réaction violente contre le Bolivien; — c'est sous ce nom que l'on désignait l'auteur de la constitution détestée. — On eut pour lui autant de malédictions que l'on avait eu d'adorations et de louanges : la modération sera toujours impossible aux peuples dans leurs mouvements révolutionnaires. Un congrès nouveau se réunit à Lima, le 24 juin suivant, et son premier acte fut la répudiation de la constitution bolivienne. Le général La Mar fut nommé président de la république, et bientôt le Pérou déclara la guerre à la Colombie, et à l'homme dont il avait reçu la liberté.

Le début de la campagne fut malheureux pour la Colombie, car elle perdit le port de Guayaquil. Au même moment, les Péruviens envahirent le territoire ennemi, mais il suffit d'une bataille perdue pour les punir de cette injuste agression. Leur armée fut presque complètement anéantie à Tarqui, dans la province de Quito. Bolivar n'abusa point de la victoire et il se montra au contraire d'une modération extrême, dans les conditions du traité de paix qui régla les frontières des deux États, et consacra leur mutuelle indépendance.

La réaction qui s'était déclarée avec tant de force dans le Bas-Pérou, contre l'influence colombienne, ne fut que trop fidèlement imitée dans la Bolivie. Il y eut entre les deux États comme une émulation d'ingratitude.

Le général Sucre, en acceptant pour deux ans la présidence que la constitution lui décernait pour toute sa vie, avait stipulé le droit de retenir près de lui deux mille hommes des troupes colombiennes, ses compagnons de guerre. La Bolivie avait ac-

quiescé à cette demande; mais bientôt l'orgueil national s'irrita de ce qu'il regardait comme une honte, et il voulut obtenir l'évacuation immédiate du territoire. On réclama et on obtint l'assistance du Bas-Pérou. Les troupes du général Sucre, malgré leur intrépidité, ne purent résister au nombre, et le libérateur de la Bolivie fut obligé de la quitter en vaincu.

Depuis ce moment, le Pérou et la Bolivie sont demeurés indépendants du joug étranger, mais malheureusement livrés le plus souvent à des querelles intestines trop envenimées. Des républiques qui eussent dû se soutenir et s'appuyer mutuellement, en entrant dans une fédération commune, s'affaiblissent sans cesse par des guerres fratricides; trop souvent, à l'intérieur, des courants d'opinions contraires ont renversé le lendemain ce qui avait été établi la veille pour remettre en question les bases les plus fondamentales du pacte politique.

XII

Callao est le port de Lima comme le Pirée est le port d'Athènes. On va du port à la ville par une belle avenue de saules pleureurs et de peupliers d'Italie, derrière lesquels on aperçoit de chaque côté de beaux jardins plantés d'orangers couverts en toute saison de fleurs et de fruits. Des ruisseaux qui coulent parallèlement à la route charment le voyageur par leurs frais murmures. Une porte d'une architecture grandiose et superbe vous donne accès dans la ville même de Pizarre. Les premières maisons que vous rencontrez ne répondent peut-être point à l'idée que vous vous étiez faite de la *cité des rois* . Elles sont généralement petites; quelques-unes n'ont qu'un seul étage, d'au-

tres ne s'élèvent pas plus haut que le rez-de-chaussée; çà et là, des ruines que l'on ne songe point à relever. La plupart de ces maisons sont bâties autour de cours intérieures ou *patios*, qui leur donnent un certain aspect claustral. Mais ces patios sont décorés tout alentour de fresques qui les égayent.

La ville est située à deux lieues de la mer, à l'entrée d'une vallée profonde, mais, toutefois, au-dessus du niveau de la mer, que forment les prolongements des Andes, sur les bords du Rimac, jolie rivière parsemée d'ilots, bouquets de fleurs et de verdure, mollement caressés par ses ondes. La forme générale de la ville est celle d'un croissant; elle est enveloppée d'une muraille, haute environ de sept mètres et percée de huit portes. Comme la plupart des villes de l'Amérique espagnole, elle est divisée en petits carrés, du nom de *cuadras*, ayant cent vingt-cinq mètres de côté. On a vite fait de compter et de visiter les monuments de la ville; les églises sont riches, plus riches que belles; le palais du président n'a rien de monumental, le théâtre aucune apparence extérieure. Les cimetières s'appellent *panthéons*, ce qui doit donner une haute idée de ceux qu'on y enterre. Comme les pompes funèbres ne *prêtent* pas plus leurs corbillards à Lima qu'à Paris, des voyageurs ont prétendu que les pauvres gens jetaient leurs morts par-dessus les murailles, et que les fossoyeurs les enterraient quand ils en avaient le temps. Cette calomnie outrageuse est démentie par les faits. Les pauvres sont *mis en terre* gratuitement, et les riches sont *mis en pierre* pour leur argent. Ceux-ci occupent les étages, et ceux-là le sous-sol du cimetière. — Tous dorment également à l'abri des injures du temps. Notons cette particularité que le cimetière de Lima, fondé par un Espagnol, est administré aujourd'hui par un Français, — et fort bien administré.

Les promenades sont jolies, bien plantées, animées par la présence de jeunes et belles créatures aux yeux noirs, aux dents

blanches, à la chevelure opulente. Elles aiment les fleurs à la passion ; elles en tiennent à la main, en mettent à leur corsage, en portent sur leur tête.

La population est naturellement mélangée, ainsi qu'il arrive toujours là où plusieurs races se sont succédé sans se détruire et sans s'absorber.

Le haut du pavé est tenu par les créoles, que l'on ne saurait mieux comparer comme tournure, comme aspect et comme esprit, qu'aux habitants de l'Andalousie.

Les métis viennent après ; fils d'un blanc et d'une Indienne, ils sont robustes, basanés, presque toujours sans barbe, se montrent doux, serviables et susceptibles d'attachement ; ils ne souhaitent qu'une chose, s'introduire dans la société des blancs, vivre près d'eux et avec eux — ce qu'on ne leur permet pas toujours.

Les mulâtres, auxquels on interdit les ordres, se livrent avec succès à l'étude des sciences et notamment de la médecine ; ils sont d'une constitution délicate, paresseux de main, actifs d'esprit, doués de facultés poétiques. Souvent les femmes de cette race sont d'une exquise beauté.

Les quarterons, produit de la race blanche et de la race mulâtre et métis, ont les traits réguliers, le teint clair, les yeux bleus et les cheveux blonds. Quelques points noirs sur diverses parties du corps sont pour eux la tache originelle, malheureusement ineffaçable.

Les zambos, nés des mulâtres et des nègres, et les chinos, mélange de sang nègre et de sang indien, sont l'élément le plus vil et à la fois le plus dangereux de la nation péruvienne et le résidu, en quelque sorte, de tous les vices de la civilisation et de la barbarie.

Les Indiens de la race pure, plus rares de jour en jour, ont le teint couleur de cuivre rouge, le front bas, avec des cheveux qui

commencent presque aux yeux, noirs, gros et lisses. Leur petite taille est promptement déformée par un embonpoint aussi exagéré qu'il est précoce.

Tous les voyageurs s'accordent pour vanter le climat de la capitale du Pérou comme le plus délicieux du monde. Pendant les trois mois d'hiver, un rideau de nuages, comme le *velarium* d'un théâtre romain, s'étend au-dessus de la ville, — il est rare que, même en été, le thermomètre monte au-dessus de 50 degrés. — La température des autres saisons est d'une moyenne agréable et douce, aussi favorable à la plante humaine qu'à toute espèce de végétation. On n'y a jamais entendu un coup de tonnerre; mais on y redoute singulièrement les tremblements de terre, — ce tonnerre d'en bas, — que l'on y ressent plusieurs fois chaque année après la saison des pluies, quand le soleil d'été commence à échauffer le sol. La secousse se fait généralement sentir après le crépuscule ou avant l'aurore. La direction de ce terrible mouvement est le plus souvent du sud au nord. On a remarqué, — la statistique s'occupe de tout, — que les tremblements de terre ne sont tout à fait violents que de cinquante en cinquante ans. Ce sont alors de véritables désastres; en moins de vingt-quatre heures, la nature éprouve plus de deux cents attaques de cette effrayante convulsion. L'océan se retire loin de ses rivages pour revenir bientôt les assaillir avec fureur; il engloutit les navires dans ses abîmes, ou les rejette au loin dans les terres, comme un projectile lancé par une catapulte gigantesque. Ce qui était rivage devient mer, ce qui était mer devient rivage. Au même instant, les volcans éteints et fermés se rouvrent et se rallument, lançant dans toutes les directions la flamme et la fumée. La terreur et la désolation sont partout à leur comble. On fuit dans toutes les directions, en se recommandant à Dieu et aux saints. On se promet, si l'on échappe à la catastrophe, de fuir à jamais cette région maudite et désolée.

Mais à peine les éléments calmés ont-ils rendu aux choses leur cours ordinaire et paisible, que l'homme à peine échappé au danger et déjà repris par le charme de la terre et du ciel retourne à ses habitudes, à ses affaires ou à ses plaisirs, aussi insouciant du lendemain qu'il est oublieux de la veille.

CALLAO, que nous avons déjà nommée plus d'une fois dans le cours de ce récit est le port de Lima. A vrai dire, ce n'est qu'une bourgade protégée par une citadelle. L'ancien Callao, détruit par la mer, est encore de temps en temps entrevue au fond des ondes transparentes. On découvre, de la citadelle, un des plus admirables panoramas du Pérou, l'amphithéâtre des Andes, dont les premières assises commencent au rivage, et qui, s'élevant par une succession d'étages en retraite, vont cacher leurs dernières cimes dans les nuages. C'est vers le soir surtout qu'il faut contempler ce magique spectacle. On aperçoit, à une distance assez rapprochée, les dômes des palais et les clochers des églises, dorés par le soleil oblique. Peu à peu l'ombre qui descend enveloppe la ville, la terre et la mer. Seule, la crête des Andes, toujours illuminée par l'astre du jour, qui ne l'abandonne que longtemps après tout le reste, continue de resplendir d'un indescriptible éclat.

La ville de Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, qui fut longtemps la seule ville du Pérou, est située dans l'intérieur des terres, à cent quatre-vingts lieues de Lima, au milieu d'une vallée qu'arrose la petite rivière de Guatanay. Le nom de Cuzco est péruvien, et il signifie centre ou nombril, ce qui ne prouve pas, comme on l'a supposé quelquefois, que les Incas croyaient habiter le nombril de la terre, mais, tout simplement, qu'ils avaient donné à leur capitale le nom de l'objet auquel, par sa forme générale, elle ressemblait davantage.

Lorsque François Pizarre s'en empara, il fut frappé d'admiration à la vue de ses édifices aux proportions grandioses et aux magnifiques détails. La forteresse surtout et le temple du soleil étaient, dit-on, d'une incomparable beauté. Tout a été détruit par les guerres et les révolutions qui, pendant près de trois siècles, ont ravagé au Pérou et les villes et le pays tout entier. Aujourd'hui un couvent de dominicains s'élève sur les ruines du temple du soleil; les chambres de ses vierges sont remplacées par les cellules des moines, et l'on adore le pâle Crucifié à la place même où l'on adora jadis le dieu rayonnant du jour. La vaste ménagerie où les souverains du Pérou avaient rassemblé des spécimens de tous les animaux de leurs États, le jardin royal, où l'on avait planté des arbres d'argent aux fleurs d'or, déchirés par le soc de la charrue européenne, nous montrent aujourd'hui des sillons couverts d'épis. Beaucoup d'habitations particulières, dans la ville, conservent des parties anciennes, remontant aux Incas, et permettent de juger de l'élévation de leur art et de la splendeur de leur civilisation. Cuzco possède deux édifices religieux d'une grande beauté, et qui peuvent être comparés à ce qu'il y a de plus beau en ce genre dans l'ancien monde. Je veux parler des deux couvents des *Augustins* et de la *Merced*. On se croirait, en les voyant, dans quelque ville dévote de la catholique Espagne.

Mais nous ne faisons point le voyage du nouveau monde pour y retrouver l'ancien, et ce n'est pas la Péninsule ibérique que nous sommes venus chercher au Pérou. Nous aimons mieux conduire le lecteur aux ruines de cette ancienne ville des Incas, bâtie d'une si étrange façon, non loin du village actuel de Jésus, à cinq lieues de Caxamarca. Par un bonheur bien rare en ces régions si cruellement bouleversées, la ville a été conservée presque entière, avec ses maisons telles qu'elles étaient du temps des Péruviens. Elle est située dans une vallée, et disposée de fa-

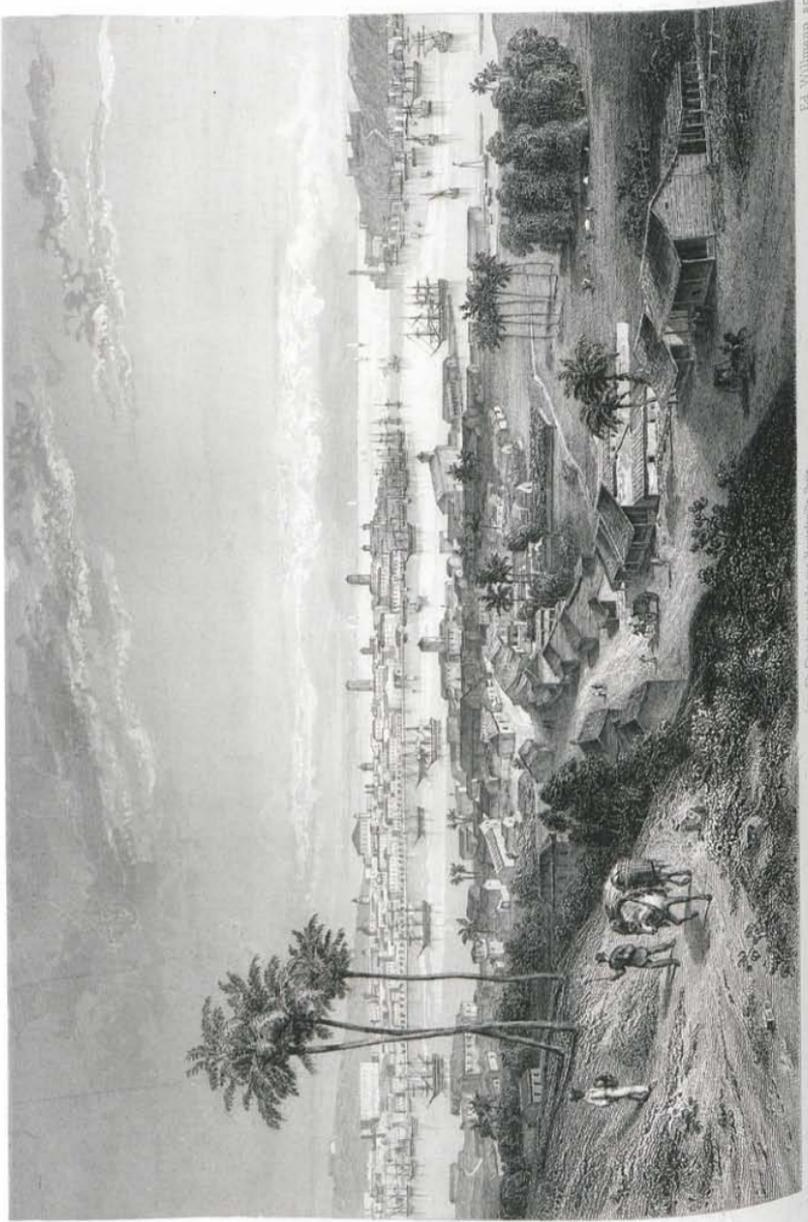
çon à entourer un monticule ou rocher central. Cette ville n'est, à vrai dire, qu'une double rangée de chambres superposées les unes aux autres jusqu'à la hauteur de sept étages. Les étages inférieurs sont construits en blocs de pierre d'une masse énorme. A première vue, le bloc se présente avec une telle adhérence et un tel prestige de force et de solidité, que l'on est tenté de le croire d'une seule pièce et taillé dans le rocher. Cette ville, qui pouvait loger une population de huit ou dix mille personnes, a exercé, ainsi qu'on devait s'y attendre, la sagacité des voyageurs et des archéologues. Les uns ont prétendu que c'était une sorte de caravansérail destiné à loger les hôtes de l'Inca ; mais il faudrait alors convenir que l'Inca avait un nombre d'hôtes et d'amis vraiment bien considérable. On a également soutenu que ces chambres n'étaient autre chose que les compartiments d'un grenier d'abondance, destiné à recevoir l'excédant de récoltes que les années fécondes devaient réserver aux années stériles. Mais on trouve, dans d'autres parties du Pérou, des greniers d'abondance d'une incontestable authenticité, qui ne ressemblent en rien à celui-ci : ce sont de simples citernes avec des murs de pierre. L'hypothèse la plus probable veut donc que cette ville inconnue ait été la capitale de la province de Chicama, avant qu'elle ait été soumise par les Incas. Tout à l'entour de cette ville, inhabitée aujourd'hui, le paysage étale des splendeurs sans pareilles et toutes les merveilles d'une nature inépuisable, à la fois vierge et féconde. Tout près de là, on peut visiter, à Caxamarca, les ruines du palais des Incas et leurs établissements de bains alimentés par des sources abondantes d'eaux froides et d'eaux bouillantes. Quand une fois les Péruviens se virent vaincus par les Espagnols, ils jetèrent dans le cratère d'eau bouillante le trône d'or de leur souverain. On voulut détourner par un canal la source dans laquelle sa trop haute température ne permettait point de descendre ; mais il ne fut

point possible d'arriver à l'entier épuisement, et le trône d'or est préservé pour toujours de la cupidité des envahisseurs.

Une des villes les plus célèbres du Pérou, c'est celle de *Potosi*, que ses mines d'argent ont fait connaître de toute l'Europe. Aujourd'hui encore, le nom de *Potosi* est l'équivalent de richesses fantastiques, fabuleusement abondantes. C'est présentement la capitale de la province méridionale de la Bolivie. L'édifice le plus remarquable de la ville est, comme on devait s'y attendre, l'hôtel de la Monnaie, vaste, admirablement distribué, et bâti au pied même de la montagne dont les flancs renferment tant de richesses. Cette montagne s'appelle le Cerro ; elle a la forme d'un cône gigantesque, mesurant à sa base trois lieues de circonférence, avec environ une lieue et demie d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Des ouvertures sans nombre (il y en a plus de cinq mille), qui conduisent aux mines, donnent à la montagne l'apparence d'un gâteau d'abeilles. La partie supérieure du Cerro est tellement sillonnée, qu'on la dirait percée à jour. Le minerai que l'on vient d'extraire est broyé dans des moulins dont les roues sont mises en jeu par des cours d'eau qu'alimentent des réservoirs ménagés dans la montagne. Un usage particulier, dont l'origine date des premiers temps de la conquête et s'est prolongé jusqu'à nos jours, veut que, dans l'intervalle qui s'écoule du samedi soir au lundi matin, tout le monde puisse aller travailler aux mines pour son propre compte. Les glaneurs d'argent qui profitent de ce privilège s'appellent *Caxchas*. Pour la plupart, ils vendent à leur patron ce qu'ils ont ainsi récolté dans leur journée du dimanche. Il est inutile d'ajouter qu'ils font peu de chose le lundi.

Nous avons parlé plusieurs fois du petit lac de *TITICACA* ou lac de plomb ; il est situé entre les deux Cordillères, et complète-

ment entouré de montagnes. Il mesure environ quatre-vingts lieues de circonférence et peut avoir une profondeur de cinq cents pieds. On ne lui connaît d'autre décharge que celle qui le fait communiquer avec le lac Paria, d'un niveau inférieur au sien, et qui lui-même communique avec l'océan Pacifique par-dessous la Cordillère des Andes. Les vents qui soufflent des hauts lieux bouleversent parfois l'onde amère du lac de Titicaca, et y produisent de véritables tempêtes. A un mille environ du rivage, on trouve une île de trois lieues de long sur une lieue de large, remarquable par l'abondance et la beauté de sa végétation. C'est dans cette île que Manco-Capac fit sa première résidence, et que le ciel lui révéla sa vocation de civilisateur du Pérou. Il suffit de cette croyance pour rendre l'île et le lac tout entier les objets de la vénération des Péruviens : pendant de longs siècles, ils ne manquèrent jamais, jusqu'au moment de la conquête, de visiter une fois l'an ce lieu de pèlerinage, en apportant une offrande qui pût être agréable à leur dieu. Les Incas avaient construit, pour recevoir ces offrandes, un temple magnifique, revêtu de lames d'or. Les Indiens, au moment de la conquête, le détruisirent de fond en comble et jetèrent au fond du lac tous les trésors qu'il renfermait. C'était là que se trouvait cette fameuse chaîne de Huayna-Capac, toute en or fin, et si longue que dans le cercle qu'elle formait on pouvait faire danser plusieurs centaines de personnes à la fois. Il ne reste plus une pierre du temple de Titicaca ; c'est à peine si l'on peut en déterminer le véritable emplacement. On suppose cependant qu'il fut bâti à l'endroit où s'élève aujourd'hui le sanctuaire de Notre-Dame de Capac-Arana. Les divinités se détronent comme les hommes, et, partout où il l'a pu, le christianisme a remplacé par les autels de son Dieu les autels renversés des idoles.



Ed. Willmann & C.

1899. Die Christenheit nach der Weltkarte von 1899.

Verlag von J. Neumann, Neudamm.

CHILI

Si la race espagnole n'avait pas reçu au milieu de sa persévérance dans Fidès, cette constance dans des épreuves, cette patience dans le malheur, qui finissent toujours par surmonter des obstacles en leur opposant un courage plus grande qu'eux, il y a longtemps que les derniers débris de leur colonie eussent quitté à tout jamais le Chili. Nulle part peut-être leur domination n'a été, ou a été plus éprouvée. Depuis qu'ils s'y sont établis, ils ont eu à soutenir des guerres incessantes : guerre de la conquête, guerre de l'Arucanie, guerre civile. Ajoutez une autre guerre non moins terrible, la guerre des éléments, et la périodicité des tremblements de terre, que rend fatalement inévitable la présence sur ce sol tourmenté de singuliers volcans qui ne s'éteignent jamais.

Le Chili est une de ces contrées dont la géographie naturelle détermine nettement les limites, indépendamment de toutes les conventions civiles et politiques. Il a des frontières très-nettement déterminées. Placé sur le versant occidental des Andes, il

CHILI

I

Si la race espagnole n'avait pas reçu du ciel cette persévérance dans l'idée, cette constance dans les épreuves, cette patience dans le malheur, qui finissent toujours par triompher des obstacles en leur opposant une énergie plus grande qu'eux, il y a longtemps que les derniers débris de leur colonie eussent quitté à tout jamais le Chili. Nulle part peut-être leur domination n'a été, en effet, plus éprouvée. Depuis qu'ils s'y sont établis, ils ont eu à soutenir des guerres incessantes : guerre de la conquête, guerre de l'Araucanie, guerre civile. Ajoutez une autre guerre non moins terrible, la guerre des éléments, et la périodicité des tremblements de terre, que rend fatalement inévitables la présence sur ce sol tourmenté de vingt volcans qui ne s'éteignent jamais.

Le Chili est une de ces contrées dont la géographie naturelle détermine nettement les limites, indépendamment de toutes les conventions civiles et politiques. Il a des frontières très-nettement déterminées. Placé sur le revers occidental des Andes, il

s'étend de l'est à l'ouest entre cette montagne et l'océan Pacifique; au sud, il confine la Patagonie, et vers le nord il est séparé de la Bolivie par le Rio-Salado et le grand désert d'Atacama. Sa configuration générale est celle d'une bande de terrain étroite et longue, obliquement divisée par des contre-forts de montagnes et des vallées profondes, se dirigeant de l'est à l'ouest, à partir des Andes jusqu'à l'océan Pacifique. Ses côtes n'ont pas moins de cinq cents lieues d'étendue; treize mille quatre cent six lieues carrées sont la mesure exacte de sa superficie. Toute la côte est bordée de golfes, hérissée de promontoires et semée d'îles. Des fleuves, des rivières et des torrents descendent des sommets de la Cordillère et l'arrosent dans leur cours. On nomme parmi les principaux le Rio-Salado, qui sépare, nous l'avons déjà dit, le Chili de la Bolivie; le Copiapo, le Huasco, le Coquimbo, le Limari, le Quile, l'Itata, au lit large et profond, mais encombré de rochers. Admirablement partagé sous le rapport des eaux, le Chili possède un assez grand nombre de lacs: lacs d'eau douce, lacs d'eau salée, qui ajoutent à son paysage une grâce singulière. Les îles de ces lacs sont couvertes de bois aux essences précieuses et de pâturages abondants. Les îles de la côte marine offrent aux flottes des bois de construction excellents, au chasseur une abondance de gros gibiers, au pêcheur tout ce qu'il peut demander à la mer, depuis le poisson délicat, réservé à la table des riches, jusqu'au phoque et à la baleine, dont l'huile précieuse enrichit tout l'équipage. Les Andes du Chili, majestueuse barrière qui l'isole du côté de l'ouest, lui donnent un singulier caractère de grandeur. Rien n'est plus saisissant, en effet, que le contraste de leurs bases, couvertes d'une opulente végétation, avec leurs flancs nus et dépouillés, mais que la variété des productions minérales diapre des nuances les plus vives et les plus tranchées des gneiss, des quartz, des basaltes et du mica étincelant, tandis que leurs sommets

reflètent la pure lumière qui resplendit sur leur couronne de neiges éternelles, sereines, immaculées. Les volcans, qui parfois les sillonnent du jet de leurs laves enflammées, sont au nombre de vingt, rangés en ligne presque droite, et leurs colonnes de feu et de fumée ondoient comme des panaches sur les cimes hautaines. Ces volcans ont fait du tremblement de terre une sorte de mal chronique avec lequel il faut compter au Chili, comme on compte au Mexique avec la fièvre jaune. On n'en a jamais moins de quatre ou cinq accès par an. Ils entr'ouvrent le sol, secouent les édifices, les renversent parfois, et détruisent des villes tout entières. On bâtit en prévision du fléau. Les maisons, au Chili, sont peu considérables : elles ne consistent qu'en un simple rez-de-chaussée en briques et en bois. On se résigne aux ruines, mais on ne tient pas essentiellement à être écrasé par elles. Les rues sont larges, tirées au cordeau par un irréprochable alignement, et fréquemment coupées par de larges places, sur lesquelles tout le monde se réunit quand on voit commencer ces redoutables commotions, accompagnées d'un roulement souterrain qui ajoute encore à l'horreur qu'elles inspirent.

Un climat sain, agréable, généralement tempéré, que ne désolle aucune épidémie, semble aux habitants une compensation suffisante aux désastres des tremblements de terre.

On se plaint parfois d'une sécheresse fort grande ; car il y a des contrées où, pendant cinq mois, on n'aperçoit pas l'ombre d'un nuage, où l'on ne reçoit pas une goutte d'eau ; les rosées nocturnes suppléent de leur mieux à ces inconvénients. Comme toute l'Amérique espagnole, le Chili abonde en métaux précieux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de mercure et de charbon, — sans oublier les pierreries. — Le nom de la province de *Complaco* suffirait à révéler sa richesse. Il veut dire, en langue chilienne, pépinière de

turquoises. Du reste, ce n'est pas seulement dans les mines que l'on trouve les métaux : les ruisseaux les charrient avec leurs eaux.

Le règne végétal n'est pas moins favorisé. Si, sous ce rapport, certaines parties du Chili présentent d'assez nombreuses analogies avec l'Europe, d'autres, au contraire, étalent aux yeux du voyageur toutes les splendeurs de la végétation tropicale. Nulle part peut-être les forêts ne produisent de pareils colosses. Pour donner une idée de la puissance que la nature déploie en ces contrées, qu'il nous suffise de dire que la violette, si modeste partout ailleurs, y devient un petit arbuste.

Parmi les productions animales, infiniment variées du reste, ainsi qu'il doit arriver dans un pays qui présente des conditions climatériques si diverses, on remarque principalement l'animal du genre chat, que les habitants du pays appellent pugnix, et que les Espagnols ont surnommé, avec une certaine emphase castillane, le lion du Chili; l'ocelot, qui appartient à la même famille, véritable maraudeur nocturne dont les déprédations ne sont jamais plus à redouter que pendant les ténèbres et au milieu des désordres de la nature. Malheur à qui le rencontre dans une nuit de tempête ! il vaut mieux avoir affaire au chinchilla, inoffensif et doux, à peu près de la grosseur du lapin de garenne, et dont la charmante et soyeuse fourrure est aussi agréable à l'œil qu'à la main. Le Chili compte encore parmi ses animaux utiles le lama, ou chameau de l'Araucanie, beaucoup plus petit que le chameau d'Afrique ou d'Asie, mais qui n'en rend pas moins, comme moyen de transport, des services signalés aux habitants du pays. La vigogne ne vient qu'après lui. Le Chili possède encore le porc-épic et le guillino, espèce de castor, malheureusement trop rare, car sa peau deviendrait un véritable élément de richesse entre des mains habiles à l'employer.

Les oiseaux du Chili offrent des échantillons de bien des espèces diverses : on retrouve parmi eux beaucoup de races connues en Europe, et la plupart de celles dont le soleil des tropiques peint les plumes de si éclatantes couleurs. Mais les plus nombreuses familles de ce monde ailé appartiennent aux oiseaux de proie. Ces brigands de l'air trouvent d'inaccessibles refuges sur les cimes des Andes, d'où leur vol, rapide comme l'éclair, les précipite sur une proie vainement cachée au fond des vallées, et qu'aucune distance ne saurait leur dérober. C'est là que règne le condor, ce géant des oiseaux dont l'aigle est le roi ; le condor, qui enlève un mouton comme l'aigle enlève un lièvre, qui saisit un enfant entre les bras de sa mère, et regagne son aire en se jouant de ce poids léger qui n'attarde même pas son essor aérien.

II

Le Chili est une de ces rares contrées de l'Amérique du Sud que l'Europe n'a pas entièrement soumise. A côté du Chili espagnol et vaincu, il reste toujours le Chili indien et indépendant. L'Espagne n'y possède que quelques points fortifiés, les villes de Valdivia et d'Orsorno.

Les ARAUCANS, qui dans leur langue se nomment les *Molouches*, sont aujourd'hui les maîtres d'un vaste sol qui mesure trente lieues de large sur environ cent cinquante de long. Bien différents du reste des Indiens, qui, aveuglés par une insurmontable terreur, semblaient courir d'eux-mêmes au-devant de la servitude, les Araucans, qui se regardaient comme les fils et les maîtres légitimes du sol qu'ils habitaient, opposèrent la force à la force, et résistèrent avec un invincible courage aux envahis-

seurs de leur territoire. Ce territoire commence au Biohio, vers le trente-sixième degré de latitude, et s'étend jusqu'au quarante et unième de longitude, à la hauteur de l'archipel Chiloé. Le nom de Molouches, qu'ils se donnent, veut dire brave; celui d'Araucans, que leur donnent les Espagnols, veut dire brigands et hommes féroces. Ils rendent l'injure à leurs ennemis en les appelant assassins et mauvais soldats.

Les Araucans sont grands et forts; leur visage aplati et leurs pommettes saillantes leur donnent une vague ressemblance avec les Mogols, dont les séparent d'ailleurs leur vigueur musculaire et leur haute stature. Leur signalement n'aurait, sur un passeport, rien de particulièrement flatteur. Ils ont le teint cuivré, le regard méfiant, le nez court, la bouche grande; ce sont les plus habiles cavaliers de toute l'Amérique. Ils prennent et domptent les chevaux sauvages avec autant d'habileté que d'énergie. Une simple lanière de cuir leur sert de bride, et un morceau de peau leur tient lieu de selle. La lasso, cette longue lanière de cuir terminée par des boules de plomb, qu'ils lancent avec une très-grande habileté contre l'homme ou l'animal qu'ils veulent arrêter, n'est pas leur seule arme, quoiqu'elle soit terrible; ils se servent aussi de flèches et de massues. On leur a procuré quelques armes à feu; mais ils en font peu de cas, et leur préfèrent de beaucoup la lance, que personne ne manie, du reste, avec une plus dangereuse dextérité. Le fer de cette lance n'a pas moins de deux pieds de long; elle est emmanchée à une longue tige de bambou. Ils se servent, comme armes défensives, de casques et de boucliers de cuir; ils portent aussi des cuirasses de la même matière. Ils combattent sans ordre et sans tactique, à la façon de tous les sauvages, par un effort individuel, aussi prompts à la retraite qu'à l'assaut; parfois même, au milieu de l'action, ils sautent de leur cheval, se cachent à l'abri de ce rempart vivant, et le forcent à recevoir la mort qui leur était destinée.

Leur religion, pareille en cela à celles de bien d'autres peuples, est assise sur la base d'une sorte de dualisme : le principe du bien et le principe du mal, au-dessus desquels, pourtant, ils reconnaissent encore un autre dieu plus puissant, témoin et régulateur de leurs luttes. Ils ont, au-dessous de ce dieu supérieur, tout un Olympe de divinités qui, semblables en cela aux divinités de la Grèce, sont sujettes aux faiblesses de l'humanité. On trouve aussi chez eux une croyance qui n'est pas sans rapport avec l'idée chrétienne de l'ange gardien. Ils sont persuadés, en effet, que chaque homme a près de lui un génie tutélaire qui l'assiste depuis le premier moment de sa vie jusqu'au dernier. Ce génie spécial et privé, en quelque sorte, se nomme *Ulmène*. Ce n'est pas seulement un protecteur : c'est encore un conseiller et un ami. Il dit à celui dont il a reçu la garde tout ce qu'il doit faire dans les circonstances graves de son existence ; il se réjouit du bien et s'afflige du mal qui lui arrive, et ne se montre jamais indifférent à son sort, prospère ou infortuné.

Prédisposé à la superstition, l'Araucan, malgré son courage, est sujet à des accès de pusillanimité singulière : il se laissera démoraliser comme un Romain du temps de Drusus, s'il aperçoit certain oiseau volant d'une certaine façon. Ses nuits sont hantées de visions : il voit partout des fantômes ; il entend dans le silence le craquement des os des squelettes ; les grondements de la foudre sont pour lui le retentissement des batailles que se livrent entre eux les génies célestes. On comprend qu'une telle crédulité doive être la fortune des sorciers. Leur profession est, en effet, très-lucrative en Araucanie, où on les entretient sous le nom de *machis* ; et cependant, par une contradiction assez étrange entre les mœurs et les institutions, on les punit de mort quand ils sont convaincus d'avoir exercé la sorcellerie, ce qui les réduit à pratiquer la médecine officiellement. La science occulte passe à l'ombre de l'autre. Bien qu'ils admettent la vie future,

conséquence du grand principe de l'immortalité de l'âme, les Araucans réduisent à très-peu de chose le culte extérieur, et ils se contentent d'une muette invocation des génies dans les circonstances graves de leur existence. Parfois aussi, dans les crises politiques qui intéressent la nation tout entière, ils sacrifient des victimes vivantes et trempent dans leur sang des branches d'arbres odoriférants. Ils offrent également aux divinités la fumée du tabac et de certaines herbes aromatiques, sous prétexte de culte et d'hommage.

Le principe du gouvernement araucanien est aristocratique et militaire. Mais si les grands emplois y sont héréditaires dans la famille, ils ne suivent point, cependant, l'ordre de la primogéniture, et l'élection cherche dans la famille même celui qu'elle croit le plus capable et le plus digne. L'Araucanie est une tétrarchie fédérative, dont les quatre divisions ont à leur tête des chefs portant le nom de *toquis*. Ses provinces ont une seconde division qui correspond à peu près à nos départements, lesquels sont à leur tour subdivisés en districts. Les hauts fonctionnaires de toute la tétrarchie se réunissent pour former le grand conseil de la nation. C'est lui qui décide de la paix et de la guerre. La guerre ne se déclare pas : elle se fait par surprise. Elle a souvent pour but une razzia de femmes blanches sur le territoire espagnol, femmes dont les Araucans se montrent adorateurs passionnés. Plus d'une fois les religieuses des couvents voisins de la frontière ont frémi en voyant flotter à l'horizon leur drapeau bleu à l'étoile d'argent. On ne cite pas l'exemple d'une prisonnière rendue à sa famille. Ajoutons que ce n'est pas pour les manger que les Araucans recherchent les jolies créoles. Leur législation permet la polygamie; mais, à vrai dire, la première femme est seule regardée comme légitime. Chacune, du reste, a sa cabane et son ménage à part. Leur condition sociale est assez dure : elles ne sont que les servantes de

leur mari, chargées de la rude besogne et de la tâche pénible.

Il n'y a qu'une seule ville sur tout le territoire des Molouches, celle que les géographes désignent sous le nom d'ARAUCO. Elle est entourée de murs, et défendue en outre par une petite forteresse bâtie sur une colline dominant la ville. Les maisons de cette capitale sont couvertes en chaume. Partout ailleurs les Araucaniens n'ont que des cabanes misérables et des tentes en peaux de bêtes. Leur civilisation est encore dans l'enfance : ils ne connaissent pas l'écriture, et ils se servent de quipos, comme les anciens habitants du Pérou. Leur année, qui commence le 22 décembre, se divise, comme l'année égyptienne, en douze lunes de trente jours, avec addition de cinq jours complémentaires. Ils cultivent les céréales et les plantes potagères ; mais ils font leur nourriture principalement de la chair du bœuf et du mouton. A l'occasion, celle du cheval ne leur est pas défendue. Les femmes s'occupent du tissage des étoffes, et réussissent particulièrement dans la fabrication du *puncho*. Le *puncho* est une pièce de laine formant un carré long, percée au milieu d'une ouverture par laquelle on coule la tête ; l'étoffe retombe des deux côtés, couvrant la poitrine, les épaules et le haut du corps pour s'arrêter aux hanches. Manteau pendant le jour, couverture pendant la nuit, le *puncho* est aujourd'hui le vêtement national par excellence du Chili tout entier. Les fashionables le portent bleu turquoise.

L'Araucanie, vaste et fertile, nourrit d'immenses troupeaux de chevaux, de bœufs, de chèvres et de moutons, retournés à l'état sauvage. On les chasse comme on chasse en Europe les fauves ou la grosse bête.

En temps de paix, les Araucaniens sont des voisins assez commodes : ils font avec les habitants de la frontière chilienne un petit commerce où s'échangent les productions naturelles des deux pays.

Ces jaloux d'indépendance qui, seuls à peu près de tous les peuples de l'Amérique du Sud, ont résisté aux armes espagnoles, ont tout récemment voulu se donner un roi d'origine française, et ils ont choisi un avoué en première instance, qui s'est couronné lui-même sous le nom d'Orélie I^{er}. Mais, à l'époque d'un récent voyage en France, Sa Majesté s'est trouvée un moment compromise sur les bancs de la police correctionnelle, et nous croyons qu'elle est retournée aujourd'hui à ses clients, oubliant ainsi ses sujets.

III

Le premier Européen qui aperçut le Chili fut ce célèbre navigateur, Magellan, le même qui donna son nom au passage par lui découvert entre la Patagonie et la Terre-de-Feu. Mais ce fut seulement seize ans plus tard que les Européens mirent le pied sur le sol du Chili.

Nous avons raconté, en faisant l'histoire du Pérou, comment un des compagnons de François Pizarre, don Diégo d'Almagro, se trouva poussé, en quelque sorte, sur le Chili. Le pays était alors divisé en deux factions cruellement ennemies. Le prince légitime, car il paraît qu'il y a aussi un droit divin pour les sauvages, avait été chassé de son trône par un membre de sa famille. Le vaincu errait dans les bois, nourrissant sa rancune, et attendant l'occasion d'une revanche.

Almagro n'eut garde de laisser échapper une occasion aussi favorable de se créer des partisans dans la nation. Il prit sous sa protection le monarque détrôné, grossit son armée de tous ceux qui avaient regretté la chute de ce prince, et ne tarda point à lui rendre ses États. Mais on comprend que cette restauration du roi

indigène ne pouvait pas être le but sérieux de l'expédition d'un Espagnol. La discorde éclata bientôt entre le protecteur et le protégé. Le meurtre de trois compagnons d'Almagro, si injuste qu'il fût de l'imputer au faible et malheureux souverain du Chili, devint le prétexte d'une inqualifiable cruauté. Il fut brûlé vif, avec son frère et vingt-sept des principaux personnages de son royaume. On sait comment, après des succès mêlés de revers, qui lui permettaient sans doute d'espérer la conquête définitive de cette riche contrée, sans l'autoriser toutefois à la regarder comme un fait accompli déjà, Almagro fut rappelé tout à coup au Pérou pour défendre des intérêts plus chers à ses yeux que ceux qu'il avait engagés au Chili. On sait aussi comment il y trouva la mort. Pizarre chargea de la suite des affaires un autre de ses lieutenants, Pierre de Valdivia. Valdivia pénétra profondément dans l'intérieur du pays, et, arrivé sur les bords du Rio-Mapocho, il y jeta les fondements de la ville qui, sous le nom de Santiago, est aujourd'hui la capitale du Chili espagnol.

Valdivia fut le véritable conquérant du Chili ; mais son expédition contre l'Araucanie devait lui être fatale : il fut vaincu par les Molouches, qui le tuèrent... et le mangèrent. Pendant de longues années encore le sang des indigènes et celui de leurs agresseurs arrosa le sol du Chili. L'Espagne avait, depuis longtemps déjà, la prétention de le traiter en province soumise, de lui donner des gouverneurs, et d'y établir les institutions de la mère-patrie. D'incessantes révoltes venaient trop souvent lui prouver qu'elle avait en face d'elle une race autrement belliqueuse que les pusillanimes habitants du Mexique ou du Pérou. Ce fut un Irlandais, entré de bonne heure au service du roi d'Espagne dans les colonies américaines, Ambroise O'Higgins, qui eut l'honneur de consolider la domination de l'Espagne dans ce pays. Administrateur habile, homme de guerre distingué, Ambroise O'Higgins savait également combattre des en-

nemis et gouverner des sujets. Quand il quitta le Chili pour remplir le poste plus important de vice-roi du Pérou, les Espagnols pouvaient se croire véritablement les maîtres de la première de ces deux contrées.

II

Voyons maintenant l'organisation que les conquérants avaient donnée à leur conquête. Le représentant le plus direct de l'autorité centrale portait le plus souvent le titre de lieutenant général. Il s'intitulait aussi président, gouverneur et capitaine du Chili. Il concentrait dans sa main le triple pouvoir militaire, judiciaire et administratif. En temps de guerre, il relevait du vice-roi du Pérou ; mais, en temps de paix, il ne dépendait que du roi d'Espagne. Le Chili était divisé en treize provinces, ayant à leurs têtes des corrégidors, que l'on pourrait assez bien assimiler à nos préfets. La constitution chilienne voulait qu'ils fussent nommés par la couronne ; mais, en fait, le gouverneur, prétextant de l'urgence et de l'éloignement, pourvoyait toujours aux emplois vacants. L'autorité ecclésiastique était confiée à deux évêques, l'évêque de Santiago et celui de la Concepcion, suffragants tous deux de l'archevêché de Lima. Nous n'étonnerons personne en disant que la Sainte-Inquisition était représentée au Chili, aussi bien que dans toute l'Amérique espagnole. L'Inquisition n'était-elle point élevée à la hauteur d'un principe ? ne faisait-elle point partie intégrante du gouvernement ? concevrait-on bien sans elle le système politique et religieux de l'antique monarchie espagnole ?

La force militaire se composait de troupes régulières, vérita-

bles soldats d'élite, ayant fait leurs preuves dans les guerres d'Europe, de milices urbaines et d'auxiliaires indiens.

A partir du règne de Charles-Quint, dont la haute intelligence et le sens politique si juste et si profond ne pouvait se tromper sur les moyens de gouvernement employés par ses agents, et qui mit un frein à leurs exactions, le Chili, comme, du reste, la plupart des colonies espagnoles, — que ne protégeait plus le grand monarque, — fut exploité par le gouvernement métropolitain avec une avidité qui semblait n'avoir d'autre but que de justifier à l'avance l'affranchissement, même par la violence et la révolte.

Les idées libérales, qui couvaient depuis longtemps dans les âmes, éclatèrent en 1810, à l'époque où l'invasion de la France en Espagne vint fournir un prétexte à tous les ennemis de la vieille monarchie. Le Vénézuëla, Buenos-Ayres, le Pérou, avaient commencé le mouvement : le Chili les imita bientôt. Une sorte de transaction suivit les premiers événements. L'on convint que le Chili continuerait de faire partie intégrante de la monarchie espagnole, qu'il enverrait des députés aux cortès, tout en conservant son gouvernement distinct, et qu'il pourrait faire librement son commerce avec tous les peuples qui ne seraient point les ennemis de l'Espagne, c'est-à-dire en état de guerre déclarée contre elle. Ce traité, connu dans l'histoire sous le nom de *Convention de Zirca*, ne fut point ratifié par le gouvernement central, et il y eut sur-le-champ une reprise d'hostilités. La fortune se montra d'abord favorable aux troupes royales, et pendant deux ans une réaction cruelle ensanglanta le Chili.

Cependant la cause de la monarchie était déjà perdue dans toute l'Amérique du Sud ; le drapeau des petits-fils de Louis XIV ne flottait plus qu'au Chili et au Pérou. C'est à ce moment que le gouvernement de Buenos-Ayres, voyant une menace pour sa liberté dans le seul fait du voisinage du pouvoir royal, résolut

de tout tenter pour arriver à l'affranchissement complet de la péninsule américaine. Le gouvernement de Buenos-Ayres confia le commandement de l'armée libératrice au général don José San Martin, auquel un caprice de la fortune réservait un rôle supérieur peut-être à ses talents. Né dans le Paraguay, de parents espagnols, San Martin avait longtemps servi en Europe sous les drapeaux de la mère-patrie ; puis, irrité par les injustices et les passe-droits dont il croyait avoir à se plaindre, il avait quitté l'armée et s'était retiré dans cette Angleterre, éternel refuge des mécontents de tous les pays. Il était passé de là dans l'Amérique du Sud, et avait reçu à Buenos-Ayres le commandement d'un escadron de cavalerie indépendante. Bientôt, à la suite de quelques brillants faits d'armes, nous le retrouvons à la tête de l'armée des Andes. La victoire de Chacabuto porta un coup terrible à l'autorité royale (11 février 1815). Les troupes victorieuses entrèrent le 14 à Santiago, où San Martin fut salué du nom de libérateur. Ainsi qu'il arrive presque toujours à la suite des triomphes populaires, un gouvernement électif s'éleva sur les ruines du pouvoir royal.

Bernardo O'Higgins, le fils de celui-là même qui avait achevé la conquête du Chili pour l'Espagne, fut mis à la tête de ce gouvernement, et consacra toute son activité, toute son intelligence et toute son énergie à chasser les Espagnols.

Mais la fierté castillane ne pouvait ainsi plier devant des révoltes, sans tenter au moins un effort pour reconquérir sa suprématie. Le vice-roi du Pérou organisa contre le Chili une expédition qui jeta partout la terreur. L'armée elle-même ne se défendit point d'un moment d'effroi. Dans ces conjonctures suprêmes, Bernardo O'Higgins eut une inspiration qui révélait tout à la fois une haute intelligence et une suprême énergie. En face de l'armée qui allait envahir le Chili, il déclara le Chili à jamais libre et indépendant. Mais des proclamations n'arrêtent point une ar-

mée. San Martin qui, après un voyage à Buenos-Ayres, était revenu se joindre aux troupes qu'il avait plus d'une fois menées à la victoire, subit un échec terrible sous les murs de Talca. Outre une perte d'hommes assez considérable, il vit presque tout son matériel tomber au pouvoir de l'ennemi. Mais les patriotes, loin de se laisser décourager par leur défaite, y puisèrent les éléments d'une nouvelle énergie et d'un courage nouveau. La journée de Maïpo fut une revanche de la nuit de Talca. L'armée royaliste fut non-seulement vaincue mais presque entièrement détruite. (5 avril 1818).

Une capitulation, qui n'était à vrai dire que la conséquence de ces événements, assura bientôt aux indépendants tout le Chili espagnol, à une seule exception près : l'archipel de Chiloé et la ville de Valdivia, derniers refuges des royalistes.

Les succès de l'armée de terre n'avaient point absorbé toutes les ressources et toute la sève du Chili. En même temps qu'il remportait ces décisifs avantages sur la terre ferme, il s'occupait aussi de la création d'une flotte, et, sous la direction de lord Cochrane, travaillait à protéger l'indépendance de ses côtes et la liberté de sa navigation. Cochrane signala sa présence sur la flotte du Chili par de brillants faits d'armes, que son caractère ombrageux et difficile rendit sans doute moins profitables à l'État naissant, mais qui eurent du moins ce résultat d'affirmer sa force et sa vitalité. Du reste, la coopération de lord Cochrane sur les côtes du Pérou, malgré la regrettable mésintelligence de l'amiral et du général en chef, opéra une diversion heureuse et salutaire, dont l'histoire impartiale doit nécessairement tenir compte.

L'administration du directeur O'Higgins fut éclairée, sage et libérale dans la plus haute et la plus large acception de ce grand mot, qui a, malheureusement, servi de passe-port à tant d'idées fausses. Après avoir affermi ses conquêtes nouvelles, chancelan-

tes encore, le Chili conclut avec la Colombie un traité d'alliance, par lequel les deux États s'engagèrent à défendre réciproquement leur indépendance.

Après cinq années d'une administration véritablement digne d'éloges, O'Higgins remit entre les mains du congrès national (juillet 1822) le pouvoir qu'il avait noblement exercé. Hâtons-nous de dire que ce pouvoir lui fut immédiatement rendu, et qu'il put faire triompher quelques-unes de ses idées dans la constitution proclamée le 22 octobre de la même année¹.

Un historien autorisé du Chili, M. Famin, a présenté l'analyse de la constitution de 1822 en quelques lignes aussi concises qu'elles sont exactes.

Cette constitution ne changea rien aux lois du pays; elle proclama la religion catholique et romaine religion de l'État, à l'exclusion de tous les autres cultes; elle abolit l'esclavage, restreignit les privilèges des magistrats, priva le clergé de tout pouvoir temporel, et le déclara justiciable des lois civiles et criminelles, comme tous les autres citoyens; le gouvernement représentatif y fut consacré; le pouvoir législatif fut dévolu à un congrès, le pouvoir exécutif à un directeur. Le congrès se composait du sénat et de la chambre des députés: ceux-ci étaient non-

¹ Le nom de Bernardo O'Higgins ne se retrouvera peut-être plus sous notre plume. Au moment de nous séparer de ce grand citoyen, saluons en lui une des plus belles et des plus nobles figures de l'Amérique espagnole. Disons aussi, que s'il a rendu d'éminents services à son pays, son pays a su le reconnaître. Il a été nommé tour à tour directeur suprême et capitaine général du Chili; il a reçu le titre de brigadier général de Buéno-Ayres, et de grand-maréchal du Pérou. Il avait fait généreusement le sacrifice de sa fortune à la cause sacrée du patriotisme; mais il a trouvé un légitime dédommagement dans l'hacienda de Montalban, qui lui a été offerte comme récompense nationale. Cette belle résidence, d'un revenu considérable, est située à trente lieues de Lima, aux environs de Cañete, dans un site charmant. Elle est habitée aujourd'hui par le fils du Libérateur, dans lequel revivent les traditions de loyauté et d'honneur, transmises comme un héritage, de génération en génération, dans sa famille.

més annuellement, à raison d'un député sur quinze mille individus. Tout citoyen âgé de plus de vingt-cinq ans, et tout militaire sans commandement, pouvaient être élus, pourvu qu'ils possédassent un fonds de terre de la valeur de deux mille dollars, ou qu'ils fussent natifs du département qui les nommait. Le sénat se composait de sept membres choisis au ballottage par les députés, et dont quatre au moins devaient appartenir au corps même des députés; des ex-directeurs, des ministres d'État, des évêques, d'un membre du tribunal suprême de justice, de trois officiers de l'armée, nommés par le directeur, du délégué directorial du département où le congrès s'assemblait, d'un docteur de chaque université, de deux négociants et de deux propriétaires, ayant chacun un capital de trente mille dollars au moins. Le sénat était en permanence; ses pouvoirs, comme ceux du directeur, duraient six années. Le directeur, dont la nomination appartenait au congrès, pouvait, à l'expiration des six années d'exercice qui lui étaient accordées, être réélu pour quatre ans encore.

Cette constitution ne devait pas avoir un cours longtemps paisible. Plusieurs germes de mécontentement se glissèrent dans l'âme d'une nation mobile, et que rien n'avait encore préparée à l'exercice de ses droits. Un homme plus habile qu'honnête, plus ambitieux que patriote, résolut de les exploiter à son profit. Le général Freyre avait sans doute des talents; mais il lui manquait ce que le talent seul ne remplacera jamais, le sens moral et la probité politique. Il voulait se substituer au général O'Higgins. Pour arriver à ce but il trouvait que tous les moyens étaient bons. Non content d'irriter sourdement le Chili contre un homme qui lui avait rendu de si éminents services, il donna l'exemple de la désobéissance aux lois, et finit par lever devant tous l'étendard de la révolte. Il y eut un moment d'anarchie terrible. Freyre marcha contre la capitale de son pays, et les gar-

nisons de Quillota et d'Aconcagua, auxquelles O'Higgins avait donné ordre de l'arrêter, refusèrent d'obéir.

Pendant ce temps, le général Bénavente marchait aussi contre la capitale, à la tête d'une armée de mécontents. On envoya sommer O'Higgins de déposer le pouvoir : il y consentit à la condition qu'un congrès national serait convoqué de nouveau, et que, si les difficultés n'étaient pas aplanies dans les six mois, le pouvoir ferait retour au peuple. La direction suprême, si noblement résignée par lui, fut aussitôt offerte à son rival, qui l'accepta.

Une nouvelle constitution fut bientôt adoptée ; mais la création d'un conseil d'État, et la faculté accordée au congrès de prolonger indéfiniment le mandat des sénateurs, qui ne leur était confié jadis que pour six ans, n'étaient point des panacées qui dussent guérir en un moment les maux d'un pays si profondément atteint. L'esprit de révolte était dans le peuple ; l'esprit de rébellion dans les armées de terre et de mer. Comme aux premiers jours de notre Révolution, de prétendus envoyés du peuple se présentaient à la barre de l'assemblée, proférant la menace contre les députés qui ne parlaient point conformément à leurs vœux. Les congrès se succédaient les uns aux autres : l'anarchie était partout. Les représentants de Santiago prononcèrent la déchéance de Freyre, qui de son côté prononça la dissolution de l'assemblée. Il fut le plus fort et se maintint au pouvoir. Deux partis venaient de se former dans la république : l'un, celui des unitaires, qui voulait la forte centralisation du pouvoir ; l'autre, celui des fédératifs, qui voulait au contraire la division de l'État en provinces indépendantes, réunies par un simple lien fédéral. Ce dernier système fut adopté par le congrès ; mais il sembla n'avoir d'autre résultat que de précipiter le pays dans de nouvelles convulsions. Sanchez succédait à Freyre, et Encalada succédait à Sanchez ; Freyre reparaisait au

pouvoir pour être contraint de nouveau à le quitter ; Pinto essayait, à son tour, de raffermir l'ordre ; — aucun d'eux n'y parvenait ; on roulait dans un éternel chaos. Les insurrections se succédaient : on arrêtait les ministres en masse, et le déficit allait toujours croissant dans les coffres vides de l'État.

Le 24 février 1828, un nouveau congrès s'assembla à Santiago ; mais il se transporta lui-même à Valparaiso, déposa le général Pinto, et le remplaça par don José Miguel Infante. Les tendances de ce congrès étaient fédératives. Les habitants de Santiago étaient unitaires. Ils se soulevèrent et rétablirent Pinto. Les fédéralistes, de leur côté, se placèrent sous la protection d'un autre général, Prieto, et celui-ci arriva bientôt sous les murs de Santiago pour s'y faire battre par les troupes unitaires. A la suite de cette victoire, le pouvoir fut remis de nouveau aux mains du général Freyre.

Freyre ne conserva pas longtemps le pouvoir. Il fut renversé par une révolution. Riego fut élu président à sa place. Celui-ci s'occupa fort peu des affaires de l'État, dont il laissa la charge à un citoyen éminent, Portalès, dont le nom, aujourd'hui encore, inspire à son pays une reconnaissance mêlée de vénération.

Riche et influent, Portalès avait été nommé d'abord gouverneur général de Valparaiso ; ses talents administratifs ne tardèrent point à le faire remarquer, et il fut appelé par le président au poste de premier ministre. A partir de ce moment, on peut dire qu'il n'eut plus qu'une pensée dans l'âme, — la grandeur de sa patrie. La constitution qui régit maintenant encore le Chili est l'œuvre de son génie politique. C'est également à lui que l'on doit la promulgation de ces lois organiques, complément de la constitution, grâce auxquelles le Chili est aujourd'hui à la tête des républiques du Sud.

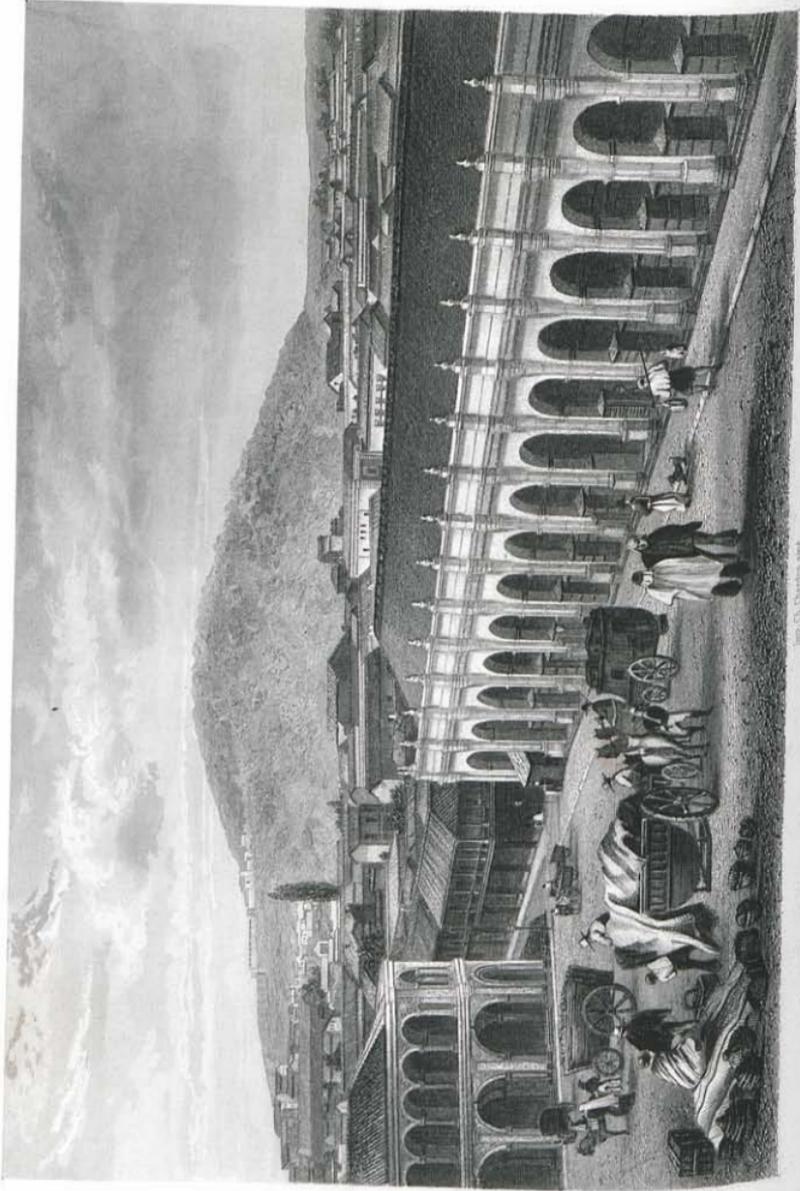
L'alliance trop intime de la Bolivie et du Pérou apparaissait

à l'horizon comme un nuage gros de tempêtes. Portalès voulut la rompre, et il organisa contre le dernier de ces deux pays une expédition dont il s'était réservé la conduite suprême. Mais un complot se forma contre lui, ourdi dans l'ombre par ceux dont il paralysait les manœuvres, ou dont il gênait l'ambition. Il fut assassiné dans le trajet de Santiago à Valparaiso. Il eut du moins la gloire de ne pas mourir tout entier et de survivre à ses œuvres. Ses plans, dont le président avait pénétré la profondeur et compris la portée, furent exécutés avec toute l'exactitude et toute la ponctualité que lui-même eût pu désirer, et ils ont assuré la suprématie intellectuelle et morale que personne ne songe plus à contester au Chili. Ajoutons, pour peindre d'un trait ce caractère antique, dévoré de l'amour de son pays et digne des plus beaux jours de la Grèce et de Rome, que Portalès était entré aux affaires avec une fortune personnelle de près de trois millions, et qu'il ne laissa pas même de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Ces funérailles, à tous les titres, devaient être un deuil public.

III

L'ancienne capitainerie générale du Chili est divisée aujourd'hui en huit provinces, subdivisées elles-mêmes en districts. La division naturelle partagerait le Chili en trois grands groupes : Coquimbo au nord, Santiago au centre, Concepcion au sud. Malgré les efforts des villes rivales, Santiago est toujours la véritable capitale de la république chilienne.

Santiago est situé sur la rive gauche du Rio Mapocho, au milieu d'une vaste plaine, bornée à l'est par par les Cordillères, et



Albert sc.

Thomp. C. Chearton del.

GRANDE PLACE DE SANTIAGO DE CHILI.

à l'ouest par la montagne du Prado. C'est peut-être le territoire le plus fertile du nouveau monde. Nous n'avons rien de particulier à dire de la ville, plutôt jolie que belle : sa régularité est par trop symétrique. Elle est divisée en *cuadras*, toutes de la même grandeur, et alignées au cordeau avec une précision que rien ne fait dévier. Les larges rues, pavées de ces petits cailloux que l'on appelle cailloux de rivières, sont garnies de trottoirs courant de chaque côté des maisons, faites de briques et peintes en blanc. Toutes ces maisons sont semblables : qui en voit une en voit mille. Leur disposition est bien entendue : une grande porte, ornée de pilastres et d'ornements, conduit au *patio*, vaste cour carrée au fond de laquelle se trouve la pièce principale, qui est ordinairement une salle à manger. De chaque côté sont des chambres à coucher, des cabinets de travail ou des salons de réception. Le toit est couvert en tuiles rouges, quelquefois aussi, mais rarement, en briques. Les appartements qui se trouvent sur le devant des maisons servent assez souvent de boutiques ; on y entre alors au moyen d'une petite porte. Les fenêtres qui donnent sur la rue sont garnies de barreaux de fer peints en noir. Derrière chaque maison se trouve un jardin, et derrière chaque jardin un *corral* destiné aux chevaux et aux voitures. Les jardins sont disposés avec un goût charmant ; ils sont ornés de fontaines et abondent en plantes indigènes très-curieuses, surtout pour un étranger ; on y voit encore une profusion d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de tilleuls, de cèdres et de palmiers.

Les édifices publics, qui se trouvent groupés autour de la grande place, au centre de la ville, ne se recommandent point par leur mérite artistique. Il n'en faut pas faire de reproche aux habitants du pays : ce que l'architecture exige avant tout, c'est une base solide pour les monuments qu'elle élève. Comment bâtir sur un sol qui tremble ? Un style pseudo-mauresque domine



GRANDE PLAZA DE SANTIAGO DE COMPOSTELA

à l'ouest par la montagne du Prado. C'est peut-être le territoire le plus fertile du nouveau monde. Nous n'avons rien de particulier à dire de la ville, plutôt jolie que belle : sa régularité est par trop symétrique. Elle est divisée en *cuadras*, toutes de la même grandeur, et alignées au cordeau avec une précision que rien ne fait dévier. Les larges rues, pavées de ces petits cailloux que l'on appelle cailloux de rivières, sont garnies de trottoirs courant de chaque côté des maisons, faites de briques et peintes en blanc. Toutes ces maisons sont semblables : qui en voit une en voit mille. Leur disposition est bien entendue : une grande porte, ornée de pilastres et d'ornements, conduit au *patio*, vaste cour carrée au fond de laquelle se trouve la pièce principale, qui est ordinairement une salle à manger. De chaque côté sont des chambres à coucher, des cabinets de travail ou des salons de réception. Le toit est couvert en tuiles rouges, quelquefois aussi, mais rarement, en briques. Les appartements qui se trouvent sur le devant des maisons servent assez souvent de boutiques ; on y entre alors au moyen d'une petite porte. Les fenêtres qui donnent sur la rue sont garnies de barreaux de fer peints en noir. Derrière chaque maison se trouve un jardin, et derrière chaque jardin un *corral* destiné aux chevaux et aux voitures. Les jardins sont disposés avec un goût charmant ; ils sont ornés de fontaines et abondent en plantes indigènes très-curieuses, surtout pour un étranger ; on y voit encore une profusion d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de tilleuls, de cèdres et de palmiers.

Les édifices publics, qui se trouvent groupés autour de la grande place, au centre de la ville, ne se recommandent point par leur mérite artistique. Il n'en faut pas faire de reproche aux habitants du pays : ce que l'architecture exige avant tout, c'est une base solide pour les monuments qu'elle élève. Comment bâtir sur un sol qui tremble ? Un style pseudo-mauresque domine

sur cette place, où les édifices sont maintenus, par de fréquents lavages, dans un état de blancheur trop crue. Les piédestaux des pilastres, en porphyre rouge, ont cependant un certain caractère architectural qu'il ne faut pas nier. Les faubourgs sont assez gais, et la belle promenade de Tajamar, plantée de peupliers d'Italie et laissant voir dans la perspective la cime neigeuse des Andes, mérite l'attention du touriste aussi bien que la faveur des habitants de Santiago.

La population de la capitale du Chili est d'environ cent mille âmes ; il n'y a point, comme chez nous, ces classes intermédiaires qui forment la bourgeoisie ; le commerce est fait par les étrangers ; les naturels du pays sont riches ou pauvres : il n'y a pas de milieu. Les riches, qui gardent comme un précieux monopole les emplois publics, possèdent tous, dans les belles vallées qui entourent la ville, des métairies ou *haciendas* parfaitement tenues, où leurs régisseurs vendent en détail les produits du sol.

Valparaiso est le port du Chili et son grand dépôt commercial. Son aspect ne tient pas absolument toutes les promesses de son nom, qui veut dire vallée du paradis. Nous ne retrouvons pas ici le caractère de symétrie et de régularité signalé plus haut dans les constructions de Santiago ; Valparaiso dont la population est d'environ quatre-vingt mille âmes, est, au contraire, une ville essentiellement pittoresque : elle se divise en groupes bien distincts, dont les uns se cachent au fond des ravins, tandis que les autres s'étagent sur des amphithéâtres de collines, dont les végétations rares tranchent çà et là sur le fond rougeâtre des terrains. La baie en demi-cercle, que ravagent les ouragans, s'appuie au faubourg d'*Almendras*, dont le nom veut dire amandiers ; elle est dominée par le mont Allègre, d'où la vue s'étend sur la mer immense, se reporte sur la cime des Andes, ou se repose dans la profondeur des vallées.

Concepcion, que l'on appelle aussi *la Mocha*, est la principale ville du Chili méridional. Elle fut jadis florissante et riche ; mais le dangereux voisinage des Molouches insoumis lui a été plus d'une fois fatal : leurs attaques à main armée se sont souvent terminées par le pillage et l'incendie. Il faudrait à la ville, tant de fois malheureuse, de longs jours de paix pour relever toutes ses ruines.

Le voisinage de la mer, l'abondance des cours d'eau, l'aspect grandiose des Andes, tout contribue à faire du Chili un des pays les plus pittoresques de l'Amérique. Les terres d'alluvion déposées dans ses vallées par des cours d'eau leur donnent une fertilité dont on n'a pas encore songé à tirer tout le parti souhaitable. C'est que les habitants du Chili ont au fond de leur caractère une indolence apathique qui les éloigne de tout ce qui exige la peine et les efforts. Ils sont aimables, enjoués, spirituels, mais insoucians et paresseux. Fils de conquérants, jadis possesseurs d'esclaves, il leur est difficile de ne pas voir dans le travail une sorte de dégradation. Ils ont trop oublié la parole du livre sacré, cette parole que Dieu adressa au genre humain tout entier en l'adressant à notre premier père :

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front! »

À part quelques haciendas, possédées par les gens riches, qui les font cultiver avec soin, la campagne offre partout un aspect de dégradation voisin de la misère. Les possesseurs d'un sol abandonné ne lui demandent que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ; les paysans végètent sur une natte au fond d'une hutte de bambous ou d'une mesure de pierres sèches ou de terre : ils écrasent leurs grains entre deux pierres et font cuire un pain mal fait dans un four primitif, jusqu'à ce qu'il arrive à un tel état de dessiccation qu'ils puissent l'effriter en poussière par la simple pression des doigts. Humains d'ailleurs et charitables, hospitaliers comme on l'est dans tout le

nouveau monde, ils partagent volontiers ce qu'ils ont, et regrettent de ne point posséder davantage pour être à même de donner plus. L'état de guerre perpétuel dans lequel s'est toujours trouvé le pays depuis la conquête a singulièrement trempé leur courage. Ils se rient du danger et bravent la mort avec une insouciance toute chevaleresque. Ils sont d'humeur facile et enclins aux plaisirs. Leurs femmes ont la grâce de tournure et l'éclat de beauté des Espagnoles leurs mères, avec ce je ne sais quoi de plus intime et de plus séduisant encore, que le contact d'un sol vierge et le soleil du nouveau monde semblent avoir donné partout aux créoles.

Les Chiliens des classes riches aiment le jeu avec une véritable passion, le jeu sous toutes ses formes, jeu d'adresse et de force, lutte des armes, courses de chevaux, combats d'animaux, jeu de hasard avec les cartes et les dés. Parmi leurs divertissements de prédilection, il faut citer la *ciuca*.

Les joueurs se divisent en deux camps, comme dans le cricket anglais, et s'arment d'un bâton recourbé à son extrémité, qui sert à pousser et à repousser la balle, dirigée vers certains points déterminés à l'avance, où l'un des deux partis veut la conduire, tandis que l'autre fait ses efforts pour l'empêcher d'y arriver. Les Chiliens ne se passionnent pas moins pour un autre jeu qu'ils appellent les *portos* : celui-ci se joue à deux personnes avec des fèves blanches, dont une des faces est teinte en noir. L'habileté consiste à faire tomber la fève sur la face blanche ou noire, selon la stipulation du pari, — en la faisant passer à travers un anneau adapté à un bâton planté en terre.

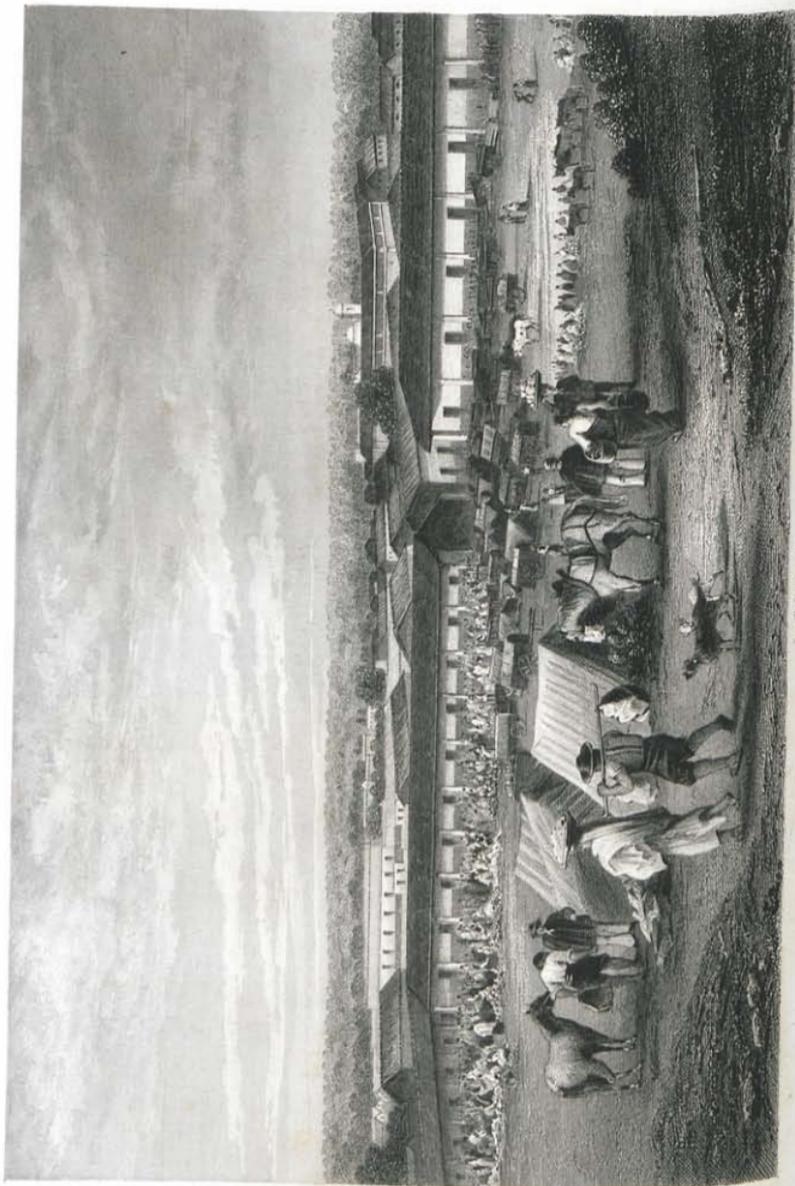
Les Chiliens ont aussi pour la danse un goût très-vif : ils ont emprunté à leurs voisins les Araucans la *zapatera*, dont les phases se déroulent sur un rythme assez vif, avec accompagnement de figures bizarres et compliquées. Il y a seulement quelques années le carnaval était signalé par un ensemble d'orgies et de

désordres qui ne se peuvent comparer qu'aux saturnales du monde antique. La danse est, du reste, élevée en quelque sorte à la hauteur d'une institution nationale. On danse partout et à propos de tout. La mort des enfants au-dessous de l'âge de sept ans, limite que l'Église catholique a fixée à la raison naissante, est l'occasion de fêtes et de réjouissances. La nuit funèbre, que partout ailleurs on passe dans la douleur et dans les larmes, les habitants du Chili la consacrent aux plaisirs, aux festins et aux chansons..., ainsi qu'à la zapatera. La petite victime, couronnée de fleurs, est placée sur un lit de parade, autour duquel on allume des cierges. La nuit se passe à rire, à boire, à chanter, à danser devant elle, et à féliciter les parents d'un événement qui d'un enfant fait un ange, et, en échange de la terre, lui donne le ciel. Je ne sais jusqu'à quel point le cœur des mères accepte cette consolation. Les mères aiment mieux leurs enfants que les anges.

Les gens riches ont, depuis longtemps déjà, adopté les usages de l'Europe : ils jouent le whist, dansent le quadrille, que l'on nomme aussi contredanse, parce qu'il est le contraire de la danse, et causent en prenant le *maté*, cette herbe du Paraguay qui remplace le thé chinois. Les équipages, les livrées, les titres nobiliaires commencent à devenir à la mode, et l'on ne s'en prive point.

Les troupeaux sont une des principales richesses du pays, troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, d'ânes et de chevaux. Il n'est pas rare de rencontrer des agglomérations de dix à douze mille têtes. Un certain nombre de ces animaux sont retournés à l'état sauvage, et appartiennent à qui s'en empare. Presque toutes les espèces sont devenues, sous l'influence du climat, supérieures aux types importés. Il en a été de même des céréales, qui, dans certaines localités, rendent jusqu'à soixante pour un. Les plantes potagères et les arbres fruitiers se sont

également acclimatés avec la plus grande facilité. Les mines continuent à être exploitées. On le voit donc, le Chili, comme la plupart des nouveaux États de l'Amérique du sud, tient entre ses mains les éléments de sa prospérité. S'il raffermir chez lui tous les grands principes qui assurent la stabilité des institutions ; s'il parvient à la ferme alliance de l'ordre et de la liberté, qui doit être le but de toutes les nations modernes, il arrivera promptement au bien-être par l'agriculture et à la richesse par l'exportation.



Albert 26

Imp. Ch. Chauvin. del.

PLACE DU MARCHÉ. À L'ASSOMPTION.

PARAGUAY

I

Le Paraguay, comme la plupart des pays de l'Amérique du sud, enclavés dans des déserts, a deux espèces de limites, — des limites acceptées par tout le monde, et des limites contestées. — Les limites contestées de cette belle région avoisinent les possessions des Indiens insoumis, dont il est difficile de savoir où elles commencent, où elles finissent. Telles sont, pour le Paraguay, les contrées situées entre le Rio-Paraguay et le Rio-Apa ; tel est encore le Grand-Chaco, habité par des tribus indiennes, et dont une portion est réclamée par la confédération Argentine, et l'autre par le Brésil. Les limites reconnues par tout le monde sont, au nord le Rio-Apa, à l'est le Rio-Parana, qui s'infléchit vers le sud de manière à lui servir encore de frontière de ce côté ; enfin, à l'ouest, le Rio-Paraguay. La longueur totale du pays est d'environ cinq cent soixante kilomètres, sur une largeur de deux cent quarante : sa superficie mesure quatorze mille milles carrés.

Deux fleuves importants arrosent son territoire, le Paraguay et le Parana, dont les eaux se réunissent à Corrientes, et, plus



PLAGE DE BANCUT, A L'ASSOMPTION

PARAGUAY

I

Le Paraguay, comme la plupart des pays de l'Amérique du sud, enclavés dans des déserts, a deux espèces de limites, — des limites acceptées par tout le monde, et des limites contestées. — Les limites contestées de cette belle région avoisinent les possessions des Indiens insoumis, dont il est difficile de savoir où elles commencent, où elles finissent. Telles sont, pour le Paraguay, les contrées situées entre le Rio-Paraguay et le Rio-Apa ; tel est encore le Grand-Chaco, habité par des tribus indiennes, et dont une portion est réclamée par la confédération Argentine, et l'autre par le Brésil. Les limites reconnues par tout le monde sont, au nord le Rio-Apa, à l'est le Rio-Parana, qui s'infléchit vers le sud de manière à lui servir encore de frontière de ce côté ; enfin, à l'ouest, le Rio-Paraguay. La longueur totale du pays est d'environ cinq cent soixante kilomètres, sur une largeur de deux cent quarante : sa superficie mesure quatorze mille milles carrés.

Deux fleuves importants arrosent son territoire, le Paraguay et le Parana, dont les eaux se réunissent à Corrientes, et, plus

tard, par leur jonction avec l'Uruguay, forment le Rio de la Plata. Le Rio-Paraguay, qui donne son nom au pays, prend sa source dans les montagnes du Brésil. On a cru longtemps qu'il naissait d'un lac, — il le traverse seulement, — et c'est même cette croyance qui lui avait fait donner ce nom de Paraguay, qui veut dire le fleuve couronné. Les anciens habitants de la contrée regardaient ce lac comme la couronne du fleuve.

Le Paraguay est une des routes naturelles par où l'on remonte du sud jusqu'au Brésil. Un Français, le lieutenant de vaisseau Picard, l'a exploré jusqu'à la ville de l'Assomption, en 1855, sur l'avis à vapeur *le Flambeau*. Il a trouvé, dans presque toute l'étendue de son parcours, un lit d'une égalité remarquable, large de 350 à 400 mètres, très-rarement interrompu par les îles, mais, en revanche, faisant de nombreux détours : sa profondeur varie de 15 à 20 mètres ; mais, dans les passes, qui se retrouvent à des distances assez rapprochées, on n'a plus que 3 à 4 mètres de profondeur. Les principaux affluents du Paraguay sont : le Pilcomayo, ou rivière des Moineaux, qui prend sa source dans la Bolivie, et le Vermejo ou fleuve Vermeil, auquel les Indiens et même les Espagnols ont longtemps attribué les mêmes vertus qu'à la fontaine de Jouvence.

Le nom du Parana, autre grand fleuve du Paraguay, signifie *Mer*, et indique ainsi son étendue. Il prend sa source dans le Brésil, reçoit de nombreux affluents, entre autres le Paraguay, et par sa jonction avec l'Uruguay forme le Rio de la Plata.

Les principales villes du Paraguay sont : Assomption, capitale du pays ; Conception, San-Pedro, Incarnation, Villa Rosario, Villa Franca, Villa del Pilar, Santa Rosa. A vrai dire, toutes ces villes, si l'on en excepte la capitale, ne seraient en Europe que de simples bourgades. L'église et son presbytère, un cabaret, une forge et une boutique d'épicier, forment le noyau de la prétendue cité,

dont les maisons, au lieu de se grouper tout autour, se dispersent au loin dans la campagne.

Il en est autrement d'Assomption.

Cette capitale du Paraguay est une véritable ville, assez grande, régulièrement bâtie, avec de larges rues bordées de trottoirs, dont la chaussée est de sable fin, disposé par couches serrées et battues, qui valent ainsi le meilleur macadam ; les maisons, en terre ou en briques, n'ont pour la plupart qu'un simple rez-de-chaussée ; quelques-unes, cependant, sont élevées de deux étages. Elles ont une cour intérieure et un jardin derrière l'habitation. On compte trois églises, propres, jolies, coquettes, comme le sont partout, du reste, les églises des jésuites.

La population du Paraguay est d'environ douze cent mille habitants. Son climat est le plus délicieux du monde, un véritable Éden, fécondé par l'humidité des fleuves et la chaleur du soleil, où les fleurs et les fruits se trouvent côte à côte sur le même arbre, que l'hiver ne dépouille jamais de la verdure de son feuillage. La vapeur tiède et parfumée qui s'en exhale, toute chargée de secrètes langueurs, vous enveloppe de bien-être : nulle part plus que là on ne sent le bonheur de vivre. Les plus grandes oscillations du thermomètre ne sont que de 6 degrés : il ne descend jamais au-dessous de 24, et ne monte jamais au-dessus de 30.

Cette température n'est pas moins favorable aux animaux qu'aux hommes : les forêts et les campagnes y sont remplies d'une incroyable abondance d'espèces, appartenant à tous les ordres de la nature. Les importations européennes y prospèrent à côté de la production indigène. Les chevaux et les bœufs y sont retournés à l'état sauvage ; mais, facilement pris par les chasseurs, ils fournissent à tous les besoins du pays. Malheureusement ces troupeaux sont souvent ravagés par les jaguars et les diverses variétés de cette terrible race féline, qui attaquent les bœufs de la plus grande espèce, et en viennent promptement

ment à bout, en leur brisant les vertèbres cervicales. A côté de ces diminutifs de tigre, nous trouvons des espèces presque aussi féroces du genre chien, tels que le loup et le chacal, qui causent d'incalculables dégâts autour de leurs retraites.

Parmi les animaux originaires du Paraguay, il faut citer en première ligne le tapir, que l'on ne trouve guère ailleurs que dans les fourrés les plus épais et au milieu des sites les plus déserts et les plus sauvages. Il se distingue par la petite trompe de 7 ou 8 centimètres qu'il porte à l'extrémité du museau. Sa taille est de 2 mètres de longueur, sur une hauteur de 1^m,50. On ne le recherche point pour sa chair, dure, coriace et de mauvais goût, mais pour sa peau, plus épaisse, plus résistante et plus solide que celle d'aucun autre animal du pays. C'est encore au Paraguay que l'on trouve le fourmilier, ainsi appelé du nom de l'insecte dont il fait sa nourriture.

Plus original encore est le petit animal connu sous le nom de *tatou*, dont la taille varie de 2 à 3 pieds, et dont le corps est recouvert de trois boucliers, placés, le premier sur sa tête, le second sur ses épaules et le troisième sur sa croupe. Ces boucliers se composent de lames d'écailles superposées, jouant les unes sur les autres, et recouvertes d'un tissu dermique. Cet animal, qui vit dans les terriers, rend de grands services aux habitants du pays par l'abondante destruction d'insectes à laquelle il se livre.

Passons rapidement sur la tribu des singes, où l'on distingue les trois familles des ouarines, des saïs et des sakis, pour arriver tout de suite aux serpents. Le Paraguay est la vraie patrie des serpents. Nulle part, les reptiles ne sont représentés par des variétés plus nombreuses. Beaucoup appartiennent aux plus dangereuses espèce, soit à cause de leur force et de leur férocité, soit à cause de leurs propriétés venimeuses.

Le plus grand de ces reptiles est le boa-constrictor, qui s'at-

taque aux troupeaux. Quand il enlace un taureau dans ses irrésistibles étreintes, il ne le lâche qu'après avoir broyé ses reins, disloqué ses os, et fait de ce qui tout à l'heure encore était un être plein de force et de vie, une masse inerte, qu'il va bientôt engloutir. Si le boa tue par la force, les vipères et les serpents à sonnettes tuent non moins sûrement par le poison. Le résultat est le même : c'est la mort. Tout petit, à peine de la grosseur d'un tuyau de plume, et long de 20 centimètres, le mandurié est peut-être plus terrible encore. On ne survit guère à sa morsure. La plupart des rivières du Paraguay sont peuplées de crocodiles, qui portent également dans leurs eaux et sur leurs rives la destruction et la mort.

La profonde solitude des forêts vierges, les champs cultivés, les environs mêmes des demeures de l'homme, sont animés et embellis par le vol et les chants de toutes sortes d'oiseaux, à la voix harmonieuse et au brillant plumage ; les colibris, les perroquets et les oiseaux-mouches. Toutes les espèces domestiques connues en Europe enrichissent les basses-cours de la ferme ; les éperviers, les vautours et les condors trônent sur la cime des monts, au milieu du désert aérien, tandis que le corbeau, aussi cosmopolite que l'homme lui-même, ravage les plantations de maïs ; cependant la chauve-souris, ce quadrupède ailé, fait pénétrer la terreur avec elle dans la maison de l'Indien superstitieux.

Il faut compter parmi les principales richesses du Paraguay les admirables productions de ses forêts, des essences d'arbres vraiment précieuses, et dont l'utilité pratique est à peu près égale, sous le triple rapport de la construction, de la médecine et de la teinturerie. Contentons-nous de citer le *courbari*, très-recherché des ébénistes pour sa fibre solide et sa belle couleur d'un brun brillant ; le *palo amarillo*, dont la teinte jaunâtre est veinée de rose dans le sens de sa longueur ; l'*arinedey-pitá*, au bois rouge

sillonné de veines noires, tellement dur que, si l'on veut le travailler pendant qu'il est encore vert, il émousse ou ébrèche l'instrument; le *cèdre*, éternel et incorruptible; le *morosimo*, que l'on appelle aussi l'acajou du Paraguay, fibre poreuse, mais aux belles teintes; le *parolosa*, au grain fin et serré, dont la couleur rose pâle devient éclatante sous le vernis; le *palo santo*, vert olive, dur et odorant; le *corupay*, dont l'écorce excellente fournit à la tannerie des agents d'une rare qualité. Tous ces arbres, et d'autres encore que nous sommes contraints de passer sous silence, croissent pêle-mêle dans les grandes forêts du Paraguay, au milieu de beaucoup d'autres qu'il ne nous est pas même possible d'indiquer.

Parmi les productions végétales de cet heureux pays, il en est une que nous ne saurions oublier: c'est le MATÉ, que l'on appelle aussi l'*herbe du Paraguay*, et que l'on trouve en abondance dans les vallées humides et les terrains marécageux. C'est une plante arborescente qui peut atteindre la taille moyenne de l'oranger, mais que, dans le pays, on coupe de trois en trois ans, sans lui laisser prendre des proportions aussi considérables. Sa feuille, longue de 10 ou 12 centimètres, large de 4 ou 5, est de forme elliptique, épaisse, luisante, dentelée, et soutenue par un pétiole assez court. Les fleurs, disposées en groupes de trente à quarante, ont quatre pétales et quatre étamines. La graine qui leur succède est d'un rouge violet; elle a la forme de la graine du poivre. Quand arrive le moment de la récolte, on prend les branches les plus minces, que l'on expose au feu, jusqu'à la complète dessiccation; on les pulvérise alors dans un mortier, et on livre cette poudre au commerce. Quand on veut en faire usage, on la dépose au fond d'un vase d'argent; on verse dessus de l'eau bouillante, et l'on aspire l'infusion au moyen d'un chalumeau garni à son extrémité inférieure d'une boule percée de petits trous. La saveur du maté paraît tout d'a-

bord âpre à celui qui n'en a pas encore l'habitude ; mais cette habitude est vite prise, et, une fois contractée, elle devient tyrannique comme celle de l'absinthe ou du tabac. L'habitant du Paraguay auquel on enlèverait sa tasse de maté serait le plus infortuné des hommes.

Le tabac du Paraguay, bien que sa culture laisse encore assez à désirer, est d'une qualité excellente. Le cotonnier, au lieu d'être, comme ailleurs, une plante annuelle, dure quatre ou cinq ans, pendant lesquels il ne cesse de produire.

Le Paraguay possède, outre le chanvre et le coton, des plantes textiles précieuses. Nous devons placer en première ligne le caraguata, long de près de trois mètres, et dont les fils, d'une admirable blancheur, conservent jusque dans leur plus extrême ténuité une force de résistance considérable.

Le *m'bocaya-ibi* est peut-être moins long, mais il est encore plus fin et plus divisible. On en fait de magnifiques tissus et des liens d'une solidité à toute épreuve. La canne, très-riche en matière sucrée, n'attend qu'une culture intelligente pour enrichir le pays ; il est vrai qu'elle l'attend depuis longtemps.

Les plantes médicinales poussent au Paraguay avec une remarquable abondance. Nous citerons parmi les plus précieuses le quinquina fébrifuge, qui a rendu la santé à tant de malheureux, la salsepareille, le séné, la rhubarbe, le copahu, etc., etc. Il faudrait ajouter à ces plantes beaucoup d'autres simples, connus des seuls Indiens, qui s'en réservent le secret avec un soin jaloux. Il n'est pas rare de rencontrer dans les campagnes des descendants des anciens maîtres du pays, chargés d'une petite boîte contenant toute une pharmacie primitive, s'appliquant également aux hommes et aux animaux. Les Européens ne dédaignent point d'y avoir recours dans leurs maladies, et ils s'en sont plus d'une fois trouvés mieux que des remèdes ordonnés par la Faculté

Les plantes tinctoriales sont également considérées comme une des principales richesses de ce beau pays si admirablement doué. Son indigo, supérieur à celui de Guatemala, vaut celui des Grandes-Indes ; le rocou est plus riche en couleurs que celui de Cayenne. L'algarobilla fournit un noir intense et brillant ; l'acanguay, plante rampante de la famille des rubiacés, fournit une écarlate supérieure à celle de la garance, et presque tous les arbres cités par nous comme bois de construction possèdent aussi de remarquables qualités comme bois de teinture. Parmi les essences gommeuses et résineuses dont toutes les applications ne sont pas encore trouvées, il en est une qui prend de jour en jour une importance plus grande en Europe : nous voulons parler du caoutchouc, qui se fait de jour en jour une place plus considérable dans l'industrie.

Nous ne citons même pas ces plantes d'Europe apportées au Paraguay par les Européens, et qui ont été admises avec une facilité extrême au bénéfice de la naturalisation. Celles-là, nous les retrouvons dans presque toutes les parties de l'Amérique espagnole, où elles ajoutent une richesse nouvelle aux richesses indigènes.

II

Il n'est point de pays au monde dont la conquête ait coûté à l'Espagne plus de sang que celle des provinces qui avoisinent les rives du Rio de la Plata. Le grand pilote de Castille, don Juan de Solis, paya de sa vie l'honneur d'avoir pénétré le premier dans ces régions encore inexplorees.

Il fut mangé par ceux auxquels il allait rendre visite.

La seconde expédition, tentée par les Portugais cherchant un

chemin pour aller du Brésil au Pérou, ne fut pas plus heureuse : ceux-ci tombèrent entre les mains d'une tribu indienne qui les extermina.

Mais, en 1526, un Vénitien, Sébastien Cabot, au service de Charles-Quint, placé comme capitaine général à la tête d'une flottille de cinq vaisseaux, renouvela l'entreprise, et réussit là où d'autres avaient échoué. Il remonta donc le fleuve auquel Solis avait donné son nom. Il imposa aux Indiens, qui n'osèrent point l'attaquer : loin de là, ils lui offrirent de l'argent, et Sébastien, concluant de ce présent à l'existence des mines qu'il cherchait, enleva au fleuve le nom du malheureux Solis, et lui donna celui de Fleuve d'Argent, Rio de la Plata, qu'il a, depuis, toujours conservé. Il fonda sur les bords du Parana un fort auquel il donna le nom de fort du Saint-Esprit et de tour Cabot ; puis, lassé d'attendre en vain les renforts qu'il demandait sans cesse à l'Espagne, il laissa une garnison de cent vingt hommes sous le commandement de Nuño de Lara, et reprit la route de l'Europe. Les Indiens endormirent les Espagnols par une apparente tranquillité, les surprirent dans leurs forts et les massacrèrent.

Neuf ans plus tard, en 1554, don Pedro de Mendoza apparut dans ces contrées à la tête de deux mille cinq cents hommes appartenant pour la plupart aux plus grandes familles de l'Espagne. A son arrivée dans le Rio de la Plata, il fonda le long du fleuve la ville qui devait devenir célèbre sous le nom de Buenos-Ayres. Il s'avança presque aussitôt dans l'intérieur du pays, et, luttant tout à la fois contre les Indiens et contre la maladie, il remonta le Paraguay. Un détachement, conduit par un de ses lieutenants, Juan Oyolas, bâtit sur le Parana la ville de l'Assomption, qui fut jusqu'en 1620 la capitale de la province de la Plata. Découragé, du reste, par le peu de succès qu'il obtenait, Mendoza essaya de regagner l'Espagne, comme avait fait son pré-

décèsseur. Il mourut en route. Oyolas, maître de la situation sur la Plata, ne se proposa plus qu'un but : trouver une route de terre pour aller au Pérou, en évitant ainsi les lenteurs et les périls du cap Horn. Il périt dans l'entreprise. Son successeur Irata, actif, entreprenant, né pour l'aventure, fit de nouvelles découvertes, et il eût peut-être trouvé dès ce moment la route cherchée, si l'on n'avait jugé à propos de lui envoyer d'Espagne un remplaçant. On ne put, du reste, que retarder la gloire qui lui était promise : une révolte renversa le nouveau venu et remit Irata à la tête des affaires. La fameuse route fut trouvée par lui, et le Paraguay conquis.

III

Les habitants de cette vaste contrée, divisés en un très-grand nombre de tribus, présentaient des caractères trop complexes et trop disparates pour qu'il fût possible de les réduire à un seul et même type : les uns étaient doux, mais indolents ; les autres, énergiques et cruels ; ceux-ci faisaient leurs délices de la chair humaine, dont ceux-là avaient horreur. Il y en avait qui réduisaient leurs femmes à une sorte d'esclavage dégradant, tandis que leurs voisins acceptaient la domination du sexe faible ; telle peuplade avait une sorte de constitution régulière et une autorité reconnue ; telle autre vivait dans le désordre et l'anarchie. Un seul trait commun leur convenait à tous : ils étaient sous le joug de la superstition, et se livraient aux pratiques de l'idolâtrie.

La tribu connue sous le nom de tribu des Malassias, était la première entre toutes, au point de vue de l'intelligence ; c'est

chez elle seule que nous retrouvons une idée supérieure et rationnelle de la Divinité.

Au point de vue géographique, on pouvait diviser en trois groupes ces nouveaux vaincus de l'Espagne :

Tribu du Paraguay proprement dit ; tribu du Grand-Chaco ; tribu des Missions.

Ces trois grandes classes étaient elles-mêmes susceptibles de subdivisions. Nous indiquerons rapidement les plus importantes.

Ce sont d'abord les *Guaranis*, qu'il faut placer au premier rang des nations indiennes vivant sur le sol dont nous écrivons l'histoire. C'est de cette tribu, sur laquelle se greffa un rameau espagnol, qu'est sortie la population de ce Paraguay des jésuites, qui fit tant de bruit, non-seulement dans l'Amérique du Sud, mais dans le monde entier. La langue harmonieuse de leurs ancêtres, à laquelle les Jésuites ont donné des règles, est encore parlée aujourd'hui chez leurs descendants ; langue d'un peuple jeune, pleine de poésie, de couleur et d'images, qu'il faut regretter de voir peu à peu disparaître sous le laconisme géométrique et froidement exact des idiomes modernes.

Comme la plupart des habitants de cette région, les Guaranis n'admettaient point le principe d'autorité : le seul besoin de la défense leur avait donné un chef militaire, lequel était parvenu peu à peu à faire de son pouvoir une sorte de patrimoine de famille. On cultivait ses terres ; on les ensemençait, on les récoltait pour lui ; on le suivait à la guerre : mais il n'avait aucune espèce de pouvoir civil. Les Guaranis adoraient les astres et leur sacrifiaient des victimes humaines, dont ils mangeaient les chairs dans des festins solennels. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, mais ils faisaient de cette âme immortelle quelque chose de semblable aux dieux-mânes des anciens Romains, qui ne cessaient d'errer, ombres légères et voltigeantes, sur la tombe des

morts. La femme était moins la compagne de l'homme que son esclave, sa propriété, sa chose. La polygamie n'était, du reste, permise qu'au chef de la tribu. Les autres Indiens n'avaient qu'une seule femme : à la mort de son mari, elle se faisait le plus souvent d'incurables blessures, et restait estropiée pour le reste de sa vie.

Un des traits communs à toutes ces tribus, c'était une gourmandise naïvement exprimée ; quand les missionnaires commençaient à s'occuper de leur conversion, ils interrompaient souvent l'exposition de la doctrine en leur disant : Donnez-nous à manger ! Avant de connaître l'eau-de-vie, importée chez eux par les Européens, ils se contentaient de la *chica*, boisson faite avec le maïs fermenté ; mais ils ne tardèrent point à reconnaître la supériorité de nos alcools, et, à partir de ce moment, ils s'en montrèrent singulièrement avides.

Terre féconde, dont l'agriculture peut tirer d'inépuisables trésors, le Paraguay ne possède point ces mines de métaux précieux, au fond desquelles les conquérants allaient chercher la récompense de leurs travaux, et, pour ainsi parler, le prix même de leur victoire. Déçus dans cette espérance, ils durent aviser à d'autres moyens pour tirer parti de leurs nouveaux domaines. Maîtres du territoire, ils se regardaient aussi comme les maîtres des individus qui l'habitaient, et ils voulurent les exploiter comme la terre elle-même.

Charles-Quint, toujours animé des intentions les plus généreuses à l'égard de ses nouveaux sujets, voulut au moins régler cette tyrannie au petit pied, et, impuissant à l'abolir tout d'un coup, il essaya du moins de la modifier. On enleva aux conquérants le droit personnel qu'ils voulaient s'arroger sur les Indiens, mais on leur fit une concession qui présentait encore trop de danger. Ces malheureux, dont on leur retirait la propriété absolue, on les leur prêtait pour un espace de deux mois,

pendant lesquels ils pouvaient en exiger un tribut en argent de cinq piastres, et tous les travaux que l'on demande à ses serviteurs, — je me trompe, à ses esclaves. — Vainement on recommanda la modération et la douceur à ces maîtres d'un jour ; ils avaient trop de hâte de tirer de ces misérables tout le profit et toute l'utilité possible pour écouter la voix de la clémence et de la raison ; ils les épuisaient jusqu'à la mort. Le gouvernement créa bien des commissaires pour veiller à l'exécution de ces prescriptions. On les séduisit en leur faisant partager les fruits de l'extorsion, et ils se turent. Le nom espagnol fut maudit au Paraguay, comme au Mexique et au Pérou. Là encore l'extermination allait devenir une sorte de raison d'État, et le massacre en masse l'unique moyen de répression employé contre ces infortunés.

C'est alors que parut, à la date du 15 janvier 1609, une cédula de Philippe III, qui défendit de recourir à d'autres moyens que la douceur et la persuasion contre les Indiens. Les missionnaires furent chargés seuls de mener à bonne fin l'œuvre que les soldats avaient si gravement compromise.

A la suite des aventuriers qu'elle lançait à la conquête du nouveau monde, l'Espagne catholique envoyait toujours un certain nombre de religieux pour convertir les vaincus. Le roi d'Espagne ne voulait point souffrir chez ses sujets d'autre foi que la sienne. Malheureusement ces premiers missionnaires, qui appartenaient à l'ordre de Saint-François, agissaient sous l'inspiration de la plus monstrueuse institution qui ait jamais déshonoré la conscience humaine. Chacun a déjà nommé avant nous cette prétendue *sainte Inquisition*, qui a donné plus d'âmes à l'enfer qu'au ciel. Dans le nouveau monde comme dans l'ancien, les moines tenaient la croix d'une main et la torche de l'autre. Il fallait croire ou mourir, brûler des ardeurs mystiques de la charité, ou des flammes vives du bûcher. On n'avait que le choix.

La compagnie de Jésus professait d'autres principes et suivait d'autres errements. Les trois premiers pères qui arrivèrent au Paraguay, en 1588, se nommaient Ortega, Filds et Salonio. Ils eurent bientôt un établissement à Villarica, et dans la capitale, Assomption. D'autres Jésuites ne tardèrent point à venir les rejoindre, et tous ensemble ils dirigèrent des missions sur divers points. Ils se trouvèrent en face de difficultés que l'on eût dû prévoir ; les Espagnols, par leur conduite, avaient singulièrement compromis l'avenir de la nouvelle doctrine. Comment parler de douceurs évangéliques à ceux qu'ils avaient si cruellement persécutés ? comment leur prêcher la pureté quand leurs femmes et leurs filles avaient été victimes de la débauche des chrétiens ? Les Jésuites, si puissants par leur esprit de conduite, si persévérants dans l'effort, si constants dans leur inébranlable volonté, entreprirent la lutte contre tant d'obstacles, et ils les renversèrent. A ce gouvernement fondé sur la terreur et la cruauté, éternels instruments de la tyrannie, ils substituèrent l'idéal, que l'on n'avait jamais vu, et que l'on ne reverra peut-être jamais, d'une république chrétienne. Ne leur cherchons point un but secret pour rendre leur œuvre moins belle et moins grande : contentons-nous de voir le résultat, et, le trouvant beau, de l'admirer sans arrière-pensée.

Comme l'a dit excellemment Montesquieu : « On a voulu faire un crime à la Société de Jésus, qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie ; mais il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant heureux ! »

« Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ses contrées l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore le genre humain.

« Un sentiment exquis qu'a cette société pour tout ce qu'elle

appelle honneur, son zèle pour une religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses, et elle a réussi. Elle a retiré des bois des peuples dispersés; elle leur a donné une subsistance assurée; elle les a vêtus; et, quand elle n'aurait fait par là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle aurait beaucoup fait. »

Ces habiles ouvriers ne pouvaient, du reste, souhaiter une plus magnifique occasion. Jamais leur talent n'avait été plus à même de se manifester. Les conquérants avaient si profondément irrité les vaincus, que les Indiens étaient résolus à secouer leur joug et à les fuir jusque dans la mort.

Ce fut à ce moment que les jésuites s'engagèrent à conserver au roi d'Espagne ces sujets qu'il allait perdre. Il est vrai que le roi n'aurait plus sur eux qu'un droit de suzeraineté; mais, si peu que ce fût, c'était plus encore qu'il ne pouvait maintenant espérer. D'ailleurs, ne valait-il pas mieux pour lui avoir, à côté de ses autres possessions, des alliés que des ennemis?

Renonçant aux missions ambulantes, qui n'avaient produit aucun résultat, les jésuites résolurent de grouper les tribus converties autour de clochers communs, et de faire une nation de tous ces sauvages indisciplinés. Ils apportèrent à la réalisation de leur projet cette persévérance dont ils ont donné tant de preuves ailleurs. Les persécutions des conquérants, furieux de voir leurs abus dévoilés et leur cupidité trompée, les dangers d'une prédication chez des peuplades cruelles, qui détestaient l'Européen et qui prenaient les jésuites pour les émissaires des Espagnols, rien ne les rebuta: ils affrontèrent tout avec un invincible courage. Chateaubriand a tracé des premières missions un tableau remarquable :

« Les anciennes relations nous représentent les jésuites, un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite,

et sans autres provisions que leur confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses, où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces au lieu des hommes qu'ils y cherchaient..... Et quand les jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes. Ils savaient que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique ; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes ; ils remontaient les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur l'oiseau sauvage. Les Indiens ne manquèrent point de venir se prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter les accents ; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée ; l'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage : l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse ; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue ; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait aux pieds de la croix et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

« Ainsi la religion chrétienne réalisait, dans les forêts du nouveau monde, ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée. »

Les Jésuites donnèrent le nom de RÉDUCTIONS aux divisions territoriales adoptées par eux. Leur première réduction s'appela *Lorette*, nom que de récents miracles et le souvenir de la Vierge leur rendaient cher. *Lorette* se trouve, comme on sait, dans le

territoire compris entre le Parana et l'Uruguay. La gloire de cette première œuvre appartient aux deux pères Cataldino et Maceta. Un petit miracle vint corroborer avec infiniment d'à-propos l'œuvre de la conversion. Un cacique avait, à son grand regret, congédié ses femmes; un jour il les reprend; on le menace du courroux céleste; pour toute réponse, il retourne à ses dieux; le feu prend à sa cabane si subitement qu'il ne peut se sauver, et les Indiens terrifiés s'humilient devant la main qui a frappé leur chef!

Bientôt s'élevèrent Saint-Ignace et deux autres bourgades.

Ce fut à ce moment que les révérends pères, forts de leur premiers succès, demandèrent au roi Philippe III les privilèges qu'ils crurent nécessaires pour mener à bonne fin leur grande entreprise. Ils voulurent que les nouveaux chrétiens fussent libres, incapables d'être donnés en *commande*, ne reconnaissant chez le roi que sa suzeraineté féodale, mais relevant directement des jésuites comme seigneurs. On ne leur demanderait d'impôt qu'au moment où ils seraient parvenus à un assez haut degré de prospérité pour le payer. Que l'on veuille bien remarquer, d'ailleurs, qu'il ne s'agissait ici que de peuplades non sou-mises encores, et qu'ainsi la métropole ni les colons n'avaient aucune perte à supporter. Il s'agissait d'un ordre de choses à créer, non à changer. Cependant lorsque, en 1610, le roi eut accordé à la compagnie ce qu'elle demandait, les réclamations arrivèrent de tous côtés; chacun se prétendait lésé dans ses intérêts; de longs mémoires furent envoyés à la cour d'Espagne, pour revendiquer un droit qui n'appartenait à personne.

Sans se préoccuper de toutes ces plaintes, les jésuites, armés de la cédule royale, continuèrent leurs prédications, et fondèrent entre les provinces de Buenos-Ayres et du Paraguay, un État qui relevait en droit des gouverneurs et des évêques des deux pays, mais qui ne reconnaissait, en fait, d'autres maîtres

que les membres de la compagnie. On a attaqué les missionnaires sur ce point : certes, si jamais conquête a été légitime, ce fut la leur, où la force n'entraît pour rien, et qui avait même pour résultat de soustraire des peuples à l'emploi de cette force. Ils développèrent principalement ce thème dans leurs prédications, où les Indiens venaient en foule; mais, fatigués bientôt de la vie réglée qu'on leur imposait, ces sauvages retournaient à leurs forêts; il fallait les convertir trois fois pour les retenir. Les jésuites entreprirent avec eux une lutte de ruse; on les a vus déjà recourir aux miracles; lorsque ceux-ci ne suffisaient pas, ils inventaient d'autres moyens. La réduction de Sainte-Marie-Majeure se trouve déserte un matin; les nouveaux convertis ont profité de la nuit pour regagner leurs anciennes demeures; les missionnaires se mettent en campagne, se présentent aux femmes et aux enfants, en l'absence des hommes partis pour la chasse, les persuadent et les entraînent, après avoir brûlé leurs cabanes, et l'amour conjugal ou l'aiguillon de la chair ramène les déserteurs. La fin justifie les moyens!

Un dogme de la nouvelle religion contrariait vivement les Indiens, la clairvoyance du Dieu qu'on leur prêchait : « Votre Dieu a les yeux trop perçants pour nous, disaient-ils; nous ne voulons pas avoir un censeur de toutes nos actions, un juge de notre vie privée! »

L'introduction du christianisme blessait gravement les intérêts des ministres de l'ancien culte, qui perdaient tout à la fois et leur crédit et les tributs prélevés sur la piété des fidèles; ces derniers se trouvaient donc les ennemis naturels des missionnaires; quand leurs efforts avaient été inutiles une première fois, ils ne se décourageaient pas, ils inventaient quelque divinité plus douce, plus bienfaisante, plus palpable surtout que celle des jésuites, et ils entraînaient toujours quelques Indiens, parfois toute une tribu. Dans une réduction, ils firent reconnaître

pour Dieu un petit homme contrefait. Jamais le démon, dit P. Charlevoix, n'avait jamais choisi une plus laide habitation. Le monstre eut du succès, et, sans la présence d'esprit d'un missionnaire qui, dépouillant le dieu, le livra en jouet aux enfants et convainquit ainsi les Indiens de son impuissance, la réduction était abandonnée.

Ces révoltes eurent quelquefois de funestes résultats, et la compagnie fit de nombreuses pertes dans les missions. Les PP. Gonzales et Rodrigues périrent massacrés dans la réduction de *Tous-les-Saints*, qu'ils venaient de fonder, et les assassins allèrent, à la Chandeleur, faire subir un sort semblable au curé Castillo.

Dans le Chaco, où les missionnaires s'aventurèrent à diverses reprises, on cite au moins le nom de vingt martyrs. Et, cependant, fidèles à ce vœu de l'obéissance qui a fait leur compagnie si puissante, ils allaient, sur l'ordre de leurs supérieurs, affronter la mort au milieu de ces sauvages. Les jésuites calculent, comme les généraux, le nombre de soldats qu'il faut sacrifier pour obtenir une victoire; cette fois leur calcul fut trompé : il fallut renoncer au Chaco.

Les réductions eurent encore d'autres ennemis à combattre. Le voisinage de ces colons de Saint-Paul, connus sous le nom de *Mameluks*, et dont nous avons raconté l'histoire en faisant celle du Brésil, leur fut plus d'une fois incommode et dangereux. Vivant comme des aigles et des vautours dans une aire de rochers inaccessibles, ils n'en sortaient que pour porter en tous lieux le ravage et la dévastation. Eux, qui s'attaquaient aux Portugais et aux Espagnols, ne devaient point s'arrêter devant des tribus indiennes, faibles encore, et dont les jésuites n'avaient pas le moins du monde la prétention d'avoir fait des héros. L'année 1651 fut marquée par une terrible et meurtrière invasion. Les Indiens effrayés s'éloignèrent de leurs villages, et, repoussés par

les Espagnols, qui leur refusèrent toute espèce de secours, ils errèrent dans les bois, exposés à tous les dangers, livrés à tous les besoins, guidés par les missionnaires qui faisaient tout pour soutenir leur courage. Ils allèrent fonder plus loin, sur un affluent du Parana, la rivière Imbaburros, de nouvelles réductions qu'ils appelèrent Lorette et Saint-Ignace, comme les deux premières. Cette attaque des Mameluks, qui pouvait être suivie de beaucoup d'autres, fit comprendre aux jésuites que, lorsque l'on est exposé à la violence, il faut savoir y répondre par la force. Donnant donc une preuve inattendue de leur capacité multiple, ils rendirent leurs néophytes prêts à tout braver sous leurs ordres ; un révérend Père se mit à la tête de la cavalerie. On s'adressa en même temps au roi, pour le prier d'autoriser chez les Indiens des réductions l'usage des armes à feu. Le roi consentit, à la condition, toutefois, que ces armes leur seraient retirées aussitôt le danger passé. C'était, on le voit, une organisation militaire bien imparfaite. Mais que ne peut le courage au service d'une grande idée et d'une noble cause ? Les soldats des jésuites commencèrent par résister aux Mameluks, et bientôt ils purent prêter un utile secours au roi d'Espagne dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les Portugais.

Ce ne fut pas seulement du côté des Mameluks et des Indiens infidèles que vinrent les dangers auxquels la compagnie de Jésus fut obligée de faire face. Elle avait, dans la colonie espagnole même, deux genres d'ennemis bien plus redoutables, les uns excités par l'envie, les autres par la cupidité ; les prêtres et les religieux, représentés par l'évêque, ressentaient une peine secrète en voyant les jésuites réussir là où ils avaient eux-mêmes échoué ; tandis que les colons, représentés par le gouverneur, voyaient, dans la destruction des missions, le moyen d'obtenir des *commandes* importantes. La persécution, exercée contre la Compagnie, se manifestait tantôt par des actes d'hostilité

directe, tantôt par des plaintes adressées au roi d'Espagne.

Nous n'entreprendrons point d'entrer ici dans un détail fastidieux et triste. Il faudrait pour cela raconter année par année l'histoire des réductions. Tantôt, c'est un évêque qui, de son autorité privée, veut remplacer les jésuites par les religieux de l'ordre de Saint-François, auquel lui-même appartient, et qui lance un interdit ; tantôt c'est une excommunication fulminée contre les pauvres missionnaires ; tantôt c'est un gouverneur qui traite les réductions comme un pays rebelle, qui les livre au pillage et, malgré les ordonnances royales, distribue entre les Espagnols les élèves et les sujets des Pères. De tous côtés, les plaintes arrivaient à la cour d'Espagne, si nombreuses, si précises, si nettement articulées, que le monarque dut instituer une commission pour examiner l'état des choses et le mettre à même de prononcer en connaissance de cause. Faisons comme le roi, et tâchons d'instruire rapidement cette cause célèbre.

IV

Il y avait à cette époque trente réductions, dont treize seulement relevaient du diocèse de l'Assomption. Ces réductions se composaient de bourgades, où se trouvaient l'établissement des Pères, l'église, l'épicerie, la pharmacie, les divers établissements d'utilité publique. Entre ces bourgades il y avait parfois des distances fort considérables ; les terrains intermédiaires étaient distribués aux familles indiennes, que les jésuites avaient peu à peu façonnées aux exigences et aux lois de la civilisation. Il serait assez difficile de déterminer le chiffre exact de la population des réductions. Le gouvernement espagnol avait tout fait,

cependant, pour avoir un élément certain d'appréciation. Il avait soumis les mâles de dix-huit à vingt-cinq ans à une sorte de capitation d'un écu, le cinquième de ce que payaient les colons. Les gouverneurs devaient opérer, tous les cinq ans, un recensement indispensable à la perception régulière de cet impôt. Mais cette prescription du gouvernement central demeura une lettre morte. Cependant un des gouverneurs, dans son rapport au roi, évalue la population des réductions à cent cinquante mille Indiens, chiffre contesté par les jésuites comme beaucoup trop élevé. La capitation, que nous venons d'indiquer, avait surtout pour but de consacrer le droit de souveraineté du roi d'Espagne. C'était la seule marque de soumission qu'il pût espérer recevoir des missions, promptes à profiter de toute occasion pour affirmer leur indépendance. Le gouvernement appartenait exclusivement à la compagnie de Jésus, représentée dans chaque réduction par deux missionnaires, dont le premier portait le titre de curé, et le second celui de vicaire. Les curés ressortissaient au provincial, qui lui-même relevait du supérieur de la mission.

En temps ordinaire, le pouvoir du curé était absolu : ses ordres étaient suivis à la lettre et sans discussion ; l'amour des Indiens lui offrait, du reste, la garantie la plus sûre de son autorité ; il faut rendre aux Pères cette justice, que leur domination ne s'exerçait qu'avec douceur, et que la seule contrainte dont ils voulurent user était une contrainte morale. Par le curé, par le supérieur, par le provincial, le plus humble habitant de la dernière réduction se trouvait ainsi dans la main du général de l'ordre, qui réglait ses destinées pour la plus grande gloire de Dieu. Cette théocratie, qui se révélait du reste par des bienfaits, s'entourait de mystères et de majesté. Les jésuites ne se produisaient point, et leurs sujets, qui étaient aussi leurs pénitents, ne les apercevaient guère qu'au pied des autels ou au fond des sanctuaires, parés du vêtement sacerdotal, au milieu des nuages

mystiques de l'encens : l'éloignement ne faisait ainsi qu'augmenter la vénération. Ne cherchons point la trace des lois dans cette république, absolutiste comme il n'en exista jamais d'autre au monde : il n'y avait pas de lois. D'une part, une volonté sans contrôle ; de l'autre, une soumission sans examen. La politique était aussi simple que la législation : son premier principe était la séparation complète des réductions d'avec le monde extérieur. Nulle part le ministre des affaires étrangères ne fut plus inutile : il n'y avait pas d'affaires étrangères. Les Jésuites étaient trop intelligents pour ne pas comprendre qu'un pareil système gouvernemental ne pouvait subsister que dans un état d'isolement parfait. L'accès des réductions était sévèrement fermé aux voyageurs. Les jésuites s'opposaient à tout échange d'idées, parce qu'ils y voyaient un danger ; à tout échange matériel, parce qu'ils y voyaient un préjudice. N'étaient-ils pas les seuls négociants du pays, intéressés par là à se débarrasser de toute concurrence ? Les bons Pères se considéraient comme en état de siège continu : ils faisaient garder les avenues de leurs bourgades, et ils les entouraient de fossés et de palissades. Leurs portes, qui ressemblaient à des portes de citadelle, ne s'ouvraient que sur une permission spéciale du curé. Comme si cela n'eût pas encore suffi, et pour être plus certains d'enlever à leurs sujets la possibilité et l'envie de communiquer avec les Européens, ils se gardaient bien de leur apprendre l'espagnol... Pour ne pas désobéir à la lettre des ordres royaux, ils leur enseignaient à lire et à écrire la langue de la mère-patrie ; mais ils ne leur révélaient point le sens des mots que prononçait leur bouche ou que traçait leur main. Les Pères ne se servaient avec eux que du *guarani*, langue des ancêtres, qu'ils avaient promptement apprise, et perfectionnée en la réglant.

Habiles à séduire, plus peut-être qu'à convaincre, sachant à merveille comment il faut parler à l'âme des femmes, à la jeu-

nesse des hommes et à l'enfance des peuples, les jésuites s'adressaient à l'imagination et même aux sens, plus qu'à la raison pure ; mais la raison pure était-elle donc ce qui dominait chez les Indiens, et ne faut-il point, avec tout le monde, s'adresser surtout à ce qui répond ? Sévères pour eux-mêmes, car on n'eut jamais rien à reprocher à l'incorruptible pureté de leurs mœurs, les jésuites sont peut-être trop doux envers les autres. Ils enlèvent ses épines à la couronne du Christ ; ils aiment mieux nous montrer Jésus dans sa crèche entourée d'anges que sur le Calvaire, au milieu des bourreaux, et ils cachent complaisamment le crucifix sous des fleurs. Ils prêchent plus volontiers la foi en Marie que la foi en Dieu. C'est que Dieu représente surtout la justice, et Marie la clémence et la grâce. Lisez plutôt cette description authentique d'une procession au Paraguay, et vous comprendrez les séductions multiples dont ces habiles gouvernants enveloppaient leurs peuples :

« Toutes les beautés de la simple nature y sont ménagées avec une variété qui la représente dans tout son lustre. Elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante ; car, sur les fleurs et les branches d'arbres qui composent les arcs de triomphe sous lesquels le Saint-Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes couleurs, qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paraissent avoir toute leur liberté et être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement aux accents des musiciens et de tout le peuple, et bénir à leur manière celui dont la providence ne leur manque jamais. Toutes les rues sont tapissées de stores bien travaillés et séparés par des guirlandes, des festons et des tapis de verdure dans une très-belle symétrie. D'espace en espace, on voit des lions et des tigres bien enchaînés afin qu'ils ne troublent pas la fête, et de très-beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau... ! Partout où la procession passe, la terre

est couverte de nattes et jonchée de fleurs et d'herbes odoriférantes. Tous, jusqu'aux petits enfants, travaillent à cette décoration, dans laquelle on fait entrer aussi les chairs des animaux nouvellement tués, toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes, pour les offrir au Seigneur, et les grains qu'on doit semer, afin qu'il leur donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, les voix des musiciens, le plain-chant du chœur, tout s'y fait entendre sans confusion et forme un accent qui est unique. »

De tels spectacles étaient bien faits, on en conviendra, pour séduire les Indiens naïfs. Leur plus grande ambition était d'être admis à y jouer un rôle qui les relevât à leurs propres yeux, tout en leur donnant une véritable importance aux yeux des autres. Les chantres, surtout, leur semblaient des personnages véritablement dignes d'envie.

Dans un gouvernement théocratique, le délit punissable aux yeux de la loi se confond avec le fait répréhensible aux yeux de la conscience, et que la religion condamne sous le nom de péché. Si à ces idées, passant dans les faits et s'élevant jusqu'à a hauteur d'un principe, vous ajoutez la foi sincère d'un peuple entier, vous pourrez comprendre l'importance que doit acquérir, dans de telles conditions, le tribunal de la confession. C'était, à vrai dire, le seul tribunal de la république. Les délinquants y accouraient d'eux-mêmes et venaient solliciter le châtiement de leurs fautes. Pour les péchés mortels, ce châtiement était le fouet, qu'on administrait aux coupables sur la place publique, devant la porte de l'église. Ils le recevaient avec la contrition parfaite, après avoir revêtu l'habit spécial des pénitents.

Du reste, ainsi qu'il arriva dans la cité antique, chez les Grecs et chez les Romains, la religion se mêlait à tous les actes de la vie du peuple et leur imposait son caractère auguste et sacré.

Le culte était véritablement national, et les jésuites avaient eu l'art suprême d'en faire un divertissement et un plaisir pour leurs heureux sujets.

Nous avons dit que pour repousser les agressions des Mameluks de Saint-Paul, les missionnaires s'étaient vus dans la nécessité d'organiser une milice : ils le firent avec beaucoup d'intelligence, de décision et d'énergie. Les Indiens étaient braves : ils firent un plaisir d'une nécessité. Les jésuites mirent à la tête de leurs troupes des descendants des caciques, que leur nom et leur sang faisaient respecter, et ils leur laissèrent le titre qu'avaient porté leurs ancêtres. Ces laboureurs furent aussi des soldats. Tout citoyen, en état de porter les armes, dut le service militaire à son pays. Une fois par semaine, le lundi, on quittait le travail pour faire l'exercice ; mais on ne gardait point les armes chez soi : on les déposait à l'arsenal. Chaque corps de milice était divisé en infanterie et en cavalerie. On avait même un peu d'artillerie ; artillerie assez simple d'ailleurs, composée de canons de bois, creusés dans des troncs d'arbres au grain serré, qui n'en faisaient pas moins leur effet, à cette seule condition que l'on ne tirât point de suite un trop grand nombre de coups : le feu aurait pris au canon.

Quoique généralement fort éclairés, les jésuites n'étaient point amis des lumières chez les autres. Ils les redoutaient, au contraire, comme une occasion prochaine et dangereuse de péché. Ils se gardaient donc bien de trop instruire leurs Indiens. A quoi bon leur donner une science qui ne serait propre qu'à les rendre plus orgueilleux et moins propres à obéir, en leur laissant croire qu'ils n'étaient point incapables de commander ? ne seraient-ils point toujours assez instruits pour travailler de leurs mains et faire leur salut ? D'ailleurs, les Indiens ne semblaient point à leurs maîtres susceptibles d'une culture intellectuelle fort élevée, et il fallait déjà regarder comme un ré-

sultat merveilleux de pouvoir leur apprendre le catéchisme, le calcul, l'écriture et la lecture. Les habitants des réductions étaient presque tous organisés très-musicalement. Ils jouaient bien de divers instruments et se montraient chantres fort habiles dans les cérémonies religieuses. On les développa de ce côté. Impuissants à combattre leur penchant pour la danse, les jésuites l'avaient en quelque sorte sanctifié, en l'introduisant dans le sanctuaire : il fit bientôt partie du culte. Il y avait des danses religieuses en face de l'autel. On leur permettait aussi la danse profane, et tout simplement pour leur plaisir, les dimanches et les jours de fêtes, mais sous les yeux des surveillants, et en observant la séparation des sexes. Les enfants les plus heureusement doués recevaient une éducation supérieure, et on les réservait comme recrues pour le clergé indigène : le reste de la nation recevait une double éducation, mi-partie professionnelle et agricole. Les connaissances relatives à l'agriculture étaient obligatoires pour tout le monde ; l'enfant pouvait choisir l'atelier selon son goût.

La république chrétienne avait ses dignitaires nominaux, ses régidors, ses corrégidors et ses alcades ; mais, à vrai dire, tout le monde n'agissait que sous l'inspiration des Pères. Même en matière civile, la sentence du juge n'était valable que contre-signée par le curé.

L'organisation sociale du Paraguay est ce qui, dans l'histoire des hommes, se rapproche le plus de l'utopie socialiste du Phalanstère. On jouissait des choses, mais on ne les possédait pas : tout appartenait à tous. Les signes monétaires étaient inconnus.

Mais, quand une fois les besoins étaient satisfaits, quand le peuple avait le nécessaire, ce qui, partout ailleurs, eût créé le superflu ou l'épargne, appartenait à la compagnie, c'était à elle la propriété, ou du moins l'usufruit du territoire des réductions. Une fois l'agriculteur pourvu des provisions que réclamait la

subsistance de sa famille, tout ce qu'il avait récolté se trouvait immédiatement dévolu aux bons Pères. Ils en faisaient trois parts : la première était réservée aux semailles ; la seconde, déposée dans des greniers d'abondance ; la troisième, vendue à leur profit. Une certaine portion du territoire, nommé *Tupamblué*, était une sorte d'*ager publicus*, que l'on faisait cultiver par les élèves agriculteurs, et par les hommes faits qui avaient mérité qu'on leur enlevât leur terrain. Le produit de cette récolte particulière était distribué, dans la mesure de leurs besoins, aux veuves, aux orphelins, aux infirmes, aux fonctionnaires publics, qui n'avaient point le temps de s'occuper d'agriculture. Le reste appartenait aux missionnaires, qui en disposaient suivant leur bon plaisir.

Nous avons déjà dit qu'outre l'agriculture chaque habitant des Réductions devait apprendre un métier. Les ateliers se trouvaient dans la bourgade placée au centre de chaque réduction. Les Indiens étaient industrieux, comprenaient ce qu'on leur disait et n'oubliaient plus ce qu'on leur avait une fois enseigné. Les femmes travaillaient chez elles. On leur donnait leur tâche un dimanche ; elles la rapportaient le dimanche suivant. C'était au curé, dans l'église, que chacun rendait compte de l'emploi de sa semaine, et recevait de lui ou l'éloge ou le blâme. Personne n'ayant rien en propre, il fallait que l'État se chargeât du vêtement comme de la nourriture. Chacun avait droit à un costume complet chaque année. Les hommes portaient des culottes, un pourpoint et un puncho. Ce puncho était généralement blanc : c'était la nuance réglementaire. Mais on donnait le puncho de couleur à ceux qui s'étaient fait remarquer par leur travail ou par leur conduite. Les Indiens prisaien fort cette distinction, d'abord parce que c'était une distinction, puis parce que le puncho de couleur n'avait pas besoin d'être aussi souvent lavé que le blanc, et que leur paresse naturelle y trouvait son compte.

A l'exception des dignitaires, tout le monde allait pieds nus et jambes nues.

Le costume des femmes n'avait rien de particulièrement remarquable et n'admettait aucune recherche de coquetterie. Sa principale pièce était une longue chemise sans manches. Quand on allait en ville, on mettait par-dessus une sorte de camisole presque aussi longue que la chemise elle-même. Ce n'était pas beau, sans doute ; mais les bons Pères tenaient surtout à ne point exciter la concupiscence de leurs sujets par le spectacle de la beauté, rehaussée des artifices de la toilette.

Les jésuites durent tirer de leur colonie d'assez beaux bénéfices. Comme ils n'admettaient point l'importation, comme la première loi économique du pays était qu'il devait se suffire à lui-même, le résultat de l'exportation était un profit clair et net. Le *maté* seul leur rapportait trois cent vingt mille francs par an. Ajoutez à cela les profits du tabac, du coton et du sucre, et vous arriverez aisément au million. — Le million, dans ce temps-là, était encore respectable.

V

Cependant, des événements d'une certaine importance s'étaient accomplis autour des missions. Dès l'année 1620, le Paraguay, dont l'immense étendue rendait l'administration difficile, avait été divisé en deux gouvernements. L'un retint le nom de Paraguay et eut Assomption pour capitale ; l'autre s'appela du nom de son fleuve, la Plata, avec Buenos-Ayres pour siège de son gouvernement. Les trente Réductions furent divisées entre les deux gouvernements. Il y en eut treize dans le Paraguay, et dix-sept dans la Plata.

A peu près dans le même temps, de graves difficultés éclatèrent, à l'occasion de leurs limites, entre le Portugal et l'Espagne.

On sait comment la volonté autocratique d'Alexandre VI, prononçant au nom d'un droit divin imaginaire, avait, par un bref pontifical, partagé le nouveau monde entre ces deux États. Une ligne idéale, méridien fantastique, fut tracée à cent lieues du cap Vert, comme frontière commune aux deux nations. L'occident appartient à l'Espagne; l'orient au Portugal. La cour de Lisbonne n'était pas contente de son lot. Un traité conclu le 7 juin 1594 déplaça le méridien pontifical, en le reportant jusqu'à 370 lieues à l'ouest de la plus occidentale des îles du cap Vert. La ligne nouvelle traversait le Brésil.

Cependant le fils de Charles-Quint réunit sur sa tête les deux couronnes du Portugal et de l'Espagne, et, des deux royaumes de la Péninsule, ne fit qu'une seule monarchie. Le traité de 1594 devint donc inutile. Mais lorsque, vers le milieu du dix-septième siècle (1640), le Portugal eut recouvré son indépendance, il y eut dans le nouveau monde de longues querelles pour la détermination des frontières. Les jésuites et leurs sujets soutinrent vaillamment l'Espagne. De sa nature, la politique est ingrate. Dans cette circonstance, elle fut ingrate et cruelle. L'Espagne céda au Portugal une partie du territoire des missions. Les jésuites reçurent l'ordre brutal de s'éloigner. Les églises, les édifices publics, le sol même, tout devait être transféré à la couronne du Portugal. Les Pères crurent devoir résister, dans l'intérêt de leurs sujets, à cet acte de spoliation arbitraire et inique. Il fallut en venir à la force. Les Espagnols se joignirent aux Portugais pour faire exécuter le traité. Ils n'en vinrent pas à bout aisément; d'incessantes révoltes empêchèrent les nouveaux maîtres de s'établir sur le territoire qu'on leur abandonnait, d'une manière définitive. Le traité de cession fut annulé par Charles III en 1721.

Mais ce ne fut là qu'une trêve accordée aux jésuites. Quelques années plus tard, ils étaient chassés de France et de Portugal : Charles III, qui avait été si longtemps leur appui, signa également l'arrêt qui les expulsait de l'Espagne et des possessions espagnoles.

Nous n'avons point à examiner ici les résultats et la portée de cette révolution religieuse et morale en Europe. Disons seulement que le départ des Pères porta un coup mortel à la petite république qu'ils avaient si habilement fondée et gouvernée si sagement. Travaillant en vue d'un idéal théocratique, ils n'avaient pas songé le moins du monde à émanciper leurs sujets, à leur apprendre à ne compter que sur eux-mêmes, et à s'élever à cet état d'indépendance et de dignité que l'on appelle, dans le pays qui en a le premier donné l'exemple, le *self-government* — le gouvernement de soi-même par soi-même. — Persuadés qu'ils seraient toujours les maîtres des réductions, ils s'appliquèrent à les maintenir dans les liens d'une tutelle qui ne devait point finir. Il arriva donc à leurs Indiens ce qui arrive toujours aux mineurs que l'on fait passer, par une imprudente émancipation, de l'indépendance absolue à la liberté sans limites. Ils n'étaient pas méchants ; loin de là ! mais ils étaient faibles : c'est peut-être plus fâcheux encore dans la conduite de la vie. Accoutumés à n'agir que d'après les ordres et sous l'inspiration de leurs curés, ils ne surent plus que faire du moment où ils ne virent plus leurs curés autour d'eux. Il était à peu près impossible de remplacer avantageusement les jésuites, qui sont bien les plus habiles de tous les hommes dans le gouvernement des âmes par la douceur et la persuasion. On leur donna pour successeurs des franciscains, des dominicains, et des Pères de la Merci. Ceux-ci voulurent faire autre chose que ce qu'avaient fait leurs devanciers, et ils prirent presque en tout le contrepied des jésuites : ils ouvrirent leurs frontières à tout venant, et

laissèrent ainsi pénétrer parmi les Indiens les hommes et les idées dont on avait voulu les préserver comme d'une contagion mortelle. Ce fut leur ruine : une fois dénoué le lien qui retenait le faisceau, le faisceau fut promptement détruit. Bientôt la barbarie reprit à la civilisation ce que celle-ci lui avait un moment enlevé. Aujourd'hui les élèves policés des jésuites sont redevenus des sauvages : les uns errent dans la solitude des grands bois, le carquois au côté et l'arc sur l'épaule ; les autres, plongés dans les entrailles de la terre, exploitent les mines en maudissant leurs nouveaux maîtres, tandis qu'ils bénissaient les anciens.

S'il nous fallait maintenant résumer d'un seul mot notre opinion sur l'œuvre des jésuites, tout en rendant justice à l'admirable habileté qu'ils ont déployée pour l'accomplir, nous dirions qu'elle apporta en naissant le germe de mort qui l'a tuée en se développant. Imitant en cela l'exemple que trop de gouvernements leur avaient donné, ils gouvernèrent pour eux et non pour leurs sujets, et, se flattant d'une durée qui n'appartient que bien rarement aux institutions humaines, ils se conduisirent comme s'ils eussent dû rester toujours les seigneurs des réductions, comme s'ils eussent dû s'interposer à tout jamais entre le monde et ceux qu'ils s'étaient plu à façonner pour vivre loin du monde et sans lui. Eux partis, leurs élèves furent brisés au premier choc. Grande leçon donnée à ceux qui seraient tentés de voir un moyen et non un but dans la direction des peuples qui leur sont confiés.

VI

Les jésuites disparus, tout l'intérêt de l'histoire du Paraguay s'évanouit pour un moment. Le Paraguay n'est plus qu'une in-

signifiante province de la Plata. Outre le Paraguay, ce gouvernement de la Plata comprend, on le sait, comme États séparés, Buenos-Ayres, Cordova, Salta, le Tucuman, Mendoza, Corrientes, Entre-Rios, la Banda orientale, Santa-Fé, Santiago, Juguy, Taxamarca, Rioja, San-Juan, et San Luis.

Ces États, ou provinces, avaient tous, à la fin du dix-huitième siècle, leurs gouverneurs, assistés d'un conseil; ils se divisaient en districts, administrés par des délégués. A Buenos-Ayres, près du vice-roi, se trouvait un conseil d'administration de justice, désigné sous le nom d'*audiencia*, dont les sentences ne pouvaient être réformées que par le conseil des Indes. Ces différents pouvoirs, au lieu de se surveiller et de se contrôler les uns les autres, ne songeaient qu'à se rendre aussi indépendants que possible de la capitale, et à s'enrichir en pillant les malheureux Indiens. Ils avaient même trouvé, pour en arriver là, un raffinement assez ingénieux. Quand un indigène ne pouvait point payer sa capitation, ils l'acquittaient pour lui, se posaient en patrons, et finissaient par faire leurs esclaves de ces esclaves de la dette. Le gouverneur et l'évêque donnaient eux-mêmes trop souvent l'exemple de cette spoliation détournée de la liberté individuelle.

A vrai dire, il n'existait qu'assez peu de rapports, à cette époque, entre la Plata et la métropole. La Plata ne se rattachait guère à l'Europe que par l'impôt et le monopole commercial. L'Espagne, depuis longtemps, se conduisait à l'égard de ses possessions d'outre-mer comme les jésuites tant blâmés s'étaient conduits avec les réductions du Paraguay. Elle en fermait l'accès aux étrangers. Même dans la mère-patrie, deux ports seuls étaient admis à trafiquer avec l'Amérique espagnole : Cadix et Séville. Si, en 1789, une ordonnance royale étendit ce privilège à toutes les côtes espagnoles, le négociant étranger resta toujours exclu. C'était, comme on le voit, le système prohibitif

dans toute sa rigueur. Ce système avait surtout pour but d'écartier des colonies espagnoles les Portugais, dont les entreprises contre elles étaient incessantes. Plus d'une fois les rives de la Plata furent ensanglantées. Les frontières n'étaient guère respectées par ces voisins peu scrupuleux, et les traités étaient aussi aisément violés que conclus.

Nous ne citerons que pour mémoire quelques tentatives des Français sur Buenos-Ayres, aux dates de 1655, 1671 et 1681. Ces tentatives restèrent sans résultat. Un coup de main mit les Anglais en possession de Buenos-Ayres, le 27 juin 1806, mais ils durent rendre la ville et se rendre eux-mêmes au capitaine Liniers, un Français au service de l'Espagne, le 12 août de la même année.

VII

Plus d'une fois déjà, nous avons essayé de faire apprécier l'effet soudain, inattendu et profond de la chute des Bourbons d'Espagne et de l'invasion des armées françaises dans la péninsule. Dans toutes ses colonies, si mal traitées, cependant, par la métropole, il y eut une explosion généreuse de patriotisme; un élan de loyauté et de fidélité poussa les colons vers ce trône en ruines, qu'ils croyaient pouvoir relever. Nous avons dit aussi comment, dans la plupart des colonies, la réaction tentée en faveur de l'Espagne finit par tourner contre elle. Partout, on avait pris les armes pour maintenir l'unité de la monarchie; — et, par une étrange évolution des esprits, on ne les déposa qu'après avoir assuré le triomphe des idées indépendantes et séparatistes.

Au moment où fut apportée dans la Plata la nouvelle du grand fait qui allait changer la face du nouveau monde, le Paraguay était gouverné par un homme de mérite, Belardo Velasco, qui avait su se concilier l'estime et l'affection de tous. Il convoqua sur-le-champ une assemblée générale des officiers de l'armée, des corporations, des propriétaires, des lettrés et des savants de son gouvernement. Le premier acte de cette assemblée fut de déclarer le Paraguay indépendant de Buenos-Ayres, et, en attendant de plus amples nouvelles d'Espagne, de se mettre en état de défense. Le gouvernement de Buenos-Ayres voulut employer la force pour réprimer cette tentative : il rompit ainsi le dernier lien qui pouvait lui rattacher encore le Paraguay. La petite armée envoyée contre lui fut battue, et un gouvernement provisoire établi tout aussitôt sous la présidence de Velasco. Le Paraguay, qui se souvenait des anciens jours, se montra, dès ce premier moment, hostile à toute idée de fédération. Cette politique franche et hardie devait triompher. A la date du 12 octobre 1811, l'indépendance absolue du Paraguay fut reconnue par un traité solennel, et les limites qui le séparaient du gouvernement de Buenos-Ayres nettement déterminées.

Ce grand mouvement vers l'indépendance, qui n'avait pas même reculé devant l'emploi de la force, avait été conduit par un seul homme, aussi intelligent qu'énergique, le docteur José Gaspard de Francia.

José de Francia est une physionomie à part, singulièrement originale, et comme il est rare d'en rencontrer dans l'Amérique espagnole. Né d'un père portugais, il avait accepté beaucoup des idées françaises. Nourri de la lecture de Voltaire, il n'en avait pas moins un véritable culte pour Napoléon, dont il copiait le costume en l'exagérant jusqu'à la caricature. Élève des franciscains, docteur en droit canon, il passa par une chaire de théologie pour arriver à l'indépendance d'idées du libre penseur. Il

quitta bientôt la théologie pour la jurisprudence, et devint célèbre comme avocat. On écoutait ses conseils comme des oracles. Le Paraguay fut heureux de remettre ses destinées en des mains pures, fortes et loyales.

Nous avons déjà vu, par l'histoire des divers États de l'Amérique du Sud, quelle était l'incertitude et la mobilité des idées à cette époque. Le Paraguay, quoique plus constant dans ses goûts, et plus attaché à son but, ne pouvait échapper complètement à cette influence climatérique. Au mois d'octobre 1813, il sentit le besoin de modifier la forme de son gouvernement, et il substitua à son président deux consuls, avec le titre d'excellence et les honneurs que l'on rendait en Espagne aux brigadiers généraux. Francia fut un des deux premiers consuls du Paraguay, et il absorba l'autorité de l'autre dans la sienne. Ce ne fut point assez pour le docteur, qui supportait impatiemment le contrôle, bien inoffensif, cependant, de son collègue. Aussi, en 1814, époque à laquelle prenait fin sa magistrature populaire, prétextant des dangers qui menaçaient l'État, il se fit nommer dictateur pour trois ans, et, au bout de ces trois ans, dictateur à vie.

Si quelque chose peut justifier des façons d'agir tant soit peu tyranniques, c'est seulement la grandeur de l'idée à laquelle le tyran lui-même obéit ; c'est la noblesse du but qu'il poursuit. Francia voulait faire du Paraguay un État puissant. Il voulait voir un jour des citoyens, là où les jésuites n'avaient voulu trouver que des serviteurs et des croyants fidèles. Mais, quoique avec des idées bien différentes, il emprunta cependant aux jésuites un de leurs moyens : l'isolement. Cet isolement devint bientôt aussi sévère sous le dictateur qu'il l'avait été sous les missionnaires. Non content de refuser de faire partie de la confédération dont Buenos-Ayres était la tête et le bras, il alla jusqu'à refuser toutes relations commerciales avec cette importante cité.

Le Paraguay semblait destiné à une tutelle sans fin. Bien d'autres motifs semblaient, du reste, encourager Francia dans son système; il voyait partout autour de lui la liberté enfanter l'anarchie, et il croyait que ce n'était point payer l'ordre trop cher que de l'acheter au prix même de la liberté. Les étrangers lui semblaient apporter dans l'État des éléments de désordre et de trouble; c'est pourquoi il n'en permit point l'entrée aux étrangers. Mais les hommes n'aiment point qu'on leur fasse ainsi du bien malgré eux; ils préfèrent souvent se faire du mal à leur guise. Des complots se tramèrent contre le pouvoir du dictateur, puis contre sa vie. Francia usa de clémence envers les premiers coupables. Il se contenta d'un emprisonnement, parce qu'il croyait les mettre dans l'impossibilité de nuire. Mais il apprit que, même au fond de leur prison, les conjurés trouvaient encore le moyen de correspondre avec ses ennemis. Il se crut donc contraint d'entrer dans la voie des rigueurs. Le sang appelle le sang; il n'y a que la première exécution qui coûte; celle-ci fut suivie de beaucoup d'autres. Le dictateur voyait partout des conspirateurs, et, partout où il les voyait, il les frappait. Le nombre de ses victimes est incalculable. Il nourrissait contre les Espagnols une haine et une défiance poussées jusqu'aux dernières limites. Il les traita avec une injustice que la raison d'État, si complaisamment invoquée par les hommes politiques, ne parviendra jamais à faire excuser. En 1821, il leur donna l'ordre de se réunir sur la place publique, devant son palais; puis, quand ils furent tous rassemblés, il les fit arrêter et jeter en prison sans aucune forme de procès; un peu plus tard, il leur rendit la liberté moyennant une énorme rançon. Cela même ne parut point lui suffire encore, et, par un décret inique, il les frappa en masse de la mort civile, les privant même des droits naturels, et les déclarant incapables de contracter mariage avec les femmes de race blanche. On le voit, c'était leur

extermination qu'il poursuivait ainsi par tous les moyens. Le vieux Caton n'avait pas eu pour Carthage une plus implacable haine.

Cependant le dictateur avait d'autres ennemis que les Espagnols. Fort des suffrages du peuple, et appuyé sur lui, il traitait les grands avec un dédain superbe, et ne consentit jamais à partager le pouvoir avec eux. Pour la plupart, ils s'exilèrent volontairement de la capitale. Retirés dans les campagnes, ils n'échappaient point pour cela à l'ombrageuse surveillance du maître. Aucun homme ayant occupé un poste sous le gouvernement déchu n'avait le droit d'approcher de lui. C'était au sein des classes obscures et pauvres qu'il choisissait ses fonctionnaires et ses favoris. Il voulait que tous eussent la conscience de n'exister que par lui. La même main qui les avait tirés du néant pouvait également les y replonger. Du reste, le dictateur faisait à peu près tout par lui-même ; son infatigable activité s'étendait aux détails les plus divers et les plus compliqués. Comme si l'administration ne lui eût pas suffi, il se réservait encore la haute main dans les affaires judiciaires. C'était devant lui que se portaient les appels civils ; c'était lui qui prononçait dans les matières politiques. Et cette vie, qui semblait si propre à dévorer en quelques instants toutes les forces d'un homme, Francia la mena jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Comme tous ceux qui ont l'instinct de la tyrannie, le dictateur s'appuya sur l'armée, à laquelle il laissa prendre des licences incroyables envers les autres citoyens, estimant que c'était assez qu'elle lui fût personnellement obéissante et dévouée. A vrai dire, il fit de ses soldats des prétoriens, et pas autre chose. C'était vicier tous les principes et démoraliser l'armée elle-même. Il exerça sur le clergé une égale pression ; il ne voulait voir en lui qu'un instrument de domination : « Si le pape venait au Paraguay, disait-il parfois, j'en ferais mon aumônier ! » Il déposa l'évêque de l'Assomption, et

le remplaça par un vicaire soumis à ses ordres. Il ne se contenta pas d'abolir l'inquisition, ce qui était un bien ; mais il empêcha toute manifestation extérieure du culte, ce qui était un mal dans ce pays absolument catholique. Ennemi juré des moines, qu'il regardait comme d'inutiles paresseux, il leur défendit la confession, et les confina dans leurs couvents, dont il fit de véritables prisons. Plus tard, en 1824, il supprima les monastères, décréta la sécularisation des religieux, et fit vendre leurs biens. Le calendrier espagnol abusait des fêtes ; il abolit les fêtes, ne respectant que l'observance du dimanche. C'était assez, selon lui, de consacrer au repos et à la prière un jour par semaine. Cet homme instruit redoutait les lumières. S'il favorisa l'instruction primaire, celle qu'il faut bien, après tout, donner au peuple, il se montra, au contraire, très-hostile à l'enseignement supérieur, et il ferma les collèges qui la répandaient. S'il entraînait dans son système d'isolement de s'opposer à toutes tentatives de commerce extérieur, il se montrait du moins protecteur zélé de l'industrie nationale et de l'agriculture, véritable principe de la fortune du Paraguay. Mais l'agriculture elle-même a besoin d'échanges : c'est ce qu'il ne voulait pas comprendre.

Peu de têtes sont assez fortes pour résister à l'enivrement et à l'infatuation du pouvoir absolu. La fin de cette existence, si pleine d'œuvres et d'années, fut marquée par de véritables actes de folie, et le pays auquel, après tout, il avait légué l'indépendance et la paix, salua sa mort comme une délivrance, et avec une joie qui n'était point sans quelque mélange d'ingratitude.

Francía mort, le Paraguay eut à se défendre contre l'avidité de voisins puissants, contenus par la terreur de son nom. Il était également convoité par le Brésil et par la république Argentine.

L'égoïsme de Francía, rapportant tout à lui-même, ne lui

avait pas permis de s'occuper des destinées du Paraguay quand il n'y serait plus. Il eût dit volontiers, comme Louis XV le bien-aimé : « Après moi le déluge ! »

Il n'y eut point de déluge. La préoccupation du bien public, le sentiment des dangers qui menaçaient l'indépendance du pays, groupa toutes ces forces vives en un faisceau compact, qui ne se laissa pas entamer. Une junta militaire se forma, composée de quatre officiers, auxquels se joignit, comme secrétaire, l'unique ministre du dictateur, celui qui contre-signait ses actes. La nomination d'un congrès fut bientôt décidée en principe, et le soin d'en nommer les membres abandonné au suffrage universel. Ce congrès se réunit au mois de mars 1844, sous la présidence de don Carlos Antonio Lopez. Le congrès rétablit l'ancienne forme du gouvernement consulaire. Le président du congrès, Lopez, et un officier distingué, Mariano Roch Alonzo, furent nommés consuls.

Lopez avait quarante-cinq ans ; il avait fait de brillantes études ; comme Francia, il avait été professeur, et il avait, comme lui, quitté la carrière de l'enseignement pour la jurisprudence. Sa science et sa popularité avaient porté ombrage au dictateur. Lopez avait reconnu le danger, et s'était retiré à la campagne, où les travaux de l'agriculture absorbaient son temps et son activité. On alla chercher ce consul à la charrue. Alonzo, son collègue, s'effaça derrière lui pour laisser à son intelligence plus haute la suprême direction des affaires.

Le gouvernement des consuls se montra sagement réparateur. Il ouvrit les prisons aux victimes de Francia, rendit les biens confisqués, et réorganisa l'instruction supérieure, tout en poursuivant les améliorations nécessaires dans toutes les branches du gouvernement.

Le congrès ne demandait, du reste, qu'à suivre les deux premiers magistrats de l'État dans cette voie sage et libérale. Lui-

même, à la date du 25 novembre 1842, renouvela solennellement la déclaration d'indépendance précédemment promulguée par Francia. Une copie de cette déclaration fut envoyée à Rosas, dont la main habile et ambitieuse tenait en ce moment les rênes de la république Argentine. La réponse de Rosas laissa pressentir des projets d'annexion qui imposèrent au Paraguay l'obligation de fortifier le pouvoir exécutif. Les deux consuls furent remplacés par un président, pourvu du commandement de l'armée, et chargé d'assurer la sécurité intérieure et extérieure de l'État. Le premier président nommé fut Lopez.

Cependant Rosas ne cherchait qu'une occasion d'entamer les hostilités qui pouvaient seules le conduire au résultat souhaité. Deux États avaient déjà reconnu l'existence du Paraguay, le Brésil et la Bolivie. Lopez, à ce moment, tenta un nouvel effort pour obtenir aussi la reconnaissance de la république Argentine, dont le voisinage pouvait rendre l'hostilité dangereuse. Au lieu de répondre par une franche adhésion, Rosas fit marcher un corps d'armée contre la ville de Corrientes, alliée du Paraguay, et son boulevard. Lopez déclara aussitôt la guerre à la république Argentine, et confia à son fils, don Francisco Solano, jeune homme de dix-huit ans, le commandement de la colonne expéditionnaire. La victoire couronna ses efforts, et les troupes de Rosas furent battues. Mais le dictateur de Buenos-Ayres, plus heureux dans le cabinet que sur les champs de bataille, fit sa paix avec ceux de Corrientes, dont il obtint la libre annexion au gouvernement de la Plata. Don Solano fut donc contraint à rentrer au Paraguay avec ses jeunes lauriers. Le Chili, l'Uruguay, le Portugal, l'Angleterre et la France, reconnaissaient déjà l'existence politique du nouvel État. Mais on avait toujours à lutter contre le mauvais vouloir de Rosas, qui se manifestait par les façons les plus détournées et les plus déloyales, et souvent, il faut bien l'avouer, les plus habiles. On pouvait

soulever contre le Paraguay une question presque insoluble : c'était celle des limites entre lui et tous les États qui l'englobaient, le Brésil, la Bolivie, l'Uruguay et la république Argentine. La plupart de ces États, soumis jadis au même maître, et qui avaient conquis lentement, et les uns après les autres, leur indépendance, ne savaient pas toujours trop bien eux-mêmes où ils commençaient et où ils finissaient. La plus sérieuse difficulté avait pour objet l'ancien territoire des missions, dont une partie était réclamée avec une singulière âpreté par le gouvernement de Buenos-Ayres. Il fallut recourir aux armes. On tint la campagne sans résultat bien sérieux de part ni d'autre, et l'on eût pu s'épuiser longtemps dans une expectative qui eût coûté aux deux États moins de sang que d'argent, si une révolution intérieure, dirigée par Urquiza, son lieutenant, n'eût prononcé avec beaucoup d'à-propos la déchéance du dictateur. Le gouverneur de Corrientes se joignit à Urquiza. Tous deux sollicitèrent de Lopez son adhésion à cette ligue ; mais le président d'une république régulièrement constituée refusa de se joindre à des rebelles ambitieux. Presque en même temps, le Paraguay contracta une étroite alliance avec le Brésil, pour assurer leurs possessions à l'un et à l'autre contre ces trop turbulents ennemis, et, au besoin, imposer aux Argentins une paix devenue nécessaire à toute cette portion de l'Amérique du Sud. La défaite des partisans de Rosas, la fuite du dictateur et l'arrivée au pouvoir d'Urquiza, présentaient la question sous une nouvelle face.

Le premier soin du vainqueur de Rosas fut d'envoyer près de Lopez un diplomate chargé d'arranger les difficultés pendantes entre les deux républiques. Un traité fut conclu, à la date du 15 juillet 1852 ; les limites en furent fixées d'un commun accord, et la libre navigation des fleuves admise en principe. Urquiza reconnut par acte séparé l'indépendance du

Paraguay, pour laquelle ce petit État luttait depuis si longtemps avec tant de courage et de persévérance.

La politique suivie avec tant de droiture et de fermeté par le président Lopez avait triomphé : il avait eu la gloire durable et pure de défendre son indépendance contre les entreprises d'un voisin habitué à ne rien respecter et à se servir tour à tour et sans scrupule de la ruse et de la violence pour arriver à son but ; il avait fait plus : il avait fait reconnaître cette indépendance par les plus grands États du monde, et noué avec tous des relations d'intérêt et d'amitié. Il avait, en un mot, donné à son pays une existence enviable et respectée.

Mais le bonheur sans nuage n'est pas de ce monde : des difficultés nouvelles vinrent bientôt troubler la sécurité du Paraguay. Le gouvernement de Corrientes eut la prétention malencontreuse d'établir un droit de navigation sur les vaisseaux du Paraguay traversant ses eaux : la prudence du président Lopez eut longtemps à s'exercer avant d'arriver à la solution pacifique de ces difficultés ; mais elle finit par les résoudre.

Une question de limites depuis longtemps pendante avec le Brésil menaça également le pays d'une complication fâcheuse. L'envoyé du Brésil près du cabinet de Lopez envenima la querelle par sa conduite extra-parlementaire, et mit le président dans la nécessité de lui faire rendre ses passe-ports. Ceci se passait en 1853. A ce moment, le mandat du président Lopez expirait. Il adressa au congrès un message conçu dans les plus nobles termes, où il exposait les différents actes de son administration, et traçait avec un sens politique remarquable le programme de l'avenir. Réélu à l'unanimité par le congrès, il n'accepta le pouvoir que pour une période de trois ans. Lopez profita de cette prolongation de son pouvoir pour s'occuper des améliorations intérieures et des réformes dont l'expérience lui avait fait comprendre la nécessité. Une première tentative pour arriver à une

entente avec le Brésil resta sans succès, et les deux États demeurèrent vis-à-vis l'un de l'autre sur le pied d'une défensive armée. Le bruit ne tarda même pas à se répandre d'un armement considérable du Brésil, qui ne tendait à rien moins qu'à l'invasion du Paraguay. Un tel état de choses ne pouvait avoir d'autres résultats que de contraindre le président à maintenir ses troupes sur le pied de guerre. Un traité de commerce conclu avec le cabinet de Rio-de-Janeiro, tout en laissant indécise l'importante question des limites, rétablit entre les deux nations des relations amicales, et permit ainsi au président, à l'expiration de la période triennale de son administration, de présenter au congrès l'exposé le plus favorable de la situation du pays, sous le double point de vue de la prospérité intérieure et des relations étrangères.

Lopez avait bien mérité le repos, et il pria ses concitoyens de le lui accorder. Le congrès reporta tout naturellement sa faveur et son choix sur son fils, don Francisco Solano Lopez, en ce moment l'homme le plus distingué de la république, général habile, diplomate plein de tact et de mesure, qui avait obtenu de véritables succès dans ses négociations avec les différentes cours d'Europe. Mais, au lieu d'accepter le pouvoir, le général pria le congrès de s'unir à lui pour vaincre les résistances de son père et lui faire reprendre, si lourd qu'il fût, ce fardeau des affaires, qu'il avait si vaillamment porté, pendant une nouvelle période de dix années.

Tandis que les difficultés pendantes avec le Brésil étaient sur le point de s'apaiser, on en vit naître de plus graves encore avec les États-Unis. Il ne s'agissait cette fois que d'une question personnelle; mais, avec les compatriotes de Franklin et de Washington, ces questions personnelles peuvent prendre parfois une singulière importance. Un Américain, du nom d'Édouard Hopkins, était venu au Paraguay au moment des premiè-

res difficultés de cet État avec le dictateur Rosas. Il offrit, soit comme négociateur, soit comme militaire, des services qui ne furent point agréés. On lui accorda cependant l'autorisation de fonder une compagnie de navigation; on lui prêta même une somme de huit mille piastres pour rembourser un emprunt de pareille somme contracté à Buenos-Ayres : il était en ce moment accrédité près du cabinet de l'Assomption en qualité de consul. Hopkins ne vit dans son titre qu'un moyen de se mettre au-dessus des lois et des réglemens du pays auprès duquel il était chargé de représenter sa patrie, et il se permit des actes d'une illégalité flagrante. Non content d'abuser pour lui-même de l'inviolabilité de son caractère, il eut aussi la prétention d'en couvrir les autres. Enfin il se conduisit de telle façon que le président se vit obligé de lui retirer l'*exequatur* et de prévenir le cabinet de Washington de la nécessité où il s'était trouvé.

Une seconde cause de mésintelligence entre les deux nations ne tarda pas à se produire : un navire de guerre appartenant à la marine des États-Unis voulut remonter le Paraguay, malgré les défenses formelles du gouvernement. Les injonctions de l'officier commandant le fort qui protège le fleuve restèrent sans effet : on méprisa l'avertissement significatif d'un coup de canon tiré à poudre, et il ne fallut rien moins, pour arrêter le navire américain, qu'une volée de boulets dans ses flancs.

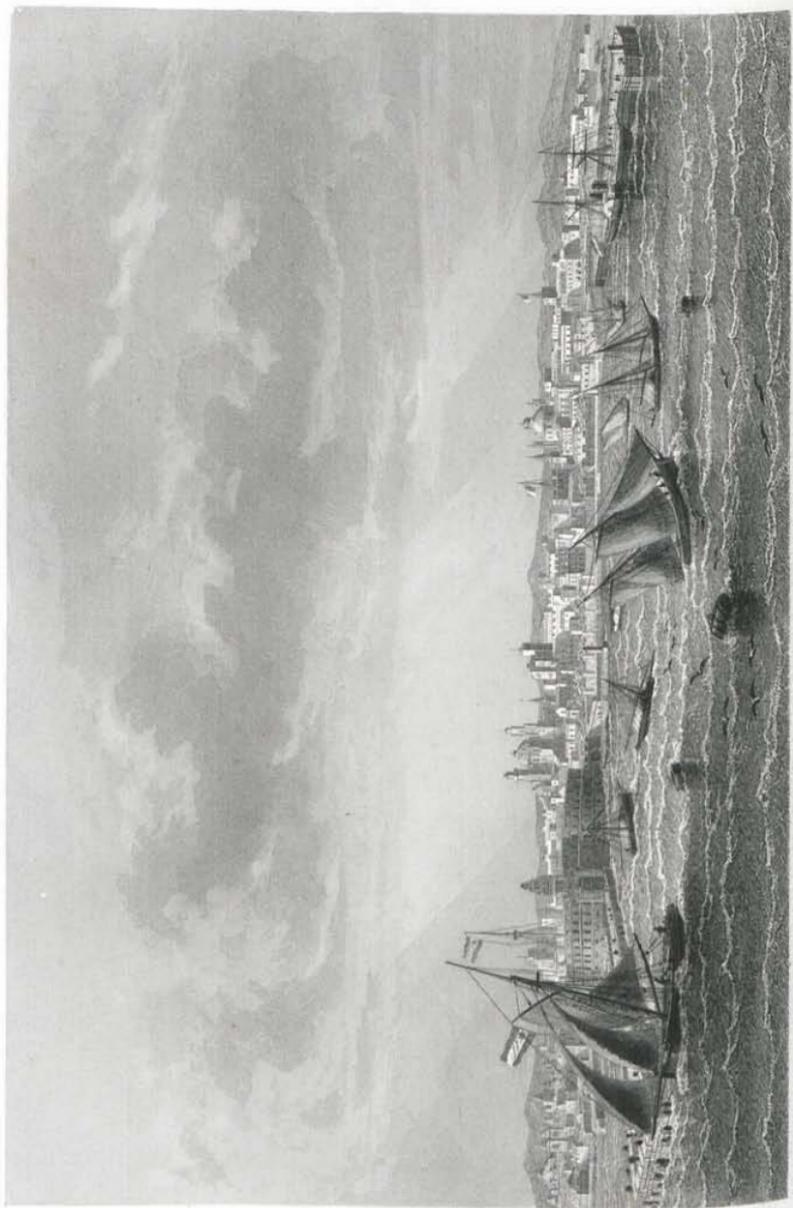
Sans doute les États-Unis sentirent que le droit n'était pas de leur côté, car ils ne donnèrent tout d'abord aucune suite à l'incident. Mais, en 1858, le président Buchanan crut devoir demander une double indemnité au gouvernement de Lopez, et il la fit appuyer par une escadre de seize bâtimens, portant seize mille hommes et près de deux cents bouches à feu. Le Paraguay, de son côté, ne négligea rien pour se mettre à même de repousser cette injuste agression, et les États-Unis en furent pour leur démonstration belliqueuse : une fois encore la sagesse et la mo-

dération de Lopez avaient remporté un incontestable triomphe !

Nous nous sommes arrêtés un peu longtemps peut-être sur l'administration du président Lopez. C'est qu'elle nous présentait le spectacle rare partout, plus rare peut-être dans l'Amérique du Sud que partout ailleurs, d'une politique à la fois sage et libérale, s'avancant lentement, mais prudemment, et ne reculant jamais, attentive aux vrais besoins du peuple et n'hésitant point à lui donner la somme de liberté dont il est digne.

Le Paraguay se trouve ainsi, par un bonheur providentiel et qui n'a été accordé qu'à bien peu de pays, avoir eu, à deux époques différentes de son histoire, deux gouvernements complètement opposés de principes, de tendances, de manière de voir et de manière d'agir, et qui pourtant, chacun à son heure, a été précisément celui qui lui convenait le mieux, l'un pour le faire sortir de l'état sauvage et l'amener de l'ombre des forêts à l'aurore de la civilisation ; l'autre pour le conduire, déjà grand et robuste, mais jeune encore, dans les voies du progrès et de la liberté ¹.

¹ La plupart des détails que nous avons en la bonne fortune d'offrir au lecteur, sur le président Lopez, une des figures à la fois les plus éminentes et les plus sympathiques de l'Amérique du Sud, nous ont été communiqués avec la plus gracieuse obligeance par un homme profondément versé dans la connaissance des choses et des personnes de ce pays, auteur lui-même d'une excellente *Histoire des Réductions*, M. A. Laplace, le premier agent consulaire accrédité en Europe par le Paraguay.



Lebrun del.

Imp. Ch. Courcier, aux environs de Valenciennes, Paris.

Outremerie sc.

BUENOS - AIRES

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

I

La confédération de *Rio de la Plata*, que l'on désigne aussi parfois sous le nom de *république Argentine*, comprend cette vaste partie de l'Amérique du Sud qui s'étend du 55° au 72° degré de longitude ouest, entre le 26° et le 49° de longitude sud. Sa plus grande longueur est de 525 lieues, et sa plus grande largeur de 400. Elle a pour limites la Bolivie, le Brésil, l'Océan Atlantique, le Chili et la Patagonie. Ce vaste pays ne se compose guère que d'une plaine immense, couverte de hautes granités, et que l'on désigne sous le nom de *Pampas*. Sur cette grande surface, longue de trois cents lieues, on ne rencontre qu'une seule ville, *Bogotá*, et une seule rivière, *Angaitzaca*. Il s'en faut que tous les indigènes disséminés dans les pampas aient accepté la civilisation européenne : pour beaucoup d'entre eux la conquête a été purement nominale, et plus d'une fois leur col impatient a secoué le joug de la servitude. Il faudra bien longtemps encore pour les gagner à nos idées et les façonner à nos usages. On peut les contraindre, mais non les convaincre. A peine rendus à eux-

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

I

La confédération du *Rio de la Plata*, que l'on désigne aussi parfois sous le nom de *république Argentine*, comprend cette vaste partie de l'Amérique du Sud qui s'étend du 55° au 72° degré de longitude ouest, entre le 20° et le 40° de longitude sud. Sa plus grande longueur est de 525 lieues, et sa plus grande largeur de 400. Elle a pour limites la Bolivie, le Brésil, l'océan Atlantique, le Chili et la Patagonie. Ce vaste pays ne se compose guère que d'une plaine immense, couverte de hautes graminées, et que l'on désigne sous le nom de *Pampas*. Sur cette grande surface, longue de trois cents lieues, on ne rencontre qu'une seule ville, Riogia, et une seule rivière, Angoualasta. Il s'en faut que tous les indigènes disséminés dans les pampas aient accepté la civilisation européenne : pour beaucoup d'entre eux la conquête a été purement nominale, et plus d'une fois leur col impatient a secoué le joug de la servitude. Il faudra bien longtemps encore pour les gagner à nos idées et les façonner à nos mœurs. On peut les contraindre, mais non les convaincre. A peine rendus à eux-

mêmes, ils retournent à la barbarie, qui est aussi la liberté. Peu de chose suffit à la satisfaction de leurs besoins, qui ne connaissent ni les exigences ni les raffinements de la civilisation. Animés d'une haine farouche contre les Européens, ils vivent avec eux dans un état d'hostilité sourde, que la terreur seule empêche d'éclater. Leurs idiomes sont nombreux, rudes et glapisants, et leurs assonances difficiles à rendre avec les lettres des alphabets de la race indo-germanique. Ils appartiennent à un autre groupe humain.

La confédération de la Plata comprend diverses provinces, que nous avons déjà désignées.

L'histoire de ces différents États, tant qu'ils appartinrent à l'Espagne, n'offre que peu d'intérêt, et ne peut se comparer à celle de leur enclave, le Paraguay, que nous avons essayé de faire connaître à nos lecteurs. Ils ne deviennent dignes de l'attention qu'à leur premier effort pour conquérir l'indépendance. Malheureusement la liberté, dont ils n'avaient pas fait l'apprentissage, a été jusqu'ici chez eux orageuse et troublée : ils ont montré plus de courage pour l'acquérir que de sagesse pour en user.

Les Portugais étaient déjà les maîtres du Brésil, quand l'Espagnol don Juan de Solis entra dans le fleuve auquel tout d'abord il donna son nom, et qui s'appelle aujourd'hui le Rio de la Plata ; traduisez *fleuve d'argent*. Une sorte de fatalité, que ni l'un ni l'autre des deux peuples ne dut bénir, rapprochait le Portugal de l'Espagne, dans le nouveau monde comme dans l'ancien. L'Espagne sembla se donner pour but de cerner le Portugal de tous les côtés, sur l'un et l'autre bord de l'Océan. Sa prise de possession des rives de la Plata ne pouvait que servir merveilleusement ce projet. Posséder le Rio de la Plata, n'était-ce point avoir un poste d'observation et, au besoin, un poste de combat sur la frontière méridionale du Brésil ? L'Espagne ne s'y trompa point, et, sans se

laisser rebuter par de premiers et cruels échecs, habilement prodigue et de son or et du sang de ses fils, elle persévéra jusqu'à ce qu'elle eût touché le but. Il ne fallut pas moins, du reste, que trois ou quatre expéditions pour l'atteindre. Enfin Mendoza, plus heureux que ses prédécesseurs, parvint à jeter sur la rive droite du fleuve une ville qu'il appela Notre-Dame de Bon-Aire, qui fut appelée plus tard Trinité de Bon-Aire, et enfin Bon-Air, tout simplement, en espagnol, *Buenos-Ayres*.

Bientôt les Indiens vinrent attaquer la ville nouvelle, et ils y mirent le feu. Ce ne fut qu'après des combats longs et périlleux que les Européens purent se croire les véritables maîtres du fleuve si longtemps convoité. A peine relevée de ses ruines, la ville fut de nouveau brûlée par les Indiens l'année suivante (1559). Trois fléaux à la fois, les sauterelles, la famine et la guerre, désolèrent les possessions espagnoles. Peu de colonies eurent des commencements plus pénibles. Comme s'ils n'eussent pas eu assez de lutter contre les Indiens, les Européens s'épuisaient dans des querelles intestines, et se montraient eux-mêmes leurs plus cruels ennemis. A cette distance de la mère-patrie, ils se croyaient affranchis de tous liens d'obéissance, et consumaient inutilement leurs forces dans une sanglante anarchie. A l'extérieur, et avec des chances diverses, la guerre continuait toujours contre les Portugais, et l'Espagne ne cueillait encore ni fleurs ni fruits sur cet arbre de la conquête arrosé de son sang. Cependant les territoires s'ajoutaient aux territoires, lentement, mais toujours. Les provinces du Rio de la Plata avaient fini par acquérir une importance qui ne permit plus de les laisser réunies au gouvernement du Pérou, dont elles avaient fait partie jusque-là.

La vice-royauté de la Plata fut fondée en 1778 : le haut Pérou lui fut annexé, et le nouveau gouvernement eut pour capitale Buenos-Ayres.

Moins de vingt ans s'étaient écoulés lorsque, en 1796, l'Espagne monarchique se trouva entraînée dans le tourbillon de la France républicaine, et déclara fort impolitiquement la guerre à l'Angleterre. Pitt conçut dès ce moment l'idée d'émanciper les colonies espagnoles, et sa première tentative se porta sur l'Amérique du Sud. La paix, assez promptement rétablie entre les cabinets de Madrid et de Saint-James, arrêta, du moins pour un temps, l'exécution de ce projet, qui fut repris en 1804 et poursuivi depuis lors avec une activité plus ou moins grande, mais avec un esprit de suite et une persévérance qui devaient le conduire au succès final. La paix n'avait pas encore été troublée entre les deux gouvernements lorsqu'en 1804, sans déclaration de guerre préalable, sans motif légitime, une flotte anglaise s'empara de quatre frégates espagnoles. L'année suivante on vit, dans les eaux de Buenos-Ayres, évoluer une escadre sous pavillon britannique. Elle était commandée par sir Howe Pham ; mais content de la menace qu'apportait sa présence, l'amiral fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, où il s'empara du chef-lieu des possessions hollandaises. On le vit bientôt revenir. Le 25 juin 1806, il mettait à terre ses troupes de débarquement, et Buenos-Ayres, sans brûler une amorce, se rendit aux Anglais, auxquels ce coup de main valut un butin d'environ cinq millions. L'année suivante (12 août 1807) les Espagnols, conduits par un Français dont l'histoire gardera le nom, le capitaine Liniers, reprirent Buenos-Ayres. La guerre continua, et, dans les premiers mois de 1808, les Anglais s'emparèrent de Montevideo et de la colonie de Sacramento. Le premier juillet 1808, une armée anglaise, appuyée par une escadre, se trouvait sous les murs de Buenos-Ayres ; mais elle s'y fit battre si complètement qu'elle fut obligée d'évacuer la vice-royauté de la Plata, et de restituer Montevideo, qui était encore en sa possession.

La paix signée entre l'Angleterre et l'Espagne, à la date du

14 janvier 1809, fut suivie, le 22 du même mois, d'un décret royal de Ferdinand VII, déclarant enfin les provinces de l'Amérique du Sud partie intégrante de la monarchie, et leur accordant des droits égaux à ceux des provinces de la métropole.

Cette concession, que n'avaient point demandée et que n'espéraient pas les colons de la Plata, loin de les rattacher à l'Espagne par la reconnaissance, les en détacha bien plutôt par l'espoir d'une complète indépendance. Bientôt une assemblée de six cents notables déposa le vice-roi, don Balthazar de Cisnéros, et transporta son pouvoir au conseil municipal, connu sous le nom de Cabildo. Le Cabildo s'occupa sur-le-champ de la formation d'une junte qui gouvernerait jusqu'à la réunion du congrès. Liniers, celui-là même qui avait sauvé Buenos-Ayres, s'était retiré à Cordova, où il était parvenu à réunir un corps de deux mille hommes, dévoués comme lui à la royauté, et résolu à défendre ses droits : les indépendants marchèrent contre lui ; il fut vaincu, pris et passé par les armes. L'ingratitude ici le dispute à la cruauté.

Le vice-roi du Pérou comprit le danger qui menaçait toutes les possessions américaines de la couronne, et il fit marcher un corps d'armée contre ceux qui, les premiers, avaient levé le drapeau de l'indépendance. Mais la victoire se déclara pour les révoltés, qui fusillèrent sur le champ de bataille les chefs royalistes tombés en leur pouvoir. La guerre prenait ainsi, dès le début, un caractère d'implacable férocité. Le vice-roi du Pérou en fut réduit à demander une trêve aux rebelles.

Profitant de cette trêve, chacune des provinces qui avaient composé cette vice-royauté éphémère de la Plata, travailla au grand œuvre de son indépendance particulière par la nomination d'autant de juntas spéciales, envoyant des représentants au gouvernement central, dont le siège était toujours à Montevideo. C'était, comme on voit, un commencement de fédération.

Cependant les députés des provinces dissidentes s'étaient rendus en Espagne, où ils plaidèrent devant les cortès la cause de l'Amérique, demandant l'égalité absolue des colons avec les autres sujets de la monarchie, leur admission à tous les emplois en Europe comme en Amérique, et, chose digne de remarque, le rétablissement des jésuites dans la colonie.

L'Angleterre, qu'elle fût sincère ou non, offrit sa médiation entre la couronne et ses sujets. Les pourparlers durèrent plus d'un an sans aboutir à aucun résultat sérieux. Le 2 mars 1841, il y eut, sur le Parana, un engagement entre la flotte royaliste de Montevideo et l'escadre indépendante de Buenos-Ayres. Mais une marine militaire est ce qui s'improvise le moins. C'est une œuvre du temps, à laquelle il faut l'expérience et le travail des lentes années. Les fédéraux furent battus ; ils laissèrent à l'ennemi trois de leurs vaisseaux. Du reste, il régnait à ce moment dans les esprits une terrible anarchie, et la cause de la liberté pouvait être également compromise par l'incapacité de ses adhérents et par d'ambitieuses rivalités. Mais la vie des peuples a ses fatalités comme la vie des hommes, et il y a pour chaque cause un moment où elle doit triompher. D'ailleurs, le parti de l'indépendance était soutenu par cette foi profonde dans le bon droit de sa cause et dans son triomphe définitif et suprême, qui est déjà comme un premier gage du succès. Nous ne suivrons point dans toutes ses péripéties, trop souvent sanglantes, la lutte acharnée des partis ; nous ne montrerons point le pouvoir passant successivement du cabildo à la junte, de la junte au congrès ; nous ne suivrons point ces tentatives d'organisation si promptement avortées, immédiatement remplacées par d'autres, qui n'avaient pas plus de succès, et le despotisme militaire succédant à la tyrannie des assemblées délibérantes. Toutes les nationalités en travail de leur enfantement ont connu ces laborieuses alternatives ; l'histoire d'un peuple est l'his-



Lebreton del.

Imp. Ch. Goussier, aux. de rue Hazardelle, Paris.

ps Delaunay sc.

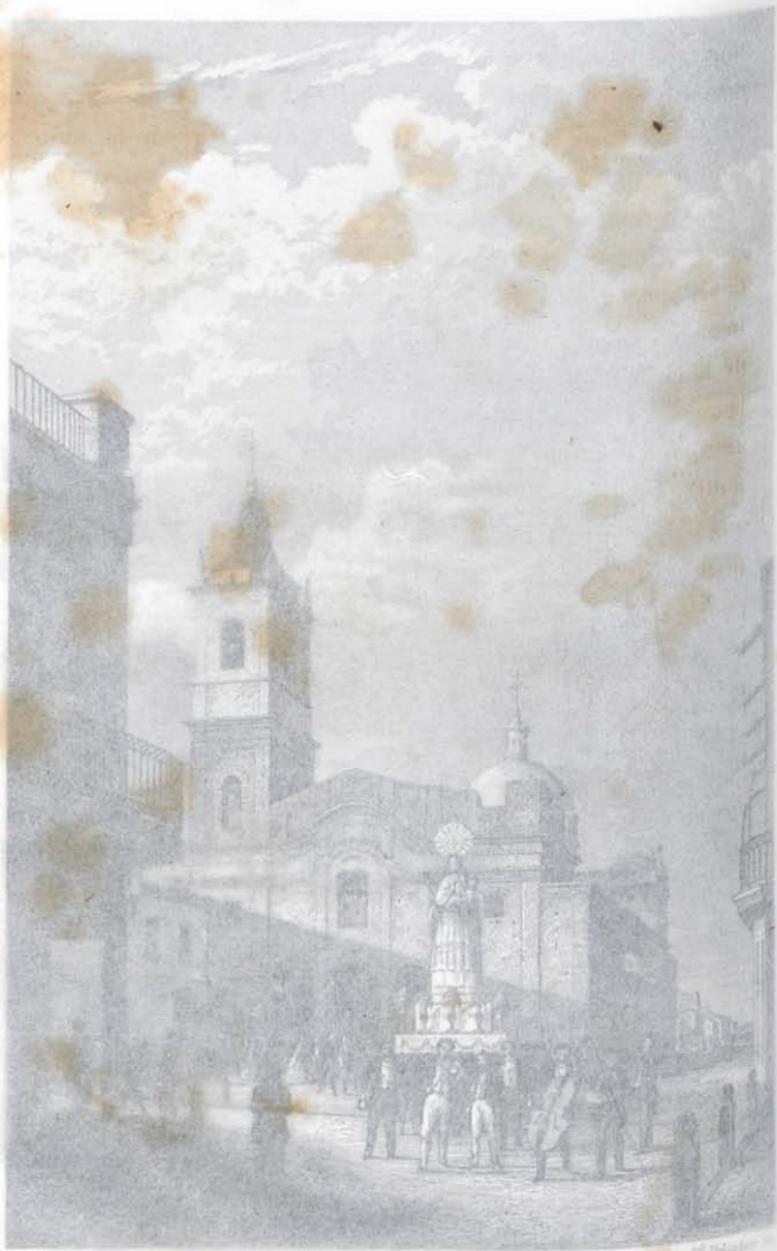
SANTO DOMINGO A BUENOS-AYRES

toire de beaucoup d'autres. Pendant une période de près de vingt années, l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres fut livrée au premier occupant. Ce fut le règne de la violence dans ce qu'elle a de plus cruel et de plus odieux. On put voir un homme grossier, féroce, presque sauvage, s'élever, à force d'audace, jusqu'au pouvoir suprême, et mettre en péril l'existence même de la Confédération, pendant que les Brésiliens, qui, depuis de longues années, convoitaient la possession de la rive gauche du Rio de la Plata, ajoutaient aux horreurs de la guerre civile les périls de l'invasion étrangère. Bien d'autres auraient, à ces heures néfastes, désespéré de l'avenir de la république et demandé, avec un orateur célèbre, qu'on les ramenât aux carrières de la monarchie. Il faut rendre, du moins, cette justice aux citoyens du Rio de la Plata, qu'ils ne renoncèrent jamais à leurs rêves d'indépendance, et qu'ils ont fini, grâce à la plus indomptable énergie, au milieu des circonstances les plus pénibles, par en faire une triomphante réalité.

En 1826, les représentants de toutes les provinces unies de la Plata proclamèrent leur indépendance à la face du monde, et se constituèrent en république Argentine.

II

Il ne faut point conclure de ce fait que l'ère de la paix et de la tranquillité se soit, à partir de ce moment, ouverte à jamais pour la république. On dirait, en effet, que ce principe de la fédération porte en lui un germe de dissolution et de mort. Presque partout où l'on voit s'établir un gouvernement fédéral, on voit presque aussitôt éclater la lutte de deux systèmes ennemis.



Delandier del.

Fig. 10. Santo Domingo, Buenos Aires.

Delandier del.

SANTO DOMINGO A BUENOS-AYRÉS

toire de beaucoup d'autres. Pendant une période de près de vingt années, l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres fut livrée au premier occupant. Ce fut le règne de la violence dans ce qu'elle a de plus cruel et de plus odieux. On put voir un homme grossier, féroce, presque sauvage, s'élever, à force d'audace, jusqu'au pouvoir suprême, et mettre en péril l'existence même de la Confédération, pendant que les Brésiliens, qui, depuis de longues années, convoitaient la possession de la rive gauche du Rio de la Plata, ajoutaient aux horreurs de la guerre civile les périls de l'invasion étrangère. Bien d'autres auraient, à ces heures néfastes, désespéré de l'avenir de la république et demandé, avec un orateur célèbre, qu'on les ramenât aux carrières de la monarchie. Il faut rendre, du moins, cette justice aux citoyens du Rio de la Plata, qu'ils ne renoncèrent jamais à leurs rêves d'indépendance, et qu'ils ont fini, grâce à la plus indomptable énergie, au milieu des circonstances les plus pénibles, par en faire une triomphante réalité.

En 1826, les représentants de toutes les provinces unies de la Plata proclamèrent leur indépendance à la face du monde, et se constituèrent en république Argentine.

II

Il ne faut point conclure de ce fait que l'ère de la paix et de la tranquillité se soit, à partir de ce moment, ouverte à jamais pour la république. On dirait, en effet, que ce principe de la fédération porte en lui un germe de dissolution et de mort. Presque partout où l'on voit s'établir un gouvernement fédéral, on voit presque aussitôt éclater la lutte de deux systèmes ennemis.

Nous voyons, d'un côté, les fédéraux, jaloux de conserver dans son intégrité le pacte social ; de l'autre, les unitaires, qui croient pouvoir donner plus de force à l'État, en ramenant toutes les parties qui le composent sous le même joug du pouvoir central ; puis enfin ceux qui, jaloux surtout de liberté, trouvent que la forme primitivement adoptée fut bonne peut-être pour la première époque, celle de la faiblesse et de l'enfance, mais que l'on doit, à mesure que l'on croit en force, s'élever en intelligence, et s'affranchir du lien fédéral comme de tous les autres.

On sait tout ce que de pareilles idées, traduites dans les faits, ont coûté d'or et de sang aux États-Unis de l'Amérique du Nord. Leur antagonisme devait, pour de longues années encore, compromettre la paix intérieure de la jeune république, et menacer même son existence.

URUGUAY

N'oublions point, dans cette nomenclature déjà longue des petits États du Sud, la république modeste de l'URUGUAY, dont le nom est emprunté au large fleuve qui le traverse. Il s'en faut que son territoire fertile soit cultivé partout; il pourrait nourrir cent fois plus d'habitants qu'il n'en possède. Son heureuse situation, entre le Brésil, l'Océan Atlantique et le Rio-de-la-Plata a fait de l'Uruguay l'objet des convoitises ardentes de ses voisins; l'empire du Brésil et la confédération Argentine se sont disputé sa possession les armes à la main avec un acharnement sans exemple; et l'on peut dire que son indépendance a été le prix du sang. Il appartenait primitivement, sous le nom de *Banda-Orientale*, à la vice-royauté espagnole de Buenos-Ayres.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de signaler et de flétrir l'odieuse rigueur du monopole commercial exercé jadis par l'Espagne contre ses colonies. Dans tous les pays du monde l'oppression appelle la révolte. A la fin du dix-huitième siècle, les colons de la vice-royauté de Buenos-Ayres semblaient ne se proposer d'autre but que de s'affranchir par la contrebande des exigences fiscales de la mère-patrie. Ils n'avaient pas de plus

mortels ennemis que les douaniers. Le voisinage du Brésil avait fait précisément choisir la Banda-Orientale comme centre de ces petites opérations extra-légales, désignées sous le nom de *fraude*, et que se permettent parfois des gens réputés très-honnêtes. Le gouvernement ne trouva pas de meilleur moyen d'extirper la contrebande que d'acheter le chef des contrebandiers, homme de bonne maison d'ailleurs, nommé don José d'Artigas, qui consentit à se rallier, et, pour prix de sa soumission, obtint le titre de gardien général de la province de Montevideo. C'est ainsi qu'un braconnier devient garde-chasse. Mais les gouvernements sont trop souvent payés pour n'avoir pas confiance dans ceux qu'ils achètent..... parce qu'ils peuvent toujours se revendre.

Quand Buenos-Ayres, donnant à cette partie du nouveau monde le signal de l'insurrection, se souleva contre l'Espagne, don José d'Artigas prit parti pour la junta nationale, et devint un des plus ardents promoteurs de l'indépendance. Au mois de juillet 1811, il battit les troupes royales dans une sanglante rencontre près de *Las-Piedras*.

Glissons légèrement sur des événements intermédiaires qui ne sont point d'une importance capitale, pour arriver aux grands faits de guerre de 1814. Au mois de mai de cette année, le colonel Brown détruisit la petite *armada* castillane dans le port de Montevideo, et, le 20 juin suivant, cette place se rendait au commandant des troupes républicaines, le colonel Alvear.

L'ancien gardien royal, aujourd'hui transfuge de la province de Montevideo, Artigas, demanda sur-le-champ à être mis en possession de la ville, et comme la junta de Buenos-Ayres refusa d'accéder à sa demande, il rompit ouvertement avec elle comme il avait rompu d'abord avec les contrebandiers, puis avec l'Espagne, et il prit ce qu'on ne voulait pas lui donner. Pendant six années consécutives, l'Uruguay fut le théâtre d'une lutte

incessante entre José d'Artigas et le gouvernement de Buenos-Ayres. Le Brésil qui avait toujours et très-vivement souhaité la possession de la Banda-Orientale, profita de ces querelles intestines pour faire marcher ses troupes contre Montevideo, dont le général Lecor s'empara au nom de Jean VI, roi de Portugal, du Brésil et des Algarves (19 janvier 1817). Artigas résista pendant trois ans aux efforts du Brésil avec une énergie désespérée, mais il fut obligé, en 1820, de quitter le pays témoin de sa valeur, et de chercher un refuge dans le Paraguay.

L'année suivante, Montevideo était annexé au Brésil, avec tout le pays qui en dépend, sous le nom de *province Cisplatine*.

Ce joug de la conquête ne fut jamais qu'impatiemment accepté. Les Montevidéens n'attendaient qu'une occasion pour le secouer. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Nous avons dit comment le Brésil se détacha du Portugal, pour se constituer en empire indépendant. La garnison de Montevideo resta fidèle à son roi, et ce ne fut qu'au mois de décembre 1825 que le drapeau brésilien flotta sur les remparts de la citadelle. Il en devait tomber bientôt. En 1825, la république Argentine déclara la guerre à l'empire du Brésil pour lui enlever l'Uruguay. Les habitants de Montevideo firent cause commune avec ces alliés du dehors, et sous la conduite du général Lavalle et d'un simple gaucho, Fructuoso Riveira, ils organisèrent une insurrection formidable. Un gouvernement provisoire fut constitué à Florida, au mois de juin 1825. Mais ces premiers succès de la révolte n'amènèrent point la paix. La paix définitive ne fut conclue qu'en 1828, grâce à la médiation de la Grande-Bretagne, heureuse d'affirmer là encore son influence prépondérante.

La Banda-Orientale, une fois indépendante, grâce au secours de la république Argentine, ne s'incorpora point à elle ; elle demeura Etat distinct, tout en s'associant à la confédération des autres provinces de la Plata ; elle conserva le nom de République

orientale de l'Uruguay, sous lequel aujourd'hui encore on la désigne dans les chancelleries et dans l'histoire.

La constitution définitive de l'Uruguay date du 18 juillet 1850. Cette constitution n'est point à l'abri des attaques, elle n'a pu régler d'une façon tellement nette et stable les rapports de l'État indépendant avec la confédération dont il fait partie, que de sérieuses difficultés n'éclatent souvent entre les deux principes en présence, et dont l'antagonisme va croissant. Nous nous arrêtons devant les actualités brûlantes de la politique; le passé seul nous appartient, et il ne nous est pas donné de soulever les problèmes que le temps présent agite encore, et que l'avenir seul pourra résoudre, quand de nouveau, peut-être, le sang humain aura coulé par de larges blessures!

En temps de paix — mais la paix n'est jamais longue dans ces États agités! — le gouvernement appartient au président et au congrès, dont les attributions sont assez bien définies. La première chambre du congrès se compose de neuf sénateurs, et la seconde de vingt-neuf députés. Comme loi civile, la république de l'Uruguay s'est emparée du Code Napoléon, ou, pour parler plus justement, elle l'a franchement accepté dans toutes ses dispositions fondamentales.

Située sur la rive gauche de l'Uruguay, appelé jadis le fleuve des Missions, séparé de l'État de Buenos-Ayres par le Rio de la Plata, la jeune république, comprise entre le 55° et le 61° degré de longitude ouest, et le 50° et le 55° degré de latitude sud, mesure une superficie d'environ 180,000 kilomètres carrés. C'est un pays de plaines, qui ne connaît d'autres accidents sur un terrain uni que les petites collines de Saint-Paul. C'est principalement dans les grandes solitudes voisines de l'Uruguay que les Gauchos se livrent à leur passe-temps favori, un sport devant lequel pâlisseraient tous ceux de notre vieille Europe, si orgueilleuse, pourtant, de la force et de l'habileté qu'elle déploie dans les exercices

du corps, — je veux dire la chasse au *lasso*. On sait que le *lasso*, dont le nom seul équivaut à une définition, est un engin aussi simple que terrible. Imaginez une lanière de cuir, à la fois souple et résistante, longue de dix à douze mètres, portant une balle de plomb à l'une de ses extrémités, retenue et enroulée par l'autre au poignet de celui qui s'en servira — et maintenant, cramponné aux flancs, rivé aux reins d'un cheval dont la course folle ne connaît pas d'obstacles, buvant l'air, dévorant l'espace, s'enfonçant dans les halliers, pénétrant dans les marais, franchissant la barrière des rochers, voyez le Gaucho bondir à la suite des troupeaux sauvages que les traqueurs ont dépistés, — troupeaux de bœufs et de chevaux, n'importe! tout lui est bon, car tout devient sa proie. Dans la foule qui fuit en désordre devant lui, emportée par son galop éperdu, son œil d'aigle choisit une victime, il l'isole habilement du groupe, l'effraye, la poursuit, la fatigue. Puis, tout à coup le *lasso* s'abat... l'animal veut continuer sa course exaspérée... il sent une résistance, il redouble d'efforts... mais son implacable ennemi s'acharne... déjà le pauvre animal éprouve une invincible lassitude... ses jambes s'engourdissent, les veines de son cou se gonflent, l'air manque à sa poitrine oppressée... il tombe. Le chasseur met pied à terre, et il ne le débarrasse du *lasso* que pour lui donner d'autres entraves... Déjà c'en est fait pour lui de la vie errante et libre dans les pampas... bœuf, la mort; cheval, la servitude: voilà le sort qui attend désormais le vaincu du Gaucho.

De nouveau, cependant, il vient d'enfourcher sa monture. Comme un serpent dressé, obéissant à son charmeur, le *lasso* repose autour de son bras, jusqu'à ce que, pour une nouvelle proie, il déroule encore ses longs anneaux mortels...

Je le comprends : quand on a goûté une pareille vie, quand on a connu l'ivresse sauvage et les joies farouches de cette li-

berté dans le désert sans limite, on trouve mesquins les dons que la civilisation nous fait payer si cher, et l'on refuse de les lui acheter au prix du trésor le plus précieux pour qui sait en jouir, l'indépendance absolue sous le ciel!

Plusieurs fois déjà, dans le cours de ce récit, le nom des Gauchos est venu sous notre plume.

Essayons de préciser l'idée qu'il doit présenter à l'esprit.

Les GAUCHOS sont des colons de sang espagnol, mais dont la race a subi des altérations plus ou moins profondes par suite d'alliances avec des femmes indiennes.

On se rappelle le mot d'un pasteur oriental :

— Si tu étais Dieu, lui demandait-on, que ferais-tu ?

— Je garderais mes troupeaux à cheval ! répondit-il.

On eût pu mettre ce mot-là dans la bouche du Gaucho.

Les fiers Gauchos sont inséparables, en effet, de leurs belles juments et de leurs étalons favoris, et ils réalisent dans notre âge de prose la fable poétique des centaures. Le teint basané, maigres, osseux, laissant flotter autour de leur tête de longs cheveux noirs qui couvrent à demi leur visage et voilent l'éclat sombre de leurs yeux, ils offrent dans leurs caractères un singulier mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Rudes et belliqueux, généreux et vindicatifs, fourbes et hospitaliers, amis dévoués, dangereux ennemis, ils ont su jouer un rôle important, parfois prépondérant dans les affaires de leur pays. Un Gaucho, Fructuoso Riveira, que nous avons déjà nommé, se mit à la tête du mouvement insurrectionnel qui affranchit l'Uruguay, et dans les querelles de sa patrie avec Buenos-Ayres, il balança le pouvoir et la fortune de Rosas.

On assure qu'il y a trente ans, la petite république de l'Uruguay ne possédait pas plus de 70,000 citoyens. Ce nombre dépasse aujourd'hui 500,000. Les émigrations européennes lui ont apporté un contingent assez considérable d'Espagnols, de



UNRECORDED

berté dans le désert sans limite, on trouve mesquins les dons que la civilisation nous fait payer si cher, et l'on refuse de les lui acheter au prix du trésor le plus précieux pour qui sait en jouir, l'indépendance absolue sous le ciel!

Plusieurs fois déjà, dans le cours de ce récit, le nom des gauchos est venu sous notre plume.

Essayons de préciser l'idée qu'il doit présenter à l'esprit.

Les Gauchos sont des colons de sang espagnol, mais dans la race a subi des altérations plus ou moins profondes par suite d'alliances avec des femmes indiennes.

On se rappelle le mot d'un pasteur oriental :

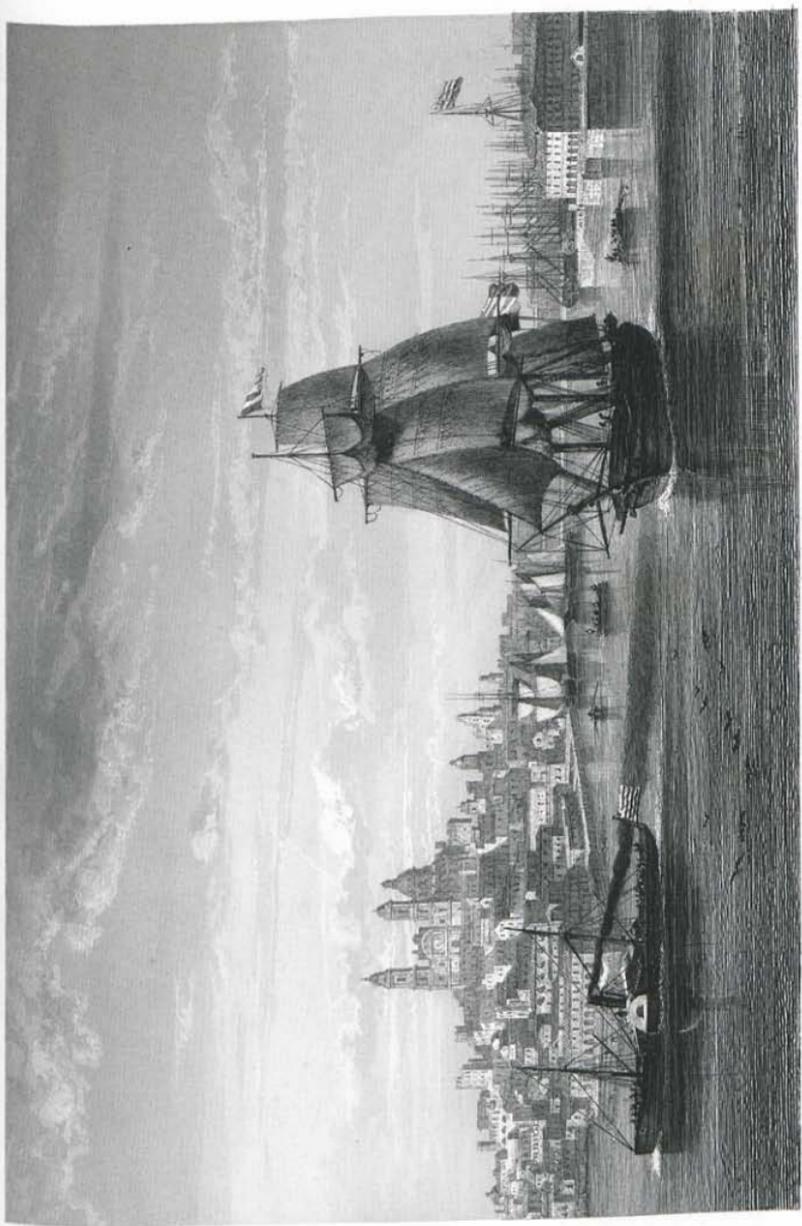
— Si tu étais Dieu, lui demandait-on, que ferais-tu ?

— Je garderais mes troupeaux et cheval ! répondit-il.

On n'ôt pas maître ce mot-là dans la bouche du Gaucho.

Les fiers Gauchos sont inséparables, en effet, de leurs bagages, de leurs chevaux favoris, et ils réalisent dans ce langage de prose la fable poétique des centaures. Le teint bruni, maigres, osseux, laissant flotter autour de leur tête de longues tresses noires qui couvrent à demi leur visage et voilent l'ombre de leurs yeux, ils offrent dans leurs caractères un singulier mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Rudes et belliqueux, généreux et vindicatifs, fourbes et hospitaliers, amis dévoués, désagréables ennemis, ils ont su jouer un rôle important, parfois prépondérant dans les affaires de leur pays. Un Gaucho, Fructoso liveira, que nous avons déjà nommé, se mit à la tête du mouvement insurrectionnel qui affranchit l'Uruguay, et dans les querelles de sa patrie avec Buenos-Ayres, il balança le pouvoir et la fortune de Rosas.

On assure qu'il y a trente ans, la petite république de l'Uruguay ne possédait pas plus de 70,000 citoyens. Ce nombre dépasse aujourd'hui 500,000. Les émigrations européennes lui ont apporté un contingent assez considérable d'Espagnols, de



Ed. Willmann sc.

Imp. Ch. Courcier, aux Bains de la Ville, Paris.

MONTEVIDEO.

Basques et d'Italiens, qui n'ont pas peu contribué au développement et à la prospérité du pays.

Montevideo, la capitale de l'Uruguay, en est aussi la seule ville importante. Elle est située sur la rive gauche et à l'embouchure du Rio-de-la-Plata. Son vaste port où débouchent, outre la Plata, les rivières de *Colorado* et de *Niguelete*, est parfois tourmenté par ces vents d'ouest connus sous le nom de PAMPEROS ; il n'en est pas moins très-fréquenté par la marine marchande de l'Europe et de l'Amérique. La ville est pittoresque, bâtie en amphithéâtre, au pied et sur la pente de la montagne qui lui a donné son nom. Elle a une bonne citadelle, une belle cathédrale, de grandes rues droites et larges, et des maisons confortables, avec des toits en terrasses, sur lesquels les Montévidéens aiment à venir après les chaudes journées respirer les fraîches brises du soir.

PATAGONIE

La race européenne n'a pas soumis l'Amérique méridionale tout entière. Les régions comprises entre les 58° et 55° degrés de latitude sud et les 60° et 77° degrés de longitude ouest ont su garder jusqu'ici leur indépendance. Le climat inhospitalier, la terre pauvre, la rudesse des habitants, n'avaient rien qui dût attirer ou retenir les conquérants. Les indigènes, de leur côté, ne devaient pas être séduits et gagnés à notre civilisation par le spectacle que leur donnaient les hommes blancs. Cette pointe extrême de l'Amérique du Sud, qui jusqu'ici n'a pas eu pour les chercheurs d'aventures le même attrait que tant d'autres contrées, est restée pour beaucoup une terre mystérieuse.

Ce vaste pays, qui attend encore les explorations de la science positive, s'étend sur une longueur de quatre cent soixante-cinq lieues, borné au nord par le Chili et le Rio-Negro, à l'est par l'océan Atlantique, au midi par le détroit de Magellan, à l'ouest par cette portion du Pacifique que l'on appelle l'océan Austral. La partie méridionale du grand continent américain présente cette

singularité d'offrir, sous un climat rigoureux, une abondance de volcans et de cratères, les uns en ébullition et en fusion, les autres déjà refroidis. A l'exception des terres d'alluvion que l'on trouve sur le bord des lacs et des rivières, à l'exception aussi de quelques grands bois où se rencontrent des échantillons gigantesques du règne végétal, la Patagonie, dans presque toute son étendue, n'offre que des terrains sablonneux et secs, presque entièrement couverts de sels et de nitre. La plupart des lacs du pays sont salés : le sel se rencontre là, d'ailleurs, en si grande quantité que l'on peut reconnaître sa présence dans les terrains, rien qu'à voir les efflorescences qu'il produit à leur surface.

Le nombre des plantes originaires de la Patagonie dépasse à peine une centaine d'espèces; mais les céréales dont on a tenté l'acclimatation ont généralement réussi, ainsi que les espèces potagères et les arbres fruitiers.

Le règne animal nous y présente un certain nombre de spécimens assez curieux, et qui méritent l'étude du naturaliste. Tel est, par exemple, le loup rouge et à crinière, moins terrible que le nôtre, et qui se contente de faire la guerre à la volaille et aux petits animaux. Parmi les espèces appartenant à la race féline, l'on cite le cougar, miniature du tigre, comme lui altéré de sang, et comme lui avide de chairs palpitantes; il a pour auxiliaires et pour compagnons de chasse deux chats sauvages, le pagero et le m'barcaya, qui s'entendent pour lui amener le gibier, dont il daigne leur laisser prendre une part. La mouffette, le glouton, grison, sorte de furet qui vit dans les terriers, et le zorillo, martre américaine aux formes sveltes et gracieuses, à la fourrure noire, marquée de deux longues raies blanches qui courent le long du dos, se distinguent par la forte odeur de musc qu'ils exhalent. Les rongeurs et les édentés ont répandu leurs nombreuses tribus dans les marais, dans les plaines et sur les montagnes;

on y trouve aussi des variétés précieuses du cerf et du sanglier. Les indigènes tirent un très-grand parti de la fourrure et de la chair du guanaco, que plusieurs naturalistes prennent pour le lama à l'état sauvage. Les bœufs, les ânes et les chevaux venus d'Europe ont multiplié en Patagonie dans une remarquable proportion. Les habitants du pays se sont surtout livrés à l'élevage du bœuf, dont la chair salée fournit à leur commerce un élément aussi abondant que précieux.

Les oiseaux de la Patagonie n'ont pas le riche éclat de leurs frères ailés du Brésil, du Mexique et du Pérou ; mais ils n'en sont peut-être pas moins utiles à l'homme. Nous citerons, avant tous les autres, une variété de l'autruche plus recherchée pour sa chair que pour son plumage grisâtre, que l'on parvient cependant à teindre en toutes sortes de nuances. A la tête des oiseaux de proie il faut placer le condor, dont les larges ailes n'atteignent pas moins de quinze pieds d'envergure ; on sait que ce brigand des airs n'est pas moins vénéré des Indiens que l'épervier le fut jadis des Égyptiens, tant il est vrai qu'un des plus sûrs moyens de se faire respecter des hommes, c'est de s'en faire craindre. Après le condor viennent des espèces de vautours qui portent le nom de cathart, puis le catacara, de la grande famille des aigles, mais plus vorace que l'oiseau royal ; puis l'aigle couronné, et la buse tricolore, et le faucon, et toute la tribu des nocturnes, qu'il est aisé de reconnaître comme les congénères des nôtres.

La Patagonie possède aussi un certain nombre d'oiseaux beaucoup plus petits, mais qui n'en offrent pas moins une intéressante originalité. C'est parmi eux que l'on rencontre le moqueur, au plumage bigarré, et dont le cri, qui ressemble à un rire strident, lui a mérité son nom. Le plus aimable de tous ces oiseaux, c'est l'anumbi, au plumage sombre, mais aux pieds roses, qui ne cesse de faire retentir l'écho des bois et la rive des

fleuves de ses chants mélodieux. Rien de plus charmant que son nid, suspendu aux branches basses et flexibles des arbres, effleurant presque les eaux. C'est un grand ovale allongé, d'environ quarante centimètres, protégé à l'extérieur par un entrecroisement de petites branches épineuses, tapissé à l'intérieur de mousses et de duvets. Quoique ces oiseaux amoureux fassent généralement *nid* commun, ils ont un appartement complet avec deux chambres et un corridor. L'anumbi travaille à ce nid toute sa vie, le renouvelle pièce à pièce, l'entretient, l'améliore, et ne meurt que quand il est parfait. Un autre oiseau dont les mœurs ne sont pas moins originales, c'est le flamant, qui ajoute par sa beauté une grâce nouvelle au paysage patagonien. Réunis en innombrables troupes, les flamants posent sur la vaste nappe des salines blanches des nids qui s'élèvent parfois à plus de deux mille, formant comme un îlot noirâtre sur la plaine constellée de cristallisations brillantes. Tous ces nids, cônes tronqués, d'un pied de haut, sont séparés les uns des autres, et forment ainsi une sorte de petite ville avec des rues irrégulières. Quand tous ces flamants sont posés sur leur nid, montrant leur corps d'un blanc rosé et leurs ailes teintes de pourpre, on a devant les yeux un spectacle étrange, mais auquel du moins on ne peut refuser le charme de la couleur.

Les reptiles sont peu nombreux en Patagonie. On y trouve cependant quatre espèces de lézards, et la tortue, connue en histoire naturelle sous le nom de tortue du cap de Bonne-Espérance. Peu de poissons dans les lacs et dans les rivières ; mais, en revanche, de grands cétacés et de nombreux amphibiens dans la mer et sur les côtes. Les pêcheurs européens qui fréquentèrent ces parages, pendant de longues années, en détruisirent des quantités considérables.

II

La Patagonie proprement dite ne renferme guère plus de huit ou dix mille âmes. Cette population, extrêmement clair-semée sur un sol ingrat, est divisée par hordes sous la conduite d'un chef à peu près omnipotent. La taille des Patagons a donné lieu à toutes sortes de fables peu justifiées. Les premiers voyageurs ont vu en eux des géants de neuf à dix pieds de haut. Nous ne savons si, dans les premiers âges du monde, il a été donné à l'homme d'atteindre à de si magnifiques proportions ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles n'appartiennent plus aux générations de nos jours. La taille des Patagons varie de cinq pieds quatre pouces à six pieds, ce qui donne encore une moyenne très-satisfaisante et qui n'est atteinte dans aucune autre partie du monde. Leurs formes générales sont en harmonie avec cette taille. Les Patagons ont la stature herculéenne, le torse massif, les épaules larges et carrées, les membres vigoureux et d'une musculature puissante. La tête est grosse, aplatie par derrière, le front bombé, le nez épaté, les lèvres saillantes. Comme beaucoup d'Indiens, ils se peignent le visage de couleurs où dominent le rouge et le blanc. Leur climat âpre et rigoureux les condamne à faire usage de vêtements chauds : aussi usent-ils beaucoup de fourrures. La principale pièce de leur costume est une sorte de grand manteau qui les enveloppe presque tout entiers. Leurs cheveux noirs et longs sont relevés et attachés sur leur tête par un ruban de laine ou une lanière de cuir.

Comme presque tous les hommes pour lesquels la nature complaisante a trop bien fait les choses, les Patagons sont trop

enclins à prendre la force pour la raison, et à croire que ce qu'ils veulent est aussi ce qui doit être. Ils sont donc arrogants et violents ; de plus, un peu enclins au vol, comme presque tous les sauvages. Ceci ne veut pas dire qu'ils ne soient point susceptibles de civilisation. On a remarqué, au contraire, que tous ceux qui ont eu des rapports fréquents avec les Européens leur ont fait de nombreux emprunts et ont subi ou accepté leur influence sur une foule de points. Ces grands corps sont d'une paresse extrême, et tout le temps qu'ils ne consacrent point à la chasse, à la guerre et au soin de leurs armes, s'écoule dans une éternelle oisiveté. La propreté et la confortabilité sont pour eux des mots aussi inconnus que les idées qui s'y rattachent. Ils n'ont d'autres habitations que des espèces de huttes faites de branches plantées en rond, et retenues à leur extrémité supérieure par les peaux de guanagues, qui leur servent en même temps de toiture. Ils ont, comme tous les peuples jeunes, des jeux de force et d'adresse, dont le plus populaire, connu sous le nom de *pilma*, est une variation du cricket, avec cette différence que la balle se jette en arrière, de telle façon, cependant, qu'elle retombe par devant, et que le joueur puisse la recevoir sur sa jambe. Les jeux de hasard sont représentés par les dés. L'arc est l'arme la plus ordinaire des Patagons : ils s'en servent avec une habileté merveilleuse. L'extrémité de la flèche est en silex, formant croc de chaque côté, et assez faiblement attachée pour qu'en voulant la retirer on la laisse dans la plaie. Ils se servent encore de frondes et de javelots, et d'un autre engin nommé *bolas*, qui consiste en deux pierres attachées à chaque bout d'une corde longue de sept à huit pieds : ils font tourner ces cordes au-dessus de leur tête, et lancent les bolas avec une surprenante habileté.

Les guerriers de la tribu marchent au combat presque nus, n'ayant autour du corps qu'une ceinture de cuir à laquelle sont

suspendues leurs armes. Les chefs, au contraire, ont des espèces de cottes faites de peaux superposées les unes aux autres, très-habilement préparées, peintes de couleurs brillantes, et couvrant leurs bras, leur torse et une partie de leur poitrine. Ils portent, pour préserver leur tête, une sorte de casque en cuir, sur le haut duquel on remarque une crête métallique. Ils déploient à la guerre assez de ruse et d'astuce, et leurs chefs les harangent à la manière antique avant de les lancer contre l'ennemi. Leur grande tactique de guerre consiste surtout à surprendre leurs adversaires pendant la nuit : ils se livrent alors à des égorgements sans pitié. Les Patagons, surtout ceux du Nord, ne se séparent jamais de leurs chevaux, auxquels ils font jouer un rôle important dans leurs guerres. Leur force physique les avait rendus redoutables à tous leurs voisins ; mais, dans les premières années de ce siècle, ils furent décimés par la petite vérole, et, à la suite de ce premier malheur, ils furent attaqués avec une vigueur extrême par les Araucaniens, qui en firent un épouvantable massacre ; ils perdirent ainsi tout à la fois, et leur importance, et une partie de leur courage, avec les forces de la tribu. Les Patagons sont des maris jaloux, mais fidèles ; leurs femmes sont chastes. Elles sont, du reste, chargées des plus rudes travaux et traitées en servantes plus encore qu'en épouses. Les parents ont pour leurs enfants une tendresse qui va jusqu'à l'adoration, mais dont la faiblesse peut devenir parfois dangereuse pour celui qui en est l'objet.

Les Patagons du nord se distinguent de ceux du sud par la gracilité des membres inférieurs, et leur disproportion avec le torse, beaucoup trop long. Ils pratiquent la polygamie et ont plus d'affabilité dans les façons que ceux qui vivent dans le voisinage des Espagnols. Au nord comme au sud, les Patagons croient à l'immortalité, mais ils s'imaginent que la seconde vie sera matérielle comme la première, qu'ils auront dans l'autre

monde les mêmes besoins et les mêmes passions que dans celui-ci, avec plus de moyens de les satisfaire. Ils adorent un seul être suprême, qu'ils ne se figurent sous aucune forme, parce que toute représentation leur semblerait indigne de lui. Il est pour eux tout à la fois le génie du bien et le génie du mal ; ils le consultent et le conjurent. Cependant, le culte suprême qu'ils lui rendent ne les empêche point d'avoir aussi des fétiches. Comme beaucoup de peuples primitifs, ils sont superstitieux et enclins à la magie ; ils ont des sorcières et des prophétesses qu'ils vénèrent, comme les païens vénéraient les sibylles antiques. Ils ont une peur des maladies contagieuses qui les pousse à la fuite la plus rapide, dès qu'ils en ont le soupçon. Ils s'en vont alors tout droit devant eux, peu soucieux de ce qu'ils laissent en arrière, abandonnant leurs femmes, leurs parents et leurs enfants.

Nous avons dit que les Patagons ne cherchaient point à faire de représentations plastiques de la Divinité. Ceci ne les empêche point de l'honorer d'une façon particulière, dans un arbre isolé qu'ils désignent sous le nom de GALICHU. Le Galichu est tout simplement un arbre rabougri, qui, s'il avait crû dans un bois, n'aurait pas attiré l'attention, tandis que, perdu au milieu de plaines immenses, il anime l'étendue et sert de point de repère au voyageur. Il est haut de vingt à trente pieds, tout tortueux, tout épineux, formant une touffe large et arrondie ; vermoulu par les années, il a presque toujours un creux au centre ; il appartient aux nombreuses espèces d'acacias épineux qui donnent une gousse dont la pulpe est sucrée, et que les habitants confondent sous le nom commun d'*algarrobo*. Ce qu'il y a de singulier dans les conditions du Galichu, c'est de trouver cet arbre seul au sein des déserts, comme jeté là par la nature, pour en interrompre la monotonie. Remarqué par les peuples voyageurs de ces contrées, il a dû les étonner et leur paraître une merveille, ce qui a peut-être contribué au culte dont il est

l'objet. Les branches de l'algarrobo sacré sont couvertes des offrandes des sauvages ; on y voit suspendus, là une mante, ici un puncho ; plus loin, des rubans de laine, des fils de couleur, et, de toutes parts, des vêtements plus ou moins altérés par le temps, et dont l'ensemble n'offre pas l'aspect d'un autel paré, mais bien plutôt celui d'une triste friperie déchirée par les vents. Aucun Indien ne passe devant le Galichu sans lui laisser quelque chose ; celui qui n'a rien se contente d'offrir du crin de son cheval, qu'il attache à une branche. Le tronc caverneux de l'arbre sert de dépôt aux présents des hommes et des femmes : du tabac, du papier pour faire des cigares, des verroteries ; on y trouve même quelquefois des pièces de monnaie. Ce qui atteste encore plus que tout le reste le culte des sauvages, c'est le grand nombre de squelettes de chevaux égorgés en l'honneur du génie du lieu, l'offrande la plus précieuse qu'un Indien puisse lui faire, et celle qui doit être la plus efficace ; aussi les chevaux ne sont-ils sacrifiés qu'à l'arbre du Galichu et aux rivières, que l'on révère et que l'on redoute également, parce qu'on est obligé de les passer continuellement, et de braver à la fois et leur courant et leur profondeur.

On ne cite pas d'exemple d'un seul Patagon qui se soit jamais converti au christianisme. Ils ont pour leur dogme le même attachement que les musulmans. Constatons, toutefois, avec un douloureux regret, qu'au point de vue de leurs intérêts temporels, cette obstination a été pour eux un bonheur ; car, tandis que tous les autres peuples qui, cédant à la parole divine du Christ ont accepté en même temps l'influence européenne, ont vu disparaître peu à peu leur nationalité et sont tombés dans la plus abrutissante sujétion, les Patagons, au contraire, ont seuls conservé leur indépendance et leur nationalité. La langue de la Patagonie est riche de mots et d'images,

mais d'une accentuation gutturale, et qui présente à l'organisme européen des difficultés presque insurmontables.

Les Patagons ne connaissent point le pouvoir des lois : ils vivent dans une sorte d'anarchie, qui laisse un redoutable empire à la ruse et à la force individuelle. Le plus voleur d'entre eux est estimé comme le plus habile. On se choisit un chef à la guerre pour diriger les expéditions et commander l'armée. La paix une fois conclue, ce chef n'a plus la moindre autorité. Les Patagons n'ont pas la notion du pouvoir civil. Il n'y a point de peuple au monde qui soit plus pauvre qu'eux. Ceci tient à une double cause : à l'absence d'une constitution sérieuse de la propriété foncière, qui, à proprement parler, n'existe point ; le territoire est au premier occupant, qui ne s'en empare aujourd'hui que pour l'abandonner demain, et à leurs idées religieuses, qui, en leur faisant un devoir de détruire à la mort d'un chef de famille tout ce qui lui appartenait, anéantissent ainsi, avec le droit de succession, la propriété mobilière, et, en condamnant à créer sans relâche pour détruire sans cesse, épuisent les forces vives du pays. Avec un tel système, on peut dire que la constitution sociale est à peu près nulle, et que la nation elle-même ne saurait avoir une existence sérieuse et des gages de durée.

III

Les Espagnols furent les premiers qui tentèrent une exploration de la Patagonie. Plusieurs années après que Magellan eut découvert le détroit auquel son nom restera pour toujours attaché, les Espagnols tentèrent un établissement dans la Patagonie, où ils espéraient trouver ces trésors que rêvait partout leur

insatiable avidité. Un certain nombre d'aventuriers furent débarqués, en 1582, à l'endroit qui porte aujourd'hui le surnom sinistre de *Port-Famine*, et ils y jetèrent les premiers fondements de la ville de Saint-Philippe. Ils ne tardèrent point à s'apercevoir qu'ils étaient sur un sol ingrat, inhospitalier, où sévissait un froid rigoureux. La plupart d'entre eux périrent, victimes des plus dures privations, ou tombèrent sous les coups des indigènes; les survivants s'éloignèrent de cette contrée si peu hospitalière.

Une visite des Hollandais à la pointe méridionale de la Patagonie n'eut aucun résultat au point de vue de la colonisation européenne. Une seconde expédition espagnole, sous la conduite de Hernandarias de Savedras, n'eut point plus de succès. Des Français, des Anglais, abordèrent également à ces mêmes parages, mais sans s'y établir; les jésuites eux-mêmes, si habiles à séduire les âmes, échouèrent dans leurs tentatives de conversion. Les efforts redoublés des Espagnols n'aboutirent qu'à la triste nécessité d'abandonner tous les points occupés par eux, à la seule exception d'un coin de terre à l'embouchure du Rio-Negro. Francisco Viedma acheta d'un des chefs du pays le cours du fleuve jusqu'à San Xavier, et construisit le fort de Carmen pour protéger ses nationaux. Les cruautés commises à cette époque par les Espagnols amenèrent des représailles non moins atroces, et la colonie fut ensanglantée. Elle se maintint cependant, grâce aux canons de l'Espagne, et le commerce y prospéra. C'est, du reste, le seul établissement européen qui soit resté debout dans la colonie. Sa population est d'environ six cents personnes, qui se livrent au commerce des cuirs, des laines, des plumes et de la viande salée. Le village s'élève dans un site agreste, au milieu de terres d'alluvion assez fertiles, et jouit d'une température modérée. Mais ces bonheurs de position sont tristement compensés par l'état de guerre presque con-

tinuel où l'on se trouve avec les habitants, toujours prêts à la maraude, au vol et à la violence.

Le dernier effet des guerres intestines qui ont si longtemps partagé l'Amérique du Sud, a été de donner le Carmen à la république Argentine, qui le laisse aujourd'hui dans un déplorable abandon. Sa complète destruction sera un fait accompli dans un assez prochain avenir. A ce moment, la Patagonie toute entière sera retombée au pouvoir de ses anciens habitants.

TERRE DE FEU

Quand on a franchi le détroit de Magellan, un des sites les plus pittoresques du monde, dont les eaux profondes, dans un lit resserré, offrent de nombreux mouillages, au milieu des scènes les plus grandioses et les plus magnifiques de la nature australe, sous un ciel dont la blancheur immaculée des neiges éternelles reflète tour à tour ou l'azur, ou les rayons, on arrive à la *Terre-de-Feu*, ainsi nommée sans doute parce que c'est un des endroits les plus glacés du monde. C'est un archipel dont le point le plus important et le plus méridional porte le nom célèbre de cap Horn, et domine au loin la mer, sur laquelle se projette sa majestueuse silhouette.

L'aspect général de la *Terre-de-Feu* est triste et sévère. Sur certains points de la côte, il est effrayant; quelques navigateurs disent horrible. Il varie, du reste, selon les latitudes où on l'étudie; mais la *Terre-de-Feu* est généralement inhospitalière, et elle a plus d'une fois dévoré ses explorateurs. La flore et la faune du pays sont assez pauvres, et ses habitants peuvent être rangés parmi les plus misérables du monde. Ajoutons qu'ils

se livrent aux hideuses pratiques du cannibalisme; ils ne mangent pas seulement les prisonniers faits à la guerre; mais ils immolent et dévorent leurs vieilles femmes sans se rendre compte que c'est un crime..., et qu'elles ont la chair dure.

Les îles Malouines dépendent du groupe désigné sous le nom générique de *Terre-de-Feu*. Une de ces révolutions subites qui bouleversèrent jadis la face du globe les a violemment arrachées au groupe patagonien et magellanique. C'est un lieu sinistre et bien fait pour jeter l'effroi dans l'âme du navigateur, quand il aperçoit ces plages désolées, ces falaises sombres, incessamment battues par le flot des tempêtes, ces montagnes à pic que ne pare aucune végétation, ces vallées qui semblent des déchirures du sol, et du sein desquelles s'élèvent des colonnes de basalte aux teintes ferrugineuses.

Les eaux et les rivages des îles Malouines sont peuplés de colosses amphibies, phoques, éléphants et lions marins, — ébauches de la création, — informes essais de la nature, — qui prélude ainsi à des formes supérieures, et qui jette ses grossiers embryons sur les coins du globe qu'elle n'a point jugés dignes de recevoir des espèces plus épurées.

Comme toutes les terres du nouveau monde, les îles Malouines ont été l'objet de longues contestations entre les diverses nations européennes, qui toutes prétendaient s'en emparer. Les Anglais, les Français et les Espagnols y créèrent successivement des établissements qui n'y obtinrent, du reste, que des succès incertains et peu durables. En 1829, la république Argentine, qui se prétendait l'héritière de l'Espagne dans toute cette partie du continent américain, rendit un décret qui l'en déclara seule et unique propriétaire. Peut-être l'exécution devait-elle présenter quelques difficultés. Il n'a jamais suffi de vouloir pour avoir. Aujourd'hui le lion anglais — qui n'est, du reste, qu'un léo-

pard — pose sa lourde patte sur ce point extrême du monde connu, comme pour être mieux à portée, du haut de ces caps solitaires, de dominer toujours et de terrifier au besoin le navigateur qui traverse ces lointains parages de l'Océan austral.

LES ANTILLES

I

Au sein de l'océan Atlantique, entre les deux Amériques, et semées par groupes irréguliers, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux rivages de la Guyane, les grandes et petites ANTILLES forment un des plus beaux archipels du monde.

On donne le nom de *grandes Antilles* aux quatre îles de *Cuba*, de *Saint-Domingue*, de *Puerto-Rico* et de la *Jamaïque*.

Les petites Antilles se subdivisent en *Antilles du vent* et en *Antilles sous le vent*. Parmi les Antilles du vent, nous citerons comme les plus connues : la Barbade, Saint-Vincent, la Dominique, la Trinité, la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, Marie-Galande. Les Antilles sous le vent sont au nombre de trois : Marguerite, Curaçao et Bonaire.

L'histoire des Antilles est étroitement mêlée à celle du continent américain, dont elles dépendent.

A l'exception d'Haïti (l'ancienne Saint-Domingue), qui a conquis son indépendance, à la suite de convulsions sanglantes,

il y a plus d'un demi-siècle, ces belles îles sont restées les vas-sales de l'antique hémisphère : leurs rives lointaines reten-tissent de nos querelles ; elles subissent la loi du vainqueur, comme les belles esclaves du monde antique, et passent d'une nation à l'autre, comme un appoint, dans les traités de paix des royaumes et des empires de l'Europe. Aujourd'hui l'An-gleterre en possède dix-huit, la Hollande six, la France cinq, le Danemark trois, la Suède une. Il en reste seulement neuf à la couronne d'Espagne, à laquelle Colomb les avait données, comme un de ses plus précieux joyaux.

On l'a dit avec raison, la découverte des Antilles fut le pre-mier épisode de l'histoire du nouveau monde. Cuba fut la pre-mière de ces îles rencontrées par Colomb. L'étendue de son ter-ritoire lui fit croire que c'était là le continent qu'il cherchait, et, persuadé qu'il avait abordé aux rives occidentales de l'Inde, tant de fois rêvées par lui, il donna le nom d'Indiens aux indi-gènes. On sait comment son erreur lui survécut, et comment, aujourd'hui, les naturels de l'Amérique entière portent ce nom d'Indiens qui ne leur appartient pas.

Colomb prit à son bord quelques habitants de Cuba pour lui servir de pilotes et d'interprètes, et, le 14 décembre 1492, il abordait dans un des havres d'Haïti, l'île montagneuse, selon l'étymologie de ce vocable indien. Le navigateur génois en prit possession au nom du monarque auquel il avait offert ses ser-vices et l'appela Española. Elle fut aussi fréquemment désignée par la suite sous le nom de Saint-Domingue.

Colomb, après ce premier acte d'autorité, retourna en Es-pagne, où il enflamma par ses récits l'imagination et l'avidité du public. C'était à qui s'embarquerait avec lui pour prendre sa part de tant de richesses. Il eut, cette fois, plus d'hommes qu'il n'en voulut. Sa flotte, composée de trois grands vaisseaux et de quatorze caravelles, partit de Cadix le 25 septembre 1495.

L'amiral navigua plus au sud qu'à son précédent voyage, et, après vingt-cinq jours de navigation, il découvrit successivement : la *Dominique*, *Marie-Galande* et la *Guadeloupe*, puis *Mont-Serrat*, *Saint-Christophe*, *Antigoa*, *Sainte-Croix* et *Puerto-Rico*.— Le 5 mai 1494, il abordait à la *Jamaïque*.

Un troisième voyage, après un second retour en Europe, lui fit découvrir, le 31 juillet 1498, *Tabago*, la *Grenade*, *Sainte-Marguerite*. Bientôt tout l'archipel fut exploré, et toutes les Antilles reconnues.

II.

Deux tribus, d'origines différentes et de mœurs bien distinctes, se partageaient inégalement le groupe de ces *Sporades* de l'Atlantique. La première de ces tribus se composait des INDIENS, suivant l'appellation de Colomb, doux, paisibles, aimants, hospitaliers, ne demandant qu'à servir et à vivre en paix ; la seconde comprenait les CARAÏBES, forts, cruels, belliqueux, vindicatifs, terreur des Indiens. Des idées religieuses communes rapprochaient les deux tribus. Ils croyaient à un premier homme père commun du genre humain ; ils adoraient des dieux bons et des dieux méchants ; mais ils n'offraient de sacrifices qu'aux mauvais esprits, pour les désarmer et se les rendre favorables.

Leur type physique aux uns et aux autres était à peu près le même : tête bien formée, toutefois avec aplatissement du front, ovale agréable, nez long, à la courbe aquiline ; bouche moyenne et lèvres minces ; grand œil brun, longs cheveux noirs, lisses et brillants ; teint se rapprochant du cuivre rouge.

SAINT-DOMINGUE

I

Parmi les quarante-deux îles qui forment l'archipel des Antilles, il n'en est pas de plus belle que SAINT-DOMINGUE, appelée par les Indiens Haïti, et par Colomb Española. Longue de 175 lieues, large de 50, avec 550 de tour, elle présente une superficie d'environ 400 lieues carrées. Au milieu de l'île s'élève le noyau central d'un système de montagnes qui semblent se superposer les unes aux autres, et s'élaner de là dans des directions diverses. Cette orographie compliquée rend très-difficiles les communications d'un point à l'autre du territoire, autrement que par mer. Ces montagnes, qui, généralement, n'atteignent pas une très-grande altitude, peuvent être cultivées jusqu'à leur sommet, et leur aspect verdoyant forme point de vue des différentes parties de l'île. Elles la décorent et l'embellissent.

Au moment où les Espagnols abordèrent à Saint-Domingue, l'île était occupée par cinq peuplades, indépendantes les unes des autres et gouvernées par des princes nommés caciques, comme dans certaines parties du continent américain, qui exer-

çaient sur eux une autorité à peu près sans limites et sans contrôle.

La vue des vaisseaux de haut bord et les détonations de l'artillerie produisirent leur effet accoutumé sur ces sauvages. Les Espagnols passèrent à leurs yeux pour les fils du ciel : ils leur présentaient des offrandes comme à des divinités, les uns par crainte, les autres par sympathie.

La mer qui baignait leurs rivages invitait les habitants d'Haïti à se confier à eux. C'est un peu l'histoire de tous les peuples navigateurs. « Chacune de ces îles, écrivait Colomb, possède une grande quantité de bateaux qui, quoique plus étroits, ressemblent volontiers, par leur longueur, à nos bîrèmes ; mais il les surpasse par la vitesse de leur course, qui n'est dirigée que par les rames... J'ai vu de ces bateaux, conduits par soixante-dix ou quatre-vingts rameurs. Ils parcourent les îles innombrables de ces mers, dans lesquels ils vendent leur marchandise, ayant établi entre eux une sorte de commerce. »

Colomb, inaugurant une politique constamment suivie par ses successeurs, prit parti pour une tribu contre l'autre, et protégea les Indiens contre les Caraïbes. Les premiers s'attachèrent à lui avec une sorte de reconnaissance naïvement enthousiaste, et quand il voulut élever un fort sur la côte méridionale d'Haïti, eux-mêmes l'aiderent de tous leurs moyens. L'amiral arma cette petite citadelle, y laissa une garnison de 59 hommes, avec des provisions pour un an, et retourna en Espagne.

A son retour, il ne trouva que des ruines et des cadavres ; l'indigne conduite des Espagnols avait soulevé contre eux la colère des Indiens, qui avaient exercé des revanches terribles, mais trop méritées...

Colomb essaya de pacifier les esprits et de rétablir avec les naturels des relations confiantes et pacifiques. Il ne releva point

les ruines de son premier fort, mais il se dirigea vers l'est, et fonda sur une large baie la ville d'*Isabella*.

A ce moment commencent pour le grand homme si souvent méconnu ces tribulations qui ne devaient plus finir qu'avec sa vie, et qui l'abreuvèrent d'amertume.

Les Espagnols, ne voyant point se réaliser assez promptement les promesses qu'il leur avait faites, se révoltèrent contre lui, et il dut sévir. Mais pendant qu'il imposait aux hommes sous ses ordres l'obligation du travail, sans admettre les distinctions de la naissance et du rang, ceux-ci pressuraient les Indiens avec une cruauté inouïe. Colomb lui-même, pour satisfaire à des exigences nées de ses paroles, dut se prêter à ce système d'exactions iniques, et briser par la violence les résistances, si justes d'ailleurs, des malheureux insulaires ; beaucoup furent tués ; beaucoup faits prisonniers et envoyés en Espagne pour être vendus comme esclaves. L'humanité outragée avait rarement vu un plus grand abus de la force. On chassait les Indiens, comme chez nous on chasse le cerf, comme en Angleterre on chasse le daim rouge ou le renard. Des Espagnols, qui se disaient chrétiens, mariant une prétendue piété à une cruauté trop véritable, faisaient vœu de massacrer chaque jour douze Indiens, en souvenir des douze apôtres. A tant d'horreurs on ajouta une infamie nouvelle, en envoyant dans cette colonie, si éprouvée déjà, l'écume de l'Espagne, recueillie dans ses prisons..... Et c'était Christophe Colomb lui-même qui avait suggéré l'emploi de tels moyens ! Tous les vices furent donc déchainés à la fois sur cette terre infortunée.

L'Histoire se voile la face et ne raconte pas les atrocités qu'elle connaît. — La race indienne finit par disparaître à peu près tout entière d'Haïti, que l'on appelait déjà Saint-Domingue.

Les Espagnols les remplacèrent par des nègres de la côte de Guinée.

L'expérience que l'on avait payée si cher servit à quelque chose; on se préoccupa moins des richesses minérales, et plus de la culture des terres et des plantations. On ne tarda pas à faire d'abondantes récoltes de cacao, de gingembre, de coton, de tabac et d'indigo, source de fortune pour les cultivateurs habiles. — Cette prospérité ne dura qu'un instant : déjà le Mexique et le Pérou absorbaient l'attention et les forces de l'Espagne, incapable d'étreindre tout ce qu'elle embrassait. — Saint-Domingue, au dix-septième siècle, ne fournissait même plus de quoi payer les fonctionnaires et les représentants de la métropole.... et la nature a fait de Saint-Domingue une des contrées les plus riches du monde !

Les Espagnols jouaient un peu, vis-à-vis de l'Amérique, le rôle des gardiens du sérail. Alors même qu'ils étaient impuissants à tirer parti de ses magnifiques ressources, ils ne voulaient point en laisser profiter les autres. Ils surveillaient les côtes des îles et des continents avec un soin jaloux. Les gouvernements européens étaient trop occupés, pour la plupart, de leurs difficultés intérieures pour leur chercher querelle à ce sujet. L'Espagne n'était-elle point d'ailleurs protégée par la bulle d'Alexandre VI, qui lui avait accordé la propriété exclusive des deux Amériques, — moins la part réservée au Portugal ?

Cependant l'esprit d'entreprise des armateurs particuliers ne se laissa point arrêter par de telles considérations. Des vaisseaux armés pour la course se jetèrent sur ces riches contrées, pillant, incendiant, ravageant, écumant la mer, attaquant les flottes entières, et les villes mêmes.

Nous entrons dans l'ère des FLIBUSTIERS.

II

L'archipel des Antilles fut le principal théâtre de leurs terribles exploits; ils allaient d'une île à l'autre, se jouant du danger, bravant la mort et se gorgeant de butin. Satisfaits de ces résultats et de leurs exploits isolés, séduits peut-être par ces charmes de la vie errante, irrésistibles pour certaines organisations, ils menèrent longtemps cette existence hors la loi, sans songer à former d'établissements durables.

Ce fut un cadet de Normandie, le sieur d'Esnambuc, parti de Dieppe en 1625, qui, le premier, créa aux Antilles une sorte de poste fixe qu'il pût rallier à la suite de ses dangereuses expéditions. Un certain nombre de Français, disséminés dans les îles, et vivant en bonne intelligence avec les Caraïbes, se groupèrent autour de lui et le reconnurent pour chef.

L'île de Saint-Christophe fut choisie par d'Esnambuc, comme le plus propre pour le but qu'il voulait atteindre. Le même jour, — étrange coïncidence — des flibustiers anglais, conduits par un corsaire fameux, du nom de Warner, abordèrent sur un autre point de la même île, et bientôt, tout en restant dans leurs quartiers séparés, ils fraternisèrent pour des expéditions communes, et après avoir repoussé les Caraïbes, qui avaient voulu les chasser de leurs bords, ils firent un voyage, l'un en France, l'autre en Angleterre, pour engager leurs gouvernements respectifs à couvrir de leur protection les établissements de Saint-Christophe.

Les deux capitaines, à leur retour, divisèrent l'île entre eux, fixèrent les limites de leurs domaines, et formèrent une sorte

d'alliance contre les Caraïbes et les Espagnols. — Malgré la mésintelligence qui éclata bientôt entre les deux colonies, malgré les désastres que leur infligèrent parfois les flottes de la Péninsule, elles prospérèrent l'une et l'autre, et, enfin réconciliées, se partagèrent leurs conquêtes. La Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, furent considérées comme propriétés françaises; les Anglais eurent la Barbade, Nièves, Antigoa et Mont-Serrat. Saint-Christophe demeura propriété commune entre les deux nations. Les Caraïbes — qui ne dépassaient plus le chiffre de 6,000 hommes, — se concentrèrent à la Dominique et à Saint-Vincent. Les métropoles acceptèrent ces conventions, et l'on vit, pendant quelque temps, les colonies anglaises et françaises se développer paisiblement.

Mais bientôt les colons français se sentirent opprimés par la mère patrie, qui leur faisait, trouvaient-ils, de trop sévères conditions, en les soumettant au régime des Compagnies, par lesquelles ils étaient exploités. Ils se révoltèrent, s'affranchirent, et, pour éviter les représailles du gouvernement central, passèrent à Saint-Domingue, d'où bientôt, gênés par le voisinage des Espagnols, ils émigrèrent pour aller s'établir fortement, stratégiquement, dans la petite île de la *Tortue*. Là, quelques-uns s'occupèrent de la culture d'un sol fertile; d'autres continuèrent la *course*, qui avait été leur premier métier. — Un certain nombre se livrèrent à une profession étrange, qui n'a pas d'analogie en France; ils firent le commerce des cuirs et de la viande des troupeaux sauvages. On les désigna sous le nom de boucaniers.

Les BOUCANIERS nous présentent cet aspect curieux de l'homme jadis civilisé qui retourne à l'état sauvage. Ils vivaient, nous dit un historien, sans femmes et sans famille. Chasseurs intrépides, guerriers déterminés, tireurs d'une adresse surprenante, ils passaient leur vie au milieu des bois, où la chasse leur assurait une nourriture abondante et un commerce lucratif.

Pour tout vêtement ils avaient une chemise et un caleçon de grosse toile, souvent teints du sang des animaux qu'ils tuaient à la chasse, marchant les jambes nues et les pieds à peine enfermés dans des souliers faits d'une peau séchée au soleil. Un fond de vieux chapeau ou un bonnet de drap, auquel ils adaptaient une visière, formait leur coiffure; une courroie en forme de ceinture supportait un sabre et plusieurs couteaux, et sur leurs épaules se balançait un fusil d'excellente fabrique, qu'ils faisaient toujours venir de France, et qu'ils entretenaient avec un soin luxueux. A leurs côtés courait une meute de vingt-cinq à trente chiens.

Il faut ajouter à leur accoutrement une calebasse pleine de poudre et une petite tente de toile fine, facile à tordre et roulée autour d'eux en bandoulière; car, une fois dans les bois, ils couchaient où ils se trouvaient.

Lorsqu'ils étaient ainsi équipés, ils s'adjoignaient un matelot, c'est-à-dire un associé, et tout devenait commun entre eux, dangers et profits. Si l'un des deux mourait, tous les biens de la communauté, poudre, balles, fusils et cuirs, appartenaient au matelot survivant.

A la suite des chasseurs marchaient un ou plusieurs valets, appelés des engagés. Ces engagés étaient des malheureux que l'on avait trompés et séduits par des promesses menteuses, et qui s'étaient *engagés*, le mot le dit, à exercer pendant trois ans diverses industries dans les colonies des Antilles. — Une fois arrivés là, ils étaient traités comme les plus misérables esclaves, soumis à la brutalité des colons, chargés des plus rudes corvées, et souvent, à l'expiration de leurs trois années, injustement retenus.

Les *engagés* au service des boucaniers finissaient assez souvent par s'habituer à la vie errante dans les bois, et par s'abandonner aux entraînements de la chasse. Mais ceux qui étaient livrés

aux planteurs étaient vraiment les plus malheureux des hommes.

Il faut entendre, à ce sujet, les récits des voyageurs : ils sont navrants.

« Voici, dit l'un d'eux, la manière dont ces misérables engagés sont traités : le matin, sitôt que le jour commence à paraître, M. le commandeur siffle, afin que tous ses gens viennent au travail, qui consiste à abattre du bois ou à cultiver le tabac. Il est là avec un certain bâton, qu'on nomme une *liane* ; si quelqu'un regarde derrière lui, ou qu'il soit un moment sans agir, le commandeur frappe dessus, ni plus ni moins qu'un maître de galère sur des forçats ; et, malades ou non, il faut qu'ils travaillent ! J'en ai vu battre à un point, qu'ils n'en sont jamais relevés. On les met dans un trou que l'on fait à un coin de l'habitation, et on n'en parle point davantage.

« Un habitant de Saint-Christophe, nommé Belle-Tête, qui était de Dieppe, se faisait gloire d'assommer un engagé qui ne travaillait pas à son gré. J'ai entendu dire à un de ses parents mêmes que ce Belle-Tête a assommé plus de trois cents engagés et disait après qu'ils étaient *morts de paresse*.

« Il y avait un autre habitant de la Guadeloupe, fort riche, dont le père, resté en France, était si pauvre, qu'il fut obligé de s'engager pour aller aux Indes, et par je ne sais quel destin s'adressa à un marchand qui avait reçu de l'argent de l'habitant dont j'ai parlé, qui était fils du bonhomme, pour lui acheter des gens. Ce bonhomme engagé partit, et étant arrivé, crut être bien, que d'être dans les mains de son propre fils ; mais il fut bien trompé dans son attente, puisque ce fils dénaturé l'envoya travailler avec les autres, et comme il n'en faisait pas autant qu'il voulait, n'osant pas le battre, il le vendit à un autre habitant. »

Voilà ce que fait de nous la soif de l'or !

Parfois les boucaniers cumulaient, et se mêlaient aux flibustiers pour faire la course pendant des mois ou des années. Rien

ne saurait donner l'idée des audaces de cette vie aventureuse. Une poignée d'hommes à demi nus s'entassaient dans un canot, allaient croiser à l'embouchure d'une rivière, montaient à l'abordage des premiers navires qui sortaient, s'en emparaient, massacraient l'équipage, et, une fois maîtres du bateau, s'en servaient pour d'autres expéditions plus lointaines et plus fructueuses.

On a conservé les noms de quelques-uns de ces intrépides : Pierre de Dunkerque, appelé par ses compagnons *Pierre le Grand*, qui, avec un bateau monté par vingt-huit hommes, attaque et prend le vaisseau-amiral espagnol, fort de 40 canons ; Michel le Basque ; le Languedocien Montbars, appelé par ses ennemis *l'Exterminateur*, parce que jamais il n'accordait quartier aux Espagnols ; Alexandre Bras-de-Fer, Roc le Brésilien, et tant d'autres, dont les aventures prodigieuses ressemblent à autant de romans, — les romans de l'audace et du crime, du courage et de la férocité.

Les succès des flibustiers et des boucaniers attirèrent enfin l'attention de la métropole, et, en 1665, Bertrand d'Ogeron, seigneur de La Bruère, fut nommé gouverneur de la *Tortue* et de la côte septentrionale d'Española.

Dix années auparavant, les Anglais avaient dirigé sur Saint-Domingue une expédition commandée par Penn et Venable, qui ne réussit point contre cette île, mais qui parvint à s'emparer de la *Jamaïque*, restée depuis lors la possession exclusive de la Grande-Bretagne. Grâce à l'indomptable énergie de Bertrand d'Ogeron, qui sut s'imposer par le prestige aux flibustiers et aux boucaniers, les plus féroces et les plus indomptables de tous les hommes, un établissement français, plein de jeunesse, de vigueur et d'avenir, s'éleva rapidement à Saint-Domingue, en face la vieille colonie espagnole, qui tombait de jour en jour en dé-

crépidité. L'île de la Tortue, d'abord notre chef-lieu aux Antilles, ne fut bientôt plus qu'une sorte d'annexe de Saint-Domingue, la grande-terre.

Pouancey, le neveu de Bertrand d'Ogeron, lui succéda comme gouverneur avant qu'il eût pu expulser complètement les Espagnols de la belle possession que Colomb, en leur honneur, avait nommée *Española*. Pouancey transporta une partie notable de la population dans la plaine du cap Français, et fit de la ville du Cap le siège du gouvernement. A Pouancey succéda M. de Cussy, sous lequel s'introduisit dans la colonie une administration régulière et un système gouvernemental défini, quelque chose, en un mot, qui ressemblait à la constitution d'un peuple civilisé, et non plus au tumultueux désordre de la vie aventurière.

Les maladroitesses entraves apportées à la liberté du commerce, par la France, paralysaient seules l'essor de la production indigène. Rien n'est plus rare pour les colonies que de rencontrer une métropole intelligente.

Cependant la cour d'Espagne n'avait jamais reconnu le droit de la France sur ses possessions des Antilles ; toutes les occasions lui étaient bonnes pour protester, soit par des paroles, des écrits ou des faits. Pendant le cours du dix-septième siècle, lors de nos démêlés avec l'Angleterre, elle s'unit à notre vieille ennemie, et toutes deux agissant de concert réduisirent à une condition misérable des établissements que l'on avait vus si prospères.

Le traité de Ryswick, en 1697, reconnut enfin officiellement notre colonie de Saint-Domingue.

Il fallait maintenant la relever de ses ruines.

Le gouvernement français ne crut pas pouvoir mieux atteindre ce but qu'en la cédant pour trente années à une compagnie qui prit le nom de COMPAGNIE DE SAINT-LOUIS. Cette compagnie prodigue et malhabile céda ses droits — qu'elle ne pouvait plus exercer — à la Compagnie des Indes, avec laquelle un nouveau

règlement fut introduit dans la colonie : le pouvoir civil et le pouvoir militaire furent séparés l'un de l'autre. Mais il y a des fléaux contre lesquels les meilleurs règlements du monde sont impuissants. En un laps de temps bien court, tous les cacaoyers moururent : c'était la principale richesse de la colonie. La faillite de Law achèva la ruine des planteurs, dont on avait rempli les mains des titres sans valeur de la fameuse banque du Mississipi.

Le cabinet de Versailles prêta enfin l'oreille aux justes plaintes qui lui venaient d'outre-mer, et, après une révolte à main armée, il révoqua les lettres patentes accordées jadis à la compagnie. Tous les négociants français furent admis à faire le commerce avec Saint-Domingue. Les étrangers devaient rester exclus longtemps encore. On n'arrive pas du premier coup à la grande théorie du libre-échange. De tels progrès sont l'œuvre des siècles. L'affaiblissement de notre marine, sous le règne honteux de Louis XV, livra les Antilles à la flotte anglaise; elles furent bloquées, et en arrivèrent à un état de détresse que le continent n'avait jamais connu, même dans ses plus mauvais jours. Un planteur paya une paire de souliers *quinze cents livres de sucre brut*. Tout était dans cette proportion. Enfin, après des hésitations sans nombre et des tâtonnements infinis, toutes les prohibitions furent levées, et bientôt Saint-Domingue, à lui seul, représenta les deux tiers du commerce extérieur de la France. Il devint le grand marché du Nouveau-Monde. Les colons, après avoir connu l'excès de la misère, connurent l'excès de l'opulence; ils vécurent dans un faste, dont les conditions mesquines de notre existence européenne ne nous permettent pas de nous faire une juste idée. Il faut entendre à ce sujet les récits d'un voyageur contemporain.

« Chaque habitant français mène sur son bien un train de prince, dans une maison magnifique, ornée de plus beaux meubles que ceux du palais de nos gouverneurs; ils ont une table

plus abondante que nos seigneurs, des alcôves et chambres superbement tendues, avec des lits richement drapés, afin de recevoir leurs amis et les voyageurs. Des barbiers, des perruquiers sont à leurs ordres, et soignent leur toilette; sans compter deux ou trois voitures, avec lesquelles ils se rendent les uns chez les autres, et vont à la comédie dans la ville de leur district, où ils se réunissent pour faire bonne chère et s'entretenir des nouvelles d'Europe. »

III

Mais il était dit que cette terre, pour laquelle la nature avait tant fait, serait sans cesse ravagée par l'homme, incapable de goûter paisiblement les bienfaits de Dieu. Trois révolutions, dont une seule eût suffi à la ruiner, s'abattirent sur notre colonie de Saint-Domingue. Un des plus horribles drames qui aient jamais épouvanté le monde déroula ses trois actes sanglants par une succession non interrompue de crimes. On vit éclater tour à tour la révolution des blancs, la révolution des mulâtres, et la révolution des nègres.

Ce furent tout d'abord les colons, fiers de leurs richesses et de leurs esclaves, qui, après le triomphe des États-Unis d'Amérique, et la première explosion des idées libérales en 1789, voulurent conquérir leur indépendance. Ils formèrent dans l'île trois assemblées, véritables constituantes au petit pied, délibérant sur les affaires publiques et prenant des résolutions. Aucun homme de couleur ne fut admis dans ces assemblées. On pendait et on décapitait comme des scélérats ceux qui osaient formuler le vœu téméraire de voir les mulâtres entrer en com-

munauté politique avec les blancs. Rien ne devait combler l'infranchissable abîme qui séparait les deux races : quoi qu'il en fût, les créoles se virent bientôt en révolution ouverte contre le gouvernement de la métropole, tandis que les mulâtres, rejetés par les blancs, appuyaient le gouverneur et les agents qui représentaient le pouvoir royal alors à son déclin.

Le 28 mai 1790, les colons se déclarèrent indépendants. A partir de ce moment, il y eut deux gouvernements dans la colonie : le gouvernement émané de l'assemblée, et celui qui était délégué par le pouvoir central. Un tel état de choses devait amener des conflits. Bientôt le sang coula. Les mulâtres, en se soulevant à leur tour pour demander à jouir aussi des droits de l'homme — à l'exclusion des nègres — introduisirent un nouvel élément de désordre. Saint-Domingue, à cette époque, offre un douloureux spectacle. On foule aux pieds toutes les lois divines et humaines ; rien n'est sacré pour ces têtes en délire ; le crime est à l'ordre du jour ; l'assassinat devient un moyen politique. Les colons lèvent l'étendard contre la France, dont ils ne veulent plus accepter la suprématie, et les mulâtres ont eux-mêmes, à l'égard des nègres, des prétentions qui ne sont ni plus justes, ni plus humaines ; on se débauche réciproquement ses soldats à prix d'or ; la désertion est dans tous les rangs ; on ne peut plus compter ni sur rien, ni sur personne ; les escadres anglaises croisent en vue de nos côtes, attendant l'occasion d'ajouter des maux à tant de maux.

Cependant les nègres, également méprisés par les deux partis, se sentirent atteints par la fermentation générale, et ils se jetèrent, eux aussi, avec leur ignorance et leur férocité, dans l'ardente mêlée des partis. Ils trouvèrent pour les guider et les conduire un homme dont le génie illumina un moment leurs masses sombres. Un esclave, un nègre comme eux, Toussaint, qui ajouta à son nom celui de *Louverture*, pour indiquer, comme il le disait

lui-même, qu'il allait *ouvrir* aux siens la porte d'un nouvel avenir, sut leur inspirer un courage voisin du fanatisme. Jamais chef de parti n'eut entre les mains des instruments plus dociles. Il n'avait pas seulement l'autorité: il avait le prestige. *

Les services qu'en haine des créoles il avait rendus à la cause royale, combattue par eux, lui valurent, de la part du général de Laveaux, le titre de son lieutenant dans le gouvernement. Un nègre fut le second personnage de l'aristocratique Saint-Domingue! Son heureuse influence pacifia tout d'abord la révolte des esclaves, et il mérita d'être nommé général de division dans l'armée française.

Il employa toute sa puissance à faire une réalité de ce rêve d'émancipation de la race noire, dont il avait l'âme pleine. Cependant la guerre fratricide des mulâtres et des nègres se poursuivait au milieu des plus infâmes atrocités.

Toussaint, après une série de succès dus à des combats héroïques, était à peu près maître de tout le pays, quand éclata en France cette révolution du 18 brumaire qui devait avoir son contre-coup dans les deux mondes. Les nègres sont vaniteux. Toussaint, bien que confirmé par les consuls dans son poste de général en chef de Saint-Domingue, trouva mauvais que Bonaparte ne lui eût pas écrit. Les actes d'hostilité commencèrent bientôt. Il crut découvrir une équivoque dans la proclamation consulaire envoyée aux colonies, et il ne la publia point. Haï des mulâtres, méprisé des blancs, il n'en suivait pas moins avec une inflexible rigueur la ligne de conduite qu'il s'était tracée. « J'ai pris mon vol dans la région des aigles, disait-il parfois, avec ce style mystique et figuré dont il avait l'habitude; il faut que je sois prudent en regagnant la terre. Je ne puis plus être placé que sur un rocher; et ce rocher doit être *l'institution constitutionnelle*, qui me garantira le pouvoir tant que je serai parmi les hommes. »

Il triompha un moment.

Les mulâtres parurent écrasés et les blancs soumis. Le 16 janvier 1804, il fit son entrée solennelle dans la cité de San-Domingo, restée jusque-là au pouvoir des Espagnols, et fit flotter le drapeau tricolore sur les murailles de la ville vaincue. Le 2 juin suivant, il proclamait solennellement la constitution du nouvel État. Laissant à la France une souveraineté purement nominale, il déclarait l'île indépendante, s'en faisait lui-même le gouverneur et le président, et se réservait le droit de choisir son successeur et de nommer à tous les emplois. A partir de ce moment, Toussaint gouverne avec l'autocratie la plus absolue. Il s'arroge le droit de vie et de mort, et l'exerce sans exciter une plainte.

Le général Pamphile de Lacroix nous a transmis de curieux détails sur cette époque de la vie du Libérateur.

« La vie du vieil esclave de Brida, nous dit-il, était alors celle d'un prince, et il en remplissait le rôle non-seulement avec une haute intelligence, mais aussi avec une grande aisance de manières.

« Il avait divisé ses audiences en grands et en petits cercles. Aux grands cercles, lorsqu'il se présentait, toutes les personnes réunies dans la salle se levaient sans distinction de sexe. Il exigeait les plus grands respects, surtout des blancs. Entouré d'un brillant état-major, il se faisait remarquer par la simplicité de son costume ; mais il aimait beaucoup à voir ses officiers bien tenus, et excitait toujours les nègres à prendre exemple sur les blancs.

« Les petits cercles étaient des audiences publiques, qui avaient lieu tous les soirs ; il y portait le costume des anciens propriétaires sur leurs habitations, c'est-à-dire un pantalon et une veste blanche en toile très-fine avec un madras autour de la tête. Après avoir fait le tour de la salle et parlé à chacun, il introduisait

dans une pièce voisine les personnes avec lesquelles il voulait passer la soirée. L'entretien prenait alors un caractère sérieux et roulait sur les affaires administratives, la religion, l'agriculture, le commerce. Lorsqu'il voulait qu'on se retirât, il se levait et faisait une profonde révérence, accompagnait ses hôtes jusqu'à la porte et assignait des rendez-vous à ceux qui demandaient à l'entretenir en particulier. Puis, il s'enfermait avec ses secrétaires et travaillait ordinairement fort avant dans la nuit, ne consacrant pas plus de deux heures au sommeil, car il était parvenu à dompter les besoins de son corps comme les passions de son âme. Sa sobriété était excessive, et il faisait publiquement parade d'une grande réserve dans ses mœurs, renvoyant sans façon les dames et les jeunes filles, noires ou blanches, qui se présentaient trop décolletées, « ne concevant pas, disait-il, que des femmes honnêtes pussent ainsi manquer à la décence. »

« Il se montrait de préférence empressé auprès des blanches, leur donnant toujours le titre de *madame* et appelant *citoyenne* les femmes de couleur et les noires.

« Sa plus grande joie était de prouver aux nègres sa supériorité sur eux. Comme Louis XIV, il était flatté de voir ses officiers l'approcher avec un trouble occasionné par le respect, et si quelque noir se présentait devant lui d'un air assuré, il se plaisait à l'humilier en lui adressant quelques questions sur le catéchisme et l'agriculture, qui démontraient l'ignorance du pauvre nègre et la capacité de son général.

« Aussi tous les noirs le considéraient comme un être extraordinaire ; les soldats le révéraient comme leur bon génie, et les cultivateurs se prosternaient devant lui comme devant la divinité de leur race. Ses officiers et ses généraux étaient en sa présence tout tremblants, et même le féroce Dessalines, dit M. de Lacroix, n'osait le regarder en face.

« Malgré la violence de ses passions intérieures, il s'était étu-

dié avec tant de soin à dissimuler ses pensées, qu'il était devenu impénétrable, même pour ceux qui vivaient dans son intimité. Il lui fallait cet empire sur lui-même pour cacher la haine profonde qu'il portait aux blancs, dont il avait besoin pour former l'éducation de son peuple nouveau. C'était beaucoup que de comprendre la nécessité d'employer de préférence les anciens tyrans de sa race; c'était plus encore que de commander aux souvenirs d'anciens ressentiments et de voiler sous des égards empressés les fureurs d'une âme qui aspirait à la vengeance. Quelquefois cependant son impassibilité ordinaire se démentait, lorsqu'on nommait devant lui des hommes qui dans nos assemblées publiques avaient parlé contre les noirs. Aussi, avait-il défendu qu'on prononçât leurs noms en sa présence, parce qu'il s'était aperçu que malgré lui ses yeux s'enflammaient de colère. Lorsqu'il lui arrivait par hasard de les nommer lui-même, on voyait chez lui des frémissements concentrés.

« Avec ses nègres il était quelquefois enjoué et familier, quelquefois sévère et hautain. Il aimait à les haranguer et à leur parler en paraboles qui exerçaient toujours un grand effet sur ces âmes naïves. Il employait souvent celle-ci. Dans un vase de verre plein de grains de maïs noir, il mêlait quelques grains de maïs blanc et il disait à ceux qui l'entouraient : « Vous êtes « le maïs noir, les blancs qui voudraient vous asservir sont le « maïs blanc. » Il remuait le vase, et, le présentant à leurs yeux fascinés, il s'écriait en inspiré : « *Guette blanc ci la la!* » c'est-à-dire : « Voyez ce qu'est le blanc proportionnellement à vous ! »

Disons-le, toutefois, ce parvenu de génie n'était pas sans inquiétude du côté de la France. Il avait écrit au premier consul une lettre dont la suscription portait : « Le premier des Noirs au premier des Blancs. » Bonaparte n'y répondit que par l'envoi à Saint-Domingue d'une flotte sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse, et d'une armée sous les ordres du général Leclerc, son

beau-frère. Toussaint se prépara en homme de guerre consommé à soutenir l'attaque des Français. Ce n'était pas une mince besogne.

L'expédition débuta par des succès. — La ville du Capfut emportée d'assaut, le fort Dauphin enlevé sans coup férir ; il en fut de même à San-Domingo et Santiago. Port-au-Prince ne fit qu'une ombre de résistance. Les mulâtres se joignirent en grand nombre aux envahisseurs pour accabler Toussaint. Le vieux nègre résistait toujours, faisant face au danger sur tous les points à la fois. Le général Leclerc le mit hors la loi. Bientôt la désertion décima les rangs de l'armée noire. Toussaint fut obligé de déposer les armes, ce qu'il fit après avoir stipulé la liberté inviolable de ses concitoyens, et le maintien dans leurs fonctions de tous les officiers civils et militaires nommés pendant son administration.

Il se retira aux Gonaïves, dans une de ses habitations, à laquelle il avait donné le nom désormais immortel de LOUVREURE.

Un an plus tard, on l'enleva sous un prétexte qui ne parut jamais complètement justifié ; on le transporta en France, et celui qui, toute sa vie, avait reçu les caresses de l'air libre et de l'ardent soleil s'éteignit dans le froid et l'ombre d'un cachot. Il méritait une meilleure fin. — La nature lui avait donné du génie : il le consacra au bonheur des siens. Peu de grands hommes ont fait mieux.

I

Privés du chef dans lequel ils avaient mis toute leur confiance, les nègres, au lieu de se rendre, profitant de la connaissance parfaite qu'ils avaient du pays, se livrèrent à une guerre de

partisans. La maladie combattit pour eux ; les Français furent dévorés par la fièvre jaune. Le général Leclerc, dans des conjonctures aussi graves, employa tous les moyens — même les plus mauvais — pour réduire ceux qu'il appelait des rebelles. Le drapeau français—ce symbole de l'honneur — abrita des atrocités ; on ne rougit pas de recourir à la trahison, et d'abuser d'une parole sacrée pour attirer les chefs noirs dans des embûches où on les faisait périr misérablement. Ceux qui échappèrent au piège conçurent de cette conduite un ressentiment amer, et la guerre prit bientôt un caractère d'effrayante férocité. Cette fois, les nègres et les mulâtres, longtemps divisés, se réunirent dans une sorte de confédération pour attaquer les Français. Les massacres des blancs s'organisèrent sur une vaste échelle ; partout le sang coula ; partout l'incendie promena sa torche ; Leclerc mourut à la peine et le général Rochambeau, qui, dans toute cette campagne, avait fait preuve d'une indomptable énergie, fut obligé de se rendre à la flotte anglaise, croisant devant l'île comme pour assister à nos malheurs et les aggraver.

Les noirs et les mulâtres restèrent maîtres de toute la portion de Saint-Domingue qui nous appartenait.

Un nègre, Dessalines, qui s'était signalé dans la guerre par ses cruautés non moins que par son courage, proclama, le 1^{er} janvier 1804, l'acte d'indépendance de Saint-Domingue, qui reprit son ancien nom d'Haïti, et dont il fut reconnu gouverneur général à vie, avec le pouvoir de faire des lois, de décider de la paix ou de la guerre, et de nommer lui-même son successeur.

Toussaint Louverture n'avait pas demandé davantage.

Le gouvernement de Dessalines se signala par les plus odieuses atrocités ; ce fut l'égorgeement en masse de tout ce qui restait de Français dans l'île.

Le 8 octobre 1804, ce bourreau se fit sacrer empereur sous le nom de Jacques I^{er} : il adopta les costumes de la nouvelle cour

de France, que les Anglais s'empressèrent de lui envoyer, heureux de cette parodie d'outre-mer, qui semblait nous vouer au ridicule dans la personne de l'élu de la nation.

Deux ans plus tard, le premier empereur d'Haïti était assassiné à une demi-lieue de Port-au-Prince, où il accourait pour se mettre à la tête de ses troupes et réprimer la sédition d'une partie de ses sujets.

— Un autre nègre, le général Christophe, lui succéda comme chef du gouvernement. Son règne troublé ne dura que quelques années ; sa déchéance fut prononcée le 9 janvier 1807.

A partir de ce moment, deux gouvernements, l'un dans le sud, l'autre dans le nord, représentèrent chacun une des deux races qui s'étaient si longtemps disputé le pouvoir, maintenant partagé entre elles.

Nous n'entrerons point dans le détail de longues et fastidieuses querelles. Qu'il nous suffise de dire que la race mulâtre finit par triompher, et que le président Boyer parvint à opérer la réunion du nord et du sud sous un même gouvernement — alors républicain. — Boyer obtint un grand triomphe en faisant reconnaître par le gouvernement français l'indépendance d'Haïti, à la date du 17 avril 1825.

Il faut bien l'avouer, Boyer n'était pas à la hauteur de sa fortune. Les finances tombèrent dans un tel discrédit que le gouvernement se vit forcé de refuser son propre papier ; l'État fut organisé militairement ; tous les fonctionnaires étaient des officiers ; mais l'armée sans instruction, sans discipline, n'était pour le pays qu'une charge inutile... A des revues de Port-au-Prince, passées par le président en personne, nous dit un témoin digne de foi, il m'a été donné de voir de mes yeux des soldats sans chakos et nu-tête, d'autres nu-pieds, d'autres en savates recousues avec du fil blanc, tous, y compris même des officiers, en pantalons de diverses couleurs, avec des habits plus

ou moins déchirés, et quelquefois même en guenilles. Je me rappelle un grenadier dont le pantalon n'avait qu'une jambe.... Une revue de Port-au-Prince est une mascarade, et l'armée, par sa mauvaise tenue, y donne au peuple le premier exemple du désordre. »

Aujourd'hui, il n'existe plus aucune discipline, et l'on s'étonne que, dans un pays essentiellement militaire comme Haïti, les soldats soient d'aussi détestables manœuvriers. Sauf deux ou trois régiments qui ont conservé des traditions, ils savent à peine faire l'exercice et sont tout à fait incapables de marcher de front. Courage à part, ces troupes, dans l'état où elles se trouvent, ne tiendraient pas une heure en bataille rangée contre vingt compagnies européennes.

Il nous suffira, pour donner une idée de l'instruction publique, de dire qu'en 1841, le président du conseil de la capitale ne savait pas l'orthographe, et que c'est à peine si le secrétaire pouvait signer son nom. Le clergé, aussi peu éclairé que le reste de la population, semblait ne se proposer d'autre but que d'exploiter l'ignorance superstitieuse des hommes de couleur. L'agriculture et l'industrie languirent dans un marasme mortel, dévorés par une usure qui n'atteignit un taux aussi extravagant dans aucun pays ni à aucune époque. Nulle fonction ne pouvait faire vivre honorablement l'homme qui la remplissait; les sénateurs eux-mêmes étaient obligés de tenir boutique!

Le seul aspect d'Haïti suffisait du reste pour révéler sa dégradation profonde.

Le premier pas qu'on fait dans l'île a quelque chose d'effrayant, surtout pour un abolitionniste. Lorsqu'on aborde par le *Cap*, cette colonie autrefois si puissante, on se demande où est la ville dont l'histoire coloniale a tant parlé, et que l'on appelait le *Paris des Antilles*. On croit pénétrer dans une place sous le coup d'un long siège. Le pavé des carrefours est remué, boule-

versé, brisé ; les larges rues sont désertes ; c'est le silence et l'immobilité qui suivent un grand désastre public, et le linge étendu par terre pour sécher au soleil dit seul que les citoyens ne se sont pas enfuis à l'approche d'un grand fléau. A peine le voyageur trouve-t-il un passant à qui demander son chemin.

Voici maintenant le tableau trop fidèle de *Port-au-Prince* :

« Quoi ! c'est ici la capitale ? Des places infectes, des monuments publics délabrés, des maisons de planches et de paille, des quais défoncés, des embarcadères chancelants, pas de noms aux rues, pas de numéros aux portes, pas de lumières la nuit, de pavés nulle part, un sol inégal, composé de poussière et d'ordures, où l'on ne peut marcher quand il a plu une heure. Quel désordre, quel affligeant aspect de ruine générale ! On dirait que cette malheureuse cité, siège du gouvernement, résidence du chef de l'État, est abandonnée à elle-même, sans administration, sans police, sans édilité. Est-ce donc là le résultat de la liberté ? me demandais-je à moi-même, avec douleur. Il avait été fait de magnifiques ouvrages du temps des Français, pour arroser la ville à grandes eaux. Où sont-ils ? Détruits et renversés ! il faut à cette heure de petits ponts au coin de chaque rue pour éviter les dangereuses profondeurs des marais boueux qui corrompent l'air sous le nom de ruisseaux.

« Les Haïtiens sont à peu près tombés dans l'engourdissement ; ils ne s'aperçoivent même plus du délabrement de leurs cités, de la misère de leurs foyers. Ils soupçonnent à peine qu'ils manquent de tout. J'ai vu des sénateurs logés dans des maisons de paille, des instituteurs et des députés sortant avec des habits troués aux coudes !...

« L'homme qui arrive des pays civilisés est frappé, en abordant l'ancienne Saint-Domingue, d'une profonde tristesse à l'aspect de cette dilatation de toutes les fibres sociales, de cette inertie politique et industrielle qui couvrent l'île d'un voile ignomi-

nieux. La république est un corps que la dissolution gagne chaque jour.

« Il résulte de l'état infect de la ville, d'ailleurs apte à concentrer tous les miasmes délétères par sa position au fond d'une rade, que le *Port-au-Prince* est le lieu le plus redoutable des Antilles, que la terrible fièvre jaune n'y a plus de saison et qu'elle y fait toute l'année d'impitoyables ravages. Les gens du pays eux-mêmes n'échappent point à l'insalubrité de la capitale de Haïti. Mais qui songerait ici à la mort ! il semble qu'il n'existe plus d'avenir, et que le jour présent ne doive point avoir de lendemain. La nation haïtienne est une nation mal vêtue, gardée par des soldats en guenilles, habitant avec indifférence des maisons en ruines, et disputant des rues pleines de fumier aux chevaux, aux ânes, aux cochons et aux poules qui cherchent leur pâture dans ces villes sans police. »

Détournons les yeux de ce triste spectacle et reprenons la trame du récit.

Mulâtre, le président Boyer avait réservé toute sa bienveillance pour les hommes de sa couleur. Les mulâtres, sous son administration, formaient une classe à part, à laquelle étaient dévolus tous les emplois et toutes les dignités.

Une opposition violente s'organisa bientôt contre ce détestable gouvernement. Boyer la dompta tout d'abord, et, dans l'aveuglement d'un premier succès, il forgea pour son pays un nouveau joug plus lourd que l'ancien. La chambre, mutilée, agissant sous sa pression, vota les lois les plus abusives. Le jury fut détruit et remplacé par ces expédients des mauvais jours que l'on appelle des commissions militaires et des commissions de salut public. On sait à quelles choses s'appliquent de pareils noms. Une nouvelle insurrection châtia de tels forfaits.

Le 10 mars 1845, le président fut décrété de haute trahison ; sa déchéance fut immédiatement prononcée, et le surlendemain

il s'embarquait pour la Jamaïque, abandonnant l'île qu'il avait si tristement gouvernée.

L'ère des révolutions n'était point fermée pour Haïti.

En 1846, le président Riché fut emporté par une maladie subite. Il fallut pourvoir à sa succession. L'opinion était partagée entre les deux généraux Paul et Souffran. Le Sénat, auquel appartenait l'élection, improvisa une troisième candidature, et, le 1^{er} mars 1847, il appela à la première dignité de la république un homme qui devait occuper le monde un moment de sa personnalité grotesque.

Chacun, avant nous, a nommé Soulouque.

Soulouque était un nègre. Il était né en 1789, dans le sud de Saint-Domingue, esclave d'un mulâtre. Affranchi par le décret de 1790, il prit part en 1805 au grand soulèvement des nègres contre les Français. En 1820, lors de l'avènement au pouvoir du président Boyer, il fut nommé capitaine; en 1844, nous le retrouvons colonel; en 1846, général de division.

On peut dire que Soulouque n'avait pas ambitionné le pouvoir. Une timidité naturelle presque insurmontable l'éloignait de tous les postes qui mettent un homme en vue, et ce fut avec une sorte d'effroi qu'il reçut la nouvelle de son élévation. Il était, du reste, ignorant à l'extrême; c'était à peine s'il pouvait signer son nom. Il se montra tout d'abord l'apôtre assez fervent des idées civilisatrices. Mais bientôt il éprouva contre la bourgeoisie, qui l'avait bafoué, une implacable haine. Cette haine produisit parfois chez lui une sorte d'hallucination. Il ne voyait plus partout que des conspirateurs. Le 16 avril 1848, il fit battre la générale dans Port-au-Prince, sa capitale, rassembla sa garde, et procéda au massacre des mulâtres et au pillage de leurs propriétés; il s'avança ensuite vers le sud, fit fusiller deux généraux, et sema partout la terreur.

Il rentra en triomphateur à Port-au-Prince, et les deux cham-

bres des représentants et des sénateurs parurent céder au vœu général de la nation en lui décernant le pouvoir souverain avec le titre d'empereur.

Il prit à cette occasion le titre de Faustin I^{er}, créa une famille impériale, fonda l'ordre militaire de *Saint-Faustin* et l'ordre civil de la *Légion d'honneur*, institua les grands dignitaires de la couronne et fit quatre cents nobles, parmi lesquels on compte quatre princes, cinquante-neuf ducs et deux marquis. Il est inutile d'ajouter qu'il n'oublia pas sa liste civile — elle était même assez considérable, car elle absorba le septième du revenu public. — Mais Soulouque n'estima point que ce fût encore assez, et il trouva le moyen de se ménager un supplément de deux ou trois millions par an sur la récolte du café. Il promulgua une constitution qui n'est autre chose que l'amalgame indigeste de toutes les anciennes chartes de ses prédécesseurs. Il eût pu, d'ailleurs, s'épargner ce petit travail, car il s'était réservé le pouvoir de substituer en toute occasion sa volonté à la loi. Le *bon plaisir* reflleurissait, comme on le voit, sous la latitude enchantée d'Haïti.

Les opérations militaires de Soulouque lui ont causé des désagréments. C'est ainsi qu'il se fit battre honteusement, et à diverses reprises, par la très-petite armée de la république dominicaine, située à l'est de son île, et que sa présomption s'était flattée de soumettre aisément.

Il ne trouva rien de mieux, pour se consoler de cet échec, que de faire fusiller un certain nombre de ses généraux, après quoi il donna des armoiries aux diverses villes de son empire, et institua deux nouveaux ordres de chevalerie, celui de *Sainte-Anne* et celui de *Sainte-Madeleine*.

Toussaint Louverture et ses successeurs s'étaient efforcés de civiliser cette race inférieure, postérité de Cham le Maudit, dont ils étaient issus. Soulouque se garda d'un tel souci. On dirait,

au contraire, qu'il s'efforça de détruire les quelques germes d'intelligence et de moralité laissés sur le sol d'Haïti par les anciens colons, et de précipiter encore le déclin si rapide de la famille noire. Jusqu'à sa chute, arrivée en 1858, il ne se servit du sceptre que pour la ramener à la barbarie. Jamais plaidoyer antiabolitionniste ne fut plus éloquent. Nous sommes loin de l'utopie si consolante de madame Beecher-Stowe et de cette florissante cité de Liberia, où le nègre affranchi développe de si remarquables facultés et atteint un si haut degré de culture humaine qu'il n'a plus rien à envier à la race jaune ou à la race blanche. Les temps prédits par l'auteur de *l'Oncle Tom* ne sont pas encore arrivés...



Ed. Willmann & Co.

Fig. 12. Christian and Krone Illustration, Paris.

LA HAVANE.

CUBA

CUBA et PUERTO-RICO sont aujourd'hui à peu près tout ce qui reste aux Espagnols de ce beau groupe des Antilles, dont ils furent jadis les maîtres absolus et impitoyables.

Cuba est la plus grande de toutes ces îles. Elle mesure environ deux cent dix lieues de longueur sur trente-six de large. Une chaîne de montagnes superbes la traverse, laissant tomber des sommets près de cent cinquante rivières. On cite parmi les principales ramifications de la chaîne centrale les montagnes de Cuivre, de Tarquin et de Caracunas. Le sol, d'une fertilité extrême, produit en abondance le sucre, le café, le cacao, le gingembre, le coton, le poivre, le manioc, le tabac et des bois de construction admirables. Nulle part peut-être la végétation tropicale n'offre un plus merveilleux spectacle. Christophe Colomb, en la découvrant, tomba dans une sorte d'extase en face de ce spectacle enchanteur. Il était également charmé de la beauté des sites et de la douceur du climat. Les forêts occupent, du reste, de très-vastes espaces, et, sans doute, attendront toujours la main qui les défrichera. Le sous-sol est plus riche encore que



CUBA

CUBA et PUERTO-RICO sont aujourd'hui à peu près tout ce qui reste aux Espagnols de ce beau groupe des Antilles, dont ils furent jadis les maîtres absolus et impitoyables.

Cuba est la plus grande de toutes ces îles. Elle mesure environ deux cent dix lieues de longueur sur trente-six de large. Une chaîne de montagnes superbes la traverse, laissant tomber des sommets près de cent cinquante rivières. On cite parmi les principales ramifications de la chaîne centrale les montagnes de Cuivre, de Tarquin et de Caracunas. Le sol, d'une fertilité extrême, produit en abondance le sucre, le café, le cacao, le gingembre, le coton, le poivre, le manioc, le tabac et des bois de construction admirables. Nulle part peut-être la végétation tropicale n'offre un plus merveilleux spectacle. Christophe Colomb, en la découvrant, tomba dans une sorte d'extase en face de ce spectacle enchanteur. Il était également charmé de la beauté des sites et de la douceur du climat. Les forêts occupent, du reste, de très-vastes espaces, et, sans doute, attendront toujours la main qui les défrichera. Le sous-sol est plus riche encore que

le sol lui-même : on y trouve des mines d'or, de cuivre, de fer et d'aimant ; les montagnes recèlent une abondance de pierres fines et de cristal de roche. Sous une administration intelligente, et avec des colons laborieux, Cuba serait une source d'innombrables richesses... mais Cuba appartient aux Espagnols.

Cuba fut découverte par Colomb, en 1492.

L'illustre Génois, pour lequel les Grandes-Indes étaient devenues une idée fixe, prit pour la fin du vieux monde ce qui était le commencement d'un monde nouveau. Les Espagnols étaient, du reste, à ce moment, exclusivement occupés de leurs établissements de Saint-Domingue, et plusieurs années s'écoulèrent avant qu'ils songeassent à tirer parti de leur nouvelle possession. Mais quand la population exterminée de Saint-Domingue ne fournit plus de bras aux travaux qu'ils exigeaient de leurs vassaux, il fallut bien aller tenter la fortune dans les contrées voisines.

Ce fut le malheur de Cuba.

En 1508, un certain Sébastien fit le tour de Cuba, reconnut ses côtes et découvrit deux choses : la première, que Cuba était une île, et la seconde, que cette île, était plus grande que Saint-Domingue. Cette expédition de Sébastien n'eut pas d'autre résultat.

Trois ans plus tard, en 1511, Diego Velasquez partit d'Española (ainsi s'appelait alors Haïti), pour faire la conquête de la perle des Antilles.

Velasquez avait sous ses ordres quatre navires et trois cents hommes. Il débarqua au sud-est de l'île, dans un port vaste et commode, qui lui parut — ce qu'il était en effet — un des plus beaux du monde, et auquel il donna le nom de Santiago.

Cette partie de l'île était sous la domination d'un cacique du nom de Hatuey. Hatuey connaissait les Espagnols : il les avait vus à l'œuvre à Saint-Domingue, et c'était pour se soustraire à leur domination qu'il avait abandonné sa patrie. Quand il aperçut du

rivage les voiles espagnoles cinglant vers Cuba, il ne put douter du sort qui attendait ses malheureux sujets. — Il les réunit autour de lui, et les engagea par d'éloquents paroles à lutter de toutes leurs forces contre ces terribles envahisseurs. — Mais des sauvages à demi nus ne sauraient résister longtemps au fer, au feu et à la tactique des Européens. Les misérables transfuges d'Haïti furent promptement vaincus : Hatuey fut pris, et il expia dans les flammes le crime de son héroïsme et de son courage. Déjà il était attaché au poteau fatal, au milieu des matières inflammables qui allaient le dévorer, quand un prêtre s'approcha de lui, jaloux d'une conversion *in extremis*, et, pour l'engager à recevoir la grâce du baptême, il lui peignit les joies du ciel avec une emphase castillane.

— Tout cela sera pour toi, lui dit-il, si tu veux te faire chrétien ; une goutte d'eau t'ouvrira le paradis !

— Y trouverai-je des Espagnols ?

— Mais sans doute... quelques-uns... les bons !

— Eh bien, garde ton ciel, je n'en veux pas !

Et Hatuey mourut en maudissant ses bourreaux.

Cette exécution inique eut du moins l'effet politique que Velasquez s'en était promis : elle porta au loin la terreur de son nom, et l'île tout entière, tremblante et soumise, lui rendit hommage.

Toujours dévorés de cette inextinguible soif de l'or, que les premières découvertes avaient allumée dans leur âme, les conquérants creusèrent des mines et forcèrent les Indiens à pratiquer pour eux la pénible extraction des métaux précieux. Bientôt, cependant, s'apercevant que ces travaux n'arrivaient pas au résultat qu'ils s'en étaient promis, ils massacrèrent les ouvriers, comme on se débarrasserait d'instruments inutiles.

Ce fut un crime inutile. — Manquant de cultivateurs, et inhabiles à cultiver, les Espagnols ne purent tirer parti des

opulents trésors de ce sol privilégié. Il devint inutile entre leurs mains. Les colons de Cuba ne lui demandèrent que ce qui était strictement nécessaire à leur existence — bien peu de chose en vérité : — ils firent un petit commerce d'échange avec les vaisseaux qui allaient et venaient d'Espagne en Amérique, et contents de cela, — contents de rien ! — s'abandonnèrent avec délices à leur paresse. Un peu plus tard, on importa dans l'île des nègres, qui s'accommodèrent de ce climat brûlant beaucoup mieux que les hommes de race blanche, périodiquement décimés par la fièvre jaune.

Ponce de Léon, se dirigeant vers la Floride en 1512, découvrit, au nord-ouest de Cuba, le passage de BAHAMA, qui parut bientôt aux Espagnols la route la plus avantageuse et la plus sûre pour leurs expéditions du Mexique. Ils trouvèrent dans ces parages un havre dont l'étendue égalait la sécurité, et où firent escale leurs navires venant de Carthagène ou de Porto-Bello. Bientôt ce port devint le rendez-vous de tous les navires faisant le commerce du nouveau monde. Une colonie ne pouvait trouver de meilleures conditions pour naître et se développer. Une ville s'éleva bientôt autour du port. Cette ville est aujourd'hui connue du monde entier sous le nom de LA HAVANE. On y comptait environ trois cents familles en 1561. Aujourd'hui la ville a plus de 150,000 habitants.

Elle avait absorbé le mouvement et la vie de l'île entière. Partout ailleurs Cuba était à peu près abandonnée.

Mais son admirable situation suffit à exciter la convoitise des Anglais, qui voudraient posséder toutes les grandes stations marines de l'univers. Ils tentèrent en 1741 une première attaque qui ne réussit pas.

L'année 1762 fut plus heureuse pour eux. Ils se rendirent maîtres de la Martinique, de la Grenade, de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent et de Tabago, et, le 5 juin, dix-neuf vaisseaux de

ligne, dix-huit autres navires de guerre d'un rang inférieur, cent cinquante transports et dix mille hommes de troupes se présentèrent devant la Havane. Lord Picocke et lord Albermale étaient à la tête de l'expédition. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre; mais l'Angleterre voulait vaincre; il arriva de nouveaux renforts, et au bout de deux mois une capitulation lui livra la Havane et toute la contrée environnante, jusqu'à cent quatre-vingts milles vers l'ouest, et tous les vaisseaux de guerre qui se trouvaient dans le port. La possession de la Havane était pour l'Angleterre un avantage inappréciable; elle dominait de là le passage des navires allant et venant d'Espagne au Mexique; nulle sécurité pour les galions chargés des trésors du nouveau monde; — c'était la ruine de l'Espagne. Un traité lui rendit l'année suivante ce que les armes lui avaient fait perdre. Une fois rentrée en possession de la Havane, elle y éleva des fortifications redoutables, qui semblent braver les efforts de toutes les flottes du monde.

Le système prohibitif dans lequel l'Espagne s'obstina si longtemps vis-à-vis de ses colonies pesa sur Cuba comme sur le reste du nouveau monde. La couronne se réserva le privilège du commerce. Il y eut dans tous les comptoirs un facteur royal, et c'était par sa seule entremise qu'il était possible de se procurer les denrées de l'Europe. — Le monopole s'étendait jusqu'à la traite des esclaves. — Cuba, sous de tels maîtres, déclina d'année en année.

Disons, toutefois, que la législation plus libérale de 1790, qui permit le commerce des esclaves et autorisa l'établissement des étrangers dans l'île, fut le signal d'un changement aussi heureux qu'il était inattendu. L'agriculture reflorissait, le commerce se ranima, et Cuba vit renaître une ère de prospérité que les colonies espagnoles ont rarement connue. — Aujourd'hui encore elle rapporte à la Péninsule un revenu considérable.... bien que l'on

cultive à peine un demi-quart de sa superficie. Les Anglais lui ont cependant porté un coup assez rude en entravant la traite ; la politique envahissante des États-Unis dresse devant elle un danger non moins menaçant.

Cuba, pendant la période esclavagiste, se rendit tristement célèbre par une monstruosité qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence.

Nous voulons parler de ces fameux chiens, aussi terribles et non moins féroces que des loups, dressés à la chasse des nègres marrons. Ces chiens n'étaient pas originaires des Antilles : c'était une importation de l'Espagne ; ils étaient issus de ces chiens de bergers que l'on rencontre dans toutes les *sierras* de la Péninsule. Leurs éleveurs descendaient des anciens boucaniers, qui continuaient, sous le nom de chasseurs, l'existence libre et vagabonde de leurs pères. Ils n'avaient fait qu'ajouter à leur industrie le dressage des chiens. Tous les soins que l'on donnait à l'éducation de ces animaux n'avaient d'autre but que d'exciter leurs instincts de sauvagerie sanguinaire.

A peine avaient-ils quitté la mère qu'on ne leur donnait plus à manger que dans le ventre de mannequins représentant des nègres. Plus tard, quand l'animal, que l'on avait le soin de tenir toujours affamé, était lâché sur un noir fugitif, il s'élançait sur lui comme sur une proie accoutumée, et allait chercher sa pâture jusqu'au fond des entrailles vivantes. Il serait difficile de dire le nombre des victimes tombées sous la dent redoutable de ces gardiens de l'esclavage.

Cuba les exportait : c'était un article de son commerce.

PUERTO-RICO

L'île de San-Juan-Bautista de Puerto-Rico est aujourd'hui la seconde colonie des Espagnols aux Antilles. Elle fut découverte, en 1495, par Colomb. Mais il en fut d'elle comme de Cuba, et les conquérants, occupés de Saint-Domingue, se contentèrent d'une simple prise de possession. Ils n'y revinrent qu'après avoir épuisé la grande île.

Ponce de Léon y débarqua en 1509.

Puerto-Rico était alors peuplé par des Indiens, descendus des monts Apallaches, et qui étaient arrivés là en traversant les Florides. Comme la plupart des Indiens du Nouveau-Monde, c'était une race inoffensive également ennemie du travail et de la guerre. Le nom des Espagnols était déjà venu jusqu'à eux, avec son cortège de terreurs : ils se soumirent, ne souhaitant plus que de se concilier la bienveillance des vainqueurs par la spontanéité de la servitude. Mais rien ne pouvait fléchir l'âpreté de l'âme espagnole. Les Indiens gémirent quelque temps sous ce joug de fer, et bientôt essayèrent de le secouer. Leur premier effort était tellement inattendu, que les Espagnols surpris se dé-

fendirent mal ; il en périt un certain nombre. Ponce de Léon fit venir des renforts de Saint-Domingue et reprit bientôt l'offensive. Les Indiens, ignorant le débarquement des nouvelles troupes, s'imaginèrent que les hommes qu'ils avaient devant eux étaient les mêmes, qu'ils avaient déjà tués, et qui étaient ressuscités à l'exemple de leur Dieu. A cette pensée, ils se sentirent pris de cette folle terreur, prélude certain des défaites ; ils déposèrent les armes et se rendirent à merci. Les Espagnols les transportèrent à Saint-Domingue, où ils moururent dans l'épuisement du travail et de la misère.

A partir de ce moment, les compagnons de Colomb et de Ponce de Léon furent les maîtres absolus de Puerto-Rico, qu'ils ruinèrent comme on avait ruiné Saint-Domingue et Cuba.

L'histoire extérieure de Puerto-Rico peut se résumer en quelques lignes.

Une escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Drake, l'attaqua en 1580 ; mais vaillamment repoussée par les Espagnols, elle fut obligée de se retirer. L'expédition de 1598, commandée par Georges Clifford, comte de Cumberland, fut plus heureuse. Elle contraignit les Espagnols à capituler, et l'île entière tomba au pouvoir des Anglais. La maladie se fit espagnole et décima les Anglais. Les vainqueurs abandonnèrent bientôt leur conquête. L'Espagne en a conservé depuis la paisible possession.

L'existence de la colonie fut misérable et précaire tant que l'île fut abandonnée aux seuls Espagnols ; mais à partir du moment où la libre concurrence y laissa pénétrer l'étranger, le commerce et l'industrie tirèrent le plus heureux parti de ses merveilleuses ressources. Cet exemple n'a pas secoué la molle apathie des créoles du pays : ils continuent leur sommeil séculaire — et sans rêves.

Ces créoles, que l'on désigne sous le nom d'Ibaros, sont une variété curieuse des Européens dans le Nouveau-Monde.

Considérés en dehors des idées de progrès et d'obligations sociales, les IBAROS, dit M. Schœlcher, sans avoir, il est vrai, la conscience de leur détachement de toutes choses, sont les plus grands philosophes du monde. Ils ne connaissent aucune espèce de besoin factice ; Diogène, exagérant sa doctrine pour rendre sa leçon plus frappante aux yeux du peuple athénien, n'avait pas réduit la vie à une plus simple expression. Leur faut-il une maison pour s'abriter, ils prennent dans les bois quatre troncs d'arbres qu'ils enfoncent en terre ; ils y attachent, pour en former la toiture et les murailles, de petits arbres qu'ils nouent entre eux avec des lianes flexibles comme une corde et d'une solidité éternelle ; puis, ils revêtent tout cela, toits et murs, de yaguas, grosses feuilles de palmistes qu'ils ont fait préalablement sécher au soleil. La maison est construite. On l'appelle *bohio*, du nom qu'avaient les cabanes des indigènes. Comme les anciennes huttes indiennes, les bohios sont élevés sur leurs quatre poteaux de deux ou trois pieds au-dessus du sol, qui est fort humide. On y monte par une petite échelle. Dans ces constructions il n'entre ni clou ni mortier. Une partie assez large d'un bohio reste ouverte à tous vents : il n'y a guère de fermé que le réduit où l'on dort la nuit, pour éviter la trop grande fraîcheur, et où l'on s'entasse, mari, femme, enfants, grands parents, quelquefois au nombre de dix ou douze personnes, toutes amoncelées les unes sur les autres.

« Dans un bohio, pour table, chaise, lit, berceau, on ne trouve que des hamacs faits en écorce de mayaguez, qui coûtent deux réaux (vingt-cinq sous) à celui qui ne veut pas prendre la peine de les fabriquer, et que l'on use presque jusqu'à leur entière destruction.

Quant aux ustensiles de ménage, la nature y pourvoit encore à

peu près seule. La grosse et large feuille du palmiste sert à tout ; en la pliant, en la cousant, on en fait des plats, des baquets à laver, des paniers qui tiennent lieu aussi de commodes, et jusqu'à des bières pour enterrer les enfants. Un morceau d'arbre creusé sert à piler le maïs, qui est le fond de la nourriture ; enfin les fruits du calebassier et du cocotier fournissent des verres, des assiettes, des cuillers, des écuelles à café et des vases propres à conserver l'eau ou le lait, le tout suspendu, s'il le faut, avec un morceau d'écorce arraché en passant à une branche du mayaguez.

On le voit, les Ibaros ont résolu le problème de la vie à bon marché, que cherchent encore nos économistes. Quand un Ibaro possède un couteau, une vache et un cheval, il ne conçoit guère que l'on puisse souhaiter autre chose. Son existence tout entière se passe sur son cheval ou dans son hamac. Dormir ou chevaucher, il ne connaît pas d'autre alternative.

Au lieu de se rassembler, de manière à former des villes ou des villages, les Ibaros se répandent, au contraire, sur toute la surface de l'île, plantant leurs bohios à certaine distance les uns des autres, et s'isolant dans les savanes. Vainement les gouverneurs de Puerto-Rico ont voulu les initier aux douceurs de la civilisation ; ils ont toujours préféré à ces chaînes dorées la pauvreté avec l'indépendance, supprimant les besoins factices pour ne pas être asservis par eux. Les Ibaros sont philosophes à leur manière. Ils se contentent de peu pour n'avoir rien à demander.

COLONIES ANGLAISES

Colomb, ce grand découvreur de mondes, qui avait déjà trouvé Saint-Domingue et Cuba, trouva aussi la Jamaïque en cherchant autre chose. — Nous avons dit ailleurs ce qu'il cherchait.

La JAMAÏQUE, dont le nom indien, *Xaymaca*, exprime la double abondance de ses eaux et de ses bois, est une île de cinquante lieues de long, sur vingt de large, et cent cinquante de circuit, située à vingt-deux lieues sud de Cuba et à trente-deux lieues ouest de Saint-Domingue. Une chaîne de montagnes, connues sous le nom de MONTAGNES BLEUES, la divise en deux parties bien distinctes. De nombreux cours d'eau descendent de leurs sommets, sans qu'il ait été possible jusqu'ici de les utiliser pour la navigation. Les principaux portent les noms de *Rivière Noire*, *Rivière Blanche*, *Grande Rivière* et *Rio-Minho* ou petite rivière.

Outre seize ports classés et reconnus, la côte s'entr'ouvre pour former un nombre considérable d'ancrages excellents, qui la rendent particulièrement précieuse à ses maîtres actuels.

Organisée à l'anglaise, la Jamaïque comprend aujourd'hui les trois comtés de *Middlesex*, de *Surrey* et de *Cornwall*. On ne se croirait jamais si près de l'Équateur. *Falmouth* est le chef-lieu

de Cornwall; *Kingstown*, celui de Surrey, qui possède une autre ville importante, *Port-Royal*.

Mais c'est dans le Middlesex que se trouve la plus belle ville de la Jamaïque, *SANTIAGO DE LA VEGA*, ancienne cité espagnole, située dans une magnifique plaine, et fière de ses beaux édifices, tous bâtis dans le pur style castillan.

Les Anglo-Saxons, qui, au point de vue de la colonisation, sont d'autres hommes que les Espagnols, ont su tirer un excellent parti des richesses du sol, aussi variées qu'abondantes, et ils n'ont qu'à choisir entre les fécondes cultures de la canne à sucre, du cacaoyer, du tabac, de la cannelle, du caféier; sans oublier d'autres productions non moins recherchées, telles que la casse, la salsepareille, le gaïac, et ces arbres qu'il suffit de nommer, le cèdre et l'acajou, dont l'industrie moderne tire un si merveilleux parti.

Satisfait d'avoir découvert l'île, mais préoccupé d'autres desseins, Colomb n'y fit point tout d'abord d'établissements. Ce ne fut qu'à son quatrième et dernier voyage aux Antilles qu'il fut contraint par la tempête de débarquer sur cette terre, jusque-là dédaignée.

Les Espagnols commencèrent par y donner à ceux qu'ils appelaient des sauvages, le spectacle de leurs luttes, de leurs violences et de leurs querelles intestines. — Colomb avait été contraint, à la suite d'un naufrage, d'implorer pour lui et pour les siens le secours des indigènes, qui leur prodiguèrent tous les soins de la plus touchante hospitalité. Les Espagnols ne reconnurent ces bontés que par la plus noire ingratitude. Révoltés contre l'amiral, ils commirent dans l'île les plus épouvantables atrocités : la mort était douce en comparaison des tortures qu'ils infligeaient à des malheureux sans défense.

Enfin, ils se rembarquèrent, et la Jamaïque eut le bonheur de ne plus entendre parler d'eux pendant cinq ans.

Ils revinrent à l'expiration de cette trop courte période, reprirent possession de l'île, et, en quelques années, firent disparaître presque entièrement la population indigène, dont ils eussent pu tirer de bons et loyaux services. Déjà la fibre humaine ne palpitait plus dans leur poitrine desséchée par la soif de l'or. En moins d'un demi-siècle, la colonie, après avoir fleuri quelque temps, en arriva, par un juste retour des choses, à une telle faiblesse qu'elle ne fut même plus en état de résister aux attaques des flibustiers français, toujours en course sur ses côtes. En 1558, un audacieux coup de main leur donna la jolie ville de *Sevilla-Nueva*, que les Espagnols ne purent reprendre.

Ils essayèrent de se consoler de cette perte en bâtissant Santiago de la Vega, qui devint plus tard la capitale de l'île. Quant à Sevilla, les flibustiers la détruisirent, ne pouvant la garder; ce n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, — le Baalbeke des Antilles, la Palmyre de l'occident.

L'introduction des nègres ranima quelque peu la culture, un moment abandonnée faute de bras vaillants.

Lors de la réunion des couronnes d'Espagne et de Portugal, la Jamaïque fut donnée en apanage à la maison de Bragance. Des spéculateurs portugais s'y fixèrent, et leurs richesses et leur activité rendirent à l'île malheureuse une prospérité passagère.

Les Anglais convoitèrent la Jamaïque, comme ils avaient convoité Cuba. Ces belles îles avaient le don de leur plaire, et, les désirant, ils voulaient les prendre. En ce temps-là, c'était partout le droit de la force qui triomphait. Leur première attaque, tentée en 1596, par sir Arthur Shirley, ne réussit point; mais la seconde, dirigée, en 1656, par l'intrépide Jackson, colonel au service de Charles I^{er}, livra aux Anglais Santiago de la Véga, où ils firent un butin considérable. Cromwell favorisant le large mouvement d'expansion qui déjà portait la race anglo-saxonne à se répandre sur le monde, hors des étroites limites de ses posses-

sions européennes, décida une nouvelle expédition contre la Jamaïque. Elle eut lieu sous les ordres de Penn et de Venables, qui débarquèrent le 5 mai 1655 à la tête de 6,500 hommes. La population espagnole et portugaise n'essaya même pas de résister. Elle fit seulement traîner les négociations en longueur, pour se donner le temps de mettre en sûreté tout ce qu'elle possédait de richesses mobilières. Au bout de dix jours de pourparlers, quand les Anglais entrèrent dans Santiago, ils trouvèrent des maisons vides. Réfugiés dans les montagnes, avec leurs esclaves qu'ils avaient armés, les anciens habitants de la Jamaïque firent aux nouveaux maîtres de l'île une guerre de partisans qui se prolongea pendant plusieurs années. Mais que pouvaient-ils contre la patience anglaise? Les malheureux moururent à la peine. Quant à leurs nègres, plus robustes et mieux acclimatés, ils continuèrent la lutte, et formèrent le noyau de ces nègres marrons, devenus bientôt une véritable puissance, avec laquelle les Anglais durent compter.

C'est sous le gouvernement des Anglais que la Jamaïque devint un des principaux rendez-vous des flibustiers, qui contribuèrent à l'enrichir. La mère patrie ne cessait, du reste, d'y envoyer de nouveaux colons. Les Espagnols tentèrent, à plusieurs reprises, mais toujours sans succès, de rentrer dans leur ancienne possession. Le léopard britannique ne rendit point sa proie.

Charles II, lors de sa restauration, développa dans cette belle conquête les institutions civiles, et la dota d'un gouvernement municipal et même d'un petit parlement, qu'elle conserva soigneusement, à travers toutes les vicissitudes de ses rapports avec la métropole.

Reconnaissons hautement que la Jamaïque, sous la domination de ses nouveaux maîtres, atteignit bientôt une prospérité que l'Espagne ne lui aurait jamais donnée.

Cette prospérité ne fut point, du reste, sans mélange de nouvelles épreuves. Une catastrophe, dont l'histoire du monde offrirait peu d'exemples, engloutit dans un tremblement de terre, accompagné d'une soudaine invasion de l'Océan, la ville de Port-Royal et les immenses richesses qu'elle renfermait, ainsi que la plus grande partie de ses malheureux habitants.

Le tremblement de terre fut suivi d'une épidémie : ceux qui avaient échappé au premier fléau tombèrent victimes du second.

Deux ans plus tard (1694) une expédition commandée par le Français Ducasse eut pour résultat la destruction de cinquante sucreries, l'enlèvement de quinze cents esclaves et de plusieurs navires marchands — sans compter un énorme butin.

N'oublions pas une sorte de guerre servile contre les nègres marrons, qu'il fut impossible de réduire, même au prix des plus énergiques efforts et des plus sanglants sacrifices. L'orgueil britannique dut s'abaisser jusqu'à eux ; un traité en bonne forme intervint entre les belligérants et assura la liberté des marrons (mars 1758) — cinquante-sept ans plus tard (1795), les marrons se révoltèrent, et déclarèrent audacieusement la guerre aux Anglais. Cette guerre pouvait être d'autant plus dangereuse que les nègres libres avaient des intelligences avec les nègres restés en service, qu'ils avaient l'espoir très-fondé de soulever et de gagner à leur cause. Mais le complot fut prévenu et les opérations menées avec autant de célérité que de vigueur. Terrifiés par la vaillance des soldats anglais.... et plus encore par la férocité des chiens de Cuba, dont on avait fait venir un véritable *régiment* pour les combattre, ils se rendirent sans conditions. Les Anglais résolurent de se débarrasser une fois pour toutes de ce terrible voisinage, et ils les transportèrent à Halifax, dans l'Amérique du nord. — On leur donna des terres et toutes les facilités d'établissement désirables, et, peu à peu, ils se réconcilièrent avec la civilisation.

Quelques temps après leur arrivée, le gouverneur d'Halifax, sir John Wentworth, écrivait :

« Les marrons sont maintenant régulièrement établis, et leur position s'améliore sensiblement. Ils se sont montrés jusqu'ici tranquilles et satisfaits. Ils ne peuvent, dans ce pays, faire aucun mal et ne paraissent pas disposés à en faire. Ils me témoignent beaucoup d'attachement.

« J'ai placé auprès d'eux un missionnaire, un chapelain et un instituteur, pour les instruire dans la religion chrétienne et pour apprendre aux enfants et aux jeunes gens à lire et à écrire. J'ai assisté dimanche dernier au service, dans leur chapelle, et ils m'ont paru très attentifs et presque émerveillés. Dimanche prochain, plusieurs d'entre eux doivent être baptisés.

« Le climat leur est très-salutaire. A leur arrivée, les enfants étaient maigres, et la plupart des adultes épuisés par la guerre, l'emprisonnement et le mal de mer ; aujourd'hui ils sont forts, vigoureux et aussi bien portants que les habitants blancs de la province. Il y a donc à se louer, sous tous les rapports, de la mesure qu'on a prise de les établir dans la Nouvelle-Écosse ; et les plus sages d'entre eux sont parfaitement satisfaits de leur état présent et se montrent pleins de confiance dans l'avenir. »

L'Angleterre, comme on le voit, avait su tirer un bon parti d'une mauvaise chose.

Sortie enfin de ces épreuves, aussi nombreuses que pénibles, la Jamaïque marcha librement et rapidement dans la voie de la prospérité. L'industrie, l'agriculture et le commerce y fleurirent également.

La grande mesure humanitaire de l'abolition de l'esclavage a paru menacer un moment cette prospérité.

On sait que les premiers efforts pour atteindre ce noble but furent tentés par les Quakers, isolément et individuellement tout d'abord. En 1727, ils agirent comme société et firent une dé-

claration publique contre la traite des nègres. Cette déclaration fut solennellement renouvelée en 1756, et un appel fut adressé au zèle religieux de tous les membres pour arriver à la suppression d'une institution odieuse ; une résolution, à la date de 1761, désavoua comme membres de la *Société des Amis*, tous les Quakers qui prendraient un intérêt dans la traite. En 1785, la société adressa une pétition au parlement, sollicitant l'abolition de l'esclavage. Parmi les premiers défenseurs des esclaves, nous devons enregistrer les noms de Middleton, de Wilberforce et de Pitt. Pitt était alors chancelier de l'échiquier.

Le 9 mai 1798, Pitt soumettait à la chambre des Communes une proposition ainsi conçue :

« Dans les premiers jours de la prochaine session du parlement, la Chambre prendra en considération les circonstances rapportées dans les susdites pétitions, concernant la traite des nègres, afin qu'on puisse trouver un remède convenable aux maux signalés. »

Les Communes adoptèrent la motion, qui passa également à la chambre des lords, mais après y avoir soulevé une violente opposition.

Le 12 mai de l'année suivante, Wilberforce déposa sur le bureau de la chambre des Communes des propositions nouvelles, qui furent appuyées par Burke, Pitt, Fox et Grenville, et combattues par les représentants de la cité de Londres. On ordonna une enquête.

L'enquête eut lieu pendant la session de 1790, et elle fut l'occasion des plus orageux débats.

Elle fut reprise et terminée en 1791, et le 18 avril de cette même année, Wilberforce fit une motion formelle, tendant à l'interdiction absolue de toute importation d'esclaves des côtes d'Afrique. La motion fut repoussée par cent soixante-trois voix contre quatre-vingt-huit.

Mais, avec l'obstination particulière à la race anglaise, Wilberforce représenta sa proposition l'année suivante, en l'appuyant sur des faits tellement graves, que le principe fut admis cette fois par la chambre des Communes. Les représentants décidèrent toutefois que l'application serait encore retardée de quatre ans.

La chambre haute prononça l'ajournement indéfini.

A toutes les sessions, jusqu'en 1799, Wilberforce recommença son infructueuse campagne.

Il renouvela ses efforts en 1804 et en 1805. Cette dernière année vit un commencement d'amélioration. Une ordonnance royale apporta une première restriction à la traite, en interdisant l'introduction des esclaves dans les colonies britanniques, hors certains cas déterminés.

L'année suivante, l'ordonnance royale fut confirmée par un acte du Parlement, lequel fit défense aux sujets de la couronne de faire la traite, même avec les pays étrangers.

En 1811, un autre acte classa la traite parmi les crimes de félonie; une loi plus récente l'assimila à la piraterie, et la punit de peines sévères. Bientôt l'opinion publique soulevée pesa sur la question. De nombreuses pétitions furent adressées au gouvernement. Les journaux tonnèrent, toutes les sectes religieuses intervinrent dans la lutte et passionnèrent les esprits.

Les esclaves, aux oreilles desquels arrivaient les échos de ces lointaines discussions, prirent maladroitement les devants et voulurent s'émanciper eux-mêmes. Une révolte terrible embrasa la Jamaïque tout entière. Un nombre considérable d'habitations et de plantations furent détruites. Il fallut en tuer dix mille pour contraindre les autres, par la terreur, à rentrer dans le devoir.

Enfin, le 14 mai 1833, l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies de la Grande-Bretagne fut proposée par lord Stanley,

secrétaire d'État pour les colonies; l'acte fut adopté dans les deux chambres et promulgué le 1^{er} août 1854.

Une mesure aussi grave ne pouvait passer de la théorie dans la pratique sans amener avec elle de graves perturbations. Il y eut de longs malentendus entre les nouveaux affranchis et les anciens propriétaires. La production en souffrit tout d'abord. Mais peu à peu l'équilibre se rétablit. La petite culture se substitua à la grande, et aujourd'hui, si l'exportation a diminué, la consommation devenue libre a augmenté en suivant une proportion beaucoup plus considérable; d'où il résulte que le travail libre donne des résultats supérieurs au travail esclave. Conclusion consolante, véritablement chère à tout cœur d'homme ami de son semblable. Le Mexique, le Chili, la Colombie et la république Argentine ont aboli la traite. Quant à la France, on sait qu'elle avait pris les devants et supprimé l'esclavage, par décret de la Convention, en 1794. — Il est vrai qu'il fut rétabli depuis, et qu'il a subsisté jusqu'en 1848. — Nous étudierons bientôt l'effet de l'émancipation dans nos colonies.

Outre la Jamaïque, les Anglais possèdent encore la Dominique, Antigua, la Trinité, la Grenade, Saint-Christophe, Tabago, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Barbade, Mont-Serrat, Nével, et les îles Vierges, colonies d'une importance moins considérable que la Jamaïque, mais dont ils savent, pourtant, tirer un excellent parti.

COLONIES DANOISES

Parmi le groupe des *Iles Vierges*, trois appartiennent au Danemark. Ce sont : *Saint-Thomas*, *Saint-Jean* et *Sainte-Croix*.

Les produits de ces petites îles consistent principalement en sucre et en coton. Découverte depuis longtemps déjà, l'île de Saint-Thomas était encore inoccupée lorsque les Danois s'en emparèrent en 1671. — Les flibustiers anglais voulurent leur en disputer les possessions, et cette prétention fut l'occasion de rixes sanglantes, auxquelles le gouvernement britannique mit fin en reconnaissant les droits du Danemark. Neutre au milieu des querelles des pavillons européens, Saint-Thomas trouvait dans cette neutralité même une source certaine de prospérité.

Quand ils se sentirent à l'étroit sur Saint-Thomas, les Danois passèrent sur Saint-Jean, séparée par un bras de mer de la première de ces deux îles, et s'y établirent sans obstacles.

Sainte-Croix leur coûta plus cher, et, à plusieurs reprises, ils arrosèrent de leur sang ce sol désiré. Ils n'en obtinrent la possession paisible qu'en la payant au gouvernement français 520,000 francs (1755).

La position secondaire du Danemark parmi les puissances européennes lui valut, au milieu des bouleversements qui signalèrent la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, de conserver ces trois petites îles, que personne ne lui disputa. Les colonies furent protégées plus efficacement par la faiblesse de la métropole qu'elle ne l'eussent été par sa force.

COLONIE SUÉDOISE

Le pavillon suédois flotte sur la pauvre petite île de Saint-Barthélemy. C'est peut-être la moins importante des Antilles, et elle resta longtemps étrangère à l'histoire européenne.

En 1648, cent cinquante Français venus de Saint-Christophe s'en emparèrent. Une forêt de cocotiers et une poignée d'esclaves étaient toute leur richesse.

Jusqu'en 1785 cette île n'avait connu d'autres maîtres que les Français; ceux-ci la cédèrent aux Suédois. La Suède a conservé jusqu'à nos jours, sans que personne songeât à l'inquiéter, cette possession solitaire au milieu de l'archipel que se partagent, comme nous l'avons vu, les nations maritimes de l'Europe.

ANTILLES FRANÇAISES

Les principales possessions de la France aux Antilles, sont : / :
Guadeloupe, la Martinique, Marie-Galande et la Désirade.

Disons quelques mots de chacune d'elles.

GADELOUPE

La GADELOUPE reçut son nom de Christophe Colomb, qui l'appela ainsi à cause de la ressemblance de ses montagnes avec celles qui entourent une certaine ville de l'Estramadure appelée elle-même Guadeloupe.

Un petit bras de mer, que les habitants désignent sous le nom de *rivière Salée*, la divise en deux parties. La partie orientale se nomme GRANDE-TERRE : elle mesure vingt-cinq lieues de long sur six de large : la partie occidentale a quatorze lieues de long sur cinq de large ; on la nomme BASSE-TERRE.

Découverte par les Espagnols, la Guadeloupe fut dédaignée par eux, et ils la laissèrent aux Caraïbes, ses premiers habitants, qui la possédèrent encore paisiblement pendant l'espace d'un siècle et demi.

Mais, en 1655, six cents Français, sous la conduite de Lolive et de Duplessis, s'embarquèrent à Dieppe et arrivèrent à la Guadeloupe le 22 juin de la même année. On les laissa paisiblement prendre terre. Malheureusement, ils eurent bientôt épuisé leurs provisions, et ils s'adressèrent aux Caraïbes pour leur en demander d'autres. Ceux-ci ne voulurent ou ne purent les satisfaire. Les Français furieux attaquèrent les malheureux indigènes et en tuèrent un certain nombre; mais les Caraïbes comptèrent leurs ennemis et se comptèrent; — ils sentirent renaître leur courage, reprirent bientôt l'offensive, et firent aux Français une guerre de surprise et d'embûches qui les réduisit à la dernière extrémité.

On leur envoya de la Martinique un secours dont l'urgence se faisait vivement sentir. Les Caraïbes furent refoulés, et, de ce côté-là du moins, la colonie n'eut plus rien à redouter. Il n'en fut pas de même du côté de la mer. Les flibustiers ravagèrent ses côtes à plus d'une reprise, et contraignirent ses malheureux habitants à s'expatrier. La plupart se retirèrent à la Martinique.

Les développements de la Guadeloupe furent donc longtemps incertains et difficiles.

Cependant, en 1755, la colonie, nous dit une statistique curieuse à consulter, était peuplée par 9,645 blancs et 41,140 esclaves. Les articles d'exportation étaient le produit de 554 plantations de sucre, 15 terres cultivées en indigo, 46,840 tiges de cacao, 11,700 de tabac, 2,257,725 de café et 12,748,447 de coton. Pour ses consommations intérieures, elle avait 29 carrés de riz et de maïs, et 1,219 de patates, 21,028,529 bananiers, 52,577,950 plants de manioc. Le bétail se composait de 4,924 chevaux, 2,924 mules, 125 ânes, 15,716 bêtes à cornes, 11,162 moutons ou chèvres et 2,444 poers.

Les Anglais, qui avaient déjà essayé de s'en emparer en 1705, y réussirent en 1759. La Guadeloupe vit paraître dans ses mers

une flotte considérable ; elle crut la résistance impossible et elle se rendit.

Il serait injuste de ne pas reconnaître que, sous la domination anglaise, la prospérité matérielle de l'île s'accrut sensiblement, par suite de son commerce avec les Antilles britanniques. La culture y fut aussi fort améliorée. Pendant les quatre ans qu'ils la possédèrent, les Anglais y transportèrent près de vingt mille esclaves, qui permirent d'imprimer à tous les travaux une impulsion nouvelle.

Rendue à la France, quatre ans après lui avoir été enlevée, la Guadeloupe fut reprise par l'Angleterre en 1794. — Ses nouveaux maîtres ne la conservèrent que quelques mois ; mais ils la reprirent en 1810, pour la conserver jusqu'en 1814. A partir de cette époque, la Guadeloupe est demeurée dans la possession paisible de la France.

Nous glissons légèrement sur les îles de MARIE-GALANDE et LA DÉSIRADE, sortes de satellites des deux autres, et qui n'ont point, à vrai dire, une originalité propre.

LA MARTINIQUE

LA MARTINIQUE, la première par l'importance de nos colonies des Antilles, est aussi la première par l'ordre chronologique de notre prise de possession.

Le sieur d'Esnambuc, gouverneur de Saint-Christophe, s'y établit, en 1655, avec cent hommes d'élite, acclimatés par un séjour suffisant dans les îles voisines, durs à la fatigue, et familiers avec toutes les formes du danger.

Les indigènes leur abandonnèrent sans coup férir les plus belles parties de leur île, je veux dire les régions occidentales et méridionales, et ils se retirèrent sur les montagnes et dans les

bois. Il est vrai qu'un peu plus tard ils se ravisèrent, appelèrent à leur aide les Caraïbes des îles voisines, et attaquèrent leurs nouveaux hôtes. Mais les Français avaient eu le temps de bâtir une petite forteresse; ils s'y enfermèrent, soutinrent le siège avec une rare énergie, tuèrent huit cents hommes à leurs assaillants, et, par ces exploits, assurèrent à tout jamais leur domination.

Il y eut une paix sincère entre les deux races, et, à partir de ce moment, les exploitations et les cultures prirent un véritable essor.

Pendant les Caraïbes, qui se sentaient de plus en plus refoulés chaque jour, commencèrent contre leurs envahisseurs une guerre de surprise, où la patience et la ruse sauvage leur assuraient de faciles et cruels succès. Tout colon qui s'écartait seul de sa demeure était certain de n'y jamais rentrer. Les Français comprirent que tout pacte sérieux et durable était impossible avec cette race ennemie, et qu'ils ne pouvaient assurer leur sécurité que par un seul moyen, — terrible, il est vrai, mais nécessaire, — l'extermination.

Les Caraïbes furent exterminés.

Devenus maîtres uniques et absolus de la Martinique, les Français formèrent deux classes bien distinctes : celle des *planteurs* et celle des *engagés*, dont nous avons esquissé la vie, en faisant l'histoire de Saint-Domingue.

La Martinique ne cultiva d'abord que le tabac et le coton ; un peu plus tard, elle y ajouta le roucou et l'indigo. L'année 1650 vit planter la canne à sucre. Un juif, du nom de Dacosta, introduisit le cacaoyer, qui, à partir de 1614, époque où le chocolat fut mis à la mode en France, devint une des principales richesses de l'île. Mais l'ouragan terrible de 1718 emporta tous les cacaoyers, et il fallut songer à remplacer par autre chose ce produit perdu.

L'heureuse introduction du café apporta tout à coup à la colonie un élément de prospérité sur lequel on n'avait pas compté. Le café de la Martinique devint célèbre dans toute l'Europe, et rivalisa bientôt avec le plus pur moka. Centre de nos possessions françaises aux Antilles, la Martinique acquit promptement assez d'importance pour devenir le chef-lieu du gouvernement. Les avantages naturels de l'île justifiaient d'ailleurs un pareil choix. Ses ports vastes et profonds offrent un asile sûr aux vaisseaux du plus haut bord, et l'on peut remonter loin dans les terres ses nombreuses rivières navigables.

Quatre forts bien armés défendent la Martinique : le fort *Royal*, le fort *Saint-Pierre*, le fort *Trinité* et le fort du *Mouillage*.

La ville de *Fort-Royal* fut longtemps la capitale de l'île, — Elle est aujourd'hui détrônée par *Saint-Pierre*.

Saint-Pierre, à l'origine, ne fut qu'un entrepôt. On n'y trouvait guère que des magasins et le comptoir des agents des planteurs. Un accroissement rapide, que n'ont pu arrêter quatre incendies successifs, en a fait une grande et belle ville, aux rues spacieuses, à la noble architecture. On comprend, en la voyant, le dicton un peu fier mis en circulation par les riches colons qui l'habitent : les *Messieurs* de la Martinique ; les *Bourgeois* de la Guadeloupe ; — il est vrai qu'à *Saint-Domingue* on ajoutait autrefois, les *Seigneurs* de *Saint-Domingue* !

Le quai, très-étendu, qui longe la baie circulaire, est abrité par une montagne élevée, presque perpendiculaire, dont l'aspect pittoresque contribue à la beauté de la ville.

Comme toutes nos possessions des Antilles, la Martinique a passé à travers des alternatives de prospérités, et de revers ; elle a dû subir les ouragans, les Anglais, et, trop souvent, l'inéptie du gouvernement central. Quelques années lui ont toujours suffi pour réparer ses plus grands désastres.

L'affranchissement des nègres, impérieusement réclamé par

tous ceux qui portent haut le sentiment de la dignité humaine, a été pour la Martinique, — comme pour toutes nos colonies, — une épreuve rude dont elle n'est pas encore entièrement sortie. On peut préjuger des résultats ; il est impossible de les présenter aujourd'hui comme certains. Une perturbation profonde a été la première conséquence de ce nouvel ordre de choses, si différent de celui qui l'avait précédé. On n'aurait point le droit de s'en montrer surpris. Des hommes dont la race entière était tenue depuis des siècles dans une sorte de minorité légale, ne pouvaient être mis impunément en face de cette liberté pleine de séductions et de dangers. La liberté est une liqueur capiteuse ; on s'enivre rien qu'en approchant la coupe des lèvres qui ne l'ont jamais goûtée... Comme à la Jamaïque, il y a eu tout d'abord dans les Antilles françaises une notable diminution du chiffre de la production, à la suite de la soudaine émancipation des esclaves. Mais, comme à la Jamaïque aussi, l'équilibre ne saurait tarder à se rétablir. Il se rétablira de deux manières peut-être. Les esclaves, initiés peu à peu aux bienfaits de la civilisation, et comprenant qu'on ne peut les obtenir que comme récompense du travail, travailleront pour entrer en participation du bien-être, réservé jusqu'ici trop exclusivement aux blancs. S'ils manquent à ce devoir, s'ils n'écoutent la voix ni de la reconnaissance ni de l'intérêt, il restera toujours un moyen de rendre à nos Antilles leur prospérité passée : ce sera de diriger vers elle l'émigration européenne. Je sais que de vieux préjugés tendent à faire regarder cette solution comme impossible. On a voulu représenter les Européens comme incapables de se livrer à la culture de la terre sous ce ciel voisin des tropiques : on oubliait que jusqu'au moment où la traite des noirs fut établie, cette culture, après l'extermination des Indiens, ne fut accomplie que par des mains européennes ; on a aussi vainement allégué l'insalubrité du climat, sans se rappeler que la

mortalité des blancs était proportionnellement beaucoup plus faible que celle des nègres importés d'Afrique, et que cette mortalité avait pour cause chez nous, non pas l'inclémence de la nature, mais bien plutôt l'imprudencé de l'homme et son mépris des lois les plus élémentaires de la morale et de l'hygiène. Ce sont des blancs qui ont fondé et défriché toutes les colonies, sans le secours d'aucun esclave. Les colonies ne périront donc point faute d'esclaves! elles ne périront pas plus que les principes vis-à-vis desquels on a voulu les placer dans un antagonisme puéril et faux. Elles persisteront, elles dureront, et elles offriront un débouché heureux à ce trop-plein de la vieille Europe, qui ne sait plus où se déverser, et dont parfois les gouvernements s'embarrassent.

Et nous qui restons sur le vieux continent, ne les plaignons pas, mais plutôt envions-les, ceux qui s'en iront vers cet Éden de l'occident.

Ils apercevront tout d'abord des montagnes de verdure sortant du sein des flots, couronnées de palmiers et de bananiers; de leurs flancs ils verront jaillir mille plantes nouvelles, inconnues, dont la tige inflexiblement droite paraît s'élançer vers la lumière d'un seul bond de leur sève généreuse. Leurs feuilles, à la fois immenses et légères, déployées en éventail à leur sommet, donnent au paysage je ne sais quelle grâce aérienne. Plus tard, en pénétrant dans l'intérieur du pays, on découvrira les sites grandioses, les roches entassées autour des volcans éteints, les grandes pierres noircies, escaladées par les cactus épineux, les ravins où l'eau bouillonne, tout bordés de manguiers sauvages, et la forêt vierge, où la liane suspend aux grands troncs ses inextricables réseaux. Mais tout d'abord, et près du rivage, on se sentira conquis et charmé par cette nature souriante, qui se dépense follement en fleurs et en feuillages, qui ne révèle que sa grâce virginale et coquette, et qui se montre à vous toute resplendissante

sous son ciel de feu, — car elle est vraiment la fête des yeux, cette terre enchantée, qui ne subit jamais l'outrage des hivers, qui porte sur la même branche et la fleur et le fruit, et, d'un arbuste, fait, en moins d'une année, un arbre gigantesque. Oui, c'est vraiment un autre monde, ce nouveau monde ! le rêve y prend un corps, l'idéal s'y réalise, et la vie éclate en manifestations sublimes sous toutes les formes du beau. Plus d'arbres aux troncs noueux, courbés, tordus, déjetés, difformes, obligés, pour croître, de lutter contre le vent, de se rabattre vers le sol, et de demander à la terre maternelle une protection et un appui. — Là, au contraire, tout croît librement, et librement émerge du sol fécond vers le ciel pur. Mais la beauté n'est pas le seul don fait par la nature à cette végétation tropicale ; elle a le fruit comme la fleur. Fruits sans nombre, et dont les infinies variétés répondent à tous les besoins ; les uns vous nourrissent de leur pulpe savoureuse ; les autres vous rafraîchissent par une acidité bienfaisante ; telle plante ouverte par le fer laisse échapper de sa blessure généreuse une pleine coupe de boisson parfumée ; telle autre vous réserve sa crème végétale ; celle-ci un pain tout fait, celle-là un véritable beurre, et tout cela est donné sans effort, sans culture et sans soin, spontanément produit par la seule force de la nature qui semble dire à l'homme : J'ai songé à tout, moi, ta mère féconde : repose toi dans mon sein. Je ne t'ai laissé que la peine de naître et le plaisir de vivre !

Aussi, quelle que soit d'ailleurs sa condition sociale, l'homme n'est jamais tout à fait malheureux sous ce climat béni... Dieu me garde de faire l'apologie de l'esclavage ! l'esclavage est un attentat contre la dignité humaine, et il n'aurait pas d'adversaires plus convaincu que moi. Mais, il faut bien l'avouer, chez des maîtres éléments, la condition du nègre était cent fois préférable à celle du prolétaire européen. Le nègre peut être le frère du blanc ; mais ce n'est pas son frère jumeau, et il y a entre les

deux d'autres différences que celles de la couleur. Ce n'est pas seulement la nuance de la peau qui les distingue. Le nègre est un grand enfant, un être tout d'instinct, sous l'empire irrésistible de la sensation, appartenant tout entier au moment présent, à la chose qui passe, aux mille hasards de l'imprévu et de l'inattendu ; ses impressions sont vives, mais fugitives ; jamais le rire ne fut plus près des larmes : dans la douleur, il hurle, il sanglote ; la seconde d'après, sa bonne face s'épanouit dans un rire franc, sonore et joyeux, et ses trente-deux dents illuminent de leur reflet blanc son visage sombre. Il aime tout ce qui brille, et l'éclat l'attire comme le miroir fait des allouettes. Tout ce qui parle aux sens agit, du reste, fortement sur lui ; on le mènerait au bout du monde avec un air de musique.

Les colons français ne déployaient point envers leurs esclaves les rigueurs trop justement reprochées aux Espagnols, aux Portugais et aux Américains. La facilité des mœurs créoles avait depuis longtemps répudié dans nos Antilles le hideux épouvantail des supplices. Le nègre né sur l'habitation était certain d'y mourir, après avoir vécu sans connaître ni le froid, ni la faim, ni la soif, ni l'angoisse de l'avenir, cent fois plus cruelle que la soif et la faim. Il se donnait le luxe d'une nombreuse famille, sans s'inquiéter du soin de la nourrir. Le maître était là, — n'était-ce point lui qui devait pourvoir à toute chose ?

Dans cette rapide esquisse de nos colonies, gardons-nous d'oublier celles qui fournissent peut-être au tableau son trait le plus éclatant. Nous voulons parler des *filles de couleur*.

Métis de l'Europe et de l'Afrique, ces belles créatures aux formes arrondies, à la chevelure bleuâtre et luxuriante, mollement ondée, arrivent parfois au plus splendide épanouissement de la fleur humaine. Sous leur front d'une pâleur mate, leurs yeux brillent comme des escarboucles ; leurs lèvres ne se peuvent comparer qu'au corail humide, et quand elles s'entr'ouvrent, on voit par

derrière étinceler l'écrin des dents nacrées — les plus petites du monde. — Elles ont gardé de la race africaine je ne sais quel balancement de la taille souple en marchant ; leur costume, d'une simplicité coquette, fait tout valoir sans rien accentuer. La chemise, décolletée et brodée, est en fine batiste, à manches courtes ; la jupe aux vives couleurs s'arrondit sur la jambe ; le madras étage ses larges plis sur la belle chevelure, et monte tant qu'il peut. La quarteronne appelle cela faire sa tête ! Des deux côtés tintent de grosses boucles d'oreilles ; sur le cou le collier d'or à gros grains fait trois ou quatre tours et retombe par devant.

Les quarteronnes s'attachent passionnément aux blancs, qui ne les valent pas ; leur amour d'esclave semble fait surtout d'adoration. Toujours gaies, toujours contentes, elles donnent du plaisir à beaucoup, et ne font de peine à personne. Il serait à désirer, sans doute, qu'on pût leur inspirer un sentiment de moralité plus haute, et leur apprendre que tout fruit n'est pas bon à cueillir — même quand il est mûr.

Par cette initiation à la vie pure et régulière, on ferait des femmes dévouées, tendres et fidèles, de ces filles des tropiques, qui sont aussi les filles de l'amour, dont l'abord est un enchantement, et qui se montrent tendres sans plus se targuer de leur tendresse que de leur beauté : leur beauté, elles l'ont reçue et elles la donnent !

Le climat de l'Amérique n'a pas été sans influence sur l'organisme de l'Européen : il a relâché sa fibre et donné à l'être tout entier je ne sais quelle mollesse que l'on pourrait croire apathique. Mais ce transplanté de l'autre rive de l'Océan se féminise sans s'énervier, et on le retrouve tout entier au moment de l'épreuve, capable d'un effort terrible ; cet indolent qui redoute un rayon de soleil, joue sa vie pour un mot, pour un regard — pour rien. Généreux jusqu'à la prodigalité, hospitalier, mais avec faste, dans un pays où la vie est à bon marché, et où seul le

luxe est cher, il s'entoure de luxe. La représentation devient un des besoins de sa nature expansive et toute en dehors. Le créole a du moins les qualités de ses défauts ; s'il a un peu de vanité, il a beaucoup d'honneur ; nulle part l'homme n'est plus esclave de la parole donnée ; nulle part l'estime de soi, poussée peut-être jusqu'à la vanité, n'imprime un tel cachet de grandeur aux actes les plus simples de la vie. Chez le créole, la sensation est toujours puissante, l'impression rarement durable. Sous son ciel de feu l'amour fleurit et les passions font rage. Son intelligence est vive, mais s'étendant plutôt en superficie qu'en profondeur, et s'épanouissant en grâce plus qu'en force. C'est moins l'âme qui se concentre pour créer que celle qui se répand pour embrasser davantage ; elle est moins faite pour produire que pour s'assimiler sans peine et sans effort le travail des autres. La mémoire, la finesse, l'intuition et le goût du beau sous toutes ses formes, voilà les principaux dons qu'il a reçus de la nature. Ajoutez-y une sensibilité exquise, toujours prête à l'enthousiasme, et capable des plus nobles élans... Que ne pouvons-nous ajouter aussi la force qui s'empare du présent, la prévoyance qui prépare l'avenir, et la persévérance dans l'idée et la volonté, qui assure le succès des résolutions?...

Ne l'accusons pas trop vite de n'avoir pas tout cela, nous qui vivons sans l'avoir toujours davantage, dans un pays où vivre est un labeur, où l'homme, aux prises avec une nature ingrate, doit lutter chaque jour pour conquérir le pain du lendemain. Mais là-bas, par delà ces mers aux vagues bleues, que le soleil inonde de ses rayons d'or, sous ce ciel éternellement pur, au sein d'un monde vraiment nouveau, et qui fait éclater partout sa jeunesse inépuisée, ne condamnons pas à l'effort celui qui, sans chercher, trouve à portée de sa main la jouissance facile. Savons-nous bien ce que nous ferions à sa place?

On a beaucoup vanté la beauté de la créole. C'est un thème

sur lequel l'imagination du poète et du romancier a brodé toutes sortes de fantaisies et de variations brillantes. Plastiquement parlant, on peut dire que cette beauté n'existe pas ; il est rare, en effet, de rencontrer chez elle cette régularité des traits, cette correction des lignes, où les maîtres en esthétique reconnaissent les caractères de la vraie beauté. Mais, chez la créole, la beauté est remplacée par la grâce, « plus belle encore, » comme a dit le poète, par la grâce et par le charme.

Comme toutes les femmes qui appartiennent aux civilisations excessives et aux aristocraties oisives depuis des siècles, les femmes créoles ont acquis toutes les marques distinctives des races supérieures. Elles sont placées aux antipodes de la beauté plantureuse des quarteronnes leurs voisines, pour lesquelles leur dédain ne prend pas même la peine de se cacher. Elles sont presque toujours minces ; le corsage s'épanouit sur la taille élancée, comme une fleur sur sa tige flexible. Leur chevelure est une de leurs beautés, lisse et abondante, fine et soyeuse ; les mains n'ont jamais que douze ans, et les pieds, que n'ont déformés ni la chaussure ni la fatigue, sont si petits qu'il n'est jamais venu à l'idée de personne de croire qu'ils aient été faits pour marcher. Ils ont toujours l'air de vous dire : Portez-moi ! Mais l'irrésistible séduction de la créole, c'est le doux regard de son grand œil de velours et de feu, tantôt voilé de molles langueurs, et laissant tomber sur vous les effluves de la tendresse, et tantôt lançant les éclairs brûlants de la passion. — Si le regard est une caresse, la voix est une musique ; la parole, qui reste enfantine, désarticule les mots, les *désosse* en quelque sorte, pour les rendre plus coulants.

Telles devaient être, dans le monde antique, les filles de la molle Ionie.

Ne vous fiez pas trop pourtant à cette apparente douceur. Nous ne sommes pas loin des tropiques, et les ouragans qui

bouleversent les Antilles ne sont que zéphyrès auprès des tempêtes que soulève la poitrine de ces belles indolentes. Par bonheur, ces convulsions sont aussi passagères qu'elles sont terribles ; bientôt le calme renaît, et semble plus aimable encore après l'orage.

• L'histoire des Indes ne peut qu'être un livre de l'histoire
 qui se trouve en fait de ces belles indiennes. Par bonheur,
 ces conquêtes sont au passage qu'elles sont fort
 intéressantes et qu'elles sont plus utiles encore après
 l'histoire de l'Inde.

Il y a une autre histoire de l'Inde, celle qui est
 écrite par les Indiens eux-mêmes, et qui est
 beaucoup plus intéressante que celle qui est
 écrite par les Européens.

Il y a une autre histoire de l'Inde, celle qui est
 écrite par les Indiens eux-mêmes, et qui est
 beaucoup plus intéressante que celle qui est
 écrite par les Européens.

Il y a une autre histoire de l'Inde, celle qui est
 écrite par les Indiens eux-mêmes, et qui est
 beaucoup plus intéressante que celle qui est
 écrite par les Européens.

Il y a une autre histoire de l'Inde, celle qui est
 écrite par les Indiens eux-mêmes, et qui est
 beaucoup plus intéressante que celle qui est
 écrite par les Européens.

Il y a une autre histoire de l'Inde, celle qui est
 écrite par les Indiens eux-mêmes, et qui est
 beaucoup plus intéressante que celle qui est
 écrite par les Européens.

177	201-202
178	203-204
179	205-206
180	207-208
181	209-210

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	v
Le Mexique	1
Guatemala	47
Brésil	97
La Colombie	171
Guyanes	177
Pérou	185
Chili	271
Paraguay	297
République Argentine	343
Uruguay	351
Patagonie	359
Terre de Feu	371
Les Antilles	375

Saint-Domingue.	379
Colonies anglaises.	415
Colonies danoises.	425
Colonie suédoise.	427
Antilles françaises.	429

TABLE DES MATIÈRES



T

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80129090

